

Lieux de mémoire au Luxembourg

Erinnerungsorte in Luxemburg

Edité par
Herausgegeben von

Sonja KMEC

Benoît MAJERUS

Michel MARGUE

Pit PEPORTE

94 35 Lit/1



Lieux de mémoire au Luxembourg

Usages du passé et construction nationale

Erinnerungsorte in Luxemburg

Umgang mit der Vergangenheit und Konstruktion der Nation

Edité par

Herausgegeben von

Sonja KMEC

Benoît MAJERUS

Michel MARGUE

Pit PEPORTE

(KME (S) - Lie)

$\Rightarrow 949,35 \text{ Lie/1}$



Coordination
Mise en page
Impression

Sonja KMEC et Michel MARGUE
Dan MAJERUS
imprimerie saint-paul, Luxembourg

© éditions saint-paul, Luxembourg, 2007
ISBN 978-2-87963-669-6

Les «lieux de mémoire» ou Donner un sens à l'histoire

CE LIVRE n'est pas un livre d'histoire au sens traditionnel du terme. Plutôt que le passé, il étudie les représentations, les images que les hommes se sont faites du passé. Il tente de montrer, à l'aide de quelques morceaux choisis, par quels moyens certains éléments du passé sont entrés dans la mémoire des Luxembourgeois, ceux-ci n'étant pas pris isolément, mais dans leurs collectivités, et plus particulièrement la collectivité nationale. Le lecteur se verra donc proposer une démarche qui lui semblera à première vue déroutante : non pas une histoire nationale traditionnelle – la reconstitution des grands faits nationaux –, mais une histoire de la construction des représentations luxembourgeoises : symboles, légendes, mythes, dates et lieux.

Cette démarche n'est ni originale ni novatrice ; mais elle est appliquée pour la première fois au cas du Luxembourg. Depuis une trentaine d'années, la mémoire est entrée de plus en plus dans le champ de recherche historique. A tel point que des chapitres sur l'histoire de la mémoire apparaissent déjà dans les manuels scolaires récents¹. Au centre du débat se trouvent en particulier les liens entre la mémoire collective et la formation d'identités. Les travaux du sociologue Maurice Halbwachs ont montré que ce ne sont pas seulement des individus qui développent une mémoire, mais aussi des communautés, Halbwachs mettant l'accent sur l'interaction entre mémoires individuelles et collectives². Celle-ci leur sert – comme aux individus – à se forger une identité. On sait aujourd'hui que la quête de l'identité passe nécessairement par un tri qui s'opère dans la mémoire, une sélection entre l'oubli et le souvenir. Ce tri permet à l'individu comme aux collectivités de se donner une image cohérente d'eux-mêmes en se démarquant des autres. Or, cette construction d'une mémoire et donc d'une identité n'est pas statique, mais se situe dans un processus dynamique et ouvert. L'identité et la mémoire sont en ce sens le résultat d'évolutions permanentes, étroitement liées aux contextes socio-culturels et politiques qui les engendrent. Il faut par conséquent



POTAGE CREME LIEBIG „ASPERGES“ : permet
aux amateurs d'asperges de déguster, en toutes saisons, leur légume préféré.

1. SIGEFROID FONDE LUXEMBOURG (963)

Le territoire du Grand-Duché de Luxembourg formait le centre de la civitas ou territoire des Trévires, une partie de la province romaine de Belgica Prima. Au V^e siècle, les Francs s'y installèrent. Le Luxembourg fut réévangélisé au VII^e siècle, entre autres par l'Anglais saint Willibrord qui fonda l'abbaye d'Echternach en 698. En 963, Sigefroid, frère cadet du comte d'Ardenne, s'assura la possession de quelques terres ecclésiastiques et construisit un château-fort sur les Bockfelsen (roches du bouc) près d'une vieille tour en ruine qui dominait la route romaine Arlon-Trèves (voir image).

En 1136, le Luxembourg fut acquis par Henri IV de Namur. Sa fille Ermesinde réunit le comté de Luxembourg au marquisat d'Arlon et donna des franchises à ses bonnes villes d'Echternach, Thionville et Luxembourg. Bientôt les comtes luxembourgeois furent maîtres de toutes les terres ensermées par les principautés épiscopales de Liège, Metz et Trèves. Mais leurs prétentions sur le duché de Limbourg s'effondrèrent à la bataille de Woeringen (1288), où la chevalerie luxembourgeoise fut écrasée par les communiers brabançons et les bourgeois de Cologne.

Compagnie Liebig, fondée en 1865

Objets anodins pour la construction d'une image
signifiante. Les images de collection de la compagnie
Liebig furent diffusées en masse de 1872 à 1940.
Parmi les 1138 séries produites, offertes en cadeau
à l'achat du «Liebig's Fleisch-Extract», figure une série
de six images représentant l'histoire du Luxembourg.
Le choix des sujets est révélateur.

les étudier dans l'histoire, en montrant quels sont les contextes et les mécanismes changeants qui les produisent. C'est ce à quoi cet ouvrage collectif s'attache : l'histoire de la mémoire et des identités à travers ces aspects constructifs.

De la mémoire aux «lieux de mémoire»

Plusieurs voies s'offrent à celui qui veut étudier la mémoire. La mémoire individuelle peut être analysée par des interviews ou des sondages, c'est-à-dire au niveau de la réception. Cette démarche, qui est celle des sociologues, permet de mettre en étroite relation la mémoire et l'individu ou le milieu concerné, mais il lui manque évidemment la profondeur historique puisqu'on ne peut questionner les morts. Nous ne l'avons pas exclue, dans la mesure où nous avons tenu compte des résultats de deux sondages récents³, mais elle n'est pas au centre de notre démarche. Explorer la mémoire des générations vivantes fera l'objet d'un projet de recherche ultérieur⁴.

Une autre démarche vise à étudier les formes actuelles et passées de l'entrée dans la mémoire : l'histoire culturelle de la mémoire sociale. Celle-ci est avant tout pratiquée en Allemagne, dans les domaines des études littéraires et des sciences culturelles («Kulturwissenschaften») ⁵. Elle consacre une attention particulière aux médias qui transmettent et fixent la mémoire, à leur fonction symbolique et à leur structure signifiante.

En France, l'étude des processus mémoriels a pris une autre voie. Pour donner à cette analyse un élément de départ concret, un substrat matériel, Pierre Nora s'est attaché à étudier les points de cristallisation de la mémoire collective, c'est-à-dire des éléments de nature matérielle, symbolique ou fonctionnelle, dans lesquels une collectivité peut reconnaître son histoire et son identité. Ces éléments, comme par exemple des monuments, des pèlerinages, des manuels d'histoire nationale, ont été regroupés sous le terme générique de «lieux de mémoire» («Erinnerungsorte»), notion désormais consacrée par son entrée dans les dictionnaires usuels.

Ce qui aux yeux de son «inventeur» Pierre Nora⁶ n'était à l'origine qu'une métaphore assez floue et donc d'un usage large, s'est progressivement affiné comme concept au fil des réflexions critiques⁷. Le «lieu de mémoire» n'est pas un «lieu» au sens géographique du terme. Il s'agit d'un élément du passé, mais d'un élément vivant du passé. Il vit ou survit parce qu'il est entré dans la mémoire collective par le fait qu'il dispose d'une force symbolique qui permet à cette collectivité de s'y reconnaître. Élément concret ou abstrait, il donne donc à cette collectivité une force constitutive et une capacité d'intégration qui forment justement les critères pour son accession à la catégorie des «lieux de mémoire». Dans cet ordre d'idées,

les «lieux de mémoire» au sens large sont par exemple des emblèmes (le «Roude Léiw»), des dates phares (1963 ou 1839), des personnalités clés, historiques (la Grande-Duchesse Charlotte) ou légendaires (Mélusine), des éléments du patrimoine (des monuments, la langue, le folklore). Les lieux de mémoire sont des éléments que l'on tient en mémoire («an die man sich erinnert»), même si certains sont aussi des lieux physiques où l'on commémore («an denen man sich erinnert»), comme la Villa Pauly ou Cinqfontaines. Ils ont tous en commun une charge symbolique qui donne à la collectivité un sens et donc un pouvoir identificateur. Tout élément du souvenir n'est donc pas forcément un «lieu de mémoire»⁸; s'il lui manque ce surcroît symbolique, il ne peut assurer cette capacité de rendre vivant le passé.

Lorsque Pierre Nora lança l'étude des lieux de mémoire français dans ses séminaires parisiens en 1978, la notion fut conçue dans un contexte hexagonal et ne semblait pas «exportable». Pourtant, sa démarche fut rapidement transposée à d'autres cas nationaux, comme les Pays-Bas, l'Italie, l'Autriche, l'Allemagne, la RDA⁹, ou régionaux, comme le Québec, la Lorraine ou le Schleswig-Holstein¹⁰. Par ailleurs, la méthode d'analyse peut aussi être appliquée à des collectivités qui dépassent les frontières nationales : on parlera alors de lieux de mémoire transfrontaliers (p. ex. pour la «Grande Région» Saar-Lor-Lux)¹¹, transnationaux (p. ex. dans le cadre de l'Europe centrale¹²) ou même européens¹³. La transmission d'un passé vivant présuppose évidemment des cadres sociopolitiques appropriés, tout comme des médias efficaces. Alors que pour la France, le cadre national-républicain joue pleinement ce rôle, on pouvait légitimement se demander si tel était aussi le cas dans d'autres pays. Ce n'est certainement pas un hasard si la démarche des lieux de mémoire pose plus de problèmes en Belgique ou a fortiori dans le cadre européen, où les médias et l'espace public globalement européens ne sont pas très développés à l'heure actuelle.

Pour quelles raisons ce type d'étude rencontre-t-il un tel succès depuis les années 1980 ? La raison majeure nous semble résider dans la force de son interrogation, qui est étroitement liée à des questionnements fondamentaux de notre temps. Étudier les lieux de mémoire et plus largement la culture mémorielle revient à s'interroger sur nos représentations collectives, nos références identitaires, et donc sur des notions d'ordre politique, culturel, voire éthique comme l'intégration ou l'exclusion, la solidarité ou le rejet. Autant de notions qui sont à l'ordre du jour dans les débats actuels : les discussions autour de la nationalité, de l'immigration ou de l'élargissement européen. Plus précisément, elles sont en relation avec des questions très concrètes qui se posent quant aux critères d'accession

à la nationalité luxembourgeoise, au statut de la langue nationale, au contenu des enseignements scolaires et à la place du Luxembourg dans l'Union européenne. C'est dans ce sens que le projet de recherche sur les lieux de mémoire au Luxembourg a été intégré dans le programme «Vivre demain au Luxembourg» du Fonds national de la recherche¹⁴.

Les pages qui suivent ne prétendent pas y apporter des réponses, mais invitent à réfléchir sur la façon dont l'imaginaire national s'est constitué. Plus que sur un contenu, elles portent donc sur un processus et ses acteurs, le processus de formation – d'autres diront d'«invention» – identitaire. Elles devraient ainsi relativiser certains points de vue et éviter des braquages simplistes. Il nous importe en particulier de montrer que ce que l'on appelle un peu trop commodément «l'identité nationale» est le résultat complexe et progressif d'une construction politique, sociale et culturelle qui a ses propres mécanismes, ses thèmes spécifiques et ses prolongements jusqu'à nos jours et qui a fini par créer sa propre réalité. Mais en même temps, il s'agit de faire ressortir que cette réalité est soumise à des évolutions permanentes, à de nouvelles constructions, qu'elles soient minoritaires, régionales ou européennes, voire globales.

Identités et identifications

L'identité d'un individu se définit par rapport à deux paramètres : l'unicité, ce qui est unique, et l'unité, ce qui est un, c'est-à-dire dont les éléments sont liés, cohérents. L'identité de l'individu renvoie donc aussi bien à ce qui le distingue des autres qu'à ce qui lui est caractéristique. En ce sens, l'identité est une construction culturelle en même temps qu'un projet biographique : au cours de sa vie, l'individu se donne une identité par rapport à des références externes qui, inversement, continuent à déterminer son identité. Celle-ci doit donc se concevoir comme un rapport et non pas comme qualification individuelle. Alors que l'Etat, à partir des temps modernes, tente peu à peu d'identifier ses citoyens en leur donnant une identité figée au moyen de recensements ou de papiers d'identité, l'identité d'une personne est en réalité tout le contraire de cette image fixe : elle est fluctuante, multiple, soumise à des négociations permanentes.

S'il en va de même des identités collectives, celles-ci sont pourtant beaucoup moins aisées à cerner. De la fin du XVIII^e au début du XX^e siècle, au moment où les Etats-nations se développent, l'identité collective était déterminée au moyen de critères soi-disant «objectifs» : le territoire, la race, la langue, la religion, la culture, ou alors la communauté d'esprit et d'histoire¹⁵. Ainsi, la nation semblait exister «par essence». Ces vues, qui dans le cas extrême conduisaient à la xénophobie, au

racisme et à la guerre, sont aujourd'hui radicalement rejetées par les études scientifiques émanant de nombreuses disciplines, de la neurologie à l'histoire, en passant par la psychologie, l'anthropologie sociale et la politologie. L'identité collective est de nos jours définie comme une construction culturelle, produit d'un discours et d'une mise en place d'un système de symboles et de valeurs. Des publications scientifiques, suivies d'expositions et de livres destinés au grand public, tentent de propager cette vue qui n'a pas encore intégré le sens commun. Ainsi, pour ne prendre que deux exemples, la récente publication titrée *La construction de la Belgique*¹⁶ ou l'exposition intitulée *Die Erfindung der Schweiz*¹⁷ parlent déjà par leur titre. Pourtant, cette vision constructiviste de l'identité collective ne s'est pas partout imposée. En Turquie, l'auteur d'une œuvre de fiction a pu être récemment mise en accusation pour *insulte à l'identité nationale*¹⁸. Plus près de nous, de récentes expositions sur l'histoire du Tyrol, de la Catalogne, de l'Alsace ou de la Belgique ne thématisent guère ces aspects de construction identitaire.



HARICOTS A LA TOMATE LIEBIG : un plat cuisiné,
prêt à servir, accomodé suivant une recette de la bonne cuisine belge.

2. JEAN L'AVEUGLE REÇOIT SON FILS CHARLES (1334)

Le 27 novembre 1308, Henri VII de Luxembourg fut élevé à l'unanimité des sept électeurs, à la tête de l'Empire romain germanique. Henri VII mourut peu après en Italie, au retour de son couronnement. Mais il avait eu le temps d'installer son fils Jean sur le trône de Bohême. A la tête de ses chevaliers, Jean se distingua en résistant de tous côtés à ses ennemis : Hongrie, Pologne, Bavière et Autriche. A cause de son humeur guerrière et de ses démêlés avec Louis IV de Bavière, ne reçut-il pas un jour sept déclarations de guerre simultanées dans son château de Prague ! Il perdit un œil au cours d'une croisade en Lithuanie. Enfin, son fils Charles fut élu roi des Romains, héritier de l'Empire. L'image montre le comte Jean, roi de Bohême, assisté de sa seconde épouse, Béatrice de Bourbon, accueillant à Luxembourg le futur empereur et son épouse Blanche de Valois (1334). Jean, devenu complètement aveugle, trouva une mort héroïque, l'épée au poing, à la bataille de Crécy (1346). Il avait fait attacher son cheval à celui de deux de ses compagnons d'armes et entraîna ainsi, dans une charge désespérée, ses chevaliers tchèques et luxembourgeois. Pendant près d'un siècle, la famille de Luxembourg va occuper le trône impérial et exercer la royauté en Bohême dans des conditions particulièrement difficiles.

Compagnie Liebig, fondée en 1865



MOUSSE DE FOIE LIEBIG : légère, délicieuse et nourrissante.
Convient admirablement pour «toasts», sandwiches, tartines, etc.

3. PRISE DE LUXEMBOURG PAR PHILIPPE LE BON (1443)

Jean l'Aveugle laissa son comté à son fils Wenceslas, époux de Jeanne de Brabant et demi-frère de l'empereur Charles IV. C'est sous le règne de Wenceslas que le Luxembourg devint duché et qu'il s'agrandit du comté de Chiny. Mais le duc mourut sans enfant. Après bien des aventures, le duché échut à Elisabeth de Görlitz. Celle-ci, aussi frivole qu'incapable, fut chassée par les habitants de Luxembourg et se réfugia auprès de Philippe le Bon qui se souvint qu'il descendait de Jean l'Aveugle par Bonne de Luxembourg. La duchesse le nomma mambour (protecteur) et gouverneur de Luxembourg. Il dirigea son armée sur le duché où il fut reçu avec allégresse ; seuls, Luxembourg et Thionville ne lui ouvrirent pas leurs portes. Le 21 novembre 1443, la capitale fut occupée par surprise, un détachement bourguignon s'étant emparé de nuit de la porte Josse (voir image). La ville fut livrée au pillage et, privée de ses privilèges, gouvernée par un magistrat installé par le duc. Depuis lors, jusqu'en 1839, le Luxembourg partagera le sort des autres principautés belges et passera avec celles-ci à la maison de Habsbourg. A sa naissance, Charles-Quint reçut le titre de duc de Luxembourg (1500).

Compagnie Liebig, fondée en 1865

Il est vrai que le terme de «construction» peut évoquer des régimes totalitaires et des processus d'octroi autoritaire. Son usage doit donc être nuancé. Ainsi, il est avéré que l'identité nationale n'est pas le miroir précis de la stratégie identitaire mise en place par un Etat au moyen de symboles et de discours. Et ceci pour plusieurs raisons. D'une part, parce que l'Etat, du moins dans son sens démocratique moderne, n'est pas «un», tout comme il n'a pas une seule et unique stratégie cohérente et continue. Ensuite, parce que l'action de l'Etat est concurrencée par celle d'autres collectivités qui développent d'autres points de référence : des groupes socioprofessionnels et confessionnels, les partis politiques, les régions, les familles, ... Par ailleurs, parce que l'effet de ces stratégies politiques n'est pas vraiment connu, d'autant que la réception ne se fait pas au niveau de la collectivité, mais d'abord sur le plan de la mémoire individuelle. Or, cette dernière n'est pas nécessairement en phase avec le discours officiel sur le passé. Enfin, parce que, en soulignant trop l'aspect «construit», «inventé» ou «fabriqué» de

l'identité, on peut être amené à nier de façon ironique la réalité telle qu'elle est perçue par les membres des collectivités, «leur» réalité. En effet, le processus de formation identitaire engendre sa propre réalité, qui est logiquement perçue comme naturelle. Ainsi, dire à un Luxembourgeois que l'identité luxembourgeoise n'existe pas, qu'elle n'est rien d'autre qu'une construction assez récente, risque de produire un *choc des termes*¹⁹, puisque notre interlocuteur luxembourgeois s'est probablement identifié à cette construction.

Afin d'échapper à cette *posture dénonciatrice*²⁰ sans retomber dans le piège essentialiste, plusieurs précautions semblent de mise. En premier lieu, pour ne pas trop figer la notion d'identité, nous avons systématiquement employé le terme au pluriel. Plutôt que de parler de «l'identité luxembourgeoise», nous dirons «les identités au Luxembourg», indiquant par là que la nation n'est pas le seul cadre de référence. D'autres appartenances de groupe s'y ajoutent et s'y superposent. Les mémoires minoritaires, comme par exemple celle des communautés d'immigrés, de la communauté juive, de groupes socio-professionnels, sont moins manifestes, car moins médiatisées, et donc plus difficiles à étudier. Elles ont par ailleurs tendance à se diluer dans la mémoire dominante, nationale.

En second lieu, il nous a paru nécessaire d'attacher plus d'importance aux processus d'«identification», plutôt qu'au point d'aboutissement de ce processus, les hypothétiques identités. Les mécanismes d'identification «intérieure», mis en place par l'Etat, n'ont guère été abordés dans ce volume. Notre collègue Denis Scuto les étudie dans ses recherches sur la politique de la nationalité²¹. L'identification de la collectivité par rapport à l'«autre», apparaît par contre dans bon nombre d'études de cas, notamment dans les récits évoquant des moments de crise où l'Etat national est menacé par des visées expansionnistes de la part de ses voisins.

En troisième lieu et dans le même ordre d'idées, il semble important de mettre l'accent sur l'étude des milieux de mémoire, tant au niveau de la production que sur le plan de la réception, du message reçu. Ce livre s'attache plutôt à montrer le premier aspect cité, celui de la production, qui vient souvent «d'en haut», des élites politiques et sociales qui imposent leur vision – ici celle de la nation – à un ensemble plus large. L'étude des commémorations, des expositions, des discours et initiatives politiques, des manuels scolaires, obéit par exemple à cette logique. Il est moins aisé de partir «d'en bas», des pratiques de ceux qui peuvent s'approprier les symboles mis en place par les élites, mais qui peuvent tout aussi bien les refuser. La littérature populaire, les légendes, les chansons, les arts plastiques et plus récemment les forums internet, peuvent signifier la participation des individus à la chose collective. Certains de ces aspects ont

été intégrés dans nos analyses, d'autres seront étudiés dans un projet de recherche ultérieur²². Dans ce domaine d'étude qui porte sur l'appartenance de l'individu au groupe ou plus largement des phénomènes de la socialisation, les recherches font toutefois cruellement défaut. Ainsi, il faut bien avouer que si l'histoire sociopolitique des élites progresse²³, l'histoire sociale ou plus précisément celle des processus de socialisation des couches inférieures au Luxembourg reste encore largement à écrire.

Histoire et mémoire

Pour bien saisir le rôle de l'historien face à la mémoire, il importe de résumer en schématisant les différences entre mémoire et histoire, mais aussi les points de convergence²⁴.

Contrairement à ce qu'on écrit souvent, l'histoire – dans le sens d'«étude scientifique du passé» et non de «passé vécu» – n'est pas mémoire²⁵. Histoire et mémoire n'en sont pas pour autant sans liens entre eux. La mémoire comme l'histoire se nourrissent du passé, portent sur le temps écoulé, d'où la confusion souvent opérée entre les deux. La mémoire comme l'histoire servent à l'orientation dans le présent et le futur ; la mémoire avant tout, mais aussi l'histoire, sont deux formes d'usage du passé qui risquent d'être instrumentalisées pour atteindre des objectifs présents ou futurs. L'histoire et la mémoire sont parfois complémentaires. Ainsi l'histoire peut être le partenaire privilégié de la mémoire dans la quête identitaire. Elle a souvent réussi à «sauver de l'oubli» les mémoires minoritaires exclues des grands récits nationaux. Il en est ainsi au Luxembourg de la mémoire des anti-fascistes italiens, révélée par Denis Scuto²⁶, ou de celle des combattants dans la guerre civile espagnole, traitée ici par Henri Wehenkel.

L'histoire – toujours comprise comme «étude du passé» – et la mémoire se distinguent cependant par leur processus de fonctionnement et leur objectif ultime. La mémoire, c'est la présence du passé, c'est-à-dire la capacité psychique et intellectuelle grâce à laquelle l'homme peut actualiser le passé, tant au niveau individuel qu'au niveau collectif. Plus encore qu'un contenu, la mémoire est un cadre, englobant le souvenir mais aussi l'oubli, prélude possible à la remémoration, voire à la commémoration. L'histoire par contre est reconstruction du passé ou mieux, tentative de représentation raisonnée du passé, à partir d'un travail critique sur les sources, c'est-à-dire les traces que le passé nous a transmises. Ce travail de représentation devrait toujours inclure obligatoirement une analyse des méthodes et procédés utilisés, un regard historiographique, ainsi que, au-delà des résultats de la recherche, un état des débats, des incertitudes et des questions demeurer sans réponse.

La mémoire est subjective, toujours sélective, souvent intéressée, elle vit par ce qui en est fait. Elle tente de rendre présent le passé et vise la construction identitaire. De par sa fonction, la mémoire n'a aucun lien avec le passé mais sert à s'orienter dans le présent pour mieux agir dans le futur. La mémoire autobiographique distingue l'homme des animaux en ce sens que l'homme a une conscience de sa mémoire. C'est ce qui permet à l'homme de l'activer pour s'orienter, pour faire des choix d'opportunités, pour vaincre des situations problématiques, bref pour pouvoir agir, dans le temps et l'espace. C'est son usage qui guide la mémoire. En ce sens, la mémoire est toujours liée à celui qui l'active et elle est toujours dotée d'une connotation de valeur, positive ou négative²⁷.

L'histoire quant à elle s'est dotée d'une méthode et d'un terrain de débats qui, à défaut de rendre le travail des historiens objectif, permettent de lui accorder une recherche certaine de l'impartialité. Comme le souligne Paul Veyne, la différence entre mémoire et histoire est capitale; elle réside dans la mise à distance, l'objectivation. *Le temps de la mémoire, celui du souvenir ne peut jamais être entièrement objectivé, mis à distance, et c'est ce qui fait sa force: il revit avec une charge affective inévitable*²⁸. L'ancien résistant qui visite le camp de concentration dans lequel il fut interné a une mémoire des lieux du supplice, des visages et corps décharnés, de l'odeur de la maladie et de la mort, bref du vécu. Il est submergé par le souvenir autant que par l'émotion. Son récit sera un récit de mémoire, empreint des émotions que l'on vient de relever. Il est marqué par le souvenir exalté autant que par l'oubli, le souvenir refoulé. Si elle lit un manuel d'histoire sur le même sujet, cette même victime de la terreur nazie saisit l'évolution des mouvements de résistance qui d'une réaction spontanée passent vers une structure organisée; elle suit l'analyse des enjeux idéologiques et politiques, des mécanismes de l'oppression nazie. Dans ce cas, il ne s'agit plus pour elle de revivre, mais d'analyser, de comprendre. Ainsi s'opère le passage de la mémoire à l'histoire.

Les deux démarches relèvent cependant de registres différents, ce dont il faut être conscient. Raconter ses souvenirs, ce n'est pas encore faire de l'histoire, parce que le souvenir – et l'oubli – s'accommode mal de la construction méthodique d'un objet scientifique. La mémoire peut être intéressée ou revendicative. Tel peut être le cas lorsque certains tenants de la mémoire s'installent dans le statut de la victime pour s'arroger le droit de *se plaindre, de protester et de réclamer*²⁹. C'est ce que Tzvetan Todorov appelle «la mémoire sacralisée»³⁰. Elle peut aussi exclure, au nom de la mémoire collective et de l'héroïsation, et entraîner ainsi certaines dérives. Les tenants de la mémoire peuvent être amenés à fustiger le travail de l'historien, se refusant à accepter que ce dernier fait un travail critique sur la mémoire au lieu de

la transmettre sans discernement. Le travail «démystifiant» de l'historien est en ce sens souvent mal compris.

Face à la mémoire, l'historien peut adopter la position de l'analyse. L'étude des «lieux de mémoire», est un moyen de jeter un regard critique sur la formation des mémoires et leurs modes de fonctionnement dans le temps. Mais poser la mémoire en simple objet de l'histoire ne tient pas compte des relations complexes entre les deux démarches. De fait, si on porte l'analyse sur le plan général des rapports au passé, il n'y a ni hiérarchie ni concurrence entre histoire et mémoire, mais un rapport étroit entre les deux. Il faut se placer, pour saisir ce rapport, non pas au niveau de l'historien professionnel, mais au niveau de l'usage social de l'histoire, de la formation de la conscience historique («Geschichtsbewusstsein»). Les résultats de la recherche scientifique ne sont en effet, pour le large public, qu'une source de leur culture historique. La mémoire en est une autre, qui pèse de tout son poids émotionnel et personnel. Les études d'Harald Welzer sur la mémoire que les jeunes Allemands ont de l'époque nazie et plus particulièrement de l'implication de leurs grands-parents dans les crimes nazis montrent que la mémoire familiale peut largement diverger des résultats de la recherche historique : *Opa war kein Nazi*³¹. Le public capte les travaux des historiens par ou dans sa mémoire³² et autres formes de représentations du passé. Inversement, la mémoire se sert souvent de l'histoire pour étayer ses revendications, notamment sur le plan identitaire. De ce fait, histoire académique et mémoires sociales se concurrencent sur le terrain mais agissent aussi ensemble. Dès lors la question ne se limite pas à celle de l'opposition entre mémoire et histoire. Elle pose la problématique beaucoup plus vaste de l'usage social qui est fait du passé, qui est un élément essentiel de la construction identitaire.

L'étude des lieux de mémoire luxembourgeois

Le présent ouvrage est donc le premier résultat d'un projet soumis par l'Université du Luxembourg au Fonds national de la recherche qui démarra en mai 2004 sous le titre de «Histoire, mémoire et identités. Etude du rôle des lieux de mémoire dans la constitution des identités collectives luxembourgeoises»³³. En dehors de publications purement scientifiques, le projet a mis l'accent sur une plus grande diffusion et valorisation de ses résultats, notamment par la participation à la conception et la programmation du Musée «Dräi Eechelen», mais aussi par une publication destinée à un cercle de lecteurs s'étendant au-delà des milieux purement scientifiques.

Inspiré de la démarche de Pierre Nora, le projet de recherche a voulu préciser le concept des «lieux de mémoire» et

progresser d'après une grille d'analyse qui lui est propre. Deux critères furent reconnus comme essentiels pour déterminer l'accès au rang de «lieu de mémoire».

Un premier critère, qui paraît évident, est celui de la charge symbolique du «lieu», qui permet à une communauté de s'y reconnaître et donc, de créer chez ses membres un sentiment identitaire. En dehors de leur fonction intégratrice, les «lieux» ont aussi été choisis pour leur capacité de faire vivre le passé, et donc en fonction du caractère actif de la mémoire qui les véhicule. Se pose alors le problème du point de référence : ne faut-il considérer que des «lieux» dont la mémoire est encore actuellement active, ou englobera-t-on également des mémoires jadis fortement actives mais éteintes aujourd'hui ? Sur ce point, moins évident, le projet luxembourgeois diverge peut-être de certains autres : étant donné qu'il manque une étude sur la réception des lieux de mémoire, il a été décidé d'étudier également des lieux de mémoire en perte de vitesse, mais qui, à l'époque de la formation de l'Etat-nation, au XIX^e et au début du XX^e siècle, ont joué un rôle important.

Les notions de «symbole», de «transmission» et d'«intégration» définissent donc le caractère spécifique des «lieux» à étudier, ainsi que la démarche à adopter. Celle-ci devait se situer à quatre niveaux :

- l'histoire du «lieu»,
- sa portée symbolique,
- les «vecteurs» ou «médias», c'est-à-dire les formes de transmission de cette signification spécifique,
- et enfin, ses initiateurs.

Pour éviter les critiques souvent adressées à l'égard des lieux de mémoire français, reprochant à Pierre Nora d'avoir, au moyen de l'histoire de la mémoire, réécrit le discours historique national dominant, quatre préoccupations majeures ont guidé le montage du projet :

- D'abord, l'accent a été mis sur les vecteurs de la mémoire, pour montrer l'aspect «construit» de celle-ci, sous l'influence des hommes et du temps.
- La deuxième préoccupation vise elle aussi à mieux combattre l'image d'une identité figée, donnée par essence, en montrant l'évolution des lieux de mémoire dans le temps. A cette symbolique fluctuante correspondent des identités diverses et multiples, elles aussi changeantes dans le temps. L'étude de ces changements, voire de ces ruptures, permet de saisir des réorientations mémorielles qui peuvent dépasser le cadre de la collectivité concernée et sont révélatrices d'évolutions socioculturelles majeures.
- Un troisième aspect de notre recherche est censé mieux illustrer le fait que la mémoire, tout comme

le passé qu'elle ravive, est objet de négociations constantes, pour ne pas dire de luttes d'influence. Pour dépasser les débats pesants opposant «devoir de mémoire» et «abus de mémoire», sans toutefois les nier, il a paru important de décliner les lieux de mémoire sur deux modes, deux couples d'éléments antagonistes: «majorité-minorité» d'une part, «mémoire-oubli» d'autre part.

Le premier couple vise des collectivités minoritaires. Face à la mémoire dominante, leurs « lieux » sont souvent voués à l'étouffement ou alors s'intègrent dans la première. Il en est ainsi des mémoires des travailleurs immigrés qui, dans un pays à très forte immigration comme le Luxembourg, provoquent des changements substantiels dans l'espace et le contenu mémoriels.

Les mémoires minoritaires posent par ailleurs la question de l'oubli, saisi ici comme la non-mémoire, «das Nicht-Erinnern». Benoît Majerus a souligné que dans le contexte des lieux de mémoire, l'oubli peut intervenir à trois niveaux³⁴:

- par sélection à l'intérieur de l'ensemble des «lieux» qui ont un potentiel mémoriel de base, donc par concurrence entre lieux de mémoire,
- par sélection à l'intérieur d'un lieu de mémoire qui peut être décliné sur plusieurs modes, d'après plusieurs symboliques dont certaines sont rejetées,
- par sélection dans le temps, c'est-à-dire par le dépérissement du lieu de mémoire pour des raisons diverses: l'inadéquation de sa charge symbolique au contexte historique, la disparition du poids politique ou social de ses initiateurs, la perte d'efficacité des vecteurs employés.

L'étude des lieux de mémoire n'a pas pour but de canoniser certaines figures historiques ou d'encenser tel ou tel événement, mais d'expliquer les processus de «canonisation» à l'œuvre aux XIX^e et XX^e siècles. Le but est d'ouvrir le «grand récit» national afin de montrer qu'il y a toujours eu des alternatives, des convergences, mais aussi des divergences d'opinion³⁵. L'évolution des symboliques des lieux de mémoire est en effet rarement linéaire: les interprétations qui en sont faites peuvent coexister, se concurrencer, voire se contredire. Elles peuvent se chevaucher et se renforcer les unes les autres. Il importe d'historiciser leur contenu et de montrer que leur signification n'est pas intrinsèque, mais influencée par l'évolution des mentalités, des structures politiques et économiques, par l'expérience de guerre, d'occupation, entre autres. Le caractère changeant voire chancelant d'un lieu de mémoire est d'autant plus important que son interprétation divise, comme le montrent bien les exemples de la «Gëlle Fra»

et du «Klëppelkrich». Ainsi, même des lieux de mémoire *a priori* consensuels comme le manuel «Brunnen» ou la Villa Louvigny, surnommée «cathédrale de la radio», ont souvent changé de contenu et ont finalement été délaissés.

Ce n'est pas qu'il faille découvrir les choses sous les discours, mais tout au plus des discours sous les choses, comme le dit Umberto Eco dans *La Guerre du Faux*³⁶. En partant de «choses», telles que le produit du terroir qu'est le vin, on arrive à montrer «l'investissement pratique et symbolique de l'Etat – sous la forme d'institutions et de législation, de visites officielles, de programmes scolaires, de choix iconographiques sur les timbres-poste, entre autres – et de personnes physiques. Ces dernières se regroupent de diverses manières – de la plus solennelle, la Confrérie et son musée, véritable œuvre de mémorisation didactique, en passant par le recrutement annuel d'une jeune ambassadrice des vins, jusqu'aux fêtes villageoises et ce qu'elles recèlent en répertoire de chansons populaires du passé». Comme Rachel Reckinger le montre dans sa conclusion,



Reproduction interdite Explication au verso

Préparé à l'aide de vieux vin des îles,
le **POTAGE LIEBIG „OXTAIL“** (queue de bœuf),
spécialité des grands banquets, est servi chez soi en quelques instants.

4. LA GUERRE DE TRENTÉ ANS (1618-1648)

Le Luxembourg connut une certaine prospérité au XVI^e et au début du XVII^e siècle, bien que sa capitale souffrit des luttes entre les rois de France et Charles-Quint, puis Philippe II. Le Luxembourg ne soutint pas la révolte des Pays-Bas contre l'Espagne; il servit même de base à don Juan, puis à Alexandre Farnèse pour la reconquête de la Belgique. A cette époque, la technique de la métallurgie fit des progrès; Guillaume d'Orange, le plus grand propriétaire terrien du duché, installa à Vianden, en 1564, l'un des premiers hauts fourneaux de conception moderne. La guerre de Trente Ans fut une tragédie pour le Luxembourg, surtout martyrisé par les troupes allemandes, croates ou polonaises, qui devaient le protéger contre la France. Les paysans, pillés et torturés par la soldatesque, se cachaient. Aux horreurs d'une famine atroce, s'ajoutèrent les ravages d'une peste terrible (voir image). Le duché perdit plus des deux tiers de sa population et des centaines de localités et hameaux disparurent à jamais. Puis il y eut les guerres de Louis XIV, qui annexa en 1659 Thionville et Montmédy. La domination française fut pourtant bien accueillie. Louis XIV visita Luxembourg en 1687, accompagné de son historiographe Racine et de l'ingénieur Vauban qui venait de moderniser les importantes fortifications de cette place forte.

Compagnie Liebig, fondée en 1865



Le **POTAGE LIEBIG „CERFEUIL“**, à l'extrait de viande, permet à la ménagère de mettre en toutes saisons «le printemps sur la table».

5. LES CONVERTISSEURS THOMAS (1886)

Au XVIII^e siècle, l'agriculture, le tissage, la tannerie et la métallurgie connurent un développement économique lent, mais régulier. Le Luxembourg ne participa pas à la révolution brabançonne contre Joseph II qui, à cause de son esprit de réforme, avait fait de la capitale du duché la deuxième ville de Belgique, en y instituant une Cour d'Appel et un des deux séminaires impériaux. Survint la Révolution française qui transforma le duché en département des Forêts (1795). Sous le Directoire, la résistance à la conscription étendit la guerre des Paysans au Luxembourg (Klölpekkrieg, 1798-1799). Les événements de 1814 et 1815 permirent à la Prusse d'annexer Bitbourg et Igel ; le duché fut transformé en grand-duché inclus dans la Confédération germanique. Le Luxembourg, devenu belge en 1830, fut divisé en 1839. Le quartier de langue germanique, détaché de la Belgique, devint autonome au profit de Guillaume d'Orange, roi de Hollande. Mais la Prusse, puis Napoléon III s'efforcèrent d'annexer le grand-duché. Heureusement, en 1867, la conférence de Londres consacra l'indépendance du pays, sous le règne d'Adolphe de Nassau, fondateur de la dynastie actuelle.

La ville de Luxembourg fut démantelée. La découverte des convertisseurs Thomas pour le traitement des minerais de fer phosphoreux permit au Luxembourg de produire de l'acier de haute qualité. Au lendemain de la terrible crise économique de 1881-1888 s'ouvrait à Dudelange la première grande aciérie. Résultat inattendu : les scories, transformées en engrais, donnèrent un essor nouveau à l'agriculture luxembourgeoise.

Compagnie Liebig, fondée en 1865

le vin est utilisé comme «un instrument de légitimation nationale et, surtout, d'inscription géographique voire identitaire dans une «terre natale» inaliénable. D'où l'investissement étatique dans la viticulture en tant que technique agricole particulière, mais aussi en tant que symbole politiquement exploitable – alors que les expressions culturelles populaires que la viticulture a favorisées sont vécues sur un mode affectif, quotidien et nettement moins sublimé par les résidents locaux impliqués».

Le lieu de mémoire «Wäin» peut être comparé – et clairement dissocié – du lieu de mémoire «Béier» qui est codifié de manière très différente. De même, les paysages de la Moselle, de l'Oesling et de la région de la Minette, analysés par Myriam Sunnen, sont étudiés ici comme des «constructions» narratives et picturales. L'identité locale, tout comme l'identité nationale, apparaît comme fiction sociale qui repose sur le sentiment d'appartenance entretenu par un endogroupe («we-group») partageant une même «culture». Il en est ainsi pour l'Oesling, où un dialecte spécifique, un système normatif («Mir kënnen

net léien»), des coutumes comme la fête du genêt ainsi que la conscience d'une histoire partagée (la guerre des gourdins de 1798, la grève générale de 1942) produisent un sentiment de solidarité³⁷.

Quelques réflexions sur la production de mémoire au Luxembourg

Sans vouloir anticiper sur les recherches en cours, on peut, à la lumière des premières analyses, dégager quelques tendances de l'étude des lieux de mémoire luxembourgeois, en mettant ces résultats en relation avec les études des lieux de mémoire dans d'autres pays.

Continuités et constantes

En France, Pierre Nora partait en 1984 d'un constat qui situait déjà a priori son projet dans l'histoire de la mémoire : *La disparition rapide de notre mémoire nationale m'avait semblé appeler un inventaire des lieux où elle s'est sélectivement incarnée* – un chant du cygne de la mémoire, en quelque sorte. Dans la suite il est revenu largement sur cette assertion. Au Luxembourg, les recherches montrent que les structures mémorielles traditionnelles sont encore bien présentes, si ce n'est intactes, comme on l'a d'ailleurs aussi fait remarquer pour d'autres pays. L'Etat dans sa continuité d'un gouvernement chrétien-social, l'Eglise catholique très présente notamment dans les médias, un système scolaire qui tarde à se rénover, de puissantes associations à vocation commémorative, une historiographie encore largement marquée par un récit dominant ne permettent guère d'envisager un déclin de la construction mémorielle mise en place dans les années d'avant et d'après la Seconde Guerre mondiale. On constate donc une certaine continuité au niveau des lieux de mémoire et de leurs vecteurs.

Pour ne prendre qu'un exemple parmi les plus parlants, citons l'historiographie, et plus précisément le poids de l'historiographie et de l'histoire dans la formation du sentiment national. Lors des grandes commémorations nationales de 1939 et 1989, auxquelles on peut ajouter celle de 1963, les historiens ont joué un rôle déterminant, tant en aval qu'en amont. Par ailleurs, notre historiographie est marquée par une étonnante continuité. Avec toutes les nuances qui s'imposent, on peut constater que seuls deux grands récits marquent le dernier siècle, le premier de 1900 à 1970³⁸, le second à partir des années 1980 jusqu'à nos jours³⁹. Dans ces conditions, on ne sera pas étonné de la puissance du vecteur historiographique, qui, comme en France et à l'inverse des Pays-Bas et de la Grande-Bretagne, pèse ici de tout son poids.

Entre politique et histoire, la Maison grand-ducale fait le lien. L'élément dynastique ou monarchique, en positif ou en négatif, forme un point de référence majeur autour duquel se définit la mémoire nationale, comparable à l'idée républicaine en France. Elle constitue le fil rouge à travers les représentations du passé national et apparaît comme un élément fixe permettant de faire le lien entre l'«âge d'or» médiéval et l'époque de la «renaissance» de l'Etat. La dynastie, comme vecteur et producteur de mémoire, mais aussi comme lieu de mémoire même, maintient ce rôle jusqu'à la période d'après-guerre avec des prolongements jusqu'à nos jours, bien illustrés par les récents autour de son image et de son rôle fédérateur. La «question grand-ducale», très vive en 1919, réapparue après la Seconde Guerre mondiale, reste latente sans être vraiment pressante; peut-on oser, en ce sens, la comparaison avec d'autres monarchies contemporaines?

La conjonction entre Etat, Eglise et dynastie permet de conclure à une mémoire nationale forte, à l'instar de ce qui a été avancé pour la France, l'Allemagne et l'Italie. Les mémoires minoritaires, à l'image de celles de groupes socioprofessionnels comme les ouvriers sidérurgiques ou des travailleurs immigrés, ont été en partie absorbées, de telle manière qu'il n'est plus guère facile d'en retrouver les traces. Les fractures que les lieux de mémoire de Pierre Nora ne font pas assez apparaître pour la France sont au Luxembourg en partie gommées par la conjonction d'intérêts que l'on vient de citer, mais aussi par l'instrument consensuel du «modèle luxembourgeois», la «tripartite» Etat-patronat-syndicats, qui est lui aussi avancé au rang de lieu de mémoire puisque transposé dans des domaines aussi éloignés que le sport. Gommées, voire carrément refoulées: il faudra, en complément de ce premier volume, étudier des mémoires rejetées, comme celle des grèves ouvrières de 1917 et 1921 dans le sud du pays. Seul exemple de ce type de mémoire minoritaire refoulée à être traité dans notre publication: celui des volontaires anti-fascistes combattant lors de la guerre civile en Espagne. Mais il s'agit là d'un cas spécifique, d'une mémoire réhabilitée, un phénomène que l'on peut aussi observer récemment dans la mémoire des ouvriers des mines et de la sidérurgie.

Evolutions et ruptures

Au-delà des «constantes» qui viennent d'être évoquées, on peut néanmoins essayer de cerner l'évolution de la politique mémorielle, ou mieux le lien entre l'évolution des mémoires et celle du contexte politique et socioéconomique des milieux de mémoire. En France, l'histoire des lieux de mémoire a souligné les poussées mémorielles de 1830 – 1880 – 1980, auxquelles François Hartog proposait d'ajouter celle de 1914⁴⁰. Au Luxem-

bourg, des densités mémorielles peuvent être situées

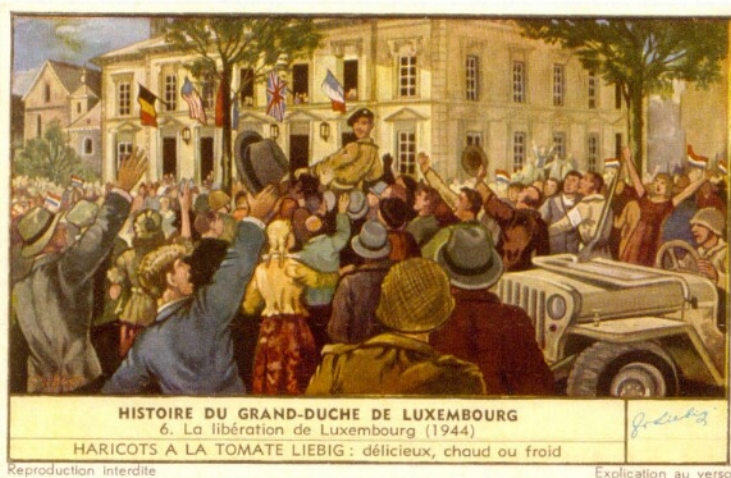
- dans les années 1845 à 1860 environ,
- de la fin du XIX^e au début du XX^e siècle,
- dans les années 1930,
- dans les années 1980.

Il semble bien que la majorité de ces «poussées», dont la chronologie devrait être affinée, puissent être mises en relation avec des facteurs extérieurs contraignants, qui mettent en péril l'existence de l'Etat-nation, comme les visées françaises, prussiennes et allemandes, ou alors comme la menace de la dilution dans un vaste ensemble européen.

Le Luxembourg est loin d'offrir un paysage mémoriel stagnant. L'analyse des lieux de mémoire montre au contraire les tensions sous-jacentes et l'évolution constante des discours identitaires. Pour préciser l'ampleur du changement, il faudrait davantage se détacher de l'analyse de la production de mémoire collective, et aborder le domaine de la réception, tant au niveau collectif qu'individuel. Ici, tout reste à faire, et nous espérons qu'un futur projet de recherche pourra combler ces lacunes.

Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple récent, des ruptures ou du moins des adaptations fondamentales s'annoncent ces dernières décennies sous l'influence de deux évolutions d'ordre politique et socioéconomique majeures qui affectent les cadres sociaux de la mémoire, mais qui sont encore très peu étudiées pour leurs implications concrètes: l'Europe et l'immigration. Alors que le modèle français, on l'a vu, s'articule autour des grandes dates de l'histoire républicaine, les chercheurs allemands notent les ruptures de l'époque nazie, de la chute du mur de Berlin et de l'eupéanisation. Il semble qu'au Luxembourg, la Seconde Guerre mondiale représente, sur le plan de l'histoire de la mémoire, un catalyseur plus qu'une rupture. Restent l'eupéanisation et l'immigration.

Quant à l'eupéanisation, il est frappant de constater comment un nombre assez important de lieux de mémoire à caractère européen ont été intégrés dans la mémoire nationale. Robert Schuman est un lieu de mémoire luxembourgeois, le serait-il aussi pour la France? Le camp de concentration de Hinzert, lieu de mémoire luxembourgeois après la guerre, a évolué ces dernières années vers un lieu de mémoire partagé, englobant la mémoire des descendants des victimes et des coupables et se donnant ainsi un caractère européen. Voilà un bel exemple d'instrumentalisation de la mémoire. Par ailleurs, l'eupéanisation ou la globalisation ne provoquent pas seulement des glissements de mémoire, mais aussi des raidissements: d'où, pour l'anecdote, la curieuse proposition récente d'un retour aux symboles anciens et dynastiques du duché de Luxembourg, initiative politique, ou, plus sérieusement, la



La ménagère désireuse de servir un appétissant potage aux pois peut actuellement réaliser le tour de force de le préparer en ... cinq minutes : il lui suffira d'acheter le „Potage POIS St-GERMAIN” de la Compagnie Liebig.

6. LA LIBÉRATION DE LUXEMBOURG (1944)

Occupé par les Allemands dès le 2 août 1914, le grand-duché ne sortit de la guerre que pour tomber dans une douloureuse crise politique. Tout se calma après l'accession de la grande-duchesse Charlotte en 1919. En 1922, l'union économique avec la Belgique qui remplaçait l'ancienne union avec l'Allemagne (Zollverein) dénoncée en 1919, entra en vigueur. Hélas, peu après les fêtes du centenaire de son indépendance, les soldats allemands envahirent le grand-duché, le 10 mai 1940. Le gauleiter Simon, qui voulait réaliser l'annexion du pays, se heurta à la résistance ouverte de la population. Dès le 20 octobre 1940, la foule se rua sur les quislings qui abattaient le monument aux morts 1914-1918. Au régime de terreur qui suivit, la population répondit, à l'annonce de la mobilisation des jeunes pour la Wehrmacht, par une grève générale que ne purent briser ni les fusillades, ni les déportations et cela, avant Stalingrad ! Enfin, en 1944, la retraite des nazis arrêta le transfert des familles patriotes en Silésie et en Pologne. Le 10 septembre 1944, les Américains entraient dans la capitale délirante, suivis bientôt du prince Félix, puis du prince Jean, porté en triomphe à l'hôtel de ville (voir image). L'offensive des Ardennes dite « von Rundstedt », ravagea hélas le nord du pays en décembre 1944 et janvier 1945 ; mais, la paix revenue, le grand-duché a fait un effort magnifique et efficace pour rétablir la prospérité passée.

Compagnie Liebig, fondée en 1865

montée en force de la langue luxembourgeoise comme vecteur identitaire principal, peut-être au détriment de l'histoire.

Après l'Europe, l'immigration, ou les migrations. Le projet de Rainer Hudemann sur les mémoires transfrontalières en région Saar-Lor-Lux⁴¹, la vaste recherche entamée à Vienne sur les lieux de mémoire transnationaux en Europe centrale⁴² montrent bien l'intérêt de l'étude des mémoires transnationales pour relativiser l'apparent monopole des lieux de mémoire nationaux. Là encore, le Luxembourg, pays à très forte immigration, est un cas intéressant pour suivre le glissement et l'ambivalence des mémoires en continuelle adaptation.

L'histoire des mémoires au Luxembourg est loin d'être écrite. Ce livre ne présente que quelques morceaux choisis, répondant à des critères certains, mais sélectionnés aussi en fonction des disponibilités de recherche, donc nécessairement de façon arbitraire. Il ne prétend nullement à l'exhaustivité, mais insiste bien au contraire sur la diversité et la nécessité de compléments d'étude. Au lecteur de se faire une première

image de l'évolution de l'histoire des représentations mémorielles, en attendant un second volume. Reste un constat d'ensemble auquel on ne pourra se soustraire : aucun individu ne vit que dans l'instant présent. C'est dans la mémoire que nous reconnaissons qui nous sommes et en quoi nous différons des autres⁴³. Mais la mémoire, contrairement à ce qu'admet le sens commun, n'est pas seulement un retour vers le passé. C'est un retour sélectif et surtout fonctionnel, qui permet à l'individu et à la collectivité de se positionner dans le temps, selon ses besoins présents, mais aussi pour s'orienter dans le futur. La capacité de mémoire est un acte de survie, elle donne un sens à la vie. Et d'en faire l'étude donne un de ses sens à l'histoire.

Remerciements

Ce livre n'aurait pu paraître sans la collaboration spontanée d'un grand nombre d'auteurs, tous spécialistes dans leur domaine. Nous les remercions vivement d'avoir essayé, dans un réel effort de convergence, de se plier aux exigences d'une démarche impliquant l'utilisation de concepts encore peu courants. Leur coopération a permis d'écrire un livre qui comme tout recueil collectif peut certes paraître inégal par moments, mais n'est-ce pas là le propre de la métaphore des « lieux de mémoire » ?

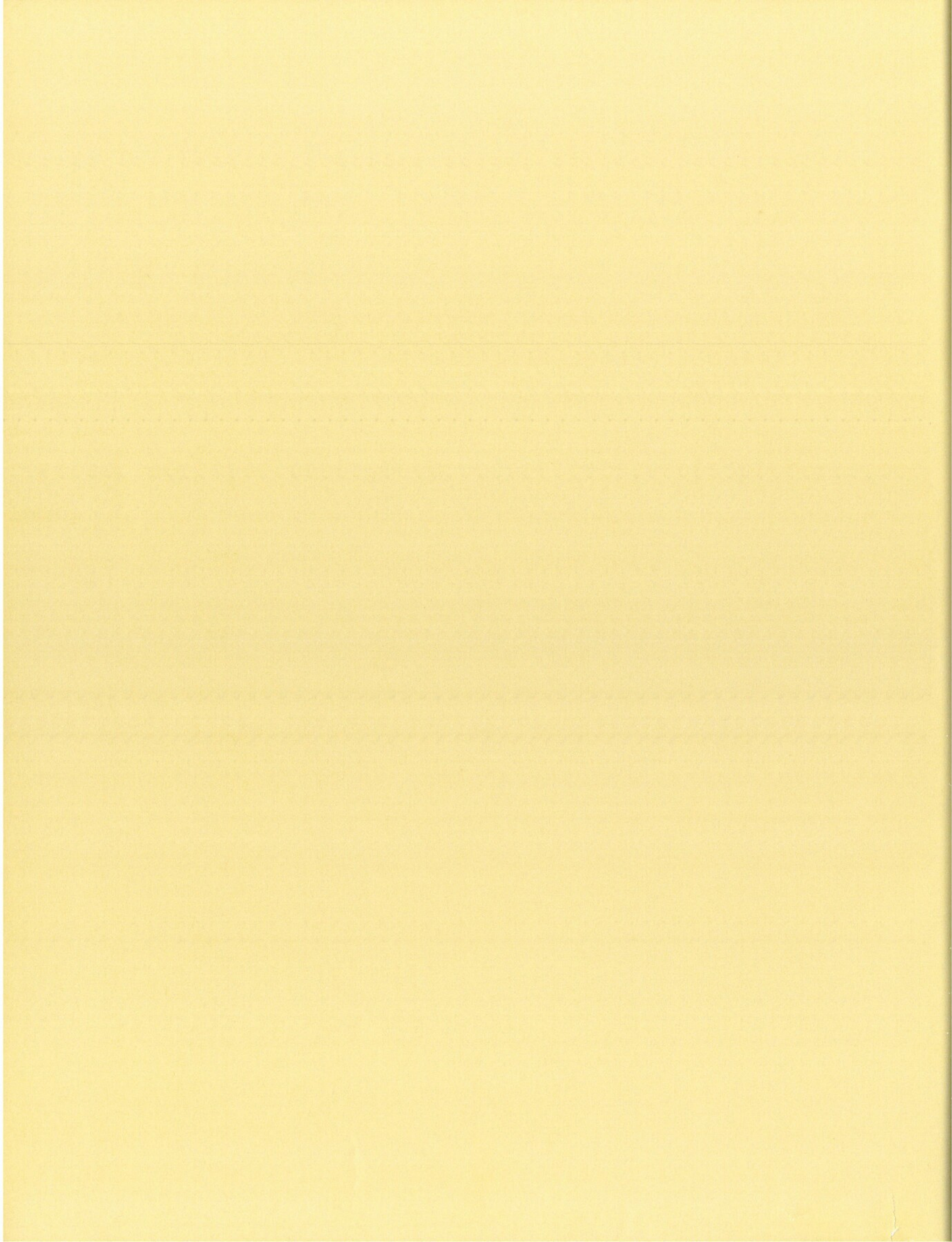
L'iconographie abondante dans cette publication dépasse largement le cadre de la simple illustration. Elle sert à montrer les médias de la mémoire, thème central de notre étude. Sans l'aide très précieuse de Pia Oppel et Hannes Hansen-Magnusson (Université de Freiburg), en stage à l'Université du Luxembourg, de Martin Uhrmacher, collaborateur scientifique (Université du Luxembourg), pour le travail de recherche iconographique, et de Christiane Huberty, assistante-doctorante (Université du Luxembourg), pour la relecture des textes, cette publication n'aurait pas pu aboutir. Notre collègue Michel Pauly, professeur à l'Université du Luxembourg, a aimablement accepté de jeter un regard critique sur l'introduction. Nous leur devons nos remerciements les plus chaleureux et les plus amicaux.

Notre gratitude va également aux collectionneurs privés qui nous ont prêté leurs documents, Anita et Norbert Wallers-Dostert et Aloyse David, ainsi qu'aux nombreuses institutions qui nous ont accordé images et droits de reproduction, souvent en tenant compte d'un budget nécessairement limité.

A côté du Fonds national de la recherche et de l'Université du Luxembourg, les éditions saint-paul ont efficacement soutenu notre projet de publication. Qu'ils en soient tous sincèrement remerciés.

Pour le projet de recherche,
Michel Margue et Sonja Kmec
(Université du Luxembourg)

Toiles de fond
Hintergründe



Eis Sprooch

LA LANGUE LUXEMBOURGEOISE se trouve aujourd'hui au centre des discussions de l'identité grand-ducale. Le lien entre nation et langue est néanmoins relativement récent. C'est au XVIII^e et surtout au XIX^e siècle que ces deux éléments commencent à former un couple inséparable. Avec la démocratisation de la vie politique, la nation devient un facteur de légitimation et de mobilisation en Europe. Le contenu de cette nation se définit selon des axes économiques, sociaux, politiques mais également culturels. La langue y acquiert une influence prépondérante et constitue un indicateur particulièrement révélateur du «nation-building process» et des enjeux y relatifs.

Pendant la première moitié du XIX^e siècle, la langue parlée par la population luxembourgeoise n'est guère utilisée pour construire un discours national. À partir des années 1820, quelques auteurs commencent à rédiger des textes en luxembourgeois comme dans d'autres régions germanophones où, suite au mouvement romantique, les dialectes sont redécouverts comme véritable expression de l'âme populaire. En même temps, l'idiome local est clairement inscrit dans un espace linguistique plus grand, à savoir celui de l'Allemagne. «Ons Däitsch» (notre allemand) ou «lëtzebuurger Däitsch» (allemand luxembourgeois), telles sont les dénominations que les contemporains utilisent pour décrire leur langue. Peter Klein écrit en 1855 dans son *Die Sprache der Luxemburger* «dasz das Luxemburger volk, wie seine sprache, durchaus deutsch ist». Écrire en luxembourgeois à ce moment est s'inscrire dans un monde germanophone plus large, encore dépourvu de formes politiques très stables et en même temps s'opposer à une élite luxembourgeoise, francophone et jugée trop francophile.

Utiliser le luxembourgeois et/ou l'allemand dans le discours politique pour toucher un plus large public est également un argument qui fait timidement son entrée dans la vie politique dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Lors des discussions autour de la participation des députés luxembourgeois au Parlement de la Confédération germanique, convoqué en 1848 à Francfort,

Ech duacht, 't wir net geseundegt,
Wäll d'Willre fin och Dëw;
An hei and do en Wiiftchen,
En Gepes aff ehm lëw.

A fuurz ech wor do uawen,
Grou och mat em Saaz;
Op eemol jëtz du d'Willefch:
Hei Finnet hual mer d'Raaz!

Ech duacht net, dat dean do wir,
Ma hea mat Bill a Bal-I
Mir no, an ann der Hooslegt*)
Aff d'Wiiftche mir entfai-I.

An d'Plaaz du mat der Wiiftchen
Op d'Willen zreck ze goon,
Huat Finnet se no Vieles
An a feng Rest gedroon.

En lemt en Hond un d'Wuustien,
Här Finnet, net mat Reecht!
De Renert aff le gôden,
De Finnet, dean aff schleecht.

De Rebock fôtz ze reffle
Mat Ongeboid om Wuos,
En haat och vill ze kloen
Als Affekot vum Huos.

En aff e reiche Kärel,
En drët e grôße Baart
A wunt net weît vu Frummbreg,
Bei Leschen ann der Haart. **)

*) Hooslegt = Hast, Eile.

**) Haart = Name verschiedener großer Walbungen.

Célébré au XX^e siècle comme l'épopée nationale par excellence, le *Renert* de Michel Rodange n'est guère écrit dans une telle optique nationale. En choisissant l'écriture gothique, Rodange s'inscrit bien au contraire consciemment dans un espace germanophone plus large.

Personenstandsaufnahme vom 10. Oktober 1941

Zählkarte für Ortsanwesende

(für alle Personen, eingetragen unter Abschnitt A der Haushaltsliste)

Vom Zähler auszufüllen	Kreis :	Ge
	Wohnplatz (Ortschaft) :	
	Straße und Hausnummer :	
	Zählbezirk Nr. :	der Haushaltsliste)
1.	Familiennam	
	Vorname	
2.	Str	
3. geschieden (zutreffendes streichen)	
	geborene :	
	in :	
5.	<p>Jetzige Staatsangehörigkeit :</p> <p>(wie Spalte 10a der Haushaltsliste; Doppelstaater haben beide Staatsangehörigkeiten anzugeben.)</p> <p>Falls jetzige Staatsangehörigkeit nicht durch Abstammung erworben ist :</p> <p>Art des Erwerbs (z. B. Option, Heirat) :</p> <p>Zeitpunkt des Erwerbs :</p> <p>Etwaige frühere Staatsangehörigkeit :</p> <p>Zeitpunkt des Verlustes :</p>	(Dieser Raum bleibt frei)
7.	<p>Muttersprache :</p> <p>(In der Regel besitzt jeder Mensch nur eine Muttersprache, in welcher er denkt und deren er sich in seiner Familie und im häuslichen Verkehr am liebsten bedient, weil sie ihm am geläufigsten ist, z. B. deutsch, italienisch, französisch, polnisch. Doch kommen auch besonders bei Personen in gemischt-sprachigen Gebieten Fälle von Doppelsprachigkeit vor. Kinder, welche noch nicht sprechen, und Stumme sind der Muttersprache der Eltern zuzuzählen. — Dialekte (Mundarten), z. B. luxemburgisch, platt-deutsch, gelten nicht als Muttersprache).</p>	
8.	<p>Volkszugehörigkeit :</p> <p>(Anzugeben ist das Volk, dem der einzelne sich innerlich verbunden fühlt und zu dem er sich bekennt, also deutsch, italienisch, französisch, belgisch, polnisch u. dergl. Die Volkszugehörigkeit ist nicht mit der Staatsangehörigkeit oder der Muttersprache zu verwechseln und kann davon abweichen. Es soll auch nicht die Stammeszugehörigkeit (wie z. B. luxemburgisch, bayrisch, sächsisch) eingetragen werden. Ein Bekenntnis zu zwei Völkern ist nicht möglich. Für Kinder unter 16 Jahren ist die Volkszugehörigkeit des Erziehungsberechtigten bestimmend).</p>	

9
10

rappel

Revue de la LPPD
Numéro spécial

septembre-octobre 1991

46^e Année

un député, le procureur Mathias André, s'adresse à ses collègues en luxembourgeois soi-disant pour permettre à un public plus large de comprendre les débats. Cinquante ans plus tard, en 1896, le député socialiste Caspar Mathias Spoo essaie d'introduire l'utilisation du luxembourgeois à la Chambre pour les mêmes raisons. Ses collègues jugent cependant le luxembourgeois indigne de la scène publique et refusent cette requête. *D'Wäschfra*, un journal satirique qui paraît à partir de 1868, ou le journal socialiste *Arme Teufel* qui paraît à partir de 1903, s'inscrivent dans cette même logique en étant les premiers à publier des articles plus longs en luxembourgeois. Le luxembourgeois commence également à atteindre un public plus large sur la scène culturelle. Le théâtre à travers Dicks ou la chanson à travers Michel Lentz connaissent un certain succès populaire, mais le luxembourgeois écrit reste largement ignoré comme le montre l'échec du *Renert* de Michel Rodange en 1872. En même temps, c'est à ce moment que naît un premier intérêt académique pour le luxembourgeois avec la publication de dictionnaires et d'essais sur l'orthographe.

A la fin du XIX^e siècle, le processus de nationalisation s'accélère. Avec l'avènement d'Adolphe de Nassau, le Luxembourg reçoit sa propre dynastie et se détache définitivement des Pays-Bas. Le pays doit désormais assurer lui-même sa légitimité, ce qui se traduit entre autres par une valorisation de la langue luxembourgeoise. En quelques années, plusieurs initiatives sont prises afin de codifier davantage la langue et de lui assurer une certaine présence à l'école. En

◀ Lors du recensement d'octobre 1941, l'occupant invite la population à répondre par «deutsch» à trois questions relatives à leur nationalité, leur appartenance de peuple et leur langue maternelle. Lorsque des échantillons indiquent qu'une très large majorité des personnes ne suit pas ce mot d'ordre et y répond par «luxemburgisch», l'occupant annule l'opération. Par la suite, ce recensement est présenté par les Luxembourgeois comme «un référendum» contre l'occupant. Le formulaire devient un signifiant visuel dans la société luxembourgeoise.



Eis Sprooch 20 (1998). Numéro spécial. © Actioun Lëtzebuergesch / Lex Roth

Le travail de l'«Actioun Lëtzebuergesch» est marqué par la peur d'un luxembourgeois impropre, une peur présente dès le XIX^e siècle dans de nombreux écrits. Contrairement à d'autres pays, le purisme luxembourgeois ne se définit pas par une référence à une élite ancienne, mais peut être qualifié de purisme ethnographique qui essaie de trouver ses sources dans une image (déformée) d'un ancien luxembourgeois paysan qui serait en train de se perdre face à une globalisation (industrialisation puis tertiarisation) jugée inexorable.

1897, une commission est instaurée par l'Etat afin d'établir un dictionnaire et de fixer l'orthographe. Ce dernier point donne lieu à une controverse entre les adeptes d'une écriture phonétique proche de celle proposée par Dicks et ceux qui plaident pour un luxembourgeois dont l'image typographique est proche de celle de l'allemand. Si ce dernier courant arrive à s'imposer dans la commission, ses propositions ne seront pas dans un premier temps acceptées par les écrivains luxembourgeois. En 1912, la Chambre des Députés inscrit le luxembourgeois dans le programme de l'enseignement primaire. Nonobstant la question de l'application concrète de cet enseignement, cette décision va conduire à un premier manuel officiel comportant une sélection de textes luxembourgeois – création d'un premier canon de la littérature luxembourgeoise – et d'une grammaire, développée par René Engelmann et Nikolaus Welter. Cette orthographe qui opte pour le courant étymologique contre l'option phonétique va certes encore subir des changements, mais constitue néanmoins la base de l'orthographe actuelle. En même temps, le luxembourgeois devient un fer de lance pour l'agitation patriotique. Le «Verein für Luxemburger Geschichte, Literatur und Kunst», fondé en 1895, crée un discours de légitimation pour une nation luxembourgeoise qui lie étroitement histoire et langue. Par l'érection de monuments – p.ex. en hommage à Dicks et Lentz en 1903 – ou la réédition de livres – comme le *Renert* de Rodange en 1909, le luxembourgeois est consacré à la Belle Epoque. Après la Première Guerre mondiale, ce mouvement s'accélère et la nationalisation de la population luxembourgeoise dans l'entre-deux-guerres s'articule entre autres à travers une forte valorisation de la langue.

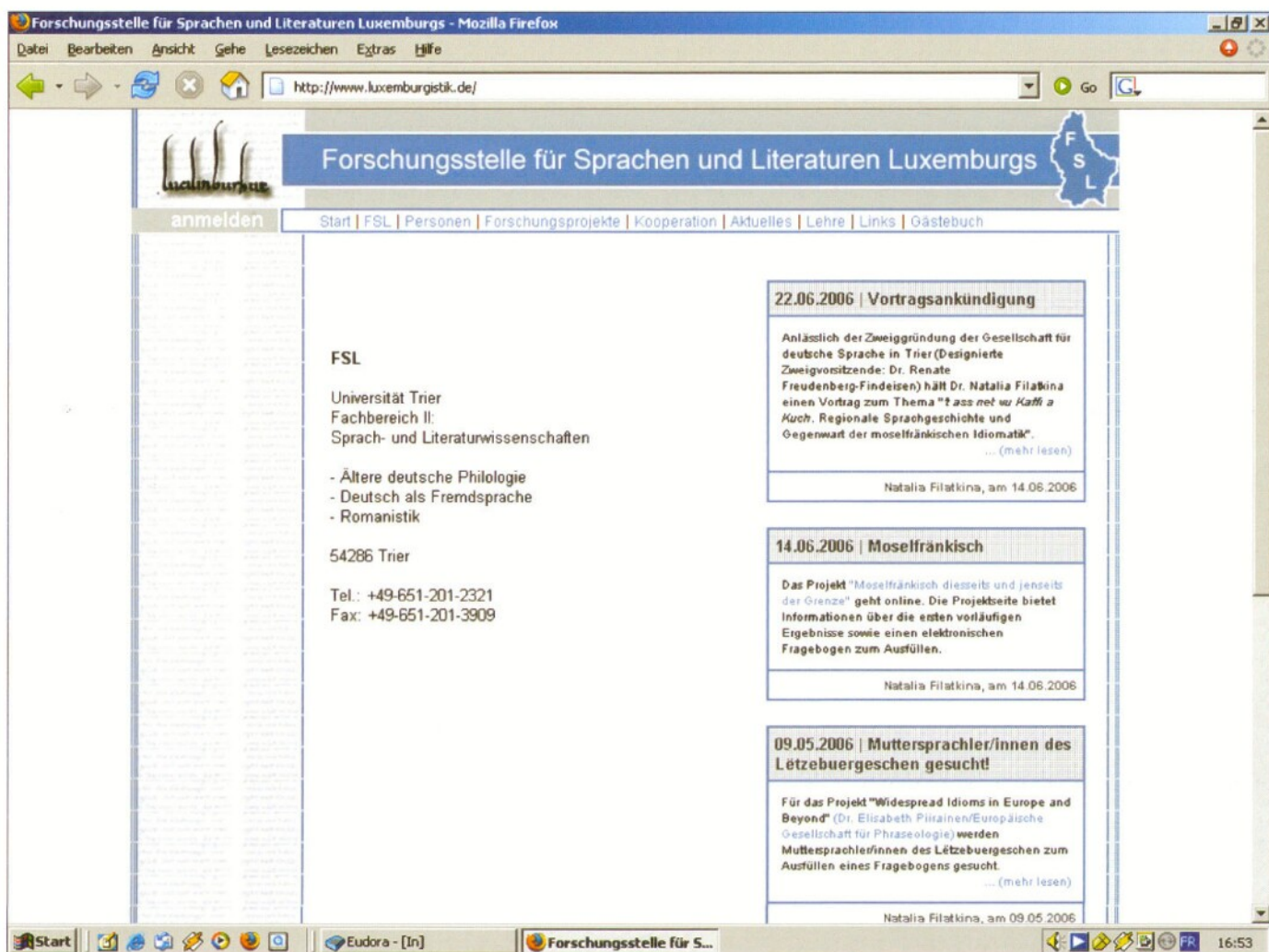
Pour quelques mouvements de droite et d'extrême-droite, le luxembourgeois devient un facteur d'exclusion. Ainsi «D'Letzeburger Nationalunio'n» dont une des principales raisons d'être est la défense du luxembourgeois, prône dans le deuxième paragraphe de ses statuts: «2. Dem Virdrängen vum friemen Element am Letzeburger Land sech entge'nt ze stellen»¹.

La politique de germanisation poursuivie par l'occupant nazi pendant la Seconde Guerre mondiale constituera un moment de polarisation important qui va faire accéder le luxembourgeois à une nouvelle fonctionnalité dans la société. Voulant entre autres justifier sa politique d'annexion en soulignant la proximité culturelle entre les deux pays, l'occupant va produire l'effet inverse. A travers un recensement qu'il organise en octobre 1941 et dans lequel il oblige la population locale à rejeter le luxembourgeois en faveur de l'allemand, il offre une occasion à la population de s'opposer à la politique nazie. Le 10 octobre 1941 deviendra par la suite un élément récurrent dans la justification du luxembourgeois en tant que langue. Si du point de vue linguistique les liens entre le luxembourgeois et l'allemand ne sont pas rompus, symboliquement il ne sera désormais plus admis de qualifier le luxembourgeois de «Ons Däitsch».

Cette valorisation du luxembourgeois comme élément anti-allemand connaîtra un bref apogée après 1945 avec le développement d'une nouvelle orthographe phonétique et d'un recul temporaire de l'allemand dans la presse écrite en faveur du luxembourgeois. L'introduction de cours de luxembourgeois dans l'enseignement secondaire et l'utilisation par



Avec des autocollants de l'«Actioun Lëtzebuergesch» ou de la «Nationalbewegung» qui est issue d'une minorité radicale de l'«Actioun Lëtzebuergesch», le luxembourgeois est instrumentalisé dans le débat politique.



<http://www.luxemburgistik.de> (consulté le 25 septembre 2006)

de nombreux députés de leur langue maternelle dans l'enceinte parlementaire traduisent le nouveau statut du luxembourgeois. Très vite, on assiste néanmoins à un tassement de cet enthousiasme pour la langue dans les années 50, 60 et 70. Mais cette période se caractérise par une forte poussée de travaux scientifiques qui contribuent à standardiser encore davantage le luxembourgeois, que ce soit à travers les travaux linguistiques de Robert Bruch et Hélène Palgen, la publication du dictionnaire luxembourgeois (1950-1974) qui inscrit l'orthographe luxembourgeoise définitivement dans le courant étymologique ou l'étude sur la littérature luxembourgeoise de Fernand Hoffmann (1964-1967).

Dans le dernier quart du XX^e siècle, le luxembourgeois entre dans une nouvelle phase de codification et de légitimation, une phase qui n'est pas encore achevée. Une loi de 1984 proclame que «la langue nationale des Luxembourgeois est le luxembourgeois». Des associations comme l'«Actioun Lëtzebuergesch» s'engagent avec succès dans un important travail

En utilisant le néologisme «Luxemburgistik», la «Forschungsstelle für Sprachen und Literaturen Luxemburgs» à l'Université de Trèves revendique pour le luxembourgeois la même légitimité que pour les autres langues dont les champs de recherches s'appellent «Germanistik», «Romanistik» ou «Anglistik».

de lobbying visant à promouvoir ce parler et à populariser son utilisation sous la forme écrite. Surtout dans les années 80, certains mouvements instrumentalisent la langue dans un combat contre une supposée surpopulation étrangère. Parallèlement, le luxembourgeois connaît pour la première fois un véritable succès «populaire» dans sa forme écrite à travers des romans e. a. de Roger Manderscheid et Guy Rewenig. Ce champ littéraire s'inscrit dans un courant de gauche qui questionne les fondements d'un discours luxembourgeois homogène et jugé trop lisse. Finalement, les sciences linguistiques ne parlent plus de «Mundart» comme le faisait encore Fernand Hoffmann dans les années 60, mais qualifient le luxembourgeois aujourd'hui de jeune langue européenne. La création d'instituts universitaires, avec le soutien plus ou moins important du gouvernement

luxembourgeois, consacre en fait le luxembourgeois comme «vraie» langue, que ce soit à Sheffield, Namur ou Trèves. Ce changement a été aussi facilité par la création d'un espace médiatique luxembourgeois. Si la presse écrite n'a jamais eu recours d'une manière systématique au luxembourgeois, la radio et la télévision luxembourgeoises, ayant choisi d'émettre en luxembourgeois, ont ainsi créé un espace de communication commun. L'internet et les SMS ont récemment contribué à une extension considérable du luxembourgeois écrit.

C'est désormais prioritairement à travers la langue que la société luxembourgeoise est pensée comme il en ressort de «legilux», le site officiel du gouvernement luxembourgeois. Sous le chapitre «Identité luxembourgeoise» ne se trouvent que des références relatives à la langue luxembourgeoise².

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE:

Actes du cycle de conférences Lëtzebuergesch: Quo Vadis? Mamer [2005].

GOETZINGER, Germaine / MÜLLER, Roger: Lëtzebuergesch, «eng Ried, déi vun allen am meeschten ëm ons klängt» (A. Meyer), Luxembourg 2000.

GILLES, Peter / MOULIN, Claudine: Luxembourgish. In: Germanic Standardizations – Past to Present. Ed. DEUMERT, Ana / VANDENBUSSCHE, Wim. Amsterdam 2003, p. 303-329.

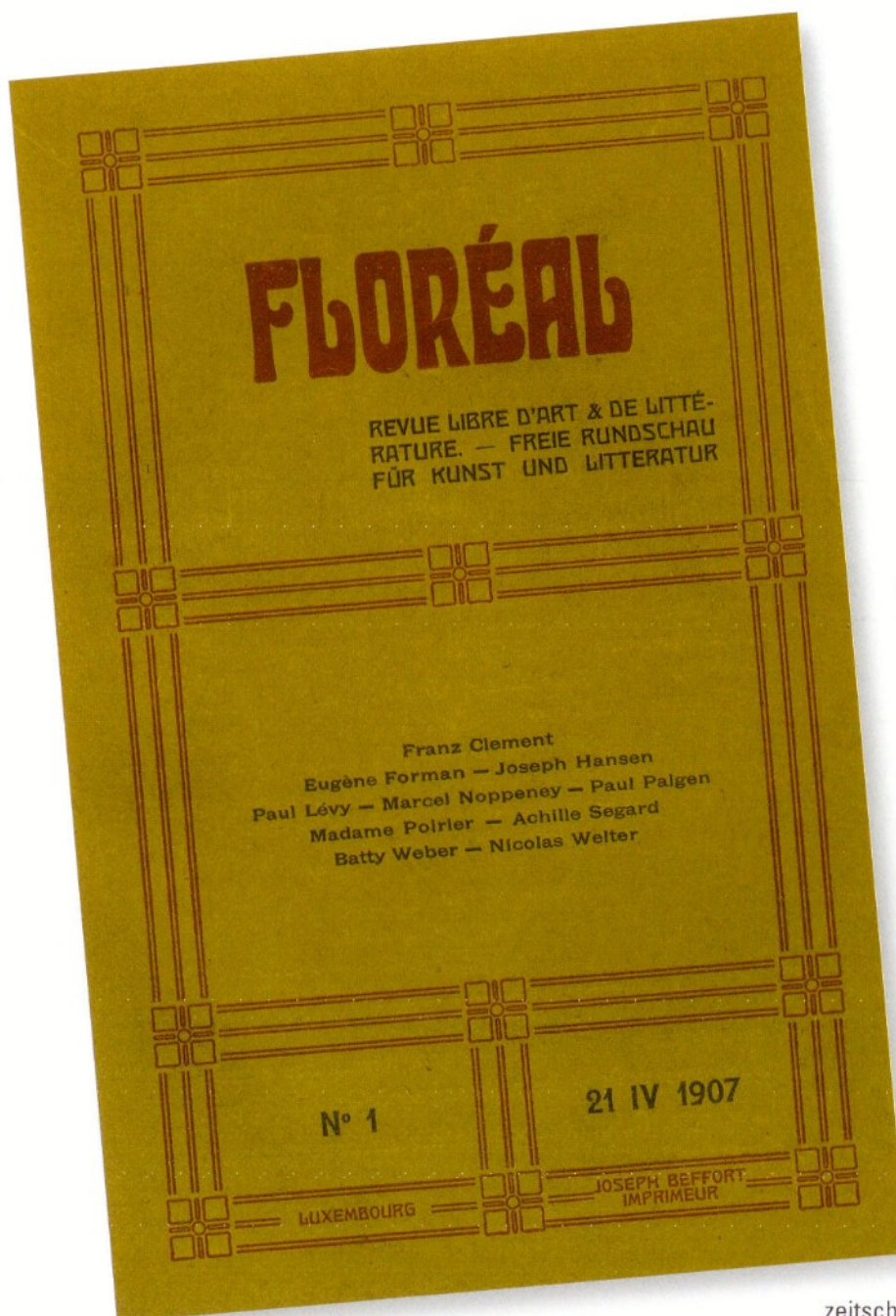
Mischkultur

WAS UND WER EIN LUXEMBURGER SEI, hat die Intellektuellen in zunehmendem Maße beschäftigt, als die Frage nach einem Selbstentwurf einer Luxemburger Identität aktuell wurde. Politische Ursachen wie die von außen durch Kriege und Geheimdiplomatie verursachten staatsgefährdenden Bedrohungen (1848, 1867, 1914, 1918, 1940, 1945) und innenpolitischen Wandlungsprozesse (1918) sowie soziale Gründe wie die Industrialisierung und die damit verbundenen Begleitphänomene der Migration und der Fremderfahrung haben das Nachdenken über das Eigenständige stets herausgefordert. Die Mischkultur ist eine auf Frantz Clément und Batty Weber zurückgehende Kulturvorstellung aus dem Jahre 1907, die in der ersten Hälfte des 20. Jahrhunderts großen Anklang im Kreise von Intellektuellen fand und von diesen in eine größere Öffentlichkeit weitergetragen wurde. Die Mischkultur ist eine „poetologisch-diskursive Figur“¹, welche die „Aufwertung der eigenen Zwischenstellung“ zwischen Frankreich und Deutschland beinhaltet. Der daraus abgeleitete Gedanke der Vermittlung zwischen den Kulturen hat sich in Luxemburg in der Folge als eine „Wunschidentität“ aus dem Topos dieser Mischkultur entwickelt. Die Mischkultur besagt, dass das Luxemburgische einerseits eine eigenständige Kultur zwischen der französischen und der deutschen darstellt und andererseits auf Grund des Bilinguismus wesentlich von der Adaption kultureller Einflüsse der Nachbarländer geprägt ist und daher zur Vermittlung zwischen beiden Ländern prädestiniert sei. Nach 1945 erhielt die Mischkultur einen neuen Deutungshorizont. Die Idee von der Vermittlung zwischen den benachbarten Kulturnationen verlagerte sich hin zu einem politischen Ansatz, bei dem Luxemburg aus seiner Selbstsicht die europäische Aufgabe der Vermittlung zwischen den großen Nachbarvölkern zum Wohl Europas zufallen solle.

Die Mischkultur ist ein genuin luxemburgisches Konzept, das sich dezidiert von dem Identitätsentwurf und der Kulturvorstellung des 19. Jahrhunderts abgrenzte. Die Kultur war bis dato

an den Volks-, später an den Nationenbegriff gekoppelt, woraus eine enge Beziehung zwischen dem Identifikationsmedium der Sprache und der politischen Gemeinschaftsbildung hergestellt wurde. Doch wurde eine luxemburgische Kultur im Vergleich mit anderen für defizitär befunden, oder aber es wurde von Künstlern und Schriftstellern der Wunsch nach einer Annäherung an die Kulturnationen Deutschland und Frankreich geäußert. Erst um 1900 etablierte sich der Gedanke, dass die luxemburgische Sprache die soziale Einheit definiere. Was Staatsminister Paul Eyschen bei der Staatstrauerfeier zu Michel Lentz im September 1893 offiziell und am 11. Oktober 1903 anlässlich der Einweihung des Nationaldenkmals auf dem Paradeplatz verkündete – „Ons Sprôch, dat ass d'Murech an de Schanken [...] Ons Sprôch, dat ass dem Vollek sei Gêsch, de Lëtzeburger Gêsch“² – fand bei den meisten bis Anfang des 20. Jahrhunderts Anklang.

Doch für Batty Weber war nicht mehr die Sprache allein, sondern „die Nähe der Grenze“³ für die „Ausgestaltung“ der Luxemburger Kultur von Bedeutung. Damit aber koppelte er die primordialen Kodierungen wie Geburt, Sprache und Rasse vom Kulturbegriff zugunsten der Idee des kulturellen Brückenschlages ab. Der neue kulturtheoretische Identitätsentwurf von Batty Weber und Frantz Clément stellte die Zwischenstellung Luxemburgs in den Mittelpunkt und führte aus den Aporien einer auf Sprache zentrierten Kulturdefinition heraus, welche lange Zeit der Luxemburger Literatur und Kultur und trotz der allgemeinen Verehrung für die Klassiker einer Nationalliteratur Dicks, Michel Lentz und Michel Rodange eine vergleichsweise geringe Exzellenz zugewiesen hatte. Die empfundene kulturelle Isolation unter den Luxemburger Intellektuellen wurde nunmehr umgedeutet in eine Beobachtungskompetenz kultureller Prozesse. Aufgrund der territorialen Pufferstellung, des staatlichen Bilinguismus und der geschichtlichen und kulturellen Bindungen sowohl an Deutschland als auch an Frankreich war Luxemburg nach Ansicht beider befugt, eine Vermittlerposition zwischen beiden Nachbarländern einzunehmen. In seiner



Die Titelseite der Literatur- und Kulturzeitschrift *Floréal* brachte in allen Hinsichten das Verständnis der Mischkultur programmatisch zum Ausdruck. Sie war zweisprachig, wurde redaktionell von den führenden Intellektuellen betreut und versammelte Beiträge von Luxemburger, deutschen und französischen Schriftstellern und Künstlern.

mentalitätspsychologischen Studie *Le peuple luxembourgeois* hob Nicolas Ries ebenfalls die kulturvermittelnde Aufgabe als Charakteristikum der Luxemburger hervor und nannte den kulturellen Transformations- und Homogenisierungswillen eine „puissance d’assimilation peu commune“: „Ayant pris l’habitude, de par notre position centrale et intermédiaire, d’opérer un choix judicieux entre les éléments compatibles de deux cultures, entre ceux qui sont apparentés à notre être le plus intime, et de les transformer pour nos propres besoins, nous formons de prodigieux réservoirs d’énergie“⁴. Die mehrsprachige von Marcel Noppeney und Frantz Clément begründete Literatur-

zeitschrift *Floréal* wurde zum Paradebeispiel

für eine der Mischkultur verpflichtete Literatur⁵. Denn durch die Mitarbeit ausländischer Autoren wie Richard Dehmel, Johannes Schlaf oder Emile Verhaeren u.a., um die sich die Herausgeber erfolgreich bemühten, sollten zugleich Luxemburger Autoren die Wege zu den Literaturmärkten in Deutschland, Frankreich und Belgien geöffnet werden.

Auch nach der Katastrophe des Ersten Weltkrieges blieb das Konzept der Mischkultur für jene Gelehrten von Bedeutung, die sich als Teil einer europäischen Avantgarde verstanden und die sich eine pazifistische Internationalisierung sowie einen regen Austausch mit ausländischen Kollegen auf die Fahnen geschrieben hatten. In Luxemburg erfolgte zudem 1919 ein sozialer, wirtschaftlicher und politischer Wandlungsprozess,

Archives CNL

Pierre Lamsel

18. VII. 27

Ernst Robert Curtius
23 Juli 1927

Roy

24. September 1927

Viktor Bruns g. Nov. 1927

Ville Feuster

Reverendox
Schmidt - Ott

Krönerberg

Marquise

11.-13. I. 32

Ow. Wachendorf

Mary Ott.

Heithemann

Karl Haupt

Heinrich Finner

Régis de Vitrigny

Paul Karsup

Pierre Bertaer

Alix Guillaum

16 April 1932

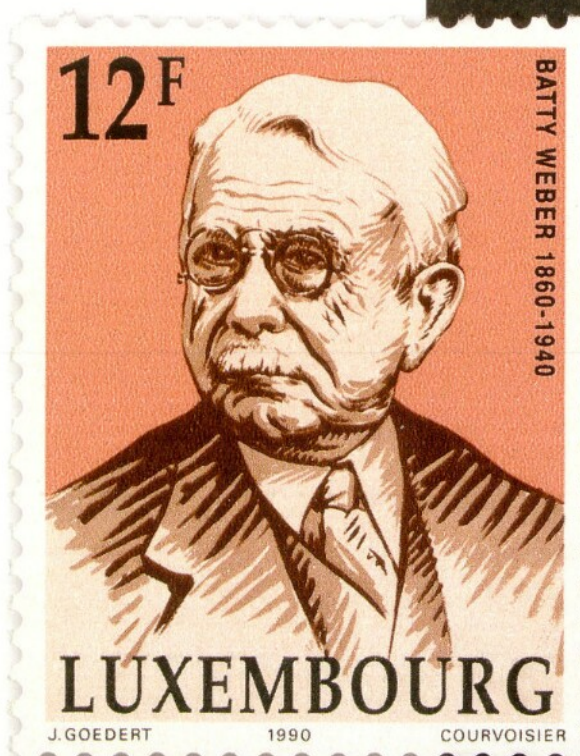
Simone Lelire

L. Martenbach

23-25. April 1932

dessen Intensität nur deshalb Akzeptanz finden konnte, weil die Vorstellung der Mischkultur die Einsicht in die Notwendigkeit von Transferbewegungen bereits zementiert hatte. Mit dem realen Wirtschaftstransfer, wie er infolge der Neuorientierung an die belgische Wirtschaft stärker als im 19. Jahrhundert mit dem deutsch-luxemburgischen Austausch in dem Maße ins öffentliche Bewusstsein gerückt war, wie er den Alltag wesentlich mitbestimmte, erwies sich die Vorstellung des kulturellen Mittlervverständnisses als Kulturkonzept der ersten Stunde. Wie wirtschaftliche und kulturelle Interessen sich im Konzept der Mischkultur verzahnen konnten, wurde in Colpach deutlich. Dort lud Aline Mayrisch-de Saint Hubert deutsche und französische Intellektuelle wie André Gide und Ernst Robert Curtius in ihren

Aline Mayrisch lud in der Zwischenkriegszeit deutsche und französische Intellektuelle wie Jacques Rivière, Henri Michaux, Annette Kolb, André Gide, Ernst Robert Curtius oder Bernhard Groethuysen nach Colpach ein. Die Förderung dieses deutsch-französischen Kulturtransfers äußerte sich auch in Übersetzungen und in der Literaturvermittlung, etwa der Texte Rainer Maria Rilkes an Gide.



Batty Weber war im kommunikativen Gedächtnis Luxemburgs mit seinem täglich erscheinenden *Abreißkalender* bekannt. Darin erläuterte er am 24. Januar 1933 erneut seinen Kulturentwurf: „Jedenfalls sind wir, wenn es sich um einen deutsch-französischen Dialog handelt, am besten in der Lage, aus genügendem Abstand und der richtigen Parallaxe das Spiel zu beurteilen.“



Batty Weber polemisierte heftig gegen die unverhohlene „Heim-ins-Reich“-Propagandaschrift *Luxemburg Brücke zwischen deutsch und welsch?* von Herbert Kranz (Berlin/Stuttgart: Grenze und Land 1934), die vom Bund der Auslandsdeutschen empfohlen worden war und den Topos des Brückenschlages in der Mischkultur verkehrte.

literarischen Salon ein, während ihr Gatte den Wettbewerb auf dem Stahl- und Kohlemarkt zwischen Deutschland und Frankreich austarierte.

Die Mischkultur erwies sich für einzelne Luxemburger Intellektuelle über den Status eines Transmissionsriemens hinaus als ein produktives Konzept in der kulturellen Praxis. Der international erfolgreiche Pol Michels etwa exemplifizierte dies mit seinen Übersetzungen deutscher und französischer Texte ins Französische und Deutsche. Der neue identitätsstiftende Kulturentwurf fand Zuspruch, weil er die kulturellen Minderwertigkeitskomplexe vergessen ließ. Doch auch Schriftsteller, die sich dem Verständnis einer modernen Literatur verwehrt, propagierten zentrale Aspekte des Mischkulturkonzepts, da es identitätsstabilisierend nach innen wirkte: Luxemburgischsprachige Volksstücke etwa von Max Goergen oder deutschsprachige Luxemburger Autoren veranschaulichten das neue, moderne Identitätskonzept, indem sie es diskursiv in literarischen Texten vermittelten. Im Roman *Anna* von Johann Peter Erpelding heißt es unmissverständlich über die jungen Luxemburger: „Sie waren ja ohne große historische Vergangenheit, die einen stark ausgeprägten Vaterlandsbegriff hätte entwickeln können, und sie waren auch in ihrem wirtschaftlichen Leben vollständig auf die größeren Nachbarn angewiesen.

Zudem genossen sie den Vorteil der Zweisprachigkeit, die es ihnen möglich machte, mit gleichem Verständnis und mit gleicher Liebe die Geistesprodukte der beiden rivalen Länder, die sich auf dem Kontinent die Waagschale hielten, zu werten und zu genießen“⁶. Die kulturelle Zwischenstellung rückte der Autor auch im Roman mit dem programmatischen deutsch-französischen Titel *Adelheid François*, einem „Versuch, das Werden und Wachsen eines Luxemburgers zu gestalten“⁷, in den Mittelpunkt. Erpelding leitete retrospektiv die Mischkulturkonzeption aus dem kulturellen Kapital des Luxemburger Bildungssystems her: „Das Zusammen ist gewollt und ist begründet im Aufstoßen eines Versöhnungswillens, wie er sich häufig bei den in unseren Schulen Gebildeten vorfindet: Ausgleich zwischen Ost und West, wie es schon die Gründer der alten Jesuitenschule gewollt hatten“⁸.

In den 1930er Jahren veränderte sich das Mischkulturkonzept in dem Maße, als das Eigenständige wieder stärker mit dem Lëtzebuergeschen verknüpft wurde. Zwar wurde die



Archives Nationales du Luxembourg, Ref. AE-AA-874

1986 wurde dem luxemburgischen Volk der Karlspreis in „Anerkennung des beispielgebenden, standhaften Eintretens für die Vereinigung der Völker Europas“ zuerkannt. Großherzog Jean begründete selbiges mit der geographischen, historischen und kulturellen Situation eines „Grenzlandes“ und unterstrich Luxemburgs „Vermittlerrolle“ zwischen Deutschland und Frankreich. Carl Carstens' *Laudatio* legte ebenfalls Zeugnis davon ab, dass dieser Topos der Mischkultur auch in der Fremdwahrnehmung Akzeptanz gefunden hatte.

spezifische Aufgabe der Vermittlung weiterhin von Batty Weber betont, doch entwickelte der Autor seine ursprüngliche Idee dahingehend weiter, dass er die Vorstellung des Eigenen gegenüber dem Vermittlungsgedanken stärker profilierte. Da die Idee der Brückenfunktion zwischen den Kulturen in den 30er Jahren zunehmend anfällig für ideologische Instrumentalisierungen geworden war, wurde das Luxemburgische als eine eigenständige dritte Kultur im Konzept der Mischkultur in den Vordergrund gerückt. Unter dem Eindruck der unmittelbaren Bedrohung durch das NS-Regime betont Weber „unsere Eigenart, die weder deutsch noch welsch, sondern luxemburgisch ist“⁹.

Nach 1945 wurde das Konzept der Mischkultur nicht mehr diskutiert. Mit Batty Weber und Frantz Clément waren seine Fürsprecher verstorben. Auch führten nach Kriegsende die nationale Komponente, die bereits in den 30er Jahren im kulturtheoretischen Entwurf erkennbar wurde, und die Versuche, kulturelle, auch linguistische Differenzen zwischen dem Lëtzebuerger und dem Deutschen etwa durch den (inkorrekten) Nachweis der Affinität der luxemburgischen Sprache zur englischen, zu einer Auflösung der Vorstellung einer Mischkultur. Mit der politisch motivierten kulturellen Distanzierungsthese zur deutschen Kultur ging eine Abkehr von der Mischkultur einher. In den internationalistischen marxistischen Kulturentwürfen um

1970 spielten die Vorstellungen von Weber und Clément keine Rolle. Hingegen wurde die in der Mischkultur bereits *in nuce* enthaltene europäische Dimension, die in den 20er Jahren vor allem in studentischen Kreisen mit sozialistischen und linksliberalen Positionen und in Colpach mit Paneuropa diskutiert worden war, zum politischen Identitätsmerkmal Luxemburgs extrapoliert. Der Luxemburger Europadiskurs, insbesondere der politische wie er von den Vertretern der Rechtspartei Pierre Grégoire und Pierre Frieden angeregt wurde, beinhaltet bis heute den Gedanken vom Vermittlungsgeschick der Luxemburger und ihrer historischen, geographischen und kulturellen Berechtigung dazu. Allerdings ist der Europadiskurs im Gegensatz zum linksliberalen Kulturkonzept der Mischkultur überwiegend ein politischer, der die kulturelle Definition Luxemburgs voraussetzt, aber nicht zum Ziel hat. Unter den Schriftstellern lebte die Vorstellung der Mischkultur, allerdings in der europäischen Verkleidung, wieder auf, als Anise Koltz 1962 die bis heute stattfindenden Mondorfer Dichtertage initiierte, die in den 60er Jahren noch als deutsch-französische Dichterbegegnungen organisiert waren und bei denen die Luxemburger Autoren übersetzten und zugleich Zugang zu den Literaturbetrieben in Deutschland und Frankreich erhalten sollten. Von der Mischkultur sprach dort allerdings niemand mehr; Europa war längst der neue Kampfbegriff zur Identitätsbestimmung geworden.

AUSWAHLBIBLIOGRAPHIE:

- GOETZINGER, Germaine: Floréal. Eine Fallstudie zur literarischen Öffentlichkeit in Luxemburg. In: Clierwer Literaturdeeg. Luxembourg 1985.
- GOETZINGER, Germaine: Colpach. Ein Ort deutsch-französischer Begegnung zur Zeit der Weimarer Republik. Oldenburg 2004.
- GOETZINGER, Germaine/MANNES, Gast/WILHELM, Frank: Hôtes de Colpach. Catalogue de l'exposition au Centre national de littérature à Mersch du 12 novembre 1997 au 20 février 1998. Mersch 1997.
- GOETZINGER, Germaine/MANNES, Gast/WILHELM, Frank: Kontakte – Kontexte. Deutsch-luxemburgische Literaturbegegnungen. Katalog zur Ausstellung vom 18. November 1999 – 17. März 2000. Mersch 1999.
- GRUND, Uwe/SCHOLDT, Günter (Hrsg.): Literatur an der Grenze. Der Raum Saarland-Lothringen-Luxemburg-Elsass als Problem der Literaturgeschichtsschreibung. Festgabe für Gerhard Schmidt-Henkel. Saarbrücken 1992.
- HONNEF-BECKER, Irmgard/KÜHN, Peter (Hrsg.): Über Grenzen. Literaturen in Luxemburg. [Esch s. Alzette/Mersch] 2004.
- WILHELM, Frank: Trois langues, trois littératures, une culture mixte. In: Le Grand-Duché de Luxembourg. Identité nationale et dimension européenne entre les univers roman et germanique. Hrsg. D'HAENENS, Albert/PHILIPPART, Robert. Luxembourg 1999, S. 59-68.

Dominations étrangères

DANS LE PROCESSUS DE FORMATION de la mémoire collective d'une nation, la représentation du passé est un des éléments déterminants de la gestion du présent. Elle passe par la construction d'une trame historique admise par tous et dans ce récit dominant, par une utilisation de notions «phares». Telle est, aux yeux des Luxembourgeois, la notion des «dominations étrangères», la «Friemherrschaft».

L'idée que le Luxembourg, né du comté médiéval après la fondation du château du même nom en 963, serait tombé sous «domination étrangère» après l'extinction de sa première dynastie au XV^e siècle, est devenue un *topos* qui s'est maintenu jusqu'à nos jours. Après la période de grandeur médiévale, ce n'aurait été qu'en 1815, après le Congrès de Vienne, ou, mieux, en 1839, que l'Etat luxembourgeois aurait retrouvé son indépendance. Entre l'«âge d'or» médiéval et les XIX^e et XX^e siècles, le pays aurait donc sombré dans une longue époque de «dominations étrangères». Citons le site internet officiel du gouvernement luxembourgeois: «L'histoire du Luxembourg est principalement dominée par des souverainetés étrangères»¹. Ou encore un des intervenants majeurs lors d'un cycle de conférences récent sur la langue et l'identité nationales: «Comment le Luxembourg a-t-il vécu les 400 ans d'occupation étrangère...? Les habitants de la ville comme ceux des campagnes ont sans doute serré les poings dans leurs poches. Ils n'avaient guère l'occasion de décider de quoi que ce soit, mais ils ne se sont jamais laissés décourager... ils sont restés fidèles à eux-mêmes...»².

L'intégration de la notion des «dominations étrangères» dans le récit historiographique courant n'est pas un phénomène spécifiquement luxembourgeois. Comme image négative de l'Etat-nation, la notion de «domination étrangère» s'impose en Allemagne dans la première moitié du XIX^e siècle pour qualifier la période d'occupation napoléonienne et des guerres libératrices; en Belgique, le terme est utilisé en 1814 pour prôner le ralliement des provinces du sud à celles du nord qui elles avaient réussi à se libérer du joug étranger – les Néerlandais en

effet considèrent comme domination étrangère la période des Habsbourg d'Espagne, avant 1577. En Belgique, le même terme réapparaît d'ailleurs sous un autre sens après la Révolution belge de 1830 pour désigner cette fois le régime néerlandais.

La notion de «domination étrangère» sert donc à qualifier une période de soumission à un régime imposé de l'extérieur, une parenthèse malheureuse dans l'histoire séculaire d'une nation qui lutte pour recouvrer son indépendance perdue. Elle légitime de cette manière les efforts présents pour soutenir la formation d'un Etat-nation indépendant en présentant celle-ci comme une «résurgence». L'apparition de la notion des «dominations étrangères» dans la conscience historique d'un peuple présuppose donc la quête ou la défense de la liberté nationale, tout comme une vision plus ou moins claire de ce qui opposerait l'essence de la nation face à l'«étranger», et non l'inverse, comme on aurait pu le croire. Enfin, par extension, on lui adjoint facilement l'idée de la souveraineté de la nation face à un régime dynastique imposé, autoritaire, donc celle d'un peuple maître de son destin.

* * *

Une telle conscience collective n'existe pas encore au moment où est décrété l'Etat luxembourgeois, au Congrès de Vienne, en 1815. Les habitants du nouvel Etat sont dorénavant sujets du Grand-Duc Guillaume I^{er}, roi des Pays-Bas, comme ils étaient auparavant sujets de dynastes des Maisons de Luxembourg, Bourgogne, Habsbourg ou Bourbon. Les deux notions de «domination» et d'«étranger» étaient certes consciemment perçues depuis longtemps. Mais non pas par rapport à un sentiment national ou d'indépendance alors inexistant; plutôt en relation avec d'autres réalités: le caractère illégitime de la succession dynastique, le non-respect des privilèges et coutumes, l'aspect autoritaire du régime (administration, impôts, fonctionnaires «étrangers»), peut-être aussi – mais dans une moindre mesure – l'éloignement physique du prince naturel. Dans ce sens, mais uniquement par rapport à cette définition, le régime

L'«Allégorie de la patrie» de Michel Engels (1885) montre la patrie victorieuse, trônant sur les étrangers vaincus: les Celtes, les Romains, les Prussiens, les Français, les Autrichiens et les Espagnols (de droite à gauche). Seule Mélusine est source de fertilité; les dominations étrangères ont été brisées à l'image de leurs armoiries. Les armes du pays et des villes sortent intactes de ces longues périodes de guerre, promesse d'un avenir de paix au moment où la forteresse est rasée (allusion à 1867 à travers le chronogramme dans la partie inférieure de l'image).



WAGENER, Danièle: Michel Engels 1861–1901. Sa vie, son œuvre. Luxembourg 2000, p. 32

La mise au point de la périodisation de l'histoire luxembourgeoise en trois temps: le fameux manuel «Herchen» (1918–1972). Les deux périodes nationales (II et IV), entrecoupées de la malheureuse période des «dominations étrangères» (III). Fidèle orangiste, Herchen se refuse à classer le règne de Guillaume I^{er} dans le rayon des dominations étrangères.

II. La période féodale, depuis Sigefroi, premier comte de Luxembourg, jusqu'à la conquête bourguignonne (963–1443):

- 1° La *Maison d'Ardenne* (963–1136).
- 2° La *Maison de Luxembourg-Namur* (1136–1247).
- 3° La *dynastie de Luxembourg-Limbourg* (1247–1443).

III. Les dominations étrangères, depuis la fin du moyen âge jusqu'au Congrès de Vienne (1443–1815):

- 1° La *domination bourguignonne* (1443–1506).
- 2° La *première domination espagnole* (1506–1684).
- 3° La *première domination française* (1684–1698).
- 4° La *deuxième domination espagnole* (1698–1714).
- 5° La *domination autrichienne* (1714–1795).
- 6° La *deuxième domination française* (1795–1814).

IV. La période d'indépendance nationale, depuis le Congrès de Vienne jusqu'à nos jours:

- 1° La *dynastie d'Orange-Nassau* (1815–1890):
 - a) le royaume des Pays-Bas (1815–1839).
 - b) l'union personnelle avec la Hollande (1839–1890).
- 2° La *dynastie de Nassau-Weilbourg* (1890 à nos jours): l'indépendance nationale.

HERCHEN, Arthur: Manuel d'histoire nationale à l'usage de l'enseignement. Luxembourg 1929 (2^e éd.), p. 6.



1798 erhoben sich die Bauern gegen die Fremdherrschaft

Dessin à la plume d'Emile Probst, paru dans MEYERS, Joseph: Geschichte Luxemburgs. Luxembourg 1940, p. 198

bourguignon (1443–1506), les deux périodes françaises (1684–1698 et 1795–1814) et la présence prussienne dans la garnison luxembourgeoise à partir de 1815, tout comme le règne de Guillaume I^{er} ont certainement été, pour une partie de la population, perçus comme ingérence, voire oppression «étrangère». Mais en l'absence d'un mouvement national revendicatif, cette perception d'un régime illégitime, autoritaire voire injuste, n'entra pas dans le vocabulaire historiographique et politique comme catégorie de perception de l'histoire luxembourgeoise. On ne sera donc pas étonné de voir absente la notion de «domination étrangère» des premiers manuels scolaires luxembourgeois de la première moitié du XIX^e siècle, ainsi qu'en général, des premières histoires nationales.

Le gouvernement de Guillaume I^{er}, senti par certains comme autoritaire, voire «étranger», ainsi que la présence de la garnison prussienne à Luxembourg, jetèrent les bases d'un changement de perception: le Luxembourg ne pouvait être une patrie ou une nation en étant sous domination étrangère³. Le guide du voyageur de Mathias Erasmus de 1861, première

Des mythes annexes: le «Klëppelkrich» comme révolte des Luxembourgeois contre la «domination étrangère».

III. Önnerm Jach (1443—1839).

D'Burgunner këmen iwer Nûecht
Wë Wöllef bis bei d'Städ geschlach;
Gemûrxt wor am handwënnnes d'Wûecht,
D'Pârt opgesprängt ann âgebrach.

„Bourgogne! Bourgogne!“ dât wor de Krêsch,
Dén d'Leit du aus dem Schlôf gerass.
Mé 't wor ze spët, 't gong alles kuêsch,
De frieme Fuendel flët um Schlass.

Sô gong onst Land 'rôm önnerm Jach,
Wann 't him och frêschlech schwëer fällt;
A lâng muss hat sech ducken nach,
Ir d'Frêihêt him d'Erlësang mæld.

De Spuenier* kent, e strammen Här,
Dé vill op d'Rêcht hält, wë ê soll;
Mat Frankreich hât hie muench Affär,
Wel dât him zwêmol d'Städ geholl.

De Mansfêld göf du Guvernör,
Dén huet vill Gueds gedô'n fir d'Städ;
Mé Krich ann allerlé Malör
Hun dêmol's hir uerch zôgesât.

An Dêitschland ann am Nidderland**
Do huet gewullt e bëse Strêit;
Am Nûem vum Glâf göf gesängt a geschant,
Verhêrcht a verdillecht op jidder Sêit.

* Mir wore spuenesch 1506—1684 a 1697—1711, fransësch 1684—1697 a 1795—1814.

** 1560—1665, besonnesch zur Zeit vum 30jêreche Krich (1618—1648).

A la veille de la Première Guerre mondiale, la notion d'une période de domination étrangère avec ses divers régimes «étrangers» pesants, est déjà très présente dans la conscience populaire. Dans son poème «Mir wölle bleiwe wât mer sin. Aus âler a neier Zeit», une marche à travers toute l'histoire nationale, le poète populaire Willy Goergen (1867-1942) insère un long passage au titre révélateur «Sous le joug» (1443-1839). Il est intéressant de noter que la domination étrangère s'étend pour lui jusqu'au traité de Londres en 1839.

publication du genre au Luxembourg, présente à ses lecteurs sur une vingtaine de pages un panorama détaillé de l'histoire du pays et insiste déjà sur la césure que marque la période bourguignonne: «Louis XI... ayant renoncé au réméré du duché en faveur du duc de Bourgogne, celui-ci se vit de droit et de fait souverain de Luxembourg. Cette cession fut sanctionnée par une convention passée le 3 septembre 1462. C'est ainsi qu'un trait de plume mit fin à la nationalité du pays qui, incorporé aux domaines de Bourgogne, eut à reconnaître désormais, 350 ans durant, la domination étrangère»⁴. Le thème de l'oppression étrangère subie pendant des siècles par les Luxembourgeois avant la résurrection de la «nation» ou du «pays» est alors dans l'ère du temps, présent aussi dans la littérature. Victor Klein,



Extrait de la brochure officielle du Centenaire de l'Indépendance. Luxembourg 1939

dans son poème «Die Wahl», l'évoque au sujet des réticences luxembourgeoises face à l'intégration du Grand-Duché dans une Allemagne unie en 1848⁵:

«Oft in fremde Fesseln schmiegeten
Kriege wohl das kleine Land
Zu dem Sieger, vom Besiegten,
Mußten wir, von Hand zu Hand.
Aber stolz auf deinen Namen,
Bliebst du Land, das uns erzeugt.
Und von Allen, die da kamen,
hat dich Keiner je gebeugt...»⁶.

A partir des années 1880, l'idée des «dominations étrangères» entre alors dans toutes les formes d'expressions de la conscience historique luxembourgeoise: dans l'historiographie, avec Arthur Herchen (1883) et Jean Joris (1888)⁷, dans la peinture historisante avec Michel Engels (1885), dans la poésie et la chanson populaire («U Lëtzebuurg» de Lucien Koenig et Jean-Pierre Beicht)⁸. Parmi les manuels scolaires, c'est certainement le manuel d'histoire nationale d'Arthur Herchen, sorti en 1918 pour aboutir en 1972 à sa neuvième édition, qui joua un rôle majeur dans la propagation du concept. Ardent défenseur de la dynastie grand-ducale et de la Grande-Duchesse Marie-Adélaïde en particulier, Herchen utilise le terme de «dominations étrangères» pour regrouper toutes les périodes qui à ses yeux ne relèvent pas de l'indépendance luxembourgeoise. En dotant le comte Sigefroid du titre anachronique de «comte de Luxembourg», il fait des comtes médiévaux une «dynastie nationale» qu'il s'applique à relier aux dynasties des Orange-Nassau et Nassau-Weilbourg. Le temps qui sépare ces deux périodes nationales devient alors logiquement celui des «dominations étrangères». Pour Herchen – et c'est là une vue déjà plus an-

La mise en scène des «Luxembourgeois» sous la domination étrangère: le cortège historique du 22 avril 1939. Des périodes «obscur», le cortège mis en scène par des historiens sous la direction de Joseph Meyers ne retient pas les princes naturels, mais les grands Luxembourgeois ou les représentants du peuple: des humanistes, tels Mameranus, le comte Mansfeld, gouverneur du duché, l'institution du Conseil provincial ou celle des Etats, des héros militaires tels Jean Beck, le corps des volontaires «luxembourgeois» renforçant la garnison, les valeureux paysans de la guerre des gourdins, tous des gens «bien de chez nous». Philippe le Bon, Louis XIV, Joseph II, Napoléon ou Guillaume I^{er} sont absents. Avec Guillaume II «un temps nouveau commence dans notre histoire»: le temps de l'«autonomie politique» et du «sentiment national».

cienne – le temps des princes nationaux équivaut donc à celui de l'indépendance nationale: «La fin de notre dynastie nationale [c.-à-d. la mort de l'empereur Sigismond] ne tarda pas à amener aussi la fin de notre indépendance». Ainsi, la fidélité dynastique, appliquée évidemment aussi à la période contemporaine, devint le rempart contre les «dominations étrangères».

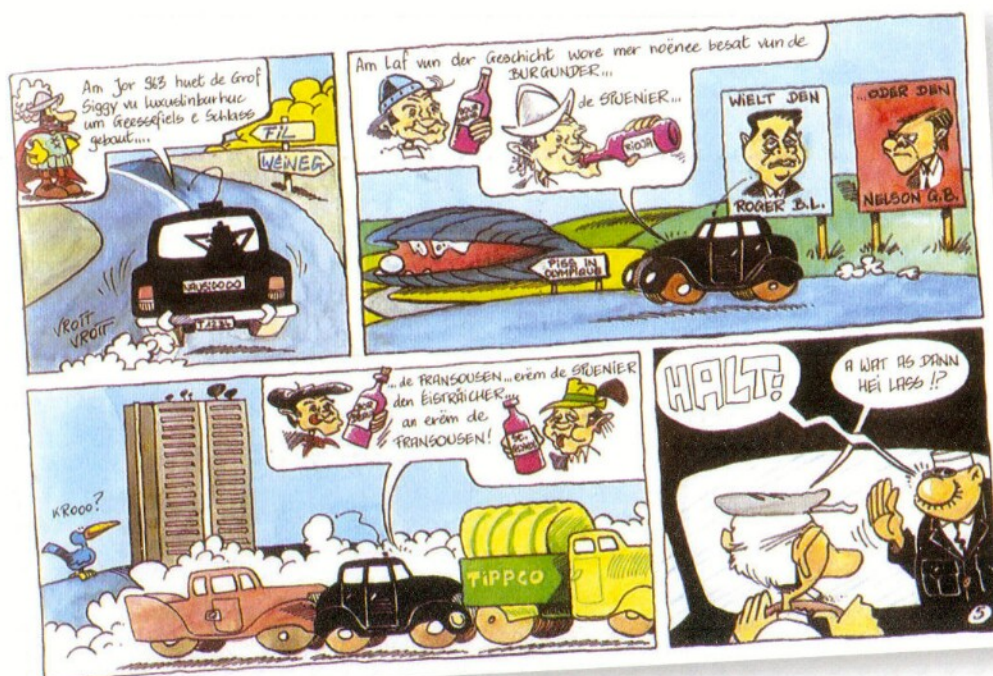
L'historiographie romantico-patriotique de la seconde vague, celle des années 1930, reprit le schéma de Herchen pour se défendre contre une nouvelle domination étrangère qui pointait à l'horizon: la menace nazie. Le point d'orgue en fut le

cortège historique organisé lors des grandes fêtes populaires de 1939. Le passé mis en scène dans les rues de la capitale met en avant l'opposition entre «les grandeurs du Luxembourg médiéval» et «les malheurs des époques de domination étrangère»⁹. Origines lointaines du Luxembourg, éclipse pendant les années de domination étrangère, résurrection en 1839, puis surtout à partir de 1867 et du départ de la garnison prussienne: le schéma soumis au peuple est clair.

Au fil des années cette vision canonique de l'histoire nationale a engendré dans la mémoire collective de nombreux autres lieux communs qui marquent la

L'histoire du lieu de mémoire ne serait complète sans celle de sa (vaine) démythification. Il y a d'abord eu ceux qui ne s'y sont jamais ralliés, comme Jean Schoetter, dont l'histoire du Luxembourg de 1882, premier véritable ouvrage scientifique de ce type au Luxembourg, ignore la catégorie des dominations étrangères. En Belgique, Henri Pirenne n'a pas souscrit à cette vision de l'histoire en 1899. Marcel Bourguignon, historien du pays d'Arlon qui a beaucoup écrit sur l'histoire luxembourgeoise, la rejette également en 1935. Au Grand-Duché, il fallut attendre les ouvrages de Paul Margue et Gilbert Trausch pour

voir disparaître le topos des dominations étrangères des manuels scolaires à partir de 1973. Pourtant, on l'a vu, malgré les efforts répétés des historiens, le mythe survit dans la culture populaire, les ouvrages généraux et les discours politiques. Signe du temps présent, le mythe des «dominations étrangères» a engendré sa propre vérité...



LEINER, Roger / Czuiga, Lucien: Superjemp. Dynamit fir d'Dynastie. Luxembourg 1989, p. 7

Dominations étrangères et culture populaire

conscience historique des Luxembourgeois: la nostalgie de la grandeur perdue (les démembrements du territoire), l'intégration d'éléments «étrangers» dans la mémoire luxembourgeoise (Louvigny, les «Spuenesch Tiermercher», Vauban,...), le mythe d'une révolte prétendument «nationale» contre l'«étranger» (le «Klëppelkrich»), ou celui de l'«entité ethnique, dépôt sacré et inaliénable»¹⁰. Dans ce sens, le mythe des «dominations étrangères» n'a-t-il pas contribué, au fil des temps, à influencer la manière dont les Luxembourgeois voient la présence «étrangère» sur leurs terres?

* * *

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE:

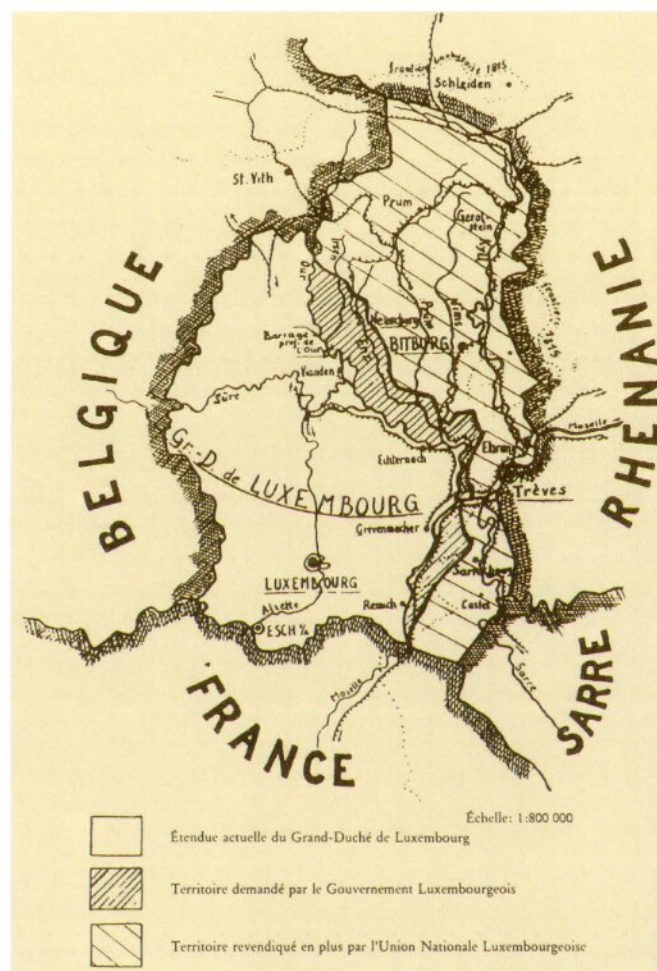
- DUBOIS, Sébastien: L'invention de la Belgique. Genèse d'un Etat-Nation 1648-1830. Bruxelles 2005.
- KOLLER, Christian: Fremdherrschaft. Ein politischer Kampfbegriff im Zeitalter des Nationalismus. Frankfurt/Main 2005.
- MAAS, Jacques: Ziele und Inhalte des Geschichtsunterrichts in Luxemburg (1815-1914). In: Schule und Identitätsbildung in der Region Saar-Lor-Lux. Ed. WITTENBROCK, Rolf e.a. Saarbrücken 1994, p. 25-44.
- PAULY, Michel: Les Luxembourgeois ont-ils jamais existé? Le Luxembourg - terre d'immigration dans la longue durée. In: Passerelles (= Un siècle d'immigration au Luxembourg. Actes du colloque organisé par le CLAE) 22 (2001), p. 81-92.
- STENGERS, Jean: Le mythe des dominations étrangères dans l'historiographie belge. In: Revue belge de philologie et d'histoire 59 (1981), p. 382-401.
- THEWES, Guy: Dominations étrangères et fidélité dynastique. Deux mythes de l'historiographie luxembourgeoise. In: Forum199 (avril 2000), p. 39-43.
- TRAUSCH, Gilbert: Les Luxembourgeois face aux étrangers. Les débuts d'un long débat. In: Lëtzebuerg de Lëtzebuerg? Le Luxembourg face à l'immigration. Ed. PAULY, Michel. Luxembourg [1985], p. 23-42.
- TRAUSCH, Gilbert: Le Luxembourg. Emergence d'un Etat et d'une Nation, Anvers 1989.

Les trois démembrements

ECHTERNACH, le 11 novembre 1945. L'armée luxembourgeoise franchit la Sûre alors que retentit l'air du *Lëtzebuerg de Lëtzebuerg*. Les colonnes motorisées se dirigent à vive allure vers Bitburg et Neuerburg où sont établis les quartiers des forces d'occupation luxembourgeoises en Allemagne. Deux jours plus tard le même scénario se reproduit à Remich. Cette fois les soldats luxembourgeois prennent le contrôle du secteur de Saarlouis. Dans un élan d'enthousiasme patriotique non dénué d'un certain revanchisme, la presse indigène titre: «Letzeburger besetzen Deutschland»¹. Les soldats du Grand-Duché sont en fait des sous-occupants à l'intérieur de la zone d'occupation française. Cette participation active à la politique militaire des Alliés donne aussi un coup de pouce aux revendications nationalistes. Depuis la Libération des voix se sont levées pour réclamer, en guise de réparations, la «désannexion» des territoires situés à l'est de l'Our, de la Sûre et de la Moselle, territoires ayant appartenu au Luxembourg avant 1815. Cependant, la décision des Alliés d'écarter le principe même des réparations territoriales, rend finalement caduc le rêve d'un «grand Luxembourg».

La formation territoriale du pays de Luxembourg

Les velléités d'agrandissement territorial de l'après-guerre s'appuient sur une vision de l'histoire nationale, popularisée par l'historiographie classique depuis le XIX^e siècle, qui est pour ainsi dire devenue canonique. Le Luxembourg prendrait son origine en 963, date à laquelle le comte Sigefroid acquiert l'éperon rocheux du Bock pour y construire son château. Autour de ce noyau se développe ensuite une principauté territoriale que les comtes successifs étendent par la guerre, les mariages voire le simple achat. L'acquisition du comté de Chiny en 1364 par Wenceslas I^{er} marque l'apogée de ce processus. «Notre pays atteignit alors sa plus grande étendue», écrit Arthur Herchen dans son *Manuel d'Histoire nationale à l'usage de l'enseignement*, paru en 1918 et réédité neuf fois jusqu'en 1972.

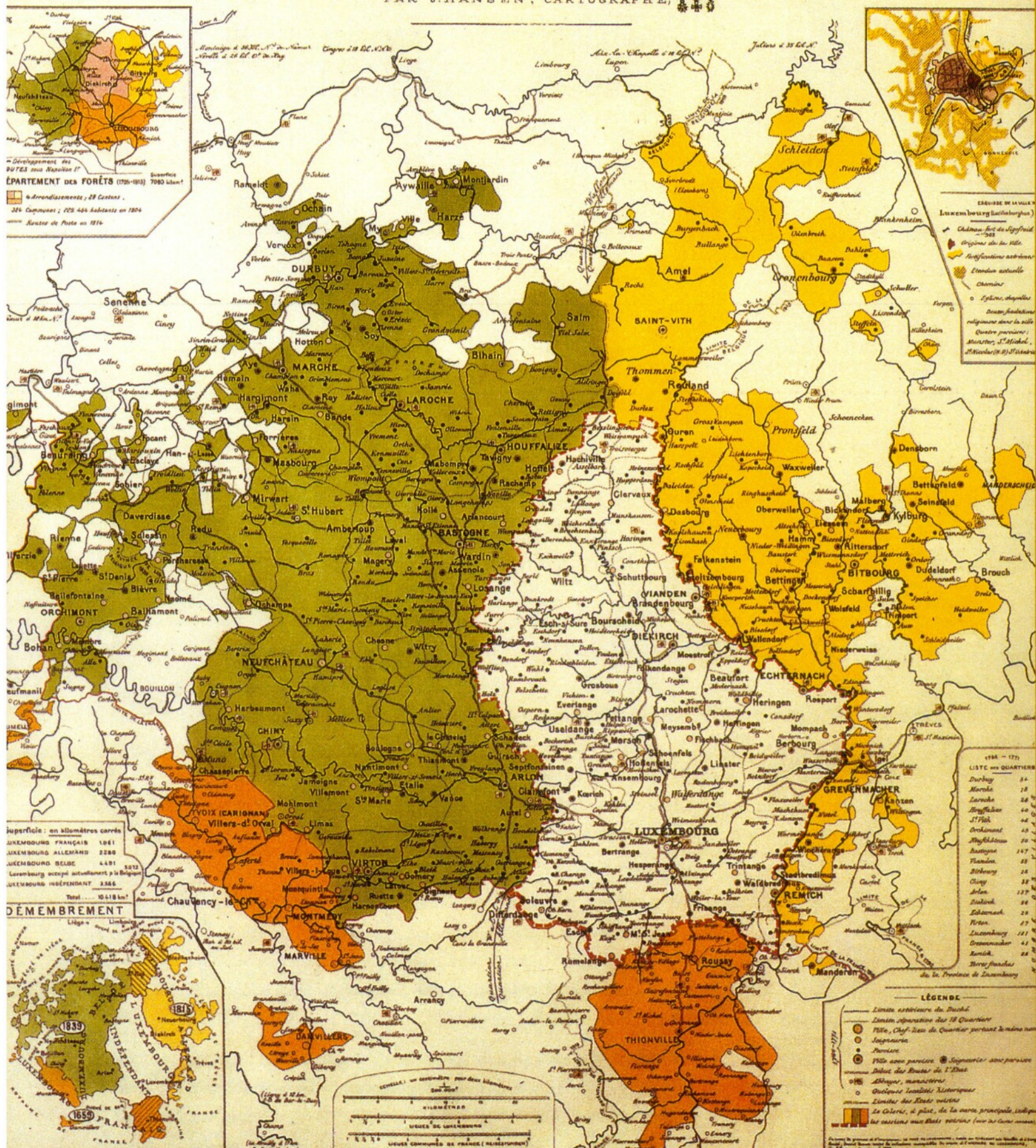


Trois documents sur la désannexion luxembourgeoise. Luxembourg 1948.

Carte des revendications territoriales du Grand-Duché de Luxembourg envers l'Allemagne, reproduite dans une publication de la «Lëtzeburger Nationalunion» sur la désannexion (1948). D'une certaine manière, ce document matérialise le rêve d'un retour des anciennes terres luxembourgeoises, séparées lors du démembrement de 1815.

PAR J. HANSEN, CARTOGRAPHE,

三



«Sa superficie était plus de quatre fois supérieure à celle du Grand-Duché actuel».² A cette phase de croissance et de «gloire nationale» qui culmine avec l'accession au trône impérial de la Maison de Luxembourg, succède une phase de rétrécissement et d'amputations territoriales. Ce déclin coïncide avec la période des «dominations étrangères» quand le Luxembourg devient victime des luttes internationales et des combinaisons diplomatiques. En 1659 le traité des Pyrénées sépare «toute la partie méridionale du Duché de Luxembourg, la plus riche, la plus peuplée, avec Thionville, Montmédy, Ivoix-Carignan, Damvillers, Chauvency et Marville» au profit de la France. «Ce fut la première mutilation de notre territoire national», note Arthur Herchen³. En 1815, à l'issue du congrès de Vienne «tout le territoire de l'ancien duché situé à l'est de la Moselle, de la Sûre et de l'Our – comprenant une population d'environ 50 000 âmes – fut réuni à la Prusse. Ce fut le deuxième démembrement de notre pays»⁴. En 1839 le traité de Londres met un terme au conflit qui avait suivi la Révolution belge en partageant le Luxembourg entre la Belgique et le roi des Pays-Bas. «Notre pays subit alors une troisième mutilation»⁵. Arlon, Bastogne, Marche, Neufchâteau, Virton, etc. furent détachés et formèrent désormais la province belge de Luxembourg.

Les réactions aux partages

Comment les Luxembourgeois d'autrefois ont-ils vécu ces démembrements successifs? Quels ont été leurs sentiments? Y-a-t-il eu des oppositions à ces partages? Le démembrement de 1659 s'est effectué dans un climat de guerre permanente où les incursions ennemies en territoire luxembourgeois étaient monnaie courante. Le traité des Pyrénées ne met pas réellement fin à l'insécurité qui règne dans le Duché de Luxembourg puisque Louis XIV poursuit sa politique d'annexion par les «réunions», c'est-à-dire le rattachement de terres qui, à un moment donné de leur histoire, ont été des dépendances du royaume de France. En 1684, après la conquête de la forteresse, tout le Luxembourg passe sous domination française pour quatorze ans. Cependant il semble que dans la pratique quotidienne la population ne se

soit guère soucieuse de ces changements de souveraineté. Sur le plan local, les liens séculaires entre villages et familles se maintiennent indépendamment des nouvelles appartenances politiques. D'ailleurs, sous l'Ancien Régime, les limites entre Etats restent floues. Au XVII^e et même encore au XVIII^e siècle la frontière est une réalité molle, poreuse, discontinue. Le territoire d'une entité politique ou administrative comporte toujours de nombreuses enclaves et annexes. Les contestations territoriales sont nombreuses, les bonnes cartes rares. La notion d'une ligne frontière linéaire et rigide ne se concrétise qu'à la fin du siècle des Lumières quand les progrès de la représentation cartographique et des techniques de mesurage permettent une démarcation plus précise.

La situation est-elle différente au moment du partage imposé par le congrès de Vienne? En 1815 la population sort de deux décennies de bouleversements politiques, sociaux et culturels qui ont fini par lui faire perdre tout repère autre que la référence au passé. Le publiciste allemand Joseph Görres qui parcourt la province en 1814, constate qu'«il n'est pas douteux que la grande majorité voudrait au Luxembourg rétablir de préférence l'ancienne situation (c'est-à-dire celle d'avant la conquête par les révolutionnaires français)»⁶. Pourtant le vœu des Luxembourgeois n'est pas entendu, ni celui d'une minorité qui est attribuée au roi de Prusse, ni celui de la majorité qui est placée sous l'autorité du roi des Pays-Bas. Il n'y a pas eu pour autant des réactions des sujets concernés ni d'un côté ni de l'autre de la nouvelle ligne de partage.

Il en va autrement en 1839. A ce moment une opinion publique existe, des notables luxembourgeois ont pris parti pour la Révolution belge. Aussi, lorsque la Belgique et Guillaume I^{er} consentent finalement au partage décidé par le congrès de Londres, les Luxembourgeois des deux côtés de la nouvelle frontière le ressentent-ils comme une trahison. Selon Gilbert Trausch le partage de 1839 aurait été «un crève-cœur pour tous» puisqu'il coupe en deux des régions habituées à vivre ensemble depuis des siècles⁷. Mais les deux communautés s'engageront bientôt dans des voies différentes. Alors que pour les Belges le Grand-Duché restera encore longtemps la «partie cédée», les Luxembourgeois «grand-ducaux» vont progressivement mettre en place les structures d'un Etat indépendant et développer le sentiment d'appartenir à une nationalité propre. Seule la partie résiduelle du territoire entrera dans le processus de formation du sentiment national. C'est la carte du Grand-Duché d'après 1839 qui s'inscrira dans les mentalités. Les frontières de l'Etat deviennent alors des limites qui séparent les Luxembourgeois de leurs voisins géographiques, non seulement d'un point de vue administratif mais aussi culturellement. Sorti du cadre étroit de son pays, on se sent désormais étranger.

◀ **Carte historique du Luxembourg, établie par le cartographe J. Hansen (1930). Cette carte utilisée dans les écoles luxembourgeoises met en évidence les cessions de territoires.**

GROBEN, L'Ancien Duché de Luxembourg, p. 9.



Archives Générales du Royaume, Bruxelles

Carte de la province de Luxembourg après l'application du traité de Londres (1839). Ce sont les frontières d'après 1839 qui entrent dans la conscience nationale aussi bien du côté belge que du côté luxembourgeois.

Survivances dans la mémoire

Pourtant le souvenir de l'ancien Duché ne s'est pas complètement estompé dans la mémoire collective. La nostalgie d'une grandeur révolue a été entretenue par l'historiographie luxembourgeoise. Pas de manuel scolaire ni d'ouvrage sur l'histoire nationale qui ne contienne une carte historique montrant l'étendue de l'ancien Duché et rappelant les démembrements successifs. Mais c'est peut-être l'Eglise catholique qui par son prosélytisme marial a le plus contribué à maintenir le souvenir des limites du Duché d'autrefois. A la fin du XIX^e siècle, les autorités ecclésiastiques vont intensifier leurs efforts pour raviver le pèlerinage vers Notre-Dame de Luxembourg. Notamment le deuxième évêque de Luxembourg, Jean Joseph Koppes (1883-1918) fait de la restauration du culte marial le principal objectif de son épiscopat. Afin de redonner au pèleri-

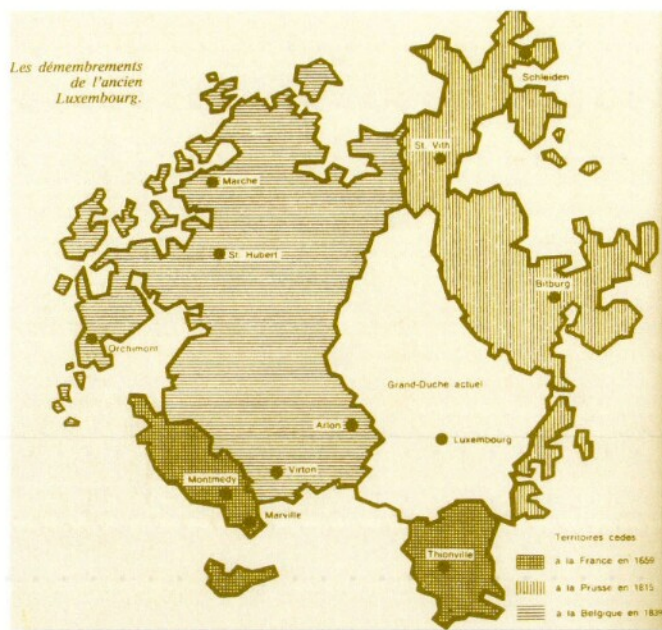


nage le rayonnement qu'il avait connu à l'âge baroque, il renoue des liens avec les régions limitrophes qui jadis faisaient partie du Duché de Luxembourg. Ses instances auprès des évêques de Metz, Namur et Trèves sont couronnées de succès. En 1894 les Lorrains, puis en 1897 les Belges de la province de Luxembourg, viennent pour la première fois en procession à l'Octave⁸. Lorsqu'en 1935 la cathédrale est agrandie, les murs de la nouvelle partie sont ornés des armoiries «des villes de l'ancien Duché de Luxembourg du temps de l'élection de la Consolatrice des Affligés comme patronne du pays en 1678»⁹. Personne ne semble s'offusquer du fait qu'au moment de cette élection, des localités comme Thionville, Montmédy ou Marville, dont les blasons sont pourtant représentés, n'appartenaient déjà plus au territoire du Duché et n'ont donc pas participé au vote des Etats!

Aujourd'hui ce sont certaines initiatives dans le domaine culturel qui entretiennent la nostalgie de l'ancien Duché.

Pèlerins lorrains en marche vers la cathédrale pendant l'Octave de 1910. L'Eglise luxembourgeoise entretient un sentiment d'attachement aux traditions luxembourgeoises (Octave, procession dansante) auprès de la population des régions limitrophes.

Photo: Batty Fischer – © Photothèque de la Ville de Luxembourg, Réf. 1910-1-902



Carte des démembrements de l'ancien Luxembourg, établie par l'historien Paul Margue. Reproduite dans le catalogue de l'exposition «De l'Etat à la Nation 1839-1989», cette image du territoire historique du Luxembourg se trouve dans de nombreux manuels scolaires et publications du «Service information et presse du gouvernement luxembourgeois».

La plus remarquable est sans doute celle de Joseph Groben qui, depuis 1993, organise régulièrement des concerts-conférences dans des églises, châteaux et abbayes situés dans les anciennes terres luxembourgeoises séparées lors des démembrements. Ces manifestations combinent un programme de musique classique avec une leçon d'histoire nationale, le but étant de faire «découvrir un passé souvent oublié» et d'aiguiser «la conscience de notre identité nationale»¹⁰. Ainsi des sites autrefois luxembourgeois ont pu «être réintégrés en quelque sorte dans la mémoire collective luxembourgeoise»¹¹. Dans son livre *L'Ancien Duché de Luxembourg* qui est le fruit de cette expérience, Groben se laisse aller à des considérations patriotiques: «Pour quiconque s'intéresse au Luxembourg et à son passé, le Duché apparaît comme une période de grandeur et de gloire, comme un monument incontournable et inébranlable, tel un chêne énorme qui se dresse sur la hauteur, vieux de plusieurs siècles, décapité par des tempêtes successives, mais indéracinable. Ses branches mutilées portent toujours des feuilles, sous l'écorce rugueuse de son tronc crevassé la sève continue de circuler, nourrie par le réseau des racines qui plongent au plus profond de la terre»¹². Faut-il encore s'étonner qu'en 1994, à la fin d'un concert-conférence à Neuerburg, l'assistance se soit levée spontanément pour chanter la *Hémecht*?

La bannière des pèlerins de Lorraine (fin XIX^e ou début XX^e siècle), exposée au Musée d'Histoire de la Ville lors de son ouverture en 1996, puis retournée à la cathédrale. Les armoiries des villes rappellent leur appartenance à l'ancien Duché de Luxembourg.

Fabrique d'église Notre-Dame, Luxembourg



BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE:

GROBEN, Joseph: *L'Ancien Duché de Luxembourg. Das ehemalige Herzogtum Luxemburg*. Luxembourg 1999.

GROBUSCH, André: La question des réparations dans l'opinion luxembourgeoise 1945-1949. In: *Hémecht* 36/4 (1984), p. 569-591.

MARGUE, Paul: Die Grenzen des Luxemburger Landes. Die Grenze an Mosel und Sauer. In: *Hémecht* 16/2 (1964), p. 197-200.

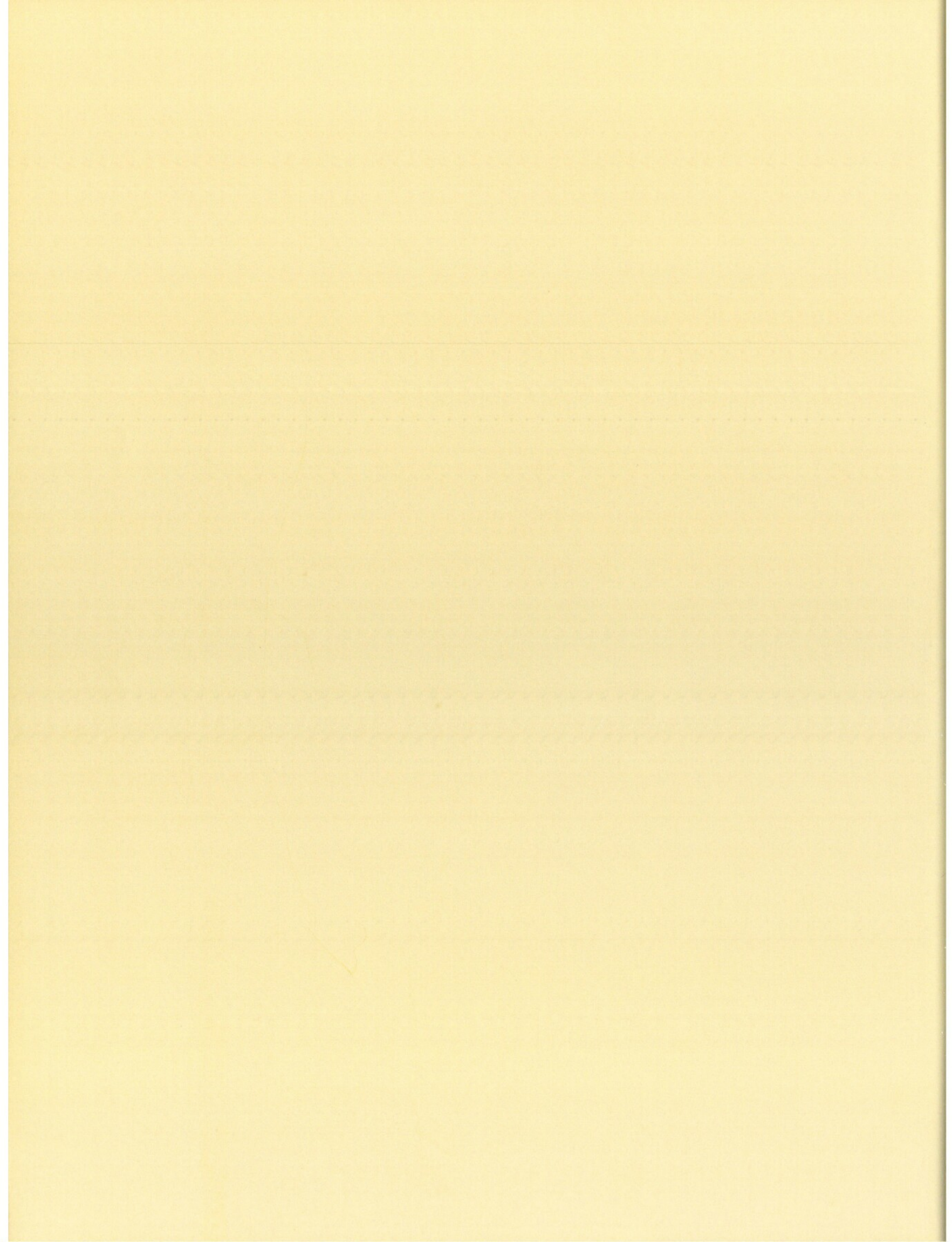
MARGUE, Paul: Wie unsere Südgrenze entstand. In: *Hémecht* 16/3 (1964), p. 321-325.

TRAUSCH, Gilbert: Heurs et malheurs du Grand-Duché de Luxembourg à travers les âges. In: *Du Particularisme à la Nation. Essais sur l'histoire du Luxembourg de la fin de l'Ancien Régime à la Seconde Guerre mondiale*. Luxembourg 1989, p. 11-17.

TRAUSCH, Gilbert: La signification historique de la date de 1839. Essai d'interprétation. Luxembourg 1989.

WATELET, Marcel: *Luxembourg en cartes et plans. Cartographie historique de l'espace luxembourgeois XV^e-XIX^e siècles*. Tielt 1989.

Personnes et personnages
Personen und Figuren



Den éischte „Lëtzebuerger“

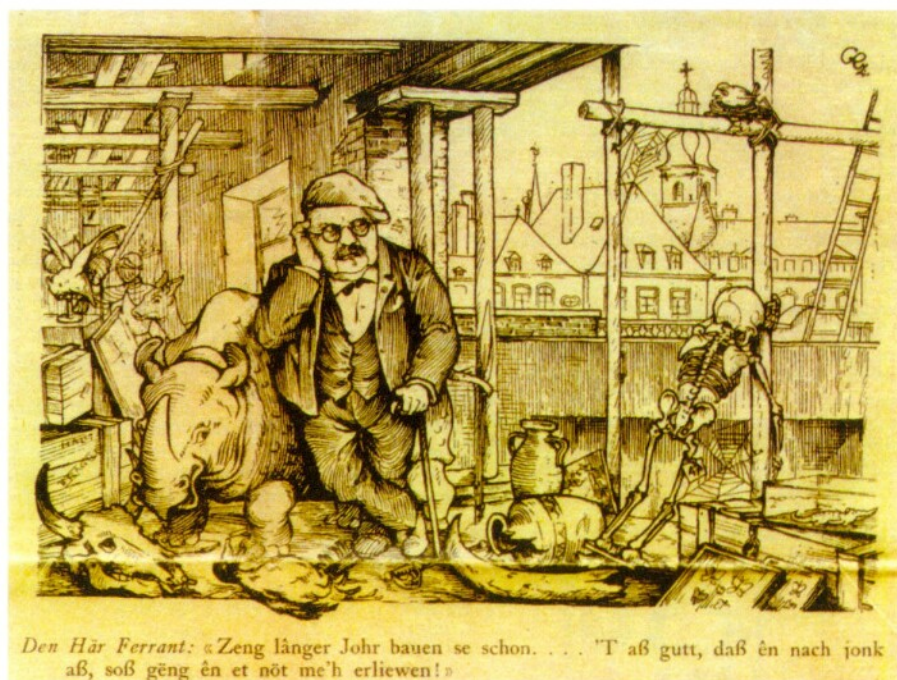
Le premier «Luxembourgeois»

PLUSIEURS PAYS D'EUROPE NORD-OCCIDENTALE vont contribuer dès le XIX^e siècle aux recherches sur les origines de l'Humanité: «Red Lady de Paviland» (Grande-Bretagne, 1823), «Homme de Neandertal» (Allemagne, 1856), «Homme de Cro-Magnon» (France, 1868), «Homme de Spy» (Belgique, 1886)... Ces découvertes vont ébranler les convictions religieuses et conforter l'idée d'une histoire antédiluvienne de l'Homme. C'est la naissance de la préhistoire. En cherchant à reconstituer le passé de l'Homme, ce nouveau champ des sciences humaines se démarque des doctrines religieuses souvent avec heurt¹. La préhistoire et l'archéologie en général ont pu servir à légitimer des discours idéologiques qui enracinent les identités nationales avec malheureusement, trop souvent, de tristes dérapages. L'archéologie et les textes anciens proposent de nouveaux «mythes fondateurs», en glorifiant certains «ancêtres» au rang de «héros» (comme Vercingétorix sous Napoléon III en France²), renforçant auprès du peuple la nouvelle notion de «patriotisme» en ces temps d'affrontements idéologiques et économiques, dont le paroxysme seront les deux guerres mondiales du XX^e siècle.

Absence de structure muséale nationale comme «temple de mémoire»³

Au milieu de ces pays, le jeune Etat luxembourgeois reste absent des réflexions et débats, absence liée à la carence en infrastructures patrimoniales telles que les sociétés savantes hormis la création d'une Section historique au sein de l'Institut grand-ducal en 1868. Tour à tour, au sein de cet Institut, l'abbé Jean Engling (1801-1888), Nicolas van Werveke (1851-1928), Charles Arendt (1824-1910) se débattent en vain pour la création et l'aménagement d'un Musée national, alors que les musées fleurissent à la même période dans chaque capitale

d'Europe, même dans d'autres petits pays comme la principauté de Monaco. Cette dernière s'avère pionnière avec les fouilles archéologiques systématiques qu'elle soutient notamment dans les grottes et abris situés sur le littoral de Menton, et qui permirent notamment la découverte de la sépulture des «enfants de Grimaldi» en 1874-75. Ces investigations aboutirent à la fondation par Albert I^{er} du prestigieux Institut de Paléontologie Humaine à Paris dont l'anthropologue Marcellin Boule et l'abbé-préhistorien Henri Breuil furent les premiers professeurs. Au Luxembourg, les Musées de l'Etat mettront eux près d'un siècle à se constituer avec leur inauguration après guerre en 1949...⁴.



Le Musée national de Victor Ferrant en interminable construction. A remarquer à droite le squelette humain évoquant l'Anthropologie préhistorique.

Nicolas Thill (1885-1967)
Instituteur, préhistorien amateur.
Archives MNHA

Marcel Heuertz (1904-1981)
**Anthropologue-préhistorien, directeur du Musée
d'Histoire naturelle de Luxembourg (1964-1969).**
Archives MNHA



Son principal défenseur, bâtisseur et premier conservateur, Victor Ferrant (1856–1942), n'en verra pas l'ouverture officielle, ni le vote de la loi organigramme en 1960.

A la recherche d'un passé national: 1935, découverte de l'Homme préhistorique du Loschbour

Entre 1935 et 1939, Nicolas Thill (1885–1967), natif de Heffingen, après avoir réalisé des fouilles dans la région d'Oetrange où il était instituteur, entreprend des recherches près de Reuland sous les abris gréseux sis en rive gauche de la vallée de l'Ernz Noire, avec la participation de ses élèves et d'un ouvrier, Charles Weber (1886–1946). A l'occasion de ces recherches pionnières pour la préhistoire luxembourgeoise employant malheureusement peu de méthodes scientifiques (absence de relevés stratigraphiques et planigraphiques, de photographies et de carnets de fouilles), un squelette humain ainsi qu'un «foyer» à quelques mètres de distance furent mis au jour le 7 octobre 1935 dans un talus au pied d'une falaise de grès bordée par un ruisseau dénommé «Loschbour».

Marcel Heuertz, alors professeur-assistant détaché depuis 1932 au Musée d'Histoire naturelle, note ses souvenirs de la découverte: «Un jour quand j'étais avec Ferrant au Musée, celui-ci reçut une communication téléphonique qu'il n'arriva pas à comprendre. Il m'appela en disant: „Je crois que c'est Thill, mais il bredouille tellement que je ne saisis pas ce qu'il veut". Je pris l'écoute et voici la conversation qui s'engagea: „Ech hunn en, ech..., ech... hunn en!" – „Wén hut der?" – „Ma de Männchen!"⁵».

Suite à cette découverte, les investigations anthropologiques furent poursuivies avec l'assistance de Marcel Heuertz. Le squelette était inhumé en position étendue, couché sur le dos, les pieds orientés vers le creux du rocher. Les genoux en flexion moyenne étaient un peu remontés, les avant-bras repliés et croisés sur le thorax. La présence d'une dalle (de couverture?) rougie reposant sur le squelette, de deux fragments de côtes d'aurochs placés à côté du thorax (offrandes carnées?) et d'un petit silex rond trouvé à l'intérieur du crâne (viatique?), plaident en faveur d'une inhumation volontaire. Le défunt était un homme adulte robuste, à forte musculature et de petite stature: 1,60 m. Cette inhumation est attribuable à une phase finale du Mésolithique sur la base de l'industrie lithique associée et de deux dates par la méthode du 14C. Le squelette de «l'Homme du Moulin de Reuland-Loschbour», comme Marcel Heuertz l'écrit dans son livre-chronique⁶, sera préparé pendant plusieurs mois avant d'être exposé dans le bâtiment Collart-de Scherff, futur Musée, sis au Marché-aux-Poissons dans la Vieille Ville.



HEUERTZ, Documents
préhistoriques du territoire
luxembourgeois, p. 141

**Délégation officielle sur les lieux de la découverte
le 18 janvier 1936. De droite à gauche: J. Tockert,
professeur à l'Athénée et secrétaire de la Société
des Amis du Musée, N. Thill, M. Friant, professeur
à l'Ecole d'Anthropologie de Paris, le Dr E. Feltgen,
E. Wirion, ingénieur des Ponts et Chaussées, V. Ferrant,
conservateur du Musée d'Histoire naturelle,
M. Heuertz, professeur à l'Athénée, assistant au
Musée d'Histoire naturelle, le Prof. R. Antony,
directeur du Laboratoire d'Anatomie comparée
au Musée national d'Histoire naturelle de Paris,
G. Faber, directeur du Lycée de Garçons et F. Simon,
directeur des Ponts et Chaussées.**

Prise de conscience d'un patrimoine collectif: existence d'un héritage historique et culturel commun à la population luxembourgeoise

Bien que des ossements humains anciens eussent déjà été découverts auparavant, par exemple lors de la restauration du Deiwelselter à Diekirch et lors des fouilles menées à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle par Nicolas van Werveke dans le Müllerthal (pseudo-dolmen du Schnellert⁷, grotte des Celtes et grotte Karelslé⁸), avant que ses opinions sur l'ancienneté de l'Homme ne le conduisent à arrêter ses recherches, ces découvertes pionnières eurent un écho limité. Contrairement à d'autres grandes nations, ces restes humains n'ont pas été «récupérés» entre les deux guerres à des fins politiques pour justifier la revendication d'une identité nationale par un «droit du sol»⁹ et pour légitimer une population sur sa terre, par la preuve

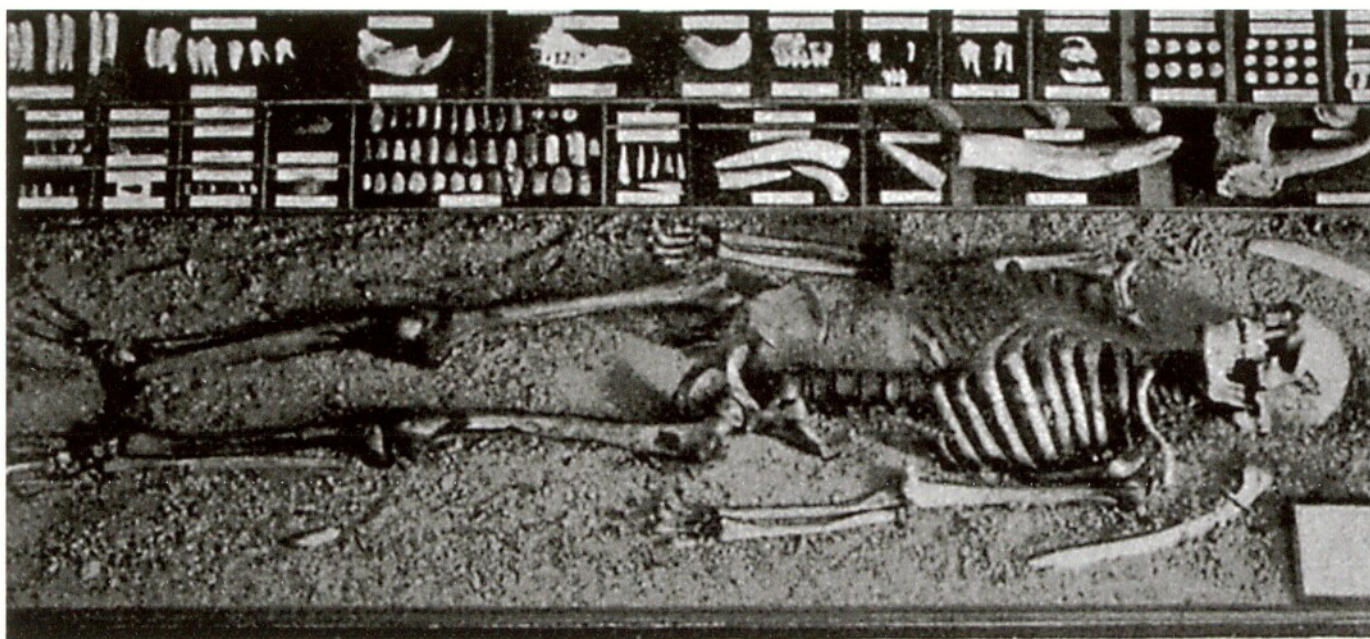


Fig. 5. Squelette humain du Loschbour.

Photo Alfred Kuntger

**Ancienne vitrine sise aux Musées de l'Etat.
Elle constitue la plus ancienne présentation
muséographique de l'Homme de Loschbour.**

FERRANT, Victor: Trouvailles préhistoriques dans le Grand-Duché de Luxembourg (1932-1937). In: Annuaire 1937, Société des Amis des Musées, p. 180-186

**Ancienne vitrine de l'Homme de Loschbour ►
comme «premier Luxembourgeois»,
exposé au Musée d'Histoire et d'Art
au Marché-aux-Poissons à la fin des années 80.**

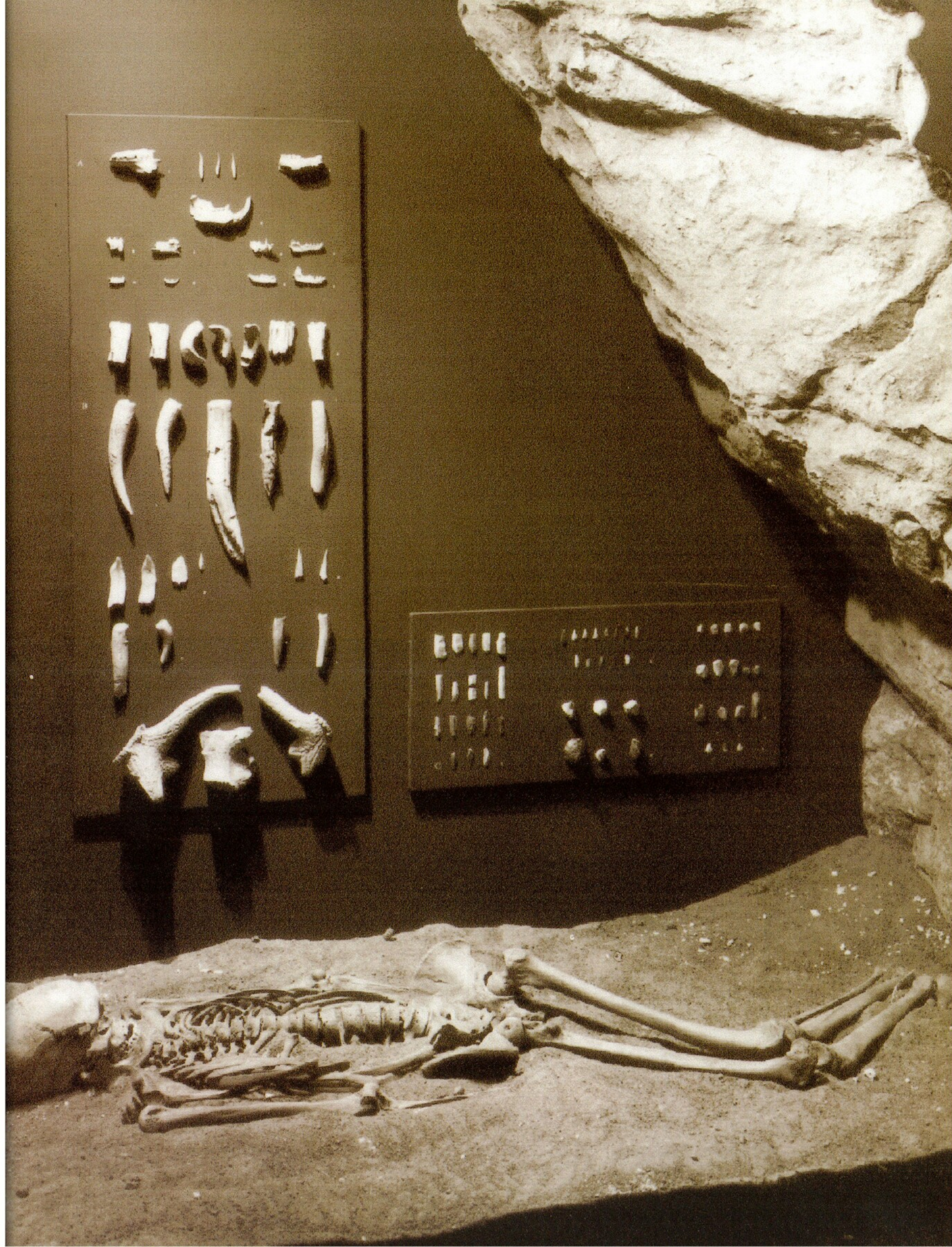
Archives MNHA, photo: A. Biwer

d'une occupation du territoire depuis les «origines». Dans les pays voisins (Allemagne, Belgique, France...), l'archéologie préhistorique était une discipline déjà développée, et plusieurs sépultures préhistoriques parfois très anciennes étaient déjà étudiées. Même s'il n'était pas possible à cette époque de dater des squelettes sans mobilier funéraire associé (la méthode de datation par le 14C ne sera inventée par Willard Frank Libby qu'en 1952), ces «premiers ancêtres» s'inséraient alors dans un patrimoine national. Alors que l'Homme de Loschbour (seule sépulture reconnue à l'époque, la proche incinération ayant été interprétée comme un foyer) aurait pu dès sa mise au jour devenir un symbole identitaire national, les événements historiques (Seconde Guerre mondiale) vont contrarier cette reconnaissance, qui ne se fera que plus tardivement. La présentation du «premier Luxembourgeois»¹⁰ devait être le point fort de l'inauguration du nouveau Musée d'Histoire naturelle, alors au Marché-aux-Poissons, et devait se réaliser en parallèle des manifestations du centenaire de l'indépendance du Luxembourg en 1939. Le retard des travaux et l'invasion nazie

repoussèrent cette présentation publique de plusieurs sombres années, l'ouverture officielle définitive des portes du Musée n'intervenant qu'en 1949.

De «L'Homme du Moulin de Reuland» à «L'Homme du Müllerthal»: symbole des Musées nationaux

Il est légitime de se demander pourquoi «l'Homme préhistorique de Loschbour», contrairement à ce qui s'est passé dans d'autres pays occidentaux, n'a pas pu jouer le même rôle patrimonial pour éveiller les Luxembourgeois à leur héritage historique et culturel le plus ancien. Est-ce en raison d'un trop grand décalage entre sa découverte en 1935, sa publication scientifique officielle après guerre¹¹ en 1950, suivie d'une nouvelle publication en 1969? L'absence de structure de recherche internationalement reconnue et la faible médiatisation du «plus ancien Luxembourgeois» a probablement contribué à retarder sa reconnaissance comme symbole identitaire et patrimonial.





**Nouvelle présentation muséographique (moulage)
réalisée en 2002 dans le cadre de la rénovation
du Musée national d'Histoire et d'Art.**

Archives MNHA, photo: C. Weber

... une reconnaissance tardive pour une découverte luxembourgeoise d'importance européenne

Par après, au cours de la deuxième moitié du XX^e siècle, à l'heure où s'effectue la reconstruction du pays d'après-guerre, de nouveaux manuels scolaires sont élaborés, et de nouvelles salles d'exposition sont aménagées aux Musées de l'Etat. Ces initiatives contribuent à proposer aux Luxembourgeois de nouveaux moyens de sensibilisation à l'importance de l'histoire des premiers occupants de leur territoire. Puis, le temps continue de faire son œuvre et à l'aube du 3^e millénaire, le Musée national d'Histoire naturelle et le Musée national d'Histoire et d'Art, gardiens durables de la mémoire collective, se trouvent séparés et rénovés structurellement, respectivement en 1996 et 2002, en application de la loi du 28 décembre 1988 portant réorganisation des Instituts culturels de l'Etat. Paradoxalement,

ces deux instituts présentent chacun aujourd'hui dans leurs salles permanentes «l'Homme du Loschbour». L'un pour évoquer l'évolution biologique des hominidés (section Anthropologie), l'autre pour présenter l'évolution culturelle de l'Homme (section Préhistoire). Le cheminement fut long et difficile pour que notre pays prenne conscience de la richesse et de l'importance de ce passé. Nous l'interprétons comme un premier acte public d'un Etat adulte, responsable de son patrimoine, respectueux de ses origines et ayant le souci de transmettre son héritage passé aux générations futures.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE:

- HEUERTZ, Marcel: Le gisement préhistorique n° 1 (Loschbour) de la vallée de la Ernz Noire (G.-D. de Luxembourg). In: Archives de la Section des Sciences naturelles, physiques et mathématiques de l'Institut grand-ducal de Luxembourg 19 (1950), p. 409-441.
- HEUERTZ, Marcel: Documents préhistoriques du territoire luxembourgeois, le milieu naturel, l'homme et son œuvre, fascicule 1, Publication du Musée d'Histoire naturelle et de la Société des Naturalistes luxembourgeois. Luxembourg 1969.
- HEUERTZ, Marcel: A la mémoire de Nicolas Thill. In: Bulletin de la Société Préhistorique Luxembourgeoise 2 (1980), p. 4-7.
- LE BRUN-RICALENS, Foni: Ossements préhistoriques: les collections de Marcel Heuertz. In: 150 Joer Musée national d'Histoire naturelle. Luxembourg, 2004, p. 146-153.

Sigfrid

AUF DIE FRAGE HIN, wer Luxemburg gründete, werden wohl die allermeisten Menschen den Namen *Siegfried* (Sigfrid) als Antwort geben. Der Graf gilt als Stammvater der Luxemburger. Es gibt fast kein besseres Beispiel um zu zeigen, wie konstruiert Geschichte ist. Siegfried hatte nicht die Absicht eine Stadt zu gründen – und zu seinen Lebzeiten existierte Luxemburg nicht als solche, geschweige denn als Land oder Staat. Letztere sind anachronistische Begriffe für seine Zeit.

Im späten 10. Jahrhundert war das Ardenner-Haus das mächtigste Adelsgeschlecht im Maas-Mosel-Raum und stellte viele Grafen und Bischöfe der Region. Als ehemaliges Stammland der Karolinger war diese Gegend durch eine Fülle von prestigeträchtigen Orten gekennzeichnet, die zugleich Machtzentren waren: Klöster wie Prüm oder Echternach, aber auch Städte wie Trier, Metz und Lüttich. Einer der Ardennergrafen, Siegfried, besaß Ländereien zwischen Lüttich im Norden und der Mosel-Saargegend im Süden und wurde wegen der hervorragenden Verbindungen seiner Familie zum Kaiserhof zum Vertreter des Kaisers in den Verwaltungsbezirken um Bitburg und Diedenhofen ernannt. Um das Jahr 963 erwarb er von der Abtei Sankt Maximin in Trier einen strategisch gut gelegenen Felsen mit dem Namen *Lucilinburhuc*, so die lateinische Form des Namens, aus der später *Luxemburg* wurde. Zudem war der Graf Vogt der Abtei Echternach und vermutlich des Klosters Sankt Maximin in Trier.

Der erste Graf von Luxemburg?

Seit der *Geschichte Luxemburgs* von Johann Bertels (1605) hat sich Siegfried in der luxemburgischen Geschichtsschreibung fälschlicherweise als der *erste Graf von Luxemburg* eingebürgert; die Auffassung selbst ist aber wahrscheinlich noch älter. Grafen waren zu dieser Zeit keine autonomen Fürsten, sondern regionale Stellvertreter der ottonischen Könige. Luxemburg existierte damals weder als Stadt noch als territoriale Einheit;



Pierre Blanc, Construction du Château de Luxembourg au Bock par Siegfroid III en 963, 1915, Collection MNHA

Gründung und Zäsur: Die romantische Vision des historisierenden Malers Pierre Blanc (1872–1946) zeigt den Gründervater inmitten seiner Handwerker beim Aufbau der neuen Burg.



der Name bezog sich nur auf den Felsen, auf dem Siegfried eine kleine Befestigung (aus)baute. Natürlich machte Graf Siegfried mit dem Erwerb des Felsens die spätere Entwicklung der Stadt und Grafschaft Luxemburgs überhaupt erst möglich. Dennoch gab es vor dem Ende des 11. Jahrhunderts weder diesen Titel eines „Grafen von Luxemburg“, noch war Luxemburg Machtzentrum oder gar Hauptstadt des Grafen.

Eine Ursache, warum Siegfried sich trotzdem in der Geschichtsschreibung und im Volksmund als *erster Graf* durchsetzte, liegt an seinem Potenzial als Gründervater. Er ist in der Tat die erste historische Person, die mit dem Namen „Luxemburg“ in Verbindung gebracht werden kann. Die Urkunde, die den Tausch des Bockfelsvorsprungs gegen Besitztümer in Feulen belegt, eignet sich hervorragend als symbolische *Geburtsurkunde*.

Zeitgenössische Quellen sagen wenig über Graf Siegfried aus. Bis heute ist zum Beispiel unklar, ob es zwei Grafen mit dem gleichen Namen gab, oder nur einen, ob Siegfried mit den Ottonen verwandt war, oder aber auch, wer der Vater Siegfrieds war. Die Suche nach Siegfrieds Ahnen hat seit über hundert Jahren unter Historikern zu vielen Spekulationen geführt. Es handelt sich sozusagen um die wissenschaftliche Suche nach Luxemburgs Ursprüngen. Da allerdings auch die Forschung mit letzter Sicherheit keinen älteren, alternativen *Ahnherren* der Luxemburger Grafen nachweisen kann, bietet sich Siegfried um so mehr an.

Der erste Graf, der sich tatsächlich zum ersten Mal als „Graf von Luxemburg“ bezeichnete, war Konrad I. († 1086), ein Nachfahre Siegfrieds. Nun stellt sich die Frage, warum jener sich in der kollektiven Erinnerung nicht gegen seinen Vorfahren durchsetzen konnte. Zum einen machte das höhere Alter Siegfried attraktiver. Der erste belegbare Gebrauch des Luxemburger Grafentitels durch Konrad (1083) hätte Luxemburg auf einen Schlag um über 100 Jahre verjüngt. Noch wichtiger ist allerdings, dass sich Konrad nicht als völlig glorreiche Figur anbietet. Aufgrund seiner wenig rühmlichen Handgriffe auf den Erzbischof von Trier wurde er vom Papst mit dem Kirchenbann belegt. Als Sühne unternahm Konrad eine Pilgerfahrt ins Heilige Land, auf deren Rückfahrt er starb. Seine Lebensgeschichte ist zwar spannend, aber es fehlen ihr zur Sagenbildung zwei wesentliche Elemente. Zum einen macht sie ihren Hauptprotagonisten nicht zum positiven Helden – vor allem nicht in einem katholisch geprägten Land wie Luxemburg –, und zum anderen, was wahrscheinlich genauso ausschlaggebend war, fehlt ihr das Ungewisse, das Geheimnisvolle.

Siegfried als sagenhafte Figur

Der Bedarf eines Gründervaters führte dazu, dass das wenige faktische Wissen über Siegfried oft mit folkloristischen Legen-

den verbunden wurde. Einerseits wurde Siegfried so mit dem Teufel in Verbindung gebracht. Eine faustische Geschichte erzählt, wie der Graf nicht die Mittel besaß, um sich ein Schloss zu bauen, und deshalb seine Seele an den Teufel verkaufte. Diese Legende kam vermutlich aus Norddeutschland und wurde über Garnisonssoldaten in die Festung Luxemburg gebracht, wo sie den lokalen Gegebenheiten angepasst wurde. Eine andere, wohl noch bekanntere Geschichte bindet Siegfried an die Wasserfee Melusina. Die Legende präsentiert einen weiteren Ursprungsmythos: Luxemburg erwuchs aus der Verbindung einer übernatürlichen Fee mit dem sterblichen Grafen, des Legendenhaften mit dem Historischen. Beide Sagen sind im luxemburgischen Kontext erst für den Beginn des 19. Jahrhunderts belegbar und verschmelzen dann gegen Ende desselben Jahrhunderts zu einer einheitlichen Erzählung. Sie trugen weiterhin dazu bei, Siegfried in seiner Rolle als Gründer Luxemburgs fest im kollektiven Gedächtnis zu verankern.

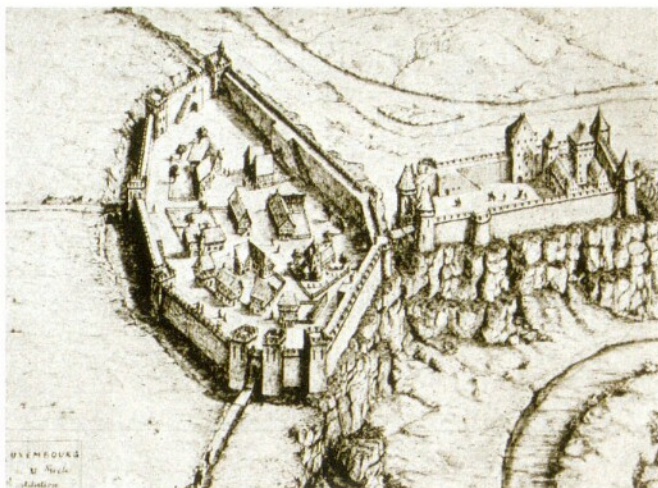
Ein besonderes Andenken verbindet Siegfried mit dem Ort Körich. Wegen eines Lesefehlers sah einer der ersten „Luxemburger“ Historiker, Abt Bertels, das Dorf als Heimatort des Grafen an¹. Dieser Fehler hat sich nicht nur bis ins 19. Jahrhundert bei vielen Historikern erhalten, sondern vor allem in den Erzählungen und Legenden. So wird Siegfrieds Begegnung mit dem Teufel meistens in der Köricher Burg angesiedelt, wo er dann zur Jagd aufbricht, um daraufhin Melusina zu treffen.

Dreimal Luxemburg

Die spärlichen zeitgenössischen Quellen führen zu vielen Spekulationen hinsichtlich Burg und Ort Luxemburg im 10. Jahrhundert. Des Öfteren kam es zu phantasievollen Beschreibungen der Burg, die jeder Wissenschaftlichkeit entbehren. In Johann Schötters Geschichtsbuch findet sich z.B. folgendes symptomatische Zitat: „Die alte Römer-Ruine war bald verschwunden und an deren Stelle erhob sich nun ein stattliches Schloß, dessen Gebäulichkeiten nebst einer Kapelle zu Ehren der Heiligen Jungfrau Maria das ganze Plateau des Bockfelsens bedeckten.“² Das „stattliche Schloß“ soll Größe und Bedeutung ausdrücken. In den meisten Abbildungen besteht es aus Stein und wird oft um eine Ringmauer und Anzeichen einer sich entwickelnden Stadt ergänzt. Man versuchte die Idee eines schon im Mittelalter *starken* Luxemburgs zu vermitteln, das der Machtstellung des Grafenhauses entsprechen würde. Der Übergang von der Römerruine zum repräsentativen Schloss betont den Gründungsakt als *Zäsur*, damit scheidet die alte Geschichte aus der Nationalgeschichte aus. Darüber hinaus wird der populäre Bockfelsen als *Fels in der Brandung*³ auch oft in der Literatur mit der Symbolik eines Schutz und Geborgenheit spendenden Platzes für

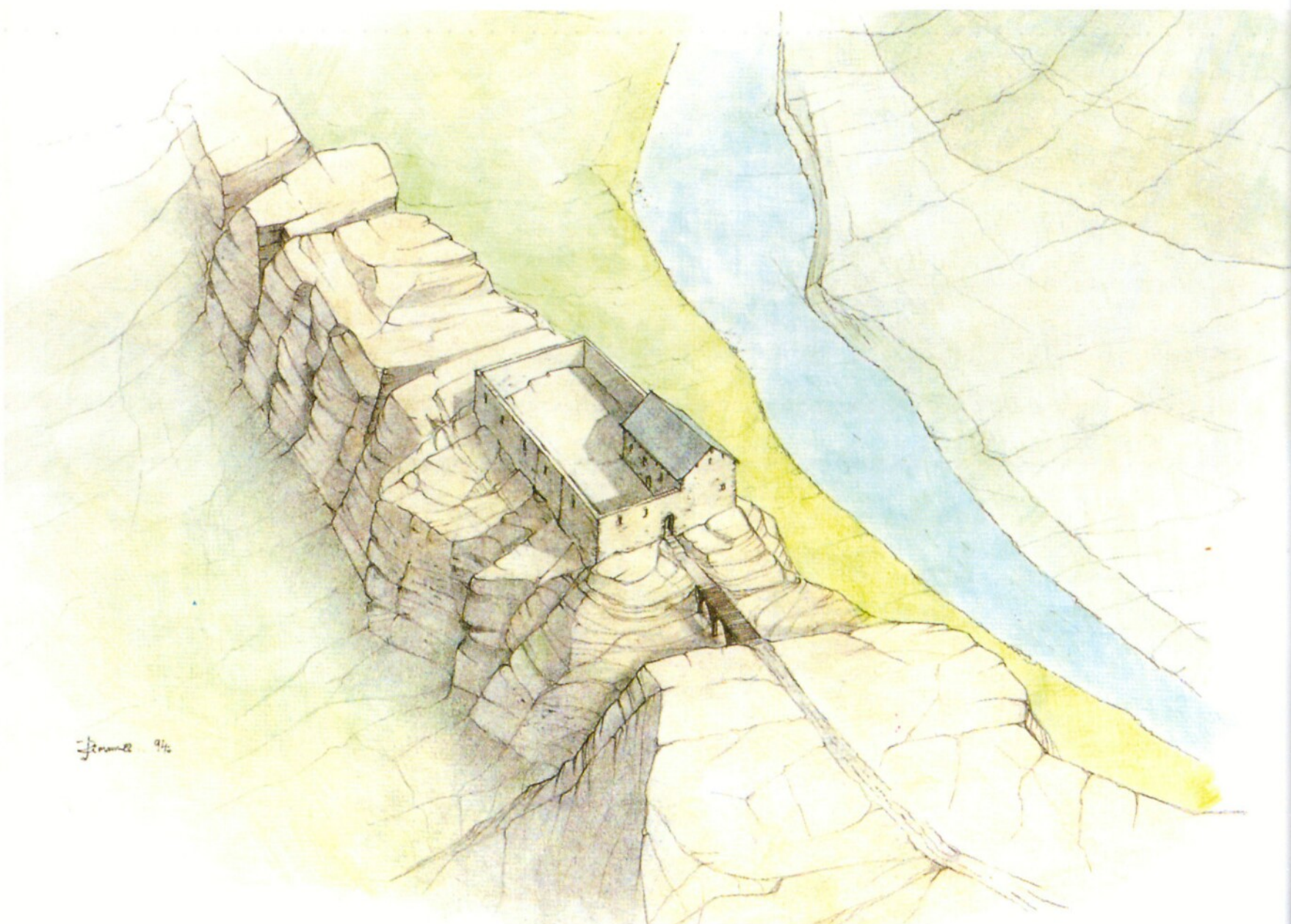
In nomine domini Amen. Nos Otto comes de nobili genere natus, castelli quod dicitur Lucilinburgue in p[ro]prietate desiderans adipisci, p[ro]p[ri]e ad domum Brunonis archiep[iscop]i fratre videlicet imperato-
 ris Ottonis, curam principatum totius regni potissimum tenebat, eius suum desiderium manifesta vit. Causa felices archiep[iscop]i accepto consilio. Et impetrata licentia
 a deo, venit ad abbatem Vuerum et ad quosdam sancti Maximini monachos, in quorum p[re]cio idem castellum fuerat positum, petens ut eundem cum suo alode illud commutare.
 Quod abbas libenter una cum fratribus confectis placuit atque conuenit inter eos, ut res p[ro]p[ri]arum partium oportunitate commutarentur. Dedit itaque p[re]fatus comes ad se
 maximum de feo, sue p[ro]p[ri]etatis legali iudicatione, mansum unum & dimidium, cum suis consiliis, in comitatu Giselberti comitis, in agro arduo, in uilla quodam uulna.
 Accipit ab ipso abbatem consentiente monacho, congregatione supra nominatum castellum cum exitibus & redditibus & omnibus terris ad uero fluminis Aluntia usque ad illas
 p[ar]tes quoniam quistat ante munitione eiusdem castelli, secundum quod p[er]uenit in longum & latum, sicut p[er]tractat. Hanc eadem munitione in pago methingouui, in comitatu Godfridi
 comitis sup[er] ripam Aluntie fluminis, facit itaque itaque conu[en]tium istud ea constitutione ut utraque p[er]sona abbas videlicet et comes ex eo quod accepit habeat in p[ro]p[ri]um
 liberam & aptam potestate tenendi, quodlibet, uendendi, uel quicquid inde uoluerit facere, absque ullius hominis contradictione.
 Hinc etiam traditio publice inuenturatur quod uenerit in monasterio memorati pagani, in die palmarum .x. y. et mai. adstans abbatem Vuerum simulque
 in derado eiusdem coenobii aduocato & aliis quam pluribus testibus, monachis, canonicis, atque laicis. S. domni Brunonis archiep[iscop]i qui hoc conu[en]tium legali
 fieri iussit. S. Henrici quondam archiep[iscop]i mandrice qui consilio istius rei p[ro]mota interfuit. S. ap[osto]li p[ro]positi. S. p[er]m uolendi decem et
 S. Sandradi celerarii. S. adalungi. m. S. Xpiani. m. S. gerberti. m. S. hrimberti. m. S. Vulleri. m. S. Volmari. S. huchradi. m.
 S. Vuarneri. m. Item
 S. omnia laicorum
 S. dacis cuius consensu & collaudatione opus istud totum p[er]actum est. S. luthardi. S. norp[er]i. S. p[er]achonis. S. adalberti. S. g[er]onis.
 S. Iancraci. S. anselmi. S. uualteri. S. harp[er]i. S. Ruot[er]i. S. Im[er]p[er]i. S. Th[er]e[se]fridi.
 Facit itaque huius carte conscriptio anno dominice incarnationis. dccc. lxxij. Indictione .xii. Regni ottonis regis & patris sui
 cesaris principatum tenentis. ij.

Die Tauschurkunde von 963 ist der erste Namensbeleg
 für Luxemburg. Wegen der doppelten Datierung
 der Urkunde ist nicht genau bekannt, wann sie
 verfasst wurde. Ins kollektive Gedächtnis ging
 die Urkunde als Gründungsakt Luxemburgs ein
 und das Datum als sein Geburtsdatum.



Zwei Rekonstruktionsversuche im Vergleich: eine eher romantische Vision der ersten Burg, entstanden dem Ende des 19. Jahrhunderts, und ein wissenschaftlicher, zeitgenössischer Versuch, der auf archäologischen und historischen Quellen beruht. Das romantisch verklärte Bild von J.P. Biermann, das auf den Zeichnungen von Staatsarchitekt Charles Arendt basiert, vermittelt das Gefühl der Stärke und der Geborgenheit, ist aber wissenschaftlich kaum fundiert. Als Abbildung im lange währenden Schulbuch von Arthur Herchen beeinflusste es mehrere Generationen von Luxemburgern in ihrer Vorstellung von der „Siegfriedsburg“.

HERCHEN, Arthur: Manuel d'histoire nationale à l'usage de l'enseignement. Luxembourg 1972 (links) / ZIMMER, John: Die Burgen des Luxemburger Landes. Band I. Luxemburg 1996, S. 254. (unten)



das Luxemburger Volk behaftet. Fest wie der Fels, auf dem sie steht, überdauert die Burg alle Schicksalsschläge der mehr als tausendjährigen, wechselhaften Luxemburger Geschichte⁴. Für die Existenz einer schon im 10. Jahrhundert überregional bedeutenden Festung gibt es allerdings so wenig Quellen wie für die einer Marienkapelle. Die bezweckte Aussage ist die, dass Siegfried die Weichen für all das setzte, was Luxemburg auszeichnen sollte: nicht nur für die Stadt und die Einheit zwischen Territorium, Dynastie und Nation, sondern auch für den Marienkult, der in Luxemburg tatsächlich erst im 17. Jahrhundert zu einem größeren Phänomen wurde.

Mit dem Aufkommen eines Nationalgefühls verwischt der Unterschied zwischen den einzelnen Bedeutungen des Wortes Luxemburg, d.h. Stadt, Land und Volk. Aus dem *ersten historischen Beleg* des Namens von 963 wurde schnell eine Burg, eine Stadt, ein Land, eine Nation, an deren Anfang Graf Siegfried gestanden haben sollte. Dabei wird das Datum von 963 selbst zum Luxemburger Erinnerungsort. Niemals wurde das pointierter betont als während der *Jahrtausendfeier* 1963. Um wessen Feier handelte es sich beim „Millénaire“? Das Programm zur Jahrtausendfeier der Stadt stellt klar: „Obwohl 1963 das Jubiläumsjahr des ganzen Luxemburger Landes ist, so wird doch vor allem die Hauptstadt Kernstück und glanzvoller Mittelpunkt der bevorstehenden Feierlichkeiten sein“⁵. Die Vieldeutigkeit des Namens wird hier voll ausgenutzt. Dass Siegfried nur eine Identifikationsfigur für die Stadt sein sollte, wird von vornherein ausgeschlossen. Ziel ist es, wie auch bei allen anderen Erinnerungsorten, über eine Identifikation mit der Geschichte ein nationales Gemeinsamkeitsgefühl zu erzeugen.

In Anlehnung an den vorherigen Gedanken wurde in vielen Geschichtsbüchern, aber auch in Kunst und Literatur, die Zeit Siegfrieds als Anfang der „Selbstständigkeit“ gesehen⁶. Diese

Eine der wohl bekanntesten Darstellungen Siegfrieds befindet sich in der Kathedrale in Luxemburg. Das erste Fenster oberhalb der Fürstentribüne (J. Oberberger, 1938) zeigt den Grafen als Ursprung der Luxemburger Geschichte und als Ahnherren der Dynastie, auch wenn die Herkunft der heutigen Herrscher nur mit viel Mühe auf Siegfried zurückgeführt werden kann. Zu Füßen Siegfrieds erkennt man die umwehrte Stadt Luxemburg, als deren Gründer der Graf erkennbar werden soll.



Photo: Archives Luxemburger Wort



Archives MHL

Michel Engels, Die Lützelburg auf dem Bockfelsen 963–1543. Eine romantische Vision des Mittelalters, national gefärbt.

Sichtweise ist Teil einer teleologischen Perspektive, die den unabhängigen Staat von heute als Resultat der mittelalterlichen Grafschaft sieht. Kontinuität und Verewigung vermitteln so auch die Idee einer Existenz der luxemburgischen Nation im Mittelalter – ein weiterer Anachronismus, der sich neben die Symbolik des Ursprungs, der Größe, der Geborgenheit und der Widerstandskraft reiht.

Wenn auch Historiker und Archäologen seit einigen Jahren versuchen, die vielen Mythen um Graf Siegfried zu widerlegen und dies einer breiteren Öffentlichkeit nahezubringen, so hat der Siegfried-Mythos doch weitgehend seine eigene Dynamik entwickelt.

BIBLIOGRAPHIE:

- ARENDT, Charles: Hypothetischer Plan der ehemaligen Schlossburg Lützelburg auf dem Bock-Felsen zu Luxemburg. Luxemburg 1895.
- ARENDT, Charles: Der Bock-Felsen zu Luxemburg. Luxemburg 1905.
- DUMONT, Jean: La légende du pacte satanique de Sigefroid. In: Annuaire 1947. Section de linguistique, de folklore et de toponymie de l'Institut Grand-Ducal. Luxemburg 1947, S. 117-155.
- MARGUE, Michel/PAULY, Michel: Saint-Michel et le premier siècle de la ville de Luxembourg. Quelques réflexions sur l'apport de l'histoire religieuse à l'étude des origines de la ville. In: Hémécht 39 (1987), S. 5-83.
- MARGUE, Michel: Du château à la ville: les origines. In: La ville de Luxembourg. Du château des comtes à la métropole européenne. Hrsg. TRAUSCH, Gilbert. Antwerpen 1994, S. 43-59.
- MARGUE, Michel: Sigefroid. In: Nouvelle Biographie Nationale 3. Brüssel 1994, S. 295-300.
- PARISSE, Michel: Généalogie de la Maison d'Ardenne. In: Publications de la Section Historique de l'Institut Grand-Ducal 95. Luxemburg 1981, S. 4-42.
- ZIMMER, John: Aux origines de la Ville de Luxembourg. (Dossiers d'archéologie du Musée national d'histoire et d'art et du Service des Sites et Monuments Nationaux VII). Luxemburg 2002.

Melusina

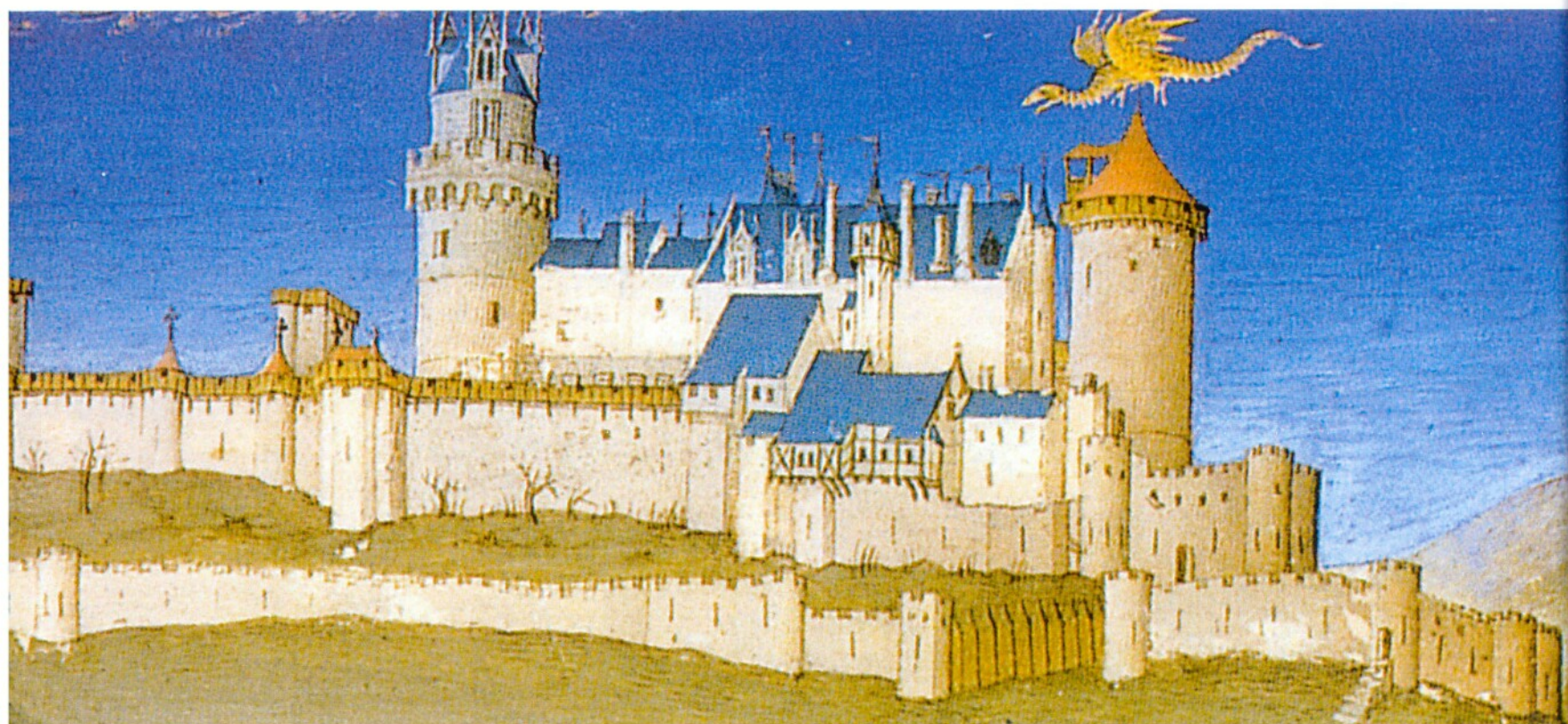
A LUXEMBOURG, on raconte comment le «premier comte» Sigefroid (Sigfrid) construit le château de Luxembourg sur le rocher du «Bock» pour une nymphe dont il est tombé amoureux après l'avoir rencontrée aux bords de l'Alzette. Cette femme, du nom de Mélusine (Melusina), accepte d'épouser le comte sous condition qu'elle puisse se retirer tous les samedis dans sa chambre privée, à l'abri des regards indiscrets. Sigefroid donne son accord, mais, devenu méfiant après quelques années de mariage, il viole l'interdit par jalousie. Un beau samedi, il suit son épouse, et en l'épiant par le trou de la serrure, il la voit prendre un bain et découvre ainsi que son corps se termine en queue de poisson. Mélusine remarque instantanément que son époux l'a trahie et se jette dans l'Alzette où, selon une des nombreuses versions de la légende, elle disparaît à jamais dans les fonds du rocher du Bock.

Cette légende, enracinée dans la mémoire locale à Luxembourg, connut une première version écrite en France à la fin du Moyen Age et n'avait originellement aucune relation avec la fondation du château de Luxembourg.

Au Moyen Age, Mélusine possédait toujours une queue de serpent, et non une queue de poisson comme dans les récits modernes. De même elle pouvait se transformer en 'serpent à ailes', c'est-à-dire une sorte de dragon, un attribut supplémentaire qu'elle perdit aux temps modernes.

VON RINGOLTINGEN, Thüring: Die Geschichte der schönen Melusine. Nuremberg, Germanisches National Museum, MS 4028, fol. 50 r.





Le château de Lusignan est souvent caractérisé par une Mélusine en forme de dragon volant au-dessus d'une de ses tours, comme on le voit ici dans un extrait des *Très riches heures du duc de Berry*, un manuscrit qui nous est parvenu de la collection du mécène du premier roman de Mélusine. Mélusine est entrée en héraldique sous la même forme, sauf qu'on y ajoute toujours une cuve, pour la différencier d'un dragon 'normal'.

Les frères Limbourg: Le mois de mars. In: Les Très Riches Heures du Duc de Berry, © AKG-Images

Les origines de la légende

Vers la fin du XIV^e siècle, l'auteur français Jean d'Arras reçut la commande d'écrire un roman sur les origines de la famille de Lusignan. Le mécène du poète, Jean, duc de Berry, réclamait les terres du Poitou alors sous domination anglaise et exigeait une œuvre littéraire justificative. La figure principale de l'œuvre fut une créature fabuleuse, mi-femme, mi-serpent, nommée Mélusine. L'histoire est un amalgame de plusieurs légendes anciennes; elle raconte comment Mélusine épouse le comte Raimondin et devient la mère de tous les Lusignan; ses pouvoirs surnaturels assurent la prospérité de la dynastie et le succès de ses enfants qui guerroyaient vaillamment en Chypre, au Luxembourg, en France et en Bohême.

Afin de renforcer le droit que le duc de Berry prétendait avoir sur les terres poitevines détenues jadis par la famille de Lusignan, Jean d'Arras s'appliqua à tisser les liens entre les Lusignan et le duc de Berry, accordant également dans sa version de la légende mélusinienne un rôle important au comte de Luxembourg, Jean l'Aveugle, grand-père maternel du duc de Berry. Cette présence «luxembourgeoise» dans la légende joua un rôle favorable lors de l'implantation du récit dans nos régions.

La légende mélusinienne jouit d'une grande popularité au bas Moyen Âge et se propageait rapidement en se transfor-

mant souvent en conte populaire. A maints endroits, l'histoire poitevine fut reprise dans un contexte local. On y raconta comment la fée Mélusine avait bâti une tour ou un château, de la même façon qu'elle l'avait fait pour les Lusignan dans le roman d'origine.

Il est assez difficile de déterminer quand précisément la légende de Mélusine gagna le Luxembourg – au XVI^e siècle un auteur d'origine locale associait déjà l'Empereur Henri VII de la Maison de Luxembourg à Mélusine¹. Au même moment se trouvait dans la ville de Luxembourg une tour fortifiée qu'on appelait «la tour de Mélusine» et qui indique l'existence d'un mythe local. La première référence pourrait être un simple jeu d'esprit d'un auteur humaniste; la tour urbaine de son côté fut détruite à la fin du XVII^e siècle. Faute de sources historiques, il semble aussi évident que la résurgence de la légende au Luxembourg ait été liée à un accroissement de popularité de Mélusine dans la littérature romantique française et surtout allemande.

Les premières versions écrites de la légende émergèrent dans la ville de Luxembourg peu avant le milieu du XIX^e siècle, à un moment où la ville était toujours fortifiée. Le thème fut adapté et l'histoire changée pour mieux l'intégrer dans le contexte local. La légende acquit vite une très forte popularité et se propagea selon plusieurs versions différentes: les unes se concentraient sur la relation entre Mélusine et Sigefroid, les autres se limitaient à présenter la réapparition de la fée à un soldat de la garnison de la ville.

Les origines mythiques

L'invention d'êtres légendaires a toujours permis aux hommes de se doter d'origines anciennes, d'autant plus prestigieuses qu'elles étaient mythiques ou surnaturelles. Voilà une première fonction de la narration de Mélusine, qui joua non seulement à Luxembourg, mais partout et à chaque instant où elle fut relatée. En unissant le comte Sigefroid à cette fée fabuleuse, la légende permit aux seigneurs locaux de se doter d'un puissant mythe d'origine. Ce processus trouva un terrain fécond à cause du manque de témoignages historiques pour la période de Sigefroid, le X^e siècle. Bien entendu, les historiens connaissent aujourd'hui le nom de l'épouse du Sigefroid historique, la comtesse Hedwige; mais l'identification du père du comte reste obscure et demeure l'objet de multiples débats scientifiques jusqu'à nos jours.

Selon la légende, avant que Mélusine et Sigefroid ne se rencontrent, les lieux qui deviennent Luxembourg ne sont que



Ce timbre nous montre «La Belle Mélusine» sur la rive de l'Alzette sous les murs de la ville de Luxembourg qu'on peut reconnaître à l'arrière-plan. On voit que l'artiste utilise tous les attributs physiques qui se sont imposés au cours du temps: femme très jeune et belle, cheveux longs, seins nus et queue de poisson.



L'ambiguïté de la fée d'origine poitevine comme objet de désir et mère de la nation fait qu'elle est devenue une image forte dans la mémoire collective au Luxembourg et plus particulièrement dans celle de la capitale. Elle y est souvent utilisée comme mascotte.

Photo : Martin Uhrmacher

forêts et rivière. Mélusine représente donc l'élément mythique qui par son union avec Sigefroid, le comte civilisé, fait commencer l'histoire nationale. C'est par leur union que les forêts font place au château et à la ville de Luxembourg. Par ailleurs, le comte Sigefroid est stylisé comme premier comte de Luxembourg par la mythologie populaire et célébré comme père de la ville, du pays, voire de la nation, même si les notions de «ville», de «pays» et de «nation» sont évidemment anachroniques pour l'époque. Par conséquent, Mélusine se voit attribuer le rôle de mère symbolique de toute la population luxembourgeoise, une fonction qu'elle partage avec d'autres lieux de mémoire, tels que la comtesse Ermesinde, la Consolatrice des Affligés et la Grande-Duchesse Charlotte.

Il n'est pas surprenant que l'apogée de la production de récits mélusiniens luxembourgeois date de la fin du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle. Ce fut à cette époque que les Luxembourgeois se dotaient de leur «histoire nationale», que les thèmes historiques étaient très en vogue et que le romantisme stimulait la recherche d'une atmosphère «médiévale» si caractéristique de la légende de Mélusine.

La femme séduisante

Un des plus grands pouvoirs de Mélusine et un des secrets de sa popularité réside dans son charme. Rares sont les auteurs qui manquent de mettre en évidence ses attributs physiques : la physionomie plaisante, les longs cheveux blonds, sa poitrine dénudée². On retrouve ces caractéristiques dans toute représentation visuelle. Par là, Mélusine devient donc aussi symbole de fécondité, un rôle qui lui advient de toute façon comme fondatrice de châteaux et lignages. Ainsi, c'est grâce à sa beauté qu'elle peut «ensorceler» le comte Sigefroid, qui par conséquent aménage le château pour y vivre avec cette femme ravissante.

Beaucoup de récits locaux précisent qu'après la découverte de sa vraie nature par son mari, Mélusine est maudite et engloutie par le rocher du Bock. La pensée d'une libération possible donna naissance à d'autres légendes. Elles racontent comment Mélusine réapparaît sur le rocher à des intervalles réguliers pour séduire de jeunes hommes, très souvent des

gardes de la garnison prussienne du XIX^e siècle, afin de les soumettre à des épreuves étranges pour ainsi contribuer à la libération de sa captivité magique³. Parfois elle prend même la forme d'un grand serpent auquel il faut arracher la clef qu'il tient entre ses dents.

Ce n'est donc pas par hasard qu'une discothèque au pied du rocher, au faubourg de Clausen, a repris le nom de « Melusina », en essayant d'utiliser les charmes de la nymphe pour attirer les clients, tout en profitant de la symbolique du lieu.

Le symbole de la ville de Luxembourg

Un aspect qui caractérise la Mélusine luxembourgeoise à travers les âges, c'est sa relation étroite avec la ville de Luxembourg et la rivière de l'Alzette. C'est ici que sa rencontre avec Sigefroid a lieu, c'est ici qu'elle est entrée dans la mémoire locale. De nos jours, on peut noter ainsi un certain désir d'identification au mythe. Ainsi, des associations très diverses la prennent pour mascotte, telles par exemple le Sub-Aqua Club Luxembourg, une des deux sections soroptimistes locales et l'Office du Tourisme. De même la nouvelle exposition permanente du Musée d'Histoire de la Ville de Luxembourg (prévue pour 2007) commencera par un espace sur Mélusine, comme symbole du lieu, du rocher, du fleuve.

Expression d'un conservatisme provincial

Les valeurs symboliques de Mélusine n'ont guère changé depuis la fin du XIX^e siècle. De plus, on remarque qu'elle reste avant tout une figure littéraire. Il est intéressant de noter que la littérature avant-gardiste du début du XX^e siècle prit du recul par rapport au mythe de Mélusine: elle le dénonçait comme l'incarnation du retard provincial du Luxembourg par rapport aux grandes villes où les auteurs avaient souvent fait leurs études⁴. Mélusine fut utilisée pour montrer l'hypocrisie prêtée à une population conservatrice⁵. Cette perspective a même pu se manifester dans des médias plus populaires, comme les bandes dessinées *Superjhem* qui représentent Mélusine comme objet sexuel profane⁶.

Parallèlement, Mélusine devient de plus en plus un thème folklorique. Parmi les médias mélusiniens du XIX^e siècle se trouve avant tout la littérature « sérieuse ». Les poèmes et récits, comme par exemple ceux de Nicolas Welter et Nicolas Gredt, essaient de recréer une atmosphère authentique ou une ambiance romantique. Le XX^e siècle, par contre, a vu une évolution vers les comédies, parodies et histoires pour enfants; une évolution qui trouve son apogée dans la pièce de théâtre de Jemp Schuster ou celle d'Et. Clement.



Photo: Piri Péporté

Fin 2005 le «Luxembourg City Tourist Office» offrait en cadeau à ses clients et fournisseurs une souris d'ordinateur dans laquelle flottait une Mélusine. Elle est donc bien devenue une mascotte de la ville.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE :

- ARRAS, Jean d' : Mélusine. Roman du XIV^e siècle. Ed. STOUFF, Louis. Genève 1974.
- CEDERSTOLPE, Theodor von : Sagen aus Luxemburg. Luxembourg 1843.
- GREDT, Nicolas: Sagenschatz des Luxemburger Landes. Luxembourg 1883.
- KAUDER, Jean-Pierre : La légende de Mélusine. Contribution à l'histoire de la fée poitevine. In : Gymnase grand-ducal d'Echternach. Programme publié à la clôture de l'année scolaire 1903-1904. Luxembourg 1904, p. 1-66.
- LECH, Pierre : La ville de Luxembourg vue par les écrivains luxembourgeois de langue allemande ou «le complexe de Mélusine». In: La ville de Luxembourg. Ed. TRAUSCH, Gilbert. Anvers 1994, p. 437-447.
- MADDOX, Donald / STURM-MADDOX, Sara (éds.): Melusine of Lusignan. Founding Fiction in Late Medieval France. Athens 1996.
- MARGUE, Michel: La fée Mélusine. Le mythe fondateur de la Maison de Luxembourg. In: Bestiaire d'Ardenne. Les animaux dans l'imaginaire. Des gallo-romains à nos jours. Bastogne 2006, p. 129-137.
- WELTER, Nicolas: Siegfried und Melusine. Berlin 1900.

Ermesinde

IL FAUT AVOUER qu'aujourd'hui la comtesse Ermesinde est moins connue que les deux autres personnages clés «médiévaux» – les sondages des vingt dernières années l'ont toujours placée derrière le «héros national» Jean l'Aveugle et le «père fondateur» Sigefroid. Néanmoins, elle reste toujours une figure historique importante sur le plan national et plus particulièrement pour la région entre Steinfort et Arlon; pour de nombreuses personnes, elle demeure une des femmes les plus remarquables de l'histoire luxembourgeoise.

Une comtesse namuroise

Ermesinde naquit en 1186 et fut enfant unique, et donc l'héritière, d'Henri IV, comte de Namur et de Luxembourg. Son père décéda assez tôt après sa naissance et ses territoires furent partagés entre l'empereur et son neveu, Baudouin de Flandre. Par conséquent, la princesse grandit dans les cours françaises des comtes de Champagne et de Bar, où elle fut mariée au comte Thibaut de Bar en 1197. Par ce mariage, le comte de Bar se rendit maître des domaines ancestraux de son épouse. Thibaut mourut avant que son épouse ne pût lui donner un héritier. Le remariage assez rapide d'Ermesinde avec Waléran de Limbourg lui assurait la possession des terres de Luxembourg; en plus son mari lui apporta le marquisat d'Arlon en dot. Après le décès de son deuxième époux, Ermesinde s'adjoignit son fils aîné Henri. Elle mourut en 1247 et trouva une première sépulture dans l'église de la nouvelle abbaye de Clairefontaine.

Le culte d'Ermesinde

Une des racines de la mémoire d'Ermesinde se situe à Clairefontaine qui connut une histoire mouvementée. L'abbaye, dont la fondation est attribuée à l'initiative d'Ermesinde, fut démolie lors de l'avancée des troupes révolutionnaires françaises en 1793. Une cinquantaine d'années plus tard, le territoire fut acquis par



Sceau de cire brune-rouge de la comtesse Ermesinde. Landeshauptarchiv Koblenz, 96.107, Januar.1238

La plus ancienne représentation de la comtesse se trouve sur son sceau comtal. Le but du sceau n'est pas de donner une image réaliste de la comtesse, mais d'exprimer son pouvoir. Malgré le fait que le sceau montre une femme stéréotypée, c'est cette image d'une femme fine et élégante qui est à l'origine de toute représentation moderne d'Ermesinde.



Vitrail de la chapelle de Clairefontaine réalisée par Charles Arendt pour abriter la nouvelle sépulture de la princesse. Le sujet du vitrail, la vision d'Ermesinde, illustre sa piété et fait référence directe à l'abbaye cistercienne dont les pères jésuites d'Arlon se voulaient les successeurs.

les pères jésuites d'Arlon pour y construire la maison de retraite de leur noviciat. Le passé médiéval et surtout la présupposée fondatrice de l'abbaye donnaient aux jésuites la possibilité de se doter d'une tradition ancienne et de lancer un mouvement de vénération pour la comtesse assimilé au culte de Notre-Dame. Ils redécouvrirent les ossements de la princesse, jadis supposés perdus, et construisirent une chapelle néo-romane juste à côté des ruines de l'ancienne abbaye pour y installer une nouvelle sépulture.

L'image de la princesse favorisée par les jésuites était celle d'une comtesse fort pieuse. Ils mirent en évidence la légende de la fondation de l'abbaye qui raconte comment Ermesinde rendait visite aux alentours de Clairefontaine. En s'endormant à côté d'une fontaine, elle eut une vision de la Vierge portant dans ses bras le Christ revêtu d'une peau de brebis marquée d'une croix noire. Un ermite local convainquit alors Ermesinde que cette vision l'invitait à fonder un monastère cistercien. Cette légende date probablement du début du XVI^e siècle. Propagée par les jésuites, elle fut reprise dans la littérature populaire du XX^e siècle¹.

Des recherches récentes limitent le rôle de la comtesse à la seule volonté de fondation, attribuant à son fils Henri V la mise en pratique des projets de sa mère².

La princesse libérale

Une image bien différente mais avec un rayonnement tout aussi important est liée à la ville de Luxembourg : il s'agit de la représentation d'Ermesinde comme princesse libérale. Les historiens du XIX^e siècle voyaient en effet dans la politique d'affranchissement de certaines villes du comté par Ermesinde l'origine des droits libéraux. Si la recherche contemporaine montre clairement que ces gestes reposaient avant tout sur les intérêts de la comtesse, les historiens de la Société archéologique voyaient les «libertés» accordées comme l'expression d'un geste philanthrope et magnanime de la princesse. Ignace de la Fontaine écrit en 1852: «Si le comte Sigefroy ... est incontestablement le créateur, ou, si l'on veut, le constructeur du château de [Luxembourg], lui ..., ne l'a peuplé que de serfs y appelés de ses innombrables domaines, ce fut sa descendante, la comtesse Ermesinde, qui doit être envisagée comme la véritable fondatrice d'une ville devenue importante seulement à la suite de sa charte d'affranchissement, laquelle effaça de ses habitants l'ignominie de la servilité et leur imprima le caractère d'hommes libres et de bourgeois...»³. Lorsque François-Xavier Würth-Paquet rassembla les chartes de «l'ancien Pays-Duché» de Luxembourg, il commença le projet en rendant hommage à Ermesinde et publia le premier tome sur son règne, et non pas sur celui d'un de ses prédécesseurs. Lentement son rôle impor-

Photo: Claudy Raskin, Musée en Piconrue



tant dans le développement de la ville fut étendu vers l'ensemble du comté de Luxembourg. Nicolas van Werveke le formulait déjà dans un discours en 1897: «Sigefroid en acquérant le château, était devenu le fondateur de la famille comtale de Luxembourg; Ermesinde en devint le premier véritable souverain...».

La Trinité Ermesinde – Sainte Vierge – Charlotte

Ainsi commence une tradition qui se développera jusqu'au milieu du XX^e siècle, voire au-delà. Ermesinde prenait une dimension nationale en devenant la «deuxième fondatrice du pays de Luxembourg». Il faut toutefois souligner que cette nouvelle symbolique englobait les deux idéaux de la princesse pieuse et libérale.

Le relief du cercle municipal à Luxembourg est probablement le plus célèbre témoignage architectural représentant la comtesse Ermesinde. Le bâtiment est un des plus importants centres communaux, et la scène de la remise de la lettre d'affranchissement est utilisée afin de rendre honneur à la personne qui institua «l'autonomie» municipale.

Photo: Sonja Kmec



A. Z. Luxemburger illustrierte Wochenschrift 32 (1936), p.

Lors de la célébration du 700^e anniversaire de la remise de la lettre d'affranchissement à la ville d'Echternach, une femme déguisée en Ermesinde remet un fac-similé de la charte à la Grande-Duchesse. Le symbolisme «bourgeois» était alors adopté par la monarchie; la dimension civique devenait nationale.

Dès l'émergence de cette symbolique nationale, un rattachement progressif d'Ermesinde au culte de Notre-Dame de Luxembourg, ainsi qu'à la Grande-Duchesse Charlotte peut être observé. Elle fut intégrée au triptyque des femmes que la nation jugeait comme les plus «importantes» de son histoire : trois figures «mères» de la nation. L'association d'Ermesinde à la Sainte Vierge peut être ramenée à l'action des pères jésuites qui étaient les principaux promoteurs du culte de la Vierge, patronne de la ville et du pays de Luxembourg. Le lien avec la Grande-Duchesse s'affichait de manière éclatante lors de la cérémonie du 700^e anniversaire de l'affranchissement d'Echternach en 1936. Dans son discours, le ministre d'Etat, Joseph Bech, le met au point. Il loue la «magnifique» juxtaposition des deux noms Ermesinde et Charlotte sur la plaque commémorative de l'occasion, si appropriée, ajoute-t-il, comme «aujourd'hui aussi, dans ce temps difficile, notre princesse ne vit que pour le bonheur du pays ! Elle est notre meilleure garantie pour que nous restions ce que nous sommes : un libre pays, un pays de liberté !»⁴. Récemment, une biographie comparée Ermesinde-Charlotte par Gilbert Trausch revenait sur ce lien entre les deux grandes dames de l'histoire nationale⁵.

Symbole des deux Luxembourg

Nonobstant le caractère national luxembourgeois du lieu de mémoire, Ermesinde a son centre de vénération surtout au pays d'Arlon. Historiquement, c'est par suite du contrat de mariage entre Ermesinde et Waléran que le marquisat d'Arlon entra sous la domination des comtes de Luxembourg – Ermesinde est donc devenue un point de référence pour la région et répond souvent aux besoins d'une figure d'identification régionale⁶. D'autre part, elle représente aussi un irrédentisme latent de la part du Grand-Duché.

Ce caractère double est reflété par l'ambiguïté du site de Clairefontaine. Ce lieu, surnommé le «Saint-Denis luxembourgeois» à cause des tombeaux de la famille comtale de Luxembourg placés dans l'ancienne abbaye, se trouve sur le territoire belge depuis le partage de 1839. Depuis la redécouverte des ossements, le tombeau d'Ermesinde attire des «pèlerins» des deux côtés de la frontière. Quand en 1994 les ossements de la comtesse furent volés, puis retrouvés (1996), l'Etat luxembourgeois décida de réagir : la chapelle avec la sépulture de la comtesse fut rénovée avec le soutien financier du gouvernement grand-ducal. La nouvelle mise au tombeau en juin 2000 fut organisée par les autorités belges qui rendirent aussi les honneurs militaires à la dépouille, avec la participation d'autorités publiques grand-ducales, dont le ministre de la culture et le maire de Steinfort.



Masquer la discontinuité dynastique

Il peut être utile de comparer la mémoire d'Ermesinde avec son oubli relatif, afin de discerner plus clairement les mécanismes et les intentions envisagés qui se cachent derrière la construction du lieu de mémoire. Dans le cas d'Ermesinde, la situation est claire : ses deux maris ne sont pas entrés dans la mémoire nationale. Ceci n'est pas dû à une attitude proto-féministe de l'historiographie traditionnelle luxembourgeoise, mais reflète l'expression d'un message politique. Le poids que l'on continue à accorder à la figure d'Ermesinde aide à camoufler le changement de dynastie, qui eut lieu lors du mariage avec Waléran de Limbourg et l'accession au trône de leur fils Henri V. Est ainsi créée l'impression d'une continuité dynastique ininterrompue

Le sarcophage du XIX^e siècle est fabriqué dans le style néo-romantique « médiéval ». De marbre en apparence, il est en fait en bois. La chapelle dans laquelle il se trouve est sur territoire belge, mais on y a planté le drapeau national luxembourgeois. Cette symbiose symbolise parfaitement le caractère hybride du lieu.

Photo: Archives Luxemburger Wort



Archives Luxemburger Wort

de Sigefroid à Sigismond, à laquelle les monarques de l'époque contemporaine furent d'ailleurs rattachés. C'est une dynastie «luxembourgeoise» qui est donc retenue, et non pas une dynastie «limbourgeoise», ce qu'elle était au sens strict de la tradition généalogique, ainsi qu'aux yeux des princes médiévaux d'Henri V à Jean l'Aveugle. Le but était de renforcer l'idée d'un âge d'or médiéval «luxembourgeois», interrompu par les «dominations étrangères», avant d'être ressuscité lors de la création de l'Etat moderne sous la dynastie des Orange-Nassau, puis des Nassau-Weilburg.

Le vitrail de la cathédrale surplombant la tribune grand-ducale inclut une reproduction du sceau de la comtesse, dont certains éléments (sceptre fleurdelisé et coiffe) sont repris dans la représentation de la comtesse elle-même.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE :

- JOSET, Camille-Jean : Ermesinde (1186–1247). Fondatrice du Pays de Luxembourg. Arlon 1947.
- MANDY, Jean-Pierre : Clairefontaine. Histoire des ruines de la vallée de Clairefontaine. Luxembourg 2000.
- MARGUE, Michel (éd.) : Ermesinde et l'affranchissement de la ville de Luxembourg. Etudes sur la femme, le pouvoir et la ville au XIII^e siècle (PMHVL, CLUDEM 7). Luxembourg 1994.
- MARGUE, Michel : Ermesinde Gräfin von Luxemburg (1186–1247). In : Rheinische Lebensbilder, vol. 15. Ed. HEYEN, Franz-Josef. Cologne 1995, p. 24–25.
- MEYERS, Joseph : Ermesinde 1186–1247 (Extrait de la Biographie Nationale du Pays de Luxembourg fascicules III, IV et V). Luxembourg 1954.

Jang de Blannen

Johann der Blinde

WENN ES in der kollektiven Erinnerung in Luxemburg einen Helden gibt, so ist dies Johann der Blinde (Jang de Blannen / Blanne Jang). In den Umfragen der letzten 20 Jahre belegte er immer einen der ersten Plätze unter den bekanntesten Personen der „Luxemburger Geschichte“, übertroffen allein von der Großherzogin Charlotte.

König von Böhmen, Graf von Luxemburg

Als im Jahre 1308 Heinrich VII. von Luxemburg zum Römischen König gewählt wurde, ernannte er seinen noch minderjährigen

Sohn Johann zu seinem Nachfolger als Grafen in Luxemburg. Der Vater verheiratete ihn mit der böhmischen Erbin Elisabeth und sicherte ihm so die Königskrone Böhmens. Johann kam daher schon in jungen Jahren eine wichtige Stellung im Reich zu, die nach dem frühen Tod seines Vaters 1313 noch an Bedeutung gewann. Auch wenn er sich nicht als dessen Nachfolger als römischer König durchsetzen konnte, hielt ihn das nicht von einer aktiven Reichspolitik ab. Er betrieb eine intensive Territorialpolitik, nahm an Kreuzzügen in Litauen teil, engagierte sich politisch in Norditalien und rühmte sich seiner guten Beziehungen zum französischen Hof. Um das Jahr 1340 verlor er



Œuvres de Guillaume de Machaut, Paris, Bibliothèque Nationale de France, s. fr. 1584, f°16v°

Eine Abbildung Johannis aus Guillaume de Machauts *Jugement du Roy de Behaigne*. Der Autor berichtet hier, wie Johann einem fiktiven höfischen Gericht vorsitzt. In seinen späteren Schriften setzt de Machaut das Bild Johannis in einen mehr ritterlichen Kontext; er trägt so entscheidend zur Entstehung des Mythos bei.



Johanns Teilnahme an der Schlacht von Crécy und sein Tod im Kampf hat seit dem Mittelalter den größten Eindruck hinterlassen. Auch ein Fenster der Kathedrale erinnert an die Heldentat.

Archives Luxemburger Wort

nach langem Krankheitsverlauf endgültig sein Augenlicht, was ihm posthum den Beinamen „der Blinde“ einbrachte. 1346 starb er in der Schlacht von Crécy auf französischer Seite kämpfend. Kurz vor seinem Tod gelang es ihm noch, seinen Sohn Karl als römischen König durchzusetzen. Lange unterschätzt waren seine geschickte Finanzpolitik und erfolgreiche Diplomatie, die seit dem Mittelalter von seinem Image als Ritter überlagert wurden.

Schon zu Lebzeiten sicherte sich Johann ein hohes Ansehen durch seinen ritterlichen Lebensstil: Er nahm an Turnieren teil, präsentierte sich in standesgemäßem Prunk und zog in den Kampf gegen die „Heiden“ des Baltikums. Letzteres wurde damals als prestigereicher ritterlicher Kreuzzug betrachtet. Sein Ruf beruhte auch auf einer gut konzipierten Propaganda. An Johanns Hof lebte Guillaume de Machaut, der wohl größte Poet des 14. Jahrhunderts. Nach dem Tod seines Gönners half de Machaut, ihn als Personifikation des idealen Ritters in Erinnerung zu halten. Andere Chronisten, wie Jean Froissart, trugen weiter zur Verbreitung dieses Bildes bei. Sie sahen Johanns Tod auf dem Schlachtfeld oft sehr nostalgisch, als Symbol eines vergangenen Ritterideals. Sein Heldentod ist zweifellos ein Hauptelement des Mythos; er sollte auch noch im 20. Jahrhundert sehr romantisch gedeutet werden.

Das Erwachen eines Geschichtsbewusstseins

Nach seinem Tod wurde Johann der Blinde an verschiedenen Stellen in der Stadt Luxemburg beigesetzt. In den Wirren der Französischen Revolution und der Folgejahre gelangten seine Gebeine in den Besitz des Industriellen Jean-François Boch-Buschman. Dieser übergab sie als Geschenk an den preußischen Thronfolger Friedrich-Wilhelm, der in Kastell an der Saar eine weithin sichtbare Grabanlage erbauen ließ. Als die Öffentlichkeit in Luxemburg davon erfuhr, regte sich langsam Widerstand, war doch König Johann der einzige Herrscher Luxemburgs gewesen, der in Luxemburg bestattet worden war und dessen Gebeine zu dieser Zeit noch existierten.

Das Aufbegehren besaß ein kreatives Potenzial. Im Jahre 1839 wollte der Luxemburger P. A. Lenz, seiner Zeit Professor an der Universität von Gent, die Luxemburger an ihre versäumte „Pflicht“ erinnern, die sie für die Überreste des Grafen hätten; er schrieb sogleich eine kurze, sehr anerkennende Biographie Johannis¹. Interessant ist auch, dass Lenz in einer früheren Schrift Johann als Belgier darstellte, Boch-Buschmann ihn jedoch als Deutschen sah². Beide Ansichten illustrieren die Abwesenheit eines Luxemburger Nationalgefühls zu dieser Zeit; erst Lenz' Biographie von 1839 lässt erste Anzeichen erkennen, den König von Böhmen als Luxemburger darzustellen.



Photothèque de la Ville de Luxembourg, Réf. 1946/4/5811

Johann der Blinde entwickelte sich in der Folgezeit zum Liebling vieler Historiker, die den seit dem Mittelalter bestehenden Heldenmythos wieder aufleben ließen. Im Jahre 1865 schrieb Jean Schötter die wahrscheinlich erste historisch-wissenschaftliche Monographie eines in Luxemburg beheimateten Historikers, eine zweibändige Lebensbeschreibung Johanns des Blinden. Es sind jedoch nicht nur Geschichtsbücher, sondern vor allem Schulbücher, die den Held ins allgemeine kollektive Gedächtnis brachten. Johanns Tod in Crécy, der nach Froissarts Vorlage oft als heroischer Selbstmord gedeutet wurde, diente als Inspiration für mehrere Gedichte; zu den bekanntesten zählen wohl die von Mathias Monegast und Nic Welter³.

Je populärer Johann wurde, umso mehr nahm die Bevölkerung Anstoß an seinem Grab in fremden Landen. Als 1844 auch in Luxemburg für die Fertigstellung des Kölner Doms gesammelt wurde, stieß die Aktion auf Gegenwehr⁴. Anstatt sich an einem deutschen Denkmal zu beteiligen, sollte man doch vielmehr ein eigenes errichten, so etwa für Johann den Blinden. Da der preußische König Friedrich-Wilhelm versprochen hatte, Johanns Überreste an Luxemburg zu übergeben, falls man hier ein würdiges Grabmal errichten würde, wurde in den Jahren 1870-72 intensiv an einem solchen geplant. Das Projekt schlug aber fehl, da die hierfür vorgesehenen Geldmittel für das

Große Feierlichkeit anlässlich Johanns „Heimführung“ am 24. August 1946. Der Sarg wurde von der luxemburgischen Armee von der deutschen Grenze aus durch das Land und die Straßen der Hauptstadt eskortiert. Höhepunkt des Tages war die militärische Zeremonie auf dem Wilhelmsplatz in Anwesenheit der großherzoglichen Familie, einer Vielzahl nationaler und ausländischer Würdenträger sowie einer großen Menge Schaulustiger.



Zum 650. Jubiläum der Gründung der Schobermesse erschien ein Gedenkteller, der das Reitersiegel Johanns zeigt.

Foto: Pit Péporté



Eine der ersten nach dem Zweiten Weltkrieg geprägten luxemburgischen Münzen zeigt den Erbgroßherzog Jean zusammen mit Johann dem Blinden.

PROBST, Robert: Le centenaire de notre dynastie raconté par les monnaies.
In: Le centenaire de notre dynastie raconté par les monnaies et médailles. Hrsg. BCEE.
Luxemburg 1990

dringlicher erscheinende Denkmal der vor kurzem verstorbenen Prinzessin Amalia verwendet wurden. Wichtig ist aber auch der politische Kontext dieses Projektes: Es sollte Ausdruck eines luxemburgischen Nationalgefühls sein, das sich gegen die Bismarcksche Expansionspolitik stellte.

Der frankophile Nationalheld

War Johann der Blinde im 19. Jahrhundert vor allem gegen Preußen instrumentalisiert worden, so wird er Anfang des 20. Jahrhunderts als deutlich pro-französisch dargestellt. Seine Beziehungen zum französischen Königshof wurden als Frankophilie im modernen Sinn umgedeutet. Ausdruck fand dies schon 1905 bei der Einweihung eines Monumentes in Crécý. 41 Jahre später zeigte es sich noch deutlicher: Am 24. August 1946, dem 600. Jahrestag der Schlacht von Crécý, wurden Johanns Gebeine nach Luxemburg überführt; es war, wie damals auf anachronistische Weise behauptet wurde, Johanns „Heimkehr“. Die nach dem 2. Weltkrieg in Deutschland stationierte französische Besatzungsmacht hatte dies ermöglicht. Von einer Armee-Eskorte begleitet wurde der Sarg vorbei an Massen von Schaulustigen in die Stadt Luxemburg gebracht und hier von allen nur denkbaren Würdenträgern empfangen. Nach einer militärischen Zeremonie auf dem Wilhelmsplatz wurden die Überreste in der Kathedrale beigesetzt. Viele Redner priesen Johann während der Hauptfeier als Vorreiter der guten luxemburgisch-französischen Beziehungen.

Es ist dies wahrscheinlich auch ein Grund dafür, warum sich die Erinnerung an Johann gegen die Erinnerung an seinen Vater und seine Nachfahren durchsetzen konnte. Einerseits besaßen Letztere nicht den Stoff zum ritterlichen Helden und ihre Biographien waren eher rational und darum unromantisch. Andererseits ist es auch schwieriger, ihnen eine frankophile

Der Einband einer rezenten Publikation zu Johann dem Blinden zeigt wie sein Bild, ganz im Trend der Zeit, eine sehr europäische Dimension erhält.

Un itinéraire européen. Jean l'Aveugle, comte de Luxembourg et roi de Bohême 1296-1346. Hrsg. MARGUE, Michel. Luxemburg 1996

UN ITINÉRAIRE EUROPÉEN

JEAN L'AVEUGLE, COMTE DE LUXEMBOURG ET ROI DE BOHÊME
1296-1346



Haltung zuzuschreiben und wegen ihrer ungleich größeren politischen Bedeutung im Reich sind sie auch weit stärker von der deutschen Geschichtsschreibung geprägt. Es mag darum nicht verwundern, dass Johann im Zuge der Germanisierungspolitik während der Nazi-Okkupation etwas in den Hintergrund rückte, Heinrich VII. und Karl IV. jedoch als Symbole der historischen luxemburgischen Zugehörigkeit zum Reich hochgehalten wurden⁵.

Grandeur eines kleinen Landes

Eine weitere Konstante in der Instrumentalisierung Johanns ist die Größe, die er dem kleinen Luxemburg verleiht. Er symbolisiert eine Zeit, in der die Grafen von Luxemburg auf internationalem Niveau große politische Bedeutung erlangten und weite Teile Zentraleuropas beherrschten.

Um das Modell abzurunden, wurde ihm auch eine besondere Vorliebe für Luxemburg nachgesagt: Er wurde sozusagen integriert, zum Luxemburger nach modernem Vorbild. In diesem Zusammenhang wird auch oft auf die von ihm gegründete Schobermesse hingewiesen. Anfangs wurde die Verbindung zwischen Graf und Messe benutzt um Johanns Bild fester zu verankern. In den letzten Jahren, vor allem seit dem 650. Jubiläum der Messegründung, sind es eher die Verantwortlichen der Schobermesse, die Johanns Rolle betonen, um sich selbst eine Tradition zu geben.

Die Zeit Johanns des Blinden wird so zu einem Höhepunkt der Luxemburger Geschichte, an den man gerne anknüpft. In der Geschichtsdeutung des frühen 20. Jahrhunderts ist es der Ruhm dieser Zeit, der mit dem modernen Staat wiederaufstand. Nach dieser Ansicht verlor Luxemburg am Ende des Mittelalters für fast 400 Jahre seine Eigenständigkeit; es war

die Zeit der so genannten „Fremdherrschaften“. Das moderne Luxemburg jedoch sei demgegenüber getragen von den politischen Nachfahren Johanns.

In diesem Sinn wurde Johann der Blinde auch für die regierende Dynastie interessant. Bei der Renovierung des großherzoglichen Palastes wurde am Kamin des Waffensaals eine Reiterfigur Johanns angebracht; daneben findet man auch heute noch die Abbildungen der Wappen derjenigen Ritter, von denen man damals annahm, dass sie mit Johann in Crécy gefallen waren. Als die Monarchie in den Jahren nach dem Ersten Weltkrieg als Regierungsform umstritten war, wurde der 1921 geborene Thronfolger auf den Namen Jean getauft, einen Namen, der bis dahin weder in dem Haus Nassau-Weilburg noch im Haus Bourbon-Parma vertreten war⁶. Das Herrscherhaus versuchte sich fester in einen nationalen Kontext zu integrieren, um so die Stellung der Monarchie weiterhin zu legitimieren, indem es ganz klar die Verbindung zum glorreichen Luxemburger Mittelalter betonte und sich durch eine Identifikation mit dem frankophilen Johann von den deutschen Wurzeln des Hauses Nassau-Weilburg distanzierte.

Das 650. Todesjahr Johanns des Blinden (1996) gab Anlass für eine Ausstellung, ein wissenschaftliches Symposium und zwei wichtige Publikationen zum Thema. Außerdem wurde ein Projekt für ein neues Grabmal in Betracht gezogen, das aber wie die vorherigen nicht verwirklicht wurde.

Immer wieder wird die Sichtweise auf Johann der Entwicklung des luxemburgischen Nationalbewusstseins angepasst. Da sich viele Luxemburger in den letzten Jahren bewusst pro-europäisch darstellen möchten, wurde auch das Bild Johanns vom rein luxemburgischen Nationalheld hin zum Proto-Europäer gebogen, zu einem Herrscher, der es bereits im Mittelalter verstand, West- und Zentraleuropa zu verbinden⁷.

BIBLIOGRAPHIE:

- CAZELLES, Raymond: Jean l'Aveugle: comte de Luxembourg, roi de Bohême. Bourges 1947.
- Un itinéraire européen. Jean l'Aveugle, comte de Luxembourg et roi de Bohême 1296-1346. Hrsg. MARGUE, Michel. Luxemburg 1996.
- MAAS, Jacques: Johann der Blinde, emblematische Heldengestalt des luxemburgischen Nationalbewusstseins im 19. und 20. Jahrhundert. In: Johann der Blinde. Graf von Luxemburg, König von Böhmen. 1296-1346. Tagungsband der 9^{tes} Journées lotharingiennes 22.-26. Oktober 1996. Hrsg. PAULY, Michel. Luxemburg 1997, S. 597-622.
- SPANG, Paul: Die Grabstätten Johanns des Blinden. In: Jahrbuch für westdeutsche Landesgeschichte 19 (1993), S. 217-234.

Vauban

IM ZUGE DER EROBERUNGSPOLITIK des französischen Königs Ludwig XIV. wurde die Hauptstadt des damaligen Herzogtums Luxemburg vom Marschall de Créquy vor Ostern 1682 zwecks Aushungerung blockiert, um Weihnachten 1683 zwecks Einschüchterung mit Brandgeschossen bombardiert, schließlich im Mai 1684 nach einem Angriffsplan des Commissaire général des fortifications Sébastien Le Prestre de Vauban (1633–1707) belagert und Anfang Juni 1684 trotz erbittertem Widerstand der spanischen Garnison und der Luxemburger Stadtbürger erobert¹. Zur Sicherung der Kriegsbeute entwarf der nämliche Vauban alsdann unverzüglich Pläne, die von seinen Landsleuten zerstörten Festungswerke und Stadtbauten wiederaufzubauen, zu vergrößern und zu verbessern, was dann bis zum Abzug der Franzosen im Jahre 1697 schrittweise verwirklicht werden konnte².

Der erst 1703 zum Marschall erhobene Vauban selbst weilte, wenn überhaupt, dann immer nur sehr kurzfristig in den Mauern der Stadt Luxemburg. Dank spanisch-habsburgischer Ingenieure war die Festung Luxemburg schon vor seinem bautechnischen Eingreifen in Vaubans eigenen Worten „la meilleure place de l'Europe“³. Es waren österreichisch-habsburgische Ingenieure, welche später dann die Festung Luxemburg zum vielgerühmten „Gibraltar des Nordens“ ausbauten, während dieselbe ihren größten Ausbau im 19. Jahrhundert dank preußischer Festungsingenieure erhielt.

Dennoch hat vor allem Vaubans Wirken nicht nur im Stadtbild, sondern auch in der Erinnerungskultur der Ansässigen Spuren und Denkmäler hinterlassen⁴. So mag die Hauptstadt des heutigen Großherzogtums Luxemburg im eigentlichen wie auch im übertragenen Sinne als „Erinnerungsort“ an ihren ehemaligen Eroberer erscheinen, findet er daselbst doch nicht, in bunter Reihenfolge: Eurocity Vauban, Villa Vauban, Rue Vauban, Rundweg Vauban, Live at Vauban, Lycée Vauban, Lions Club Luxembourg – Fort Vauban, ja sogar einen Linster Vauban.

Doch für den Stadtluxemburger gibt es traditionell nur einen Vauban in oder besser vor seiner Stadt: „de Vaubang“. Dieser Name hat seinen Ursprung in der Nutzungsgeschichte des königlichen Militärszpitals, welches die Franzosen 1690 im Pfaffenthal nach den Anweisungen Vaubans fertig stellen ließen⁵. Nach dem Abzug der Österreicher im Jahre 1795 wurde es von den nachrückenden Franzosen im Jahre 1801 als „Caserne Vauban“ umfunktioniert; ein Name, welcher von den Preußen beibehalten wurde und auch den Luxemburgern geläufig war⁶. Deshalb wird 1820 die „rue de l'Hospice Militaire“ in „rue Vauban“ umbenannt⁷, wie die „Spidolsgaass“ auch heute offiziell noch heißt. Doch genossen der 1890 teilweise und 1954 gänzlich abgerissene „Vaubang“ sowie das entsprechende Viertel ob ihres desolaten baulichen und sozialen Zustandes einen eher zweifelhaften Ruf in der Stadt, wo sie bis heute sozialtypologische Erinnerungsorte darstellen⁸.

Auch den von Vauban gebauten Kasernen im Pfaffenthal und auf dem Rhamplateau haftete bis vor nicht allzu langer Zeit das Odium von Asylen für sozial Schwache an; ähnliches ließe sich zum Teil auch für die Vaubantürme des Pfaffenthals sagen. Auch das mittlerweile verschwundene, ortstypische Pfaffenthaler „Café du Vauban“ trug seinen Namen ganz offensichtlich nicht, um im Glanze historischer Erinnerung auf Kundenfang zu gehen, sondern schlicht und einfach, weil es sich im gleichnamigen Viertel befand, wo sich einst ein Wirtshaus an das andere reihte.

Doch inwiefern ruft nicht nur „de Vaubang“, sondern auch Vauban selbst bei nicht wenigen Stadtluxemburgern traditionell eher zwiespältige Gefühle wach?

Ein Paul Margue zum Beispiel findet es sehr merkwürdig, dass durch den Rundweg Vauban in Luxemburg derart eines Vauban gedacht werde, welcher zeitlebens nichts für die Luxemburger übriggehabt hätte, wie umgekehrt die Luxemburger auch nichts für Vauban. Vauban sei der Zerstörer und Eroberer Luxemburgs gewesen, und Ludwig XIV. hätte persönlich anrei-

dringen. Auf den umliegenden Höhen droht der Feind, denn wir schreiben das Jahr 1684. Vauban bedrängt die Stadt, spanische Krieger und die treuen, tapfern Einwohner wehren den Angriff ab. Der Tag hat



**Nicht Vauban ist der Held:
„Auf den umliegenden Höhen droht der Feind,
denn wir schreiben das Jahr 1684. Vauban bedrängt
die Stadt, spanische Krieger und die treuen,
tapferen Einwohner wehren den Angriff ab“.**

Die Franzosen vor Luxemburg (1684), Illustration von Michel Engels.
In: Ders.: Die Alzette. Poetisch-malerische Schilderung in Wort und Bild.
In: Ons Hémecht 4 (1898), S. 290-319

sen müssen, um die Gefühlswogen der wegen Vaubans Werk wütenden Bevölkerung zu glätten. Dass Vauban heutzutage in Luxemburg als genialer Konstrukteur der Festung in Erinnerung gehalten wird, sei letztendlich das Verdienst von Jemmy Koltz, welcher sich dadurch seine eigene Arbeit hätte sichern können⁹.

Und in der Tat: In seinem 1984 erschienen Aufsatz über „Les travaux de Vauban à Luxembourg. Sa renommée tardive à Luxembourg“ bekennt sich der genannte Jean-Pierre Koltz wie folgt zu seiner kreativen Rolle bei der Schöpfung der Vaubanerinnerung:

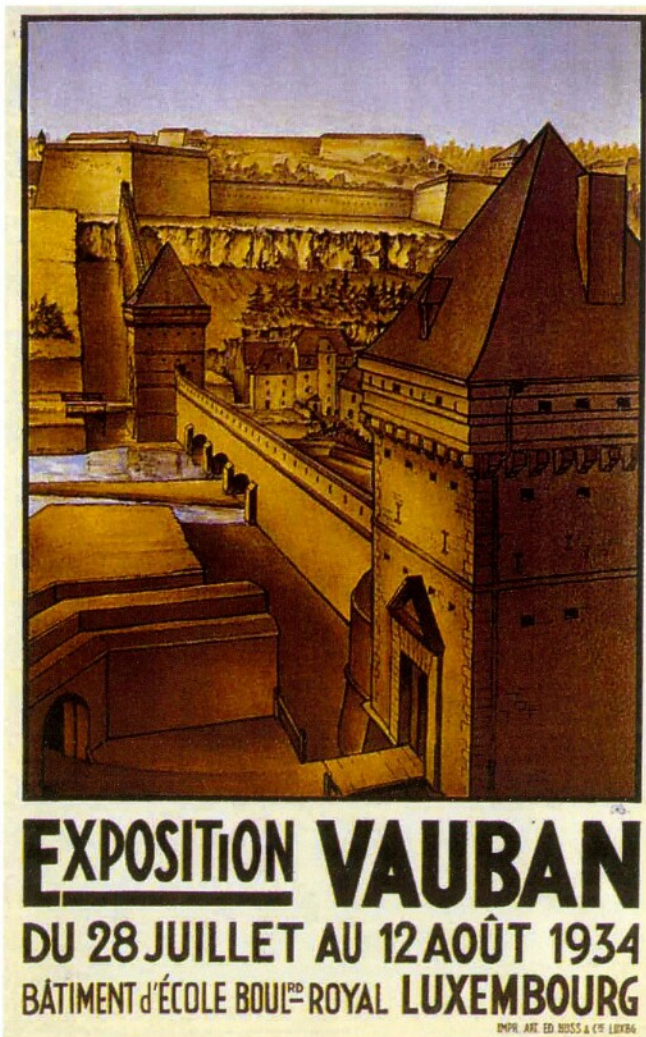
„Le souvenir de Vauban à Luxembourg s’est maintenu de par ses fortifications et ses bâtiments et cela notamment au Pfaffenthal. (...) Peu à peu, le nom du Maréchal apparaît dans les écrits. En 1850, son œuvre est évoquée par F.W. Engelhardt dans l’ouvrage: Geschichte der Stadt und Festung Luxemburg,

de même par J. Coster en 1867; en 1872, Michel Rodange cite dans son „Renert“ Vauban comme maître, „Meeschter“. Depuis 1881 les publications se suivent lentement. Ainsi: Knaff, Arth. „Belagerung“ en 1881, et „Augenzeugen-Bericht“ 1895; Lefort, Alfred, „Forteresse“ en 1898; Vannérus, J., „Siège“, 1898; Blanchart, Séb. Fr., „Histoire“, 1898; Wolff, Eugène, „Siège“, 1905. En 1934, nous trouvons comme auteurs luxembourgeois notamment: N. Margue, A. Steffen, J. Meyers, P. Medinger, J.-P. Koltz, en 1935 Ed. Probst, Koltz en 1944 et 1946 et dernièrement J. Dollar. – Les auteurs français sont légion...“¹⁰.

„Lorsque, depuis 1931, l’auteur de ces lignes a trouvé notamment aux archives militaires françaises une abondante documentation sur Luxembourg et sa forteresse, il a été fasciné par la personnalité du Maréchal de Vauban en général, et ses travaux en particulier. En 1933 il a pu visiter à Paris aux „Invalides“ l’exposition pour le Tricentenaire de la naissance de ce grand homme, et l’idée lui est venue de faire en 1934 une „Exposition Vauban“ à Luxembourg, pour commémorer le 250^e anniversaire de la transformation de la forteresse et de l’agrandissement de la ville de Luxembourg par cet ingénieur“ – so Ingenieur Koltz in einer euphemistischen Trouvaille zur Umschreibung der 1684 dank Vauban erfolgten feindlichen Einnahme Luxemburgs¹¹.

Der „grand Français qu’a été Vauban“, dessen „heures interventions“ ein „sentiment d’admiration et de reconnaissance“ wachrufen¹², wird dabei zum Katalysator der Entgermanisierung der Festung, die 1934 dadurch maßgeblich an Attraktivität gewinnen soll. Um eine Identifizierung mit jener austro-preußischen Festung zu vermeiden, welche Luxemburg anderthalb Jahrhunderte lang bis zur Entfestigung 1867 war, wird an die weit zurückliegende, 13-jährige, von Vauban eingeleitete und als „époque de prospérité pour notre pays“ gerühmte erste französische Besatzungszeit erinnert, die tourismusträchtigen Kasematten forciert mit Vauban in Verbindung gebracht¹³, und bezüglich der Urheberchaft von Luxemburgs Festungsglorie Vauban an Stelle der Habsburger gesetzt¹⁴.

Doch nur mit einem krönenden Konnex zum luxemburgischen Nationalgefühl kann der Vaubanerinnerung ein gefestigter Ort geschaffen werden. Dies geschieht denn auch in einem eigentümlichen Gedankengang: Da Vauban die Festung so großartig ausbaute, dass diese 1867 geschleift werden musste und daraus Luxemburgs Unabhängigkeit hervorging, ist Vauban als indirekte Hauptursache der heutigen Freiheit Luxemburgs zu würdigen: „Si bien qu’en commémorant le souvenir du grand homme de guerre qui fixa pour deux siècles l’aspect de la cité, nous exprimons en même temps à celui qui fut la cause indirecte et lointaine, mais pourtant principale, de nos libertés, notre gratitude nationale“¹⁵.



La Ville de Luxembourg. Du château des comtes à la métropole européenne. Hg. v. Gilbert Trausch. Antwerpen 1994, S. 342

Fremdenverkehrspropaganda und Kriegsvorbereitung: Die Vaubanausstellung war ursprünglich zusammen mit einer „Exposition du Grand Tourisme Français“ geplant, während die von J.-P. Koltz vermarkteten Festungskasematten alsbald durch ihn zu Luftschutzbunkern umgebaut werden. Die damalige grenzübergreifende Aktualität Vaubans gründet in der Tat auch in vergangenen und zukünftigen deutsch-französischen Kriegen. Sie beschert J.-P. Koltz nicht nur ausgedehnte Vortragstourneen durch Europa, sondern auch den geschätzten Besuch ranghoher französischer Generäle¹⁶.



Vauban der Eifrige: Darstellungen Vaubans als stadtbildprägender Erbauer in volksnahen Geschichtsbüchern und schulischem Unterricht haben viel zur Propagierung der Vaubanerinnerung beigetragen.

Vauban erneuerte durchgreifend die Befestigung Luxemburgs, Illustration von Emile Probst. In: MEYERS, Josef: Geschichte Luxemburgs. Luxemburg 1940, S. 176

Auch die Septembernummer 1934 von *Ons Hémecht* ist nach der „mémoire de nos valeureux ancêtres“ dem „génie de Vauban“ gewidmet. „Le siège et la prise de Luxembourg en 1684“ bescherten uns zwar „la ‚forteresse de Vauban‘“¹⁷, doch wird Vaubans Angriff als traumatische Katastrophe für die Stadtbewohner charakterisiert: Die Luxemburger „en grande majorité se ressentirent longtemps après 1684 des pertes subies par le grand désastre. La gloire de la future forteresse de Vauban fut à cette rançon“¹⁸.

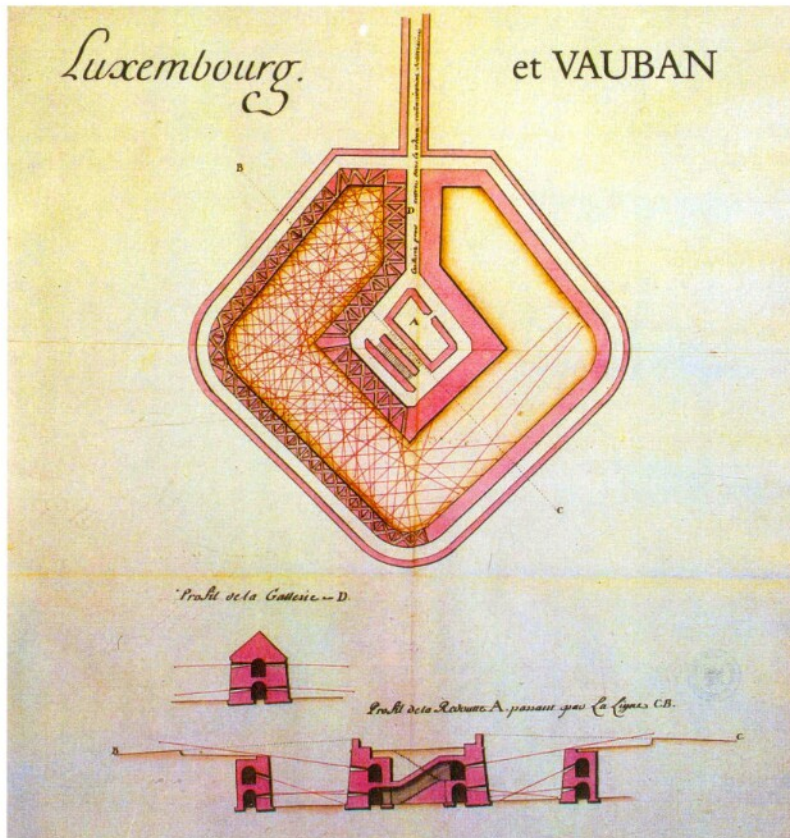
In der Jubiläumsausstellung zur Tausendjahrfeier der Stadt Luxemburg 1963 wird Vauban als Archetypus jener herrischen Eroberer inszeniert, wie sie Luxemburg und die Luxemburger lange Jahre ihrer Geschichte hindurch immer wieder erleben mussten¹⁹.

Benennungen wie Eurocity Vauban²⁰, Lycée Vauban²¹, Live at Vauban²², Villa Vauban²³, Lions Club Luxembourg – Fort Vauban²⁴ wollen mit einer Bezugnahme auf Vauban nicht nur dessen, sondern selbstverständlich auch die eigene Renommee vergrößern.



Foto: Patrick Dondelinger

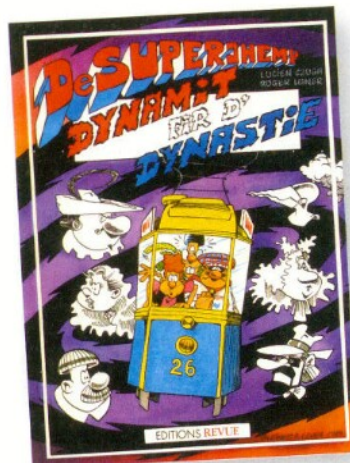
Vauban als apokalyptischer Antichrist:
Zur 300-Jahr-Feier der Erwählung der Mutter Jesu zur Stadtpatronin wird 1966 das Glasfenster *1684 – Destructio Luxemburgi* von Emile Probst in der Glaciskapelle installiert. Vauban fungiert hier als Darstellung des Undarstellbaren: der Verbrechen der deutschen Nationalsozialisten am Luxemburger Volk und dessen Beschützung durch die Muttergottes²⁵.



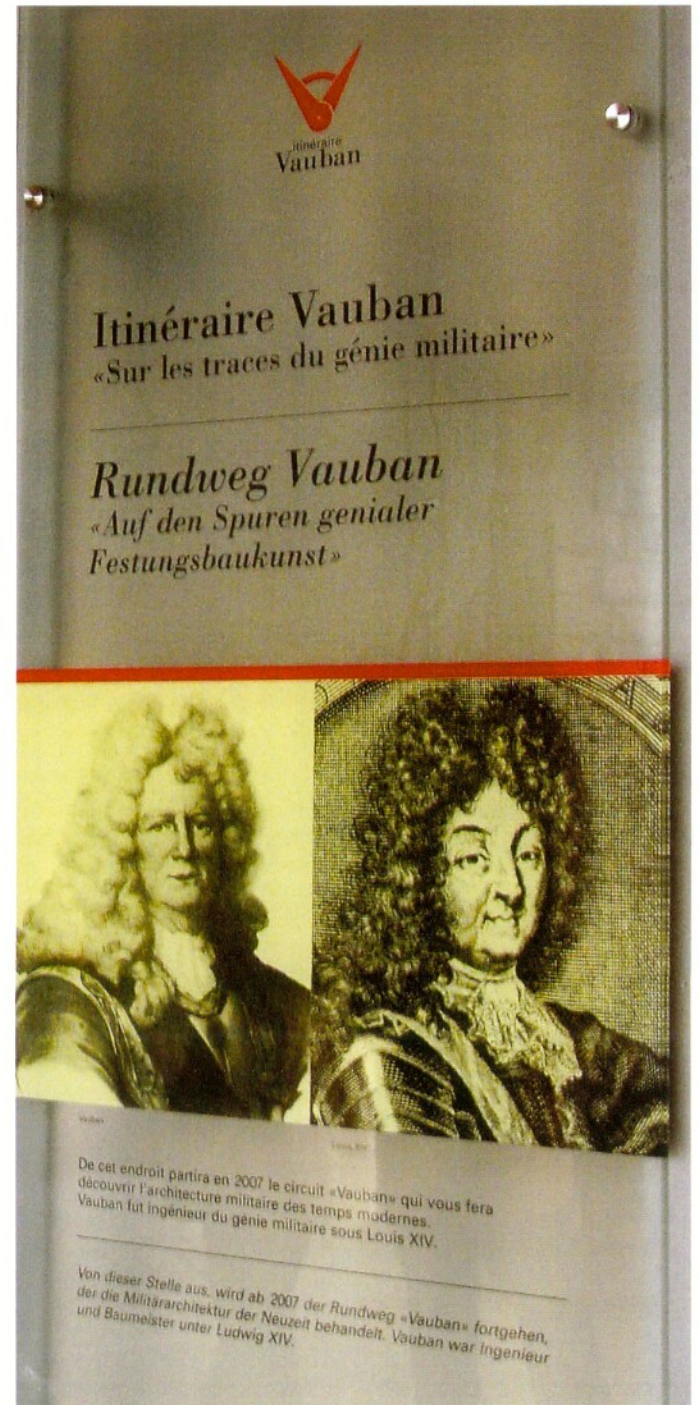
Frontdeckel des Katalogs zur Ausstellung

Festungsgenie in Rosarot: Zum „Tricentenaire de la prise et de l'occupation de Luxembourg par les troupes de Louis XIV“ gibt es 1984 in der hauptstädtischen Villa Vauban eine Ausstellung „Luxembourg et Vauban“, die daran erinnern will, wie Vauban neben der Festung auch die Herzen der Luxemburger gewann.

Vauban nebst Siegfried und Jang de Blannen: Bei der 150-Jahr-Feier der Luxemburger Unabhängigkeit 1989 findet Vauban nur Erwähnung in einer Zeitreise des Comichelden Superhemp. Zum Marschall befördert, mit plündernder Soldateska und Legofestungsbau, erlaubt Vauban es, die sowohl zerstörerischen wie auch schöpferischen Einwirkungen der fremden Eroberer Luxemburgs slapstickartig darzustellen.



CZUGA, Lucien/LEINER, Roger:
Dynamit fir d' Dynastie, [Luxemburg] 1989.
Vauban rechts in der Mitte



Keine „Pafendaller“: Die Konterfeis Vaubans und Ludwig XIV., zusätzliche Erklärungen zur Person Vaubans, das französische Wortspiel „Sur les traces du génie militaire“, und die generelle Benennung nach Vauban lassen hier bei diesem Rundweg durch die jüngere Geschichte der Stadt Luxemburg die Erinnerung an Spanier, Österreicher, Preußen und Pfaffenthaler verblassen.

Foto: Patrick Dondelinger. Anfangstafel des Rundwegs Vauban auf dem Bock. Autor: Nationales Denkmalamt

**Florence et Jean-Luc
LINSTER-LEPICARD**

Luxembourg

ainsi que leurs parents
Madame Philippe Lepicard
Monsieur et Madame
Gaston Linster

et leur grand-mère
Madame Margot
Hoffmann-Link

ont le plaisir d'annoncer
la naissance de leur fils,
petit-fils et arrière-petit-fils

Vauban

né le 30 novembre 2005

87225.1

Archives Luxemburger Wort

Vauban als Namenspatre: Die Namensgebung des Sohnes eines Vorstandsmitgliedes der „Frënn vun der Festungsgeschicht Lëtzebuerg“ (siehe <<http://www.ffgl.lu>>, Stand am 20. September 2006) zeigt, wie lebendig Vauban derzeit in Luxemburg ist.

Während sich damals Vauban mit Luxemburg rühmte²⁶, so ist es heute also genau umgekehrt. Dies bedingt dabei übrigens mitnichten einen skrupulösen Erhalt von Vaubans Festungsrelikten.

Vom Vaubang zu Vauban als Erinnerungsort: Diese Entwicklung wurde 1934 ins Leben gerufen. Für die positive Verortung des Vaubangedenkens zeigen sich verantwortlich: Das Wirken von Jean-Pierre Koltz und des hauptstädtischen Syndikates sowie die Initiativen des nationalen Denkmalamtes; die traditionell von Frankreich ausgehende Faszination auf die Luxemburger; die besonders ausgeprägte französische Erinnerungskultur; die zentrale Größe Vaubans im Gegensatz zur verwirrenden Vielfalt der spanischen, österreichischen und preußischen Festungsingenieure; das beträchtliche Identifikationspotenzial, das von Vaubans facettenreicher Genialität ausgeht; die Internationalität der Verbundenheit, wie sie in Vaubans Namen geschaffen werden kann.

Mit zunehmender Entfernung der Erinnerung an fremdverursachte Kriegsleiden nimmt Vauban als Erinnerungsort Luxemburger Leidens und Leistungen sowie Errettungen im Widerstand gegen die Fremden offensichtlich ab.

Doch bleibt militärische Genialität von ihrem Wesen her zweischneidig. Insbesondere wenn man sie so voll und ganz in ihrer sowohl destruktiven wie auch kreativen Potenz mitbekommt, wie die Luxemburger dies mit Vauban erlebten. Der entsprechende Erinnerungsort wird dies wohl oder übel immer mit sich tragen müssen.

BIBLIOGRAPHIE:

- DONDELINGER, Patrick: Vaubans Wirken in Luxemburg. Kommemorative Darstellungen und identitätsstiftende Funktionen vor Ort. In: Hémécht 58 (2006), S. 119-165.
- KOLTZ, Jean-Pierre: Baugeschichte der Stadt und Festung Luxemburg unter besonderer Berücksichtigung der kriegsgeschichtlichen Ereignisse. Band 1. Luxemburg 1973, 3. Auflage.
- LEFORT, Alfred: Les Français à Luxembourg. Notes d'histoire. In: Ons Hémécht 4 (1898), S. 401-417; 434-446; 482-495; 530-555.
- VILLE de Luxembourg (Hrsg.): 1684-1984. Tricentenaire de la prise et de l'occupation de Luxembourg par les troupes de Louis XIV. Luxembourg et Vauban. Exposition organisée à la Villa Vauban du 27 novembre au 23 décembre 1984. Luxemburg 1984.
- WEIS, Adel: Um Vaubang. Alstaadter Geschichten. Luxemburg 2003, 2. Auflage.
- WOLFF, Eugène: Le siège de Luxembourg (28 avril – 4 juin 1684) d'après des documents inédits. In: Programm herausgegeben am Schlusse des Schuljahres 1904-1905 / Großherzogliches Athenäum zu Luxemburg (1905), S. 3-53.

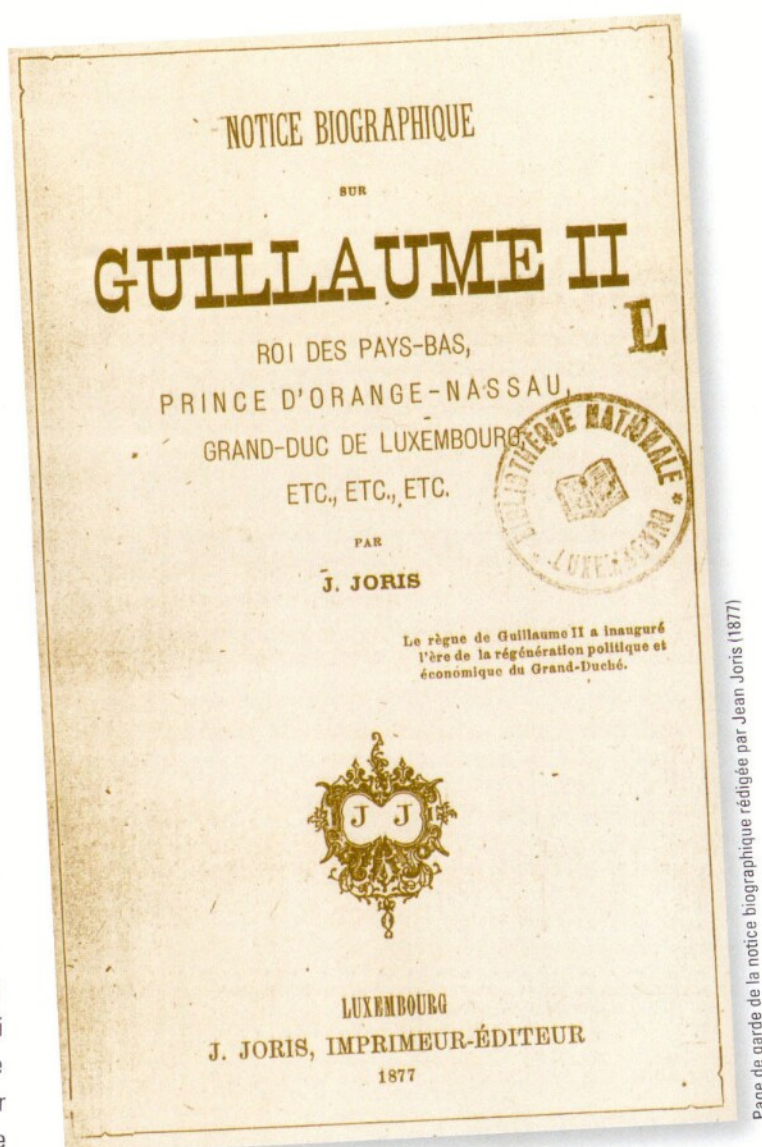
Wëllem II.

Guillaume II

EN 1815, LORS DU CONGRES DE VIENNE, le Grand-Duché de Luxembourg nouvellement créé est attribué à titre personnel et héréditaire au roi des Pays-Bas Guillaume I^{er} d'Orange-Nassau. Le 7 octobre 1840, Guillaume I^{er} démissionne en faveur de son fils aîné qui monte sur le trône sous le nom de Guillaume II. Pendant son règne, Guillaume II rend cinq visites au Luxembourg, la première datant de juin 1841. Quelques mois plus tard, en octobre 1841, le Luxembourg se voit octroyer une charte. Celle-ci prévoit la mise en place d'une Assemblée des Etats aux attributions limitées, l'essentiel du pouvoir étant réservé à l'exécutif. En 1848, dans le contexte des troubles révolutionnaires, une assemblée nationale élabore une constitution libérale, à laquelle Guillaume II prête serment le 10 juillet 1848. Le souverain meurt à peine une année plus tard, le 17 mars 1849.

Dès sa première visite au Luxembourg, Guillaume II se voit attribuer une triple fonction symbolique. Les discours prononcés à cette occasion, les poèmes et les chansons, les articles de presse évoquent l'image d'un souverain plein de sollicitude et de bonté qui s'intéresse à son Grand-Duché. Cette image est renforcée par l'attribution du titre de «père de la patrie». Les textes dithyrambiques formulent aussi l'espoir que cette bienveillance se soldera par des décisions concrètes destinées à redresser le pays sur tous les plans. Enfin, on rappelle les exploits militaires de celui qui a participé à la bataille de Waterloo aux côtés de Wellington. C'est ainsi qu'émerge dès 1841 le triptyque «Roi Citoyen – Roi Soldat – Roi Législateur»¹ – trois fonctions qui évoquent respectivement le passé (le héros de guerre), le présent (le roi affable) et l'avenir (le roi législateur). Les témoignages véhiculant cette triple image sont rassemblés par le journaliste et secrétaire de la Ville de Luxembourg Schrobilgen dans une publication qui constitue dès lors un puissant vecteur de la mémoire².

Dans les décennies qui suivent la mort du Roi Grand-Duc, d'autres ouvrages viennent consolider la valeur symbolique du



Page de garde de la notice biographique rédigée par Jean Joris (1877)

L'exergue figurant sur la page de garde résume la valeur symbolique attribuée à Guillaume II: «Le règne de Guillaume II a inauguré l'ère de la régénération politique et économique du Grand-Duché».

La statue est l'œuvre du sculpteur parisien Mercié dont le projet a été retenu par un jury international. La figure du souverain à cheval fait allusion au héros militaire, tandis que le geste du salut et le sourire évoquent le souverain affable qui s'intéresse au Luxembourg.

souverain³. La fonction du «Roi Législateur», simple projection en juin 1841, devient désormais un véritable élément du lieu de mémoire. Celui qui a accordé au pays la Charte de 1841 est décrit comme le père de l'autonomie politique et administrative du Luxembourg. A ce propos, une phrase qu'il aurait prononcée peu après son avènement fait figure de véritable vecteur mémoriel: «Je veux le bien-être du Grand-Duché, et je le veux par les Luxembourgeois eux-mêmes». De plus, compte tenu du fait qu'en 1848 il a convoqué une assemblée constituante, puis accepté la constitution libérale ainsi élaborée, le souverain est célébré comme l'auteur des libertés politiques des Luxembourgeois. Dans ce contexte émerge l'idée que le Luxembourg connaît une sorte de «renaissance politique» sous Guillaume II, après de longs siècles passés sous diverses «dominations étrangères». C'est ainsi qu'une filiation directe est établie entre Jean l'Aveugle – cet autre chevalier sans peur ni reproche, grand bienfaiteur du Luxembourg – et Guillaume II. Les auteurs complètent le tableau en faisant également de Guillaume II le père de la prospérité matérielle et morale du pays, étant donné



Monument Place Guillaume II, photo: Alain Wagner

que l'essor économique ainsi que la réorganisation scolaire et ecclésiastique coïncident avec son règne.

La construction du lieu de mémoire «Guillaume II» atteint son apogée en 1884, avec l'inauguration de la statue équestre au «Knuedler», place qui porte officiellement le nom du souverain. L'idée d'ériger un monument à la mémoire de Guillaume II surgit dès les premières années qui suivent sa mort. Or, c'est seulement en 1879 qu'une commission spéciale de la Chambre des Députés se penche sur la question. Elle décide que le financement du monument se fera aux frais du budget de l'Etat et non pas moyennant une souscription nationale. Notons à cet effet que l'inscription figurant sur la partie frontale n'évoque pas «le peuple luxembourgeois» mais «le Luxembourg reconnaissant». A l'occasion de l'inauguration du monument sont composés d'innombrables chants, poèmes et pièces de musique. Des représentants de l'*intelligentsia* publient des articles à vocation scientifique dans un numéro spécial du *Luxemburger Land*⁴. Tous ces vecteurs reprennent et approfondissent les *leitmotive* traditionnels. Quant au vecteur le plus puissant, en l'occurrence le monument lui-même, il en fait une parfaite synthèse.

Par la suite, ce sont des manuels scolaires qui contribuent à pérenniser l'image du «père de la patrie», non sans l'enrichir de quelques légendes⁵.

En 1916, le monument de Guillaume II, et donc la figure même du souverain, sont accaparés par des mouvements de gauche. Le 2 janvier 1916, les cercles démocratiques proches de la gauche organisent une grande manifestation populaire au cours de laquelle ils déposent une couronne devant la statue⁶. Celui que les notables – l'*establishment* de la seconde moitié du XIX^e siècle – ont célébré comme le fondateur des libertés sert ainsi de référence à ceux qui s'engagent pour une véritable démocratisation de la vie politique. Néanmoins, cette utilisation plus ciblée du personnage se trouvera vite réduite au rang de «parenthèse». Notamment grâce aux manuels scolaires, l'interprétation cautionnée par les notables continue à avoir le dessus: Guillaume II doit être une figure d'identification collective et nationale, et non le patron des revendications de certaines couches sociales.

Aussi n'est-il guère étonnant qu'en 1939, dans le contexte des fêtes du Centenaire, le souverain devienne un maillon de la chaîne qui sert à arrimer l'idée de l'indépendance du Luxembourg face à la menace nazie. Le père de l'autonomie et des libertés occupe une place de choix dans les cortèges et les publications historiques⁷. Par ailleurs, un des timbres de la série dédiée aux dynasties des Orange-Nassau et des Nassau-Weilburg porte l'effigie de Guillaume II.

Il est significatif que sous la domination nazie de 1940 à 1944, les études pseudo-scientifiques publiées par les partisans



Monument Place Guillaume II, photo: Alain Wagner

Portant les dates de 1841 et 1848, les plaquettes du grillage renvoient à la symbolique du père de l'autonomie et des libertés.



Monument Place Guillaume II, photo: Alain Wagner

L'iconographie du socle évoque l'attachement collectif des Luxembourgeois à la Maison d'Orange-Nassau en général et à Guillaume II en particulier. Elle se compose des armoiries des douze cantons ainsi que de deux bas-reliefs: celui de gauche (cf. photo) comporte l'armoirie luxembourgeoise et deux figures représentant l'Alzette et la Moselle, et celui de droite l'armoire des Orange-Nassau.



Le groupe «Guillaume II» du cortège historique de la fête nationale du Centenaire. Les figures représentent (de gauche à droite) le souverain et sa suite, le gouvernement luxembourgeois et enfin des membres de la Chambre des Députés créée en 1848. Le groupe évoque ainsi l'image du père de l'autonomie et des libertés politiques des Luxembourgeois.

1839-1939 Centenaire de l'Indépendance. Cortège Historique. Luxembourg, 22 avril 1939. Brochure éditée à l'occasion des fêtes de l'Indépendance. Luxembourg 1939

du «Großdeutschland» ne mentionnent – si ce n'est de façon critique – ni la dynastie des Orange-Nassau ni Guillaume II. En effet, dans la perspective nazie, c'est cette dynastie qui a tenu les Luxembourgeois éloignés de la «grande patrie allemande»⁸.

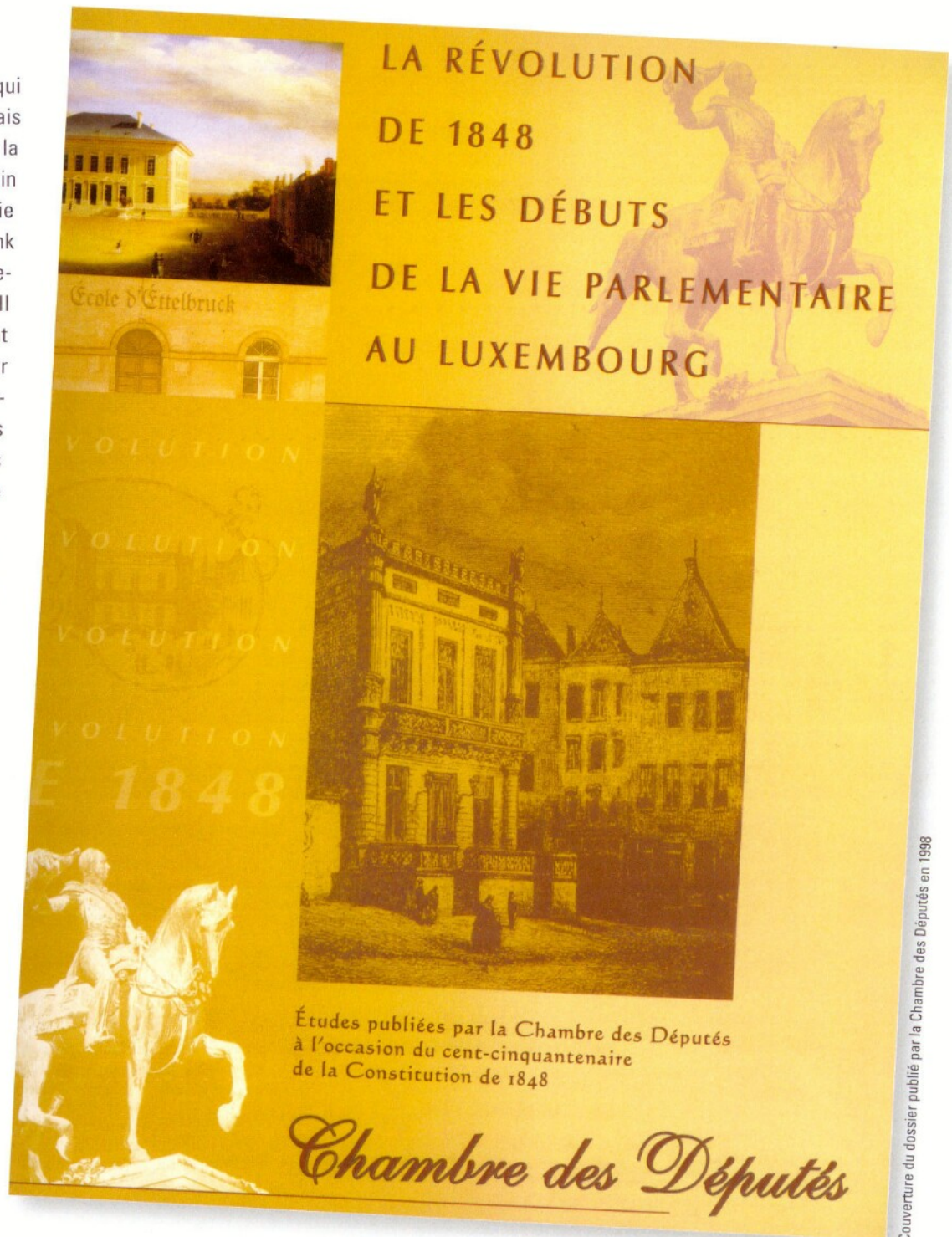
A un autre niveau, c'est après la Deuxième Guerre mondiale que des études scientifiques proposent des analyses plus nuancées, voire critiques. Albert Calmes et Jules Mersch dévient de la présentation traditionnelle selon laquelle Guillaume II aurait accordé de son plein gré les libertés politiques au Luxembourg. En dressant le portrait d'un souverain qui se laisse «extorquer sa générosité»⁹, ils remettent en cause l'image du fondateur des libertés des Luxembourgeois.

Les générations d'historiens qui suivent continuent à nuancer la place de Guillaume II dans l'histoire luxembourgeoise. Les nouveaux manuels dus essentiellement à Gilbert Trausch ne mentionnent plus les exploits militaires du «héros de Waterloo»: la symbolique du «Roi Soldat» s'estompe. Quant au «Roi Législateur», Trausch se rallie à l'interprétation de Calmes et de Mersch et affirme que la population a profité des troubles de 1848 pour «arracher à Guillaume II une Constitution libérale»¹⁰. Peu à peu se profile ainsi l'image d'un «Realpolitiker» qui a fait les concessions inévitables en vue de sauvegarder l'essentiel de son pouvoir. Seule la figure du bon «Roi Citoyen» reste encore intacte.

En 1989, à l'occasion d'un colloque, des historiens luxembourgeois et néerlandais nuancent encore davantage l'image de Guillaume II¹¹. Gilbert Trausch souligne que compte tenu de son décès prématuré, Guillaume II n'a jamais été confronté aux effets concrets de la constitution de 1848. Cette tâche

ingrate revient à Guillaume III qui est amené à endosser le mauvais rôle du «réactionnaire». Dans la foulée, même l'image du souverain plein de sollicitude est en partie déconstruite. Bernard Woelderink fait valoir que les visites relativement nombreuses de Guillaume II au Grand-Duché s'expliquent aussi par la nécessité de gérer ses biens immobiliers. Ces observations sont toutefois faites dans une publication s'adressant à des spécialistes plutôt qu'à un vaste public.

En même temps que le rôle de Guillaume II est relativisé dans les analyses historiques, le souverain occupe aussi une place assez modeste lors des commémorations de 1989 et de 1998. Ainsi, dans ses interventions de 1989, Gilbert Trausch n'insiste guère sur la dynastie des Orange-Nassau¹². Le mérite de la construction étatique et de la mise en place d'un régime libéral est plutôt attribué à la population elle-même – une vision également promue par la grande exposition. En 1998, à l'occasion du cent-cinquantième des événements de 1848, le «Roi Législateur» n'apparaît plus que dans l'allocution de Jean Spautz, président de la Chambre des Députés¹³. Si la question du rôle de Guillaume II est abordée dans les publications parues à cette occasion, elle l'est de façon très nuancée, voire critique. Paul Margue évoque l'«absolutisme tempéré» de Guillaume II et brosse le tableau d'un souverain qui a compris la nécessité de faire des concessions¹⁴. Jacques Maas propose une analyse critique de l'historiographie traditionnelle «orangiste» et contribue ainsi largement à la déconstruction du lieu de mémoire Guillaume II¹⁵. Evidemment, il est permis de poser la question de l'audience de ces publications scientifiques: contribuent-elles vraiment à modifier l'image de Guillaume II dans la mémoire collective?



La reliure du dossier ne comporte pas moins de trois représentations (deux sur la couverture et une sur le dos) de la statue équestre du Roi Grand-Duc, tandis que ce dernier n'est guère mentionné dans les discours et analyses publiés dans le même ouvrage. En effet, de nos jours, la place accordée à Guillaume II dans l'iconographie semble plus importante que celle qu'on lui attribue dans l'historiographie.

VĚLOSmaniFESTatioun
24. September 2005



14:30 – 18:30 Fête du vélo
 place Guillaume (Knuedler) – Luxembourg

15:00 VĚlosmanif/ Manif pour le vélo
 Mam VĚlo duerch d'Stad

 Organisateur et informations:
LVI - Lëtzebuerger VĚlos-Initiativ asbl
 www.lvi.lu, tel: 26431122

Transport gratuits des vélos dans les trains par les CFL

Avec le soutien de: FSCL, Mouvement Ecologique asbl, Ville de Luxembourg
 Groupe des Eurocyclistes de Luxembourg (GEL)

La statue de Guillaume II est aujourd'hui un motif prisé par les caricaturistes. Elle fait ici l'objet d'une caricature dont le message ne concerne nullement Guillaume II lui-même, mais sert plutôt à évoquer la ville de Luxembourg – parfaite illustration de la dilution de la symbolique entretenue par l'establishment luxembourgeois depuis les années 1840 jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale.

De fait, alors que Guillaume II n'est guère mentionné dans les discours et analyses, il occupe une place importante dans l'iconographie.

En découle ce qui nous semble être la principale caractéristique du lieu de mémoire «Guillaume II» depuis les dernières décennies du XX^e siècle: le «lieu» survit surtout à travers son principal vecteur, le monument du «Knuedler», motif iconographique très répandu. Force est de constater que ce vecteur, et par là le lieu de mémoire lui-même, revêt désormais une signification assez floue, dans la mesure où il est vaguement associé à la notion de pouvoir. Dans cette optique, il faut se demander si le «WĚllem um Knuedler» n'est pas simplement devenu un élément du décor de la capitale, dépourvu de toute valeur symbolique précise.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE (SELECTION):

- CALMES, Albert: La Révolution de 1848 au Luxembourg (Histoire contemporaine du Grand-Duché de Luxembourg, V). Luxembourg 1957.
- FACHINGER, Charles: Wilhelm II., König der Niederlande, Großherzog von Luxemburg. Biographische Skizze nach den besten Quellen. Trèves 1855.
- Festnummer zur Enthüllung des Denkmals Wilhelms II., König der Niederlande, Großherzog von Luxemburg. In: Das Luxemburger Land. Organ für vaterländische Geschichte, Kunst und Litteratur [sic] (1884).
- HUBERTY, Christiane: Guillaume II, Roi des Pays-Bas et Grand-Duc de Luxembourg (1840-1849). Construction et évolution d'un lieu de mémoire. In: Hémecht 1 (2006), p. 107-118.
- JORIS, Jean: Notice biographique sur Guillaume II, roi des Pays-Bas, prince d'Orange-Nassau, grand-duc de Luxembourg, etc., etc., etc. Luxembourg 1877.
- MAAS, Jacques: Régime néerlandais, orangisme et indépendance nationale. In: Die Beziehungen zwischen den Niederlanden und Luxemburg im 19. und 20. Jahrhundert. Ed. TAMSE, Coenraad / TRAUSSCH, Gilbert. Zoetermeer 1991, p. 21-31.
- MAAS, Jacques: La révolution de 1848 n'a pas eu lieu. L'historiographie de tradition orangiste et l'œuvre d'Albert Calmes. In: Forum 185 (1998), p. 52-53.
- MERSCH, Jules: Biographie nationale du pays de Luxembourg depuis ses origines jusqu'à nos jours. Luxembourg 1958, fasc. IX, p. 31-280.
- TRAUSSCH, Gilbert: Aux origines du sentiment national luxembourgeois: histoire et coup de pouce ou mythes et réalités. In: Nos Cahiers 5/2 (1984), p. 73-111.
- WOELDERINK, Bernard: Die Besuche der königlich-großherzoglichen Landesfürsten in Luxemburg. In: Die Beziehungen zwischen den Niederlanden und Luxemburg im 19. und 20. Jahrhundert. Ed. TAMSE, Coenraad / TRAUSSCH, Gilbert. Zoetermeer 1991, p. 32-47.

Dicks

ETONNANT MONUMENT de la littérature luxembourgeoise que l'œuvre de Dicks!

Etonnant d'abord par sa taille: 95 œuvres (60 poèmes, 16 comédies, 7 chansons, 12 textes «scientifiques»), rééditées en intégrale dans une édition de luxe reliée en cuir¹ et dans de nombreuses autres éditions plus modiques; par l'ampleur des recherches à la mesure d'une culture «indigène» naissante au XIX^e siècle.

Dicks, pseudonyme ou sobriquet d'Edmond Lucien Irwin de la Fontaine, est né le 24 juillet 1823 à Luxembourg-ville au lieu-dit «Knuedeler» et mort à Vianden le 24 juin 1891.

C'était peut-être une affirmation identitaire que l'idée de Dicks de creuser, d'écrire et de conserver la langue luxembourgeoise pour la littérature et l'ethnographie (pour ne citer que les *Luxemburger Sagen und Legenden*², *Luxemburger Sitten und Gebräuche*) dont témoignent encore ses multiples proverbes ainsi que les airs de musique de ses opérettes. Den Noa – «Fir datt mer kënne séileg sinn, / Huet Gott de Wäin eis selwer ginn; / Loosst nëmmen allzäit d'Waasser ston, / Eng Welt huet musst dran ënnergon!» – a fait partie de *Allcool*, programme de «Kabarëmleng» 2006.

La mémoire théâtrale

Elle est liée à la personne de Dicks et à l'aube du théâtre en langue luxembourgeoise, mêlant intimement l'histoire du Luxembourg et le franc-parler du peuple. Ses pièces, depuis 150 ans, ont enraciné une sorte de symbolique nationale (voire de sacralité), sans théâtralité (si l'on comprend celle-ci par opposition au texte dramatique, donc dans sa potentialité visuelle et auditive), et elles ont légué à toutes les formes suivantes de théâtre «trivial», populaire et amateur une mémoire théâtrale tout en lui donnant la permanence de sa validité³. S'identifier à Dicks et à sa langue dialectale, à ses prénoms issus du peuple – Néckel, Méchel, Mates, Pireli, Lisebett, Ketti ou Nanni – fut



Collection privée

Carte postale du monument Dicks-Lentz: œuvre du sculpteur Pierre Federspiel et de l'architecte Georges Traus (également directeur de la Société du Théâtre), sis sur l'actuel square Jan-Pallach à Luxembourg. Inauguré le 11 octobre 1903, le monument porte l'inscription: «Dem Dicks am Lentz vum Lëtzebuerger Vollek opgericht 1903».



Le dessin de J. Probst «Mir zwe', mir sollten ons bestueden!» a été imprimé à 300 exemplaires numérotés pour être vendus à l'«E'meis'chen» au profit de la Crèche en 1938.

longtemps un des critères de la communication théâtrale. Ce que l'on a retenu du théâtre dicksien, est bien l'imbroglia de l'intrigue, tenant de la farce (gag, slapstick, bastonnade), à la limite du grotesque et du bouffon, et le vaudevillesque, car dans les villages une pièce de Dicks passe toujours pour être légère, sans en demander beaucoup; elle est comique et optimiste et les dialogues brillent par les bons mots et la forme citationnelle du mot d'auteur qui s'affiche comme tel encore de nos jours: «Bréngt ons Wuermeldenger hier, de Lëtzebuerger drénkt e gier» ou encore «Ech sinn e groussen Hexemeeschter».

Il n'y a pas une façon universelle (je devrais écrire nationale) de recevoir Dicks. Le XX^e siècle reprend largement ses codes (idéologie, narrativité) et en fait son théâtre «à la Dicks»: le rôle essentiel revient à la gestuelle⁴ pour la représentation typée des personnages (Hurra, déjouant les lois de la garnison; Mumm Séiss) et au gestus⁵ (Koseng Ficelle) qui, jumelés à la diction (le débit, l'intonation, le rythme et le modulé naturaliste, c'est-à-dire la façon terre à terre et journalière de s'exprimer), donnent crédibilité et vie aux personnages de Dicks, même au XXI^e siècle.

Pour la réception de son théâtre «auf Luxemburger Bühnen ungeschlagen» (Evy Friedrich), un constat s'impose: il ne s'agit pas de reconstituer en carton-pâte les décors de ses vaudevilles ni d'en éblouir les textes jusqu'au vertige. Son théâtre donne envie à des relectures et à des réinterprétations: du «Dicks-Theater», monté par le Viandener Theaterverein Thalia neuf ans après la mort de Dicks, aux adaptations de *Op der Juegd* et *D'Kiermesgäscht* par Jean-Paul Maes au Schluechthaus Esch en 1991 ou bien *D'Lëmmelsjoren* de Jemp Schuster, une interprétation schustérienne de plusieurs oeuvres de Dicks représentée par le «Schuller Theater» en 1989, en passant par *Mumm sweet Mumm*, proposant une vision parallèle de la *Mumm Séiss* dans une perspective fictionnelle et filmique. Toute la nomenclature culturelle du Luxembourg y fait son apparition de comédien ou de guest star. Dicks est le poète national, son effigie iconisée.

Dicks couvert de nimbe et vêtu de passé – la mémoire concrète

D'Vulleparlament am Gréngewald, première œuvre en dialecte publiée dans le *Volksfreund*, le 5 novembre 1848⁶, n'eut du succès qu'après la mort de l'auteur. La plume dans ce pamphlet est acérée, blessante et sa répercussion se fait encore sentir en 1903, douze ans après la mort du poète, lors de l'érection du monument Dicks-Lentz. En 1891 un comité en vue d'ériger un monument à la mémoire de Dicks avait été institué sur l'initiative de l'avocat Paul



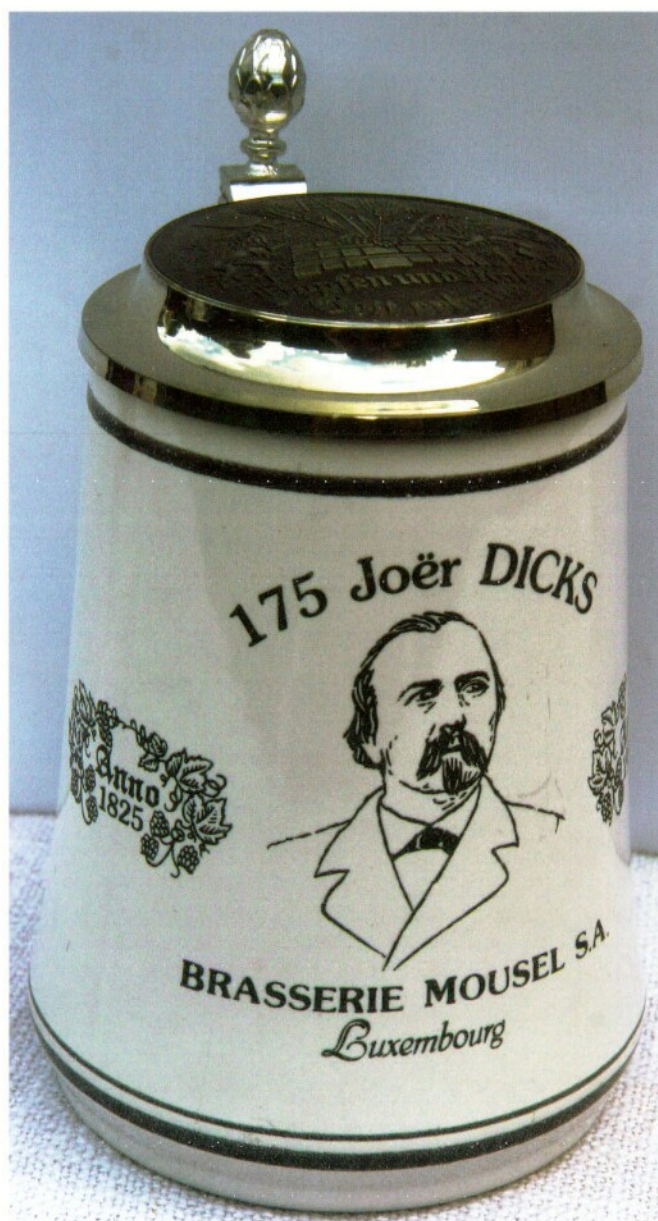
Office des Timbres



Archives CNA

Quatre timbres-poste «Caritas» portant le même portrait de Dicks en différentes couleurs sont sortis le 18 novembre 1948 et un portrait de Dicks par J. Goedert a été édité le 13 mai 1991.

Le poster du film AFO de 1989, réalisé par Paul Scheuer (Georges Fautsch, images; Maisy Haussemer, scénario). Une interprétation moderniste de Dicks incitant à lire «Mumm» ou «Mamm» (mère).



Chope en céramique avec couvercle de zinc comportant l'inscription «Hopfen und Malz: Gott erhalts». Elle fait partie d'une série éditée par la Brasserie Mousel, comportant un portrait de Dicks pour commémorer le 175^e anniversaire de sa naissance et pour souligner un aspect social du poète.

Collection privée

Elter, président de la «Gym», l'association qui fit représenter les premières pièces de théâtre de Dicks. Le député C.M. Spoo lança une collecte en vue de l'élévation d'un monument en mémoire de Dicks (il y eut même des dons en provenance des Etats-Unis), mais les opinions ne firent pas l'unanimité. Batty Weber, qui ne refusait pas un verre de blanc en compagnie de Dicks au café Boesen à Stadtbredimus, nous rapporte la controverse: «Da verfiel jemand auf die Ungereimtheit, der Denkmalsidee Dicks die Denkmalsidee Lentz ins Schlepptau zu hängen und die beiden gemeinsam in Stein zu hauen ... Denn das Geld war gesammelt für ein Dicksdenkmal, für sonst nichts»⁷. Ce quelqu'un qui eut l'idée incongrue d'associer les deux poètes était le ministre d'Etat Paul Eyschen qui ne pardonnait pas à Dicks d'avoir sali l'image politique de son père Charles-Gérard Eyschen dans le *Vulleparlament* où celui-ci tient le rôle du «ale Kueb»⁸. L'idée de faire construire un monument commun s'appuyait sur le fait que Lentz (mort en 1893) avait mis en scène les pièces de Dicks. Lentz le surnommait «den [Gottlieb] Hurra-Patriot», c'est-à-dire le patriotard. Dans *De Volleksdichter – U Lentze Misch*, oeuvre que Fernand Hoffmann considère comme l'*ars poetica* du luxembourgeois⁹, Dicks dresse en revanche la liste des lapsus, erreurs et inversions du poète national Lentz, le «rimailleur vétilleux et pauvre en idées».

Le poète portant la barbe en pointe à la Napoléon III et montrant de l'opiniâtreté dans les représentations imagées a souvent été représenté, entre autres par Wenzel Profant, Muriel Moritz, Nico Klopp, Marie-Josée Kerschen, J. Probst, Pit Weyer.... Ainsi une effigie de Nico Klopp paraît pour la *Dicksfeier* à Remich, le 2 août 1935.

Des timbres-poste ont été édités à deux reprises: une série Caritas en 1948 et une série en 1991. Ils furent présentés à l'exposition philatélique de Mondorf-les-Bains en mai 2005. Trois vitraux représentant les héros de la *Mumm Séiss* (Hexemeeschter, Kanonéier, Mumm Séiss) furent projetés pour la Confiserie Namur à Esch-sur-Alzette par E. & J. Probst.

Les anniversaires: les occasions de mémorer et de commémorer ne manquent pas

En 1923 la commémoration du centenaire de la naissance de Dicks est presque une fête nationale. Joseph Bech, ministre de l'Instruction publique, accorda une journée libre aux élèves. En tant que directeur général de la société luxembourgeoise «D'Fraternelle», Bech prononça un discours de fête le 24 juillet 1923, tandis que Nic Welter publia *Den Dicks als Mënsch an als Dichter* pour la même société. La «Dicks-Joerhonnterfeier» fut fêtée le 24 juillet 1923 au Lycée d'Echternach, où Isidore Comes donna une conférence intitulée *Dicks, e rouegen iwwerleeëne*

Göthe. La même année, la plaque commémorative au Knuedeler fut inaugurée.

L'année 1991, «Dicks-Joer», fut particulièrement honorée: représentations, concerts et livres, chants et cycles de conférences de Josy Braun (au nombre de trente)¹⁰.

La mémoire locale

Si Dicks ne faisait pas l'unanimité lors de son séjour à Stadtbredimus, la région n'en revendique pas moins la mémoire de l'écrivain célèbre. En 1973 on dévoile une plaque commémorative à Remich et en 1981 une plaque en fonte («Hei wars du gär doheem») dans les anciens bâtiments du château de Stadtbredimus.

A la différence de Luxembourg-ville, Stadtbredimus et Remich, Vianden ne s'est pas doté d'une «rue Dicks», mais à sa mémoire, Vic Abens, maire de Vianden, inaugurerait le 25 septembre 1966 un «Dicksgäertchen» et fit acheter la maison de Dicks à Vianden afin d'en faire une «Maison Dicks».

Dicks fut par ailleurs réactualisé pour le programme scolaire: *De Wëllefchen an de Fiisschen*, un disque en six langues (langue originale: luxembourgeois; traduction en allemand, français, anglais, portugais et italien), fut distribué aux classes de l'éducation préscolaire et de l'enseignement primaire pour célébrer la Journée européenne des langues (avec un livret spécial dans le *Courrier de l'Education nationale*, septembre 2003). Mais est-il pour autant lu et connu?

Une étude ILReS-tageblatt (20 avril 1989) conclut que 20% des interrogé(e)s connaissent quatre auteurs du passé littéraire luxembourgeois, dont 59,6% Dicks, qui pour eux est le plus important (24,7%); son poème *D'Pierle vum Da* se place 7^e sur 14.

Ce que la mémoire retient

Dicks n'eut pas que des amis, des admirateurs et des émules. On l'adore ou on l'exècre, on l'encense ou on le vitupère, mais ceux-là même qui le vénèrent ne savent pas toujours par quel culte le vénérer.

Dicks a été le protagoniste culturel d'une boulimie commémorative, mais il aura moins valu par ce qu'il est (à l'ethnographie par exemple) que par ce que l'on en aura fait. La culture luxembourgeoise avait besoin tout au long des cent cinquante ans d'histoire de théâtre en langue luxembourgeoise (1856-2006) de s'approprier un «moi» théâtral et culturel tout en s'identifiant à son initiateur et, en même temps, de s'en distancier.

Dicks, indéracinable? Dicks, histoire ou littérature (fiction)? Jusqu'à présent il est des deux. Et il est «Dicks for ever!» (Carlo Hury).

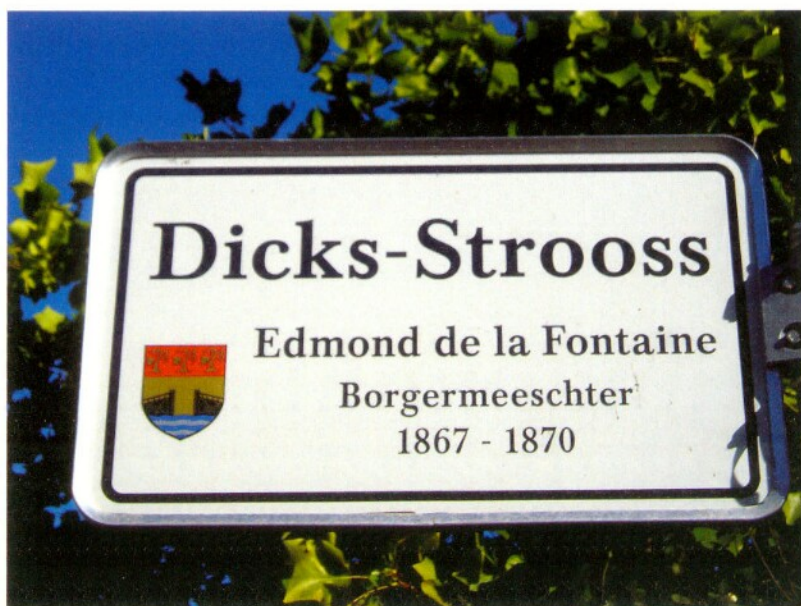


Photo: Bob Reuter

A part Stadtbredimus, quatorze autres localités se sont dotées de rues «Dicks», en général de grandes localités n'ayant pas toutes eu des liens avec Dicks: Bereldange, Bertrange, Bettembourg, Dudelange, Esch-sur-Alzette, Ettelbruck, Ingeldorf, Luxembourg, Mondorf-les-Bains, Niederanven, Pétange, Remich, Sandweiler et Schiffange. Trois autres ont des rues «Dicks-Lentz»: Bascharage, Belvaux, Differdange.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE:

- ATTEN, Alain: Dicks. Edmond de la Fontaine (1823-1891). Volksdichter-Volkskundler. In: DE LA FONTAINE, Edmond: Mumm Séiss / Mutter Suse. Lëtzebuurger Bibliothék 4. Luxembourg 1994, p. 9-46.
- BLUM, Martin: Dicksheft. Eine Festschrift gelegentlich der Feier des hundertsten Geburtstags des größten unserer Volksdichter: Dicks. In: Ons Hémecht, Spezialnummer (1923).
- BRAUN, Josy: Dossier [personnel] du Cycle de Conférences «En Owend mam Dicks». Mamer 1991.
- EMMEL, Fernand G.: Quand Edmond de la Fontaine sollicite... Enseignements tirés d'une série de sources inestimables. In: Annuaire de l'Association Luxembourgeoise de Généalogie et d'Héraldique, Luxembourg 1991, p. 77-83.
- HOFFMANN, Fernand: Dicks. Oder Aufstieg und Abstieg des Edmond de la Fontaine. Leben und Schaffen eines Nationaldichters. Luxembourg 1991.
- MULLER, Roger / PIROVALLI, François / WAGENER, Pol. In: Château de Stadtbredimus (Art et Vin série limitée 5). Ed. HUTSCH, Alphonse. Stadtbredimus [1991].

Prënz Hary an Amalia

Prince Henri et Princesse Amélie

LE 5 FEVRIER 1850, à peine un an après son avènement, le Roi Grand-Duc Guillaume III attribue à son jeune frère Henri la fonction de «prince-lieutenant» pour les affaires luxembourgeoises. Le prince passe dès lors plusieurs mois de l'année dans le pavillon communément appelé le «château» de Walferdange. Le 19 mai 1853, il épouse la princesse Amélie, fille du duc Bernard de Saxe-Weimar. Les premières années de sa lieutenance sont marquées par la Réaction: en 1856, suite à un coup de force, la Constitution libérale de 1848 est révisée dans un sens réactionnaire. Le conflit est résolu en 1868 par l'entrée en vigueur d'une nouvelle constitution. La période de la lieutenance du prince Henri se caractérise aussi par la préparation du futur essor économique. A partir de 1859 sont mises en service les premières lignes de chemin de fer. Entre 1867 et 1872, de graves crises internationales remettent en cause l'indépendance du Grand-Duché. Sur le plan personnel, en avril 1878, six ans après le décès de la princesse Amélie, le prince Henri épouse en secondes noces la princesse Marie de Prusse. Il meurt inopinément à Walferdange le 13 janvier 1879.

Assez tôt, le couple Henri et Amélie a droit à des hommages qui contribuent à faire naître une symbolique. La célébration du 25^e anniversaire de la lieutenance en 1875 constitue un moment de cristallisation synthétisant des éléments jusque-là disparates. Les discours officiels ainsi que les hymnes et poèmes définissent le rôle du prince Henri et de sa défunte épouse dans l'histoire luxembourgeoise. Le couple est considéré comme le garant de l'autonomie du Luxembourg par rapport aux Pays-Bas, la simple existence de la fonction de prince-lieutenant matérialisant la séparation administrative et politique. Ensuite, le prince est célébré comme le sauveur de l'indépendance du Luxembourg au moment des crises internationales. Enfin, on souligne qu'il a travaillé sans relâche en vue de favoriser l'essor économique et culturel du pays. On lui attribue un rôle décisif dans la construction des premières lignes ferroviaires¹. Aussi la compagnie qui exploite le réseau de

VIVE LE PRINCE !

[...]

Parmi nous Sa main tutélaire
Sut créer une nouvelle ère :
Sur ses pas la prospérité,
Et le progrès, et le bien-être
Pour la nation vinrent naître
Avec la douce liberté.

A lui notre reconnaissance :
Il tend Sa charitable main
Au pauvre, et calme la souffrance
De la veuve et de l'orphelin ;
Et, lorsque les peuples en armes
Remplissent l'Europe d'alarmes,
Il devient notre bouclier ;
Il ranime notre courage,
Et nous allons, pendant l'orage,
Autour de Lui nous rallier
[...]

Extrait d'un hymne de Jean Neuman en l'honneur du prince Henri (5 octobre 1875). L'extrait proposé synthétise les fonctions attribuées au prince-lieutenant: père de la prospérité et de la liberté, bienfaiteur envers les plus démunis (fonction ensuite attribuée plus particulièrement à sa défunte épouse) et protecteur du pays au moment des crises.

Fêtes patriotiques à l'occasion du 25^e anniversaire de la lieutenance de Son Altesse Royale le Prince Henri des Pays-Bas, 5, 6 et 7 octobre 1875. Documents recueillis par B. SCHINTGEN. Luxembourg 1876, p. 54-55

La statue de deux mètres de haut, placée sur un socle avec piédestal, est officiellement l'œuvre du sculpteur messin Charles Pêtre, la maquette ayant été réalisée par son élève Injalbert. Représentant Amélie debout, elle est censée évoquer la dignité et la noblesse de la princesse.



La statue de la princesse Amélie au parc municipal, photo: Alain Wagner

ceinture porte-t-elle le nom de «Société des chemins de fer Prince-Henri».

En 1876, l'inauguration du monument dédié à la mémoire d'Amélie marque un deuxième moment clé dans la construction du lieu de mémoire. Situé dans l'axe de l'avenue qui portera le nom de la princesse, le monument se dresse en un lieu légèrement surélevé, à l'orée du parc aménagé suite au démantèlement de la forteresse.

Les deux aspects mis en évidence par le monument – qualités personnelles de la princesse et rôle dans la construction nationale – sont repris dans les discours et cantates qui marquent la cérémonie d'inauguration. Ces derniers sont l'œuvre de poètes et compositeurs «nationaux» accrédités, tels Michel Lentz, Michel Rodange, Antoine Zinnen et Laurent Menager. Ils célèbrent les vertus familiales de la princesse ainsi que sa sollicitude envers les plus démunis. Par le *Feierwôn*, chanté sur demande expresse du prince Henri et clamant «Mir wölle bleiwe wat mir sin», Amélie, à l'instar de son époux, se voit attribuer un rôle dans le maintien de l'indépendance. Dès ce moment émerge l'image d'une mère de la patrie (*Landesmutter*), voire d'une figure comparable à la Vierge (*Muttergottes*)².

Selon l'inscription à l'arrière du socle, le monument est érigé suite à une souscription nationale, précision censée confirmer la naissance d'un sentiment collectif et identitaire autour de la princesse. Or, en réalité, cette souscription n'a pas apporté l'ensemble des fonds nécessaires. Les frais restants seront finalement couverts par la Ville de Luxembourg³. Ces données révèlent que les notables ont du mal à susciter une véritable adhésion populaire.

Deux ans plus tard, la construction d'un lieu de mémoire «concurrent» semble s'amorcer suite au remariage du prince Henri. Reprenant une idée suggérée dans des poèmes rédigés à cette occasion, Charles Arendt s'efforce de démontrer en 1879, tableau généalogique à l'appui, que la princesse Marie est une descendante lointaine de Jean l'Aveugle⁴. Ainsi s'esquisse une tentative pour faire naître un sentiment collectif autour de la seconde épouse, qui se voit elle aussi attribuer la fonction de mère du pays.

Au moment du décès du prince Henri, le cortège funèbre ainsi que des publications comme celle de Charles Arendt

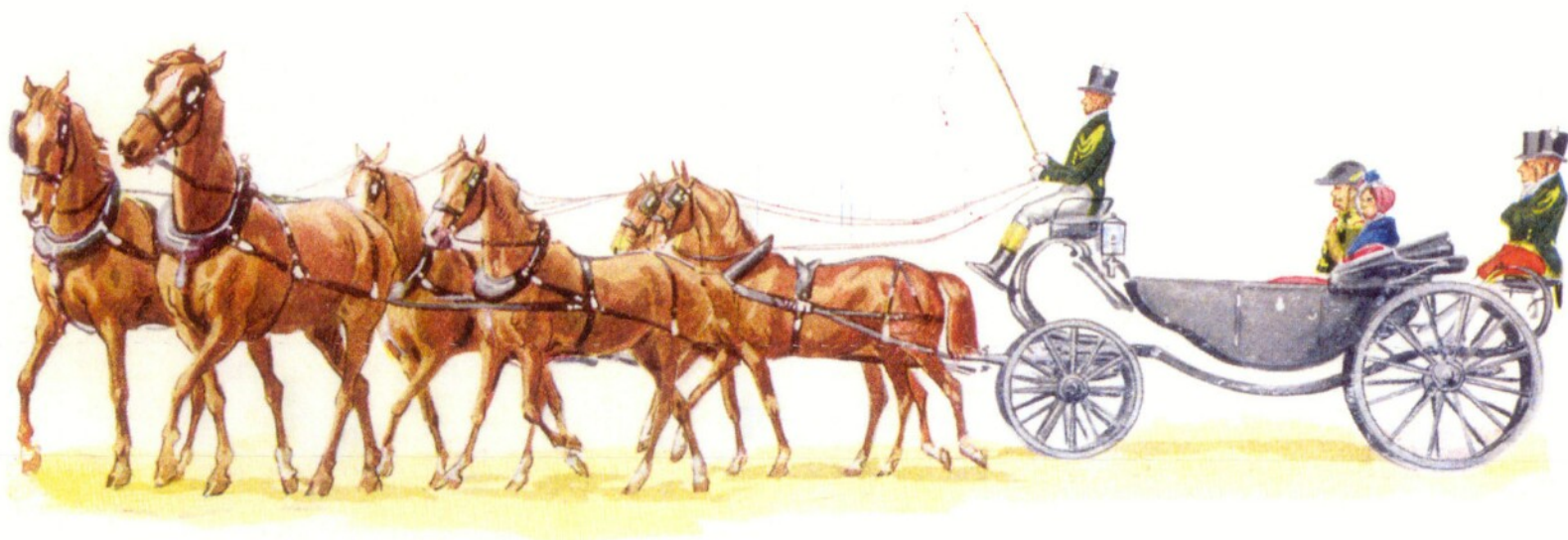


Monument de la princesse Amélie au parc municipal, photo: Alain Wagner

La statue d'Amélie est placée au milieu d'une exèdre pourvue d'un banc de repos. La prolongation du dossier comporte les noms des douze cantons. Cette énumération vise à témoigner de l'attachement national à la princesse.

consolident le lieu de mémoire. Peu à peu, certaines phrases du prince Henri deviennent de véritables vecteurs mémoriels, comme son «Au nom du Ciel, remuez-vous!» lancé à l'adresse du gouvernement au moment des crises internationales, ainsi qu'une affirmation de 1875: «Lorsque J'ai eu la conviction que vous étiez sauvés, J'ai compris qu'on pouvait mourir de joie»⁵.

Par la suite, ce sont les manuels scolaires qui reprennent et développent ces *topoi*. Ils visent à ancrer durablement le couple princier Henri et Amélie dans la mémoire collective et à éclipser la princesse Marie. Amélie, à laquelle sont attribuées de grandes «qualités d'esprit», est présentée comme «précieuse collaboratrice» du prince-lieutenant. Ainsi est diffusée l'idée selon laquelle, au moment des crises internationales, elle se



Le groupe «prince Henri et princesse Amélie» du cortège historique de la fête nationale du Centenaire. Le couple princier n'apparaît pas seulement dans le cortège national, mais aussi dans un cortège cantonal et dans huit cortèges locaux¹⁴.

1839-1939 Centenaire de l'Indépendance. Cortège Historique, Luxembourg, 22 avril 1939. Brochure éditée à l'occasion des fêtes de l'Indépendance. Luxembourg 1939

serait déplacée auprès de son oncle, le tsar Alexandre II, afin d'intervenir en faveur du Luxembourg. Au bout du compte, les auteurs suggèrent que les mérites du prince Henri, «véritable régent de notre pays», sont supérieurs à ceux de Guillaume III⁶. Cette présentation se trouve sans doute à l'origine de la désignation populaire «de gudde Prënz Hari». Dans cet ordre d'idées, faut-il encore préciser que lors des fêtes du centenaire, en 1939, le couple princier, sauveur de l'indépendance du pays, occupe une place centrale?

D'autres vecteurs sont à rechercher sur le plan de la toponymie. Il existe douze rues, avenues ou boulevards «Prince Henri» et trois rues ou avenues «Amélie» dans l'ensemble du pays.

A partir de la fin des années 1940, des voix plus critiques se font entendre. Jules Mersch estime que le début de la lieutenance n'est guère «réjouissant» et établit une opposition entre politique intérieure et extérieure du prince. L'auteur rapporte aussi que la nouvelle de l'installation du monument dédié à la princesse Amélie a été peu diffusée dans la presse, si bien que les habitants des campagnes, venus en ville à l'occasion de l'Octave, se laissent convaincre par des gamins citadins que la statue représente la Vierge («déi nei schwaarz Muttergottes»).

C'est aussi Mersch qui signale, non sans exagération, que la souscription nationale n'a rapporté qu'une somme «dérisoire» et qu'il ne s'agit donc nullement d'un monument «national»⁷.

Lors d'un colloque en 1989, Gilbert Trausch dresse un portrait très nuancé du prince Henri. A l'instar de Jules Mersch, il distingue la politique intérieure peu libérale du prince de sa politique extérieure. Par contre, l'auteur ne remet pas en cause son intérêt pour les affaires économiques et culturelles. Estimant qu'Henri revêt surtout une valeur symbolique, il se penche sur la place qu'occupe le prince dans la mémoire collective⁸.

Même si des historiens relativisent le rôle du prince Henri, le lieu de mémoire connaît un renouveau à partir de 1967. Le centenaire du traité de Londres est l'occasion de rappeler le rôle du couple dans les moments de crise. Par la suite, ce sont d'autres anniversaires (centenaires de la mort de la princesse en 1972 et du prince en 1979, 125^e anniversaire du mariage du couple en 1978) qui ravivent le lieu de mémoire. Un vecteur important est constitué par les publications du journaliste Paul Weitz parmi lesquelles figurent de nombreux articles de presse, une biographie romancée du couple, une contribution radiophonique ainsi qu'un film diffusé par l'émission *Hei elei, kuck elei*⁹. Weitz «recrée» le lieu de mémoire en insistant sur la personnalité et la vie privée du couple. Ainsi, il développe la thèse selon laquelle la population n'aurait pas «pardonné» au prince son remariage. Il réfute l'anecdote du mauvais tour joué par les gamins de la capitale aux pèlerins et affirme que c'est en parfaite connaissance de cause que ceux-ci auraient vénéré la statue. Or, l'hagiographie inconditionnelle n'étant plus de mise, le même auteur démonte aussi la légende selon laquelle la princesse Amélie aurait fait un voyage auprès du tsar.

Un autre vecteur du renouveau sont les fêtes et commémorations. En 1979, le centenaire de la mort du prince Henri est célébré en grande pompe à Walferdange: édition d'un livre jubi-



Les plaques de bronze du socle de la fontaine inaugurée en 1979 représentent les armoiries du prince Henri avec la devise des Orange-Nassau «Je maintiendrai». Notons le caractère assez discret de ce vecteur mémoriel par rapport aux monuments du XIX^e siècle tel celui érigé à la mémoire de la princesse Amélie.

La fontaine dans la cour intérieure du château de Walferdange, photo: Alain Wagner



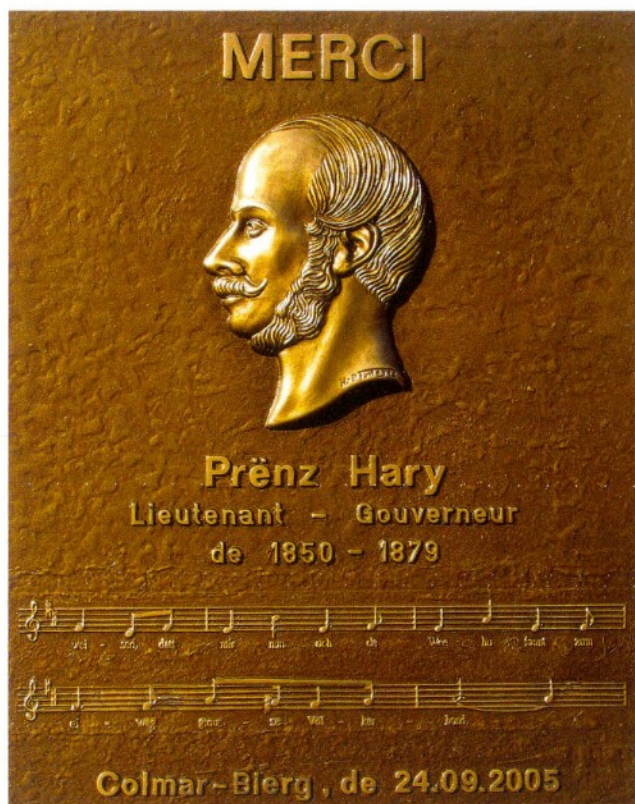
laire, exposition au château, séance académique, culte œcuménique, bal du centenaire, réaménagement de la cour intérieure de l'ancienne résidence et inauguration de la fontaine¹⁰.

Lors des célébrations du cent-cinquantième de l'indépendance du Luxembourg en 1989, le couple princier, qui en général n'occupe pas un rôle de premier plan, est abondamment fêté à Walferdange¹¹. A travers ces dispositifs commémoratifs, la commune de Walferdange cherche à s'approprier le lieu de mémoire.

De fait, le couple tend à devenir de plus en plus un lieu de mémoire local de Walferdange¹², où la toponymie l'évoque à presque chaque pas. Mentionnons le centre culturel et sportif «Prince Henri», le «Stade Prince Henri», le «Centre Princesse Amélie» ou encore le nom du club de basket «Résidence Walfer» faisant allusion à la fonction du château.

Accueil du couple grand-ducal héritier par le «prince Henri» et la «princesse Amélie» à Walferdange (24 septembre 1989). Des acteurs «déguisés» en prince Henri et princesse Amélie participent au cortège historique du 24 septembre 1989 organisé par la commune de Walferdange. Ce spectacle s'inscrit donc dans la lignée directe des cortèges de 1939.

Weitz, Paul: Hendrik und Amalia. Die Lebensgeschichte des Prinzen Heinrich der Niederlande und der Prinzessin Amalia – Statthalter des König-Großherzogs in Luxemburg 1850-1879. 3 vols. Luxembourg 1991, vol. 3, p. 155



Plaque commémorative appliquée sur la façade de l'ancienne gare de Colmar-Usines, photo: Alain Wagner

La plaque est censée témoigner de la gratitude à l'égard du prince Henri pour son rôle dans la construction ferroviaire (ici: Attertlinn). A cet effet est cité un passage de la première strophe du *Feierwôn*: «weisen, datt mir nun och de Wee hu fond zum éiweg grouse Völkerbond». Ce vecteur combine donc deux lieux de mémoire: le prince Henri et le *Feierwôn*. Nous avons relevé que la cérémonie d'inauguration du monument de la princesse Amélie a donné lieu à une association semblable.

Même si Walferdange est sans doute le haut lieu de la mémoire du couple princier, la localité n'en détient pas le monopole. Le 24 septembre 2005 est inaugurée à Colmar-Usines une plaque commémorative qui rappelle le rôle du Prince Henri dans la construction des premières lignes de chemin de fer. Comportant discours, récitation de poèmes luxembourgeois et encadrement musical, la cérémonie s'inscrit dans la lignée des célébrations antérieures¹³.

Tout compte fait, le lieu de mémoire «Prince Henri – Princesse Amélie» engendre encore et toujours de nouveaux vecteurs. Il se distingue ainsi du lieu «Guillaume II» qui semble désormais figé sinon voué à une dilution de son signifié. Ce dynamisme est peut-être lié à la symbolique plurielle du couple: rôle politique (préservation de l'autonomie et de l'indépendance), rôle économique et culturel (promotion de l'essor ferroviaire), rôle social (charité envers les pauvres) ou encore aspects privés (image du couple idéal, puis du veuf inconsolable).

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE (SELECTION):

- ARENDT, Karl: Heinrich, Prinz der Niederlande, Großadmiral der niederländischen Flotte, Feldmarschall des Königreichs der Niederlande, Chef der 2. Division der russischen Flotte, Inhaber des 65. preussischen Infanterie-Regiments; Statthalter Seiner Majestät des Königs-Großherzogs im Großherzogtum Luxemburg. Eine biographische Skizze. Luxembourg 1879.
- BECK, Fanny: Princesse Amélie. In: *Ons Stad* 58 (juillet 1998), p. 17-19.
- Fêtes patriotiques à l'occasion du 25^e anniversaire de la lieutenance de Son Altesse Royale le Prince Henri des Pays-Bas, 5, 6 et 7 octobre 1875. Documents recueillis par B. SCHINTGEN. Luxembourg 1876.
- MERSCH, Jules: Biographie nationale du pays de Luxembourg depuis ses origines jusqu'à nos jours. Luxembourg 1958, fasc. IX, p. 31-280.
- PHILIPPART, Robert L.: Luxemburgs erstes Denkmal galt einer Frau: Amalia im Stadtpark. In: *Die Warte, Luxemburger Wort* (19 avril 2001).
- TRAUSCH, Gilbert: Aux origines du sentiment national luxembourgeois: histoire et coup de pouce ou mythes et réalités. In: *Nos Cahiers* 5/2 (1984), p. 73-111.
- TRAUSCH, Gilbert: La place du prince Henri, lieutenant du roi grand-duc Guillaume III, dans la vie politique du grand-duché de Luxembourg. In: *Die Beziehungen zwischen den Niederlanden und Luxemburg im 19. und 20. Jahrhundert*. Ed. TAMSE, Coenraad / TRAUSCH, Gilbert. Zoetermeer 1991, p. 65-83.
- Walferdingen, Bereldingen, Helmsingen. Bilder und Notizen aus der Geschichte herausgegeben von der Gemeindeverwaltung Walferdingen zum 100. Todestag des Prinzen Heinrich der Niederlande. Luxembourg 1979.
- WEITZ, Paul: Hendrik und Amalia. Die Lebensgeschichte des Prinzen Heinrich der Niederlande und der Prinzessin Amalia – Statthalter des König-Großherzogs in Luxemburg 1850-1879. 3 vols. Luxembourg 1978-1991.
- WEY, Claude: Genèse de la Commune de Walferdange. In: *150 Joer Gemeng Walfer 1851-2000*. Ed. FEIDER, Nicolas. 2 vols. Walferdange 2000, vol. 2, p. 6-49.

Emile Mayrisch

Les lieux de mémoire dédiés à Emile Mayrisch ne manquent pas. Outre des squares, des rues, un hôpital, un stade, ... qui tous se targuent de la notoriété du maître de forges, d'autres sites évoquent d'une manière plus «authentique» le souvenir d'un des rares citoyens du Grand-Duché parvenus à s'assurer une place dans les manuels d'histoire européenne.

Il s'agit d'abord des deux domiciles de Mayrisch. Le premier est la villa du Kräizbiert à Dudelange habitée à l'époque où, jeune ingénieur, il guidait les destinées de la forge locale. La bâtisse est transformée plus tard en une maison de repos pour enfants convalescents avant d'abriter un centre thérapeutique pour infirmes moteurs cérébraux. Elle ranime dans la mémoire collective nationale l'image des nombreuses institutions de bienfaisance largement dotées par le chef d'entreprise. L'édifice revêt par conséquent un caractère quelque peu représentatif pour tant d'autres œuvres sociales dont la naissance ou le développement sont durablement attachés à la personne de «papa Mayrisch»¹. Force est cependant de constater que le rayonnement du Kräizbiert s'arrête aux frontières du pays. Sauf exception, l'endroit est ignoré à l'étranger.

Il en va bien différemment du château de Colpach. Mayrisch occupe le domaine à partir du début des années vingt. Dans l'intervalle, il a été promu directeur général de l'ARBED, un groupe sidérurgique qui figure alors parmi les plus importants fabricants d'acier du continent. La nouvelle puissance économique aidant, le «grand chef» – c'est ainsi que son épouse Aline se plaît à l'appeler² – parvient dès lors à se tailler peu à peu une renommée dans les milieux industriels, diplomatiques et intellectuels en Europe. Et voilà Colpach transformé en salon mondain où se côtoient des hôtes de marque. La splendeur cosmopolite qui envoûte désormais l'édifice dressé au milieu d'un parc paisible connaît son apogée au lendemain de la fondation, en mai 1926, du Comité franco-allemand d'Information et de Documentation, dit «Comité Mayrisch». Ce forum littéraire et politique tenu sur les fonts baptismaux par le baron du fer



Archives ARBED, Arcelor

Pier Gind, alias Jean Friedrich (1892-1969), s'adonne en 1957 à démythifier la personnalité de Mayrisch dans un roman paru chez la Lëtzebuerger Volleks-Bicherei. Quoique l'auteur y brosse une image assez réaliste des traits de caractère du maître de forges, son œuvre est plutôt passée inaperçue du grand public.



Devenu symbole de la réconciliation franco-allemande au lendemain du premier conflit mondial, le château de Colpach est souvent évoqué dans les récits que nous légèrent les illustres hôtes cosmopolites du couple Mayrisch.

Archives ARBED, Arcelor

voue ses activités au rapprochement des deux grandes nations rivales de part et d'autre du Rhin et ce, quelques années à peine après les affres de la Grande Guerre. Or, même si les bureaux de l'organe internationaliste sont établis à Paris et à Berlin, il n'en reste pas moins que son âme réside aux confins du canton de Redange, dans la demeure de celui qui a eu l'audace de miser sur la réconciliation entre les peuples ennemis d'hier.

Les deux sites mentionnés sont, il est vrai, des lieux de mémoire «partagés». Le Kräizbiert et Colpach évoquent autant l'élan créateur de Madame Mayrisch que celui de son mari. Ce dernier se voit toutefois attribuer dans la décennie qui suit son décès trois monuments exclusivement érigés à sa gloire personnelle. Deux d'entre eux relèvent d'une initiative municipale. Ils correspondent au désir des villes de Dudelange et d'Esch de se montrer reconnaissantes envers un employeur auquel elles doivent leur expansion spectaculaire dans la foulée de l'industrialisation. Le troisième mémorial se situe par contre sur le territoire français. Réalisé aux frais de l'ARBED, il consiste en une stèle dressée au bord de la chaussée de Châlons-sur-Marne à Paris, à l'endroit précis où Mayrisch a trouvé la mort, le 5 mars 1928. Les circonstances du tragique accident de la



Archives ARBED, Arcelor

route ont d'ailleurs fourni l'étoffe à des anecdotes qui frappent l'imaginaire populaire. A l'instar des bobards qui remplissent en 1982 les colonnes de la presse à sensation au sujet de la disparition de Grace Kelly – comme quoi la jeune princesse de Monaco aurait piloté la voiture au moment du dérapage qui tua sa mère –, des rumeurs jadis colportées à la fin des années vingt prétendent qu'en lieu et place de son chauffeur, Mayrisch, un fanatique de la vitesse, aurait lui-même tenu le volant.

Quoi qu'il en soit, et pour curieux que cela puisse paraître au regard de l'extraordinaire résonance que l'évocation du nom du maître de forges suscite encore aujourd'hui, les trois monuments sombrent dans l'oubli. C'est qu'entre-temps la mémoire du patron de l'ARBED s'est affranchie des coordonnées géographiques d'un endroit précis pour incarner l'«esprit de Colpach» qui, à travers maints discours et publications, met en relief les quatre qualités cardinales communément inscrites au palmarès de l'illustre industriel: Mayrisch le philanthrope³, le Médicis luxembourgeois⁴, le médiateur entre la France et l'Allemagne⁵, le fondateur de l'Europe avant Jean Monnet et Robert Schuman⁶. Il s'ensuit la formation d'un véritable mythe où la réalité parfois assez prosaïque s'entrelace avec les intentions

Suite à une initiative récente du «Cercle des amis de Colpach», la stèle érigée au bord de la route nationale près de Châlons-sur-Marne (aujourd'hui Châlons-en-Champagne) a été entièrement rénovée. A l'occasion, la présidente de l'association a annoncé la création, avec le concours du groupe Arcelor, d'un «prix Emile et Aline Mayrisch».



Archives ARBED, Arcelor

En 1941, les nazis enlèvent le monument Mayrisch de la place devant l'Hôtel de ville à Dudelange. Sur intervention de l'ARBED, le buste de l'industriel est alors transféré au Kräizbiërg avant de retrouver, il y a peu de temps, une place au cœur du nouveau parc de la cité du fer.

de ceux qui se servent de l'éclat d'un homme assurément hors du commun dans un but intéressé.

La chose devient particulièrement manifeste en relation avec la carrière internationale de Mayrisch et sa perception par le public. En fait, rien ne prédispose le Luxembourgeois à occuper les devants de la scène diplomatique européenne, si ce n'est l'opportunité inouïe qui se dégage de l'incapacité de la France à trouver un terrain d'entente avec l'Allemagne en vue de résoudre la question sidérurgique que le traité de paix de Versailles a omis de trancher. Quand, après d'interminables tractations sans résultat, Paris se rallie enfin à une proposition concrète destinée à réglementer l'expédition des fers lorrains et luxembourgeois à destination des marchés d'outre-Rhin, l'idée se heurte d'emblée à l'opposition farouche des magnats de la Ruhr. A Düsseldorf, les capitaines de l'industrie lourde exigent la formation préalable d'un vaste cartel régulateur des coulées d'acier brut des principaux pays producteurs d'Europe occidentale. Des Allemands qui posent des conditions quelques années seulement après avoir été défaits sur les champs de bataille? Des Français qui, auréolés par la victoire de leurs armées, se plieraient aux exigences du Stahlwerks-Verband? – Inconcevable! – La «psychologie du passé»⁷ entraîne de la sorte que, pour des motifs d'ordre politique générale, un ressortissant du Grand-Duché «neutre» peut se couvrir des lauriers du promoteur de l'Entente Internationale de l'Acier (EIA) fondée en septembre 1926 sur la base des desiderata exprimés par les patrons rhénans-westphaliens.

Une remarque s'impose pourtant. Tandis que les érudits allemands et anglo-saxons s'efforcent de nos jours de réhabiliter les mérites du vrai père spirituel du «Locarno sidérurgique»⁸ – Fritz Thyssen –, la majorité des historiens francophones continuent à ignorer l'évidence. Sans doute, les récits de ceux qui ont bénéficié de la générosité de Mayrisch (André Gide, Jean Schlumberger, etc.) ne sont-ils pas étrangers au phénomène. A cela s'ajoutent les travaux d'Henri Rieben et de la Fondation Jean Monnet à Lausanne⁹. Dès les années cinquante, dans le contexte d'une Europe en voie d'unification, ils ont vite fait de jumeler la Communauté européenne du Charbon et de l'Acier (CECA) fraîchement constituée et l'ancienne EIA pour établir ce semblant de continuité si cher aux hommes. Partant, le second conflit mondial apparaît comme une parenthèse – certes détestable et qui, à ce titre, doit être gardée en éveil dans la mémoire pour empêcher qu'un pareil désastre ne se reproduise –, qui néanmoins doit se subordonner aux priorités d'une ère nouvelle. A l'aube de la confrontation Est-Ouest, le rétablissement de la concorde au sein du monde occidental, et donc la réinsertion délicate de la République Fédérale d'Allemagne dans le concert des nations s'imposent. Le rapprochement est d'autant plus

aisé à opérer que, dès sa création, le cartel sidérurgique avait été amalgamé au Comité Mayrisch par une opinion publique souvent incapable de faire la juste part des choses. D'où l'identification des deux dans le cadre d'un même idéal de la paix qui, justement, revient à la une dans la fameuse déclaration du 9 mai 1950. Robert Schuman y annonce son intention de se servir à son tour des industries lourdes pour bâtir une Europe communautaire comme meilleur garant contre la résurgence des conflits armés.

Les maîtres de forges européens s'en félicitent. L'assimilation entre l'œuvre attribuée à Mayrisch et celle reconnue à Schuman leur permet de redorer le blason d'une branche d'activité discréditée d'une part par le reproche d'avoir contribué par sa production à l'effort de guerre hitlérien, et malmenée d'autre part par la manie anti-trust américaine particulièrement virulente au lendemain de la Libération. Aussi une entreprise comme l'ARBED a-t-elle tout lieu de garder intact le souvenir de son ancien directeur général dorénavant célébré comme «eurovisionnaire»¹⁰ et «précurseur de la construction de l'Europe»¹¹!

Quant au public luxembourgeois en général, et ses hommes politiques en particulier, ils emboîtent volontiers le pas aux métallurgistes. N'est-ce pas dans la nature d'un peuple comme le nôtre d'avoir une préférence marquée pour les «héros nationaux» également connus par les voisins qui nous entourent? Ce sentiment teinté de la fierté des petits et de leur ambition de se voir traiter en égaux par les grands est d'autant plus vif que des temps de Mayrisch l'État grand-ducal est loin d'avoir trouvé sa place sur l'échiquier international. Or, cet isolement commence à se desserrer avec, et grâce à Mayrisch. Son accession aux fonctions de président de l'EIA lui ouvre des entrées remarquées aux centres du pouvoir à Paris et Berlin, à Bruxelles et Genève. Simultanément l'établissement des bureaux du cartel à Luxembourg attire l'attention de la presse étrangère. Le pays entier en profite. Il est soudain dans la bouche des élites occidentales. Le gouvernement en tire parti pour développer sa propre diplomatie en faisant siennes les «vertus» polarisées par le directeur de l'ARBED. La mémoire de celui-ci se trouve de ce fait pérennisée, car au fond, par le biais de la symbiose construite a posteriori entre l'EIA et la CECA des Six devenue aujourd'hui l'Union européenne des Vingt-Cinq, elle inspire toujours dans une certaine mesure les préceptes de notre politique actuelle. N'aimons-nous pas jouer aux «honnêtes courtiers» entre les nations comme Mayrisch l'a fait d'antan entre patrons d'usines? Ne nous plaisons-nous pas dans notre rôle de «bons Européens» qui font le «pont» entre les peuples et le «carrefour» de leurs cultures, conformément à un «esprit de Colpach» toujours vivace¹²?



Archives ARBED, Arcelor

Le 15 août 1933 est inauguré le monument Mayrisch à Esch. Cinq ans après son tragique décès, le patron de l'ARBED est déjà vénéré comme un grand diplomate d'un petit pays.



**Après le déménagement des Mayrisch à Colpach,
la villa du Kräizbiert à Dudelange est transformée
en une maison de repos pour enfants convalescents.
La demeure revêt depuis lors un caractère symbolique.
Elle est représentative de l'engagement social
du directeur d'usine et de son épouse.**

Archives ARBED, Arcelor

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE:

- BARIETY, Jacques: Le rôle d'Emile Mayrisch entre les sidérurgies allemande et française après la Première Guerre mondiale. In: *Relations internationales* 1(1974), p. 123-134.
- BARIETY, Jacques: Le sidérurgiste luxembourgeois Emile Mayrisch, promoteur de l'Entente Internationale de l'Acier après la Première Guerre mondiale. In: *Les relations franco-luxembourgeoises de Louis XIV à Robert Schuman. Actes du colloque de Luxembourg, 17-19 novembre 1977*. Ed. POIDEVIN, Raymond / TRAUSCH, Gilbert. Metz 1978, p. 245-257.
- BARTHEL, Charles: Emile Mayrisch et les dirigeants de l'ARBED entre la Belgique, la France et l'Allemagne. Rivalités et complicités (1918-1925). In: *Réseaux économiques et construction européenne*. Ed. DUMOULIN, Michel. Bruxelles, 2004, p. 125-143.
- BARTHEL, Charles: Emile Mayrisch et le pacte international de l'acier des années vingt. In: *Journal of European Integration History* 1 (2006), p. 43-65.
- MERSCH, Jules: *Biographie Nationale du Pays de Luxembourg depuis ses origines jusqu'à nos jours*. Luxembourg 1963, fasc. XII, p. 456-470.
- MÜLLER, Guido: Emile Mayrisch und westdeutsche Industrielle in der europäischen Wirtschaftsverständigung nach dem Ersten Weltkrieg. In: *Galerie. Revue culturelle et pédagogique* 10 (1992), p. 545-559.
- MÜLLER, Guido: *Europäische Gesellschaftsbeziehungen nach dem Ersten Weltkrieg. Das Deutsch-Französische Studienkomitee und der Europäische Kulturbund*. Munich 2005.
- NOCKEN, Ulrich: International Cartels and Foreign Policy: the Formation of the International Steel Cartel, 1924-1926. In: *Internationale Kartelle und Außenpolitik*. Ed. WURM, Clemens. Stuttgart 1989, p. 33-82.

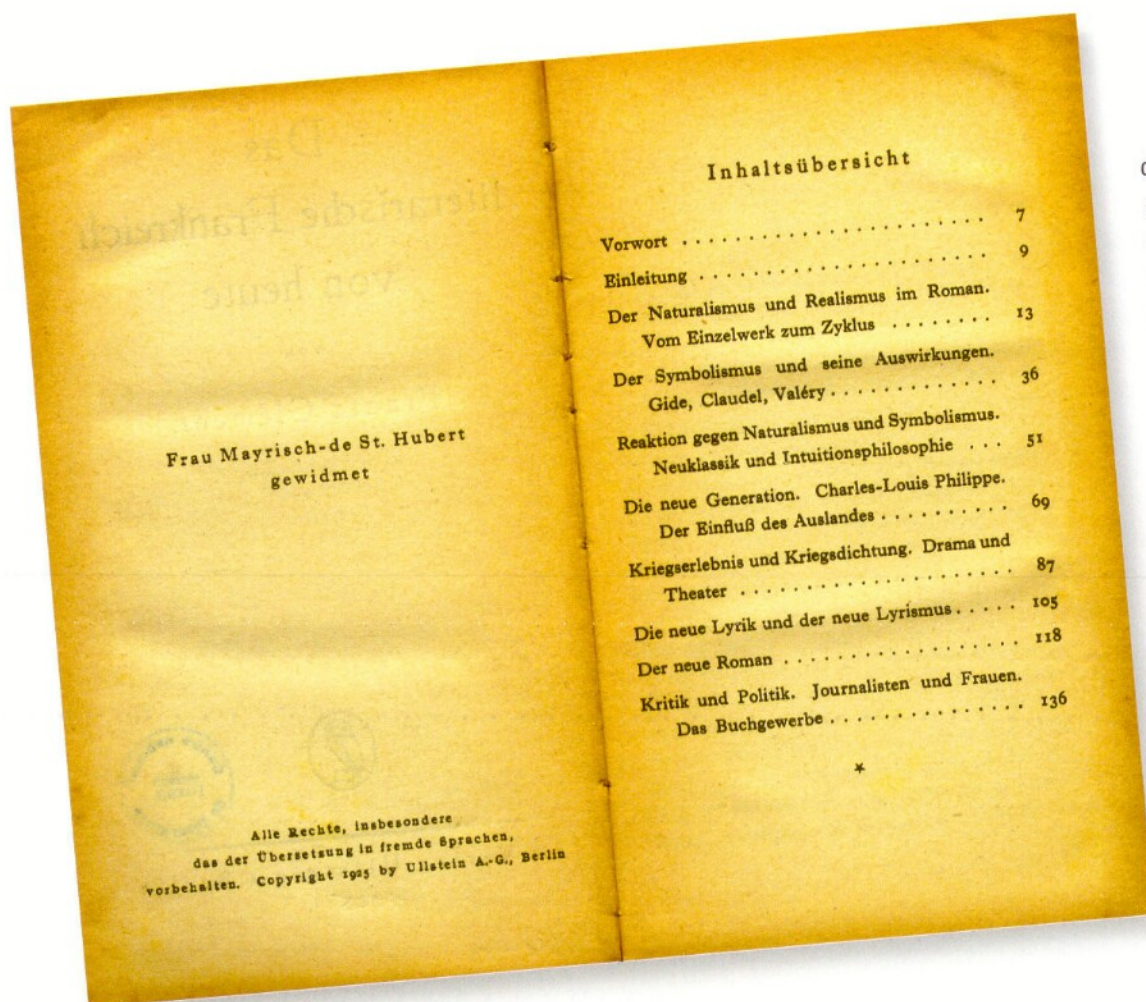
Aline Mayrisch-de Saint-Hubert

ALINE MAYRISCH ist die Tochter des Holzgroßhändlers Xavier de Saint-Hubert. Sie wurde am 22. August 1874 in Luxemburg/Hollerich geboren, wo sie ihre Kindheit verbrachte. Nach dem Besuch der höheren Töchterschule in Ste-Sophie besuchte sie das Pensionat Sartorius in Bonn. 1894 heiratete sie den Hütteningenieur Emil Mayrisch, der 1911 zum Generaldirektor der ARBED avancierte, und zog mit ihm nach Düdelingen. 1901 wurde die Tochter Andrée geboren; der zwei Jahre zuvor geborene Sohn Jean war kurz nach der Geburt gestorben. 1905 übernahm Aline Mayrisch den Vorsitz des neu gegründeten „Vereins für die Interessen der Frau“. Sie engagierte sich ebenfalls in der „Ligue luxembourgeoise contre la tuberculose“ und in der „Croix-Rouge luxembourgeoise“. Während des Ersten Weltkrieges richtete sie ein Kriegslazarett in der ehemaligen Direktorenvilla ein und half bei der Pflege der Verwundeten. 1920 zog das Ehepaar Mayrisch nach Schloss Colpach, wo sie ein offenes Haus führten, das dank seiner grenzüberschreitenden Geselligkeit in der Zwischenkriegszeit zu einem deutsch-französischen Begegnungsort avancierte. Während des Zweiten Weltkrieges lebte Aline Mayrisch auf ihrem Anwesen La Messuguière in Cabris in Südfrankreich. Dort starb sie am 20. Januar 1947. Sie wurde an der Seite von Emile Mayrisch im Park von Colpach beigesetzt.

Aline Mayrisch gilt bis heute als Förderin der Künste und der Literatur und als Mittlerin zwischen dem deutschen und dem französischen Kulturraum. Als Beweis werden ihre vielfältigen Kontakte und Aktivitäten in belgischen, französischen und deutschen Intellektuellenkreisen angeführt. So veröffentlichte sie ab 1898 unter wechselnden Pseudonymen in der belgischen Avantgarde-Zeitschrift *L'Art moderne* Berichte über deutsche Maler sowie Buchrezensionen, u. a. über *L'Immoraliste* von André Gide. Sie war befreundet mit Schriftstellern und Intellektuellen wie André Gide, Jean Schlumberger, Jacques Rivière, Henri Michaux, Marie und Théo van Rysselberghe, Marie Delcourt und Alexis Curvers, Annette Kolb, Gertrud Eysoldt, Ernst Robert

Curtius, Bernhard Groethuysen, die sie nach Colpach einlud und mit denen sie umfangreiche Korrespondenzen unterhielt¹. In Colpach arrangierte sie deutsch-französische Begegnungen, z. B. zwischen André Gide und Walter Rathenau oder André Gide und Ernst Robert Curtius. Auch machte sie Gide mit den Texten von Rainer Maria Rilke bekannt und trug durch ihren Rilke-Artikel in der *Nouvelle Revue Française* zur Rilke-Rezeption in Frankreich bei. In der *NRF* erschienen ebenfalls ihre Artikel über die geistige Situation Deutschlands nach dem Ersten Weltkrieg und der unter dem Pseudonym Alain Desportes geschriebene autobiographische Reisebericht „Paysages de la trentième année“, der, ausgehend von den Insellandschaften Korsikas und Islands, die Konfrontation mit der Leere, der Absurdität und dem Nichts thematisiert². In den 30er Jahren unterstützte sie die von Thomas Mann herausgegebene Exilzeitschrift *Maß und Wert*. Daneben übersetzte sie gemeinsam mit Marie Delcourt und Bernhard Groethuysen die Predigten des spätmittelalterlichen Mystikers Meister Eckhart ins Neuhochdeutsche³ sowie von Jean Schlumberger *L'enfant qui s'accuse* und von Albert Camus *Le mythe de Sisyphe*, Übertragungen, die beide unveröffentlicht blieben. Von Aline Mayrisch, die über eine wertvolle Gemäldesammlung und eine reiche Bibliothek verfügte⁴, sind die Bücher: *Das literarische Frankreich von heute* von Frantz Clément, *Les Cahiers de la Petite Dame* von Marie van Rysselberghe und *La vie d'Euripide* von Marie Delcourt gewidmet. Bis heute werden viele die Tatsache, dass sich in Colpach Intellektuelle von Format eingefunden haben, als eine Aufwertung Luxemburgs und als Beweis dafür, dass auch Luxemburg mithalten kann, wenn es um europäische Geisteseliten geht.

Daneben gilt Aline Mayrisch als eine frühe Verfechterin der Rechte der Frau und Initiatorin des ersten Mädchengymnasiums in Luxemburg. Der von ihr präsiidierte „Verein für die Interessen der Frau / Association pour les intérêts de la femme“⁵ setzte sich ab 1906 ein für die beiden klassischen Forderungen der bürgerlichen Frauenbewegung, nämlich gleiches Recht



Widmung von Frantz Clément an Aline Mayrisch in dem 1925 bei Ullstein in Berlin erschienenen Werk *Das literarische Frankreich von heute*. Die Reverenz vor „Frau Mayrisch“ drückt Dank und Anerkennung ihrer literarischen Sensibilität aus, dient aber auch der Aufwertung des Autors, der sich wie sie um die deutsch-französische Verständigung bemüht.

Einladung zur konstituierenden Generalversammlung des „Vereins für die Interessen der Frau“ in der Luxemburger Zeitung vom 13. Januar 1906. Mit diesem Schritt wird der Anspruch auf eine Veränderung der gesellschaftlichen Position der Frau öffentlich. Fortan gilt Aline Mayrisch als Hauptvertreterin der bürgerlichen Frauenbewegung in Luxemburg.

Verein
für die
Interessen der Frau.

**Konstituierende
Generalversammlung**
Sonntag, den 14. Januar,
um 3 Uhr nachmittags,
im großen Saale des Stadthauses.

Für den provisorischen Vorstand:
Frau **E. Mayrisch,**
Fräulein **Eugénie Heintz.**

Gegenwärtige Anzeige gilt als Einla-
bung. 1149

der Frauen auf Bildung und ungehinderte Wahl und Ausüben einer Berufstätigkeit. Bekannte Frauenrechtlerinnen wie Käthe Schirmacher, Adele Schreiber, Lida Gustava Heymann oder Marie Popelin wurden eingeladen, um über die Ziele der modernen Frauenbewegung zu referieren. Ein Auskunftsbüro für Frauenberufe, eine Stellenvermittlung und eine Rechtsschutzstelle wurden eingerichtet. Um die moralische und materielle Anerkennung der Frauenarbeit zu gewährleisten, wurde eine Petition zwecks Angleichung der Lehrerinnengehälter an die der Lehrer an die Abgeordnetenversammlung gerichtet. Zur Hebung des Bildungsniveaus der Frauen

veranstaltete der Verein öffentliche Kurse über Ästhetik, Literatur, französische Sprache, aber auch praktische Lehrgänge über Buchhaltung, Krankenpflege und Haushaltsführung. Wichtigstes Ziel aber war die Errichtung eines Mädchengymnasiums, das den luxemburgischen Frauen eine höhere Bildung in staatlichen, d. h. nicht-konfessionellen Sekundarschulen sichern sollte und damit den Zugang zum Hochschulstudium. Die Verhandlungen mit dem Staat führte die

„Association pour la création d'un Lycée de jeunes filles“, eine mit den Volksbildungsvereinen eingegangene Zweckallianz, welche die Erlaubnis erwirkte, ab 1909 Gymnasialkurse für Mädchen auf privater Basis abzuhalten. Finanziert wurden sie u. a. von Aline Mayrisch. 1911 wurden sie vom Staat übernommen. Das Gesetz vom 11. Juni 1911 schaffte zwar ein staatliches höheres Schulwesen für Mädchen, es stellte aber gleichzeitig eine Maßnahme des Rückschritts dar, indem es den Grundsatz der gleichen Bildung für Jungen und Mädchen durch eine Theorie der Mädchenbildung ersetzte, die sich an dem

traditionellen, durch die geschlechtsspezifische Bestimmung der Frau vorgeprägten Rollenverständnis ausrichtete. So wurden hauswirtschaftliche Fächer eingeführt, Mathematik wurde reduziert und Latein erst ab der 10. Klasse unterrichtet. Heute erinnert das 2001 gegründete „Lycée Aline Mayrisch“ an die Verfechterin der Frauenbildung, während das von ihr konzipierte, gegründete und mitfinanzierte ehemalige „Lycée de Jeunes Filles“ in Luxemburg ihr als Gedächtnisort verwehrt blieb und den Namen Robert Schumans trägt. Ein bescheidener, von der „Fédération luxembourgeoise des femmes universitaires“ gestifteter Gedenkstein am Rande des Stadtparks in Luxemburg aber geht nicht explizit auf die Vorreiterrolle Aline Mayrischs in Sachen Frauenbildung ein.

Bis heute hat sich ebenfalls Aline Mayrischs soziales Engagement im Bewusstsein der Bevölkerung erhalten. Ausgangspunkt war auch hier der „Verein für die Interessen der Frau“, der die Wohnungsreform als eines seiner dringlichsten Ziele ansah und eine Wohnungsenquete⁶ in den Unterstädten Grund, Clausen und Pfaffenthal in die Wege leitete. Anhand von strukturierten Erhebungsbögen trugen die Frauen Daten über die dortigen Wohn- und Lebensbedingungen zusammen. Entscheidendes Strukturmerkmal der Sozialenquete war ihr sozialpolitischer Anspruch. Hier pochte ein Frauenverein auf die Einführung gesetzgeberischer Maßnahmen zum Schutz der Armen und verlangte die Institutionalisierung einer staatlichen oder städtischen Armenhilfe. Staatliche Wohlfahrt sollte die Wohltätigkeit ablösen und Hilfe sollte als Sozialarbeit professionalisiert werden. Im institutionellen Rahmen der „Croix-Rouge“ und der „Ligue luxembourgeoise contre la tuberculose“ setzte Aline Mayrisch ihre Arbeit fort und verwirklichte eine Reihe sozialer Maßnahmen, wie Neugeborenen- und Tuberkulosefürsorge, Waldschulen, Ferienkolonien, „Centre de placement familial“ und Präventorium für tuberkulosegefährdete Kinder in der ehemaligen Direktorenwohnung Kräizbiereg in Düdelingen. Da hierzu ausreichend geschultes Personal erfordert war, ließ sie junge Mädchen zu Sozialarbeiterinnen, so genannten „Infirmières visiteuses“ ausbilden. Auch an der Errichtung der „Maternité Grande-Duchesse Charlotte“ war Aline Mayrisch maßgeblich beteiligt. Gegen den Willen der Ärzteschaft und unter Rückgriff auf unkonventionelle Finanzierungsmethoden wie „Sweepstake-Lotterie“, verwirklichte sie den Plan einer modernen Entbindungsanstalt, die in puncto Medizin und Hygiene den Anforderungen der Neuzeit entsprach und als klassenloses Krankenhaus konzipiert war, das allen Müttern, egal welcher sozialen Schicht sie angehörten, egal ob ihr Kind ehelich oder unehelich war, die gleiche Pflege, die gleiche Sorgfalt und Menschlichkeit zukommen ließ. Bis heute sichtbares und von vielen genutztes Zeichen ihres sozialen



Office des Timbres

Aline-Mayrisch-Briefmarke aus dem Jahr 1999. Bezeichnenderweise wurde sie fast zeitgleich mit einer André-Gide-Briefmarke herausgegeben.

Die Briefmarken evozieren den „Geist von Colpach“ und rufen in Erinnerung, dass Luxemburg in der Zwischenkriegszeit durch Aline Mayrisch Treffpunkt europäischer Geisteseliten gewesen ist.



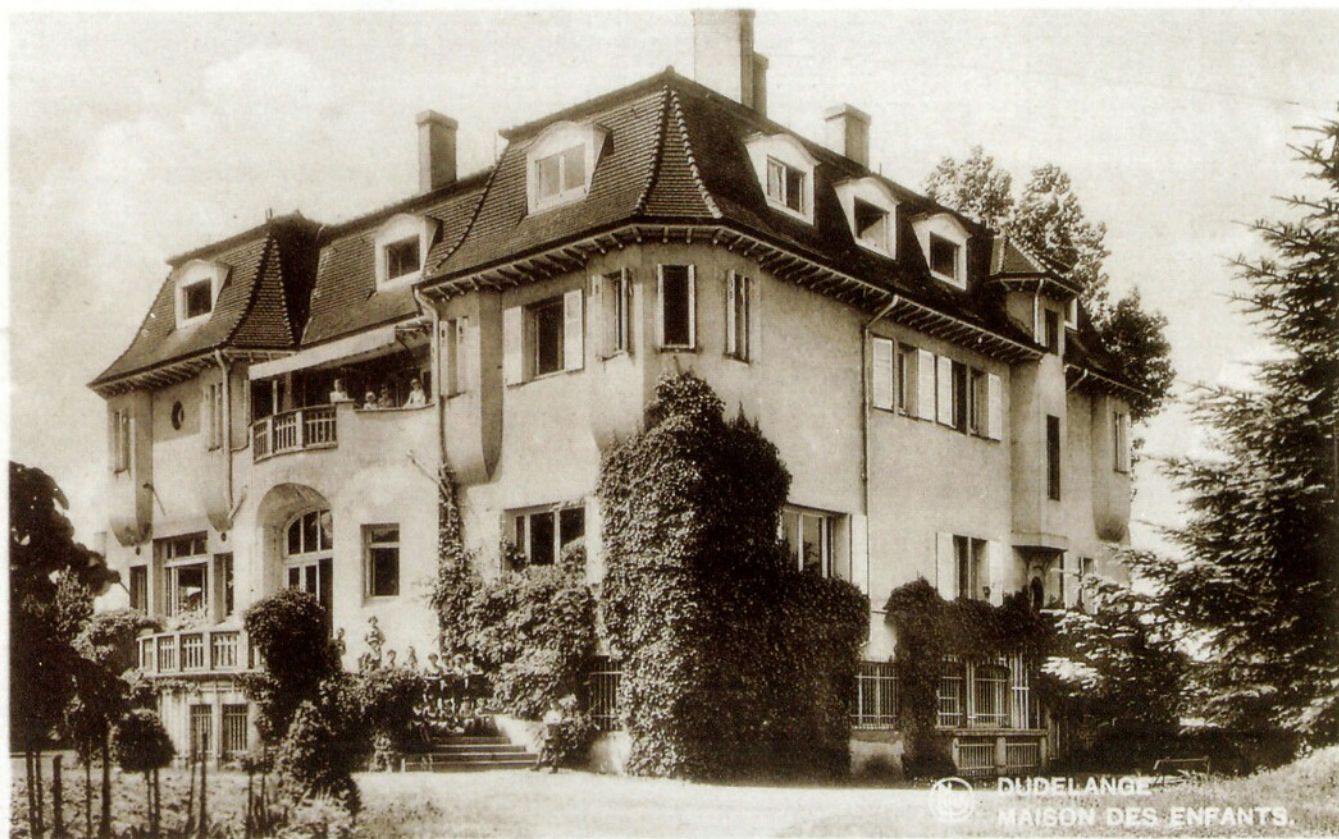
Archives CNL

Aline-Mayrisch-Gedenkstein am Rande des Stadtparks in Luxemburg. Die von der „Fédération luxembourgeoise des femmes universitaires“ gestiftete Gedenktafel mit der Inschrift „Humaniste-Philanthrope-Mécène“ versucht unterschiedliche Facetten ihrer Persönlichkeit hervorzuheben. Aline Mayrischs Verdienste um die Mädchenbildung werden allerdings nicht explizit erwähnt.

Schloss Colpach, Wohnsitz der Familie Mayrisch von 1920–1947, durch testamentarische Verfügung heute Genesungsheim der „Croix-Rouge“. Das herrschaftliche Anwesen spiegelt den wirtschaftlichen und sozialen Aufstieg der Familie wider. Als Erinnerungsschiffre an die Gastgeberin des Colpacher Kreises und großzügige Wohltäterin wird Colpach zum Ausdruck der historischen Bedeutung Aline Mayrischs.

Archives CNL





Archives CNL

Engagements ist Schloss Colpach, das sie im Einverständnis mit ihrer Tochter Andrée der „Croix-Rouge“ schenkte, damit dort ein Genesungsheim eingerichtet werde.

In der Erinnerung an Aline Mayrisch, der die Luxemburger Post 1999 mit einer Briefmarke gedachte, unterscheiden wir demnach zwei unterschiedliche Erinnerungsstränge. Einerseits repräsentiert sie den Typus der neuen Frau, welche die ihr durch tradiertes weibliches Rollenverständnis gesetzten Grenzen nicht akzeptiert und für sich die Freiheit beansprucht, selbstverantwortlich ihr Leben zu bestimmen und den weiblichen Standpunkt in den gesellschaftlichen Diskurs einzubringen. Privilegiert durch ihre gesellschaftliche Stellung und ihr Vermögen, vermochte sie sich die notwendigen Freiräume zu schaffen und konnte als gleichberechtigte Partnerin an der Bildung und am intellektuellen Leben teilhaben, Domänen, die bislang den Männern vorbehalten waren. Andererseits repräsentiert sie die edle Helferin und großzügige Mäzenin, der das Wohl der Künstler und sozial Schwachen am Herzen lag und die jederzeit bereit war, künstlerische und soziale Initiativen moralisch und finanziell zu unterstützen. Das äußere Zeichen dieser manchmal allzu devoten Erinnerungsarbeit drückt sich vielleicht am ehesten in dem ihrem Namen fast immer angefügten Prädikat „Madame“ aus.

Villa Kräzbiurg, Wohnsitz der Mayrischs in Düdelingen von 1911–1920, heute Sitz der „Fondation Kräzbiurg“. Als die Familie nach Colpach umzieht, wird in der Direktorenvilla auf ausdrücklichen Wunsch von Aline Mayrisch ein „préventoire“ für gesundheitlich gefährdete und lungenkranke Kinder eingerichtet. Damit erwirbt sie sich ihren Ruf als Wohltäterin und sozial engagierte Helferin.

AUSWAHLBIBLIOGRAPHIE:

AMIS DE COLPACH (éd.): Colpach. 1978.

GOETZINGER, Germaine/MANNES, Gast/WILHELM, Frank: Hôtes de Colpach. Colpacher Gäste. Mersch 1997.

MEDER, Cornel: Aline Mayrisch (1874-1947). Approches. Conférence prononcée au château de Colpach, le 19 janvier 1997, pour la Croix-Rouge luxembourgeoise, à l'occasion du 50^e anniversaire du décès d'Aline Mayrisch. Foetz 1997.

TRAUSCH, Gilbert: Le maître des forges Emile Mayrisch et son épouse Aline. Puissance et influence au service d'une vision. Luxembourg 1999.

D'Italiener

«Un Italien habite à côté. Avec sa femme et son fils.»

«Il travaille bien sûr pour la Communauté européenne ou dans une banque!»

CE TYPE DE DIALOGUE est assez fréquent au Luxembourg. L'image de l'Italie n'est plus, pour les nouvelles générations qui peuplent le Grand-Duché en particulier, associée à l'immigration, aux «Gastarbeiter», aux «petites Italies». L'image dominante véhiculée au Luxembourg est celle d'une bonne intégration des Italiens au Grand-Duché. Ici les Italiens se seraient très bien intégrés et ils se seraient même «luxembourgeoisés». Et l'image que l'on a aujourd'hui de l'Italie est plutôt liée aux vacances et à

Le cliché le plus répandu: «Les mineurs de la ,Brigade Moschen' que le ,grand' Jules avait recrutés en Italie du Nord» (1908). Il s'agissait le plus souvent d'hommes célibataires, jeunes et non-spécialisés.



GALLO, Centenario, p. 67



Düdelingen. Unter Italien.
Dudelange. Italie basse.

Gallo, Centenario, p. 63

Jadis, la rue Gare-Usines à Dudelange était appelée «Unteritalien» ou «Italie basse», comme en témoigne cette carte postale de 1907.

la gastronomie. Ni plus ni moins que ce qui arrive dans d'autres pays ayant, de par le passé, connu une immigration italienne plus ou moins forte. En effet, la mondialisation propage aussi les images et les clichés¹. Autrefois, les images se stéréotypaient différemment, voyageaient naturellement bien moins vite et restaient très liées au territoire.

Si nous voulions remonter aux origines de la représentation de la culture italienne au Luxembourg, nous évoquerions qu'au XVI^e siècle, des ingénieurs et des soldats «italiens», enrôlés par les Espagnols, ainsi que des religieux et des commerçants rejoignirent le Luxembourg². Mais la plus importante vague migratoire italienne se situe au XIX^e siècle. Il s'agissait le plus souvent d'hommes célibataires, jeunes et non-spécialisés employés pour le travail des mines³. Pieux et traditionnellement liés à la Maison de Savoie, ils étaient d'abord considérés par

les Luxembourgeois comme conservateurs ou des hommes «de droite», très respectueux des autorités civiles. La composante religieuse demeurera d'une importance primordiale pour la communauté italienne. Suite aux accusations de fascisme, l'ancienne «Opera Bonomelli» fut dissoute, puis, transformée en «Mission Catholique Italienne» («Missione Cattolica Italiana»), elle agira comme un catalyseur pour les Italiens durant tout le XX^e siècle.

Assez vite, des hommes de gauche, des socialistes, des anarchistes, des militants organisés en syndicats – protagonistes de la tragique «Révolte de Differdange» de 1912 (qui coûta la vie à quatre ouvriers) – entrèrent en scène.

A mesure que le nombre des Italiens augmenta, les premiers quartiers italiens fleurirent, tous à proximité des usines, pourvus de leurs propres commerces, de leurs propres artisans dans une atmosphère incontestablement «méditerranéenne»: en témoignent les quartiers de «Brill-Frontiera» à Esch-sur-Alzette, le quartier «Italia» à Dudelange, le quartier «italien» à Differdange⁴. La raison de la constitution de ces «petites Italies» se trouve autant dans le désir d'exorciser le drame de l'émigration, en reconstruisant un coin de cette Italie perdue, que dans la volonté de se soustraire à la méfiance des Luxembourgeois.



GALLO, Centenario, p. 159



GALLO, Centenario, p. 163

La société italienne de «Mutuo soccorso» permettait la pénétration de l'idéologie fasciste. Elle était très active sur le plan social et organisait par exemple des soirées animées par les fanfares «La Garibaldina» ou «Giuseppe Verdi» (ici à Esch-sur-Alzette vers 1928).

Une image qui documente une certaine familiarité avec les idéologies nazie et fasciste de l'époque.



GALLO, Centenario, p. 138

En effet, l'image que ces derniers avaient des Italiens n'était pas très positive: on pensait qu'il suffisait de mettre deux Italiens ensemble pour obtenir un groupe «désordonné» et tapageur, fêtard, poussant facilement la chansonnette.

Tout cela était bien éloigné de la conception luxembourgeoise du déroulement normal de la vie. On appelait les Italiens les «Bieren» (Ours)⁵ et comme les ours, on trouvait les Italiens surnois, amusants mais aussi dangereux. Dans une lettre du 13 mars 1896 adressée au ministre Eyschen, le procureur écrivait: «Si, en règle générale, les ouvriers [italiens] sont sobres et laborieux, ils sont violents et emportés et se laissent trop facilement entraîner à faire usage du couteau, du poignard et du revolver. Sous ce rapport ils ont même fait école parmi la population ouvrière qui, depuis quelques temps, imite malheureusement ce fâcheux et funeste exemple»⁶.

L'opinion négative allait donc au-delà du simple cliché. L'Italien «au couteau facile» devint bientôt un lieu commun bien que ce fait fût clairement contredit par une réalité documentée statistiquement. En se référant à un travail de Didlinger, Gilbert Trausch affirme que «entre 1900 et 1925 le taux de criminalité italienne n'est pas supérieur aux autres nationalités et est même avec 0,76% inférieur au taux de criminalité française (1,56%) et allemande (2,10%). ... Durant ce premier quart de siècle, seul 1,35% des Italiens a eu affaire à la justice luxembourgeoise»⁷.

Beaucoup d'Italiens furent rappelés en Italie lors du premier conflit mondial mais à la fin de la guerre ils revinrent au Grand-Duché. Ils s'y organisèrent mieux encore à travers la «Chambre Italienne de Commerce» («Camera italiana di Commercio») (1924), le «Mutuo Soccorso», les fanfares Verdi et Garibaldienne et tant d'autres associations nouvelles

ou revitalisées. C'est durant ces années que le fascisme s'enracina en Italie... et pénétra aussi au Luxembourg parmi les Italiens. Il y réussit particulièrement à travers le «Dopolavoro», organisation qui se proposait de coordonner les activités de la vie de la communauté italienne: les jeunes, les écoles, les colonies de vacances, le sport, la culture. En 1927, la section du «Faisceau» luxembourgeois émergea à Esch-sur-Alzette.

Le gouvernement luxembourgeois n'eut aucun mal à accepter les fascistes en tant que représentants d'un gouvernement internationalement reconnu. Par contre, les antifascistes (communistes, socialistes, anarchistes) qui perpétrèrent de nombreux attentats contre les représentants du régime fasciste étaient dans leur ligne de mire.

Durant ces années, un certain changement de l'image des Italiens s'opéra. En 1932, la naissance à Luxembourg des «Amitiés italo-luxembourgeoises», dont le premier président fut Georges Wagner, est tout à fait significative. Elles dispensaient et dispensent toujours des cours de langue italienne⁸ et organisent des excursions culturelles. L'initiative remporta un franc succès et des annexes des «Amitiés» furent ouvertes à Esch-sur-Alzette et dans d'autres centres du Grand-Duché.

Les choses changèrent pourtant avec l'avènement de la Seconde Guerre mondiale. Avec l'invasion du Luxembourg par les Allemands, les fascistes jouirent soudain d'un pouvoir incontestable sur la communauté. De ce fait, les Italiens furent, sans aucune distinction, considérés par les Luxembourgeois comme les représentants d'un gouvernement ennemi. Ce n'est pas un hasard si une fois la situation détériorée, la confiscation des biens des Italiens figurait parmi les mesures que le gouvernement luxembourgeois prit à l'encontre des ressor-

tissants italiens après la Libération, le 10 septembre 1944⁹. Le gouvernement de Rome refusa alors de répondre à la demande luxembourgeoise de nouveaux ouvriers italiens pour la reconstruction du Grand-Duché tant que les confiscations resteraient effectives. La situation s'améliora dès 1948 et permit la signature d'un nouvel accord d'immigration entre le gouvernement italien et le Luxembourg.

Les deux décennies qui suivirent eurent une influence capitale sur le processus que l'on peut définir comme une «reconstruction de l'image» et sur le procès d'intégration des Italiens. Au Grand-Duché, leur nombre ne fit qu'augmenter jusqu'aux années soixante: le flux migratoire était principalement composé de travailleurs originaires de l'Italie du Sud, mais aussi d'Espagnols et surtout de Portugais, qui ont progressivement remplacé les Italiens dans les «petites Italies». La présence de ces derniers influa certainement sur les mécanismes psychologiques qui avaient jusque-là régi les rapports entre Luxembourgeois et Italiens. Afin de se sentir moins «différent», rien ne vaut l'arrivée d'un «autre». Grâce à cet afflux de nouveaux arrivants, les Italiens semblaient désormais être acceptés par les Luxembourgeois et la méfiance à leur égard s'estompa sensiblement.



Caricature de Marcel Weyland, reproduite dans: Sushi mat Gaardebounen a Bacalhau, p. 9

Caricature parue avant un match décisif entre l'«Alliance» (du Quartier Italien de Dudelange) et l'«Union» (de Luxembourg-Ville), vers 1960. Cette caricature lie les deux clichés de la cuisine et du sport, associés à l'époque avec les Italiens.



Carte postale de Rimini Cattolica, montrée dans l'exposition «Neapel Bochum Rimini», p. 38

L'image de la «Bellitalia» s'installe dans la pensée des Luxembourgeois. Dès l'après-guerre l'Italie est devenue une destination de vacances. Cette dernière évolution ne se limite pas au Luxembourg mais représente un phénomène global.

C'est d'ailleurs entre les années cinquante, soixante et surtout soixante-dix que les Luxembourgeois découvrirent avec enthousiasme un nouvel aspect de la culture italienne: la cuisine. Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, les nombreuses cuisines régionales italiennes étaient rarement en adéquation avec les habitudes gastronomiques luxembourgeoises. Pourtant, à partir de l'après-guerre, «la restauration italienne, moderne» (avec ses deux produits, typiques et américanisés: pizza et pâtes) représente pour les masses de salariés de cette époque, le symbole du dépaysement et du «dolce farniente»



GALLO, Centenario, p. 409

Esch-sur-Alzette, 1986-1987. De nombreux joueurs d'origine italienne font partie de la «Jeunesse» d'Esch. Parmi les assis: Jean-Pierre Barboni, Romain Blasi, Denis Scuto. Debout: Gianni Di Pentima, Daniel Ferrassini, Fernand Regazzoni (masseur).

du temps des vacances... C'est vers la fin des années quatre-vingt que démarre la vraie 'success-story' de la restauration italienne... Par conséquent certains n'hésitent pas à souligner qu'une fois les feux des hauts-fourneaux des usines éteints, on s'est empressé de les remplacer par ceux des pizzerias!»¹⁰.

La découverte et la familiarisation des Luxembourgeois avec la gastronomie italienne donna une «bonne image» de la présence italienne. En outre, dès l'après-guerre, l'Italie est aussi devenue une destination de vacances pour les Luxembourgeois: de cette manière, sur l'image positive vient se greffer l'image de la beauté («Bellitalia»). Cette dernière évolution peut être observée un peu partout au monde. La gastronomie et les vacances sont en effet le binôme qui caractérise le plus souvent la culture italienne dans bien des pays.

Durant la première partie du XX^e siècle, le sport pour sa part, ayant alors une importance particulière, avait déterminé une certaine image de l'italianité dans le Grand-Duché. Les activités sportives au Luxembourg attestaient une présence effective d'athlètes italiens dans de nombreuses compétitions. Cette participation active à la vie athlétique représente un continuum positif pour l'interaction entre Italiens et Luxembourgeois et reste présente aujourd'hui encore sous de nombreuses formes.

Ce qui distingue l'image de l'Italie au Luxembourg de celle qu'en ont d'autres pays, tient en trois points fondamentaux. En premier lieu, la présence séculaire des Italiens au Grand-Duché: on y compte aujourd'hui une cinquième génération d'enfants d'immigrés. Il s'agit donc de personnes qui se reconnaissent pleinement dans la culture luxembourgeoise parce qu'ils sont Luxembourgeois. Ensuite, la présence de nouveaux immigrés qui s'ajoutent à la présence italienne ou dont le nombre dépasse les anciens: les Italiens à l'origine, puis les Portugais et aujourd'hui les Slaves. Enfin, une nouvelle vague migratoire dans les trente dernières années

qui n'est plus constituée de «Gastarbeiter» mais d'Italiens extrêmement spécialisés qui travaillent pour les institutions européennes et d'innombrables instituts financiers.

Ces trois phénomènes ont certainement aidé à développer et «anoblir» l'image de la culture italienne au Luxembourg¹¹, bien plus que dans d'autres pays. Aujourd'hui, les Italiens sont banquiers, professeurs, assureurs, fonctionnaires, entrepreneurs ou exercent des professions libérales. Ils sont devenus maires, députés et ministres luxembourgeois¹²... et les «Bieren» n'existent plus.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE:

- ASFUR, Anke/OSSES, Dietmar (éds.): Neapel Bochum Rimini. Arbeiten in Deutschland. Urlaub in Italien. Italienische Zuwanderung und deutsche Italiensehnsucht im Ruhrgebiet. Essen 2003.
- BOGGIANI, Joseph/CALDOGNETTO, Maria-Luisa/CICOTTI, Claudio/REUTER, Antoinette (éds.): Paroles et images de l'immigration. Actes du Colloque international, Luxembourg 3-4 juin 2005. Luxembourg 2006
- GALLO, Benito: Les Italiens au Grand-Duché de Luxembourg, Luxembourg 1987.
- GALLO, Benito: Centenario. Gli italiani in Lussemburgo - Centenaire. Les Italiens au Luxembourg. Luxembourg 2002 (3^e édition).
- KANDZIA, Christian: «Klein Italien» in Luxemburg, ein Kulturdenkmal von europäischem Rang. Dudelange 2001.
- MULLER, Jean-Claude (éd.): De l'Etat à la Nation 1839-1989. 150 Joer onofhängeg. Catalogue de l'exposition du 19 avril-20 août 1989. Luxembourg 1989.
- REUTER, Antoinette / SCUTO, Denis (éds.): Itinéraires croisés. Luxembourgeois à l'étranger, étrangers au Luxembourg. Esch-sur-Alzette 1995.
- REUTER, Antoinette e. a.: Luxembourg - Italie. Hommage au père Benito Gallo. Dudelange 1999.
- Sushi mat Gaardebounen a Bacalhau. Dudelange 2004.
- Temps de Migrations. Tempi di migrazioni. Esch-sur-Alzette 1997.

D'Spueniekämpfer

D'LËTZEBUERGER SPUIENIEKÄMPFER! Il est difficile de traduire en français tout ce que contient cette expression. «Kämpfer» ne veut pas dire combattant. Ils étaient tout sauf des anciens combattants arborant leur uniforme et bardés de médailles. Ils n'avaient pas l'esprit militaire, le sens de l'obéissance machinale. Ils étaient plutôt des lutteurs dans le sens sportif du terme, des bagarreurs qui n'hésitaient pas à faire le coup de poing. L'Espagne, «Spuenien», ajoute une touche d'exotisme et d'escapade, à une époque où le tourisme de masse n'avait pas encore banalisé la carte du monde. L'Espagne était l'idéal lointain, le paradis perdu qu'avec nostalgie ils gardaient dans leur cœur. L'Espagne était leur Amérique. Ils étaient les «Napoleonsdénager» du XX^e siècle, entrés dans la légende, sortis de l'histoire, des demi-soldes¹.

Rappelons que près d'une centaine de volontaires sont partis du Luxembourg pour l'Espagne. Les deux tiers de ces hommes possédaient la nationalité luxembourgeoise. A 96 % ils appartenaient au milieu ouvrier. 25 % des volontaires sont morts en Espagne. A leur retour d'Espagne, les volontaires ont eu de grandes difficultés à trouver un emploi, à se faire rembourser par la sécurité sociale. La police luxembourgeoise les a fichés dans des dossiers qui sont tombés dans les mains de la Gestapo. Reconnaisant dans les anciens brigadistes ses adversaires les plus dangereux, la Gestapo les avait arrêtés à un moment où la résistance était encore incapable de les accueillir et de profiter de leur savoir-faire. 80 % de ceux qui sont revenus d'Espagne ont connu les prisons et les camps de concentration. Soudés par les épreuves, ils ont constitué une communauté à part jusque dans les années soixante-dix.

Leur choix ne faisait pas l'unanimité. La Guerre d'Espagne a laissé dans la mémoire collective une perception polarisée. Les milieux de droite, catholiques, libéraux et populistes avançaient leurs arguments avec autant de passion² que les milieux de gauche³, mais ces opinions n'ont jamais abouti à un seul engagement. C'est peut-être l'enjeu qui faisait la différence,

pour les partisans de l'Espagne républicaine un enjeu à la fois personnel et historique, un désir de revanche sociale et la conviction qu'à Madrid se jouait le destin de l'Europe.

Dans les milieux de gauche on les traitait avec respect et sympathie sans les prendre tout à fait au sérieux. Aucun n'a fait ce qu'on appelle une carrière politique, on ne les plaçait pas au rang des invités d'honneur et on ne célébrait plus les anniversaires de la Guerre d'Espagne après 1946.

Les plus politisés des volontaires partis en Espagne, ceux qui après le retour d'Espagne avaient voulu poursuivre le combat, en particulier ceux qui provenaient des Jeunesses Socialistes, ne pardonnaient pas à leur ancien parti la non-intervention et les accords de Munich.

Il ne restait donc que le parti communiste, mais celui-ci poursuivait une tactique d'intégration dans le jeu politique et de consolidation de son implantation. Les militants qui avaient suivi la dure école de la Guerre d'Espagne n'avaient pas les références et le profil qui convenait à ces temps nouveaux. On les soupçonnait d'être d'irréductibles individualistes.

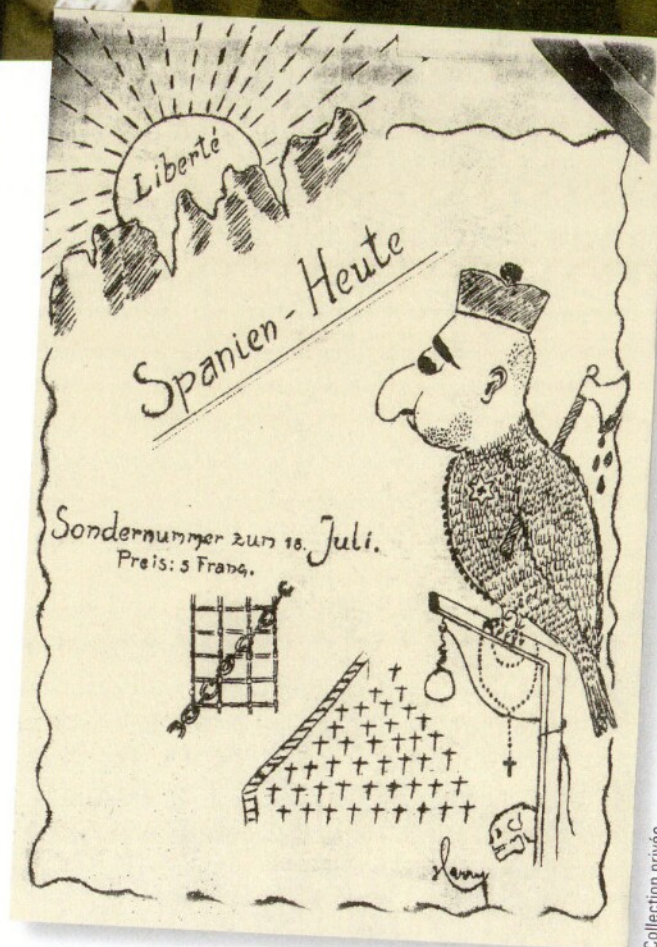
L'«Amicale des Volontaires de l'Espagne Républicaine» (AVER) entendait poursuivre la lutte antifasciste en soutenant le combat des guérilleros républicains qui, après la Libération voulaient renverser la dictature du général Franco, l'ami et l'allié de Hitler. Ce fut un combat perdu. La division de l'Europe en deux camps mettait hors jeu ceux qui se réclamaient de l'héritage antifasciste.

On sentait une distance entre ces hommes sortis du commun pour entrer dans la légende et la banalité des questions à l'ordre du jour et la médiocrité de la vie politique qui suivait son cours. Ils avaient des difficultés à communiquer la grandeur de ce qu'ils avaient vécu et s'exposaient facilement au risque d'être mal compris. Ils avaient des difficultés d'adaptation et n'étaient pas tous exemplaires dans toutes les dimensions de leur vie professionnelle et familiale. Leurs épouses ou leurs enfants ne les vivaient pas toujours comme des héros de légende. Quelques-



Homage aux Volontaires des Brigades Internationales. Luxembourg [1997], p. 16

L'AVR organisa le 13 avril 1946 une manifestation pour le 10^e anniversaire de la république. L'Amicale faisait remplir à ses membres des questionnaires renseignant sur leur activité en Espagne, les conditions de leur départ et leur attitude pendant l'occupation. Elle a fait aussi des recherches concernant les volontaires blessés ou disparus en Espagne.



Collection privée

Première page du périodique *Spanien heute* (1946-47), organe de l'Amicale des Volontaires, avec une caricature du général Franco.

uns se sont abîmés dans l'alcool, Nicolas Guisch, marié à une Espagnole qui avait choisi de rentrer, ou Jupp Feltes qui, devenu infirmier à Dachau, avait sauvé tant de vies lors la grande épidémie de typhus. Charles Sturm, un personnage plus qu'équivoque, promenait un sombrero magistral à travers la rue de l'Alzette, se faisant appeler *l'Espagnol*.

Quant aux volontaires apparemment apolitiques, nous citerons deux exemples d'hommes qui avaient refait leur vie en refoulant leurs souvenirs d'Espagne au fond de leur mémoire sans rien oublier. Albert Santer qui, apprenti boulanger, part à 18 ans malgré l'opposition de ses parents et revient en 1938, pour constater avec amertume que le climat politique a changé: «Nous étions des héros qui avaient perdu. Nous dérangions». Lassé par les commentaires désabusés et compatissants, il émigre à Bruxelles et échappe aux répressions et aux incompréhensions. Henri Joachim qui était parti de même que ses deux frères et fut condamné à six mois de prison par les Allemands comme pénitence pour un acte qu'il avait expliqué comme une folie de jeunesse. A son retour d'Espagne, il trouvait les portes closes au Bureau de bienfaisance et subit les moqueries de ses camarades restés à la maison. Il avait fini par se mettre du côté des rieurs, de tourner en ridicule ses motifs et ses actes et de faire comme s'il n'avait rien compris. A une mémoire occultée au niveau social correspond une mémoire refoulée au niveau personnel⁴.

Cette perte de mémoire est souvent devenue définitive au niveau de la deuxième génération. Les enfants des héros n'ont pas toujours pu comprendre le sens que leurs pères avaient choisi de donner à leur vie, se sont désintéressés de leur trajet et restent parfois même dans l'ignorance de ce qu'ils ont fait.

L'amnésie n'avait certes jamais été totale depuis 1947. Au cours des années soixante, le Dr Ost avait consacré une série de portraits aux brigadistes dans le journal de la Ligue des Prisonniers et Déportés Politiques⁵. Les étudiants de l'Assoss



Le film *Les perdants n'écrivent pas l'Histoire* de Frédéric Fichet et Edie Laconi (Samsa-Film, 2001) est basé sur une recherche des traces laissées par les «Spueniekämpfer». Il montre le conflit de deux identités, l'une basée sur les convictions et les luttes, l'autre sur l'attachement à la patrie et aux institutions. Le film a été très peu diffusé, on pourrait dire boycotté.

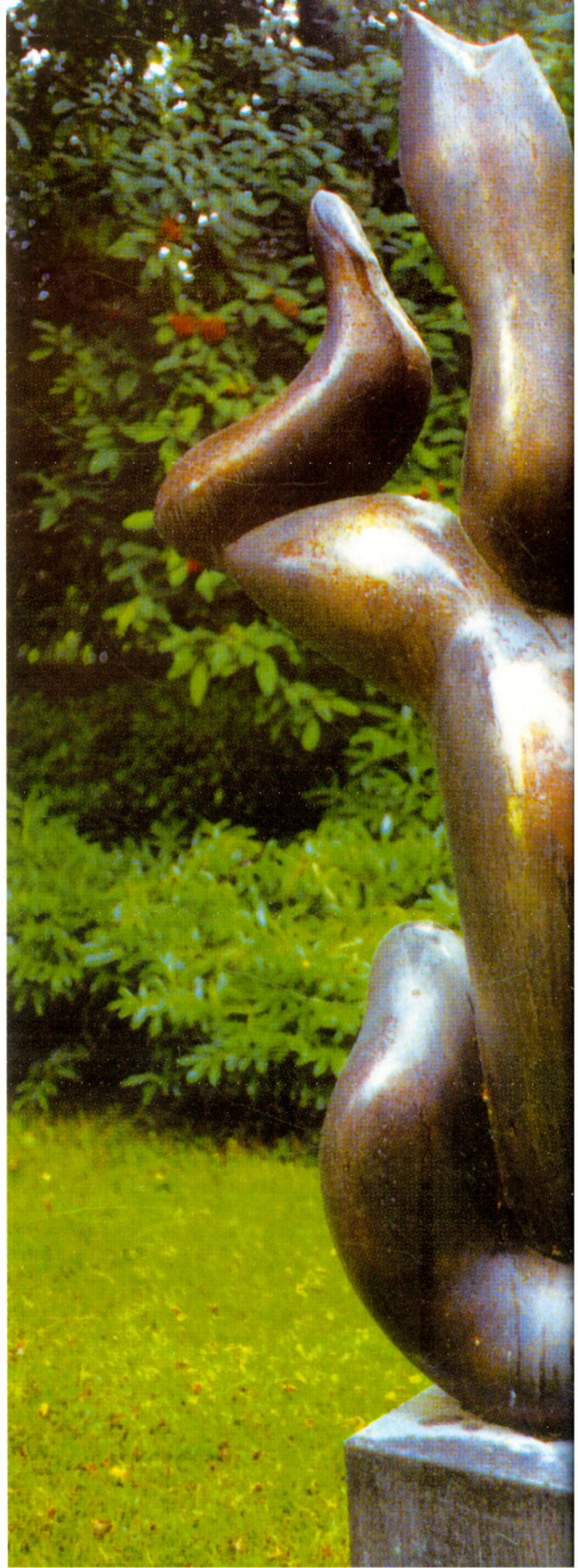
avaient renoué des contacts avec les «Spueniekämpfer» au moment où le régime de Franco commençait à vaciller et que les guerres coloniales sensibilisaient la jeunesse du monde entier⁶. Des personnalités indépendantes du milieu libéral comme Henri Koch-Kent et Léon N. Nilles avaient ranimé le souvenir par leurs écrits⁷. Ces prises de position ne débouchaient cependant pas sur une modification de la perception de cet épisode de l'histoire nationale.

En 1985, la décision de la ville d'Esch de rénover le Musée de la Résistance rouvrit le débat sur la mémoire historique. La Commission instituée à cet effet avait décidé de consacrer le panneau introductif de l'exposition à l'avant-guerre, où il était question des menées nazies, des controverses autour de la loi-muselière et de l'action des antifascistes italiens, des émigrés allemands et des volontaires de la Guerre d'Espagne. Le Conseil National de la Résistance s'opposa à une telle extension de la définition de la résistance qu'il voulait réserver à l'engagement patriotique sur le territoire du Grand-Duché pendant la période d'occupation⁸.

Devant la levée de boucliers, la Ville d'Esch fut obligée de faire marche arrière et d'inaugurer le Musée sans le panneau 1, mais la polémique avait révélé l'isolement des porte-parole officiels de la Résistance. Depuis l'ouverture des archives historiques de la Deuxième Guerre mondiale, plusieurs controverses avaient opposé les «résistants» aux «historiens», des controverses qui portaient sur l'utilisation de sources allemandes, sur le pluralisme idéologique des mouvements de résistance et sur l'impossibilité de réduire le message de la résistance au seul patriotisme⁹. Le contexte politique marqué par le débat sur le droit de vote des étrangers et le projet européen d'un Marché Unique avait contribué à l'hésitation des élites politiques ne voulant pas se laisser enfermer dans une conception patriotique trop étroite¹⁰.

Cette première guerre pour la mémoire historique fut suivie d'une seconde dix ans plus tard. Pour le 60^e anniversaire de la Guerre d'Espagne le Centre de Documentation et d'Études des Migrations avait invité à une exposition sur Guernica, l'œuvre de Picasso. Lors de l'inauguration un premier accrochage avait opposé l'ambassadeur d'Espagne, qui expliqua qu'il fallait oublier les vieilles querelles et que le malheur de l'Espagne était dû à l'intervention des Russes et des Allemands. Le représentant du CDEM répliqua qu'il fallait ne pas mélanger les causes et les effets et qu'il était temps de rendre justice à ceux qui s'étaient portés au service de la république espagnole. Une semaine plus tard, l'idée d'ériger un monument fut lancée par Paul Cerf lors d'une soirée sur la Guerre d'Espagne organisée dans le cadre de l'exposition¹¹.

L'association qui fut créée dans ce but, «Les Amis des





Archives ABIL

L'œuvre de Wercollier se compose de trois parties; la partie inférieure est une masse informe recourbée, la partie médiane est un tronc puissant qui s'enfonce dans la masse informe, la partie supérieure se compose de trois bras ondulant comme des flammes. Elle pourrait être interprétée comme la Bête fasciste, la force tranquille du peuple, l'allégresse et l'espoir. La sculpture étant tournée vers le Sud sur un fond de paysage industriel, elle réfléchit le soleil qui indique le chemin du Sud.



Archives ABIL



Photo: Teddy Jaans, Luxemburger Wort (28 juin 2000), p. 25

Brigades Internationales Luxembourg» (ABIL)¹², lança une souscription populaire qui rencontra un très large écho dans tous les milieux et permit de financer l'édification du monument réalisé par Lucien Wercollier ainsi que les activités de l'association qui obtint en juillet 2003 le vote d'une loi réhabilitant les volontaires de la Guerre d'Espagne et annulant la loi d'avril 1937 qui les punissait de peines de prison de 6 mois et de la déchéance de la nationalité.

Le Premier ministre Jean-Claude Juncker explicita le sens de cette réhabilitation en prenant la parole en octobre 2003 devant le monument «No pasaran»¹³. Sans être assimilés aux résistants, les volontaires de la Guerre d'Espagne pouvaient être considérés comme des «précurseurs de la résistance». Ils avaient eu raison contre le gouvernement de l'époque. Le Premier ministre ouvrait une brèche dans les fondements historiques de la conscience nationale basés sur des concepts culturalistes et ethnocentriques. En même temps il affirmait le droit à l'insoumission face à des lois injustes.

Henri Joachim et Albert Santer, les deux derniers survivants de la Guerre d'Espagne, décorés par le Premier ministre soixante ans plus tard.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE:

- BROUE, Pierre/TEMIME, Emile: La Révolution et la Guerre d'Espagne. Paris 1961.
- BROUE, Pierre: La révolution espagnole 1931–1939. Questions d'histoire. Paris 1973.
- FICHEFET, Frédéric/LACONI, Edie (réalis.): Les perdants n'écrivent pas l'histoire, court-métrage sur vidéo. Luxembourg 2001.
- HERMET, Guy: La Guerre d'Espagne. Paris 1989.
- HUGH, Thomas: La Guerre d'Espagne. Paris 1986 (1^{ère} éd. 1961).
- SKOUTELSKY, Rémi: L'Espoir guidait leurs pas. Les volontaires français dans les Brigades Internationales 1936–1939. Paris 1998.
- VILAR, Pierre: La Guerre d'Espagne (1936–1939). Paris 1986.
- WEHENKEL, Henri: D'Spueniekämpfer, Volontaires de la Guerre d'Espagne partis du Luxembourg. Dudelange 1997.

Grande-Duchesse Charlotte

PEUT-ON REDUIRE, dès à présent, le souvenir de la Grande-Duchesse Charlotte à un «lieu de mémoire»? Pour ceux qui l'ont vue naguère, de leurs yeux, ou entendue, de sa voix (fût-ce à la BBC, au péril de leur vie), la Grande-Duchesse fait partie de leur vie et d'autant plus intensément de leur mémoire. C'est tout naturellement qu'elle occupe encore, comme déjà en 1989, la première place au palmarès des cinquante Luxembourgeois «les plus importants» de tous les temps.

Pourtant, inévitablement, Charlotte, Grande-Duchesse de Luxembourg de 1919 à 1964, prendra son rang hors des vivants, au plus tard dans l'idée des générations nées depuis 1960. Trois visions majeures sortiront alors du kaléidoscope d'un règne long de près d'un demi-siècle (et d'une vie nonagénaire):

- au fil des années, d'abord celle de la princesse puînée, favorite parmi ses cinq sœurs d'une opinion publique encore peu attachée à la dynastie nassovienne,
- celle de la jeune Grande-Duchesse, appelée en des circonstances mouvementées à occuper un trône chancelant et à apaiser, dans la suite, les passions exacerbées,
- symbole identitaire, finalement, depuis le 10 mai 1940, la Grande-Duchesse revêt sa stature définitive, incarnation et garante de l'existence même d'un Grand-Duché indépendant et, dans la sphère émotionnelle, sujet de l'affection générale des Luxembourgeois (mère de la patrie).

La princesse préférée

La famille grand-ducale, au tournant du siècle, passait le plus clair de son temps à l'étranger et le personnel de la Cour, amené par le Grand-Duc Adolphe, était allemand, à l'exception d'une dame d'honneur française et de l'institutrice luxembourgeoise (Mlle Knaff) des princesses.

Celles-ci bénéficièrent néanmoins d'une popularité croissante auprès du public luxembourgeois. «Nos» princesses (sauf Antonia) étaient nées au Luxembourg, alors que tous les

souverains antérieurs depuis Jean l'Aveugle (!) étaient venus de loin. D'autre part, les séjours dans le pays, bien qu'intermittents, facilitaient le contact avec la population, au-delà des habitudes et de l'étiquette suivies jusque-là.

De nombreuses anecdotes ne tardent pas à se rattacher à ces présences princières. Les relations d'Auguste Collart (qui sera chambellan, après avoir fait partie du gouvernement Reuter), les souvenirs de Mlle Knaff et de Mlle Bach (autre passionnée de la famille grand-ducale), les récits du couple Melchers-Schmol' en feront foi: nul doute que la jeune génération grand-ducale réussit à conquérir la sympathie populaire envers la dynastie. En 1911, lors de la fête de l'anniversaire du Grand-Duc, le chevronné Ministre d'Etat Paul Eyschen se sent obligé d'excuser l'absence des «charmantes, jeunes et fraîches Princesses» et félicite la Grande-Duchesse, la reconstruction du château de Berg étant achevée, «de pouvoir enfin ramener Ses enfants dans le lieu où Elle a été si heureuse de leur donner le jour et où il Lui sera plus facile d'en faire de bonnes Luxembourgeoises»².

La princesse Charlotte paraît avoir pris, déjà, une place particulière. Plusieurs témoignages la distinguent de ses soeurs. L'ambassadeur d'Allemagne, en 1913, vante «ihr lebensfrisches, heiteres Temperament» et ajoute: «Vor allem aber wird einstimmig von den Damen ihrer Begleitung, vom Lehrpersonal und auch von ihren Spielgenossinnen die stets gleichmäßige, von Herzen kommende Liebenswürdigkeit gerühmt ... Diese ist der Grundzug ihres Charakters, und in voller Harmonie mit ihr steht die sehr anmutige äußere Erscheinung»³. Nikolaus Welter, de son côté, témoigne: «Prinzess Charlotte war mir von Persönlichkeiten, die viel in ihrer Nähe lebten, als zuverlässig, offen und weitherzig gerühmt worden. Die einzigen Male, wo ich sie selbst gesehen hatte, hatte sich ihr Bild in meiner Erinnerung aufs vorteilhafteste eingepägt»⁴. Charlotte assiste avec son aînée, la princesse héritière, au mariage de sa cousine, la future impératrice Zita en 1911, à Schwarzau près de Vienne,



Prinzessin Hilda, Prinzessin Maria Adelheid, Prinzessin Charlotte, Prinzessin Sophie, Prinzessin Elisabeth

Carte postale de 1906, photo: Charles Bernhoeft

Les princesses sortent du palais, se promènent dans les parcs de la capitale, prennent des leçons d'équitation au manège du Val Sainte-Croix, visitent au Grunewald les chênes plantés lors de leurs naissances, se font interpellier au jardinet du palais grand-ducal par les enfants du quartier ... Ces apparitions sont mises à profit par les photographes (Bernhoeft, Batty Fischer), fournisseurs d'un genre nouveau, et fort efficace, de la future mémoire collective: collectionner les cartes (postales et autres) représentant les princesses est alors une véritable passion en beaucoup de familles luxembourgeoises.



Carte postale de 1907, photo: Charles Bernhoeft



et à la solennelle prestation de serment de Marie-Adélaïde en 1912, préludes à une destinée primordiale, insoupçonnée sur le moment, distinctions cependant remarquées dans l'opinion publique.

La nouvelle Grande-Duchesse: courage et sagesse politique

A deux reprises, c'est l'Histoire, avec majuscule, qui s'est chargée de modeler la figure mémorielle de Charlotte de Luxembourg. Les bouleversements de la fin de la Première Guerre mondiale sont à l'origine de son avènement, l'irruption hitlérienne en 1940, lors de la Seconde, l'obligeant à l'exil, fait d'elle la première, et la plus notoire, des résistants: elle incarne désormais, tout simplement, le Luxembourg comme tel. «La Grande-Duchesse, c'est le pays»⁵.

Dans la mémoire collective, pour des raisons émotionnelles évidentes, 1940–45 supplante aujourd'hui nettement 1919. Les appétits annexionnistes belges, la mutinerie des Volontaires qui arrachent l'insigne de la Grande-Duchesse de leurs képis et galons, les votes antidynastiques de députés étonnamment nombreux⁶, l'occupation violente des locaux de la Chambre, l'intervention des troupes françaises, la vaste ma-

nifestation populaire du 24 avril 1919, ces péripéties critiques sont aujourd'hui refoulées dans l'arrière-conscience nationale, retenues à peine dans les manuels scolaires, ravivées peu ou prou au gré d'anniversaires qui s'estompent. S'estompe aussi le rôle pourtant remarquable tenu par la Grande-Duchesse Charlotte dans ces moments difficiles, «situation la plus compliquée, la plus dangereuse, la plus regrettable (depuis 1815)» au jugement de Nicolas Margue, historien et témoin oculaire⁷. N'étaient les souvenirs publiés de Nikolaus Welter et d'Auguste Collart (à défaut de ceux du président du gouvernement Emile Reuter) et les études ultérieures des historiens (Gilbert Trausch, Christian Calmes), le portrait définitif de la souveraine risquerait de voir tomber dans l'oubli ses plus vives couleurs d'antan.

«Plébiscitée» par le référendum de 1919⁸, la Grande-Duchesse put inaugurer au Luxembourg la monarchie moderne, scellée d'ailleurs par la révision constitutionnelle intervenue simultanément.

Au-delà de ce constat succinct, l'histoire a retenu, à bon droit, les qualités prouvées par la nouvelle Grande-Duchesse en la circonstance. L'avenir des monarchies s'avérait alors des plus sombres; nombreux sont les princes évincés brutalement, nombreux ceux qui renoncent. Par contraste, Charlotte suscite l'espoir et inspire la confiance⁹. Telle elle s'affirme dans sa première proclamation: «La Couronne du Grand-Duché de Luxembourg M'est échue à un des moments les plus critiques de notre histoire nationale. Je l'accepte parce que J'estime qu'il est de mon devoir de conserver intact le dépôt de nos institutions publiques que le peuple luxembourgeois a considérées jusqu'ici comme une garantie de son indépendance et de son avenir...». Son mariage, le 6 novembre 1919, avec son cousin Félix de Bourbon-Parme, fort décrié par les adversaires de la dynastie et longtemps encore traité d'étranger, fut interprété comme une autre preuve de détermination, expression de ce que N. Welter appelle «der Herrscherwille» des Nassau. La crise s'évanouit assez rapidement et les opposants se résignent. Présidant à l'apaisement, Charlotte désormais se fait accepter comme symbole de l'équilibre national. G. Trausch résume ainsi «la signification historique» de l'avènement de 1919: «la naissance d'une nouvelle dynastie, enfantée dans la douleur et le doute. Ce que l'opinion publique attendait de Marie-Adélaïde en 1912, Charlotte va le réaliser au cours des années 1920: une dynastie capable d'unir tous les Luxembourgeois au-delà de leurs divergences idéologiques...» et n'hésite pas à affirmer que «le mérite en revient à son savoir-faire, à son charme et à sa distinction, mais aussi à son intelligente compréhension de la situation nouvelle»¹⁰.



Photo: Batty Fischer (1910), © Photothèque de la Ville de Luxembourg



Photo: Edouard Kutter sen. (1919)

Ce portrait officiel de son avènement fut utilisé pour le premier timbre à son effigie. Il montre la dignité monarchique que Charlotte a su garder, tout en soutenant le processus de démocratisation des institutions étatiques.

La souveraine prestigieuse

Depuis lors, reportages officiels, photos de cérémonies et de visites, allocutions solennelles, timbres-poste à l'effigie constamment renouvelée, ne tardent pas à se faire le miroir d'une autre vision de la Grande-Duchesse: de celle qui représente un Etat qui se démocratise dans la paix, tout en restant à l'écart des décisions politiques courantes. A ce sujet, l'historien et généalogiste Schoos, qui a eu ses entrées à la Cour, s'exprime avec justesse: «Sie respektierte alle Ansichten und Überzeugungen, ohne die ihrigen je zu verleugnen. Was sie erreichte, erkennt man wohl am besten daran, dass die Existenz der monarchischen Institution seit dem ersten Jahr ihrer Regierung nie mehr zur Diskussion stand, dass es, im Gegensatz zu den Jahrzehnten

vorher, keine antimonarchistische Gruppe im wirklichen Sinn des Wortes mehr gab. Man hatte die monarchische Staatsform im politischen Bereich ‚demokratisiert‘. Großherzogin Charlotte hat dies anerkannt und voll und ganz bejaht, aber sie hat gleichzeitig begriffen, dass es nicht angeht, die monarchische Institution im Symbolisch-Ideellen zu ‚demokratisieren‘, d.h. all das zu vernichten, was ihr an Würde, Form, Tradition und inneren Werten geblieben ist...»¹¹. Voilà dorénavant la conviction générale, d'autant plus que toutes les apparitions de la Grande-Duchesse renforcent sa popularité. Plus d'un diplomate en mission à Luxembourg se déclare ébloui. Parmi ses admirateurs figure, fait inouï, von Radowitz, l'ambassadeur de l'Allemagne hitlérienne¹². Le président Roosevelt, de son côté, quelques mois plus tard, éprouvera la même sympathie; elle sera un appui inestimable auprès des Alliés.

Idône du Luxembourg libre

Dans l'intervalle, les événements s'étaient précipités. La famille grand-ducale, le gouvernement avaient quitté le pays en des circonstances plus d'une fois dramatiques, s'étaient établis outre-Manche et outre-Atlantique, soucieux de se ménager une place, si minime qu'elle fût, parmi les Alliés et de ne pas perdre le contact avec le pays délaissé.

L'image de la souveraine exilée prendra tout au long de la guerre des dimensions extraordinaires. Son intensité patriotique allait croissant à mesure que s'alourdissait l'oppression, et si l'action des ministres soulèvera de sérieuses critiques, qui, après la Libération (10 septembre 1944), risqueront de déstabiliser le régime politique, la Grande-Duchesse elle-même en restait exempte, assurée d'une affection désormais à toute épreuve. Les hésitations mêmes qu'elle avait éprouvées momentanément, au départ et au passage au Portugal, furent interprétées comme autant de témoignages de son affliction maternelle. A chaque fois que l'annexion hitlérienne du Luxembourg progressait, que le viol des consciences s'accroissait, que l'incorporation de force, civile et militaire, se précisait, la grande majorité des Luxembourgeois reportait sur la Grande-Duchesse¹³ sa nostalgie, ses souffrances, son espérance de la victoire finale et jusqu'aux illusions d'un Luxembourg futur dépourvu de toute rivalité partisane. Les manifestants de la première heure déjà arborent son insigne (souvenir de la commémoration du centenaire de l'indépendance en 1939), les recrutés de force cachent sur eux quelque minuscule photo de la souveraine, les déportés, en des moments particulièrement dramatiques, s'exhortent à subir jusqu'à la mort «fir d'Hémecht an eis Grande-Duchesse»¹⁴, les internés des camps, les déserteurs, les réfractaires et résistants, les enrôlés au front, les prisonniers de guerre se



Photo: N.N. (1945)

Bien servie par sa prestance naturelle, figure élancée (contrairement à ce que suggère le monument de la place Clairefontaine), d'une élégance vestimentaire impeccable, d'une gentillesse jugée aussi spontanée que distinguée (son geste particulier saluant le public est demeuré célèbre), elle paraît proche de toutes les classes sociales.



Photo: B. Majerus (2006)



Collection privée

Carte philatélique émise par la Ville de Luxembourg en 1945 «in remembrance of F.D. Roosevelt» reproduisant la promesse devenue légendaire du président des Etats-Unis (prétendument) faite à la Grande-Duchesse, en 1942, montage de Bernard Wolff.

1945: Großherzogin Charlotte kehrt aus ihrem Londoner Exil zurück.

Lëtzebuerg ass fräi!

Hinter den wichtigen Momenten unserer Geschichte stehen wichtige Persönlichkeiten. Entdecken Sie mit dem 125. Lëtzebuerg Panorama die bedeutendsten Luxemburger aller Zeiten, wählen Sie Ihre persönlichen Favoriten und gewinnen Sie tolle Preise.

Wie mache ich mit?

Schicken Sie uns eine SMS an die 4343 mit dem Stichwort: „Panorama“ den Namen Ihres Favoriten, Ihren Namen und Adresse. Sie können Ihre Stimme auch auf www.125.lu abgeben. Schneiden Sie den Einsendecoupon im „Lëtzebuerg Panorama“ aus.

Ein Rückblick auf 2005 mit Ausblick auf 2006

Jetzt überall im Handel erhältlich!

Einreichschluss: 15. Dezember 2005

Die bedeutendsten Luxemburger aller Zeiten

Archives Luxemburger Wort

«Icône du Luxembourg libre»: jusqu'à nos jours, la Grande-Duchesse Charlotte est associée à l'idée de l'indépendance sauvegardée. Ici, une publicité pour un ouvrage publiant les résultats d'un sondage sur «les plus grands Luxembourgeois».



Collection privée

Insigne (4,4 x 1,3 cm) et photo miniature (2 x 2,2 cm) à l'effigie de la Grande-Duchesse, provenant de manifestants (1940) et d' enrôlés (1942).

soutiennent à sa pensée, les condamnés à mort affrontent l'exécution en clamant son nom. En bien des cœurs, conscients ou non, la figure de la Grande-Duchesse avoisine, voire se confond, avec celle de Notre-Dame de Luxembourg, Consolatrice des Affligés. De cet attachement, de ces épanchements, de ces prières et ferveurs, les témoignages, des plus sobres aux plus pathétiques, abondent et continuent de fleurir. Peut-on parler, face aux événements et face aux témoins, de «vecteurs de lieux de mémoire»? Il est sans doute des circonstances qui supportent encore mal le vocabulaire «technique» et «scientifique» des disciples de Pierre Nora.

Quoi qu'il en soit, la Grande-Duchesse Charlotte a bénéficié de la vénération des Luxembourgeois jusqu'à sa mort, et continue de le faire. De son vivant, son nom fut attribué à de nombreux édifices et institutions conservant sa mémoire. Des axes importants (le Pont rouge et des boulevards à Luxembourgville et à Esch) portent le nom de la souveraine, tandis que l'association de son nom avec la Maternité (1936) et l'Oeuvre Nationale de Secours (1944) renforce son image de «mère de la patrie». En 1947 son anniversaire (23 janvier) devient un jour férié légal. Reporté au 23 juin pour des raisons climatiques, la «fête nationale» reste – même après son abdication en 1964 – pour beaucoup de gens le «Groussherzoginsgebuertsdag»¹⁵.

Moins de cinq ans après son décès en 1985, sa statue (financée pour l'essentiel par souscription publique) fut inaugurée place Clairefontaine, au cœur de la capitale, non loin du palais grand-ducal. L'inscription du socle rappelle les paroles par lesquelles le président du gouvernement Pierre Dupong avait résumé dès 1939 les sentiments de tout un peuple: «Mir hun lech gär»¹⁶.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE:

- COLLART, Auguste: Sturm um Luxemburgs Thron. Luxembourg 1959.
- HEINEN, Nicolas: Zeugnisse aus großer Zeit. Luxembourg 1978.
- HEISBOURG, Georges: Le Gouvernement luxembourgeois en exil. Luxembourg 1986.
- MELCHERS, Emile Théodore / MELCHERS-SCHMOL, Ursy: Unvergessene Gestalten unserer Dynastie. Luxembourg 1994.
- RATHS, Aloyse: D'Grande-Duchesse Charlotte, de Symbol vun der Lëtzebuergger Resistenz. In: Rappel. Organe de la Ligue Luxembourgeoise des Prisonniers et Déportés politiques 8–9 (1985), p. 1–96.
- SCHOOS, Jean: Thron und Dynastie. Luxembourg 1978.
- SCHOOS, Jean: Charlotte, Großherzogin von Luxemburg 1919–1964. In: Lëtzebuergger Bauere-Kalenner (1986). Tiré à part.
- THOMA, Emile: Charlotte, Grande-Duchesse de Luxembourg, Bio-bibliographie. In: Monument Grande-Duchesse Charlotte. [Luxembourg] 1990, p. 97–103.
- TRAUSCH, Gilbert: L'accession au trône de la Grande-Duchesse Charlotte en janvier 1919. In: Hémecht 2 (1979), p. 149–172.
- WELTER, Nikolaus: Im Dienste. Erinnerungen aus verworrener Zeit. Luxembourg 1925.

Robert Schuman



Archives CERE

ROBERT SCHUMAN voit le jour le 29 juin 1886 à Luxembourg dans le quartier de Clausen. Sa mère, Eugénie Duren, est une Luxembourgeoise originaire de Bettembourg. Lors de son mariage avec Jean-Pierre Schuman, de 27 ans son aîné, elle prend la nationalité de son époux. Ce dernier est un Lorrain d'Evrange devenu Allemand suite à l'annexion de 1871. Si le petit Robert Schuman reçoit la nationalité de son père, c'est au

Robert Schuman est né à Luxembourg en 1886.
Il y effectue ses études primaires et secondaires.
Sa langue maternelle est le luxembourgeois.
Sur cette photo de groupe de la 3^e classe à l'Athénée de Luxembourg prise pendant l'année scolaire 1900-1901, l'élève Schuman est assis au milieu du 1^{er} rang.



Archives CERE

Fièvre de l'enfant du quartier devenu ministre de la République française, la fanfare grand-ducale de Clausen célèbre, ce 13 juillet 1949, le nouveau citoyen d'honneur de la capitale luxembourgeoise. Dans un discours enflammé, le président honoraire de la fanfare compare Robert Schuman aux illustres personnages qui vécurent dans le même quartier: sainte Cunégonde, le gouverneur Pierre-Ernest de Mansfeld et le comte Sigefroid.

Grand-Duché qu'il passe son enfance et son adolescence. Le luxembourgeois est sa langue maternelle, il étudie le français et l'allemand à l'école primaire et à l'Athénée luxembourgeois.

L'«homme des frontières», comme il aime à se qualifier, part faire ses études de droit dans les universités allemandes (Bonn, Berlin, Munich et Strasbourg). Son doctorat en poche, il s'installe à Metz en 1912 comme avocat. Avec l'éclatement de la Première Guerre mondiale, Robert Schuman doit être incorporé dans l'armée allemande. Pour raisons de santé, il est d'abord affecté dans une unité non combattante pour ensuite être employé dans l'administration civile. En 1919, l'Alsace et l'intégralité de la Lorraine reviennent à la France. L'avocat messin retrouve la nationalité française que son père avait perdue il y avait presque 50 ans. Robert Schuman entame alors une carrière politique comme député de la Moselle. En 1940, il se voit confier un poste de sous-secrétaire d'Etat. Le 10 juillet, il vote les pleins pouvoirs au Maréchal Philippe Pétain mais démissionne du gouvernement le lendemain. Son refus de collaborer avec la police politique allemande le fait mettre en résidence surveillée. Il réussit à s'échapper et entre dans la clandestinité. Au sortir du second conflit mondial, il se fait régulièrement réélire comme député et occupe tour à tour les postes de ministre des Finances,

ministre de la Justice et même la présidence du gouvernement français. Or, c'est comme ministre des Affaires étrangères qu'il entre dans les livres d'histoire, à la date du 9 mai 1950, lorsqu'il propose la mise en commun de la production franco-allemande du charbon et de l'acier, jetant ainsi les bases de la construction européenne.

Si aujourd'hui Robert Schuman est une figure incontournable de l'histoire du XX^e siècle, ses débuts politiques semblent n'intéresser que peu les Luxembourgeois de l'époque. En effet, même si Schuman donne déjà une conférence au Luxembourg en 1938, ce n'est qu'après sa nomination à la tête du gouvernement français, en novembre 1947, qu'on verra pointer un intérêt certain pour l'enfant du pays. Au point de friser parfois une certaine «Schumanomanie»¹. Il est vrai qu'il n'est guère usuel de voir un chef de gouvernement étranger sachant parler parfaitement le luxembourgeois. D'où la fierté du *Luxemburger Wort* qui titre le 24 janvier 1948: «Robert Schuman, der französische Ministerpräsident, der luxemburgisch spricht».

Pour sa part, le député et ministre de la République revient souvent dans son pays natal, lors de visites privées ou suite à une invitation officielle. Cela lui donne l'occasion de se recueillir sur la tombe de ses parents au cimetière du Fetschenhof. En 1948, il vient remettre la Légion d'honneur à Anne Beffort, professeur au Lycée de Luxembourg. Cette même année, il assiste à la réinauguration de la maison de Victor Hugo à Vianden. Dans ces moments, Robert Schuman n'hésite pas à prononcer quelques mots dans sa langue maternelle. Pour son auditoire, l'enfant du pays prend alors le pas sur l'homme d'Etat français.

Les liens unissant Robert Schuman avec le Grand-Duché se voient officialisés le 13 juillet 1949 quand la ville de Luxembourg décide de lui conférer la citoyenneté d'honneur. Une grande manifestation est organisée pour lui par le parti chrétien-social luxembourgeois. La fanfare grand-ducale de Clausen lui rend aussi hommage. Dans son discours, le président honoraire de la fanfare n'hésite pas alors à comparer le ministre français aux illustres personnages qui vécurent dans le même quartier: sainte Cunégonde, le gouverneur Pierre-Ernest de Mansfeld ou encore le comte Sigefroid². Par ce parallèle, Robert Schuman est identifié aux grandes figures de l'histoire luxembourgeoise. La comparaison faite par le président hono-

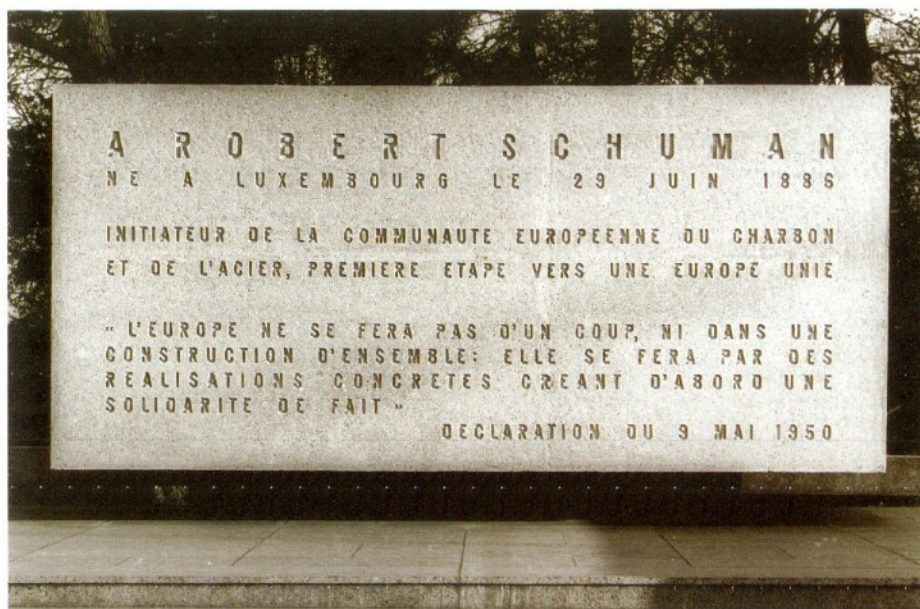
raire avec le père du pays qu'est Sigefroid était-elle prémonitoire? Sans doute est-ce un hasard. Toujours est-il que le 9 mai 1950, Robert Schuman prononce sa fameuse déclaration. Cela lui vaudra d'être considéré comme le «père de l'Europe». Une stèle parlante célèbre d'ailleurs ce dernier au rocher du Bock, promontoire acquis par le comte Sigefroid en 963 et considéré comme le berceau de la ville de Luxembourg.

Ces deux figures paternelles, luxembourgeoise et européenne, semblent donc se confondre. En réalité, les racines luxembourgeoises de Robert Schuman sont un atout précieux pour les autorités grand-ducales afin de légitimer l'engagement européen du pays. Qui mieux que Robert Schuman, homme des frontières, et le Grand-Duché, pays de frontières, peuvent apprécier le bénéfice d'une Europe réconciliée dans la paix? Le gouvernement se réjouira d'ailleurs d'accueillir à Luxembourg les institutions de la «Communauté européenne du Charbon et de l'Acier» (CECA). En 1958, Robert Schuman devient le premier président de l'Assemblée parlementaire européenne. La même année, il reçoit, comme le Peuple luxembourgeois en 1986, le prestigieux prix international *Charlemagne* d'Aix-la-Chapelle qui, depuis 1949, récompense des personnalités qui se sont engagées pour l'unification de l'Europe³.

Après sa mort intervenue le 4 septembre 1963, les cérémonies commémoratives du 100^e anniversaire de sa naissance viennent rappeler l'attachement du Grand-Duché pour son illustre enfant. De nombreuses personnalités luxembourgeoises et européennes sont présentes, le 17 juin 1986, à la séance académique qui se déroule au Cercle municipal de la ville de Luxembourg. Parmi elles, figurent le couple



Dans le salon de l'horloge du ministère français des Affaires étrangères, Robert Schuman lit, le 9 mai 1950, sa fameuse déclaration qui donnera naissance à la Communauté européenne du charbon et de l'acier. A l'occasion du cinquantième anniversaire de cet événement, la Poste luxembourgeoise émet en 2000 un timbre qui reproduit une célèbre photographie de Robert Schuman debout à côté de Jean Monnet.



Archives CERE



Archives CERE

Le 16 juin 1986, en présence de Jacques Santer, président du gouvernement luxembourgeois, de Lydie Polfer, bourgmestre de la ville de Luxembourg, et de Pierre Werner, président du comité d'organisation des cérémonies commémoratives du 100^e anniversaire de la naissance de Robert Schuman, plusieurs personnalités européennes se recueillent devant le monument érigé au Kirchberg en l'honneur de l'initiateur de la première Communauté européenne.

Cette affiche du Master en histoire européenne contemporaine de l'Université du Luxembourg montre la vue depuis le rocher du Bock. On aperçoit la maison natale de Robert Schuman à Clausen qui abrite maintenant le «Centre d'études et de recherches européennes Robert Schuman» avec, en arrière-plan, les bâtiments du Parlement européen situés dans le quartier européen du Kirchberg.



Maison natale de Robert Schuman



misme en histoire e contemporaine

au pied du quartier européen à Luxembourg

Photo et design: Martin Uhrmacher



La maison natale de Schuman est reproduite sur ce timbre de la Poste luxembourgeoise pour marquer le quarantième anniversaire de la signature des Traités de Rome en 1957, autre grande étape de l'unification européenne.

grand-ducal, des membres du gouvernement, de hauts responsables luxembourgeois, étrangers et européens ainsi que les membres de la famille et des proches de Robert Schuman. C'est aussi l'occasion, dans les discours officiels qui se succèdent, de souligner les mérites de la construction européenne, soutenue depuis l'origine par le Luxembourg. A la suite de cette séance, le Grand-Duc et la Grande-Duchesse ont procédé à l'inauguration de l'exposition dirigée par le professeur Gilbert Trausch et intitulée *Robert Schuman (1886-1986): Les racines et l'œuvre d'un grand Européen*. Le comité d'organisation des cérémonies publiera à cette occasion un ouvrage sur l'homme ainsi qu'un fascicule consacré aux manifestations du 17 juin⁴. La veille avait eu lieu un dépôt de gerbes par des personnages officiels du Grand-Duché, des Communautés européennes et des pays voisins devant le monument érigé au Kirchberg en 1966 à la mémoire du maître d'œuvre européen. Pour sa part, la Caisse d'Epargne de l'Etat frappa une médaille commémorative. Une nouvelle exposition sera réalisée en 2000 lors du cinquantenaire de l'appel du 9 mai 1950⁵. Quant à la Poste luxembourgeoise, elle éditera par quatre fois des timbres à son effigie: en 1972, 1975, 1986 et 2000.

Capitale de l'Union européenne avec Bruxelles et Strasbourg, la ville de Luxembourg est le siège de nombreuses institutions européennes. L'emplacement de ces constructions est emblématique. Pour la plupart installées sur le plateau du

Kirchberg qui accueille nombre d'infrastructures et de compagnies internationales, elles surplombent le quartier historique de Clausen où se situe la maison natale du héraut européen. Devenu vecteur de mémoire, cette maison est maintenant propriété de l'Etat luxembourgeois. Elle abrite le «Centre d'études et de recherches européennes Robert Schuman» (CERE). Ce centre assure le secrétariat scientifique de la *Revue d'histoire de l'intégration européenne* éditée par le Groupe de liaison des professeurs d'histoire contemporaine auprès de la Commission européenne. Par le biais de recherches, de publications et de manifestations, cette maison est devenue un haut-lieu destiné à promouvoir l'étude de l'histoire de l'intégration européenne ainsi que la vie et l'œuvre de son célèbre occupant.

Dans la ville de Luxembourg et dans le reste du pays, ce sont encore monument, plaques commémoratives, lycée, boulevard, rues, rond-point, parking ou encore circuit touristique qui rappellent le nom et cultivent la mémoire de l'ancien ministre. De fait, quand on demande aux Luxembourgeois quel est selon eux le personnage le plus important de leur histoire, la réponse la plus souvent donnée désigne la Grande-Duchesse Charlotte. Mais Robert Schuman est loin d'être oublié en étant la cinquième personne la plus souvent citée⁶. Son nom et l'empreinte de son action semblent être des éléments toujours vivaces dans la mémoire collective.

De son côté, Robert Schuman dit avoir aimé sa vie passée au Grand-Duché. S'il a apprécié la stabilité politique et sociale du pays, il affectionnait surtout l'aspect plurilingue de son système éducationnel et son rôle de pont entre la France et l'Allemagne: «Nous avons la fenêtre grand ouverte au-delà des frontières politiques, vers l'Est et vers l'Ouest»⁷. «Je dois à Luxembourg, à ses habitants, à ses institutions tout mon passé personnel lointain mais fondamental... Amis luxembourgeois, je n'ai jamais cessé d'être des vôtres»⁸. Cet héritage luxembourgeois l'a sans doute inspiré quand, en 1950, il met en chantier la construction européenne. «Et ass ken Zo'fall, dass d'Idé vun enger Gemengschaft vu Stohl, Eisen a Kuelen grad engem Letzebuerger Jong komm ass, dem seng Elteren erlieft hun, wat et hëscht Krich ze hun»⁹. Si l'idée originale est bien celle de Jean Monnet, l'«homme des frontières» a voulu mettre en avant ses origines particulières qui le prédisposaient à accueillir favorablement une telle initiative et à en assumer le coût politique. Par ses paroles, il s'identifie au pays qui l'a vu naître. Un pays conscient de sa propre originalité mais ouvert sur la langue et la culture de ses voisins. Ce faisant, l'orientation pro-européenne du Grand-Duché de Luxembourg suivie par les différents gouvernements depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale semble pouvoir se superposer parfaitement à la mémoire attachée à ce «père de l'Europe» qu'était Robert Schuman.



Archives CERE

Dans la ville de Luxembourg et dans le reste du pays, un lycée, un circuit touristique, un rond-point, un parking et nombre de rues ont été baptisés du nom de Robert Schuman. Ici, on peut voir la plaque du «rond-point Robert Schuman» à Luxembourg qui relie le quartier européen du Kirchberg au reste de la ville.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE:

- 50 Joer Schuman Plang. Robert Schuman, Jean Monnet et les débuts de l'Europe. Luxembourg 2000.
- KRAUS, Albert H. V.: Robert Schuman und die Montanunion. In: Panorama 125 (2006) p. 88-93.
- PENNERA, Christian: Robert Schuman. La jeunesse et les débuts politiques d'un grand Européen de 1886 à 1924. Sarreguemines 1985.
- POIDEVIN, Raymond: Robert Schuman - homme d'Etat 1886-1963. Paris 1986.
- SCHUMAN, Robert: Pour l'Europe. Paris 1963.
- TRAUSCH, Gilbert/CROISE-SCHIRTZ, Edmée/NIES-BERCHEM, Martine/MAJERUS, Jean-Marie/BARTHEL, Charles: Le Luxembourg face à la construction européenne - Luxembourg und die europäische Einigung. Luxembourg 1996.

Charly Gaul



LES CEREMONIES en hommage à Charly Gaul, quatre jours après son décès, à la Cathédrale de Luxembourg et au Théâtre des Capucins, ont donné lieu à une réelle ferveur populaire, sur la nature de laquelle on peut s'interroger. Qu'est-ce que ce coureur cycliste symbolisait pour ses compatriotes? Comment a-t-il pu devenir «lieu de mémoire»?

Le souvenir de Charly Gaul honoré en la Cathédrale de Luxembourg, le 10 décembre 2005.

L'«Ange de la montagne» sanctifié?

Photo commémorative éditée par la famille du disparu et l'association «Les Amis de Charly Gaul» en guise de carte de remerciement pour les condoléances exprimées. 2006.

Charly Gaul caricaturé par l'artiste luxembourgeois Péil Schlechter:
«Gestürzter Engel – geschlagener Gaul» («Ange déchu – rosse rossée»).

En 1959, il avait remporté son deuxième Tour d'Italie
et son deuxième Tour de Luxembourg. Au Tour de France il avait gagné
l'étape Saint-Etienne-Grenoble et fini 12^e au classement général.

D'Letzeburger Land (17 juillet 1959)



Papier buvard à la gloire du Tour de France 1955.
21 x 13,1 cm. Gaul avait remporté ses deux premières
étapes: Thonon-les-Bains-Briançon, qui lui valut
le surnom «Ange de la montagne», et Toulouse-
Saint-Gaudens.

Ces 3 As de la bicyclette
Vainqueurs du TOUR DE FRANCE
1955
sont aussi des champions

1^{er} Louison BOBET
sur Cycles Louison BOBET
(Fabrication Mercier)

2^e BRANKART
sur Cycles
ELVE-PEUGEOT

3^e Charly GAUL
sur Cycles MAGNAT-DEBON
Roi de la Montagne

LECOINTE Maurice
CYCLES
FOUILLOY (Somme)

**LA FAMEUSE
CHAÎNE**

**SEDIS
YELLOREX**

*Faites comme eux!
montez sur votre vélo*

La chaîne française de qualité

Symbolique

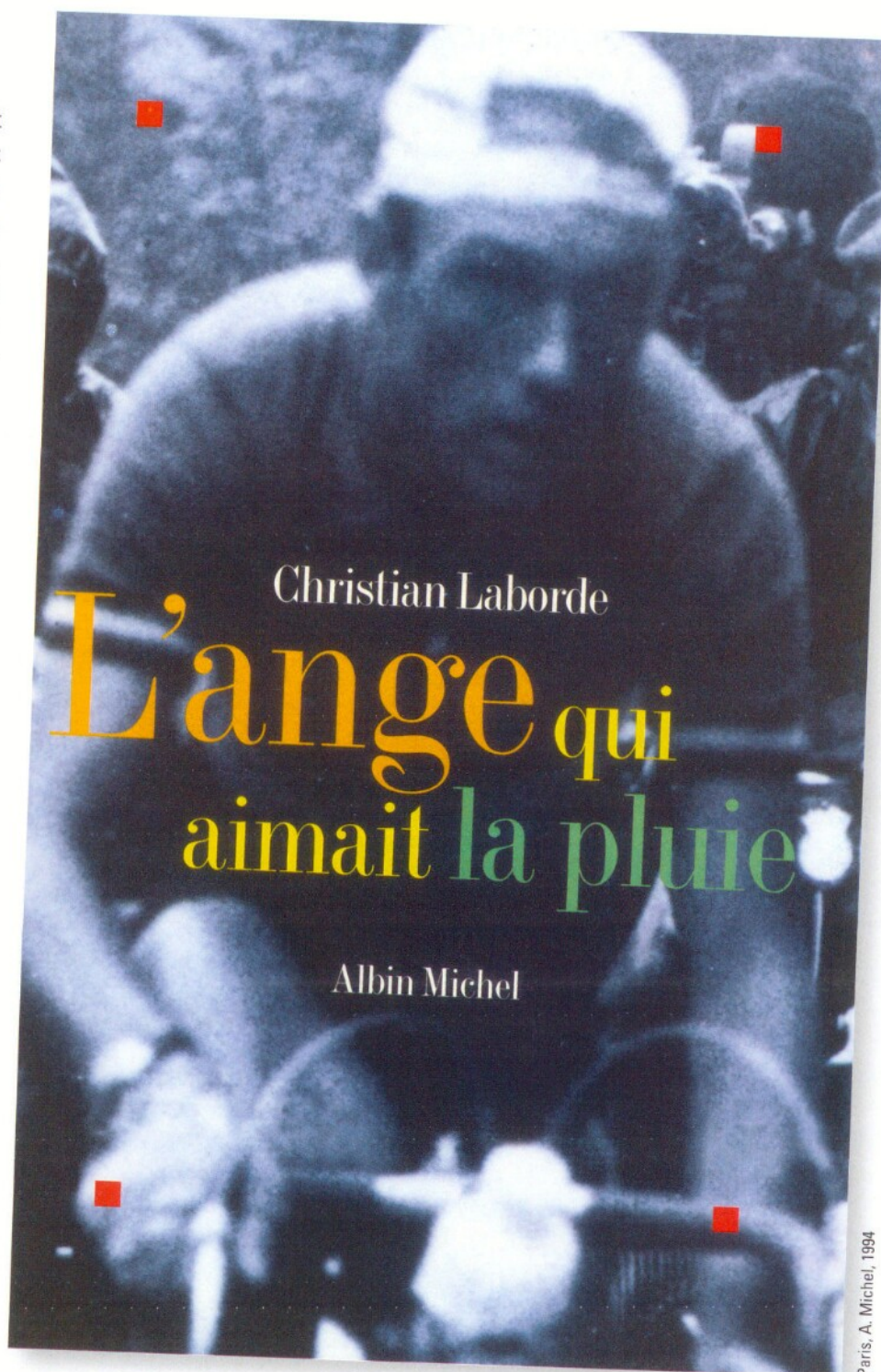
La presse a rappelé les exploits du grimpeur et du rouleur à la carrière précoce et fulgurante: son triomphe dans le Tour de France de 1958, ses deux victoires finales au Giro, en 1956 et 1959, ses dix étapes remportées au Tour de France, ses onze au Tour d'Italie, ses Grands Prix de la Montagne, ses trois victoires finales au Tour de Luxembourg. Troisième Grand-Ducal à remporter la Grande Boucle, Charly Gaul prenait le relais de François Faber (1909) et de Nicolas Frantz (1927, 1928). Ces faits sportifs remplissaient de fierté les Luxembourgeois des années 1950 après les privations et les humiliations de la guerre.

Sa silhouette fluette, son air bambin, ses jambes à la musculature peu spectaculaire ne le désignaient pas d'emblée pour le rôle d'athlète exceptionnel. Et pourtant, de quelle débauche d'énergie était-il capable! Il incarnait la victoire du petit contre les grands; c'était l'Astérix luxembourgeois, mais sans la ruse.

Son palmarès n'explique pas tout seul l'immense popularité dont il jouissait. Ingrats, certains ont même regretté qu'il n'ait pas remporté davantage de courses – une soixantaine pourtant. N'aurait-il pas gagné plusieurs fois le Tour s'il avait disposé plus souvent d'une bonne équipe, comme en 1958 avec la NELUX et ses trois compatriotes Jempy Schmitz, Aldo Bolzan et Marcel Ernzer? N'aurait-il pas pu gérer mieux sa carrière? En fait, il devait une part de son prestige à ses résultats en dents de scie: «bergauf, bergab», comme on a résumé son mythe.

Prenons le terme «mythe», dérivé du grec, dans l'acception d'«image simplifiée, souvent illusoire, que des groupes humains élaborent ou acceptent au sujet d'un individu ou d'un fait et qui joue un rôle déterminant dans leur comportement ou leur appréciation» (*Le Petit Robert*). Un mythe est souvent une réponse diffuse et inconsciente qui structure une angoisse latente, il peut être assez décalé par rapport à la réalité.

Sur un plan plus politique, Charly a contribué à affermir et à affirmer le sentiment d'identité nationale des Luxembourgeois, avec et après la médaille d'or au 1500 mètres remportée aux Jeux olympiques d'Helsinki par Josy Barthel en 1952.



Paris, A. Michel, 1994

Christian Laborde, *L'ange qui aimait la pluie*.
Ce roman raconte l'histoire mouvementée du Tour de France 1958 remporté brillamment par Charly Gaul, vainqueur des trois contre-la-montre et d'une étape de montagne. Charly file le parfait amour avec *Lady Rain*, tout en rencontrant aussi ... Pétrarque.



Caricature de Charly Gaul par l'artiste luxembourgeois Marcel Weyland à l'occasion du Tour de Luxembourg 1965, qu'il termina à la 13^e place. L'homophonie Gaul / de Gaulle, deux noms à l'honneur en 1958, a été souvent exploitée.

Luxemburger Wort

Coureur, Charly n'a jamais fait oublier son tempérament d'homme: attachant et cordial dans le milieu où il se sentait à l'aise, incapable d'en imposer par d'autres qualités que ses dons sportifs, réservé, voire ombrageux vis-à-vis des personnes qui parlaient de ses exploits en termes qui lui échappaient. Il était bien luxembourgeois par ce parti pris de faire profil bas.

Mais, la performance sportive est en elle-même muette en dehors des résultats quantifiés, elle a besoin de la parole pour accéder à une existence significative, même l'image télévisée n'y suffit pas. Le grand sportif est dépassé par l'événement commenté, il ne s'appartient plus. Gaul était particulièrement sensible à ce phénomène et s'en défendait un peu. Il y a quelque chose de pathétique à le voir, après sa sortie de carrière difficile et ses tentatives chaotiques de reconversion, reprendre goût à la vie par la refondation familiale réussie et une paternité tardive et épanouie. Grâce aux amis qu'il avait gardés dans la grande famille cycliste et aux responsables du ministère des Sports, il a pu remonter la pente.

Vecteurs

Son travail comme archiviste du futur Musée des Sports lui a permis de revisiter sa propre carrière par l'autre versant, de se réconcilier en quelque sorte avec lui-même. Ainsi, il aura contribué lui-même, dans la deuxième partie de sa vie, à mettre en place un certain nombre de vecteurs de sa popularité comme support d'un capital mémorial collectif.

Le premier vecteur de sa popularité aura été sa présence même dans les pelotons en Luxembourg, comme amateur (deux GP Général Patton et deux Flèches du Sud remportés) puis comme professionnel (six fois champion du Luxembourg sur route, deux fois en cyclo-cross, trois victoires finales dans le Tour de Luxembourg). L'attente du public autochtone à son égard était telle que les spectateurs ne lui pardonnaient pas ses éclipses.

Ses courses à l'étranger, en France et en Italie, étaient suivies de loin. Peu de gens avaient la télé, la radio ne retransmettait pas en permanence et en direct, il est vrai que ce décalage était propice à la formation de la «Saga Charly Gaul». *L'Équipe*, *Miroir du cyclisme*, *Miroir du sport*, les journaux luxembourgeois, les actualités cinématographiques toujours en retard sur l'événement permettaient tout de même au public de se façonner une image du champion.

Innombrables sont les textes littéraires motivés par ses victoires, certaines remportées dans des conditions météorologiques qui le faisaient apparaître comme un extra-terrestre, mais aussi par ses débâcles. Antoine Blondin transforme un compte rendu d'étape en chronique tauromachique ou en épi-

La carrière de Charly Gaul • Historique

- 08.12.1932** Naissance à Luxembourg-Pfaffenthal.
- 1949** Premières courses et premières victoires comme débutant licencié auprès du VC Huncherange.
- 1950** Vainqueur du GP Général Patton, comme amateur licencié auprès du LV Bettembourg.
- 1951** Vainqueur de la Flèche du Sud. Vainqueur du Tour des 12 Cantons. Vainqueur du GP Général Patton, comme amateur licencié auprès du LV Bettembourg.
- 1952** Vainqueur du GP de la Montagne au Tour d'Autriche, comme amateur licencié auprès du VC Dippach.
- 1953** Vainqueur de la Flèche du Sud, comme amateur licencié auprès du VC Dippach. Passage chez les professionnels. Vainqueur du GP de la Montagne du Dauphiné libéré. Première participation au Tour de Luxembourg (2^e au classement final) et au Tour de France (abandon lors de la 6^e étape). Equipe professionnelle Terrot. Club: UC Dippach.
- 1954** Champion de Luxembourg en cyclo-cross. Vainqueur de l'étape Diekirch-Esch-sur-Alzette du Tour de Luxembourg. Vainqueur du GP de la Montagne et du classement final du Tour des 6 Provinces (F). Vainqueur de l'étape Annecy-Briançon du Dauphiné libéré. Deuxième participation au Tour de France (abandon lors de la 12^e étape). 3^e place au Championnat du monde professionnel sur route à Solingen (D). Equipe professionnelle Terrot. Meilleur sportif luxembourgeois de l'année.
- 1955** Vainqueur de l'étape Gap-Avignon et du classement final du Tour du Sud-Est (F). Vainqueur de l'étape Thonon-les-Bains-Briançon (qui lui vaut le surnom «Ange de la montagne»), vainqueur de l'étape Toulouse-Saint-Gaudens, vainqueur du GP de la Montagne et 3^e place au classement final du Tour de France. Equipe professionnelle Magnat Debon. Club: UC Dippach. Meilleur sportif luxembourgeois de l'année.
- 1956** Champion de Luxembourg sur route. Vainqueur du GP de la Montagne de Rome-Naples-Rome. Vainqueur de l'étape Pescara-Campobasso, du contre-la-montre de Bologna, de l'étape Merano-Bondone (apocalyptique), du GP de la Montagne et du classement final du Giro d'Italia. Vainqueur de l'étape Luxembourg-Diekirch et du classement final du Tour de Luxembourg. Vainqueur du contre-la-montre sur le Circuit des Essarts, vainqueur de l'étape Turin-Grenoble et du GP de la Montagne du Tour de France. Equipe professionnelle Faema-Guerra. Club: UC Dippach. Meilleur sportif luxembourgeois de l'année.
- 1957** Champion de Luxembourg sur route. Vainqueur du GP de la Forteresse (L). Vainqueur du contre-la-montre de Differdange au Tour de Luxembourg. Vainqueur du contre-la-montre Verona-Bosochiesanuova et de l'étape Trento-Levico Terme du Giro d'Italia. Equipe professionnelle Faema-Guerra. Club: UC Dippach.
- 1958** Vainqueur du contre-la-montre du Mont Faron (F). Vainqueur du GP de la Forteresse (L). Vainqueur de l'étape Schwenningen-Ludwigshafen du Tour de Bali (D). Vainqueur du contre-la-montre Scalata San Marino au Giro d'Italia. Vainqueur du contre-la-montre du circuit de Châteaulin, vainqueur du contre-la-montre du Mont Ventoux, vainqueur de l'étape Briançon-Aix-les-Bains, vainqueur du contre-la-montre Besançon-Dijon et du classement final du Tour de France (équipe nationale NELUX dirigée par Jean Goldschmit). Equipe professionnelle Faema-Guerra. Club: UC Dippach. Meilleur sportif luxembourgeois de l'année.
- 1959** Vainqueur de la course de côte à Sallanches. Champion de Luxembourg sur route. Vainqueur de l'étape Salsomaggiore-Abetone, vainqueur du contre-la-montre de Scalata del Vesuvio, vainqueur de l'étape Courmayeur-Milano, vainqueur du GP de la montagne et du classement final du Giro d'Italia. Vainqueur du classement final du Tour de Luxembourg. Vainqueur de l'étape Catania-Caltagirone de Rome-Naples-Rome. Vainqueur de l'étape Saint-Etienne-Grenoble du Tour de France. Equipe professionnelle EMI. Club: VC Dippach.
- 1960** Vainqueur de la course de côte à Sallanches. Champion de Luxembourg sur route. Vainqueur de l'étape Trento-Bormio du Giro d'Italia. Equipe professionnelle EMI. Club: VC Dippach.
- 1961** Champion de Luxembourg sur route. Vainqueur de l'étape Bettembourg-Diekirch, du GP de la Montagne et du classement final du Tour de Luxembourg. Vainqueur de l'étape Trento-Bormio du Giro d'Italia. Vainqueur de l'étape Saint-Etienne-Grenoble du Tour de France. Equipe professionnelle Gazzola. Club: UC Dippach.
- 1962** Champion de Luxembourg sur route. Champion de Luxembourg en cyclo-cross. Equipe professionnelle Gazzola. Club: UC Dippach.
- 1963** Pas de victoire. Equipe professionnelle Peugeot. Club: VS Dommeldange.
- 1964** Pas de victoire. Club: VS Esch.
- 1965** Dernière course et dernière victoire au vélodrome de Niederkorn. Equipe professionnelle Lamot-Libertas. Club: VS Esch.
- 1988-2000** Conseiller technique au Département ministériel des Sports, chargé de la mise à jour des archives sur le cyclisme luxembourgeois en vue du futur Musée du Sport luxembourgeois.
- 1989** GP Charly-Gaul, course de côte par élimination pour coureurs professionnels.
- 1990** 1^{ère} édition de « La Charly-Gaul », randonnée cyclosportive organisée par l'ACC Contern.
- 1998** A l'occasion du 40^e anniversaire de sa victoire au Tour de France: création de la «Médaille Charly Gaul». Matériel: bronze patiné. Diamètre: 70 mm. Tirage: 100. Maison de frappe: Fibru s. a. Bruxelles. Pendant l'été, Charly Gaul refait l'ascension du Mont Ventoux en compagnie de sa fille Fabienne et de son ami, le Dr Carlo Bock.
- 1999** Elu «Meilleur sportif luxembourgeois du siècle» par l'Association luxembourgeoise de la Presse sportive. Charly Gaul figure aussi parmi les cinquante «Luxembourgeois du siècle» (*Lëtzebuurger vum Jorhonnert*, éd. Revue).
- 20.06.2005** Décoré par le Grand-Duc Henri des insignes d'officier de l'Ordre civil et militaire d'Adolphe de Nassau.
- 2005** 3^e rang au classement des Luxembourgeois les plus importants de tous les temps («Die bedeutendsten Luxemburger aller Zeiten»), derrière la Grande-Duchesse Charlotte et le Premier ministre Jean-Claude Juncker. Enquête lancée par l'almanach *Lëtzebuurger Panorama 2006* (éd. Saint-Paul).
- 16.10.2005** Dernière sortie de Charly Gaul, très marqué par la maladie, pour assister à l'inauguration de la «Montée Charly-Gaul» au Monte Bondone en souvenir de sa victoire légendaire dans cette étape au Giro d'Italia, en 1956.
- 06.12.2005** Décès à Luxembourg.
- 10.12.2005** Office religieux à la Cathédrale et Séance commémorative au Théâtre des Capucins à Luxembourg.

sode de chanson de geste; Roland Barthes voit en lui un «éphèbe insouciant, mince chérubin, garçon imberbe, gracile et insolent, adolescent génial, ... le Rimbaud du Tour»; Christian Laborde consacre tout un roman à la victoire gaulienne de 58, où, dans un chapitre hallucinant, Charly, avant l'étape du Ventoux, reçoit la visite de Pétrarque en personne.

Deux figures mythologiques et poétiques ont souvent été mobilisées pour rendre compte de la singularité de notre coureur: le mythe de Pégase, le cheval ailé représentant l'inspiration fantasque, et l'image de l'albatros inventée par Baudelaire, oiseau maritime qui traverse indolemment les océans mais que ses ailes de géant empêchent de marcher. Ainsi, le fait sportif est projeté dans d'autres univers de référence, comme les lettres, les langues, la culture, la vie sociale, les enjeux spirituels.

La littérature arrache le sportif à son domaine propre, le dépoussède en quelque sorte de son bien, l'exploite, et transfère celui-ci à un niveau symbolique. Le patrimoine de performances du champion est ainsi (re)valorisé au service d'une communauté différente, nationale. La littérature confère aux hauts faits sportifs une valeur culturelle ajoutée. Nos écrivains francophones luxembourgeois ont également contribué à la naissance du mythe de Charly Gaul, un des rares de notre mémoire collective moderne. Ainsi, le professeur Alphonse Arend, un parent éloigné de Charly, disserte sur l'exemple moral que celui-ci devrait donner à la jeunesse, même dans l'adversité; Jean-Pierre Kraemer, professeur de philosophie, estime qu'il représentait «l'Esprit

national à bicyclette». Le romancier Jean Portante, d'origine italienne, vit la victoire de 1958 avec des sentiments mitigés: seul le fait que Charly Gaul avait un mécanicien italien, Mario Ottusi, permet au personnage narrateur, le petit Claudi(o), de se réjouir et de s'intégrer plus ou moins dans la société luxembourgeoise; François Guillaume se souvient que l'homophonie entre Charly Gaul et Charles de Gaulle, tous les deux à l'honneur en 1958, lui a permis de basculer définitivement dans l'univers de la langue et de la culture françaises. D'autres compatriotes se sont exprimés en allemand ou en luxembourgeois sur le mythe: Frank Feitler, Jean-Paul Jacobs, Nico Graf, Roland Harsch, Pit Hærold, Lex Jacoby, Pir Kremer, Ed Marold et bien sûr François Mersch.

En 1989, après avoir vécu pendant trente ans dans l'oubli, Charly refait son apparition devant le grand public à l'occasion du départ du Tour de France de Luxembourg: sa popularité est intacte. De multiples vecteurs l'ont relayée depuis: une course de côte pour professionnels, une randonnée cyclo-sportive, une course de côte ouverte à tous les cyclistes. Une médaille a été frappée à son nom, il a été élu meilleur sportif luxembourgeois du siècle, les Italiens, qui l'appelaient affectueusement «Carlo Cavallo», ont baptisé à son nom la montée du Bondone où il remporta une victoire d'anthologie, en 1956. Le Grand-Duc l'a décoré de l'Ordre de la maison de Nassau. Derrière le Premier ministre Jean-Claude Juncker et la Grande-Duchesse Charlotte, il figure au troisième rang du classement des Luxembourgeois les plus importants de tous les temps.

BIBLIOGRAPHIE

- Charly Gaul décédé le 6 décembre 2005. Revue de la presse nationale et internationale. Messages divers, volume constitué de photocopies de coupures de presse, réuni par le Département ministériel des Sports, Archives, Luxembourg, Institut national des Sports, [2006].
- GUILLAUME, François (pseudonyme de WILHELM, Frank): Du Tour de Frantz au Tour de Gaul en passant par le Géant de Colombes. Les cyclistes luxembourgeois dans la Grande Boucle et dans la littérature francophone. A l'occasion du centenaire de l'épreuve. Diekirch 2003 (rééd. actualisée 2006).
- Lëtzebuerger vum Jorhonnert. Revue. Luxembourg 1999.
- MERSCH, François: Bergauf, bergab mit Charly Gaul. Luxembourg 1975¹ (1^{ère} éd. 1959).
- OLLIVIER, Jean-Paul: L'Ange de la montagne Charly Gaul. La véridique histoire. Grenoble 1993.
- WILHELM, Frank: Les vainqueurs luxembourgeois du Tour de France cycliste vus par des écrivains francophones. In: Nouvelles études francophones. Revue officielle du Conseil international d'études francophones 20/1 (printemps 2005), p. 181-198.
- WILHELM, Frank: Cérémonie à la mémoire d'un grand du cyclisme. Charly Gaul, le champion sportif et son mythe. Hommage lors de la Séance commémorative au Théâtre des Capucins à Luxembourg, le samedi 10 décembre 2005. In: Luxemburger Wort (13 décembre 2005).
- ZANGERLE, Gaston: Charly Gaul l'Ange de la Montagne et son époque (préface de Pierre CHANY). Luxembourg 1988³.
- ZANGERLE, Gaston: La Saga Charly Gaul (préface de Jean-Marie LEBLANC). Luxembourg 2006.

Événements

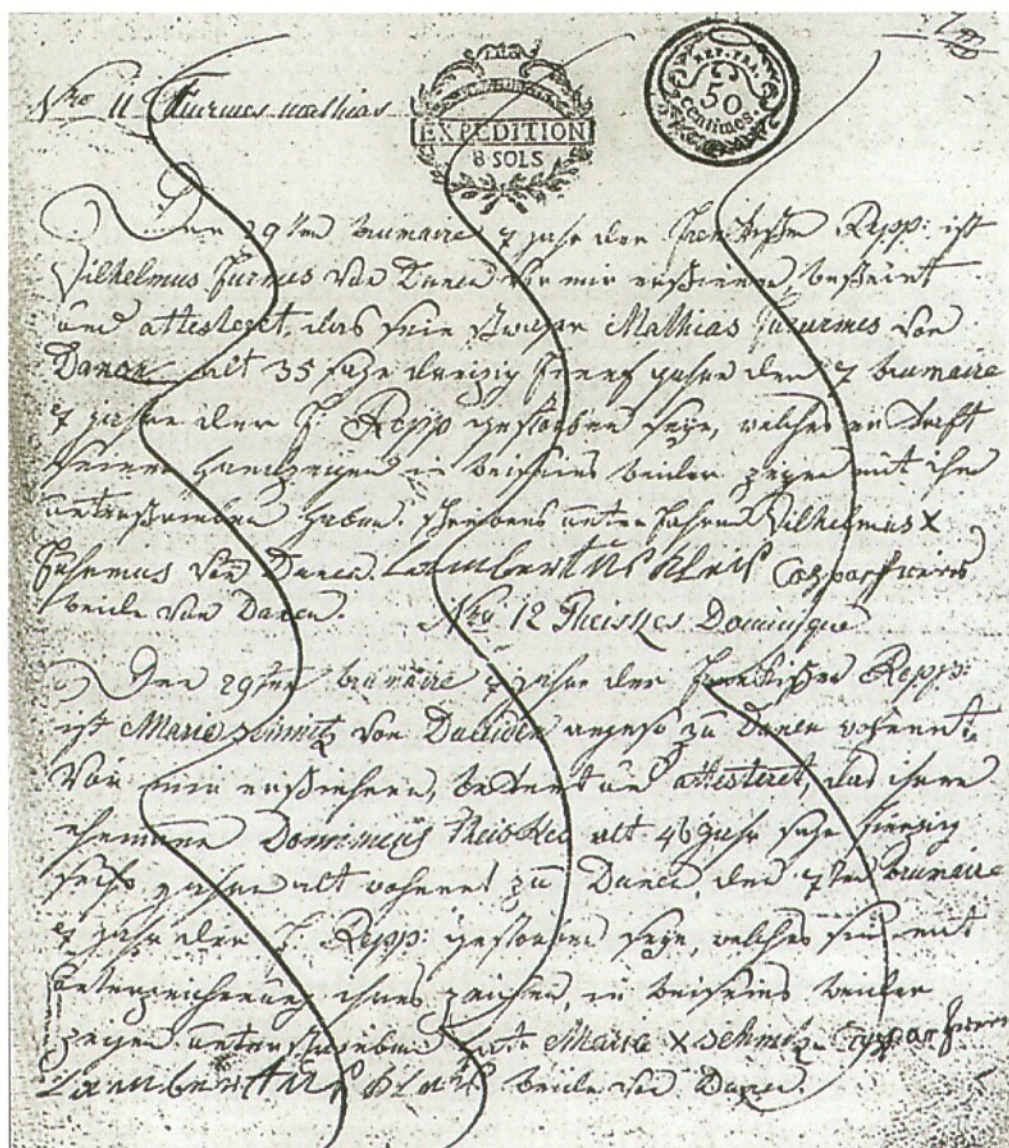
Ereignisse

De Klëppelkrich

La guerre des gourdins

LE NOM DE «KLËPPELKRICH» (guerre des gourdins) désigne les insurrections paysannes contre le régime républicain français, qui éclatent en automne 1798 dans les cantons de Clervaux, d'Arzfeld et de Neufchâteau¹. Les faits d'armes antérieurs à la capitulation de la forteresse de Luxembourg, qui opposent les habitants de Dudelange ou d'autres villages aux troupes françaises avançantes, sont en général exclus des relations du «Klëppelkrich». Le «massacre» de Dudelange, dans lequel soixante-seize hommes et deux femmes périssent en mai 1794, attire l'attention d'un historien, Jean-Baptiste Wolff, dès 1847, mais il reste un lieu de mémoire local. La guerre des gourdins de l'Oesling, par contre, va au-delà de sa signification régionale pour gagner une envergure nationale, voire transnationale. Pourquoi les formes de la commémoration des événements d'avant et d'après la prise de la forteresse en 1795 sont-elles aussi différentes?

Cela s'explique par les différentes motivations qui poussent les villageois à s'opposer aux soldats. En 1794 la peur de la progression française incite les paysans à protéger leur famille, leurs biens et leurs terres. La commémoration de leurs actes met en valeur leur sens du devoir en face de la «patrie», mais il s'agit de la petite patrie, de «Dideleng, le f Hémecht», ainsi que la met en scène la pièce de Jean Friedrich². Le cri de bataille «fir de Glaf an d'Hémecht» est attribué à tous, mais il rencontre un écho plus retentissant lorsqu'il est associé aux prêtres insermentés et à la levée en masse, décrétée en septembre 1798.



MAYER, Der Klëppelkrich von 1798 in der Eifel, p. 192

Une mémoire condamnée? Le régime républicain essaie de faire oublier les insurgés morts à la bataille d'Arzfeld le 9 brumaire de l'an VII (30 octobre 1798) comme le montrent ces pages rayées des registres civils de Dasburg.

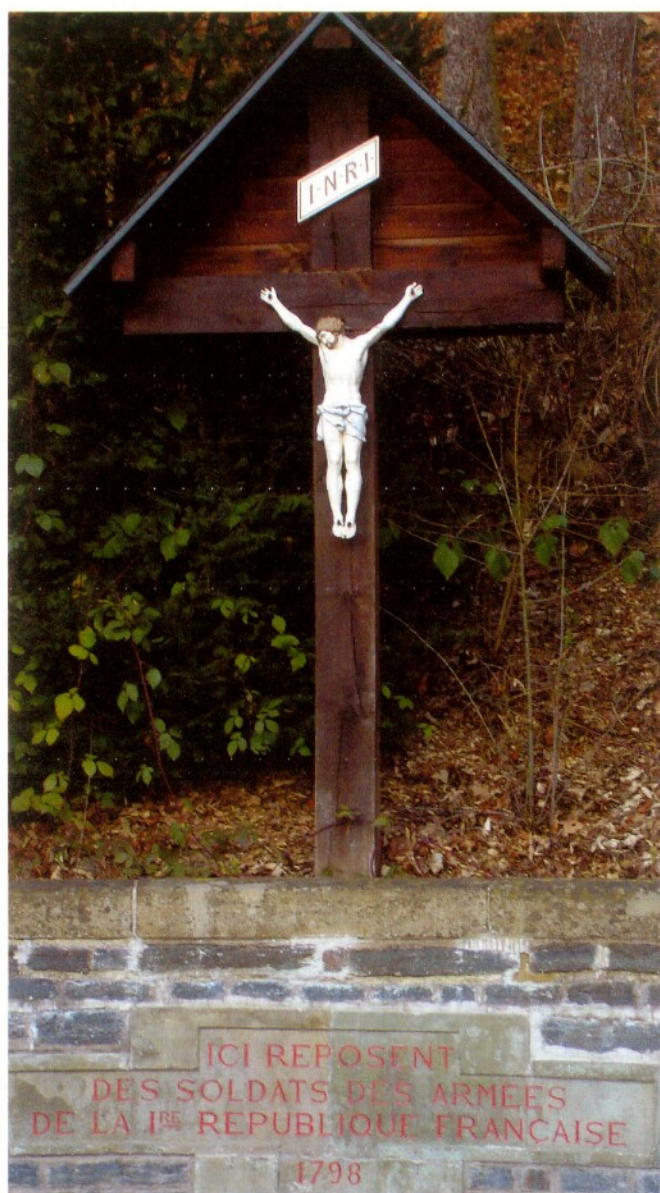


Photo: S. Kmeč

Au centre de Clervaux se trouve une sorte de contre-monument, un crucifix érigé dans les années 1830 pour les «Soldats de la 1^{re} République Française»¹⁴. Il suscite quelques polémiques lors de sa rénovation dans les années 1930, mais le plus souvent il est simplement ignoré.

La victoire de la foi est symbolisée par la forme du monument, une croix de justice, et par l'inscription de cette croix: «Christus vincit, Christus regnat». Le monument de Clervaux s'inspire d'ailleurs de celui de Dudelange, conçu par Charles Arendt et érigé en 1894 au parc Léi.

Photo: Norbert Schumacher



Par manque de sources provenant des insurgés, il est difficile de connaître le contenu religieux et patriotique de leurs actes. Pour les gendarmes français, «les prêtres sont des coquins à Wiltz, qui forment les esprits à la révolte»³. Aujourd'hui les historiens estiment que les mesures anticléricales ont contribué à créer un sentiment d'hostilité surtout dans le nord du Département des Forêts, qui s'est radicalisé avec l'imposition de la levée en masse. La répression de ces révoltes se traduit par un bilan très lourd: deux à trois cents paysans sont tués en bataille, quatre-vingt-trois sont traduits en justice, dont vingt-neuf sont exécutés sur le champ du Glacis à Luxembourg-ville. La mémoire de ces insurrections est réprimée pendant les années du Directoire, du Consulat et sous l'Empire napoléonien.

La mémoire du «Klëppelkrich» n'est valorisée que progressivement sous la double impulsion de la création de la Société archéologique en 1845 et du renouveau religieux que connaît le Luxembourg sous l'influence du vicaire apostolique Jean-Théodore Laurent (1842-1848). Sous la plume des prêtres-historiens Jean Engling et Guillaume Zorn, les paysans deviennent des martyrs, morts pour leur foi et pour leur patrie. La symbolique patriotique vient se greffer sur la symbolique religieuse. Le monument de Clervaux tente également de lier sentiment religieux et ferveur patriotique. Malgré l'opposition de certains députés libéraux, pour qui les opposants au régime révolutionnaire «étaient de pauvres égarés et rien que cela»⁴, le monument est érigé en 1899.

Sur les quatre flancs se trouvent les inscriptions suivantes:

- DEN ESLEKER BAUEREN AN ALLE / LETZEBURGER DE VAN 1792 BIS 1799 / VERFOLGUNG AN DEN DUKT ERLIDDEN HAN / FIR GOTT A FIR D'HEMECHT⁵
- OPGERICHT / VAM LETZEBURGER VOLLIK / 1899.
- WIR KÖNNEN NICHT LÜGEN!⁶
- ES IST BESSER DASS WIR FALLEN / IM KAMPFE ALS DASS WIR SEHEN / DAS UNGLÜCK UNSERES VOLKES / UND HEILIGTHUMS. MACH. 1. 3. 59.

Les deux inscriptions en luxembourgeois (dialecte de Clervaux) sont de datation plus récente. A l'origine elles étaient en français⁷, mais il n'est pas clair à quel moment elles ont été remplacées. Il est probable qu'elles ont été échangées contre des textes en allemand durant l'occupation nazie et que ceux-ci ont été substitués par après par des textes en luxembourgeois. Ce monument, situé en face de l'abbaye, devient l'image par excellence du «Klëppelkrich». Il est reproduit dans les manuels d'histoire de Herchen (1918) et de Herchen, Meyers et Margue (1937).

Durant l'Occupation nazie, le monument continue d'occuper une place primordiale dans les représentations de la guerre

in
KLERF

85

Die
„Luxemburger Gesellschaft für deutsche Literatur u. Kunst“
gibt ihren Secunden und Mitgliedern bekannt,
daß der Lesabend

Norbert Jacques

besondere Umstände halber nicht am Samstag,
sondern am Montag, dem 11. November,
abends 20 Uhr, im Saal des Zentralthotels statt-
finden wird.

für den Vorstand:
HANS DIVO

Luxemburger vergeßt Eure Helden nicht!

VOLKSDEUTSCHE BEWEGUNG LUXBG.

A. Brazenberg

Clervaux

Wir können nicht lügen!

Handwritten signatures and notes are visible on the right side of the poster.

KLerv, 7. Nov. Am Samstag, den 9. Novem-
ber, wird Norbert Jacques in Klerf im Saal
Gollig vor den Gästen der „Luxemburger Ge-
sellschaft für Deutsche Literatur und Kunst“
lesen. Das Programm dieser zweiten Veran-
staltung der Literaturgesellschaft in Klerf ist
ein Versprechen. Der vielgelesene deutsche
Schriftsteller, dessen Wiege im luxemburgischen
Land stand, wird aus einem noch unver-
öffentlichten luxemburger Roman und aus
seinem Drehbuch zum Klëppelkrieg zum Aus-
züge lesen. Die Eintrittspreise für Mitglie-
der der Gesellschaft betragen — 30 Km. für
Nichtmitglieder — 50 Km. und für Wehr-
machtangehörige und Studierende — 20 Km.

Le monument de Clervaux est utilisé par la «Volks-
deutsche Bewegung», cherchant ainsi à renouer avec
d'anciennes traditions mémorielles et à les remplacer.
Elle apparaît ici dans le livre d'activités de la *Gesell-
schaft für deutsche Literatur*, qui organise e.a. des
soirées de lecture de Norbert Jacques. Le slogan
«Wir können nicht lügen» y est également repris.



Le monument du «Klëppelkrich», conçu par François Mersch et Edmond Lux, se trouve au début de l'allée des Résistants et des Déportés (nommée ainsi en 1979). Sur cette «memory lane» sont commémorés en outre l'ancienne chapelle du Glacis, rasée par les républicains, et les résistants de la Seconde Guerre mondiale.

Photo: S. Kmeč

des gourdins. Il est notamment intégré dans le premier plan du scénario de Norbert Jacques, *Die Luxemburger Bauernkriege gegen die Franzosen*. S'il avait été réalisé, ce film aurait été un formidable instrument de propagande⁸. Les Allemands se réapproprient par ailleurs le personnage de Michel Pint, un berger condamné sous le nom de Pintz (dérivé du génitif de Pint) pour l'assassinat d'un gendarme français, en renommant l'Ancienne Côte d'Eich «Michel-Pintz-Wall»⁹.

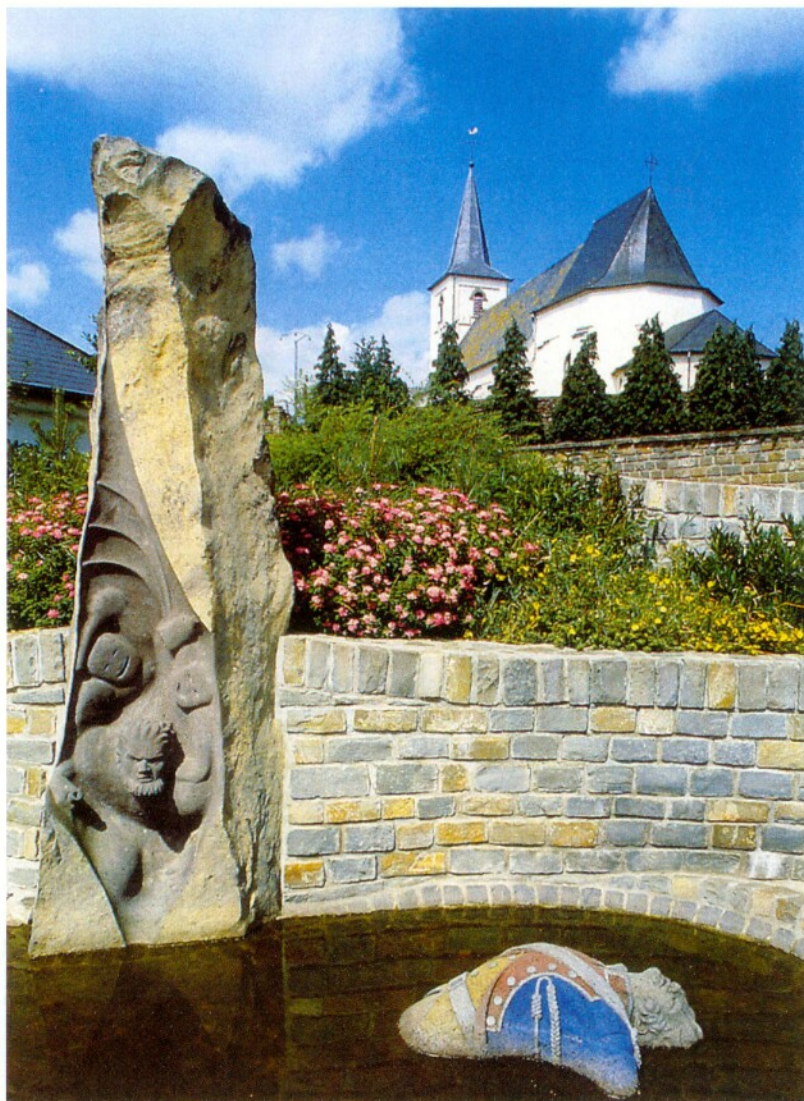
Après la Seconde Guerre mondiale, l'interprétation nazie selon laquelle le «Klëppelkrich» était «nur ein Glied in der langen Kette von Erhebungen der germanischen Bauern an der ganzen Sprachgrenze gegen die französischen Eindringlinge»¹⁰, est soumise à révision. Le «Klëppelkrich» n'est plus vu comme une insurrection contre le régime français, mais comme une opposition à l'enrôlement de force, pratiqué par les Français en 1798 comme par les Allemands en 1942. On trouve cette association dans la pièce *Gëschter iwer der Hémécht* de Lucien Koenig (1947) et dans le *Schéifermisch* de Norbert Weber (1958). Le berger Michel Pint, rendu célèbre par la pièce à succès de Batty Weber, *De Schéifer vun Aasselburn* (1898), devient un héros de la Résistance¹¹. De même, le *Rappel*, journal de la «Ligue luxembourgeoise des prisonniers politiques et déportés», identifie les résistants les plus braves aux «Klëppelmänner». Le rapprochement entre mémoire du «Klëppelkrich» et mémoire de la Seconde Guerre mondiale est renforcé en 1972 par l'inauguration d'un monument au Glacis, à l'emplacement présumé de l'exécution des Klëppelmänner¹². En 1989 la construction d'un monument pour le Bicentenaire de la Révolution française à Roeser est rejetée sur la base d'un rapprochement opéré entre la conscription française en 1798 et l'enrôlement de force durant l'Occupation nazie.

Symbole de la résistance patriotique à l'occupation étrangère, le «Klëppelkrich» apparaît dans les cortèges historiques de Luxembourg-ville, de Clervaux et de Wiltz, lors des fêtes du Centenaire de l'indépendance en 1939. Il est aussi traité lors du 150^e anniversaire en 1989, mais de manière différente. Les travaux historiques de Gilbert Trausch, Alain Atten et Jacques Dollar contribuent à une démythification de la guerre des gourdins. Ceci se reflète notamment dans la présentation de cet épisode dans la grande exposition de 1989. Par ailleurs, le personnage du berger Michel Pint occupe à nouveau le devant de la scène. La commune d'Asselborn dédie ainsi en 1989 un monument à son ressortissant le plus célèbre.

Batty Weber, le premier à héroïser la figure du «Schéifermisch», trace le portrait d'un homme honnête et droit, attaché à la religion de ses ancêtres et à la terre de l'Oesling. L'image de l'Oesling, analysée dans ce volume par Myriam Sunnen, ne renforce-t-elle pas le mythe national du «Klëppelkrich»?

Et inversement, la mémoire locale ne sort-elle pas renforcée de son ancrage dans le grand récit national? Le monument de Clervaux associe «Eslècker Baueren» et «Letzeburger Vollik», tandis que le monument du Glacis joue sur la symbolique de l'Oesling – terre frugale mais pérenne (ardoise, genêt et chêne). Le dialecte de l'Oesling joue également un rôle dans le renforcement de la couleur locale. En 1998 un panneau explicatif en dialecte local est ajouté au monument de Clervaux par les soins du Service des Sites et Monuments Nationaux. Il s'agit d'un panneau-pilote, préfigurant la série des panneaux commémoratifs («Erënner Dech») installés en 2000. Une telle stèle se trouve par exemple aussi à Schengen.

Les commémorations du «Klëppelkrich» ne sont pas à voir dans un vase clos. Elles s'inspirent par exemple des célébrations entourant le héros du Tyrol, Andreas Hofer. Elles rencontrent un écho auprès du Eifelverein, qui décide en 1908 de construire



Photos: Prof. Norbert Thill, Archives «Heimat und Mission».



L'inscription du monument d'Asselborn (1989) ne parle ni d'engagement religieux ni de dévouement patriotique, mais d'un crime de passion («am Affekt») et de la lutte des paysans contre l'oppression. Le monument a tout de même une signification patriotique puisqu'il est inauguré pour les célébrations du 150^e anniversaire de l'Indépendance du Luxembourg.

Roland Meyer Eng Foto vum (Klëppel)Krich



Op der Lay

Esch am Lach: Op der Lay, 2000

Le livre de Roland Meyer fait le lien entre le «Klëppelkrich» au Luxembourg et la guerre qui ravage le Kosovo pour montrer que la guerre n'épargne personne. Destiné aux enfants, *Eng Foto vum (Klëppel)krich* est aussi joué par des enfants en juin 1998 dans le cadre du bicentenaire transfrontalier.

à Arzfeld un monument similaire pour les «Streiter für Gott und Vaterland», en précisant «Was dem luxemburgischen Nachbarn die gefallenen Patrioten sind, müssen die den Deutschen erst recht sein». Le scénario de Norbert Jacques prévoit de montrer tous les monuments dédiés à la guerre des gourdins, en commentant en voix off: «In St. Truiden, im Flanderischen Wäsländ, in Hasselt, in Prüm und in Arzfeld in der Eifel. Und im Luxemburgischen. Durch das Saarland, die Pfalz, das Elsass bis an die Grenze Italiens im deutschen Wallis». Que les soulèvements paysans ne touchent pas seulement les «terres allemandes», mais aussi Neufchâteau et le quartier wallon, est montré par Gilbert Trausch dès 1962, mais il faut attendre l'ouverture des frontières et la construction d'une «Europe des régions» dans les années 1990 pour voir l'élaboration d'un lieu de mémoire transnational. Ainsi, lors du bicentenaire en 1998, le «Klëppelkrich» n'est pas commémoré dans sa symbolique nationale, mais il est représenté dans un contexte régional et transfrontalier, notamment par une représentation théâtrale en plein air, organisée par le Comité «Eislek oni Grenzen»¹³.

On assiste donc à une évolution de la symbolique du «Klëppelkrich». Cette évolution n'est pas linéaire, puisque les symboliques peuvent coexister, se concurrencer, voire se contredire. Si la mémoire du «Klëppelkrich» a été cultivée aux XIX^e et XX^e siècles, c'est parce qu'elle a servi aux intérêts de l'Eglise et de l'Etat-nation en construction. Mais la mémoire dont on a investi la révolte paysanne est multiple. C'est l'exaltation de la mort pour la foi et pour la patrie. C'est l'obstination butée de «pauvres égarés». C'est le combat ancestral contre l'influence française. C'est le rappel de l'enrôlement de force dans l'armée nazie. C'est le courage et le sacrifice d'un homme. Enfin, c'est la coopération transfrontalière. Voilà les différentes facettes du conflit tragico-héroïque du «Klëppelkrich».

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE:

- ATTEN, Alain: Déboires du Klëppelkrich: pièces versées au dossier d'Asselborn. In: Hémecht 3 (1972), p. 391-399; 4 (1972), p. 525-534; 1 (1973), p. 117-119.
- ATTEN, Alain: Bei Schéifermisch doheem. Mensch und Landschaft – eine kleine Ehrenrettung. In: Wämpel Klëppelspill 1798 [Weiswampach 1998], p. 19-73 (rééd. in: Klëppelkrich, Erinnerungen einer Landschaft. Ed. Weis, Hubert. Mersch 2002, p. 97-173).
- ATTEN, Alain: Die aufständigen Neun. Arbeitsbibliographie zum Volksaufstand des Jahres VII. In: Klëppelkrich, Erinnerungen einer Landschaft. Ed. Weis, Hubert. Mersch 2002, p. 417-678.
- MAYER, Aloyse: „Verführt, gezwungen, verloren!“ – Der Klëppelkrieg von 1798 in der Eifel. Aix-la-Chapelle 1998.
- TOUSCH, Pol: Klëppelkrieg. Luxembourg 1982.
- TRAUSCH, Gilbert: A propos du „Klëppelkrich“: La répression des soulèvements paysans de 1798 dans le Département des Forêts. Aspects et problèmes. In: Publications de la Section historique 82 (1967), p. 7-245.
- TRAUSCH, Gilbert: Bicentenaire du „Klëppelkrich“: les paysans luxembourgeois se soulèvent en 1798. Luxembourg 1998.

1839

EN AOUT 1830, la révolution éclate à Bruxelles et entraîne les provinces méridionales dans un mouvement de scission d'avec le Royaume-Uni des Pays-Bas. Après huit ans de conflit, le roi des Pays-Bas, Guillaume I^{er}, accepte le traité de Londres. Celui-ci fixe les frontières du nouvel Etat belge, en lui incorporant la partie occidentale du Grand-Duché de Luxembourg. Dans la partie orientale, le pouvoir orangiste est restauré et cherche à créer un sentiment d'appartenance nationale qui distinguerait le Luxembourg de son voisin belge. Or, la notion d'indépendance n'est pas la symbolique primaire de la date de 1839. A l'origine cette date représente la mutilation de la patrie, le sentiment d'être abandonné et la peur de l'isolement économique. En témoignent les « médailles d'infamie » dédiées aux députés qui avaient voté en faveur de la partition.

L'image du partage douloureux et « absurde » (selon l'opinion de la plupart des contemporains) se transforme progressivement en affirmation d'un particularisme culturel et de l'indépendance nationale. Les premiers manuels d'histoire soulignent la passivité des Luxembourgeois – des germanophones en particulier – lors de la « Révolution belge » et leur attachement à la dynastie des Orange-Nassau, protectrice de la patrie¹. Suite au changement dynastique en 1890 et au rapprochement économique avec la Belgique, il est plus facile d'admettre qu'une bonne partie de la population luxembourgeoise a soutenu la cause belge dans les années 1830². Néanmoins la mémoire de la « Révolution belge » continue à diviser. Ne pouvant fêter leur indépendance en 1930 et en 1980, comme le font les Belges, les dirigeants luxembourgeois choisissent la date de 1839 comme « début » de l'indépendance de leur pays. L'autre date possible, 1815 – création du Grand-Duché, n'a pas pu être fêtée en 1915 à cause de l'occupation allemande. Par ailleurs les frontières de 1815 ne correspondent pas à celles du XX^e siècle, contrairement à celles de 1839. La date de 1839 ne reflète pas la restauration orangiste (qui s'est faite contre la volonté d'une grande partie de la population), mais a été choisie comme symbole de la fin



Oberpallen, photo: S. Kmec

La borne de frontière symbolise le partage du Luxembourg, qui suit *grosso modo* la frontière linguistique entre la partie francophone et la partie germanophone. Parmi les exceptions figure la région d'Arlon, germanophone, qui est intégrée à la Belgique pour des raisons stratégiques.



de l'existence du Luxembourg comme province des Pays-Bas et le début de son histoire en tant que pays autonome. Tel, en tout cas, est le message donné lors des commémorations de 1939 et de 1989.

* * *

En 1889, l'idée de célébrer le 50^e anniversaire de l'«indépendance» ne donne lieu qu'à une série de missives administratives, tandis qu'en 1939 les fêtes profitent d'une mise en scène spectaculaire. En effet, en 1939, la question de l'indépendance du Luxembourg est d'une actualité brûlante face à la menace de guerre. Sur base de l'idéologie «völkisch», la volonté nazie est de réunir tous les «Auslandsdeutsche» dans une même patrie allemande. Cette idéologie était très présente dans les milieux des historiens allemands pratiquant la «Westforschung», et interpelle de façon directe les historiens luxembourgeois. C'est dans ce contexte qu'il faut placer les textes de Nicolas Margue, d'Auguste Collart et d'autres qui expliquent que le morcellement de 1839 donne au Grand-Duché une unité qui lui avait fait défaut jusque-là. Dans son *Histoire de l'idéologie politique dans le Grand-Duché*, publiée en 1939, Victor Molitor reprend ces idées en présentant 1839 comme une «saignée suprême». Il précise: «A partir de ce moment, ce peuple luxembourgeois, moins nombreux, mais plus substantiel, forme une seule nation, de même descendance, de même langue, bref une race historique»³. La menace de guerre venant de l'extérieur renforce les discours de solidarité interne et d'unité nationale, définie par son ethnicité, par sa langue ou par sa mémoire d'une histoire commune. En 1939, l'Autriche et le pays sudète ayant déjà été absorbés par le Reich, les milieux politiques luxembourgeois cherchent à affirmer l'autonomie nationale face à l'expansionnisme nazi en célébrant le Centenaire de l'indépendance avec éclat. En outre, il s'agit de réconcilier le pays, déchiré en 1937 par le référendum sur la «loi muselière». Grâce aux fêtes du Centenaire «le peuple luxembourgeois s'est fait une âme, une, indivisible, intangible». Pierre Frieden l'affirme dans son article «Risorgimento luxembourgeois», publié le 2 mai 1939 dans le *Luxemburger Wort* et ajoute: «Nous avons un même credo, une

même foi, ceux de gauche et ceux de droite, ceux qui peinent des mains et ceux qui travaillent du cerveau». Ce «credo» c'est l'amour de la patrie.

Les festivités du Centenaire essaient, et réussissent, à intégrer aussi bien les ouvriers d'usine que les agriculteurs, les couches aisées et les couches populaires par un vaste programme d'expositions, de parades, de manifestations sportives et de fêtes locales. Un spectacle de plein air de Lucien Lambotte et Victor Jaans s'inspirant de l'histoire du Luxembourg attire plusieurs milliers de spectateurs, même si d'aucuns critiquent que le message national ait du mal à passer⁵. Moins contestées, du moins par la presse écrite, sont les festivités organisées par les capitales cantonales. Les joyeuses entrées de la Grande-Duchesse et du Prince Jean sont accompagnées de cortèges folkloriques. Le choix des personnages historiques à inclure dans ce panthéon ambulant est discuté au sein du comité d'organisation du cortège de Luxembourg-ville, dont font partie deux historiens, Joseph Meyers et Joseph Hess. Il est décidé de laisser de côté les souverains Louis XIV, Marie-Thérèse et Napoléon, comme «ils risqueraient d'éclipser par leur importance les figures historiques spécifiquement luxembourgeoises». Ce qui compte c'est de mettre en évidence la continuité historique avec la glorieuse Maison du Luxembourg du Moyen Age, car «c'est le centenaire du rétablissement de l'indépendance luxembourgeoise que nous célébrons, le Luxembourg ayant joui de 963 à 1443 d'une autonomie parfaite»⁶. Ce cortège est filmé par Pierre Bertogne et reste ainsi, jusqu'à aujourd'hui, un vecteur important de la signification qu'on a attribuée à 1839.

Les fêtes cantonales mettent en scène la monarchie comme l'élément fédérateur et symbole vivant de l'indépendance. Suite à des initiatives locales, des arbres d'indépendance (ou arbres de liberté) sont plantés dans près de cent-cinquante villages; dix-neuf monuments, quatorze plaques commémoratives et sept autres éléments de commémoration sont inaugurés en 1939⁷.

Le monument de Sanem est particulièrement intéressant pour ce qu'il dit et pour ce qu'il ne mentionne pas. En mettant l'accent sur le triomphe du traité de Londres de 1867, le monument passe sous silence la démission du baron de Tornaco du gouvernement fin 1867 pour avoir proposé de garder une force armée après le départ de la garnison prussienne en vue de contrôler les grèves dans le sud industriel du pays. Or, le droit de grève n'ayant été acquis qu'en 1936, le sujet reste d'actualité lors de l'inauguration du monument. Le monument a en commun avec nombre d'autres dédiés au Centenaire les inscriptions «Letzebuerg de Letzebuenger», devise tirée d'une chanson de Lucien Koenig, et «Mir welle bleiwe wat mir sin», le refrain de la chanson *Feierwon*. Tous ces monuments sont à détruire suivant

◀ **Le monument national de l'indépendance est une stèle de 14 mètres de hauteur, construite à Mersch, sur une colline rebaptisée «Krounebiërg». Détruit en 1940, le monument est reconstruit en 1957 sans sa couronne, chantée par Nicolas Welter comme symbole de la liberté⁴.**

Photo: S. Kmec



Dédié à Victor de Tornaco pour son rôle dans l'élaboration du traité de Londres de 1867, le monument est inauguré par Auguste Collart. Le petit-fils de Tornaco et une jeune fille du village, Tilly Biver, sont choisis comme «Pätter a Giedel» du monument, symbolisant l'unité de la famille seigneuriale et du village de Sanem.

Archives du Kulturhaus A Gadder: P2/126/1939

l'ordre du Gauleiter daté du 22 octobre 1940⁸. Un bon nombre d'entre eux sont reconstruits après la guerre, souvent avec les plaques commémoratives originales, démontées et cachées par les habitants durant la guerre.

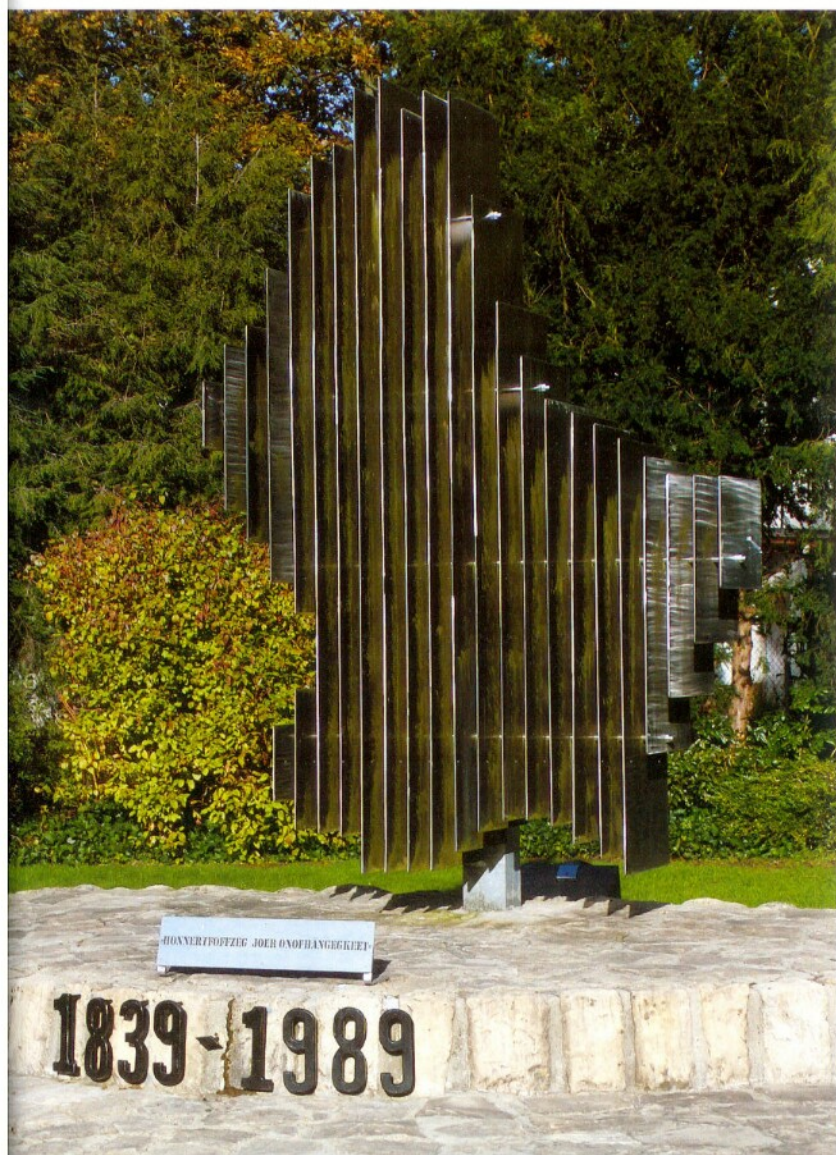
Le spectre de la Seconde Guerre mondiale pèse aussi sur le roman *Der Verräter* de Nicolas Hein (écrit en 1939, paru en 1948) qui utilise les événements de 1830 comme toile de fond historique. Une scène clef du roman, interprétée par la suite comme l'affirmation de l'identité luxembourgeoise du personnage principal, Matthäus Conter, montre son refus de se déclarer Belge, Hollandais ou Prussien⁸. Or, pour Conter, il n'y a pas de certitude morale. Dans une autre scène clef, donnant son titre à l'ouvrage, Conter a le pressentiment qu'on se souviendra de lui comme d'un traître, lorsque tout le monde fêtera le centenaire de la réunification belge. Le message selon lequel l'histoire est toujours écrite par les vainqueurs passe au second plan lors de l'adaptation cinématographique *De falschen Hond*, produite par RTL pour le 150^e anniversaire de l'indépendance.

* * *



Koetschette, photo: S. Kmec

Une médaille d'or de commémoration «1839-1989» au portrait du Grand-Duc Jean est frappée et parmi les nouveaux monuments inaugurés en 1989, certains font mention du 25^e anniversaire de son règne.



Steinfort, photos: S. Kmec



Derenbach, archives Luxemburger Wort

D'autres monuments, comme ceux de Steinfort et de Derenbach, visent à montrer l'unité géographique du pays, avec un support en fer forgé ou en ardoise, symboles respectifs de leur identité locale.

En 1989, «l'indépendance luxembourgeoise» est fêtée dans un contexte politique et culturel très différent de celui de 1939. Parmi les nombreuses manifestations commémorant 1839, un concours officiel est organisé pour financer un film portant sur un épisode de l'histoire nationale. Le film vainqueur, *Schacko Klak*, basé sur un roman de Roger Manderscheid, ne traite pas des années 1830, mais de l'année de guerre 1942. Ce recentrage sur la Seconde Guerre mondiale est symptomatique pour la plupart des festivités de 1989. Parfois, il semble que l'on célèbre moins le traité de Londres que le Centenaire lui-même. Pratiquement tous les discours et toutes les cérémonies d'inauguration font référence aux festivités de 1939 et à l'expérience douloureuse de l'occupation nazie. Les Archives nationales mettent sur pied une grande exposition sur l'organisation du Centenaire, la Bibliothèque nationale expose tous les livres

publiés en 1939 et le Comité Alstad reprend son exposition de 1939 sur le patrimoine national.

Le lien entre indépendance et monarchie est souligné à de nombreuses occasions, notamment par référence au rôle de la Grande-Duchesse durant la guerre.

Comme en 1939, les historiens participent aux commémorations, même s'il y a davantage de distance critique par rapport aux «grands récits» de la nation. Une trentaine d'historiens contribuent ainsi à l'élaboration de l'«Expo 150. De l'Etat à la Nation», «[die] wohl aufwendigste Ausstellung, die in Luxemburg je aufgerichtet wurde», d'après l'hebdomadaire *Revue*. L'exposition est conçue pour un large public, tandis que d'autres actes festifs sont réservés aux visiteurs officiels, représentant les pays signataires du traité de Londres. En 1989, la Guerre froide est entrée dans une phase de détente qui permet de réunir les représentants de l'Union soviétique, de la France, de l'Allemagne fédérale, de l'Autriche, de la Grande-Bretagne, ainsi que les délégués de la Belgique et des Pays-Bas et le secrétaire général de l'ONU. C'est un geste symbolique exprimant l'espoir de paix et de collaboration internationale. En même temps, il s'agit d'affirmer la position du Luxembourg sur l'échiquier européen et international, car 1989 est aussi l'année du Bicentenaire de la Révolution française ainsi que le 40^e anniversaire de la Constitution allemande.

18 avril 1989

... le même jour!



Guy W. Stoos. In: *Echo de l'immigration* 24 (avril 1989), p. 1

Face à la résurgence de nationalisme dans les années 1980, liée aux peurs provoquées notamment par l'accélération de la construction européenne, la plupart des hommes politiques et des médias dénoncent tout chauvinisme et placent les fêtes de l'indépendance dans le contexte d'une fête de la liberté démocratique et de l'ouverture vers l'extérieur.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE:

- COLLART, Auguste: *Am Wege zur Unabhängigkeit*. Luxembourg 1938.
- GERGES, Martin (éd.): *Mémorial 1989. La société luxembourgeoise de 1839 à 1989*. Luxembourg 1989.
- MULLER, Jean-Claude (éd.): *De l'Etat à la Nation, 1839-1989. 150 Joer onofhängeg. Katalog zur Ausstellung*. Luxembourg 1989.
- NOTHUMB, Albert (éd.): *Le Luxembourg. Livre du Centenaire*. Luxembourg 1948 (2^e éd. 1949).
- Ons Hémecht 2-4 (1930), 3 (1937).
- TRAUSCH, Gilbert: *Le Luxembourg entre la Belgique et la Hollande 1830-1839*. In: *Du particularisme à la nation*. Luxembourg 1989, p. 173-203.
- WEY, Claude: *Le Centenaire de l'Indépendance et sa commémoration en 1939*. In: *Hémecht* 41 (1989), p. 29-53.

De Generalstreik

La grève générale

«**D**E GENERALSTREIK» est sans aucun doute l'événement qui est le plus souvent cité lorsque la Seconde Guerre mondiale est évoquée au Luxembourg. Chaque année, le 31 août, des commémorations à Wiltz et dans le sud du pays rappellent cette «grève générale» de 1942.

Le 30 août 1942, le «Chef der Zivilverwaltung» au Luxembourg, Gustav Simon, annonce l'introduction du service militaire obligatoire dans l'armée allemande pour cinq classes d'âge, mesure qui s'accompagne de l'attribution de la nationalité allemande. Sur le long terme, cette mesure contribue à une opposition de plus en plus prononcée contre l'occupant. A court terme, un mouvement de protestations parcourt le pays, un mouvement qui s'exprime sous différentes formes (refus du salut hitlérien, renvoi des cartes de membre de la «Volksdeutsche Bewegung»...). Les jours suivant cette annonce, quelques grèves éclatent dans le pays. Wiltz est de loin la ville la plus touchée: aussi bien les administrations communales que les industries et les commerçants arrêtent leur travail pour quelques heures le 31 août. Lorsque le même jour, l'usine d'ARBED à Schifflange est touchée par un mouvement de grève, l'occupant réagit en décrétant l'état de siège.

Les 1^{er} et 2 septembre des arrêts de travail, la plupart du temps de courte durée, se produisent dans plusieurs parties du pays sans que la vie administrative ou industrielle au Luxembourg ne soit vraiment bouleversée. La plupart des grands employeurs au Luxembourg ne sont pas ou peu touchés par des grèves (chemins de fer, administrations communales et étatiques, la



KAISER, Albert: Memento 1940-1945; X^e anniversaire de la Libération 1945-1955. [Luxembourg] 1955

Les linographies d'Albert Kaiser parues en 1955 sont devenues par leur reproduction répétée des icônes de la représentation de la guerre. Pour illustrer la grève, il a choisi de montrer le début de la grève à Schifflange. La sirène de l'usine est un élément qui ne manque dans aucun récit de ces journées d'août / septembre 1942.



Photo: Jos. Boentges, Luxemburger Wort (3 septembre 1994), p. 9

Les photos qui paraissent dans la presse sont des «témoins» de cette (apparente) unité autour du souvenir de la Seconde Guerre mondiale. Sur cette photo, parue dans le *Luxemburger Wort* du 3 septembre 1994, on voit de gauche à droite entre autres Jean-Paul Baudot/LCGB (5^e personne), Pierre Collart/OGBL (7^e), Carlo Panunzi/directeur Profil-ARBED (8^e) et Georges Konen/LPPD-Differdange (14^e).

brasserie Diekirch qui est le plus grand producteur de bière du pays...). Même dans la sidérurgie, les conséquences sont très limitées: la production baisse à peine. Dans plusieurs lycées, des étudiant(e)s refusent d'assister aux cours. Ce mouvement est le plus important à Echternach où plus d'un tiers des étudiants sèche les cours. Après un moment d'hésitation, l'occupant réagit violemment: 21 hommes, choisis le plus souvent arbitrairement, sont condamnés à mort. Des magasins sont fermés et des familles déportées vers l'est. Jusqu'à aujourd'hui, la question de savoir s'il s'agit d'une grève spontanée ou d'une réaction organisée par les mouvements de résistance reste controversée. Comme l'affirme Gilbert Trausch déjà en 1982 «la grève est loin d'avoir été générale»¹.

La généalogie du terme «grève générale» est intéressante. Des mouvements de résistance ont eu vent du projet allemand et font imprimer des tracts avec le mot «Generalstreik» fin août 1942. Dès le 31 août, les autorités allemandes utilisent la même terminologie. Le Kreisleiter Jakobs de Diekirch aurait affirmé «Also Generalstreik in Ettelbrück»². Mais le premier mouvement de panique passé, l'administration allemande n'utilise plus le terme qui n'apparaît ni sur les proclamations officielles ni sur les affiches informant la population des exécutions qui ont eu lieu. Dans les pays alliés, surtout dans les milieux syndicaux aux Etats-Unis, le thème de la grève générale s'impose par contre



Les Sacrifiés 7/8 (1979), p. 19

rapidement dans les prises de position et trouve ainsi son entrée dans les journaux américains et anglais. Le fait que la contestation ait débuté dans une usine et ait été relayée dans le secteur sidérurgique explique sa fonctionnalité politico-syndicale. Il n'est dès lors pas étonnant que l'Union soviétique, notamment à travers un article paru dans la *Pravda*, ait fait également une large publicité à l'événement. Le gouvernement luxembourgeois quant à lui n'est informé que lentement de la situation. S'il reconnaît la valeur de propagande des événements, il n'utilise pas de manière systématique le terme de «grève générale». Pierre Krier et Joseph Bech s'opposent d'ailleurs partiellement sur le sens à donner à ce mouvement, les oppositions idéologiques refaisant surface à ce moment.

Après la guerre, le terme de «grève générale» est largement médiatisé. Lors d'une radio-causerie de septembre 1946, René Neuens affirme que «le coup le plus terrible [pour l'occupant] fut le déclenchement de la grève générale. Le peuple luxembourgeois, le premier dans le monde entier, avait osé tenir tête à l'envahisseur». Dans les milieux résistants, les grèves de 1942 restent jusqu'à aujourd'hui une des dates les plus médiatisées. Ainsi, le *Rappel* publie deux fois plus d'articles sur la «grève générale» que sur l'autre événement-phare de l'occupation, le «plébiscite du 10.10.1941», comme la «Volkszählung» est communément appelée par les rédacteurs du

Les affiches rouges qui annoncent les condamnations à mort sont reproduites fréquemment sur des livres, des brochures, etc. Elles sont également fonctionnalisées par les groupements de mémoire, comme ici les enrôlés de force qui veulent donner davantage de poids à leurs revendications en se mettant dans la lignée des 21 personnes mises à mort par les Allemands.



journal de la «Ligue luxembourgeoise des prisonniers politiques et déportés». La plupart des quotidiens luxembourgeois publient des pages spéciales autour du 1^{er} septembre surtout lorsqu'il s'agit de célébrer un anniversaire rond. La plupart du temps, le mot «grève générale» est utilisé.

Plusieurs éléments sont récurrents dans les discours et images qui sont avancés dans cette mémoire de la «grève générale»: l'unité de la nation, la répression allemande sauvage, la reconnaissance internationale...

Vu son caractère existentialiste dans l'imaginaire national, la Seconde Guerre mondiale est le plus souvent présentée par une image décomplexifiée dans laquelle l'unité de toute la population joue un rôle central, une unité qui est également recherchée dans la commémoration des grèves de 1942. Dans son discours pour le 50^e anniversaire à Wiltz, le Premier ministre résume ce *topos*: «Mat hirem Doud hun si klogemaach, datt ët iwer de Verschiddenheete vu Partei, Klass an Iwwerzeegung fir äis all zesummen een Ideal gët: Eis Heemecht». Les cérémonies sont l'occasion de retrouver côte à côte syndicats et patronat, hommes et femmes de gauche et de droite, résistants et enrôlés de force... Que cette unité n'est qu'apparente est évident lorsqu'on se rappelle tous les conflits qui caractérisent la construction de la mémoire sur la Seconde Guerre mondiale au Luxembourg³.

Au fil des années, la commémoration se limite de plus en plus à quelques localités qui symbolisent cette grève. Grâce au monument national, les commémorations à Wiltz dépassent le cadre régional et réunissent des organisations venant de tout le pays. À côté des cérémonies qui s'y déroulent et où se retrouvent les élites politiques nationales et les organisations de résistance et des enrôlés de force du pays, la ville a son propre cérémoniel. À onze heures, les cloches et les sirènes retentissent pendant 5 minutes. Lors du 50^e anniversaire en 1992, la ville de Wiltz nomme une rue «avenue du 31 août 1942»

et à partir de cette date, des voyages scolaires à Hinzert sont organisés systématiquement – Hinzert, où plusieurs habitants de Wiltz ont été exécutés après la grève.

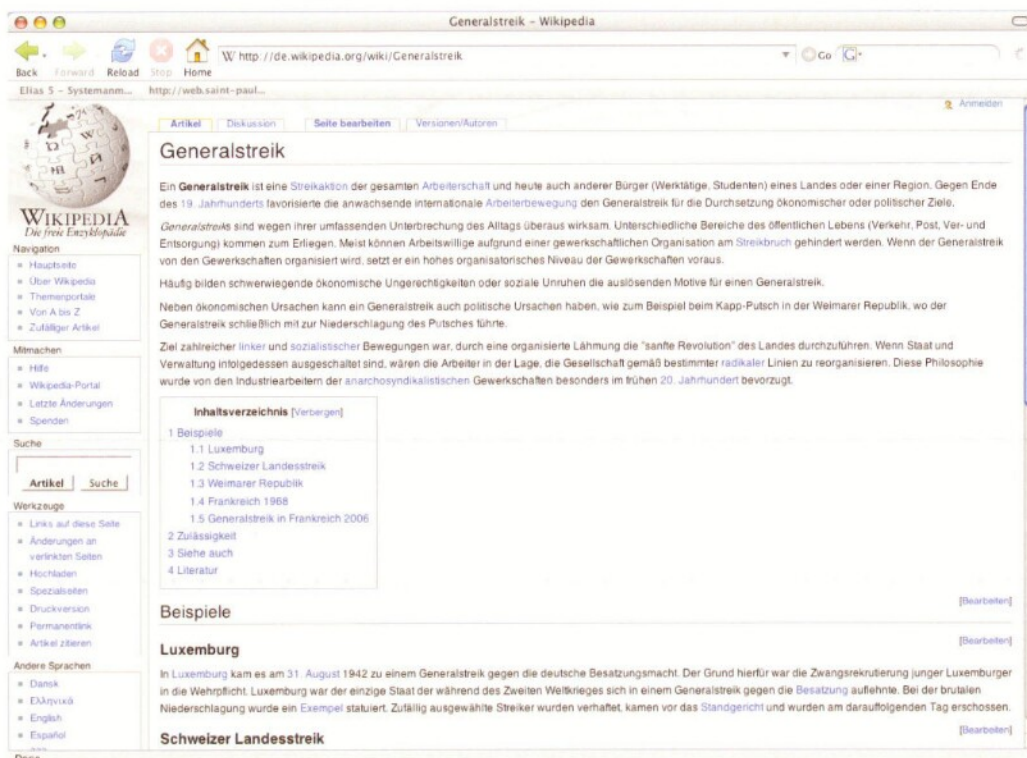
Dans le sud, Schiffange et Differdange constituent les deux hauts lieux des commémorations de la grève. La mémoire y est essentiellement portée par les syndicats. Le monde ouvrier, qui a joué un rôle central lors des grèves de 1942 aussi bien à Wiltz qu'à Luxembourg-ville et dans les usines du sud, intègre ces arrêts de travail dans une tradition de lutte sociale qui dépasse la guerre. Le livre de Rob Fleischhauer, paru en 1995 et édité par la section locale de l'OGB-L à Differdange, illustre bien cette continuité par son titre: *Arbeiterkämpfe in Differdingen. Die Streikbewegungen von 1912, 1917, 1921 und 1942 in der Stahlstadt*. L'importance de cet enjeu identitaire ressort lors d'une controverse qui éclate en 1992 entre le LCGB et l'OGB-L. Lorsque le syndicat chrétien a l'impression que les festivités à Differdange et à Esch-sur-Alzette sont accaparées par son concurrent, il préfère organiser sa propre commémoration. Cette polémique publique indique l'importance qui est encore accordée à l'événement après 50 ans. Les deux mouvements syndicaux revendiquent le droit d'organiser la mémoire des grèves de 1942⁴. À Schiffange, le geste d'Hans Adam qui a donné le signal de la grève en déclenchant la sirène est rappelé chaque année par le déclenchement des sirènes de l'usine et de l'administration communale. Chaque année, des cérémonies avec la participation des organisations locales sont organisées. Dans ces quelques localités, la mémoire des grèves est particulièrement vivante.

Le thème de la grève générale s'est également imposé au-delà des frontières, que ce soit sur <<http://www.wikipedia.de>> (consulté le 21 octobre 2005) où tout un paragraphe est consacré aux grèves sous la rubrique «Generalstreik» ou sur le site Web du «Deutsches Historisches Museum»⁵.

◀ Dans quelques localités, la mémoire de la grève est particulièrement prononcée comme en témoignent ces vitraux de l'église de Schiffange. Ici, l'événement rejoint les thèmes hagiographiques qui constituent normalement les sujets de ces fenêtres.

Photo: Prof. Norbert Thill, Archives «Heimat und Mission»

Cet extrait consacré à la grève en général dans la version allemande du dictionnaire online wikipedia montre la réception internationale de l'événement. La 'grève générale' est un des sujets les plus souvent associés à l'étranger à l'occupation du Luxembourg entre 1940 et 1944 par les Allemands.

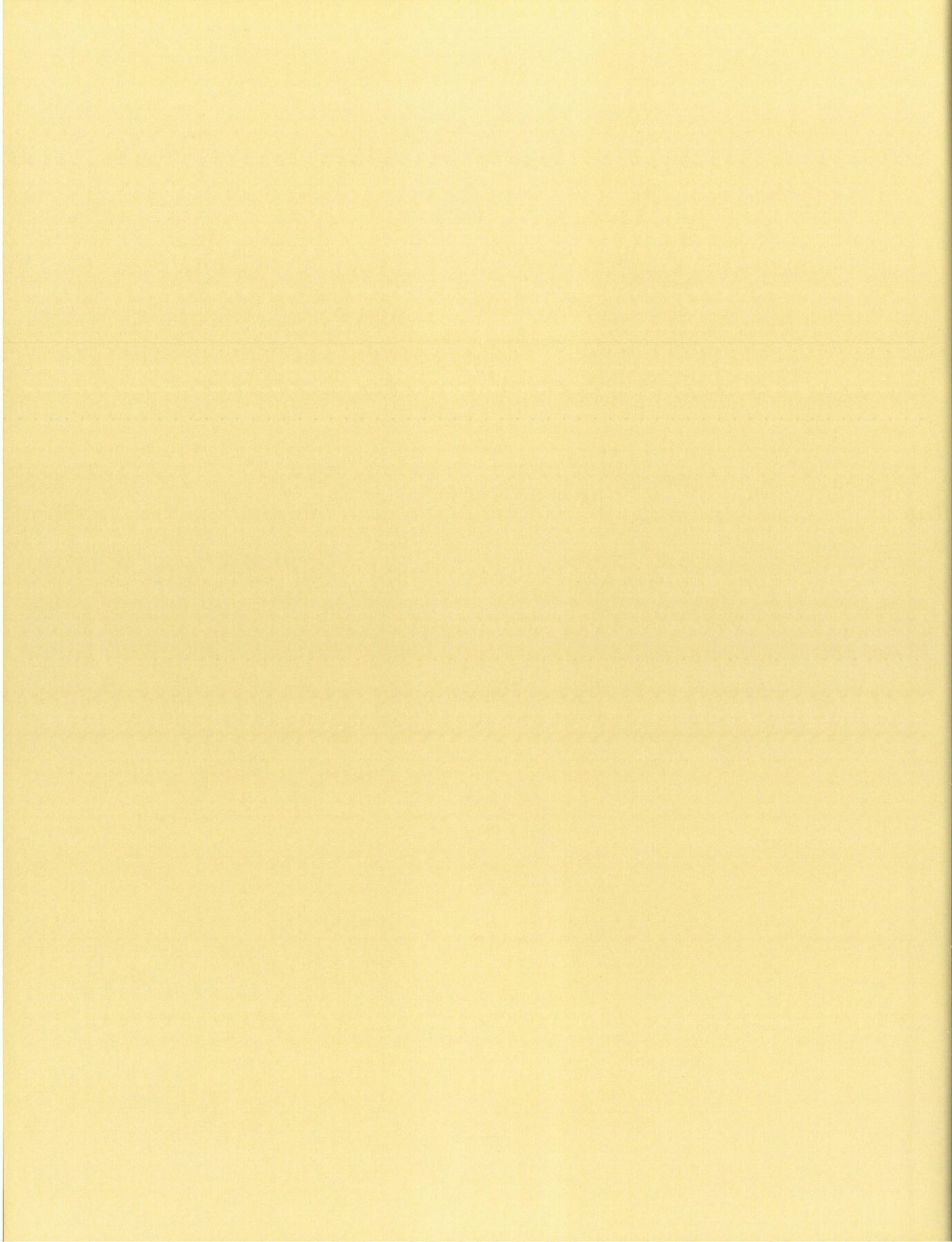


<http://www.wikipedia.de>, s.v. «Generalstreik» (consulté le 21 octobre 2005)

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE:

- DOSTERT, Paul: Luxemburg zwischen Selbstbehauptung und nationaler Selbstaufgabe. Luxembourg 1985.
- HOHENGARTEN, André: Vom Halbmond zum Ziegenkopf. Die Geschichte der Luxemburger Häftlinge in Lublin 1942-1945. Luxembourg 1991.
- Rappel. Revue mensuelle de la L.P.P.D. 1946-2005.

Lieux
Orte



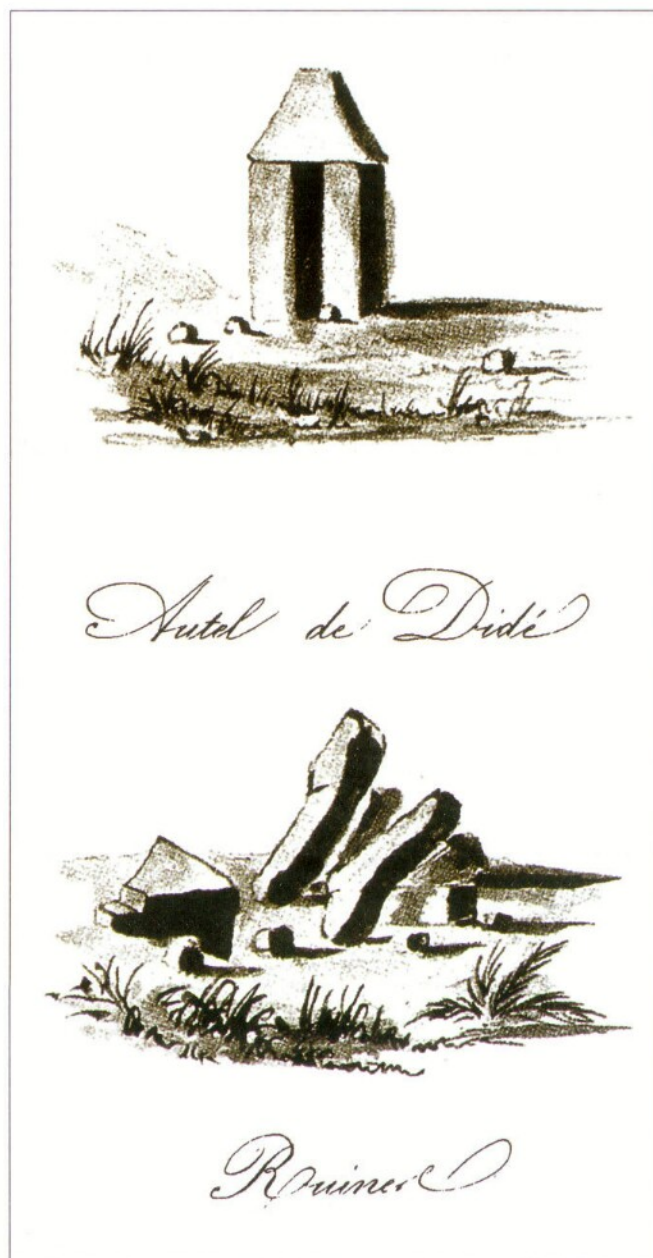
Den Deiwelselter

LE DEIWELSELTER («autel du diable») de Diekirch est l'un des monuments les plus célèbres du Grand-Duché, tout en étant l'un des plus méconnus du point de vue scientifique. Se présentant sous la forme d'un amas de blocs de Muschelkalk, il fut décrit par plusieurs auteurs comme les ruines d'un ancien autel dédié à Didon, puis, à partir de la fin du XIX^e siècle, suite à l'essor de l'archéologie, comme un dolmen ruiné. Son état actuel est dû à une restauration menée en 1892, et on ne dispose en réalité que de peu de témoignages sur son aspect précédent, malgré une fouille archéologique effectuée en 2004. Il ressort que ce monument au caractère romantique artificiel représente dans nombre de mentalités luxembourgeoises un symbole d'appartenance régionale, voire nationale, notamment en temps de guerre. Pourquoi et comment s'est développé ce statut identitaire particulier?

Réalité préhistorique et fiction historique

L'amas rocheux situé à mi-pente du versant nord du Haard et dominant la vallée de la Sûre fut décrit depuis Jean Bertels (1544-1607) en 1595¹ par plusieurs auteurs, dont le Chevalier L'Evêque de la Basse Moûturie. Ce dernier propose en 1844 une restitution basée sur l'observation des ruines, fortement orientée car il est persuadé qu'il s'agit d'un autel dédié à Didon: il voit en l'amas rocheux une sorte d'autel primitif effondré². Plusieurs illustrations du XIX^e siècle représentant ces «ruines» existent, mais sont difficilement exploitables, car soit trop fantaisistes, soit trop imprécises, soit réalisées plusieurs décennies après la visite des lieux par leur auteur.

C'est à partir de la description, aucunement fondée, du Chevalier L'Evêque qu'aura lieu la «reconstitution» en 1892, à l'initiative du «Verschönerungsverein» de la ville de Diekirch. Le Dr Jean-Pierre Glaesener (1831-1901), médecin à Diekirch, relate ces opérations dans deux publications (même texte) en 1893 et 1895³. A l'occasion des travaux, des ossements humains



CHEVALIER L'EVÊQUE DE LA BASSE-MOÛTURIE: Itinéraire du Luxembourg germanique, Bruxelles 1844

Représentation (lithographie?) hypothétique des ruines du Deiwelselter et de la proposition de reconstitution de L'Evêque de la Basse Moûturie. Cette illustration ne semble pas non plus valide, aucun bloc rocheux du Deiwelselter n'ayant eu les dimensions et l'aspect représentés ici. Didé (ou Didon) est une reine légendaire de Carthage, qui selon Virgile dans *L'Énéide*, tomba amoureuse d'Enée.



alette fu-
tauration
ix de ter-
rocheux
nes. Cette
ir l'attrait
vation (à
propre au
siècle.
l'archéo-
; et émet-
tamment
it Joseph
; que l'ar-
e en 1962
écouvert
ient daté
ire avant
rique. En
i section
enquête
contexte
ater que
été mal-
892. Lors
jour. Si le
anmoins
ration un
brité une

sépulture préhistorique⁸. La présence de carrières en amont du Deiwelselter peut expliquer la présence des blocs rocheux éparpillés à la lisière du Haard.

Un monument symbole pour un pays en quête d'identité?

Il reste néanmoins que le Deiwelselter incarne au Luxembourg un symbole identitaire, en particulier pour les habitants de Diekirch et de son canton. Les travaux de réhabilitation de l'environnement du Deiwelselter, réalisés en 2003, montrent le renouveau d'intérêt pour ce monument, un peu délaissé depuis quelques décennies. Depuis 2005, l'accès a été facilité par l'installation d'un parc naturel sur le versant descendant vers la Sûre. Un chemin bien balisé part depuis l'entrée de Diekirch.

Les représentations graphiques: des images pour l'inconscient collectif?

Penchons-nous sur les différentes représentations iconographiques du Deiwelselter réalisées depuis le début du XIX^e siècle. La première est due au fils du Chevalier L'Evêque de la Basse Moûturie (1844). Il se contente de proposer une illustration de «l'autel de Didé» tel que son père le décrit comme existant avant son écroulement, ainsi qu'une vue des ruines qui semble un peu fantaisiste, car aucun bloc rocheux du Deiwelselter n'a les dimensions des deux montants monolithiques dessinés. En 1857, une seconde illustration nous est proposée par Martinus Kuytenbrouwer dans l'ouvrage de Victor Joly⁹. Elle représente un

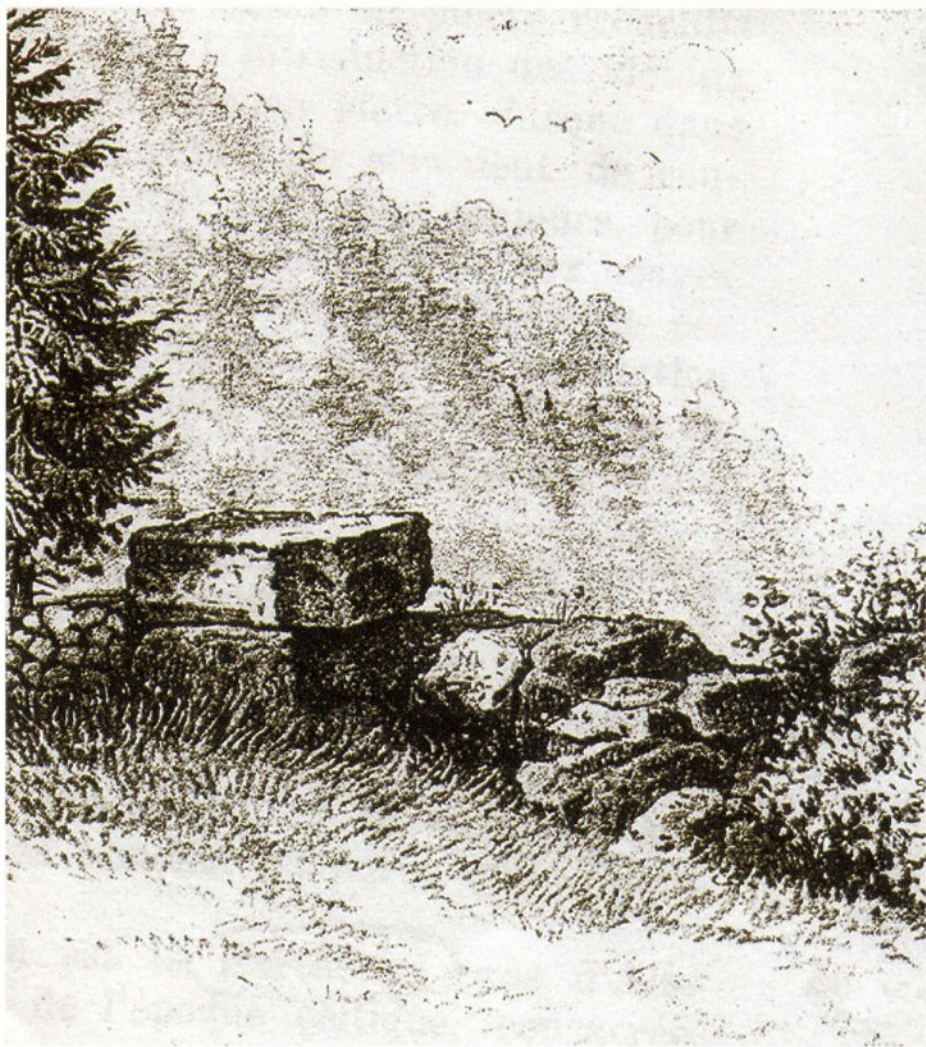




Photo: T. Lucas - MNHA

bloc monolithe quadrangulaire assez imposant, d'assise horizontale et un peu incliné. Un monticule recouvert de broussailles et de débris végétaux peut dissimuler d'autres rochers. Un grand chêne surmonte l'ensemble et un cerf est le témoin discret de cette scène assez bucolique. L'illustration la plus détaillée des ruines, dans un style assez réaliste, est de Ed. Thilges (1817-1904), ministre d'Etat du 20 février 1885 au 22 septembre 1888, et est parue dans l'ouvrage du Dr Glaesener de 1885¹⁰. L'original était accompagné de la mention «Vu par moi en 1827». Il y a peu de chances pour que ce des-

sin fût réalisé en 1827, l'auteur n'aurait eu que dix ans à ce moment. Il a dû être réalisé de mémoire un peu avant la parution de l'ouvrage du Dr Glaesener, soit presque 60 ans plus tard. On nous présente les ruines à la lisière d'une pinède, un cortège de blocs entassés sur la partie droite de l'illustration, mais formant sur la partie gauche une construction constituée de deux supports et d'une pierre de couverture de dimensions plus importantes. Les dernières représentations du Deiwelselter réalisées avant la reconstruction sont, à notre connaissance, celles publiées par Peter Olinger¹¹. La première illustration reprend l'hypothèse de restitution du Chevalier L'Evêque, en se contentant de retravailler dans un autre style le dessin de son fils. La seconde est un bois gravé qui est l'œuvre de V. Dondelinger en

1892. Le dessin n'est pas très précis et on ne peut qu'observer un ensemble chaotique de blocs rocheux d'où seul un trilithe incertain semble émerger. Dès la fin du XIX^e siècle, avec l'essor du tourisme, le Deiwelselter fut l'un des premiers sujets photographiés pour réaliser des cartes postales. D'ailleurs, Diekirch, haut lieu du tourisme luxembourgeois à cette époque, avait bien besoin de curiosités pour attirer les touristes.

Le Deiwelselter: symbole identitaire?

Outre ces illustrations vouées à un «monument» unique au Grand-Duché, le Deiwelselter a aussi incarné une certaine identité diekirchoise, qui s'est traduite par sa représentation sur divers produits fabriqués à Diekirch, comme par exemple ceux des firmes Theiss & Ferry et Distillerie de Diekirch¹². Plus émouvant, lors de la Seconde Guerre mondiale, un enrôlé

de force diekirchois dans la Wehrmacht, Ernest Hoffmann¹³, fut détenu au camp 188 de Tambow (Russie). Sur le couvercle de sa gamelle se trouve gravé le Deiwelselter, associé à d'autres symboles nationaux tels qu'un profil de la Grande-Duchesse Charlotte, une carte du Luxembourg et le blason grand-ducal¹⁴ avec la mention poignante «Ma Patrie» en français.

Actuellement, on retrouve le Deiwelselter sous plusieurs formes dans le paysage de Diekirch. Le bulletin municipal en porte le nom depuis 1994. On peut aussi en voir des «reproductions», soit dans un jardin de la rue Muller-Fromes, soit au bord de la Nordstrooss, dans une version sculpturale plus contemporaine.

Perte du «sens», mais conservation du «symbole»

Il n'est pas rare qu'une nation ait recours à l'archéologie, aux textes anciens, aux disciplines qui constituent le «passé originel» d'un peuple sur un territoire pour en justifier la (ré)occupation. L'histoire européenne fourmille d'exemples... que l'idéologie national-socialiste poussa à son paroxysme en récupérant les courants indo-européens, culture germanique, aryaniste¹⁵. A Diekirch, la présence de ruines spectaculaires dont le caractère «monumental» fut sublimé au XIX^e siècle avec le courant romantique, est venue constituer un «droit du sol» symbolisant les racines physiques de plusieurs générations dans un territoire. En temps de guerre, ce transfert identitaire s'est vu renforcé d'une appartenance patriotique d'autant plus forte que l'Etat né en 1839 demeurait jeune et fragile.

On peut voir ainsi à travers les différents exemples évoqués comment le Deiwelselter incarne encore aujourd'hui



Photo: F. Valotteau – MNHA

Reproduction miniature du Deiwelselter dans un jardin de la rue V. Muller-Fromes à Diekirch.



HERR, Joseph: Diekirch hier et aujourd'hui. 1980, p. 17

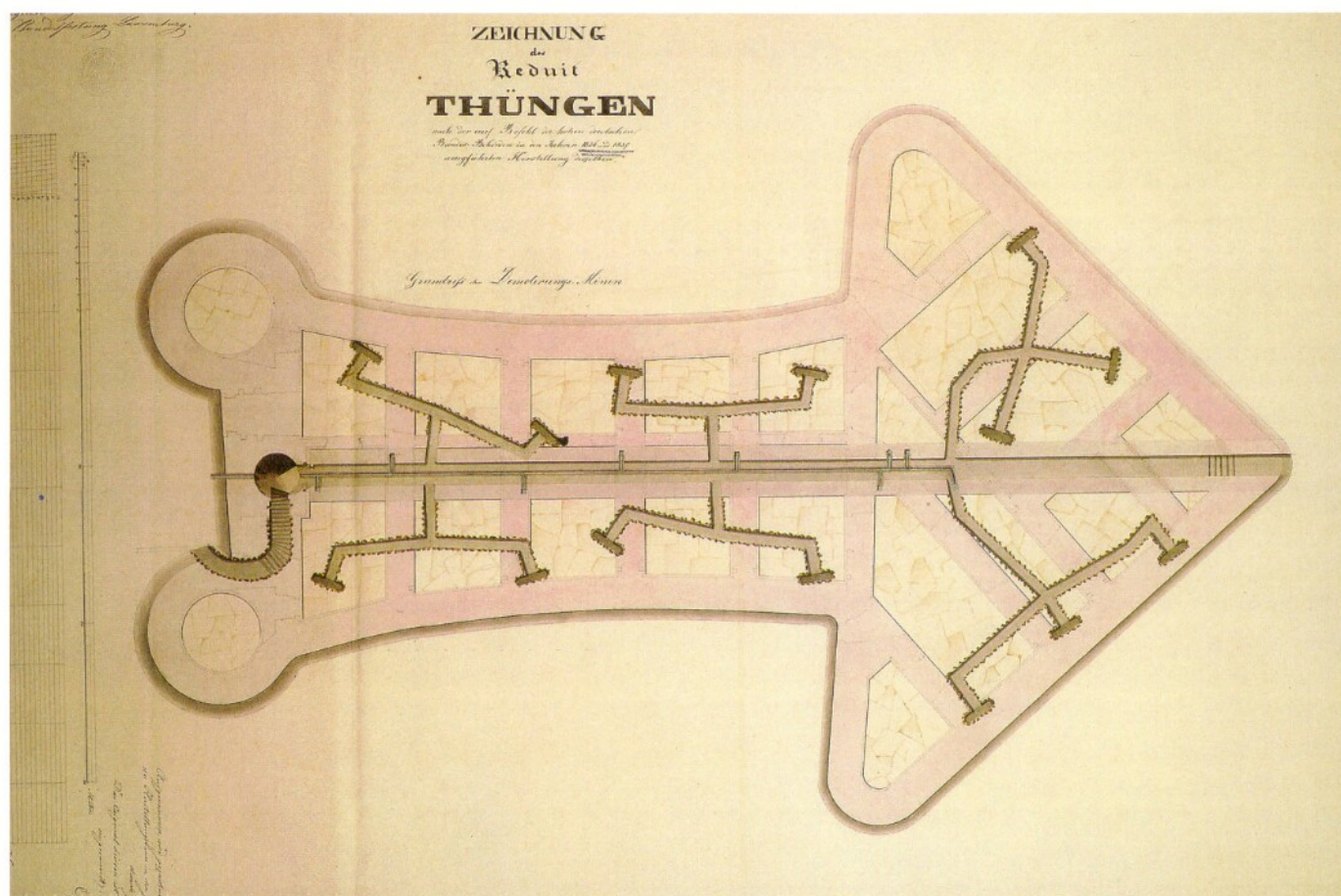
Monument «sacralisé» par la visite de personnalités.
Joseph Bech (1887–1975), ancien président fondateur
des Amis du Musée d'Histoire et d'Art et citoyen
d'honneur de la ville de Diekirch, photographié
au sommet du Deiwelselter en 1933.

un symbole de l'identité diekirchoise, perçu dans l'imaginaire collectif comme un monument préhistorique, ancrant Diekirch et sa population dans le plus ancien passé. On s'est focalisé sur un monument en fait «construit» à la fin du XIX^e siècle à partir de suppositions plutôt fantaisistes, et on pourrait regretter que la mémoire collective préfère l'architecture artificielle du Deiwelselter aux véritables occupations préhistoriques détectées par exemple lors des fouilles du Dechensgaart¹⁶ ou de véritables sites mégalithiques¹⁷. Cela s'expliquerait par l'attrait du mystérieux et la vocation funéraire du Deiwelselter. Cette dernière est bien documentée, et le squelette qui y fut découvert, daté récemment, représente après l'Homme du Loschbour de Heffingen le second plus ancien «Luxembourgeois» découvert à ce jour sur le territoire du Grand-Duché.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE:

- CHEVALIER L'ÉVÊQUE DE LA BASSE MOÛTURIE: Itinéraire du Luxembourg germanique. Bruxelles 1844.
- GLAESNER, Jean-Pierre: Le monument mégalithique (en ruines) dit «Deiwelselter» près Diekirch, et sa réfection en 1892. In: Publications de la Section historique de l'Institut grand-ducal de Luxembourg 44 (1895), p. 321-336.
- HERR, Joseph: Le «Deiwelselter» de Diekirch. In: Bulletin des Antiquités Luxembourgeoises 3 (1972-1), p. 4-10
- VALOTTEAU, François/Le BRUN-RICAENS, Foni/NATON, Henri-Georges: Le «Deiwelselter» de Diekirch: un monument préhistorique? Mythe ou réalité? In: Musée Info 18 (2005), p. 42-45.
- VALOTTEAU, François/Le BRUN-RICAENS, Foni: Grès de Luxembourg et Mégalithisme: bilan après 5 années de recherches. In: Sandstone Landscapes in Europe, Past, Present and Future. Ed. RIES, Christian/KRIEPEL, Yves. Proceedings of the 2nd International Conference on Sandstone Landscapes, Vianden 25-28 mai 2005. Ferrantia 44 (2005), p. 199-204.

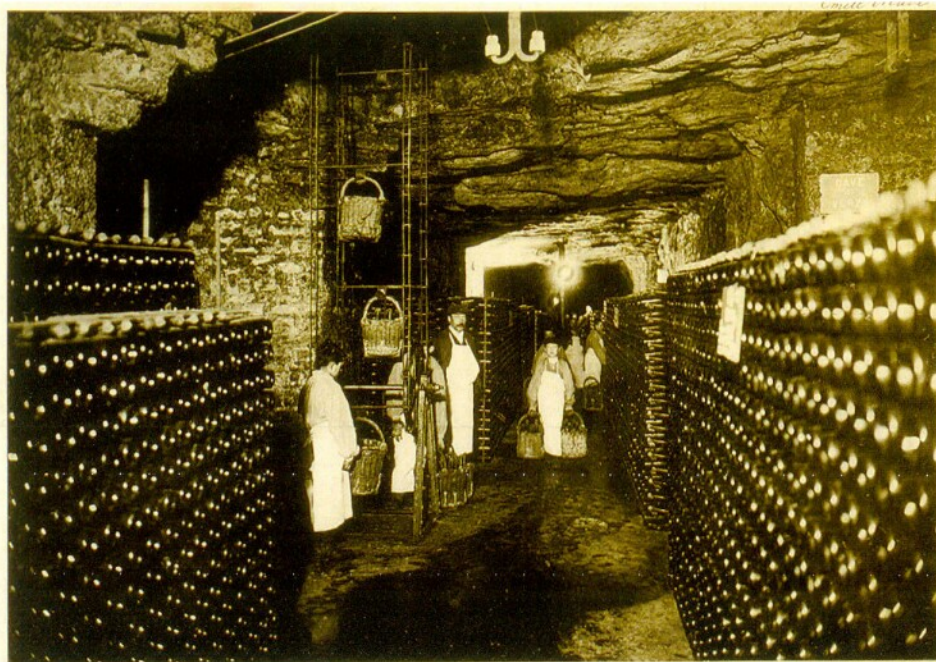
D'Kasematten



Geheimes Staatsarchiv Preussischer Kulturbesitz, Berlin

L'ÉTYMOLOGIE DU TERME CASEMATE reste incertaine. Ce mot viendrait-il de l'italien «casa» (maison) et «matta» (folle)? Ou faut-il plutôt chercher son origine dans la langue grecque qui appelle un gouffre «kasma»? Quoiqu'il en soit, depuis l'introduction de la fortification bastionnée à la fin du XVI^e siècle, les ingénieurs militaires utilisent ce terme pour désigner des chambres d'artilleries, creusées dans la roche ou maçonnées, protégées contre les bombes et les obus. Au sens strict les casemates sont donc des abris qui peuvent être souterrains sans qu'ils le soient

La forteresse souterraine. Ce plan du fort Thüngen datant de 1837 révèle l'existence d'un vaste réseau de mines en-dessous des fortifications.



Archives MNHA

Du champagne dans les casemates. Charles Bernhoeft a photographié vers 1900 les caves de champagne Mercier dans les galeries du fort Wedell.

nécessairement. La forteresse de Luxembourg possédait un grand nombre de ces ouvrages. Certaines casemates étaient taillées dans le roc telles les impressionnantes batteries du Bock ou de la vallée de la Pétrusse. D'autres n'étaient que les salles voûtées des réduits, destinées à accueillir des pièces d'artillerie. Après le démantèlement cependant, la population qui ne se soucie guère des finesses de la terminologie militaire, a pris l'habitude de nommer casemates tous les vestiges enfouis de la forteresse. Ainsi quand les Luxembourgeois parlent aujourd'hui de «Kasematten», ils entendent par là aussi bien les forts qui dorment au parc municipal sous une épaisse

couche de terre que l'extraordinaire réseau de contre-mines qui s'étendait jadis sous le glacis de la forteresse.

Un labyrinthe en-dessous de la ville

Lorsque le traité de Londres impose la démolition des ouvrages de fortification, les souterrains qui atteignent à ce moment une

Tourisme à la Belle Epoque. Les cartes postales - ici une carte postale du photographe Charles Bernhoeft montrant les défenses souterraines du Bock vers 1912 - portent la renommée des casemates au-delà des frontières.



Luxembourg. Intérieur du Bock.

Collection privée

longueur totale de 23 km sont en grande partie épargnés. Les entrées des galeries sont bouchées et les meurtrières des casemates élargies mais le réseau de mines qui a perdu toute utilité militaire reste intact. Le monde souterrain de l'ancienne forteresse tombe bientôt dans l'oubli. Le premier historiographe de la forteresse après son démantèlement, l'officier prussien Joseph Coster, ne le mentionne que de façon très subsidiaire. Le Docteur Glaesener, dans son *Grand-Duché de Luxembourg, historique et pittoresque*, paru en 1885, n'en parle pas du tout. A part un maraîcher futé qui cultive des champignons dans les galeries et batteries du Pâté ou la fabrique de champagne Mercier qui installe ses caves dans les locaux du fort Wedell, personne ne voit un intérêt dans ce labyrinthe ténébreux. Oubliées par la majorité, les casemates deviennent un formidable terrain d'aventures pour la jeunesse de la ville. Un certain nombre de romans de formation ou de souvenirs d'enfance laissés par des auteurs luxembourgeois évoquent ces jeux de gosse dans les chambres et les couloirs souterrains¹. A plusieurs reprises des accidents défrayent la chronique locale. En 1874 on va jusqu'à mobiliser la Compagnie des volontaires pour retrouver un lycéen qui a disparu dans les antres du bastion Beck². En 1915, lorsque des ouvriers sont ensevelis dans les décombres du fort Dumoulin, la moitié de la ville accourt au Fetschenhof. Même le ministre d'Etat Paul Eyschen se déplace pour assister au sauvetage des malheureux qui s'étaient aventurés dans les galeries souterraines³. Ces faits divers contribuent à entretenir une ambiance de mystère autour des casemates qui en réalité n'ont rien de labyrinthique. En effet, les 23 km du réseau sont fortement compartimentés.



Collection privée

Plongée dans un monde souterrain: le grand escalier dans le bastion Beck. Cette carte postale a été éditée par Jean-Pierre Koltz qui a rendu les casemates accessibles au grand public.

LUXEMBOURG

THÉO 36
KERG

les plus longues

CASEMATES

IMP. ARTISTIQUE
ED. HUSS & CIE
LUXEMBOURG.

du monde

Chaque fort a son propre réseau de mines qui ne communique pas avec les autres et l'explorateur de ces sombres couloirs se retrouve au bout d'un temps soit dans un cul-de-sac, soit à son point de départ. En fait, il est très difficile de s'y perdre. Pourtant, la croyance populaire en l'existence d'un véritable dédale en-dessous de la ville, avec des passages secrets et des oubliettes lugubres, s'est maintenue jusqu'à aujourd'hui. Dans la littérature luxembourgeoise, du *Renert* de Michel Rodange (1872) au dernier-né de la série *De Superjhem* (2005), les casemates sont un repaire pour des bandes criminelles, un lieu de conspiration et de rencontres insolites. A en croire le pastiche de Charles Hamer, *Sherlock Holmes au Luxembourg* (1983), même le célèbre détective londonien aurait enquêté dans les souterrains luxembourgeois pour démasquer des espions allemands qui avaient dérobé des documents ultra-secrets. Dans *Helleg Muecht* (2000), roman policier de Fernand le Char treux alias Fernand Kartheiser, le héros s'échappe à travers casemates et catacombes qui s'étendent de façon tentaculaire sous la ville.

Du lieu touristique au monument

L'aura un peu mystérieuse voire dangereuse qui s'attache aux souterrains va contribuer à en faire une attraction touristique majeure de la ville. L'accession des casemates au statut de lieu touristique date de 1898. Cette année-là, Luxembourg accueille un congrès international du tourisme au cours duquel est fondée la «Ligue internationale des Associations Touristes». A cette occasion, le Vélo- et Automobile Club «La Rapide» a l'idée originale d'organiser une grande fête dans les souterrains du Bock. Devant une assistance cosmopolite, les orateurs s'empressent de souligner le caractère international de «ces rochers, qui constituaient autrefois une forteresse imprenable, la Gibraltar du Nord, et qui ont vu camper dans leurs flancs, tour à tour, Espagnols, Autrichiens, Français, Allemands (...)»⁴. Les casemates du Bock, haut lieu de l'«Histoire Nationale», portent en eux tous les mythes fondateurs du jeune Etat-nation. Il y a le puits dont

sort tous les sept ans Mélusine. On y découvre les caves du château de Sigefroid, berceau de la ville et du pays. C'est le fleuron de la «Gibraltar du Nord» et, last but not least, ces rochers symbolisent la reconversion pacifique du Luxembourg dont la vocation consiste désormais à œuvrer pour l'entente entre les peuples. Après l'événement de 1898, les casemates continuent à attirer des visiteurs. En 1914, elles sont ouvertes tous les jours en saison d'été. Les guides touristiques de la Belle Epoque offrent aux voyageurs des descriptions circonstanciées, tandis que les cartes postales avec le motif des galeries souterraines, éditées par Charles Bernhoeft, diffusent leur renommée.

Les casemates ont donc déjà leur public au moment où entre sur scène celui qu'on surnommait le «Kasematte-Jemmy». Au début des années 1930, Jean-Pierre Koltz, un jeune ingénieur passionné de la forteresse, se fait remarquer par le ministre d'Etat de l'époque, Joseph Bech, lui-même intéressé par tout ce qui rappelle l'ancienne «Gibraltar du Nord». Bech envoie son protégé dans les archives européennes à la recherche de plans, encourage ses premières publications et l'autorise en 1933 à remettre en état les casemates de la Pétrusse à des fins touristiques. Deux ans plus tard, Koltz reprend également l'exploitation des casemates du Bock. De 1933 à 1938, d'importants travaux de réfection sont effectués sous sa direction: aménagement des accès, installation de l'électricité, percement de nouvelles galeries pour faciliter la communication entre les ouvrages. L'Etat prend en charge le coût de ces transformations. Jean-Pierre Koltz va faire de sa passion son principal gagne-pain. L'Administration des Domaines lui abandonne l'exploitation des casemates. Avec les recettes des entrées, Koltz paie tous les frais de fonctionnement se réservant à lui-même les «indemnités de l'exploitant». Il engage des guides et investit dans la publicité en faisant produire des affiches et des prospectus. A l'approche de la guerre, l'expert incontesté de la forteresse reçoit la mission de transformer les souterrains en abris anti-aériens. Une telle utilisation n'est pas nouvelle puisque déjà pendant les attaques aériennes de la Première Guerre mondiale la population cherchait refuge dans les casemates. La fuite du gouvernement le 10 mai empêche Koltz de toucher ses honoraires, salaire qu'il réclamera finalement avec succès à l'Occupant⁵. Luxembourg à peine libéré, Koltz peut rouvrir les casemates. Il en gardera la gestion qu'il cumulera avec la direction du Syndicat d'Initiative à partir de 1955. Bien que certaines voix se lèvent pour constater que «depuis l'ouverture des casemates à des fins touristiques, l'Etat n'a pas encore touché un seul centime du chef de leur exploitation», la situation ne va se régulariser qu'en 1977⁶. L'Etat reste propriétaire des casemates, mais cède la concession à la Ville de Luxembourg, qui elle confie l'exploitation au Syndicat d'Initiative et de Tourisme (aujourd'hui LCTO). Cependant, aupa-

◀ **Les casemates de Luxembourg, un record du monde. Cartes postales et affiches touristiques – ici une affiche de 1936 signée Théo Kerg – contribuent à établir les casemates comme l'attraction majeure de la ville.**

Archives MHVL

ravant, le Syndicat a dû racheter en quelque sorte à l'ancien exploitant son fonds de commerce et le droit d'utiliser le sigle «Casemates de Luxembourg» en s'engageant à lui verser une indemnité mensuelle⁷.

Parallèlement à l'exploitation commerciale des casemates, Jean-Pierre Koltz a mené une recherche historique assidue qui aboutit entre 1944 et 1951 à la publication de sa magistrale *Baugeschichte der Stadt und Festung Luxemburg* en trois tomes. Cet ouvrage représente la première étude scientifique exhaustive sur le réseau de mines de la forteresse. Les nombreuses publications de Koltz augmentent la notoriété des casemates de Luxembourg. Affiches et guides touristiques affirment désormais sans ambages qu'elles sont «les plus longues du monde» et qu'elles «laissent loin derrière [elles] les catacombes de Rome et de Paris»⁸.

Totalisant en moyenne cent mille visiteurs par an, les casemates du Bock et de la Pétrusse sont aujourd'hui un des sites

touristiques les plus visités de la ville. Cet attrait ne signifie pas pour autant que les souterrains de la forteresse soient vraiment protégés contre les destructions. Notamment les grands projets de construction de l'Etat ont menacé à plusieurs reprises le patrimoine militaire de la ville. Les débats autour de ces projets ont entraîné une forte mobilisation de l'opinion publique en faveur de la préservation des vestiges de la forteresse. D'une de ces initiatives de défense patrimoniale, «d'Fanger ewech vun den 3 Eechelen», est née en 1992 l'association des «Frënn vun der Festungsgeschicht Lëtzebuerg» (FFGL). Cette association qui compte en 2006 presque mille membres, organise régulièrement des visites des parties des casemates qui d'habitude ne sont pas accessibles. A la suite d'un Jean-Pierre Koltz, les FFGL ont contribué par leurs activités à faire connaître les casemates au point qu'aujourd'hui même un Ieoh Ming Pei concède que «The city is wonderful, because of all the casemates: I think this is something unique, and it should be kept»⁹.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE:

- BOLLENDORFF, Léon: Plus d'un demi-siècle au service de la forteresse. In: Châteaux-forts, Ville et Forteresse. Contributions à l'histoire luxembourgeoise en hommage à Jean-Pierre Koltz. Luxembourg 1986.
- KOLTZ, Jean-Pierre: *Baugeschichte der Stadt und Festung Luxemburg*, 3 vols. Luxembourg 1944-1951.
- LUGEN, Roger: Les casemates du «Bock» à Luxembourg. In: *Subterranea belgica*. Bulletin d'information trimestriel / Société belge de recherches et d'études souterraines 19 (1990), p. 2-12.
- RIES, Nicolas: Le château de Luxembourg et les rochers du Bock. In: *Les Cahiers luxembourgeois* 11/1 (1934), p. 42-54.

D'Spuenesch Tiermercher

DIE HERKUNFT des in den Luxemburger Sprachgebrauch übergegangenen Ausdrucks „Spueneschen Tirmchen“ konnte bis jetzt noch nicht geklärt werden. Die im deutschen Sprachraum korrekte Bezeichnung „Postenerker“ wird wie folgt erklärt: „Postenerker m, Walltürmchen n; auch Sentinelle f, spanisches Türmchen n, Eskarpenerker m: ein der gedeckten Beobachtung dienendes Türmchen auf dem Wall, das an ausspringenden Winkeln der Eskarpe vorkragt oder auch auf Stützen vorgesetzt ist. / fr échauguette f, guérite f / en echauguette f, guerite; mit krenellierter Brustwehr bartizan“¹.

Der in dieser Erklärung angegebene Begriff „spanisches Türmchen“ bleibt leider ohne Hinweis auf seinen Ursprung. Einen für uns vielleicht entscheidenden Hinweis liefert ein Schreiben der Section des sciences historiques des Institut royal grand-ducal vom 16. April 1875 an den Staatsminister und Regierungspräsidenten Félix de Blochausen:

„La société créée dans le but de la conservation des monuments historiques dans le Grand-Duché de Luxembourg, croirait manquer au but de sa mission patriotique si elle n'appelait pas l'attention du Gouvernement sur l'intérêt qu'il y aurait de ne pas procéder à la démolition de quelques parties des fortifications de la ville de Luxembourg. Ces parties seraient:



Frühes Beispiel einer Postkarte (ca. 1900).
Gezeigt wird das Spanische Türmchen Nr. 3
am Fort Obergrünwald.

Collection privée

- 1° Les deux tours espagnoles à l'entrée du Pfaffenthal;
- 2° La tour jumelle dans la montée du Pfaffenthal;
- 3° La tour Jacob et quatre tours suivantes près du ravelin Rham avec le chemin de ronde qui les relie;
- 4° La tour à moitié démolie au pied du Bouc située dans la direction du Rham, seconde enceinte;
- 5° La tour ronde du plateau de Clausen;
- 6° Les tours semi-circulaires avec les chemins de ronde;
- 7° Les tours des forts Thüngen et Olizy;
- 8° La tour à droite du Bouc en montant de Clausen à la ville; la tour carrée et la tour conique qui flanquent le Bouc devant la porte du château;
- 9° Les échauguettes espagnoles qui flanquent les avant-becs des ouvrages à la descente de Pfaffenthal.

Les tours que nous venons d'énumérer sont d'un aspect imposant et offrent un intérêt historique; elles rappellent des souvenirs chers aux Luxembourgeois...².

Das Schreiben wurde an den Generaldirektor für Öffentliche Arbeiten, Victor de Roebe weitergegeben, der seinerseits am 20. April seinen Chefingenieur bat, sich den Brief kopieren zu lassen und ihm das Original zurückzugeben, nicht ohne hinzuzufügen: „Chaque fois que vous seriez dans le cas de proposer la destruction de l'un ou l'autre desdits ouvrages, veuillez rappeler mon attention sur le désir exprimé par l'institut, m'indiquant les motifs plausibles pour lesquels vous seriez d'avis de passer outre à la démolition“³. Dies scheint der Grund dafür zu sein, dass die meisten der in dem Schreiben aufgeführten Werke heute noch bestehen, obwohl sie bis zum heutigen Tag noch nicht unter Denkmalschutz gestellt wurden. Es wurden auch nicht nur ein Teil der Postenerker im Bereich der Montée de Pfaffenthal, sondern auch an anderen Stellen erhalten. Bei den bisher erfolgten Erhaltungsarbeiten wurden allerdings einige der Türme derart verändert, dass sie nicht mehr die sonst übliche mannshohe Eingangsöffnung aufweisen. Dies könnte dadurch bedingt sein, dass sie auf vorhandenen aber leeren Konsolen (wie z. B. bei den beiden Grünwälder Forts, aber nicht bei jenen des Pfaffenthaler Bergs) mit wiedergewonnenen Steinen von andernorts abgebauten Postenerkern neu aufgebaut wurden. Dafür spricht die Einheitlichkeit im Aussehen des größten Teils der runden Postenerker, bis auf Nr. 9⁴ (Verlorenkost,

rue du Laboratoire), der, halb verfallen, in der Nachkriegszeit mit neuen Steinen vollständig wieder aufgebaut wurde⁵.

Der Brief zeigt, dass die Verwendung der Bezeichnung „espagnoles“ nicht unbedingt auf einer gründlichen Kenntnis der Festungsgeschichte beruht, denn die unter Punkt 1° aufgeführten „spanischen“ Türme am Eingang des Pfaffenthals sind Teil der nach 1684 nach den Entwürfen Vaubans gebauten Abschlussmauer zwischen dem Fort Berlaimont und den neuen Befestigungen auf den Pfaffenthaler Höhen („d'Vaubansmauer“). Der Begriff „échauguette espagnole“ scheint sich durch den dauernden Gebrauch in den Akten der Verwaltung(en) verselbstständigt zu haben.

Von ca. 1546 bis 1684, also zur Zeit der spanischen Herrschaft, war die Stadt vollständig neu befestigt worden. Postenerker waren integraler Bestandteil des neuen Bastionärssystems. Ihre Lage an der Spitze von Bastionen oder sonstigen Vorsprüngen erlaubte es, die vorliegenden Gräben einzusehen, was von der Plattform her wegen der mehrere Meter dicken Brustwehr nicht möglich war.

Die genaue Anzahl der jemals vorhandenen Postenerker dürfte kaum noch festzustellen sein. Bisher konnten 39 Stück anhand von historischen Plänen und Photographien (20) und künstlerischen Darstellungen (23) sowie baulichen Resten nachgewiesen werden. Eine gründliche Auswertung historischer Pläne steht noch aus.

Heute sind noch neun dieser Türmchen an ihren historischen Orten erhalten. Von dem zweistöckigen Postenerker beim Orthturm (Wenzelsmauer) ist nur noch die untere Hälfte vorhanden.

Die beiden bisher ältesten Nachweise stammen aus französischen Quellen:

In einem Bericht von 1684 gibt Vauban an, dass es nicht einmal mehr sechs brauchbare Postenerker („guérites“) – darunter keinen einzigen gemauerten – in der ganzen Festung gäbe. Für die schnelle Wiederherstellung der Festung lässt er 100 hölzerne Postenerker und Schilderhäuser anfertigen. Für den anschließenden Neubau veranschlagt er den Bau von 60 neuen, gemauerten Postenerkern auf den Winkeln der Bastione und Ravelins⁶. Daneben zeigt eine der Skizzen zu den Ansichten der Stadt Luxemburg des Schlachtenmalers Ludwigs XIV. Adam Frans Van der Meulen einen rund gemauerten Postenerker neben den Drei Türmen⁷.



**Spanisches Türmchen
als Sparbüchse, geformt von
Léon Nosbusch, herausgegeben
1975 vom „Comité Alstad“.**

Collection privée

Versuch einer Datierung der noch vorhandenen Postenerker

frühestmögliche Datierung	Standort	Nr.	wahrscheinlichere Datierung
vor 1684 (spanisch)	Untere der Drei Tauben	4	1685–1688
	Neben den Drei Türmen	5	–
	Zwischen den Drei Türmen und dem Bock	6	1685–1688
1685–1688 (französisch)	Fort Niedergrünwald (Sockel)	1	Gehäuse nach 1867
	Fort Obergrünwald, rechte Halbbastion	2	Gehäuse nach 1867
	Fort Obergrünwald, Kehle	3	Gehäuse nach 1867
	Fort Verlorenkost	9	halb zerstörtes Gehäuse nach 1945 (?) neu aufgebaut
1829/30 (preußisch)	Kehle des Fort Verlorenkost	8	–
1860 (preußisch)	Neben dem Orthturm (Rham)	7	–



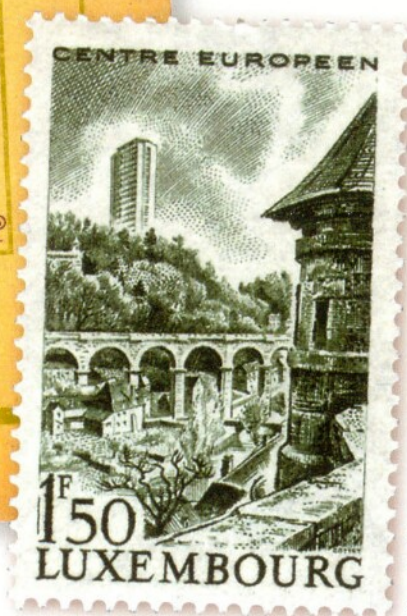
Postkarte nach einem Motiv von Louis Kuschmann. Der Zöllner Louis Kuschmann (1852–1921) war Autodidakt. Die Originalzeichnungen gelangten nach seinem Tode in eine holländische Sammlung (Vinkhuizen) und befinden sich heute im Besitz der New York Public Library.

Als einziges seiner von der Imprimerie Worré-Mertens gedruckten Theaterstücke zeigt *Ons Hémecht* von Max Goergen (1919) das Motiv des Spanischen Türmchens. Die Vignette ist eine Kopie (mit Initialen, ohne Wahlspruch) des persönlichen Emblems von Alfred Lefort, von dessen in Luxemburg erschienenen Schriften einige in der gleichen Druckerei hergestellt wurden, die auch die Zeitschrift *Ons Hémecht* druckte.



Photo: A. Bruns

Das Westportal der Kathedrale von 1935-38 mit der Madonna von Auguste Trémont. Darüber eine Krone, eingefasst von zwei Spanischen Türmchen.



Office des Timbres

Diese Briefmarke von 1966 zeigt eine Ansicht von der Altstadt her in Richtung Kirchberg. Sie steht wohl für die inzwischen oft bemühte Kontinuität zwischen Vergangenheit und Zukunft, das harmonische Zusammenleben von Alt und Neu.

Abbildungen der häufig an weit ausragenden Felsvorsprüngen erbauten Spanischen Türmchen sind ein leicht verständliches und oft genutztes Sinnbild für das größte zusammenhängende Denkmal der Stadt Luxemburg und des Landes: die frühere Festung. Ihre schlanke, weithin sichtbare Silhouette vermittelt, im Gegensatz zu den übrigen noch sichtbaren, immer noch massiven Festungsresten, den Eindruck von Festung *light*. Sie erzeugen ein romantisches Bild der früher doch eher bedrohlichen Festung, das sich auf vielerlei Arten nutzen lässt.

Das Motiv findet sich bereits sehr früh auf Postkarten und wird bis heute für diese weiter verwendet. Das Luxembourg City Tourist Office (LCTO) selbst hat auch einen stilisierten Postenerker als Logo gewählt. Spanische Türmchen sind fester Bestandteil von Broschüren und Magazinen für Touristen.

Auch die Luxemburger Folklore hat sich des Motivs angenommen. Anlässlich der Emaischen 1975 gab das „Comité Alstad“ eine irdene Sparbüchse in Form eines Spanischen Türmchens heraus. Bei derselben Gelegenheit erschien eine *Tak* der „Amicale Fëschmaarter“. Zwanzig Jahre später editierte der Verein „Frënn vun der Festungsgeschicht Lëtzebuerg“ eine entsprechende Anstecknadel (*pin*).

Obwohl die Festung nie eine wirklich luxemburgische Festung war, sondern eher eine spanische, französische, österreichische oder bundesdeutsche, wurden Darstellungen

ihrer Postenerker und auch die Postenerker selbst für patriotische Zwecke verwendet. Eine Postkarte von 1898 mit dem Titel „Lëtzebuerg 1898/Freiwilligen Compagnie“ zeigt neben einem luxemburgischen Soldaten die Spitze einer Bastion mit einem Spanischen Türmchen⁸. Eine Vignette auf Deckel und Titelseite eines Theaterstücks von Max Goergen, das kurz nach dem 1. Weltkrieg erschien (*Ons Hémecht, En nationalistescht Stéck an 3 Akten*, 1919) zeigt ebenfalls ein solches⁹.

Die entlegene Lage und gute Sichtbarkeit von der Oberstadt her war vielleicht auch der Grund, weshalb in der Nacht zum 5. Oktober 1941, wenige Tage vor der Personenstandsaufnahme vom 10. Oktober, der Postenerker des Forts Niedergrünwald (Nr. 1) in den Luxemburger Farben Rotweißblau bemalt wurde. Zur Sühne wurden 10 (?) „deutschfeindliche“ Bewohner der Hauptstadt mit einer Kontribution von 100.000 RM belegt. Hubert Baumgarten aus Pfaffenthal wurde der Tat beschuldigt und verhaftet; er starb 1943 im KZ Dachau im Alter von 31 Jahren¹⁰.

Bei der Erweiterung der Kathedrale in den Jahren 1935–1938 wurde das neue Westportal (Marienportal) mit einer Madonna geschmückt. Über der Statue schwebt eine Krone, flankiert von zwei Spanischen Türmchen, als Erinnerung an die frühere Festungsstadt, die im Jahr 1666 die Heilige Maria zu ihrer Schutzpatronin erwählte.

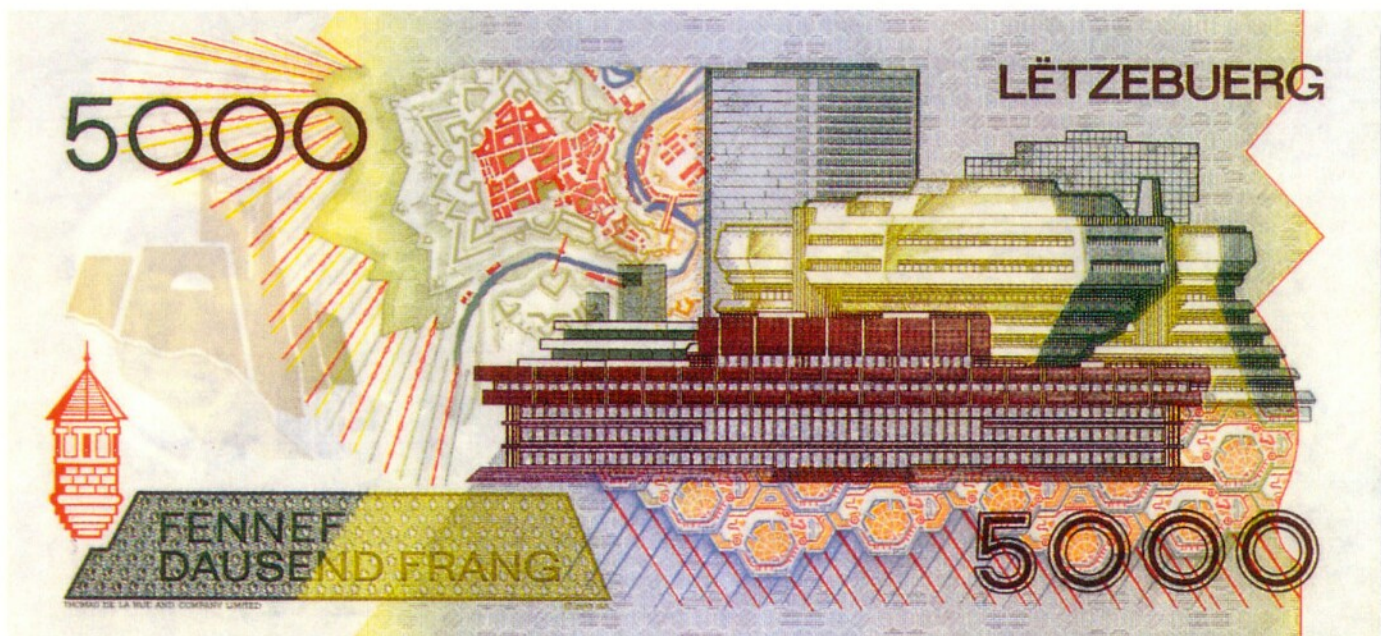


Photo: A. Bruns, copyright: Banque centrale du Luxembourg

Durch die Gegenüberstellung von historischen Bauten (Plan der Festung, Spanisches Türmchen) und modernen Bauten (Hochhaus, Europäischer Gerichtshof, Europäisches Parlament auf Kirchberg) auf der Rückseite des Geldscheins wird wieder die Verbindung von Vergangenheit und Zukunft dokumentiert.

Der Luxemburger Staat nutzt den Bekanntheitsgrad der Spanischen Türmchen zur Identitätsstiftung. Am 26. September 1966 erschien eine Serie von drei Briefmarken zum Thema „Pont Grande-Duchesse Charlotte et Centre Européen“. Der kleinste Wert (1,50 Fr.) zeigt gleich zwei Spanische Türmchen, nämlich im Vordergrund den Turm zwischen den Drei Türmen und dem Bock (Nr. 6) und gegenüber jenen des Fort Obergrünwald (Nr. 2) mit dem Hochhaus auf Kirchberg im Hintergrund.

Am 1. Juni 1993 erfolgte die Inkurssetzung des ersten und einzigen luxemburgischen 5000-Franken-Scheins. Das Spanische Türmchen kam hier in besonderer Weise zur Geltung: Es war in zwei verschiedenen Ausführungen sowohl auf der Vorder- als auch auf der Rückseite abgebildet. In der Durchsicht vervollständigt sich das Bild. Der in Worten ausgedruckte Wert ist jeweils in einen trapezförmigen Rahmen eingetragen, der eine Bastion (Bollwerk) symbolisiert, auf dessen Spitze der Postenerker steht. Das Ganze sozusagen als ein diskreter Hinweis auf die Solidität des Luxemburger Bankensektors.

Als modernstes Beispiel zielt eines unserer Spanischen Türmchen die Kopfleiste der Homepage der Luxemburgischen Regierung (www.gouvernement.lu) und findet so eine weltweite Verbreitung. Seit Ende Oktober 2006 werden an den Autobahnen, die zur Hauptstadt führen, Tafeln aufgestellt, die darauf hinweisen, dass ein Teil der Stadt zum UNESCO-Weltkulturerbe gehört. Vor dem Hintergrund des Bockfelsens und der Stadtsilhouette sind ein Viadukt und ein Spanisches Türmchen zu sehen.

Soweit es die Kürze dieses Beitrags erlaubt, konnte nachgewiesen werden, dass das Sinnbild der Spanischen Türmchen und mit ihm die Erinnerung an die Festungsvergangenheit Eingang in alle Bereiche unseres privaten und öffentlichen Lebens gefunden hat. Andererseits stehen unsere Spanischen Türmchen aber auch für eine gewisse Zwiespältigkeit in unserem Umgang mit dem architektonischen Erbe der Festung. Die Türmchen sind Bestandteil unseres Stadtbildes und werden so gut wie möglich mit dem nötigen Aufwand erhalten. Andere einzigartige, aber nicht so sehr sichtbare oder nutzbare, oder heute am falschen Ort stehende Festungsteile und -gebäude werden abgerissen und nicht mehr Vorhandenes wird neu aufgebaut.

AUSWAHLBIBLIOGRAPHIE:

- A la gloire du Roi. Van der Meulen, peintre des conquêtes de Louis XIV. [Catalogue de l'exposition au Musée des Beaux-Arts de Dijon (9 juin au 28 septembre 1998) et au Musée d'Histoire de la Ville de Luxembourg (29 octobre 1998 au 17 janvier 1999)] s.l. 1998.
- BRUNS, André: Spuenesch Tiermercher, Luxembourg 2001.
- Die Faszination der Uniform. Die Geschichte der Armee auf Postkarten. In: *Revue* 52 (26. Dezember 1981), S. 12-14.
- HOHENGARTEN, André: Die Stadt Luxemburg unter der Nazi Herrschaft 1940-1945. Führer für einen alternativen Stadtrundgang. Luxembourg 1995.
- HUBER, Rudolf/RIETH, Renate (Hrsg.): Festungen. Der Wehrbau nach Einführung der Feuerwaffen. Systematisches Fachwörterbuch. München u.a. 1990.
- IML (éd.): Le billet de 5000 francs. Luxembourg 1993.
- LEFORT, Alfred: La forteresse de Luxembourg 1684-1867. D'après des documents inédits. In: *Ons Hémécht* (1898), S. 401-417; 434-446; 482-495; 530-555.
- MERSCH, Jacques: Luxembourg. Vues anciennes 1598-1825. Luxembourg 1977.
- PROBST, Edouard: Il y a cent ans. In: *Hémécht* 2-3 (1975), S. 119-121.
- REUTER, Joseph/RIES, Jean-Pierre: Pfaffenthal im Wandel der Zeit. Festschrift zum hundertjährigen Bestehen der Pfarrei. Luxembourg 1947.

De Schiessentümpel

AU COURS de la deuxième moitié du XIX^e siècle, avec la fin de l'influence du courant romantique et le développement industriel des premiers moyens de locomotion mécanique (chemin de fer, automobile), on assiste à l'essor du tourisme au sein du jeune Grand-Duché de Luxembourg. Différentes régions, dont la vallée de l'Ernz noire, sont encore à cette époque difficilement accessibles par les voies naturelles. Progressivement, de nouvelles routes d'accès y sont construites, l'état des anciens chemins est amélioré et des sentiers de promenades pédestres et équestres y sont aménagés¹. Concernant la région de la «petite Suisse luxembourgeoise», l'une des principales représentations et attractions est le «Schiessentümpel» dont on connaît d'innombrables clichés, grâce notamment à plus d'un siècle de cartes postales. Avec le temps cet édifice est devenu le symbole de la région du Müllerthal. Mais bien que le site soit très connu de tous les Luxembourgeois, paradoxalement on connaît mal l'histoire du «Schiessentümpel». Quelle est l'ancienneté de cet édifice ? Est-ce un lieu de mémoire et si oui, de laquelle ?

Un monument artificiel devenu symbole d'un des plus beaux parcs naturels

Une des vallées les plus pittoresques du Luxembourg est celle du Müllerthal au milieu de laquelle s'écoule paisiblement l'Ernz noire à l'ombre des forêts qui la bordent. A la fin du XIX^e siècle, pour inviter à découvrir les beautés de cette romantique et bucolique contrée, se multiplient guides et carnets de voyages, relayés par des dépliants, encarts publicitaires dont de nombreux émanent des nouveaux hôtels aménagés pour héberger les personnes de passage. Dans l'un de ces imprimés, une publication hollandaise en date de 1882, on peut voir une illustration effectuée avant 1879 représentant une cascade dans un milieu naturel rocailleux fortement boisé. En légende de cette gravure «De Schiessen-Tempel in het Müllerthal». Aucun pont n'enjambe alors l'Ernz noire et sa cascade, il s'agit de



Carte postale «Nels» du milieu du XX^e siècle, E. A. Schaack, Luxembourg.



Gravure intitulée «De Schiessen-Tempel in het Müllerthal». Vue de la cascade de l'Ernz noire d'après une illustration effectuée sur le terrain avant 1879.

Gravure réalisée par W. Hekking jr (signature en bas à gauche) et A. Barbere, xylograieur à Amsterdam (signature en bas à droite). Gravure extraite de P. H. WITKAMP: *Geschiedenis der Zeventien Nederlanden* (Arnhem 1882), vol. 3, p. 740. Collection privée F. Le Brun-Ricalens.

la représentation du lieu encore vierge. On retrouve une gravure inspirée de la précédente réalisée avec le même angle de vue dans le n° 261 et 262 du *Journal de Luxembourg* daté du dimanche 18 et lundi 19 septembre 1887, alors que le pont en pierre est déjà construit depuis près de 8 ans à cet endroit... La couverture de ce quotidien est consacrée au Müllerthal², tandis que le texte qui l'accompagne reprend des passages du Dr Jean-Pierre Glaesener concernant les travaux réalisés à partir de 1878 pour aménager «...le plus beau parc naturel que l'on puisse se figurer»³.

Date et données sur l'édification

D'après nos recherches en cours, il semblerait que le pont en pierre du «Schiessentümpel» ait été construit au cours de l'année 1879 après que les premiers crédits eurent été inscrits au budget de l'année 1877. Il est l'un des «trois ponts miniatures»⁴ signalés par le visionnaire Paul Eyschen (1841–1915) dans la séance du 15 janvier 1880 de la Chambre des Députés. Le directeur général de la Justice du moment et futur ministre d'Etat présenta à cette occasion le résultat des travaux dont les plans avaient été dressés par Antoine Hartmann (1817–1891), ingénieur de l'arrondissement de Diekirch des travaux publics. Ces travaux furent réalisés par Michel Dondelinger (1828–1914), conducteur de travaux à Echternach⁵:

«Nous possédons dans le pays des contrées réellement ravissantes, mais qui pour la plupart ont été jusqu'ici fort peu visitées, qui ne sont même presque pas connues des Luxembourgeois, parce qu'elles sont en grande partie inaccessibles. L'année dernière déjà, j'avais demandé un petit crédit pour construire un sentier au Müllerthal, et les travaux que nous avons exécutés sont très considérables en comparaison du chiffre que nous avons eu à notre disposition. Nous avons établi un sentier de 1.500 mètres et 1 mètre 50 de largeur et qui traverse une contrée jusqu'ici fermée à tout le monde et qu'il était presque impossible d'aborder. Comme c'est un des plus beaux points de vue du pays, nous y avons établi des bancs, des tables, il y a trois ponts en miniature, tout cela fait l'admiration des touristes qui s'y rendent»⁶.

Un siècle après : un «parc naturel» toujours en attente de paternité par l'Etat

Le succès populaire de l'aménagement de cette région est dès lors indéniable. Alors que l'abbé Jean Engling (1801–1888) propose en 1880 de dénommer cet espace «Heinrichs-Park» du nom du feu Prince Henri des Pays-Bas, c'est la formule de «(petite) Suisse luxembourgeoise» qui entrera en usage avec le

temps⁷ par analogie avec les formations de grès de la «Suisse saxonne» qui caractérise la zone frontalière située entre Saxe et Bohême. Clin d'œil de l'Histoire, plus d'un siècle après, en l'absence d'engagement continu de la part des décideurs politiques, le projet de «parc naturel» est toujours d'actualité avec le souhait d'en faire une réserve naturelle pour en protéger les patrimoines naturels et culturels uniques⁸.

Un bestiaire rupestre

Concernant les aménagements réalisés en 1879, d'aucuns trouvèrent qu'ils étaient trop artificiels: «das allzu entfernte und abgelegene ‚Müllerthal‘, an dem gewiegte Kunstkenner wegen seiner gekünstelten Verzerrungen eine Versündigung an der Natur erkennen wollen»⁹. Comme le souligne Jos. Massard¹⁰, cette rare critique visait en particulier l'aménagement du «Schiessentümpel»¹¹ qui comporte de nombreuses allégories et références au monde animal sylvicole. Ces sculptures n'étaient manifestement pas du goût de tout le monde. Quoiqu'elles soient moins visibles aujourd'hui en raison pour certaines de l'érosion et pour d'autres de la présence de végétation, un œil averti distinguera les divers animaux sculptés dans les pierres du pont surplombant la cascade, tels qu'aigles et autres oiseaux, escargots, serpents, lézards, grenouilles, renards, protomés de loups et de sangliers, etc. Réminiscences de trois des quatre éléments fondamentaux (terre, air et eau), ces figurations aux allures mystérieuses font peut-être écho aux préoccupations ésotériques prisées en cette fin de XIX^e siècle, mais sont surtout, en l'absence de monstres, un éloge pacifique des animaux de la forêt.

Le «Schiessentümpel»: un «temple» dédié à la Nature

Hormis la balustrade en bois, dont les barreaux changent de dessin au gré du temps, c'est la présence de ces sculptures en grès local qui confère à ce pont unique un caractère monumental original. L'ensemble de l'architecture semble symboliser comme chacun de ses piliers un dialogue muet entre «Nature» et «Culture»¹². La modeste construction aérienne anthropique assure ainsi un échange avec l'immensité de la forêt primitive, rappelant quelque peu le mythe fondateur du «paradis perdu». Par ailleurs, comme pour inviter le promeneur (solitaire) à la contemplation et à la méditation sur la place de l'Homme au milieu de la Nature, une terrasse a été installée latéralement en aval de la rive gauche sur un promontoire. Elle permet de se recueillir dans un espace ouvert comme, si l'on se trouvait dans un temple en plein air dédié à la Nature, entre monde



Gravure représentant la cascade du Schiessentümpel, sans le pont, alors que celui-ci était déjà construit depuis huit ans. Gravure inspirée de celle réalisée par W. Hekking jr.





Photo: Guy Wolff



Timbre représentant le Schiessentümpel aujourd'hui et évoquant les randonnées pédestres, 2004.

sauvage et monde domestique. N'oublions pas que les régions que couvrent les grès de Luxembourg sont riches en contes et légendes¹³.

Par ces divers caractères, ce pont se différencie ainsi de tous les autres. A ce jour, nous ne savons pas qui est l'architecte-artiste qui a dessiné les plans de cet édifice hors du commun. De même, nous ne savons pas qui est le sculpteur qui a réalisé les rondes bosses figuratives. Ces œuvres orphelines participent du même mouvement que les «grotesques» héritées du XVI^e siècle, à l'image des animaux sculptés dans la grotte érigée dans les jardins du château Renaissance du comte Pierre Ernest Mansfeld (1517–1604) à Luxembourg-Clausen¹⁴. Ces thèmes retrouvent un regain d'intérêt avec le courant historiciste en vogue en cette fin de siècle. Sur le territoire luxembourgeois, on peut signaler d'autres exemples de même nature, nés à l'occasion de l'aménagement de parcs et jardins de grandes demeures au XIX^e siècle, tels que la butte-belvédère en rochers artificiels à Diekirch ou une grotte similaire réalisée près de la Poste centrale de Luxembourg en 1894¹⁵ ou bien encore la petite construction réalisée à la source thermale à Mondorf-les-Bains¹⁶.

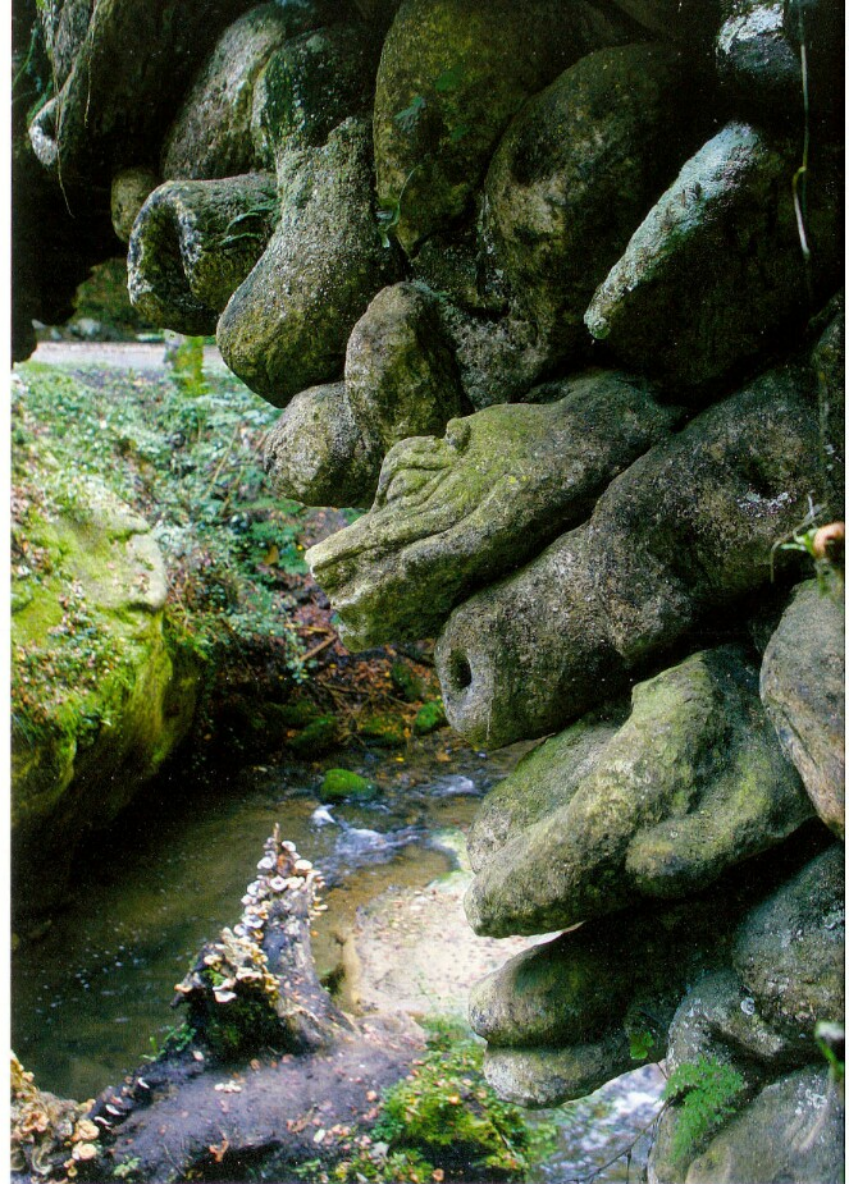
Le Schiessentümpel aujourd'hui.

Le Schiessentümpel aujourd'hui, détails des représentations zoomorphes.

Photo: Guy Wolff



Photos: Guy Wolff



Le «Schiessentümpel»: un «temple-mémoire»

Paradoxalement à nos yeux d'historiens, malgré sa réalisation récente, la construction du «Schiessentümpel» est devenue avec le temps un symbole de la région du «Müllerthal», voire du Luxembourg, incarnant peut-être par analogie le jeune Etat-Nation. Il est étonnant que l'on n'ait pas puisé dans d'autres symboles visuels incarnant un authentique passé révolu comme le pseudo-dolmen du Schnellert exploré tout d'abord en 1908¹⁷ ou une des nombreuses grottes-diaclases (grotte des Celtes, grotte St-Jean, grotte des Glaces, etc.) présentes dans la forêt du Schnellert en bordure de l'Ernz noire¹⁸, ou encore les ruines médiévales du Heringerburg «...aux reflets mystérieux et poétiques d'un passé lointain»¹⁹, voire les anciens moulins du «Müllerthal»²⁰. A souligner que la morphologie en «arche» du pont est propice, par association de forme, à conférer un statut de «monument» rappelant la silhouette et les dimensions de ruines antiques comme Stonehenge ou la tholos de Delphes, phénomène déjà aperçu ailleurs comme au Deiwelselter à Diekirch (voir l'article

«Deiwelselter» dans ce volume). Quoiqu'il en soit, à l'échelle régionale, le «Schiessentümpel» représente un des symboles majeurs du patrimoine culturel et naturel du Müllerthal.

Eu égard aux éléments présentés, le «Schiessentümpel» nous semble pouvoir être interprété comme un «lieu de mémoire» populaire récent, construit 40 ans après l'indépendance du Luxembourg en 1839. Ce pont-temple poursuit la volonté de ses bâtisseurs, à savoir rendre hommage à la Nature.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE :

- Compte rendu des Séances de la Chambre des Députés du Grand-Duché de Luxembourg. Session ordinaire législative de 1879 à 1880. Première partie : discussions. Luxembourg 1880.
- DUCROS, Albert / DUCROS, Jacqueline / JOULIAN, Frédéric (éds.) : La culture est-elle naturelle ? Histoire, Epistémologie et Applications récentes du Concept de Culture. Paris 1998.
- ENGLING, Jean : Das «Müllerthal» sonst und jetzt. Luxembourg 1880.
- GLAESNER, Jean-Pierre : Le Grand-Duché de Luxembourg, historique et pittoresque. Diekirch 1885.
- MASSARD, Jos. A. : Aspects historiques de l'histoire naturelle du Mullerthal et de ses environs. In : Annuaire de la ville d'Echternach (2001), p. 31-54.
- REINERS, Adam : Historisches u. romantisches Echternach mit Umgebung: für Touristen und Pilger gänzlich umgearbeitet. Echternach 1881.

De Palais

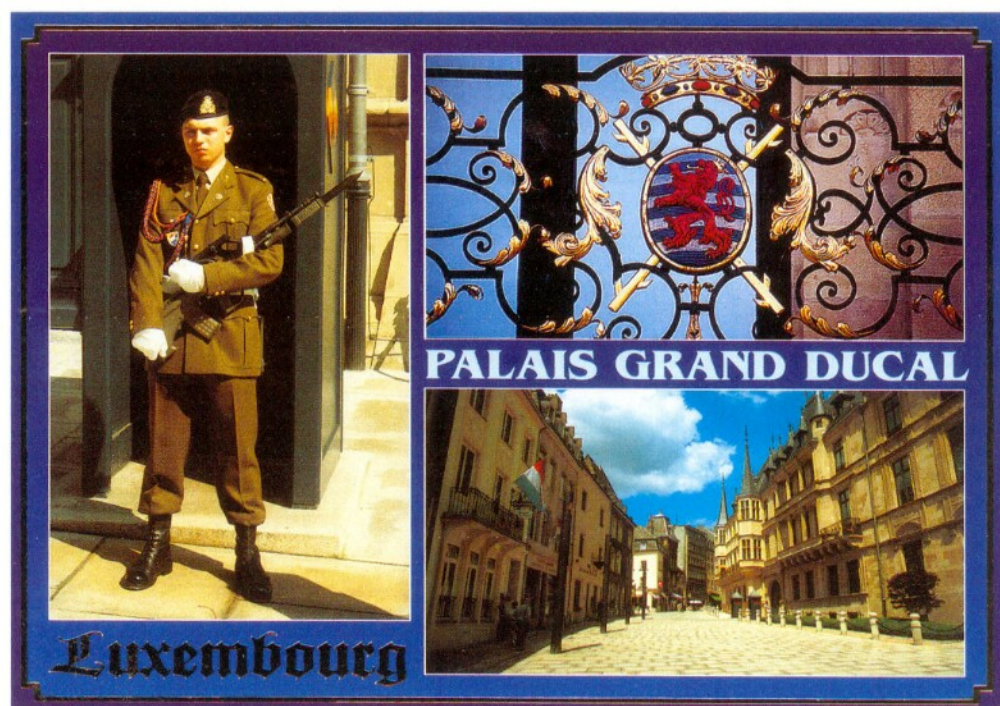
LOIN D'ÊTRE une création unitaire, le Palais doit son aspect actuel à plusieurs campagnes d'agrandissement et d'aménagement.

A gauche se trouve la partie la plus ancienne, de style Renaissance, caractérisée par son riche décor architectural et son balcon flanqué de tourelles. C'est l'ancien Hôtel de ville de Luxembourg (1572), utilisé conjointement par le magistrat et les Etats du Duché, puis aussi par le Siège des nobles.

Arrivée en 1795, l'administration du Département des Forêts finit par en déloger la municipalité. Dès 1816, l'édifice, appelé Hôtel du gouvernement, concentre l'essentiel des fonctions de l'Etat: logement du gouverneur jusqu'en 1849; siège des Etats provinciaux puis de la Chambre des Députés jusqu'en 1859; bureaux et services publics jusqu'en 1867, resp. 1890, et pied-à-terre du Roi Grand-Duc dès 1841.

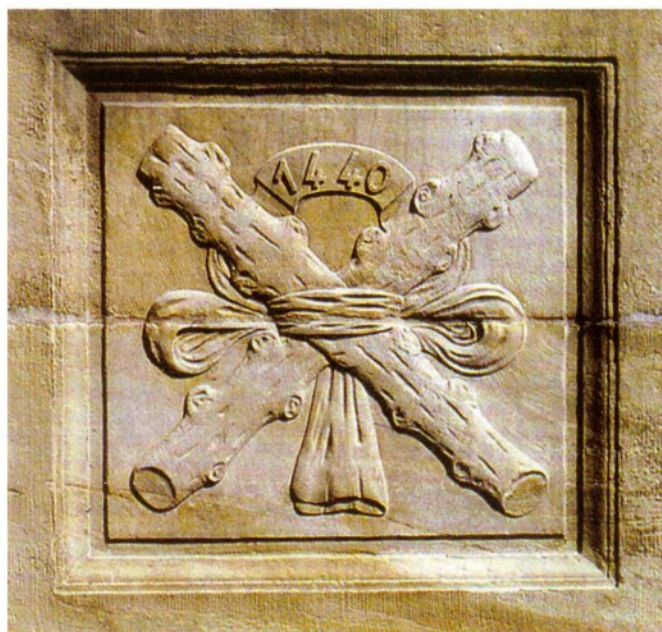
Le changement de dynastie en 1890 donne au Luxembourg sa propre dynastie. Il faut alors créer un véritable palais, adapté aux besoins d'une famille régnante. L'architecte Gédéon Bordiau dote ainsi les façades du XVIII^e siècle d'éléments Renaissance inspirés de la partie ancienne. Un style néo-Renaissance plus libre est utilisé pour la façade arrière et la nouvelle aile (1890-95).

Cent ans plus tard, le Palais est entièrement restauré. «Une valeur symbolique et affective sans équivalent et irremplaçable» lui est reconnue¹. Elle puise aux différentes fonctions de l'édifice dont certaines ont installé des vecteurs. C'est le cas du magistrat de la Ville, des Etats, de la dynastie. Celle-ci ne se contente pas de créer ses propres vecteurs, mais pose aussi des renvois à des fonctions antérieures, éteintes depuis longtemps.



Carte No. 2000-1-25 Editions Gropalux, Luxembourg G.D.

Enclavé dans la vieille ville, fruit de plusieurs transformations, l'extérieur du Palais ne correspond guère à l'image type d'une résidence princière – plutôt associée à un édifice bien symétrique situé dans un vaste espace. D'où la nécessité (pour la carte postale) d'identifier sa fonction par la mise en évidence de deux puissants signes: les armoiries et le soldat de garde.



La croix de Saint-André. Vecteur du magistrat (qui élit son justicier la veille de la Saint-André), elle apparaît en maints endroits, comme ici sur la façade. Notons que sur cette dalle de 1895 elle s'accompagne de la date de 1440 pour symboliser l'arrivée de souverains bourguignons, époque cruciale du récit historique national.

La mémoire du magistrat et de la Ville

Si les vecteurs anciens du magistrat sont rares, ceux de la Ville installés en 1890–95 foisonnent: noms et emblèmes de juges et d'échevins sur des pilastres, dates de l'histoire de la Ville sur un plafond (détruit en 1940–45), deux vues de la Ville fortifiée sur un autre plafond, deux anciens sceaux de la Ville en façade, au même endroit des monogrammes de Sigefroid et d'Ermesinde (fondateur, resp. promotrice de la ville) et une tête sculptée d'Ermesinde avec l'inscription *e libertate prosperitas*.

En outre, depuis la première publication sur l'édifice (1883), le discours historiographique et politique se sert du bâtiment pour développer l'histoire de la Ville («D'Geschicht vun dësem Gebai as och d'Geschicht vun dëser Stad»²). Encore actuellement vu comme symbole de la Ville et «de nos libertés civiles»³, le Palais s'interprète dès les années 1930 comme matérialisation de l'affranchissement des bourgeois. Sa forme même (les deux tourelles) serait signe de liberté et de pouvoir.

La mémoire des Etats

Il existe certaines représentations anciennes des armoiries du duché qui peuvent se lire comme vecteurs de cette mémoire. Mais c'est à la fin du XIX^e siècle que les Etats – célébrés comme symbole de l'autonomie locale et précurseurs de la Chambre des députés – bénéficient de l'installation de nombreux vecteurs. La préférence va au Second Etat (la noblesse) dont les armoiries figurent aux vitraux des salons du rez-de-chaussée et aux pilastres du hall d'honneur. Soulignons que ces signes doivent aussi servir la mémoire du siège des nobles. Un vitrail aux armoiries de six abbés importants rappelle le Premier Etat (le clergé)⁴. Il y a lieu de se demander si les blasons des cantons luxembourgeois au plafond de la salle à manger (1895) sont censés faire écho aux blasons des villes députantes vus par Cyprien Merjai⁵ dans cette ancienne salle du Tiers Etat.

Une mémoire de Mansfeld?

Le nom du gouverneur Mansfeld est fortement lié à l'édifice – du moins par le discours historiographique. Sans toujours en faire le commanditaire, ce discours ne cesse en effet depuis les années 1930 de voir dans le style et la richesse du décor architectural une influence directe de Mansfeld, promoteur de la Renaissance. Pourtant, la plaque commémorative de 1572 ne mentionne pas une quelconque intervention de sa part, mais dit seulement que l'édifice fut reconstruit «à l'initiative du justicier et des échevins par les soins et les contributions et le travail de tous les bourgeois»⁶. Le seul véritable vecteur de Mansfeld est une plaque commémorative rappelant ses mérites en tant que gouverneur (installée au XVI^e siècle, puis endommagée, elle est réinstallée en 1895).⁷

L'histoire nationale au service de la dynastie...

Avant la fin du XIX^e siècle, tous les vecteurs anciens, rappels du magistrat ou des Etats, ne sont que peu pris en compte. L'Etat, principal utilisateur de l'édifice, ne lui accorde guère plus qu'une valeur utilitaire. Ce n'est qu'autour de 1890, lorsqu'il s'agit de procurer un palais digne de ce nom à la nouvelle dynastie, que la valeur historique de l'édifice est reconnue – ce qui tombe à propos, car sa réaffectation permet d'enraciner la nouvelle dynastie dans l'histoire nationale et évite une nouvelle construction trop onéreuse.

C'est ainsi que sont installés les nouveaux renvois au magistrat et aux Etats vus plus haut. Ils participent à tout un programme de rappels de l'histoire nationale conçu par Nicolas van Werveke, Michel Engels et Charles Arendt. Si ce dernier

avait déjà prévu des peintures d'histoire lors d'une restauration antérieure, l'installation massive d'un symbolisme historique national est souhaitée par le Grand-Duc Adolphe, un prince allemand, cherchant à montrer ainsi son attachement au pays et sa volonté d'intégration: «[Er] wollte, daß alles, was ihn umgibt, und namentlich sein Palast die innige Verbindung zeige, die ihn mit Land und Volk, und deren früheren Herrschern und Einrichtungen verknüpft»⁸.

Devenant ainsi «eine Schatzkammer historischer Erinnerungen an die frühere Geschichte und Größe des Luxemburger Landes»⁹, le Palais doit symboliser la souveraineté du Luxembourg et la placer dans une continuité historique, ce qui implique une sélection des faits historiques représentés. «La



Même le soldat bourguignon, tout comme son homologue espagnol, reçoit une interprétation nationale: il rappellerait des régiments „die zum Theil ganz, zum Theil durchwegs aus Luxemburgern gebildet wurden“ (Van Werveke).

Photo: GAYMARD, Daniel: Histoire architecturale ou l'aboutissement d'une identité.
In: Le Palais grand-ducal. Ed. BALDAUFF, Roland / FIXMER, Alex. Mersch 1997, p. 68.



La bataille de Crécy au fil du temps... Réalisée en 1895 comme hommage au héros national Jean l'Aveugle et à ses chevaliers luxembourgeois, tous supposés morts au champ d'honneur, la peinture est badigeonnée entre 1940 et 1943. Depuis sa réfection en 1995 sans mention du nom de Crécy, c'est un simple décor évoquant vaguement la chevalerie – tout comme le lampadaire moderne avec ses figures stylisées.

PHILIPPART, Robert L.: A la découverte d'un intérieur somptueux.
In: Le Palais grand-ducal. Ed. BALDAUFF, Roland / FIXMER, Alex. Mersch 1997, p. 198–199.



longue période de participation active aux Pays-Bas espagnols, puis autrichiens recule devant le symbolisme de l'autonomie médiévale et la célébration de la souveraineté nationale retrouvée»¹⁰.

Les éléments significatifs participent au décor intérieur et à celui de la façade arrière (dates de l'histoire nationale; renvois à Mélusine, Sigefroid, Ermesinde, Henri VII et Jean l'Aveugle). Les armoiries de chevaliers «luxembourgeois» dont l'historiographie pensait qu'ils avaient pris part et péri en héros aux batailles de Worringen (1288) et de Crécy (1346), ornaient les murs de l'actuelle salle d'armes. Sa grande cheminée néogothique, supprimée en 1974, portait une représentation du sceau équestre de Jean l'Aveugle. Le voyage d'Italie d'Henri VII est de même rappelé par les armoiries de ses compagnons aux clés de voûte d'une salle voisine. La préférence accordée à Henri VII (premier Luxembourg sur le trône impérial) et à son fils Jean l'Aveugle s'expliquerait par la fonction de modèle que leur reconnaissait le Grand-Duc Adolphe. Suite à cette intensification de sa charge historique, la valeur du Palais comme symbole de l'histoire nationale, «synthèse de nos destinées»¹¹, est acquise au XX^e siècle.

De la même volonté d'enracinement historique relève le fait de confier à l'immeuble des plaques commémoratives, témoins de son histoire matérielle.

La mémoire de la dynastie

Lorsqu'il cesse en 1890 d'être le simple pied-à-terre d'un Roi Grand-Duc résidant à l'étranger, le Palais acquiert une valeur supplémentaire, qui augmentera avec l'estime croissante portée au cours du XX^e siècle à la dynastie. En tant que résidence princière, l'édifice est désormais lié de près aux actes officiels de la famille régnante mais aussi aux célébrations familiales – auxquels la population assiste par des ovations sous le balcon.

- ◀ **Le balcon du Palais est un puissant symbole du contact entre la dynastie et la population. Il est possible d'y voir «un des grands lieux de mémoire de la capitale» (G. Trausch), témoin de l'attachement des Luxembourgeois à la dynastie. C'est également de cet endroit que des communications importantes étaient adressées au peuple sous l'Ancien Régime.**

Photo: Guy Wolff



Photo: Guy Wolff

Ce chronogramme («Ce Palais, témoin de l'entente cordiale entre les souverains et le peuple, a été restauré grâce à un vote unanime de la Chambre des Députés, 1993») est un vecteur double. Rappel de l'histoire matérielle de l'édifice (comme une plaque de 1895 et la plaque en plomb de 1572, découverte et remise en place en 1993 avec une nouvelle plaque commémorative), il sert aussi la mémoire dynastique en présentant, quoique dans une formulation plus moderne, un thème récurrent: la fidélité des Luxembourgeois à leur souverain.



Monogramme du Grand-Duc Adolphe et de son épouse. Au service de la mémoire dynastique, ce relief proclame

aux contemporains et aux générations futures que cet édifice est la résidence princière. Mais son emplacement sur la même façade que les emblèmes d'Henri VII et de Jean l'Aveugle permet d'introduire un élément de continuité avec les anciens souverains du Luxembourg.

GAYMARD, Daniel: Histoire architecturale ou l'aboutissement d'une identité.
In: Le Palais grand-ducal. Ed. BALDAUFF, Roland / FIXMER, Alex. Mersch 1997, p. 69

Sont alors installés différents signes qui matérialisent le lien avec la dynastie, notamment des armoiries et monogrammes des souverains, mais aussi des symboles des vertus d'un souverain et des portraits de membres de la famille régnante. Paul Eyschen avait déjà proposé de rassembler dans un bâtiment public les portraits des souverains de la maison d'Orange-Nassau par devoir de mémoire envers une dynastie éteinte – souhait également exprimé par le Grand-Duc Adolphe. Un autre vecteur dynastique (fortement mis à contribution lors des visites guidées) est le mobilier avec tous les souvenirs qui s'y rattachent. Lors de ces visites, c'est la mémoire dynastique qui domine – n'oublions pas que c'est la résidence princière, et non l'ancien Hôtel de ville ou des Etats, que les visiteurs viennent voir.

A partir des années 1930, le lien de l'édifice avec la dynastie en fait le symbole de l'indépendance nationale. Il est «le mémorial de tous les pouvoirs qui, luttant pour leurs prérogatives séculaires et pour nos libertés publiques, finirent par céder à la souveraineté nationale symbolisée par notre dynastie, garante de notre indépendance et de notre autonomie nationales»¹². Sous l'occupation nazie, la permanence même de ce symbolisme explique sa reconversion en centre culturel et en taverne. L'idée d'en faire un musée présentant le Palais dans son état de résidence, comme référence au glorieux passé du Luxembourg germanique, n'aboutit pas. Il est vrai que ce projet comportait un risque certain de maintenir vivant le souvenir de la souveraine en exil.

La valeur symbolique nationale reste intacte et gagne même en importance après la Seconde Guerre mondiale, notamment pour les générations ayant vécu la guerre. La forme même de l'architecture devient symbole de l'indépendance, voire de la stabilité du régime. «Par son aspect extérieur le Palais évoque une idée d'immuabilité et de permanence et correspond à l'idée que les Luxembourgeois se font de l'indépendance de leur pays, si difficilement acquise et conservée à travers des siècles de guerres et d'occupations étrangères»¹³.

L'histoire du Palais témoigne ainsi de la réutilisation, par la fonction dynastique, des différentes mémoires attachées à l'édifice. Longtemps en veille, la mémoire de l'Hôtel de ville et des Etats est ranimée à la fin du XIX^e siècle pour permettre l'enracinement de la nouvelle dynastie. Dans la suite, la présence de la dynastie (perçue comme garante de la souveraineté nationale) contribue à faire du Palais le symbole de l'indépendance du pays. Il faut toutefois se poser la question de savoir dans quelle mesure cette dernière symbolique fonctionne encore pour les générations actuelles.



Archives Heintz Van Landewyck

En 1979, l'utilisation de l'image du Palais grand-ducal pour la publicité d'une marque au nom similaire témoigne du fait que le public est alors encore censé établir lui-même un lien entre l'édifice représenté et la famille grand-ducale, car aucun élément de l'image n'identifie sa fonction de résidence princière.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE:

- Le Palais grand-ducal. Ed. BALDAUFF, Roland / FIXMER, Alex. Mersch 1997.
- CALMES, Christian: Le Palais grand-ducal. Luxembourg 1988.
- Monographie du Palais grand-ducal. In: Les Cahiers luxembourgeois 1-2 (1936).
- SPRUNCK, Alphonse: Le Palais Grand-Ducal à travers les âges. Luxembourg 1957.
- VAN WERVEKE, Nicolas: Das Großherzogliche Palais zu Luxemburg. Festschrift zur Feier des achtzigjährigen Geburtstages S.K.H. des Großherzogs Adolph von Luxemburg. Im Auftrage S. Ex. des Herrn Staatsministers herausgegeben von Dr. N. van Werveke. Luxembourg 1897.
- ZETTINGER, Léon: Autour de deux hôtels de ville. Publié à l'occasion du centenaire de la Mairie actuelle de Luxembourg. Luxembourg 1938.

D'Kathedral

La cathédrale Notre-Dame de Luxembourg

L'ÉDIFICE ACTUEL de la cathédrale de Luxembourg réunit deux parties distinctes. La partie nord (trois nefs) correspond à l'église collégiale des jésuites dédiée à l'Immaculée Conception (1613–1621). Gothique par sa structure et par certains éléments architecturaux, l'œuvre du frère Jean du Blocq s'inspire de la Renaissance et du baroque pour son décor architectural. La suppression de la Compagnie de Jésus amène la reconversion de l'édifice en église paroissiale Sts.-Nicolas-et-Thérèse (1778). Église principale du département sous le nom de St.-Pierre (1803), elle retrouve en 1844 le nom de Notre-Dame. A partir de 1854, sa mise au goût du jour néogothique change fortement son aspect intérieur. Elle apparaît alors comme «erinnerungsreichste und sehenswertigste» du pays – après Echternach¹. Depuis l'élévation du pays au rang d'évêché (1870), sa fonction est triple: église paroissiale, centre de pèlerinage et cathédrale.

De 1935 à 1938, Hubert Schumacher (conseillé par Léon Lommel) ajoute la partie sud (croisée, chœur, deux bas-côtés surmontés de tribunes, portail ouest, sacristies, salle du trésor et crypte avec caveau grand-ducal) – une architecture moderne mais avec de nombreuses connotations médiévales. Sa consécration n'a lieu qu'en 1963. En 1985, l'incendie accidentel de sa tour ouest suscite un vif émoi.

Au fil du temps (notamment en 1935–38), on y installe des éléments matériels porteurs d'intentions de mémoire. Certaines mémoires² se sont imposées, d'autres ont échoué...

La mémoire de la vénération de la Consolatrice

Elle germe au XVII^e siècle avec la présence régulière de sa statue (installée à demeure en 1794). Mais c'est surtout le XX^e siècle



Cette image peinte par Sr Anne-Pierre (après 1938) associe la Consolatrice (Reine du Ciel) et sa «Heimstätte», la cathédrale agrandie. Les armoiries introduisent une symbolique nationale. L'image est choisie e.a. par le curé de la cathédrale pour commémorer son jubilé sacerdotal.



qui impose l'image de la cathédrale comme «Heimstätte» de la Consolatrice³. Sa forte valeur mémorielle fait opter pour son agrandissement plutôt que pour une nouvelle construction. Si la symbolique de l'agrandissement comme remerciement pour sa protection en 1914–18 ne réussit guère, celle de la cathédrale agrandie comme haut-lieu de la fidélité mariale prospère.

Ses vecteurs matériels explicites sont nombreux, à commencer par la statue [vitraux de son élection; cloches accordées sur *Klagt in Leid das arme Herz*, 1938; carillon jouant *O Mamm, léif Mamm* depuis les années 1930; cloche (1986) rappelant le tricentenaire de sa vénération et remplaçant celle du couronnement (1866); reliefs de l'arc de triomphe avec ses élections, 1963; plaque de la visite papale, 1985]⁴.

Par contre, sans interprète, la fonction mémorielle d'autres signes est nulle ou réorientée.

Qui sait encore que l'autel votif indissociable de l'Octave rappelle le centenaire de l'élection de la patronne (1766)? Que la croisée s'orne des armoiries des abbayes et villes l'ayant élue? Que la symbolique mariale générale des vitraux du chœur renferme des renvois à sa vénération locale: armoiries du Duché avec clés et tour («Protectrice de la Ville et du Duché»), patrons des corporations et sceaux de la ville, Consolatrice en robe de 1866?

En 1947, le vitrail du couronnement est remplacé par celui de la «Protectrice du peuple», offert par le gouvernement en signe de remerciement. Une plaque (1995) rappelle de même le soutien de Notre-Dame en 1940–45.

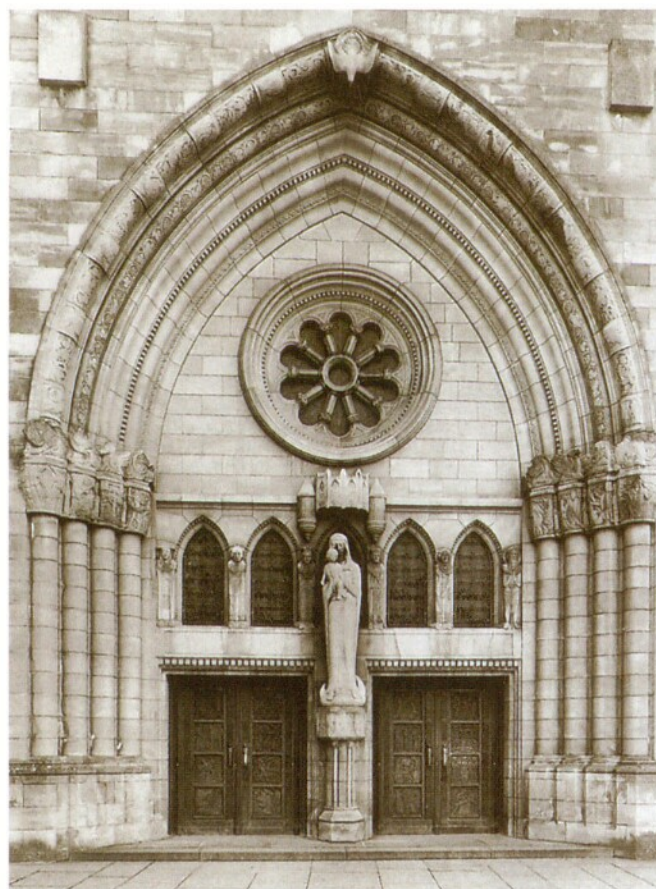
La mémoire du «sanctuaire national»

A l'instar des armoiries de la croisée (lues comme signe de la grandeur du Duché), ces signes mariaux permettent une lecture nationale et soutiennent ainsi l'image de la cathédrale comme sanctuaire national civil, fondée sur la participation des autorités civiles à des cérémonies tel le *Te Deum* de la Fête nationale.

Apparu à la fin du XIX^e siècle, très prisé de 1900 à 1940, le terme «sanctuaire national» décrit son aspect national tout en

gardant une connotation religieuse: l'église de la Consolatrice est le centre de la vie religieuse du pays; son pèlerinage mobilise toute la population; les faits de son histoire sont intimement liés à l'histoire politique du pays⁵.

Le discours du «sanctuaire national» s'élabore autour de trois arguments: une œuvre collective, des matériaux et un style nationaux. L'idée de l'église jésuite comme œuvre de tous les Luxembourgeois apparaît en 1856, reçoit sa caution scientifique en 1935 et s'impose ensuite. Jusqu'au début du XX^e siècle on accentue la dimension religieuse du geste, tandis que les années 1930 insistent sur l'aspect national. L'agrandissement, auquel la population catholique prend part par des collectes et sa visite régulière (Octave), prend le même double sens religieux et national – souligné par la présence des autorités nationales religieuses et civiles à la pose de la première pierre. Minimisant



SCHMITT, Michel: La cathédrale Notre-Dame de Luxembourg, Luxembourg 2001¹, p. 26

Les saints «luxembourgeois» du portail ouest (A. Trémont, 1935–38). Pierre de Luxembourg, Willibrord, Cunégonde, Henri II, Hubert, Schetzel – des «intrus» dans un contexte marial, porteurs d'un message religieux et/ou patriotique, renvois à l'histoire de l'évêché et/ou à celle de la nation...

- ◀ Les tours, un vecteur multiple. Les trois tours, issues d'une réflexion esthétique, se laissent interpréter en main prêtant serment de fidélité à la Vierge (ou encore à Dieu et à la patrie), en mains tendues en prière, voire en Sainte Famille. A l'instar des deux tours des cathédrales médiévales, les deux grandes symbolisaient l'évêché.

Photo: Guy Wolff

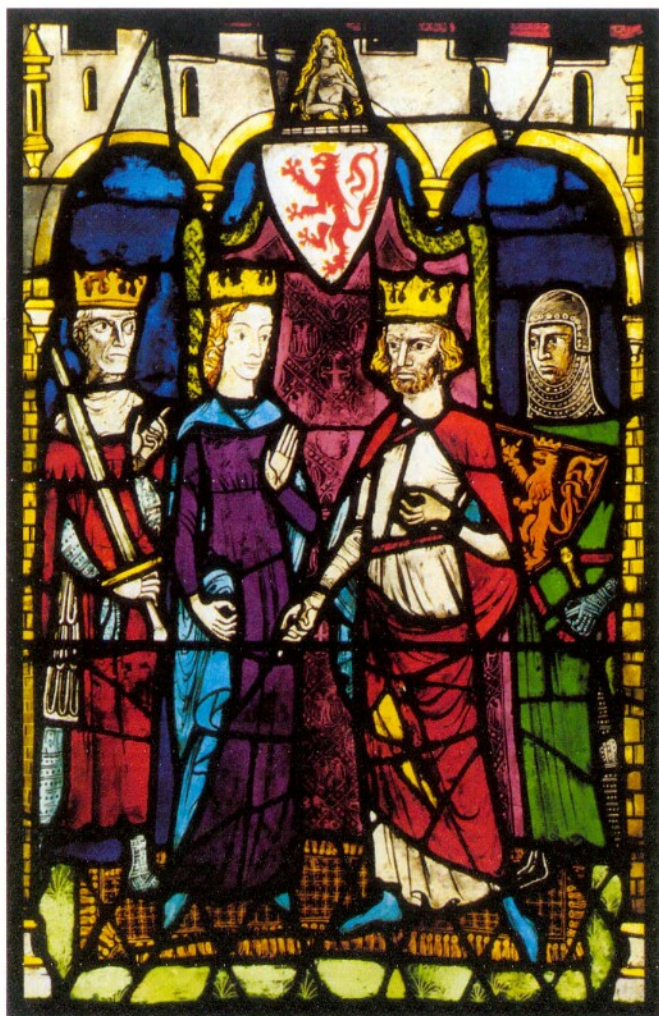


Photo: Guy Wolff

Comme l'ensemble du vitrail de la tribune grand-ducale (J. Oberberger, 1935–38), la scène du mariage de ste. Cunégonde avec le futur empereur Henri II permet une double lecture, nationale et religieuse. Ce mariage fonde en effet l'ascension sociale de la fille du comte Sigefroi, élément de fierté nationale. Mais il est aussi à la base de sa sainteté future.

«Auch heute [nimmt] unser Fürstenhaus lebendigen Anteil an den Festen der Kathedrale. Als Christen und Staatsbürger wollen wir dem Land und seinen von Gott berufenen Lenkern die Treue halten. ...»

Cette légende, accompagnant une vue de la tribune grand-ducale (1965), associe clairement l'élément architectural à la famille régnante.

RASQUE, Frédéric/STAUD, Richard Maria: D'Kathedral vu Letzebuerg. Muttergotteskirch an Hémektskirch. Luxembourg 1965.

le rôle des artistes étrangers, on voit l'édifice jusqu'en 1960–70 comme œuvre luxembourgeoise. Idée que sert l'origine locale des matériaux, surtout des pierres. A partir de 1935 et encore en 1963, son style, tant celui du XVII^e siècle que celui du XX^e, est vu comme expression du caractère national. Avant 1940, l'église est déclarée «synthèse du pays»⁶, symbole d'indépendance et d'unité; en 1963, témoin de la fidélité à la patrie.

Des signes matériels renforcent la symbolique nationale. Très tôt apparaissent des saints «luxembourgeois». Ils permettent trois lectures, compatibles: figures de l'histoire nationale sans connotation religieuse, expression de l'histoire religieuse ou volonté d'insertion dans une tradition religieuse locale. En 1854 est installé un maître-autel avec des saints du pays. Depuis 1935–38 il y a une véritable surenchère (portail ouest, vitraux du chœur et de la tribune grand-ducale, autels latéraux de la crypte, titulature des cloches) avec une nette préférence pour Willibrord et Cunégonde.

Une composante essentielle du sanctuaire national est la dynastie. Sa mémoire s'appuie sur la présence de la famille grand-ducale lors de cérémonies religieuses, possible depuis la conversion de celle-ci (vers 1900). Parmi les vecteurs installés en 1935–38, la tribune grand-ducale est le plus visible, mais son caveau est un vecteur plus puissant. Il rappellerait l'histoire nationale, le devoir de fidélité du peuple ainsi que l'attache-



ment du souverain au peuple et «au sanctuaire national de la Consolatrice»⁷. Les armoiries de Jean l'Aveugle à son entrée établiraient un lien entre le dernier comte enterré au pays et la dynastie régnante. La présence des restes mortels de ce comte, «Héros National», renforce l'aspect national du lieu.⁸ Notons en outre le *Wilhelmus* dynastique et la chanson patriotique *Lëtzebuerg de Lëtzebuerg* du carillon.

La mémoire de l'évêché

Il est étonnant qu'il n'y ait pas de forte mémoire liée à la fonction cathédrale-siège de l'évêque. Ainsi, le timbre du centenaire de l'évêché ne montre pas la cathédrale mais des vitraux historiés. Des vecteurs de la fonction épiscopale existent pourtant: saints locaux ancrant le jeune évêché dans l'histoire; forme de l'édifice agrandi censée dominer le paysage comme ses sœurs médiévales et visualiser l'existence d'un évêché autonome (encore un signe d'indépendance nationale); *cathedra* et crypte funéraire épiscopales.

Lors de sa consécration en 1963, la cathédrale-siège de l'évêque rappelle (avec Vatican II) le lien avec l'Eglise romaine universelle – lien qu'affirme déjà en 1854 (en attente de la création de l'évêché) un vitrail sur le récent dogme de l'Immaculée Conception. Les années 1930, qui insistent pourtant sur la foi spécifique des Luxembourgeois fidèles à Marie, créent ce lien par les armoiries du pape et le nom et symbolisme apostolique de la crypte St.-Pierre.

Agrandie la veille de 1940, la cathédrale devient symbole de paix et définit la nation comme catholique, fidèle à la Vierge et pacifique. Face au déclin de la pratique religieuse, la fin du XX^e siècle en fait le symbole de la foi et de la présence de Dieu: «un lieu de mémoire de la foi chrétienne au cœur de la ville»⁹.

Une mémoire jésuite?

L'ancien portail, de conception jésuite, condense les renvois à cet ordre. Certains Pères méritants eurent droit à une dalle funéraire et donc à une mémoire individuelle – anéantie par un nouveau dallage (1870).

L'entretien de cette mémoire favorisa la représentation de saints jésuites (notamment sur des vitraux). Mais l'intérêt artistique de l'ancienne église – source de nombreuses études d'histoire de l'art – se révèle un vecteur plus puissant...

La mémoire de la Ville

Reposant sur l'élection de la Vierge comme Patronne, elle est présente dans le symbolisme marial, mais bénéficie aussi de



SCHMITT, Michel: La cathédrale Notre-Dame de Luxembourg 2001¹, p. 6

Réalisé pour les jésuites, l'ancien portail (D. Muller, 1613–1614) sert d'abord leur mémoire – par des saints jésuites (Ignace et François Xavier) et le monogramme *IHS* (également présent à l'intérieur). Mais la paroisse y surimposa son seul vecteur visible, une statue de saint Nicolas.

vecteurs plus directs: *Hämmelsmarsch* joué depuis 1841 par le carillon; vitrail de ste. Cunégonde avec armoiries, *anno millesimo ab luxemburgo condito* et prière pour la ville et ses dirigeants (1963); lien formel de l'agrandissement avec le patrimoine urbain (forme pyramidale des toits des maisons patriciennes, élanée du clocher de St.-Jean). Sa silhouette marquante devient un symbole de la ville.

Mémoires oubliées?

Celle des bâtisseurs est servie par les discours et l'édifice (témoin de leur savoir-faire) mais ses vecteurs directs sont cachés (inscription murale, armoiries des évêques bâtisseurs).

Vor fünfzig Jahren

Richtfest am Erweiterungsbau der Kathedrale

ARMAND THILL

1936: Stolz posiert die Dachdeckermannschaft für den Fotografen – Nur am Zipfel fehlen noch einige Quadratmeter Schieferplatten.

Karfreitag 1985, ein Tag, der durch den Brand des „alten Turmes“ der ehemaligen Jesuitenkirche als Unglückstag in die Geschichte der Kathedrale Unserer Lieben Frau von Luxemburg einging. Aber auch ein Tag, an dem durch die große Anteilnahme aller Teile der Bevölkerung an diesem traurigen Ereignis erneut dokumentiert wurde, welche Bedeutung dieses religiöse Zentrum des Luxemburger Landes und Wahrzeichen unserer Hauptstadt für alle Einheimischen hat. Vor fünfzig Jahren, am 17. Oktober 1936, wurde das Richtfest am Erweiterungsbau der Kathedrale (1935 bis 1938) gefeiert. Bei Gelegenheit dieses Erweiterungsbau wurde ebenfalls der „alte Kathedralturm“ etwa um neun Meter erhöht, um architektonisch in Einklang mit dem neuerrichteten Turm zu stehen. Mit der Wiedererstellung der Heimschürze des „alten Kathedralturmes“ nach der Brandkatastrophe vom 5. April 1985, 50 Jahre nach dem Erweiterungsbau, wird ein weiteres Kapitel der vor 375 Jahren geplanten und ab 1613 erbauten ehemaligen Jesuitenkirche geschrieben. Den Jesuiten, die sich, aus der flandrisch-belgischen Ostprovinz kommend, im Jahre 1594 endgültig in dem damals zu den spanischen Niederlanden gehörenden Luxemburg niederließen, verdankt der ältere Teil der heutigen Kathedrale Unserer Lieben Frau von Luxemburg seinen Ursprung.

THILL, Armand: Vor fünfzig Jahren: Richtfest am Erweiterungsbau der Kathedrale. In: Luxemburger Marienkalender (1986) p. 80

Rappel d'un don «digne d'éternelle mémoire et louange», signe de soutien des jésuites et demande de prière, les armoiries des donateurs sont partout au XVII^e siècle¹⁰. Certains eurent des dalles funéraires (disparues, sauf un rappel récent de celle de Jean de Brandenburg). Plus directs, les donateurs du XIX^e siècle inscrivent leur nom sur les dons (cf. les vitraux).

Le chantier de 1935–38 réunit des artistes de différentes nationalités – ce qui amorce une symbolique internationale, réapparaissant dès la fin des années 1960 pour l'église jésuite. Les années 1980 vont européeniser certains saints¹¹: Pierre de Luxembourg est «précurseur de l'Europe unie et de l'unité œcuménique de l'Eglise»; Willibrord, «apôtre des marais frisons et forêts ardennaises» (1867), devient celui «de l'Occident» et Benoît veille sur «l'unité des peuples de l'Europe».

Pour conclure

La cathédrale apparaît comme un rassemblement complexe de vecteurs au service de différentes mémoires.

Sa fonction nominative, cathédrale-siège de l'évêque, n'a qu'une faible mémoire tandis que celles liées à la Consolatrice et à la nation/dynastie sont bien vivantes. En sus de leurs propres vecteurs, elles profitent de la multi-fonctionnalité de la plupart des autres. En effet, sans interprète, certains vecteurs adoptent facilement le sens le plus évident (souvent éloigné de l'intention de base). Notons encore que la disparition de vecteurs ou la perte de leur code (religieux ou héraldique) peut entraver la transmission de la mémoire.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE:

- ENGLING, Jean: Die Liebfrauenkirche zu Luxemburg. In: Publications de la Section historique de l'Institut grand-ducal 11 (1856), p. 26–64.
- FALTZ, Michel: Heimstätte U.L. Frau von Luxemburg. Einst und jetzt. Luxembourg 1920¹, 1928², 1948³.
- HELLINGHAUSEN, Georges/MARGUE, Paul/SCHMITT, Michel/WAGNER, Valentin: Die Rolle der Kirche. Die Religionen und Konfessionen. In: De l'Etat à la Nation 1839–1989. 150 Joer onafhängeg. Ed. Jean-Claude MULLER. Luxembourg 1989, p. 105–108.
- La cathédrale Notre-Dame de Luxembourg. Luxembourg 1964.
- LOMMELE, Léon: Die Kathedrale als Synthese des Landes. In: Academia 2–3 (1939), p. 75–77.
- RASQUE, Frédéric/STAUD, Richard Maria: D'Kathedral vu Letzebuerg. Muttergotteskirch an Hémechtskirch. Luxembourg 1965.
- SCHMITT, Michel: Die Kathedrale, ein lebendiges Bauwerk im Wandel der Geschichte. In: Ons Stad 25 (1987), p. 2–7.
- SCHMITT, Michel: L'architecture de l'église des jésuites à Luxembourg dans son contexte religieux et régional. In: Du collège jésuite au collège municipal. 1603–1815. 400 Joër Kolléisch, vol. 1. Ed. Josy BIRSSENS S.J. Luxembourg 2003, p. 107–113.
- SCHMITT, Michel: La cathédrale Notre-Dame de Luxembourg. Luxembourg 2001³ [1980¹, 1996², 2005⁴].
- STEFFEN, Albert: Baugeschichte der Luxemburger Jesuitenkirche. Luxembourg 1935.

D'Villa Pauly

AU DÉBUT du XX^e siècle, le plateau Bourbon était en plein essor d'urbanisation. De nombreuses maisons plus ou moins riches furent construites. Le boulevard de la Pétrusse s'avéra être l'une des adresses en vogue à l'époque. Des maisons de maître y furent érigées avant et après la Première Guerre mondiale. La plus impressionnante de ces maisons fut construite pour le docteur Norbert Pauly, chirurgien, au numéro 57.

Les plans de cette maison bourgeoise aux allures de château étaient l'œuvre de l'architecte Mathias Martin. En 1923, le docteur Pauly y établissait son cabinet médical au premier sous-sol.

Les quatre tours angulaires, le pont qui mène vers le porche d'entrée ainsi que la maçonnerie apparente de la façade soulignent le caractère féodal de cette demeure bourgeoise imposante.

Le 10 mai 1940, au moment de l'occupation du Luxembourg par la Wehrmacht, le docteur Pauly se trouvait en vacances dans le sud de la France. Ne pouvant rentrer au Luxembourg que vers la fin de l'été, il trouva sa maison occupée par les services du «Einsatzkommando der Sicherheitspolizei und des SD», plus connus sous l'appellation «Gestapo».

Le docteur Pauly dut se résigner à accepter ce locataire qui allait procurer à la «Villa Pauly» une sinistre renommée.

Dès les premières arrestations effectuées par des agents de la Gestapo lors des actions de protestation contre la destruction de la «Gëlle Fra» en octobre 1940, le nom de «Villa Pauly» prit une connotation de terreur qui allait impressionner durablement les Luxembourgeois. Les longs drapeaux noirs à la rune des SS rendirent à cette maison de maître un caractère plus sinistre encore. De nombreuses personnes évitèrent d'ailleurs de passer devant la «Villa Pauly» tout au long de l'occupation.

Ceux qui eurent la malchance d'être arrêtés pour des menées antiallemandes ou des actes de résistance se retrouvèrent dans le hall d'entrée où ils durent s'aligner face au mur avant d'être amenés dans un des bureaux pour y subir un interroga-



Photo: Tony Krier, copyright: Photothèque de la Ville de Luxembourg, Réf. F.331

La «Villa Pauly» après la Libération en septembre 1944

toire. Maintes fois, ces interrogatoires étaient accompagnés de violences («verschärftes Verhör»). Des cellules étaient installées au deuxième sous-sol où de nombreux détenus étaient enfermés lors des interruptions de leurs interrogatoires. La cave du chauffage central servait de local de torture. Des témoins racontent que des prisonniers étaient suspendus aux tuyaux du chauffage la tête en bas, d'autres étaient battus avec un nerf de bœuf. Après un premier interrogatoire musclé, certains prisonniers eurent des difficultés à descendre les marches, ce



Archives CDRR

La Villa Pauly au début des années 1990.

qui incita leurs sbires à les pousser en bas, causant ainsi des blessures supplémentaires.

La «Villa Pauly» devenait ainsi pour de nombreux patriotes et résistants le lieu de torture et de souffrances, en quelque sorte la porte d'entrée du monde concentrationnaire vers lequel ils étaient expédiés le plus souvent.

La «Villa Pauly» était également le centre administratif à partir duquel était organisée la déportation des juifs vivant au Luxembourg. C'est dans un bureau de la «Villa Pauly» que les membres du consistoire devaient se présenter pour recevoir les ordres des SS afin d'organiser la déportation de leurs coreligionnaires.

À la Libération le 10 septembre 1944, quelques exaltés mirent le feu à des papiers abandonnés sur place par la Ge-

stapo, mais les pompiers réussirent à sauver le bâtiment. À partir de septembre 1944, le «Counter Intelligence Corps» de l'armée américaine (CIC) y établissait ses bureaux. Après la capitulation de l'Allemagne, l'Etat luxembourgeois loua le bâtiment et y installa plusieurs ministères (Santé, Travail, Sécurité sociale). La cave fut remise en état, les cellules démolies.

Dès la fin de la guerre, la «Villa Pauly» fut présentée comme la première étape du calvaire des résistants aux mains de la Gestapo.¹ En 1947, le périodique *Rappel* de la LPPD protesta contre le fait que la «Villa Pauly» était remise en état pour loger des bureaux de l'administration luxembourgeoise. On réclamait la création en ces lieux d'un musée de la barbarie du régime nazi.² Rien ne fut cependant entrepris dans cette direction, les problèmes d'après-guerre, rapatriement, dédommagement, reconstruction, occupaient tous les intéressés. Le procès contre les membres de la Gestapo, qui se tint en février 1951, livra de nombreux témoignages³ sur les actes de torture, témoignages qui furent relatés de façon détaillée dans la presse luxembourgeoise. Ainsi, pour de longues années, la mémoire collective des Luxembourgeois retenait que la «Villa Pauly» avait été le lieu de la terreur nazie au Luxembourg. Ce



Photo: S. Kmeč

bâtiment symbolisait et la terreur et la souffrance qui s'étaient abattues sur les patriotes résistants. Après avoir loué le bâtiment depuis la fin de la guerre, le gouvernement décida de l'acheter en mars 1960.

Au moment de commémorer le quarantième anniversaire de la Libération, les anciens résistants ont dû estimer qu'il fallait désormais expliquer par des plaques commémoratives l'importance historique de certains bâtiments ou monuments. Ainsi, à l'initiative du ministre de la Santé, M. Emile Krieps, ancien résistant lui-même, et en accord avec le Conseil national de la Résistance, le 9 avril 1984, le Président du gouvernement, M. Pierre Werner, et la Vice-présidente du gouvernement, Mme Colette Flesch, procédèrent au dévoilement d'une plaque commémorative sur un pilier à l'entrée de la Villa Pauly avec le texte suivant:

«Villa Pauly/Siège de la Gestapo/1940-1944/Passant, souviens-toi/des résistants torturés/en ces lieux/ sous l'occupation nazie».

Cette cérémonie eut lieu en présence des plus hautes autorités du pays et des représentants du corps diplomatique.⁴

Plaque commémorative, apposée en 1984.

Le jour même de l'inauguration de la plaque commémorative, M. Pierre Werner avait assuré au «Conseil national de la Résistance» (CNR) que la «Villa Pauly» en deviendrait le siège dès le départ du ministère de la Santé. Cette promesse fut confirmée par ses successeurs Jacques Santer et Jean-Claude Juncker.

En août 1989, à la demande du CNR, le gouvernement décida le classement de la «Villa Pauly» comme monument national.

Dès 1998, les démarches du CNR furent réactivées et aboutirent finalement, en 2000, lorsque le ministère de la Santé put être logé à la Villa Louvigny.

Le 10 mai 2000, 60^e anniversaire de l'invasion du Luxembourg par la Wehrmacht, le CNR tint sa première réunion au hall d'entrée de la «Villa Pauly». En été de la même année, il quitta son siège de la rue de Bonnevoie pour déménager au boulevard



Inauguration du Centre de Documentation et de Recherche sur la Résistance dans la «Villa Pauly» en présence de LL.AA.RR. le Grand-Duc et la Grande-Duchesse ainsi que du Premier ministre, Jean-Claude Juncker, et de nombreuses personnalités du monde politique et culturel et des milieux de la Résistance. Discours de bienvenue de M. Aloyse Raths, président du Conseil National de la Résistance.

Photo: Anouk Antony

de la Pétrusse. A la même adresse furent établis le «Centre de Documentation et de Recherche sur la Résistance» (CDRR) ainsi que les principales institutions de la Résistance: la «Fondation nationale de la Résistance» (FONARES), la «Conférence nationale de la Résistance» (CNAR) et le «Comité directeur pour le Souvenir de la Résistance» (CDSR).

LL.AA.RR. le Grand-Duc Henri et la Grande-Duchesse Maria Teresa assistèrent à l'inauguration de la «Villa Pauly» comme «Maison de la Résistance» le 23 octobre 2001⁵. A cette occasion le Premier ministre Jean-Claude Juncker rendit un hommage vibrant aux résistants qui y étaient incarcérés et se montra confiant que la décision du gouvernement de céder la «Villa Pauly» aux résistants et aux historiens était une sage décision pour garantir la vitalité de la mémoire patriotique.

Depuis, la «Villa Pauly» a retrouvé un lien direct avec la période de l'occupation. Ainsi, de nombreux cinéastes sont venus fixer sur pellicule les parties originales de la «Villa Pauly» pour illustrer des documentaires. En 2001, le Théâtre national de Luxembourg avait mis en scène la pièce de théâtre *Ana-Lena Blumfeldts Schmetterlingsschatten* de Michel Grevis⁶ dans les locaux originaux de la «Villa Pauly». Des associations d'anciens résistants s'y retrouvent régulièrement pour leurs réunions ainsi



Photo: Tessa Hansen

que pour des séances de lecture ou de présentation de nouvelles publications relatives à l'occupation. Le CDRR organise à son tour des conférences et accueille des classes d'élèves intéressées par la Seconde Guerre mondiale. Amnesty International avait choisi ce «lieu où on ne torture plus» pour présenter sa campagne contre la torture.

La «Villa Pauly» figure dans le guide publié par André Hohengarten en 1995⁷ et dans une description des plus belles demeures du plateau Bourbon réalisée le par Luxembourg City Tourist Office⁸.

Il est intéressant de noter qu'il n'existe pas de photos prises pendant les années de guerre. Seul le photographe Tony Krier, qui habitait en face de la «Villa Pauly», a osé prendre quelques clichés du départ de la Gestapo en septembre 1944.

Pour ceux qui ont vécu eux-mêmes l'occupation allemande ou dont des membres de la famille sont passés par la «Villa Pauly», cette belle maison de maître reste synonyme de terreur de la Gestapo. Pour les générations nées après la guerre, elle constitue un endroit où elles peuvent désormais venir se renseigner sur la période sombre que constituent les années de l'occupation et sur l'attitude patriotique des résistants qui ont lutté pour l'indépendance du pays et pour la liberté.

Tournage pour le film documentaire «Heim ins Reich».

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE:

- ENGEL, Marcel/HOHENGARTEN, André: Hinzert: das SS-Sonderlager im Hunsrück 1939-1945. Luxembourg 1983.
- HOHENGARTEN, André: Die Stadt Luxemburg unter der Nazi Herrschaft 1940-1945. Führer für einen alternativen Stadtrundgang. Luxembourg 1995.
- KRIER, Tony/HENTGES, Pierre/KANNIVE, Joseph: Luxembourg martyr 1940-1945. 2 vols. Luxembourg 1945.

Fünfbrunnen



Foto: Michael Schulz

IM HERZ-JESU-KLOSTER FÜNFBRUNNEN bei Ulflingen befand sich in der Zeit der nationalsozialistischen Besatzung ein Zwischenlager für jüdische Gefangene, die hier auf engstem Raum festgehalten worden waren, bis sie in die Konzentrationslager in Ostmitteleuropa deportiert wurden¹.

Das Lager im Kanton Clerf wurde im Juli 1941 auf Befehl der deutschen Zivilverwaltung eingerichtet und bestand bis zum

Das Kloster Fünfbrunnen im Jahr 2006. Es wurde im Jahr 1903 errichtet und von Herz-Jesu-Priestern aus Deutschland genutzt. Das Gebäude dient heute vor allem als ein Ort der Kontemplation und Ruhe.

Holocaust-Gedenkstätte in Fünfbrunnen von Lucien Wercollier 1969. Wercollier wählte die in der jüdischen Grabstein-Epigraphik verbreitete Buchstabenfolge taw (ת), nun (נ), sade (צ), beth (ב), he (ה), mit denen die Wörter Tehi, Nafscho, Zeruah, Bizior und Hachaijm beginnen. Die Wörter zitieren aus dem ersten Buch Samuel, Kapitel 25, Vers 29 den Segensspruch: „Und wenn sich ein Mensch erheben wird, dich zu verfolgen und dir nach dem Leben zu trachten, so soll das Leben meines Herrn eingebunden sein im Bündlein der Lebendigen bei dem Herrn, deinem Gott, aber das Leben deiner Feinde soll er fortschleudern mit der Schleuder.“



Foto: Michael Schulz

Juni 1943. In der fast zweijährigen Nutzung als Zwischenlager sind knapp unter 300 Gefangene in Fünfbrunnen nachgewiesen, die aus Luxemburg stammten oder sich zum Zeitpunkt der Verhaftung als Flüchtlinge im Land befunden hatten. Die historische Bedeutung des Lagers darf trotz der vergleichsweise weniger bedeutsamen Nutzung für überwiegend Alte und Kranke nicht unterschätzt werden. Fünfbrunnen zeigt gewissermaßen wie ein Mikrokosmos wesentliche Elemente der nationalsozialistischen Politik der Ausplünderung, Isolierung, Entrechtung und psychischen Zerstörung von Menschen, die der physischen Vernichtung vorausgingen. Es wurde nach dem Krieg somit zu Recht als ein authentischer Ort angesehen, der ein Element in der Organisation des Holocaust repräsentierte. Am Anfang der 1950er Jahre gründete der Auschwitz-Überlebende Tun Schröder die „Amicale des rescapés d'Auschwitz“, die die Überlebenden und ihre Familien zusammenbrachte².

Begünstigt durch den Eichmann-Prozess und die Auschwitz-Prozesse, setzte in den 1960er Jahren in Luxemburg wie in anderen europäischen Ländern ein erinnerungspolitischer Wandel ein. In der zweiten Hälfte des Jahrzehnts betrieb die Amicale erfolgreich die Errichtung einer Gedenkstätte in Fünfbrunnen³.

Vom luxemburgischen Bildhauer Lucien Wercollier wurde auf dem Klostergelände ein Monument errichtet, das an die jüdischen Opfer der nationalsozialistischen Verfolgung erinnert. Seit ihrer Einweihung am 6. Juli 1969 dient die Gedenkstätte als Ort für jährliches Gedenken, das die Amicale bzw. ihre Nachfolgeorganisation, das „Comité Auschwitz“, am ersten Sonntag im Juli veranstaltet.

Fünfbrunnen als gestalteter Ort

Die Gedenkstätte umfasst einen gestalteten Raum an einem kleinen Hang am Rande eines Wegs, der vom Kloster zum weiter unterhalb gelegenen Bahndamm führt. Im Zentrum befinden sich sieben quaderförmige rote Granitblöcke. Sie stammen aus den Steinbrüchen beim ehemaligen Konzentrationslager Natzweiler-Struthof. Fünf Blöcke sind in ungeordneter Weise übereinandergeschichtet und drücken das von den Nationalsozialisten herbeigeführte Ungleichgewicht und die menschliche Zerstörung aus⁴.

Damit verbindet sich die Aussage, dass wohl die Körper, nicht aber die Seelen der Menschen gebrochen werden können. Mit den fünf hebräischen Buchstaben auf den aufgeschichteten Blöcken wählte Wercollier ein Zitat aus der biblischen Geschichte der Abigail. Diese bat den späteren König David das Leben ihres Mannes Nabal zu verschonen, das in Gefahr geraten war, weil er Davids Männern zuvor die dringend erbetene



Foto: Michael Schulz

Hilfe verweigert hatte. Zur linken Seite beigegeben war dem Monument im Jahr 1969 ein weiterer behauener Granitstein, dessen Inschrift an den Holocaust in Luxemburg erinnert. Damit war die Bedeutung des Denkmals von Anfang an ausgeweitet auf die Judenverfolgung in Luxemburg insgesamt. Dazu trägt auch eine Informationstafel bei, die anlässlich der großen Erinnerungsfeiern im Jahr 2005 links unterhalb des gestalteten Bereichs aufgestellt wurde. Hier wird erstmals seit 1945 der eigentliche historische Ort des Lagers dokumentiert.

Die Gedenkfeier

Das Monument und der umliegende Raum waren von Anfang an als Ort aktiven Gedenkens konzipiert. Die Zeremonie in Fünfbrunnen erhielt im Verlauf der Jahre eine immer festere Struktur, die hier am Beispiel der Gedenkfeier vom 9. Juli 2006 erläutert wird. Die Feier beginnt mit einer Prozession, die religiösen Vorbildern folgend von geistlichen Würdenträgern und Fahnenträgern angeführt wird. Die Teilnehmer, politische und gesellschaftliche Repräsentanten, Angehörige des Comité Auschwitz und anderer Vereine, begeben sich auf einem kleinen Weg von einem Vorplatz vor dem Klosterneubau zu der Gedenkstätte. Der erweiterte Treppenabsatz auf halber Höhe vor der Gedenkstätte

Informationstafel neben der Gedenkstätte Fünfbrunnen, errichtet 2005. Die Tafel informiert zum ersten Mal seit 1945 vor Ort über die Geschehnisse in Fünfbrunnen in der Zeit der nationalsozialistischen Herrschaft. Da das Kloster nach dem Krieg stark umgebaut worden ist, müssen Bilder und Berichte als Ersatz dienen. Der alte Erinnerungsstein aus dem Jahr 1969 wurde beibehalten, obwohl er noch die falsche Zahl von 700 aus Fünfbrunnen Deportierten nennt.

PROGRAMME
DE LA CÉRÉMONIE DE COMMÉMORATION
9 JUILLET 2006

Début : 10.30 heures

Dépôt de fleurs et Sonnerie aux Morts

*

Psaume

*

Prière

Père Friedo LENZ

*

Lecture d'un texte

Melle SAYAGH

*

Allocution

*

Prière des morts

*

Kaddish

*

Allocution

Madame Mady MOYSE-JACOB,
présidente du Comité Auschwitz

*

Hymne national

CLAIRON D'HONNEUR : Monsieur Edmond FABER
MINISTRE OFFICIAINT : Monsieur Michel HEYMANN

La cérémonie sera suivie par une réception
offerte par la Commune de Wincrange

Mots de Bienvenue

Monsieur le Bourgmestre Marcel THOMMES

Remise d'un cadeau

Marc SCHOENTGEN,
vice-président du Comité Auschwitz

dient als (Ver-)Sammlungsort für das stille Gedenken bei der Kranzniederlegung, als liturgischer Raum für Andacht und Predigten und als Bühne für die Ansprachen. Den Abschluss findet die Zeremonie seit 1969 mit der Nationalhymne, die das individuelle Erinnern der Beteiligten zu einer kollektiven Angelegenheit der Nation erhebt. Danach folgen ein Empfang mit Ehrenwein und die Begrüßung durch den Bürgermeister der heute zuständigen Gemeinde Wincheringen. Die religiöse Handlung, zu der die Gebete und insbesondere der Kadisch gehören, findet ein weltliches Gegenüber in der Beteiligung von Fahnenträgern, der Kranzniederlegung einschließlich dem Symbol der von der Musik der Clairons verkörperten militärischen und kirchlichen Trauermusik sowie in der Präsenz von hochrangigen nationalen und internationalen Vertretern der Gedenkvereine und der Politik, die eine Vernetzung der Aktivitäten in unterschiedlichen Zusammenhängen symbolisiert. Die in den Reden behandelten Themen folgen den Botschaften, die in der Symbolik der Gedenkstätte angedeutet sind: auf religiöser Ebene das Gedenken an die Toten, die Predigten, die gelegentlich um lyrische und musikalische Elemente erweitert werden; auf weltlich-politischer Ebene die Ehrung der Toten und eine Bewertung der Feier im kulturpolitischen Kontext. So werden auf einer



Foto: Michael Schulz

Ablaufplan der Gedenkzeremonie des „Comité Auschwitz“ in Fünfbrunnen am 9. Juli 2006. Die Anordnung der einzelnen Feierabschnitte hatte in den 1990er Jahren die endgültige Form erhalten und variierte nur im Detail. Üblicherweise kommen noch die Ansprachen des Oberrabbiners, die nur in diesem Fall aus Krankheitsgründen entfielen, und gelegentlich Wortbeiträge von Politikern hinzu.

Gedenkzeremonie in Fünfbrunnen am 9. Juli 2006. Rede der Präsidentin des „Comité Auschwitz“, Mady Moyse-Jacob. Das Bild verdeutlicht die kontextabhängige Nutzung der Zwischenebene als Podiums- und Repräsentationsbühne und als Bima bzw. Kanzel. Dieses aussagestarke Motiv wurde über Jahre immer wieder von den Printmedien gewählt.

erinnerungspolitischen Ebene der Akt des Gedenkens selbst reflektiert, dessen Bedeutung für die kommende Generation unterstrichen und Wünsche an den Staat und die Gesellschaft gerichtet.

Fünfbrunnen in der luxemburgischen öffentlichen Kommunikation

Wie jede andere Erinnerungsstätte definiert sich auch die Gedenkstätte Fünfbrunnen letztlich nur über ihre Funktion in der Öffentlichkeit. So finden sich in der medialen Auseinandersetzung mit dem Ort und seiner Feier nahezu alle Elemente öffentlicher Wirksamkeit wie Information, Repräsentation, Legitimation, Identifikation, Antizipation und Integration⁵.

Über die Zeremonie in Fünfbrunnen wird seit 1969 in den luxemburgischen Medien berichtet. Zusammenfassend lassen sich die folgenden Tendenzen beobachten⁶:

Die Veranstaltung in Fünfbrunnen wurde und wird in allen ihren Symbolen akzeptiert und bereitwillig gefördert. Das Gedenken in Fünfbrunnen umfasst die Erinnerung an die Shoah in Luxemburg und ist nicht nur dem singulären Ereignis und Ort gewidmet. Phasenweise ist aber auch eine Standardisierung der Berichte zu beobachten, indem ganze Passagen über mehrere Jahre wie Textbausteine nahezu unverändert wieder abgedruckt werden⁷.

Während die Tageszeitungen die Berichte fast durchgängig auf die hinteren Seiten verbannen, platzierten Hörfunk und Fernsehen die Beiträge gelegentlich auch an vorderer Stelle der Nachrichtensendungen⁸.

Für wenige Berichte werden zusätzliche Recherchen unternommen. Die Journalisten geben nahezu durchgängig die gedächtnisrelevanten Informationen weiter, die sie aus den Redebeiträgen gewonnen haben. Damit festigt sich auch der Kanon der von den Veranstaltern vorgegebenen Botschaften. In den zentralen Aussagen sind die während der Zeremonie verbreiteten Themen und die mediale Weiterverarbeitung kongruent. Nur medienspezifische Erfordernisse zwingen die Redaktionen zu Verkürzungen und Vereinfachungen. Die erwähnte Untergliederung der Veranstaltung wird von den Medien in Teilen nachvollzogen. Vor allem die Redebeiträge werden regelmäßig aufgegriffen, erleichtern sie doch den Journalisten die eigene Stellungnahme und historische Einordnung. Sie dienen in Rundfunk und Fernsehen aber zusätzlich zur Unterstützung der aktuellen politischen Berichterstattung. So griff das Fernsehen im Juli 2005 gerade jene Redepassagen heraus, in denen die Redner vor Fremdenhass in der Gegenwart gewarnt hatten⁹.

Die Passage, in der der Vize-Premier Jean Asselborn während des Gedenkens im Juli 2005 in Fünfbrunnen für die



Anmoderation des Beitrags von Monique Putz, Alain Lamesch und Roger Meulenberg innerhalb der Nachrichtensendung „De Journal“ von RTL-Lëtzebuerg am 3.7.2005 (Gesamtdauer des Beitrags: 2 Min., 38 Sek.). Die Funktion der Medien als Vermittlungsinstanz zwischen individueller und kollektiver Dimension des Erinnerns wird in der Reportage deutlich. Durch Schnitt, Auswahl und Begleitkommentar greifen die Journalisten tief in die ursprüngliche Gestaltung der Veranstaltung ein und entwickeln eine eigene Dramaturgie für ihre Sicht auf die Ereignisse. Auf der anderen Seite ist zu bedenken, dass für eine breite Öffentlichkeit die Realität der Zeremonie nur als mediale Konstruktion erfahrbar ist.

Annahme der neuen EU-Verfassung warb, wurde dagegen nicht ausgestrahlt¹⁰.

In den dokumentarischen Filmen über die Zeit des Zweiten Weltkriegs spielt Fünfbrunnen eine eher untergeordnete Rolle. Obwohl der Zeitzeuge Alfred Oppenheimer im Film *Lëtzebuurger am KZ* selbst ausführlich zu Wort kommt, fließt die Erinnerung an die Judenverfolgung hier in die Schilderung der allgemeinen Verfolgung von Luxemburgern ein. In der Collage von Erinnerungen von 22 Frauen und Männern an die Nazi Herrschaft im Krieg wird Fünfbrunnen zwar wieder nur zur Hintergrundfolie für einzelne Schilderungen, aber auch als folgerichtiger Bestandteil einer Besatzungspolitik verstanden, die immer auch Rassenpolitik war¹¹.

Im „Mainstream“ steht dagegen der Film *Heim ins Reich*, der zum Erinnerungsjahr 2004/05 erschien. Es ist ein großer Verdienst, Zeitzeugen zur Kriegszeit zu Wort kommen zu lassen, solange sie noch gefragt werden können. Dennoch erstaunt der geringe Anteil, den die explizite Erinnerung an die Judenverfolgung in den genannten Filmproduktionen über den Krieg darstellt¹².

Der mit großem Recherche-Aufwand angefertigte Film *D'Shoah zou Lëtzebuerg* füllt die Lücke, kann wegen der kurzen Spiellänge von 25 Minuten aber nur andeuten. Fünfbrunnen als historischer Ort erhält in der Narration des Films trotz

punktueller Vertiefungen eine untergeordnete Bedeutung, wird aber umso mehr benötigt, um Bilder zu der Erzählung zu liefern¹³.

Auf diese Weise und besonders am Ende unterstreicht der Film umso mehr die symbolische Funktion der Gedenkorte Hollerich und Fünfbrunnen für das Gedenken an die Judenverfolgung in Luxemburg. Ein Transfer der hermetischen Erfahrung der Juden im Zweiten Weltkrieg bereitet in der luxemburgischen Gesellschaft der Gegenwart offensichtlich noch gravierende Schwierigkeiten¹⁴.

Die Präsidentin des „Comité Auschwitz“, Mady Moyse-Jacob, wies im Juli 2002 auf die Notwendigkeit hin, institutionelle Initiativen zu ergreifen¹⁵. Diese Forderung nach besseren Bedingungen für die Gedächtnisarbeit führt zu der Frage, ob die überwiegend symbolische Nutzung von Fünfbrunnen in den Medien genügen wird, um die Erinnerung an den Holocaust langfristig im Bewusstsein der Menschen zu halten¹⁶.

Hier ist Jean Asselborns Vorstoß im Jahr 2005 bemerkenswert, da er auf das Vorhandensein eines luxemburgischen Antijudaismus' in der Vorkriegszeit hinweist. Fünfbrunnen erinnert an ein von außen aufgezwungenes Problem, bietet aber noch Raum, um abgehoben von der historischen Entwicklung auch grundsätzlich über die Entstehung von Fremdenhass und deren Folgen nachzudenken.

LITERATUR

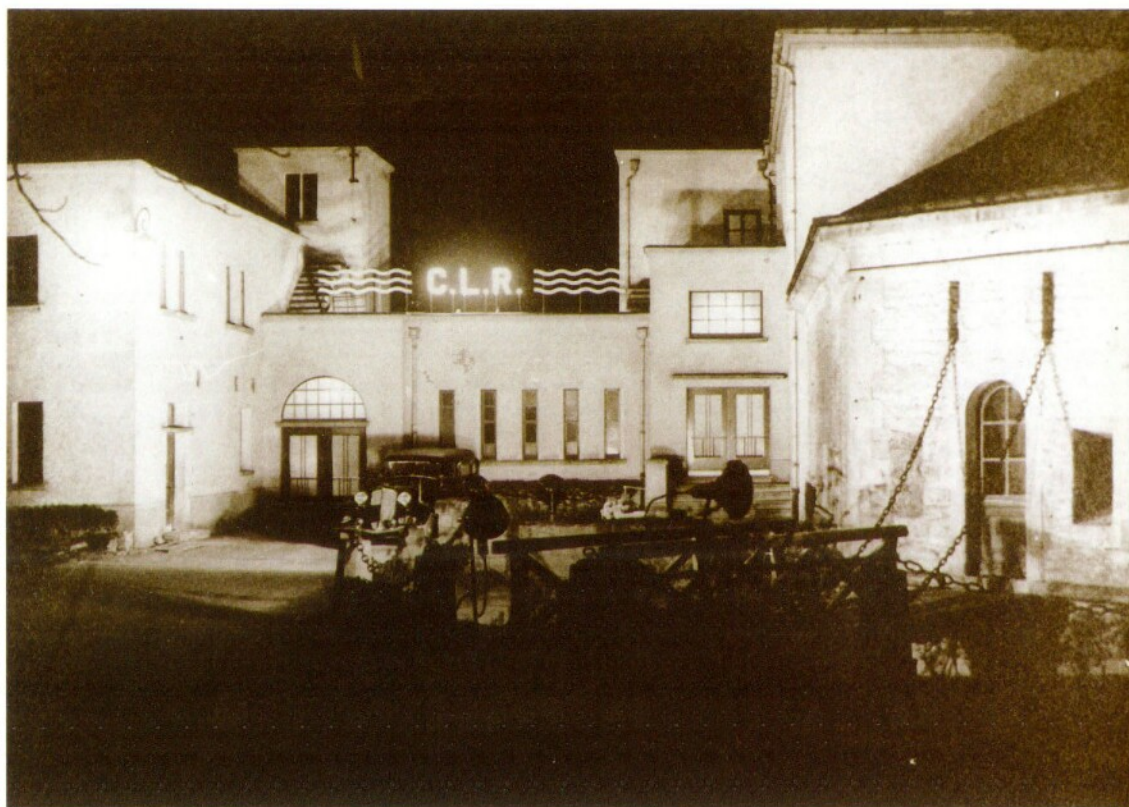
- CERF, Paul: J'aurai mémoire. Documents et témoignages sur les Juifs du Grand-Duché de Luxembourg durant la Seconde Guerre mondiale. Luxembourg 1974.
- CERF, Paul: L'étoile juive au Luxembourg. Luxembourg 1986.
- ... et wor alles net esou einfach: Questions sur le Luxembourg et la Deuxième Guerre mondiale: contributions historiques accompagnant l'exposition: Fragen an die Geschichte Luxemburgs im Zweiten Weltkrieg: ein Lesebuch zur Ausstellung (Publications scientifiques du Musée d'histoire de la Ville de Luxembourg; Bd. X). Luxembourg 2002.
- HOHENGARTEN, André: Die nationalsozialistische Judenpolitik in Luxemburg. Luxemburg 2002.
- SCHOENTGEN, Marc: Das jüdische „Altersheim“ in Fünfbrunnen. In: Terror im Westen. Nationalsozialistische Lager in den Niederlanden, Belgien und Luxemburg 1940–1945. Hrsg. BENZ, Wolfgang / DISTEL, Barbara (Reihe Geschichte der Konzentrationslager 1933–1945, Bd. 5). Berlin 2004, S. 49–71.

D'Villa Louvigny

AVANT DE PASSER pour une forteresse imprenable de la radio et de la musique, le site de la Villa Louvigny est d'abord bastion et redoute. En 1671, le général et ingénieur militaire Charles-Christien de Landas, seigneur de Louvigny, dote la ville de nouvelles fortifications parmi lesquelles figure le réduit Louvigny qui, dès sa construction, porte le nom de l'ingénieur-bâtitseur.

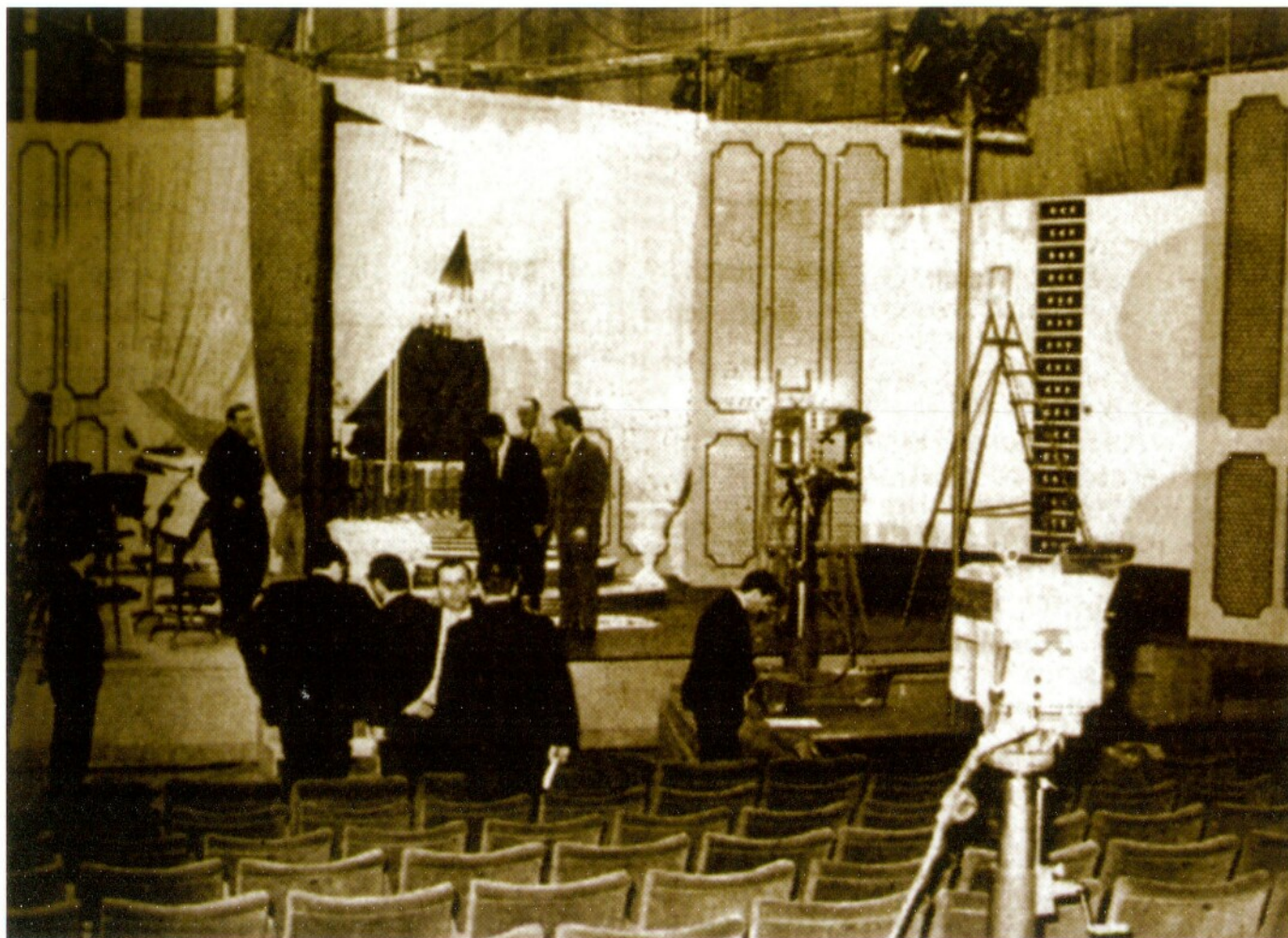
Après le démantèlement de la forteresse, le réduit Louvigny – vendu pour la somme de 9.600 francs – est transfiguré en 1872 en un pavillon-restaurant qui fait courir le Tout-Luxembourg grâce à ses attractions insolites. Du «Jardin d'acclimatation et d'élevage» à la scène de variété de l'«Orpheum» où se produisent les adeptes du célèbre Buffalo Bill en passant par le premier vélodrome de planches de la ville de Luxembourg: les remparts de verdure de la Villa Louvigny connaissent des destinées diverses. En 1896, les locaux prêtent leur cadre pour un sommet des titans: les frères Travelli, les «rochers d'Alsace-Lorraine», affrontent l'hercule national John Grün¹.

A la veille de la Première Guerre mondiale, les sportifs et les noctambules désertent la Villa pour y laisser la place à une école ménagère. En 1930, un homme d'affaires y exploite un casino. Deux ans plus tard, la «Compagnie luxembourgeoise de radiodiffusion» (CLR) nouvellement créée loue la Villa avant de l'acquérir en 1936. Les travaux de transformations en studios radiophoniques sont achevés en 1939. Suite à l'Occupation allemande, la Villa est complètement dévastée: les centraux radio-électriques sont dynamités, la discothèque pillée. Le siège



Photothèque de la Ville de Luxembourg. Ref. 1937/2/3278

En 1932, la Compagnie de Radiodiffusion Luxembourgeoise transfigure l'ancien réduit Louvigny en un bastion radiophonique et musical dont peut se targuer le Tout-Luxembourg.



Luxemburger Wort (16 mars 1962), p. 7

Le plateau de l'auditorium est spécialement aménagé pour accueillir le Grand Prix Eurovision de la Chanson le 18 mars 1962. La première édition luxembourgeoise de l'événement de choix est suivie par 60 millions de téléspectateurs.

de la CLR est ensuite occupé par les forces alliées américaines qui l'utilisent pour leur radio. Le 11 novembre 1945, l'ambassadeur américain remet les locaux à la chaîne radiophonique luxembourgeoise, mais les bâtiments sont méconnaissables. Il faut reconstruire.

En 1952, la Villa Louvigny est dotée «d'un des plus beaux et plus vastes auditoriums du monde (6.000 m³)», d'un studio pour orchestre, de six studios de parole et d'une salle de contrôle à équipement perfectionné². Elle devient un centre de radiodiffusion complète prête à accueillir la télévision (1955). Conçu par l'architecte Schmit-Noesen, l'auditorium devient en quelque sorte la suite logique des activités musicales entamées dès 1933 par les pionniers de la radiodiffusion musicale. L'année 1952 devient l'année-charnière pour continuer le travail fructueux dans un nouvel espace acoustique digne de l'orchestre de la radio luxembourgeoise et de son chef titulaire Henri Pensis.

En 1991, les services de radio et de télévision émigrent au Kirchberg. En 1996, le gouvernement luxembourgeois rachète l'enceinte pour y installer la phalange symphonique de RTL et



Photo: Bérangère Beffort

le ministère de la Santé. Jusqu'en août 2005, la Villa est le siège de l'Orchestre Philharmonique du Luxembourg (OPL).

Suivant le slogan «*Alas Leoni Dedit*», l'auditorium est durant un demi-siècle l'«aile» musicale du pays.

Images de la Villa Louvigny

Les responsables de Radio Luxembourg souhaitent s'inscrire dans la continuité historique: le réduit Louvigny, lieu géométrique de la Villa, est toujours là «pour témoigner que le labeur et le génie humain n'ont pas cessé, depuis 1671, d'imprimer leur marque à ce coin de terre»³. Au centre de cette heureuse aventure radiophonique et musicale se trouve l'auditorium, surnommé la «cathédrale de la radio»: lieu de travail, de production et de représentation du groupe «national» de radio- et de télédiffusion et de l'aïeul de l'Orchestre Philharmonique. C'est «une cathédrale. Mais une cathédrale conçue et ornée à la gloire d'une divinité moderne: la radio»⁴.

Havre de tant d'émotions vécues et partagées autour de l'*ars musica*, la salle figure dans le «hitparade» des plateformes d'expression artistique du Luxembourg, et ceci





L'Orchestre de Radio-Luxembourg sous la direction de son premier chef titulaire Henri Pensis dans les années 1950.

Archives Luxemburger Wort

au-delà de l'exode de l'OPL en 2005. L'inauguration officielle des nouveaux bâtiments de la Villa Louvigny a lieu le 18 mai 1953: «Ein Datum, das in die Geschichte des kulturellen Lebens in Luxemburg eingehen wird. Ein Datum auch im kulturellen Leben der Stadt Luxemburg. Sie erhielt, dank Radio-Luxemburg, einen Konzertsaal wie man ihn zweckmäßiger, prächtiger, und trotzdem dem Wesen der Musik entsprechend, intimer weit und breit suchen dürfte»⁵.

Quelques jours après l'inauguration, le nouvel auditorium aux dimensions 31 x 19 x 10,50 m prête son enveloppe sonore au grand festival Franz Liszt qui est organisé dans le cadre du Congrès international des Jeunesses Musicales. Entre le 23 et 27 mai 1953, des pianistes tels que Claudio Arrau ou Samson François se produisent dans la «cathédrale de la radio» au parc municipal⁶.

Si le grand auditorium devient le lieu de passage privilégié d'artistes-musiciens, de compositeurs et de mélomanes avertis, il ne faut pas oublier les moments forts du Grand Prix Eurovision de la Chanson en 1962 et 1966.

En 1966, 150 millions de téléspectateurs suivent le concours et tombent sous le charme du jeune vainqueur Udo Jürgens: «Die größte Schau der Welt, die am Samstagabend ab 22 Uhr aus dem Auditorium der Villa Louigny ausgestrahlt wird, veranschaulicht bestens die lateinische Inschrift *Alas Leoni Dedit* im Kennzeichen von RTL»⁷. Soulignons que le lion est l'animal héraldique de la ville et du Grand-Duché de Luxembourg. C'est la chaîne de RTL qui procure à ce symbole national par excellence des ailes, les émissions radio- et télédiffusées de la Villa Louigny portent le nom de Luxembourg au-delà des frontières du Grand-Duché.

Nombreuses sont les œuvres *made in Luxembourg* répétées, enregistrées et présentées à l'auditorium de la Villa Louigny. Les partitions de nos matadors locaux Norbert Hoffmann, Jean-Pierre Kemmer, Jules Krüger, Jos Kinzé, René Mertzig, Henri Pensis, Jeannot Heinen, Edmond Cigrang, Victor Fenigstein, etc. côtoient le grand répertoire international dans la diffusion diaphane de RTL. De l'ouverture *Luxembourg* de Jules Krüger⁸ à *Dicksianova: double concerto pour violon et orchestre* de Jeannot Heinen⁹: l'auditorium est le passage privilégié sinon obligatoire pour les auteurs luxembourgeois.

Si la majorité des productions radiophoniques anciennes sont perdues, les productions audiovisuelles effectuées à l'auditorium entre 1973 et 1993 par l'OPL sont répertoriées dans les archives du Centre national de l'audiovisuel (catalogue sélectif). La Bibliothèque nationale dispose de trésors radiodiffusés tels que les extraits de l'opéra *Melusina* de Jules Krüger avec le concours de Camillo Felgen (1954). Les ouvertures des opérettes de notre *genius loci* Dicks et la *Suite du Millénaire* de Cigrang¹⁰ – œuvres interprétées à l'occasion du centenaire de la mort d'Edmond de la Fontaine par l'orchestre symphonique de RTL sous Pierre Cao – constituent une valeur patrimoniale non négligeable.

En 1993, Loll Weber fait l'inventaire de toutes les partitions jouées par l'aïeul de l'OPL à l'auditorium de la Villa Louigny entre 1933 et 1958. Le film de Jos Pauly *20 ans Télé Luxembourg – l'histoire d'une station* (1975) évoque le travail quotidien dans les studios et l'auditorium du parc municipal. Déjà en 1948, Joseph Meyers déclare que l'ancienne Villa Louigny est «le foyer le plus ardent, le centre le plus puissant et le plus rayonnant de la vie musicale chez nous»¹¹.

Nombreuses sont les vedettes qui, avant de faire leur entrée joyeuse dans les temples de musique à Paris, Vienne ou Londres, passent par la Villa Louigny. C'est dans l'auditorium situé au cœur vert de la ville de Luxembourg que des artistes-musiciens se font connaître et apprécier dans le monde musical, la diffusion de leurs interprétations via les ondes de la chaîne



Photo: Philippe Hurlin, In: Luxemburger Wort (14 octobre 2004), p. 4.

Le sommet de la dernière saison de l'OPL à la Villa Louigny: la création mondiale de l'œuvre *Colors of Crimson* du compositeur sino-américain Bright Sheng est préparée dans l'auditorium au parc municipal. Bright Sheng, la percussionniste Evelyne Glennie et le directeur musical de l'OPL Bramwell Tovey y étudient la partition en septembre 2004.

luxembourgeoise – 15 millions d'auditeurs par jour! – constituant souvent le billet d'entrée pour une carrière prometteuse: la Villa Louigny, pépinière des *rising stars*! Parmi les premiers qui sont passés dans le nouvel auditorium, signalons la présence du violoniste Arthur Grumiaux et des pianistes Yvonne Loriod et Jean Doyen.

Mais la Villa Louigny est aussi une plaque tournante incontournable pour les artistes-musiciens locaux. Jusqu'en 2005, les jeunes talents des quatre coins du pays s'y produisent, notamment à l'occasion des «Concerts de midi» du Luxembourg City Tourist Office.

Outre les retombées dans la presse internationale des concerts donnés à Luxembourg par l'aïeul de l'OPL avec ou sans solistes, il faut mentionner les louanges chantées au-delà des frontières nationales sur le son véhiculé dans le grand auditorium. Ainsi, l'enregistrement du Concerto pour timbales, cordes et cuivres de Franco Donatoni (Premier prix du concours international de composition musicale de Radio Luxembourg en 1952) est commenté dans le magazine spécialisé français *Disques* en 1954: «Je soulignerai que l'œuvre fut enregistrée dans un studio dont la sonorité nous était jusqu'à aujourd'hui inouïe, au sens étymologique du mot: ce studio, nouvellement ouvert, est celui de Radio-Luxembourg. L'orchestre est celui de

cette grande station de radiodiffusion européenne»¹². La même année, le compositeur Virgil Thomson écrit dans le *New York Times*: «The handsome radio building, situated at the center of the city in a public park, has recently been embellished by a new concert hall. This is pretty to look at and acoustically not unfavorable, but the designer has omitted ventilation»¹³.

Dans l'euphorie de l'ouverture de la nouvelle Philharmonie au Kirchberg en juin 2005, le sort de la Villa Louvigny fait l'objet de quelques articles de presse en faveur du maintien de l'unique salle de concert située au centre-ville. Il est souhaité que le «Musikstudio» de la Villa Louvigny accueillera dorénavant des ensembles de musique et des mélomanes qui soient sensibles à la valeur historique de cette salle. Dans son appel lancé en octobre 2005 – «Rettet die Villa Louvigny!», le directeur

artistique de l'OPL stipule: «Das Auditorium bleibt eines der gültigsten Art-Déco-Zeugnisse in Luxemburg»¹⁴.

Quelques jours avant son dernier concert en tant que chef titulaire de l'OPL en juin 2006, Bramwell Tovey dit dans une interview: «Die Villa Louvigny, der alte OPL-Sitz, ist ein wunderbares Gebäude, geschichtsträchtig und faszinierend (...) aber als Proberaum war die Villa für ein Symphonieorchester viel zu klein»¹⁵.

Malgré les limites que présente ce lieu emblématique, la répétition du concert d'adieu du *maestro* Tovey (21 juin 2006) a eu lieu – facétie du destin – sur la scène originelle de la Villa Louvigny: un retour aux sources qui montre que les muses n'ont pas encore complètement abandonné l'ancienne «cathédrale de la radio».

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE:

- JECK, Marc: Tradition ist die Weitergabe der Flamme und nicht die Anbetung der Asche. Plaidoyer pour la mise en valeur de l'auditorium de la Villa Louvigny, icône de la vie musicale au XX^e siècle. In: *Pizzicato* 154 (2005), p. 39-40.
- JECK, Marc: Keine Töne aus der Villa Louvigny! In: *Pizzicato* 166 (2006), p. 12.
- NEUEN, Jacques: RTL: les ailes européennes du lion luxembourgeois. In: *Benelux. Revue trimestrielle* 1 (1989), p. 23-28.
- WAGNER, Guy: Luxemburger Komponisten heute. In: *Livre du Centenaire du Conservatoire de la Ville de Luxembourg*. Luxembourg 2006, p. 176-183.
- WEBER, Loll: Henri Pensis, ein Dirigent aus Luxemburg (1900-1958). Luxembourg 1998.
- WEBER, Loll: Das Luxemburger Rundfunkorchester. Eine dokumentarische Studie. Luxembourg 1993.

D'Héichiewen

Les hauts-fourneaux

PENDANT PLUS D'UN SIÈCLE, la sidérurgie est un symbole de la prospérité économique du pays et un facteur d'identification nationale important. L'industrie sidérurgique devient même un synonyme de la région sud caractérisée par les «terres rouges». Dans l'iconographie classique du Grand-Duché, le bassin minier et le secteur industriel sont représentés par les images d'usines ou de travailleurs du fer¹.

Depuis le début du XX^e siècle le Luxembourg se félicite de figurer parmi les premiers producteurs d'acier mondiaux et, depuis les années 50, de compter parmi les membres fondateurs de la CECA, à partir de laquelle se construit l'Union européenne telle que nous la connaissons aujourd'hui. Le groupe d'acier ARBED (Aciéries Réunies de Burbach-Eich-Dudelange), qui travaille dès ses débuts avec des usines allemandes, des mines lorraines et de la main-d'œuvre étrangère, acquiert le statut d'une institution nationale, garante du bien-être du pays.

L'image en général positive de l'industrie connaît de fortes secousses lors de la crise du secteur sidérurgique dans les années 1970 qui engendre d'importantes restructurations. En même temps se dessine à l'horizon la prise de conscience pour l'environnement qui contribue à réduire l'éclat de notre industrie nationale. Enfin, le secteur des services, surtout financiers, se développe à grands pas pour devenir le principal pilier sur lequel s'appuie l'économie du Grand-Duché.

Aujourd'hui, le secteur industriel, malgré la recherche de diversification, est touché par une crise qui alimente les discussions d'une disparition quasi totale de l'industrie dans les pays européens.

Si l'image d'une «identité nationale» de l'ARBED s'est maintenue malgré la fusion en 2002 des trois grandes sociétés ACERALIA, USINOR et ARBED en le groupe international ARCELOR, l'enquête réalisée par un institut de sondages au mois de mars 2006 auprès de la population luxembourgeoise et portant sur l'OPA menée par Mittal Steel au mois de janvier 2006 révèle alors que 68% craignent que «l'identité nationale» ne



Esch/Alzette: Natur trifft Industrie. Wer wird hier wohl länger Bestand haben?

Photo: Anouk Antony, Luxemburger Wort (3 mars 2006)

Les hauts-fourneaux de Belval sont des icônes représentant la technologie de pointe du passé. Le rôle qui leur est attribué dans le cadre de la reconversion de la friche industrielle change. Protagonistes des lieux au départ, les hauts-fourneaux se retrouvent relégués au second plan avec les nouvelles interventions architecturales et urbaines sur le site.

Dans l'iconographie classique du Grand-Duché les usines sidérurgiques sont un symbole du bassin minier et du secteur industriel. En 1965 resp. 1970 et 1979, les anciens hauts-fourneaux de Belval datant du début du siècle sont remplacés par les nouvelles installations A, B et C. Les deux grandes cheminées délimitent visuellement l'espace des hauts-fourneaux qui atteint ici sa plus grande extension et se rétrécira progressivement par la suite.

Archives SSMN



soit atteinte dans le cas où la reprise aurait lieu². La sidérurgie continue donc à jouer un rôle considérable dans la conscience publique. Il serait intéressant toutefois de relancer l'enquête au début de l'an 2007, la fusion étant devenue réalité.

1965-2000 – de la technologie de pointe au monument national

L'usine de Belval remonte au début du XX^e siècle et compte à l'origine six hauts-fourneaux, une aciérie et des laminiers. Les anciens hauts-fourneaux sont remplacés par les nouveaux hauts-fourneaux A, B et C en 1965 respectivement en 1970 et 1979. Leur durée de vie est brève. En 1997 le haut-fourneau B est mis à l'arrêt. C'était le dernier en activité dans tout le bassin minier luxembourgeois.

Entre en jeu alors la notion du patrimoine industriel. Jusqu'au début des années 1990, les hauts-fourneaux de Belval sont des équipements fonctionnels, un lieu de travail qui ne suscite guère l'intérêt public. Cette perception change avec la fin de leur vie productive, tout comme pour les autres vestiges de l'industrie, que ce soient des anciennes tanneries, des ardoisières ou des minières. La prise de conscience pour le patrimoine industriel remonte au début des années 1980 grâce à la politique culturelle du ministre Robert Krieps qui aboutit entre autres à la création de la «Fondation Bassin Minier» en 1989³. L'association, qui compte

parmi ses membres fondateurs le ministre de la Culture, Robert Krieps, le ministre du Travail, Jean-Claude Juncker, les présidents des deux plus grands syndicats et le président de la direction générale ARBED, se propose «de contribuer à la valorisation culturelle de la région dite Bassin Minier»⁴. Dans le cadre de la «Route de l'Industrie Sarre-Lor-Lux», le Service des Sites et Monuments Nationaux édite les *Monuments historiques de l'industrie luxembourgeoise*, ouvrage qui – pour la première fois – rend hommage à ce patrimoine dans son ensemble. Le Centre National de l'Audiovisuel publie une série de vidéos et organise des manifestations thématiques sur l'histoire industrielle. Parallèlement aux initiatives gouvernementales, un mouvement populaire spontané commémore les souvenirs d'un passé brusquement arrêté à travers la création de musées et la mise en place de monuments: les associations des anciens mineurs, les collectionneurs d'objets et de documents, les passionnés d'histoire locale.

Il n'est donc pas surprenant que même avant l'arrêt définitif des hauts-fourneaux en 1997, la sauvegarde en premier lieu du haut-fourneau A comme monument historique soit défendue par la Chambre des Députés, à l'initiative des députés Jean Spautz et Marcel Glesener, eux-mêmes anciens employés de l'ARBED⁵. Le haut-fourneau n'ayant plus aucun intérêt économique, l'ARBED en fait cadeau à l'Etat luxembourgeois. Le 17 décembre 1996, la Chambre des Députés vote une motion préconisant la conservation du haut-fourneau A.

De leschten Héichuewen les rendez-vous de la sidérurgie luxembourgeoise avec l'avenir

Documentation et rédaction:
Ed Maroldt

Photographie:
Fernand Konnen
Service photo ARBED
Archives Ville de Dudelange
collections privées

Consultant scientifique:
Jean-Marie Peiffer

Une réalisation
Editions Uelzecht Kanal,
la télévision locale d'Esch,
en collaboration avec
la Fondation Bassin Minier,
avec le soutien du
Fonds Culturel National.

Une initiative
du projet d'établissement
au Lycée de garçons
Esch-sur-Alzette, 1997



photo Marcel Schroeder

En la même année, le haut-fourneau C est vendu en Chine, pour le B la société ne trouve plus d'acquéreur et de ce fait n'est probablement pas mécontente lorsqu'en 1998 la Chambre des Députés adopte une deuxième motion en vue de l'acquisition du haut-fourneau B par l'Etat.

L'arrêt définitif des hauts-fourneaux de Belval est célébré par une cérémonie de coulée symbolique le 31 juillet 1997, lors de laquelle le Premier ministre Jean-Claude Juncker, lui-même également lié au site à travers ses origines familiales, tient un discours émouvant sur la nécessité de conserver le haut-fourneau:

«Alles dat bleift an dat zitt déif Spuren, an dat hannerléisst eng Landschaft, déi mer mussen éieren. An duerfir kann et net sinn, datt aus der Landschaft vum Minett, aus der Silhouette an aus dem Horizont, wou mer doheem sinn, d'Spueren verschwannen, déi eist Land grouss gemaach hunn an déi säin Numm an d'Welt gedroen hunn. An d'fir kann deen Héichuewe selbstverständlech net ofgerappt ginn»⁶. Ce message est reproduit dans la brochure *De leschten Héichuewen* élaborée par Ed Maroldt et publiée par les Editions Uelzecht Kanal en 1997.

La silhouette du site Belval est en effet dominée par les hauts-fourneaux, qui s'étendent sur une surface de 3,5 ha et atteignent une hauteur de 85 et 93 m.

Le 18 juillet 2000, la ministre de la Culture Erna Hennicot-Schoepges fait inscrire les hauts-fourneaux de Belval et leurs installations annexes sur l'Inventaire Supplémentaire des Sites et Monuments Nationaux. Deux ans plus tard, dans une réponse à une question parlementaire, la ministre de la Culture et le ministre de l'Intérieur Michel Wolter confirment la valeur des hauts-fourneaux de Belval en tant que monuments nationaux et leur volonté de les conserver: «Zu Spëtzenzäite woren iwwer 40 Héichuewen a Betrib. Déi zwee vun Esch-Belval sinn déi eenzeg, déi nach un dës bedeitend Epoch an der Lëtzebuerger Geschicht erënneren. D'fir sinn d'Héichuewen vun Esch-Belval als national Monumenter ze betruechten, déi mussen erhale bleiwen, fir datt och nach déi Generatiounen no eis gewuer ginn, wéi schwéier eise Wuelstand verdéngt ginn ass...»⁷. Les hauts-fourneaux reflètent donc à la fois le dur labeur (les sacrifices) et la prospérité actuelle (fruit de ces sacrifices).

L'arrêt du dernier haut-fourneau est célébré lors d'une coulée symbolique le 31 juillet 1997. La publication *De leschten Héichuewen. Les rendez-vous de la sidérurgie luxembourgeoise avec l'avenir* qu'Ed Maroldt produit avec ses élèves cite une partie du discours du Premier ministre préconisant le maintien du haut-fourneau. Le générique de la publication évoque l'image de l'industrie florissante captée par le photographe Marcel Schroeder.

Quel avenir pour le passé dans le nouveau quartier urbain?

La détermination de conserver les traces d'un passé glorieux à Belval va de pair avec la mise en place d'un vaste programme de renouvellement pour l'ensemble de la friche industrielle.

Dès la fin des années 1990, le ministère de l'Intérieur entame un projet de reconversion pour les 120 ha que représente la friche de Belval visant à créer de nouveaux quartiers urbains. La gestion du site est confiée à Agora, une société nouvellement créée entre l'ARBED et l'Etat luxembourgeois. Le plan d'urbanisme établi pour l'aménagement de la friche attribue une forte valeur signalétique aux hauts-fourneaux. Le gouvernement décide la construction d'une «Cité des Sciences, de la Recherche et de l'Innovation» sur la Terrasse des Hauts-Fourneaux dont la réalisation est confiée au «Fonds Belval»,

A l'arrêt définitif en 1997 du haut-fourneau B, les installations de Belval deviennent patrimoine industriel. La majeure partie des bâtiments et équipements encore en place sont inscrits à l'Inventaire Supplémentaire des Sites et Monuments: les hauts-fourneaux A et B avec leurs installations annexes, la Möllerei (bâtiment de la charge), la halle des soufflantes etc. Cette mesure n'empêche toutefois pas la démolition de certains bâtiments de la liste dès la première phase d'aménagements réalisés suivant le *Masterplan*.

Dans le contexte du projet de reconversion de la friche industrielle de Belval, les hauts-fourneaux connaissent une grande retombée médiatique. Aucun reportage sur le projet de Belval ne peut se passer d'une prise de vue des hauts-fourneaux qui déterminent la silhouette du site et dont l'image connaît une diffusion plus large que jamais. Les hauts-fourneaux sont pendant un certain temps la *pars pro toto* de Belval.

Photo: André Weisgerber, © Le Fonds Belval

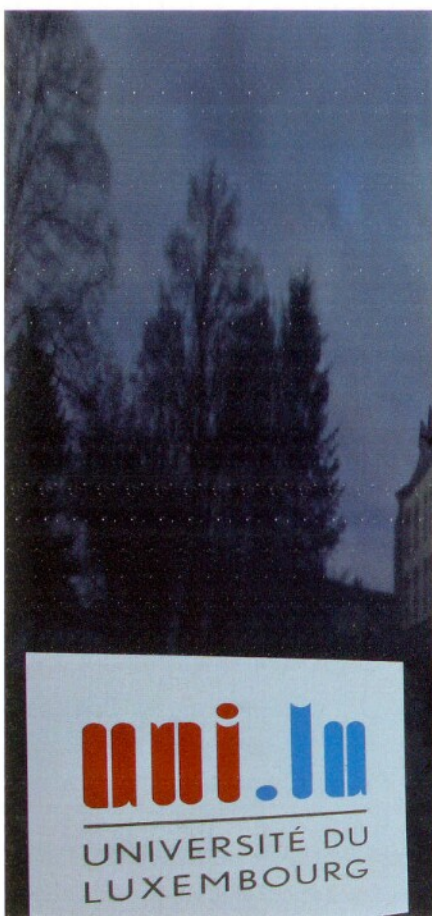


Photo: Sabina Palanca, Luxemburger Wort (23 décembre 2005)



un établissement public créé en 2002 sous la tutelle du ministère des Travaux Publics. Dans le cadre de ce programme, les hauts-fourneaux sont destinés à devenir un projet phare du nouveau quartier urbain accueillant un Centre National de la Culture Industrielle⁸.

Avec la mise en œuvre du programme de reconversion, une partie des bâtiments et infrastructures industrielles inscrites sur l'Inventaire des Sites et Monuments sont malgré tout sacrifiées dès la première phase des opérations.

En 2005, le gouvernement se prononce sur un plan de sauvegarde pour la pièce maîtresse du site⁹ qui prévoit le seul maintien du haut-fourneau A à des fins documentaires, le démantèlement du haut-fourneau B jusqu'à la silhouette et la démolition de la majeure partie des installations annexes. L'intégration des hauts-fourneaux dans le quartier urbain semble donc maintenant passer par une transformation substantielle des éléments formant un ensemble concluant au départ, ceci dans le but de réduire les frais d'entretien et de libérer de l'espace pour des constructions nouvelles.

Le projet retenu déçoit tous ceux qui craignent la mise en péril du monument par un démantèlement trop poussé entraînant une perte de sa valeur documentaire et une fragmentation de l'ensemble conservé¹⁰. Un mouvement pour la sauvegarde des hauts-fourneaux se met alors en place avec l'aide de la section régionale sud du Mouvement écologique qui réussit

Appell an die Regierung
sowie an die
Abgeordnetenversammlung

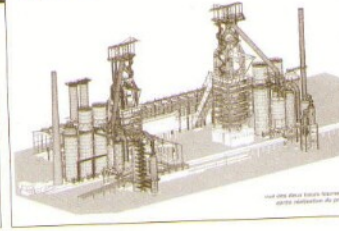
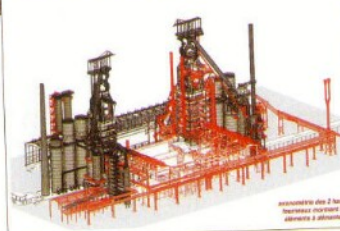
Gitt dem Site vun den Héichiewen eng Chance!

Net elo ofrappen - ma an déi nei
"Cité des Sciences" intégrer!



Das Projekt: die rot markierten Teile sollen demontiert werden! (source: Fonds Belval)

Die Konsequenz: dies würde noch von der Hochofenterrasse übrig bleiben: eine reine Kulisse... (source: Fonds Belval)



Die Hochöfen von Arbed Belval wurden am 28. August 1997 stillgelegt. Das Herz der Belvaler Schmelz wurde zum Denkmal, zum materialisierten Gedächtnis des Menschen. Durch ihren Erhalt wollten Regierung und Abgeordnetenversammlung der Nachwelt die wirtschaftliche und soziale Entwicklung des Landes veranschaulichen. Vor Ort und nicht nur im Museum sollte die Geschichte der Veränderung von Leben und Arbeit der Menschen durch die Industrialisierung erhalten und erfahrbar bleiben.

 **mouvement
écologique**
Régionale Süden

Le scénario de conservation des hauts-fourneaux retenu par le gouvernement soulève un mouvement de protestation qui s'oppose au démantèlement du complexe subsistant. Avec une distance de presque dix ans depuis la fermeture du site, la volonté de sauvegarder la mémoire du lieu s'affirme, surtout auprès des anciens de l'usine et de quelques historiens.

Le *Luxemburger Wort* et le *Tageblatt* ont choisi le même point de vue pour la photo illustrant l'intégration des hauts-fourneaux dans la Cité des Sciences. Depuis lors, cette photo réapparaît dans les journaux dans d'autres contextes. Au lieu de l'intégration des hauts-fourneaux ne symboliserait-elle pas plutôt leur déconstruction dans le contexte urbain?

Photo: Isabella Finzi, *Tageblatt* (8-9 avril 2006)

Forum zum Thema Integration der **Belvaler Hochöfen** in die „Cité des sciences“

„Das letzte Andenken an die Industriegeschichte Luxemburgs“

Simone Heiderscheid

Zusammen mit der „Fondation de l'architecture et de l'ingénierie“ hatte der „Mouvement écologique“ am Donnerstag in der Rockhalle ein Forum zum Erhalt der Hochofenanlage auf Belval organisiert. Referenten waren der Industriearchäologe Rolf Höhmann und Norbert Mendgen, Leiter der „Völklinger Hütte“.

Esch - Bereits im Februar hat der „Méco“ einen Diskussionsabend organisiert, um auf eine von der Regierung bevorzugte Kompromisslösung für den Erhalt der Hochöfen aufmerksam zu machen, nach der große Teile der Anlage abgerissen werden sollten.

Der „Méco“ setzt sich ein für den bestmöglichen Erhalt der Hochöfen und für ihre Einordnung als „monument national“. Es geht der Vereinigung darum, eine Banalisierung des Standortes zu verhindern und das industriegeschichtliche Erbe des Landes zu erhalten.

Zwei Argumente für die Kompromisslösung, die im Laufe des ersten Abends immer wieder hervorgebracht wurden, waren der Kosten- und der Sicherheitsfak-

ten, dass die Öffentlichkeit bis zu jenem Abend an der Diskussion über ihr industrielles Erbe nicht beteiligt worden war.

Um eine Objektivierung in der Frage nach den Kosten, der Sicherheit und der Art der Integration der Hochofenterrasse in das zukünftige Stadtbild bemüht, lud der „Méco“ für Donnerstagabend zwei Experten ein. Rolf Höhmann ist Architekt und hat seit nahezu 20 Jahren ein Büro für Industriearchäologie in Darmstadt, das auf dem Gebiet der Dokumentation, Bewertung, Schadensanalyse und Instandsetzung historischer Industrieanlagen tätig ist und auf Hochöfen spezialisiert ist. Rolf Höhmann hat auch die Völklinger Hütte und die Belvaler Hochöfen dokumentiert und bewertet.

Anhand mehrerer Beispiele erläuterte er die verschiedenen Nutzungskonzepte und Möglichkeiten der Erhaltung von stillgelegten Hochöfen. Ein extremes Beispiel ist ein ehemaliger Hochofen in Sagunto bei Valencia, der lange Zeit eine Verkehrsinsel „zerteilte“. Vor vier Jahren wurde die Anlage mit europäischen Geldern instand gesetzt und an ihrem Fuß wurde eine Halle errichtet.

Der älteste erhaltene Hochofen steht in Japan in Yawata, er wur-



Ein Blick aus der Rockhalle auf den zukünftigen Stadtteil

weisschild am Fuß weist darauf hin, dass der Aufstieg auf eigene Gefahr geschieht. In der späteren Diskussion wurde erklärt, dass

und die Idee, dort Büroflächen einzurichten, ist umsetzbar.

Am Ende seines Vortrags erinnerte Höhmann noch einmal ein-

Auf diese Weise lockt das Weltkulturerbe Völklinger Hütte über 100.000 Besucher im Jahr an.



Entre-temps le site a changé de figure. Le nouveau complexe bancaire impose une image nouvelle. Face à la grande tour et ses ailes non moins impressionnantes, les hauts-fourneaux perdent leur virtuosité et sont relégués au second plan. La relève du secteur tertiaire par rapport au secteur industriel ne pourrait mieux s'exprimer visuellement.

Photo: André Weisgerber, © Le Fonds Belval

à rassembler derrière elle également une partie d'anciens ouvriers et ingénieurs du site de Belval qui créent une association de défense des hauts-fourneaux. Avec une distance de dix ans, l'envie de sauvegarder le souvenir du travail dans la «Schmelz» se confirme. Certaines propositions de l'Amicale des Hauts-Fourneaux A et B sont finalement retenues et le projet de conservation est adapté en conséquence.

Entre-temps le site de Belval a beaucoup changé et les hauts-fourneaux commencent à être relégués au second plan par les nouvelles constructions environnantes. Si les premiers bâtiments de l'Etat, la «Rockhal» et le projet pour les Archives Nationales (abandonné entre-temps) constituent de par leur architecture un contrepoids aux installations industrielles sans porter préjudice à leur rôle dominant, il n'en est plus de même du nouveau bâtiment de la Dexia BIL qui enlève aux hauts-fourneaux leur virtuosité. Selon un responsable de l'institution bancaire, la société n'a pas voulu construire un monument, mais un repère dans le paysage¹¹. La relève du secteur des services par rapport au secteur industriel, mais aussi la valeur accordée au monument ne pourraient mieux s'exprimer visuellement.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE:

- BODSON, Menn / GOEREND, Romain (réalis.): De leschten Héichuewen. Documentaire. Dudelange 1997.
- LE FONDS BELVAL (éd.): Proposition d'un concept pour le centre national de la culture industrielle. Luxembourg 2004.
- LE FONDS BELVAL (éd.): Belval. Un scénario de François SCHUITEN. Luxembourg 2004 et 2006.
- LE FONDS BELVAL (éd.): Concept de conservation des hauts-fourneaux de Belval. Luxembourg 2006.
- LORANG, Antoinette: De la Métropole du fer à la Cité des Sciences. In: 100 Joer Esch 1906-2006. Luxembourg 2006, p. 158-173.

Schengen

LE NOM DE SCHENGEN est connu dans le monde entier. Si le village luxembourgeois de 540 âmes était déjà célèbre pour son château de style classique et le vin de Moselle qu'on peut y déguster, il l'est encore davantage depuis le 14 juin 1985. En effet, à cette date, l'Allemagne, la Belgique, la France, les Pays-Bas et le Luxembourg y signent la Convention sur l'abolition des frontières intérieures, plus connue sous le nom d'Accord de Schengen. La Convention d'application qui vient compléter l'accord initial est signée, le 19 juin 1990, dans la même localité. Les accords signés à Schengen sont le point de départ de l'ouverture des frontières européennes. Une ouverture toutefois contrôlée et limitée actuellement à une quinzaine de pays européens.

Quand l'Accord de Schengen entre en vigueur le 26 mars 1995, les cinq premiers pays signataires ont été rejoints par l'Italie, la Grèce, l'Espagne et le Portugal. Depuis le traité d'Amsterdam signé en 1997, l'acquis de Schengen – c'est-à-dire l'Accord de Schengen de 1985, son Accord d'exécution de 1990 ainsi que leur droit dérivé – a été entièrement intégré dans les traités constitutifs de l'Union européenne. Aujourd'hui, seulement 13 pays membres de l'Union sur 25 appliquent cet acquis. En effet, le Royaume-Uni et l'Irlande ont refusé de souscrire à l'acquis Schengen¹. Quant aux dix nouveaux pays entrés en mai 2004, ils ne sont pas encore autorisés à faire partie de «l'espace Schengen». Cela ne se réalisera que lorsqu'une décision prise à l'unanimité par les Etats participants confirmera que ces pays sont en mesure d'assurer un contrôle efficace à leurs frontières extérieures. Mais l'acquis sur l'abolition des frontières intérieures ne concerne pas uniquement les Etats membres de l'Union européenne. L'Islande et la Norvège l'appliquent depuis 2001². Suite au référendum positif qui s'est tenu le 5 juin 2005 dans les cantons helvétiques, la Suisse doit, elle aussi, rejoindre l'espace Schengen.

Mais en quoi consistent exactement ces accords? Ils introduisent, en fait, la libre circulation des personnes en supprimant les contrôles aux frontières intérieures entre les



Photo: Cédric Sangaletti

Dès l'entrée du village, le caractère limitrophe de Schengen est présent. On aperçoit la Moselle qui fait frontière ainsi que le pont qui relie le Grand-Duché à l'Allemagne et à la France. Près du quai, un drapeau et un monument étoilés signalent qu'un événement d'importance européenne s'est déroulé ici.

pays signataires. La libre circulation des personnes s'applique à tous les citoyens résidant régulièrement sur le territoire de ces pays, qu'ils en soient ou non ressortissants. Les gouvernements ont voulu aussi restreindre les effets pervers qui pouvaient être liés à cette liberté de circulation en mettant en place des mesures dites compensatoires. Ces dernières concernent l'établissement de règles communes en matière de visas, de droit d'asile et de contrôle aux frontières extérieures. Elles concernent aussi l'amélioration de la coordination entre les services de police, des douanes et de justice ainsi que la création d'un système informatique, baptisé système d'information Schengen, qui permet la mise en commun de certaines informa-



Photo: Christophe Olinger, © SIP

En présence du couple grand-ducal, du commissaire européen Franco Frattini et des ministres européens de la Justice et de l'Intérieur, le ministre luxembourgeois, Luc Frieden, prononce un discours lors de la séance académique célébrant le triple anniversaire attaché aux accords de Schengen: les 20 ans de la signature de l'accord, les 15 ans de la convention d'application et les 10 ans de l'entrée en vigueur du texte.



Schengen 13 7bre [septembre] 1871 / hommage à Madame Collart en souvenir de sa gracieuse hospitalité. Victor Hugo.

Dessin au lavis et à l'aquarelle de la tour et du château de Schengen sur la Moselle luxembourgeoise. 255 x 335 mm. AMVHV. Conservation et photo: MNHAL.



Goethe-Museum Düsseldorf

En 1792, Johann Wolfgang von Goethe s'arrête à Schengen. Le dessin qu'il a réalisé représente l'arbre de la liberté orné de l'inscription «Passans [sic] cette terre est libre». Le village représenté en arrière-plan serait celui de Schengen.



tions comme les données concernant l'identité des personnes et la description des objets recherchés.

Pourquoi avoir choisi Schengen pour la signature de ces accords? L'argument mis en avant par les autorités luxembourgeoises est que ce village, contigu des localités de Perl en Allemagne et d'Apach en France, constitue un carrefour au centre de l'Europe. Là se mélangent nationalités, cultures et langues. En réalité, la signature a eu lieu sur la Moselle à bord du bateau de plaisance «Princesse Marie-Astrid», c'est-à-dire sur le fleuve qui délimite la frontière du Luxembourg d'avec l'Allemagne et la France. Le gouvernement du Grand-Duché est fier de rappeler que «le fait que cet accord ait été signé au Luxembourg témoigne également de l'importance que les voisins européens accordent au rôle de médiateur et de conciliateur que le pays joue régulièrement sur l'échiquier européen»³.

L'année 2005 a non seulement marqué le 20^e anniversaire de la signature de l'accord, mais aussi le 15^e de la convention d'application et le 10^e de l'entrée en vigueur du texte introduisant la libre circulation des personnes en Europe. Le 2 juin 2005 s'est donc déroulée une cérémonie à Schengen célébrant ces anniversaires. La séance académique a eu lieu en présence du couple grand-ducal. Le ministre de la Justice, Luc Frieden, et le ministre délégué aux Affaires étrangères, Nicolas Schmit,

Afin de répondre aux questions des visiteurs de Schengen, un édifice abritant un relais d'information de la Commission européenne ainsi qu'un centre touristique régional a été inauguré le 4 juin 2005. Cette construction faite de béton et de bois a été conçue par l'architecte François Valentiny, originaire de la commune de Schengen.

Photo: Guy Wolff

avaient convié à cette célébration le commissaire européen en charge de la Justice, de la Liberté et de la Sécurité, Franco Frattini, ainsi que les membres du Conseil des ministres de la Justice et des Affaires intérieures de l'Union européenne. Dans son discours, le ministre Luc Frieden a justifié le choix de ce village de la Moselle parce que «c'est ici, à Schengen, que le Benelux, qui a négocié ensemble avec la France et avec l'Allemagne, a une frontière commune. Et donc, c'est véritablement une place européenne qui a été choisie pour construire cet espace de Schengen, auquel nous nous sommes tant habitués par la suite»⁴. Pour le ministre, la vision attachée à Schengen change. D'un espace frontalier où des nations représentant des



Installée devant le centre d'information situé «rue Robert Goebbels», la stèle de l'itinéraire *Lieux de mémoire et d'avenir du Luxembourg* du Service des Sites et Monuments explique dans quatre langues – luxembourgeois, français, allemand et anglais – la genèse des accords de Schengen et de l'unification européenne.

Photo: Guy Wolff

cultures différentes se sont jadis combattues, on passe au symbole de l'entente entre ces mêmes nations qui se rejoignent pour abolir les frontières et introduire une coopération policière.

Selon Luc Frieden, il est également important «de voir en Schengen un instrument de paix et de dialogue entre les peuples qui ont rejoint l'Europe». Et le ministre de rappeler le souvenir de deux grands personnages de la culture européenne, Victor Hugo et Johann Wolfgang von Goethe, qui, tous deux, se sont arrêtés dans ce village frontalier de la Moselle. Le ministre renchérit en disant qu'à ses yeux, Schengen réussit tout à la fois à représenter la liberté par l'abolition des frontières, la sécurité via les mesures compensatoires et la réussite européenne dans un domaine hautement symbolique pour les citoyens puisqu'il s'agit de leur liberté de mouvement.

Pourtant, l'abolition des contrôles intérieurs ne signifie pas liberté totale de circulation car ces derniers peuvent, en réalité, être rétablis sous certaines conditions. En outre, les contrôles aux frontières extérieures sont, eux, renforcés. Plutôt que de lever les barrières, cela tend plutôt à les déplacer. Pour les personnes originaires de pays – notamment les plus pauvres – où un visa est nécessaire pour pouvoir se rendre dans un Etat partie à la convention, l'obtention du «visa Schengen» est difficile et très contrôlée.

Néanmoins, la nouvelle célébrité attachée au nom des accords est telle qu'en janvier 2006, le conseil communal a décidé de changer le nom de «Commune de Remerschen» en «Commune de Schengen»⁵. De fait, un nombre croissant de personnes issues des pays les plus divers se rend dans le petit village mosellan: des hôtes de marques invités lors de cérémonies officielles aux simples touristes. Afin de répondre aux demandes d'information des visiteurs, un bâtiment, abritant un relais d'information de la Commission européenne et un centre touristique régional, a été inauguré le 4 juin 2005. Celui-ci est géré par une association regroupant les communes voisines⁶. On y trouve des dépliants explicatifs sur l'Union européenne et des brochures sur les attractions touristiques de la région. On peut aussi y visionner un film documentaire sur les accords et les attraits de la localité, du Centre national de l'audiovisuel, et surfer, via des bornes informatiques, sur le *European navigator* du «Centre virtuel de la connaissance sur l'Europe» dédié à l'histoire de la construction européenne.

Devant l'édifice se trouve une stèle reprenant dans quatre langues – luxembourgeois, français, allemand et anglais – la genèse de l'unification européenne et des accords sur la libre circulation des personnes. Cette stèle fait d'ailleurs partie de l'itinéraire *Lieux de mémoire et d'avenir du Luxembourg* mis en place en 2000 par le Service des Sites et Monuments du Grand-Duché sous l'égide du Conseil de l'Europe.



Un peu plus loin au bord de la Moselle, se trouve la «place de l'Accord de Schengen» où trois stèles en acier portent des plaques explicatives et une photo de la cérémonie de 1990. Ce monument est placé à l'endroit où les représentants des Etats sont montés à bord du bateau qui accueillit la signature des accords. La «rue Robert Goebbels», du nom du signataire luxembourgeois en 1985⁷, relie la place au centre d'information. Au-dessus de cette rue passe un pont qui enjambe la Moselle pour rejoindre l'Allemagne et la France. Plus à l'intérieur du village, se trouve la «place de l'Europe» où un monument commémore la signature de la convention de 1990.

Pourtant, comme l'a rappelé le ministre Luc Frieden, la position frontalière de Schengen n'a pas toujours été enviable.

Ces trois stèles commémorent l'endroit où les représentants des Etats, désirant abolir leurs frontières intérieures, ont embarqué à bord du bateau de plaisance «Princesse Marie-Astrid» pour signer, sur la Moselle, l'Accord de Schengen en 1985 et sa Convention d'application en 1990.

Photo: Guy Wolff



«Place de l'Europe», un monument commémore la signature de la Convention d'application de 1990.

Photo: Guy Wolff

La localité a dû, par exemple, être évacuée à trois reprises lors de la Seconde Guerre mondiale. Aujourd'hui, le Luxembourg tente, suite à la mise en application des accords éponymes, de faire de Schengen le symbole de l'ouverture, de l'échange et de la rencontre. Lors de la cérémonie du 2 juin 2005, ce village luxembourgeois, où se mélangent langues et cultures, est apparu comme une reproduction en miniature d'un Grand-Duché ouvert sur ses voisins, l'Europe et le monde. Mais l'ouverture des frontières européennes, comme l'a aussi souligné le ministre, s'accompagne de mesures compensatoires. Cela fait dire à certains que Schengen semble être plutôt l'emblème d'une «Europe forteresse» que celui de l'ouverture d'un continent qui a de plus en plus peur du monde qui l'entoure. Il n'en reste pas moins que la position géographique particulière du Grand-Duché, entre France et Allemagne, a contribué à faire de Luxembourg une capitale de l'Europe. La position géographique particulière du petit village de la Moselle a fait de Schengen le symbole d'une Europe, en partie, sans frontières.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE:

- BARTHEL, Charles: Les accords de Schengen, un laboratoire de la citoyenneté européenne. In: Nos Cahiers – Kanton Réimech 2/3 (2002), p.141-160.
- BIGO, Didier / GUILD, Elspeth: La mise à l'écart des étrangers – la logique du visa Schengen. Paris 2003.
- COMMISSION EUROPÉENNE: Acquis de Schengen et son intégration dans l'Union. Synthèse de la législation. 2005. <<http://europa.eu.int/scadplus/leg/fr/lvb/l33020.htm>>.
- LOUETTE, Jean-Sébastien: Les Etats du Benelux et la France face aux accords de Schengen. In: Courrier hebdomadaire du Centre de recherche et d'information socio-politique 1586-1587 (1998).
- SERVICE INFORMATION ET PRESSE DU GOUVERNEMENT LUXEMBOURGEOIS: La coopération Schengen fête cette année ses vingt ans. Salle de presse. Communiqué du 2 juin 2005. <http://www.gouvernement.lu/salle_presse/communiques/2005/06/02schengen_anniversaire/index.html>
- VALENTINY, Prosper: Chronik einer Moselgemeinde – Remerschen, Schengen, Wintringen. Remich 1998.

D'Finanzplaz

La place financière

DE CREATION RECENTE, la Place financière du Luxembourg (la Place) a connu un développement d'abord modéré qui s'est véritablement accéléré dans la deuxième moitié du XX^e siècle. Avec 155 banques et plusieurs milliers d'autres organismes financiers, elle emploie désormais quelque 23.000 personnes, directement ou indirectement, contribuant à ce titre pour environ 25 % au PIB du pays. Secteur économique moteur, elle est donc devenue un élément indissociable du paysage économique, social et politique du Grand-Duché.

A la lumière d'un bref récapitulatif historique de la Place, puis d'une analyse des principales spécificités de son émergence, nous essayerons d'en déterminer les facteurs d'identification actuels qui contribuent (voire participent) à la construction identitaire, tant nationale que collective, du pays.

La Place financière: une histoire récente

En tant que lieu d'échanges et de services monétaires et financiers, dotés d'institutions spécialisées dans ce domaine, le centre financier luxembourgeois est une réalisation récente. La loi du 30 décembre 1927 portant création d'une bourse de commerce et sa 1^{ère} séance boursière (6 mai 1929) en sont – à notre avis – les actes fondateurs. A cette époque, le Luxembourg compte parmi ses grandes banques, la BIL (à l'époque institut d'émission monétaire du pays), la Caisse d'Epargne (BCEE) et la Banque d'Alsace et de Lorraine (ancêtre de la Banque de Luxembourg).

De 1927 à l'immédiat après-guerre, la Place verra son développement fortement ralenti. Et ce n'est qu'au cours des années 50 que débute sa véritable expansion, avec l'arrivée par étapes successives de banques étrangères, les premières étant pour la plupart originaires de l'Union économique belgo-luxembourgeoise. Suivront, dans les années 60, les filiales de banques allemandes avec l'envol des euromarchés, puis, au cours des années 70, les banques suisses (pour participer à



Office des Timbres

Contrairement à la sidérurgie ou au secteur viticole, il n'existe quasiment pas de représentations philatéliques de la Place, de ses acteurs et activités, hormis la BEI, la Caisse d'Epargne et la BIL. Cette dernière, fondée en 1856, a conservé le droit d'émission monétaire jusqu'à l'abandon du franc luxembourgeois pour l'euro (décembre 1998).



Photo: Guy Jallay – Archives Luxemburger Wort

Banquier et financier de renommée internationale, Edmond Israel a été directeur de la BIL après en avoir gravi tous les échelons et Président Fondateur de Cedel SA (Clearstream). Visionnaire, il a contribué à la promotion de la Place sur le plan international. Il compte parmi les dix personnalités luxembourgeoises les plus célèbres selon le site internet du gouvernement¹.

l'euromarché), les banques américaines (pour profiter du secret bancaire et de l'absence de retenue à la source) et scandinaves (pour contourner l'interdiction dans leurs pays respectifs de prêts en devises). Les années 80 voient arriver de nouvelles banques à dominante privée, tandis qu'une nouvelle vague de banques allemandes s'installe au cours des années 90, après la réintroduction d'un impôt à la source sur les revenus de l'épargne en 1992 en Allemagne. D'autres grands instituts européens ou originaires d'autres continents s'installeront eux-aussi au cours de cette période.

La Place a en outre accueilli sur son sol les sièges de trois institutions d'envergure internationale, la Banque Européenne d'Investissement (BEI), Clearstream (anciennement Cedel) et la Banque Centrale Luxembourgeoise (BCL), créées dans l'après-guerre, dans un objectif de développement européen et de stabilité monétaire et financière.

Emergence de la Place: analyse et caractéristiques

Au regard de ce succinct récapitulatif historique, nous tenterons de lister les principaux aspects de cette émergence. Et d'en identifier les possibles influences sur l'identitaire collectif national.

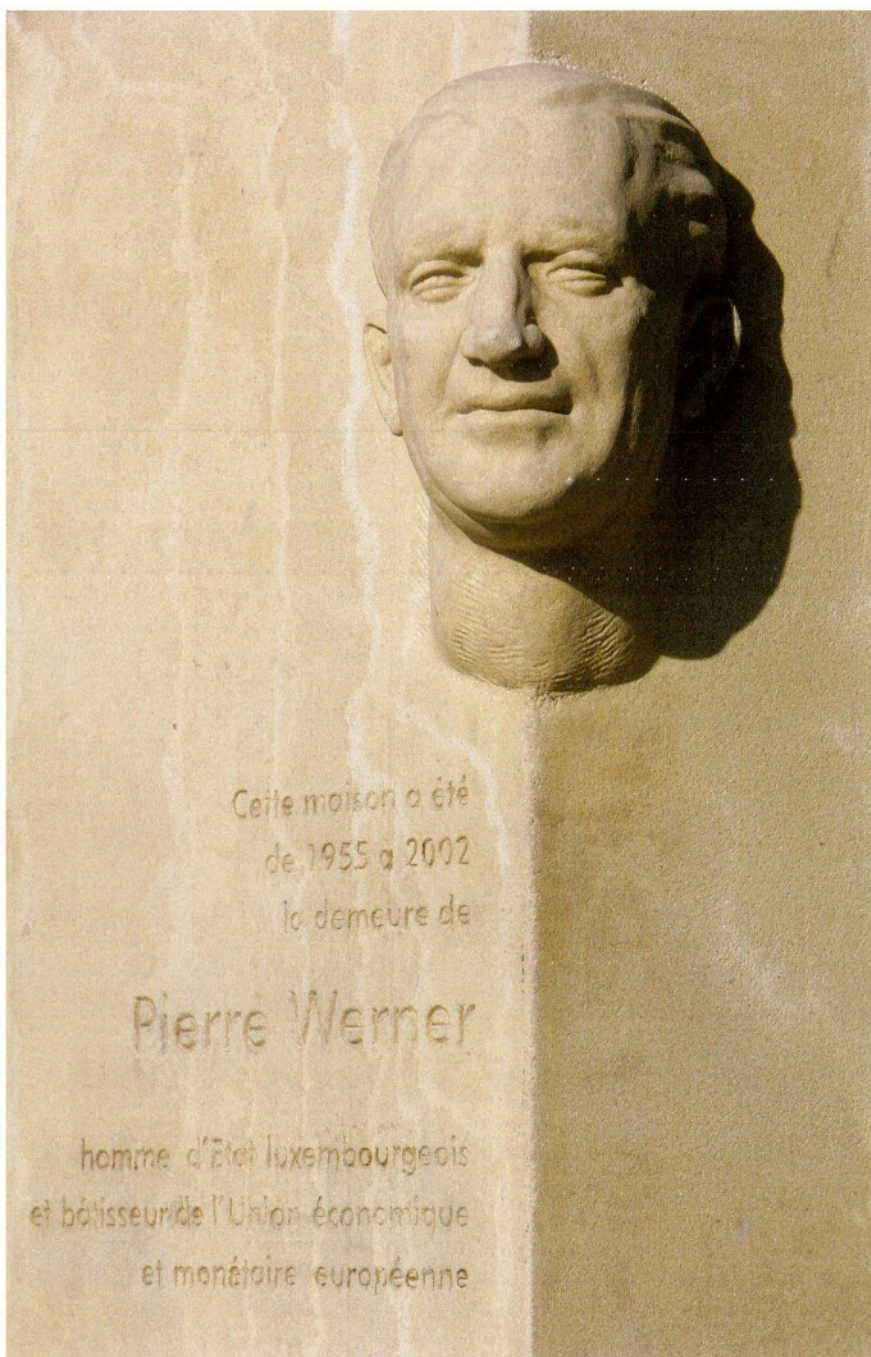
Première constatation, la Place n'a pas les traditions boursière ou financière pluri-centenaires de ses concurrentes. Son développement n'accompagne en effet ni révolution marchande ou industrielle, ni essor commercial. Sa naissance est avant tout le fruit d'une réflexion de politique économique menée en plusieurs étapes, et son développement l'objet d'actions concertées notamment en matière législative et urbaine.

Parmi les noms qui ont pu façonner l'histoire de la Place on ne trouve pas non plus de véritables pionniers ou de grands financiers. Le secteur doit plutôt son émergence et ses succès aux décideurs financiers et politiques qui se sont aussi révélés être des visionnaires. Nous retiendrons parmi eux Edmond Israel

De nombreuses villes européennes comptent des noms de rues évoquant les activités financières issues du renouveau urbain des XII^e et XIII^e siècles. La «Rue de la monnaie» renvoie certainement à cette période du développement marchand où le change et l'émission monétaire s'effectuaient à proximité des marchés et durant les périodes de foire.

Photo: Guy Wolff





Ministre des Finances et chef du gouvernement, Pierre Werner est considéré comme l'un des pionniers de la construction européenne. Il préconisa, dès 1970 notamment, l'instauration d'une monnaie unique européenne (Plan Werner) qui allait donner naissance à l'euro en janvier 1999.

(directeur de la BIL et fondateur de Cedel) et Pierre Werner (principal artisan de l'Union monétaire européenne et de la monnaie unique). Discrets dans leur action, ils ne laissent jusqu'à présent qu'un moindre souvenir dans la mémoire collective.

Parmi les principales institutions financières nationales, les plus anciennes banques célèbrent cette année leur 150^e anniversaire, tandis que la BCL entre bientôt dans sa 8^e année. Là non plus, rien de comparable donc avec la Banque d'Amsterdam (1609), la Banque d'Angleterre (1694) ou State Street (1792). Au gré des années et des fusions, la BIL et la BDL ont à leur tour disparu. Seule la BCEE perdure et laisse une trace visible tant architecturale (par son bâtiment plateau Bourbon) qu'à travers son logo (le même bâtiment avec le pont Adolphe). De ce fait, elle représente à nos yeux l'un des seuls véritables lieux de mémoire financiers de la Place. Quant à la bourse de Luxembourg, bientôt octogénaire, elle n'a certes ni l'ancienneté, ni l'aura des New York Stock Exchange (1792) ou du London Stock Exchange (1801), par exemple. Banalelement recluse dans une galerie marchande, entre un magasin d'alimentation et un opticien, elle n'a rien du temple financier ni de la solennité de ses aînées.

Seul souvenir d'un passé financier plus lointain, à notre humble connaissance, la «Rue de la monnaie» (Luxembourg-Ville) qui depuis le Moyen Age renvoie à une activité de change ou d'émission monétaire quotidienne établie à proximité des marchés (aux poissons ou aux herbes) et des lieux de foire. Par contre, si Pierre Werner n'a pas encore de rue à son nom, une plaque et son portrait sculpté figurent sur la façade de sa maison, l'actuelle ambassade de la République tchèque.

A notre connaissance, aucune statue ne commémore l'émergence ou un quelconque développement historique de la Place.

Quelles représentations identitaires?

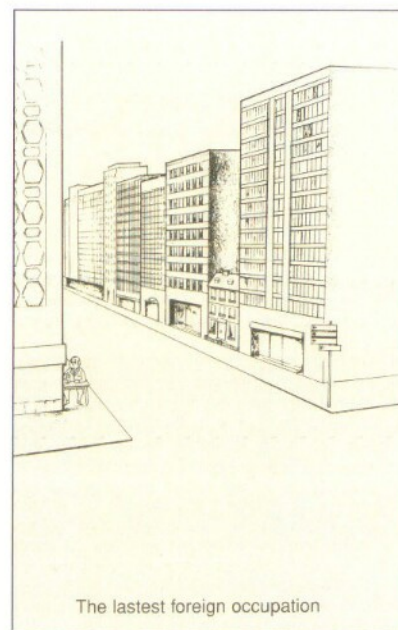
Nous passerons maintenant en revue les possibles représentations de la Place, tant visibles qu'extérieures ou endogènes, susceptibles d'imprégner aujourd'hui l'identité nationale et collective du pays.

Les représentations visibles de l'activité financière tendent à s'estomper lentement. Les banques se délocalisent de plus en plus loin du centre-ville, pour désormais s'installer hors des zones urbaines (Kirchberg, Münsbach, Howald, Esch-sur-Alzette). L'architecture de leurs bâtiments – autrefois maisons bourgeoises, puis tours de béton et de verre – devient aujourd'hui fonctionnelle et uniforme. Peu de statues honorent l'activité financière hormis celle de la DekaBank. Aucune rue n'est dédiée au secteur ou à un de ses grands personnages.

Photo: Guy Wolff



Photo: Guy Wolff



The latest foreign occupation

ERASMUS, George: How to remain what you are. Luxembourg 1989, p. 115

Dominée par les banques étrangères, la Place s'accommode bien de leur présence; sur les quelque 155 instituts répertoriés, seuls quatre sont luxembourgeois et trois autres belgo-luxembourgeois. Il en est de même pour les nombreux fonds qui bénéficient d'une autorisation de domiciliation au Grand-Duché.

Planté avenue J.F. Kennedy (Kirchberg) devant la DekaBank, ce banquier longiligne, sérieux, bien sage et bien propre sur lui, journal financier sous le bras et parapluie bien en main, est l'une des rares représentations concrètes du monde et de l'activité bancaires existant au Luxembourg.

Les produits et services financiers, dématérialisés et par essence invisibles, ne s'adressent qu'à une clientèle bien ciblée (clients du pays d'origine, fortunés, fonds d'investissement). Seule constante du monde financier, le costume-cravate de rigueur; non seulement, il n'a pas l'aura sociale et de technicité d'un vêtement professionnel (tels le bleu de travail ou la blouse médicale), mais en plus, il tend à disparaître au profit du style «smart casual» et du jean-T-shirt.

Le Luxembourg financier est en général positivement perçu depuis l'étranger, places et institutions financières ou grand public. Les diffamations résurgentes et les sempiternelles accusations de paradis fiscal n'y font rien: elles agacent mais ne scandalisent pas. Et disparaissent tout comme elles étaient subitement apparues.

Le secteur a certes des codes de conduite et des habitudes vestimentaires. Mais aucun esprit de corps spécifique,

ni de conscience identitaire propre. L'hétérogénéité sociale et géographique de ses membres, mais aussi la disparité de leurs formation et cursus professionnels nous semblent compter parmi les principales raisons. La notion de «profession financière» reste vague, même si les promoteurs de la Place souhaiteraient la voir véritablement se structurer.

Cette dernière a bien ses instances de régulation et de promotion visant à instaurer plus d'éthique et de transparence dans les opérations financières, mais aussi à en vanter les bienfaits auprès des centres concurrents, institutions et investisseurs étrangers. Etonnement, les professionnels du secteur ont fait preuve d'une grande discrétion, au cours de l'Affaire Clearstream II. Ratant là une belle occasion de rappeler l'existence de la Place, tant auprès de l'étranger qu'au sein même du pays.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE:

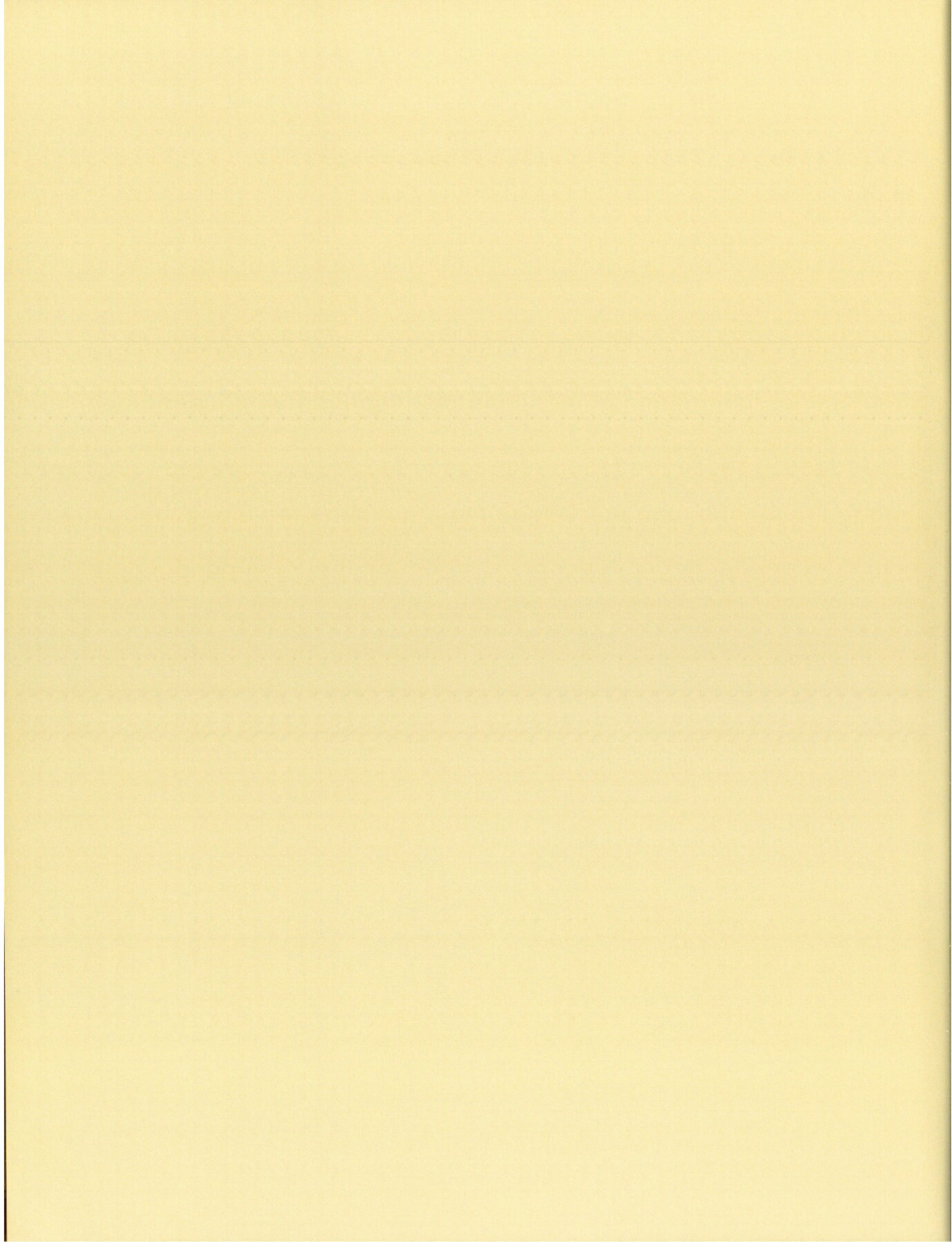
BOGAERT, Raymond et al.: La banque en Occident. Anvers 2000.

GALBRAITH, John Kenneth: L'argent. Paris 1976.

LE GOFF, Jacques: Marchands et banquiers du Moyen Age (Que sais-je?). Paris 1986.

STATEC: Portrait économique du Luxembourg. Luxembourg 2003.

Paysages
Landschaften



D'Musel

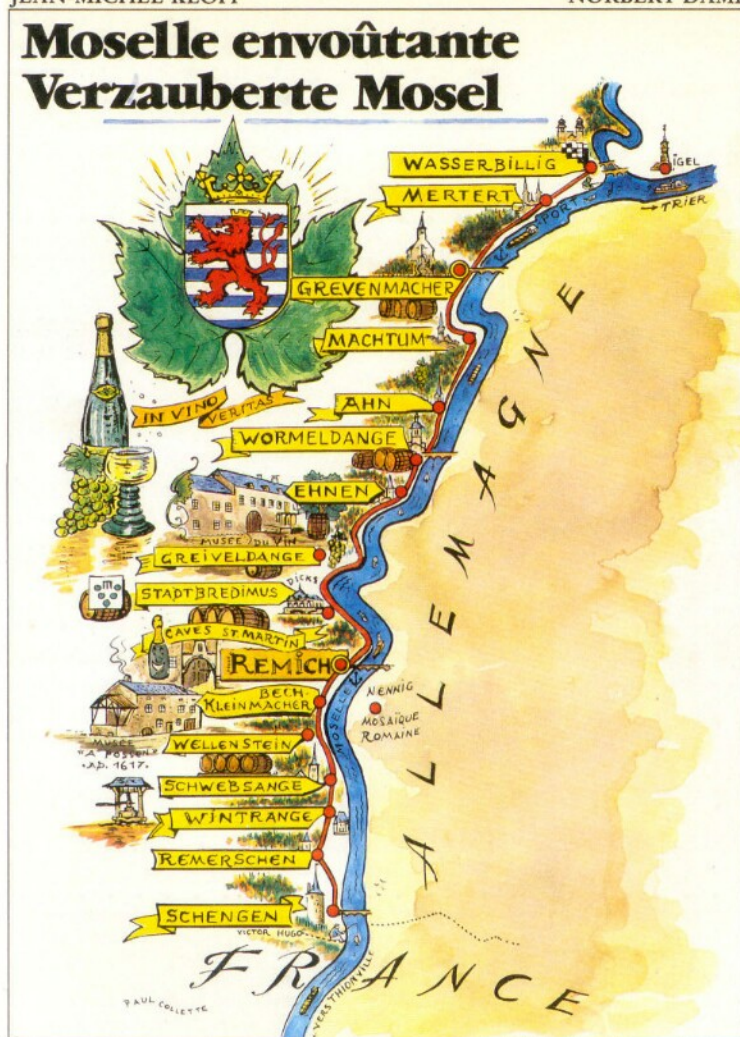
POUR LES LUXEMBOURGEOIS, «d'Musel» n'est pas seulement un cours d'eau qui, depuis 1815 et sur une longueur d'une quarantaine de kilomètres, constitue une frontière naturelle avec l'Allemagne. Le terme désigne aussi (et peut-être surtout) l'ensemble de la région qui s'étend sur la rive luxembourgeoise du fleuve et qui, située dans l'est du pays, est indissociable de la viticulture. Enfant, Batty Weber pensait que les flots de la Moselle ne transportaient pas de l'eau mais du vin¹, ce vin dont la production a été favorisée, depuis l'époque romaine, par un climat plus doux et par des particularités géologiques (le calcaire du Trias et les grès). C'est sans doute la solidarité entre les vignerons qui explique l'existence d'une forte conscience régionale qui, comme dans d'autres pays, s'est parfois mise au service d'un discours patriotique. Bien qu'elle incarne incontestablement un des différents paysages «nationaux» dont la cohésion est exprimée par la première strophe de la *Hémecht*, la Moselle (le fleuve) est par ailleurs devenue, depuis sa canalisation et surtout depuis la signature des accords de Schengen, un symbole de l'Europe unifiée. En ce sens, elle permet particulièrement bien de mesurer les possibilités et les limites de toute construction identitaire qui s'appuie sur ce que l'on a appelé des «figures paysagères de la nation»².

Il n'est guère de région luxembourgeoise qui ait autant envoûté les poètes et les peintres, largement responsables de l'entrée de la Moselle dans la mémoire collective. «Découverte» en tant que paysage pittoresque par les voyageurs étrangers à l'époque romantique (sensiblement au même moment que le Rhin), la Moselle a inspiré les premiers poètes luxembourgeois dès 1853. Suite à une randonnée, plusieurs élèves et professeurs de l'Athénée lui consacrent des vers qui trahissent l'influence de la chanson *Im weiten deutschen Lande* ou *Mosella* de Theodor Reck (texte) et Georg Schmitt (musique). Les vers de Peter Klein (1825–1855) font de la Moselle certes «der Heimat schönster Glanz», mais ils la qualifient également de «deutscher Ströme Zier»³. L'entrée de la Moselle dans la

JEAN-MICHEL KLOPP

NORBERT DAMÉ

Moselle envoûtante Verzauberte Mosel



Editions de la Dryade

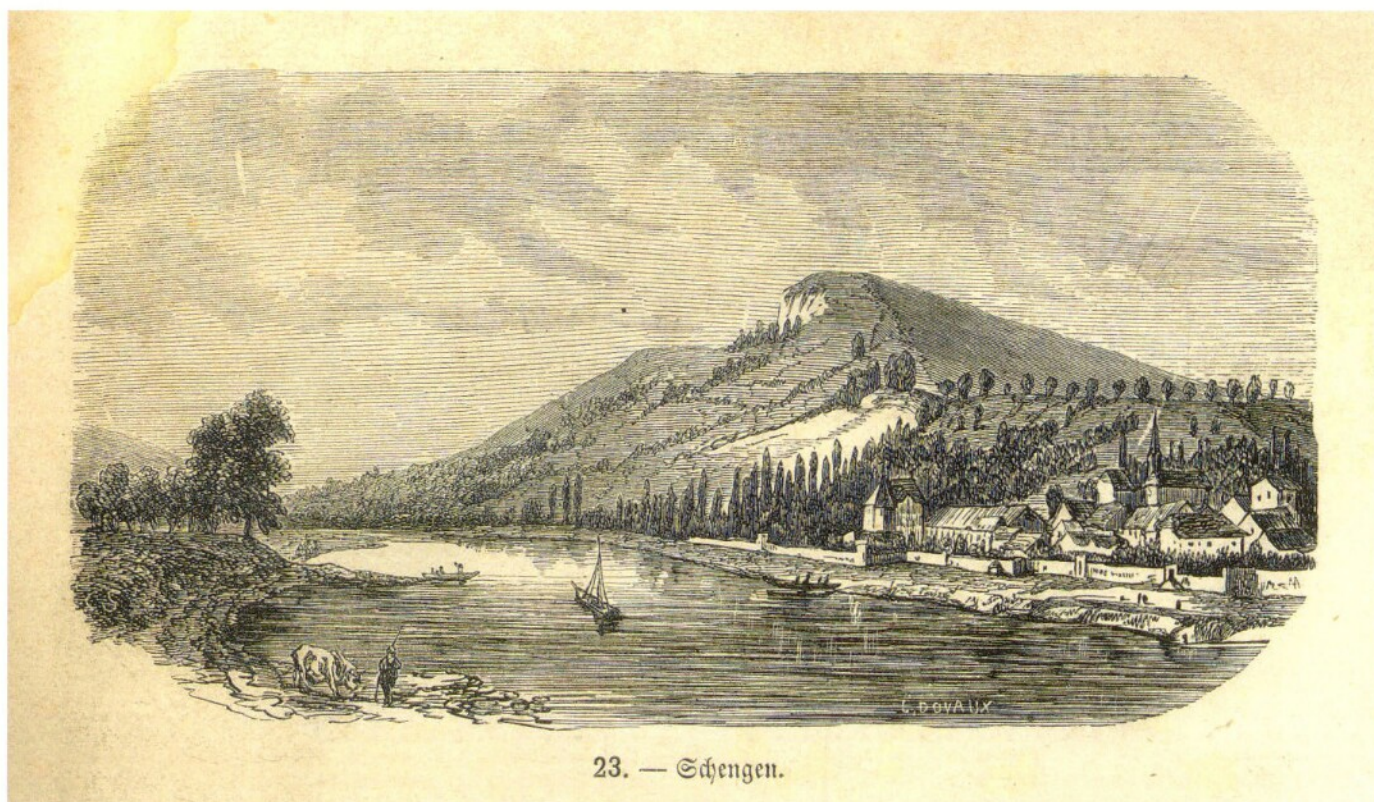
Pour les Luxembourgeois, la Moselle est le fleuve frontière par excellence, indissociable par ailleurs de la «Route du vin» le long de laquelle s'égrènent les villages de viticulteurs.



Comme le suggère l'armoirie, le mot d'ordre «Enekgét mecht starrek» ne concerne pas seulement la fédération viticole qui fêtait son 25^e anniversaire en 1938, mais aussi le Luxembourg, surtout à une époque à laquelle l'attachement à la glèbe était souvent mis au service d'un discours nationaliste.

littérature luxembourgeoise en tant que rivière nationale est, semble-t-il, due à Michel Lentz, qui lui consacre en 1864 deux vers de l'hymne national: «Wo' d'Ri'ef lanscht d'Musel doftég ble't,/Den Himmel Wein ons mécht». Par l'évocation des trois principaux cours d'eau luxembourgeois, Lentz exprime la cohésion au sein d'un pays qui cherche à affirmer son indépendance et sa particularité. Au cours de la première moitié du XX^e siècle, la Moselle apparaît dans de nombreux textes patriotiques en tant que rivière «nationale» et en tant que frontière naturelle au sens le plus fort du terme, la nature légitimant en quelque sorte l'Histoire⁴. On pourrait citer à cet effet le grand poème patriotique *Onst Hêmechtsland*, dédié par Jean-Nicolas Moes au ministre d'Etat Paul Eyschen (à qui le «Muselland» a érigé un monument) et fondé sur l'évocation successive des régions naturelles. La vallée mosellane y est présentée comme la contrée la plus belle du pays et la rivière elle-même devient de façon assez attendue la gardienne de la frontière⁵. Il est plus étonnant de voir que les cultures du terroir ont elles aussi leur place dans l'élaboration d'un discours identitaire, en particulier à l'époque de l'entre-deux-guerres. Adaptant le procédé souvent appliqué aux chênes de l'Oesling au cas de la vallée mosellane, Hary Godefroid (1877–1942) suggère ainsi que les Luxembourgeois sont aussi tenaces, travailleurs, attachés au sol et fiers que les ceps⁶. Chez d'autres, et en particulier chez Joseph Hess, les Mosellans réputés pour leur bonhomie et leur gaieté sont présentés explicitement comme des Luxembourgeois «au super-

latif» ou archétypaux⁷ selon un procédé que l'on a, lui aussi, appliqué aux habitants de l'Oesling. Le fleuve doit par ailleurs une partie de sa charge symbolique au fait qu'il est évoqué dans *Mosella*, un texte latin du rhéteur gallo-romain Ausone, qui aperçut la Moselle près de Neumagen en 368. Bien qu'il ne concerne évidemment pas la rive luxembourgeoise du fleuve en tant que telle, l'ouvrage a parfois été vu comme un premier hymne national luxembourgeois, en partie parce qu'on y trouve également une allusion à la Sûre et à une «Alisontia» dans laquelle on a cru reconnaître l'Alzette. Quand, dans un texte publié à l'occasion de l'exposition universelle de Bruxelles en 1935, l'écrivain Marcel Noppeney juge que le Luxembourg est un des rares pays à figurer à une date aussi ancienne dans la «géographie littéraire»⁸ et quand il met la *Hêmecht* en relation

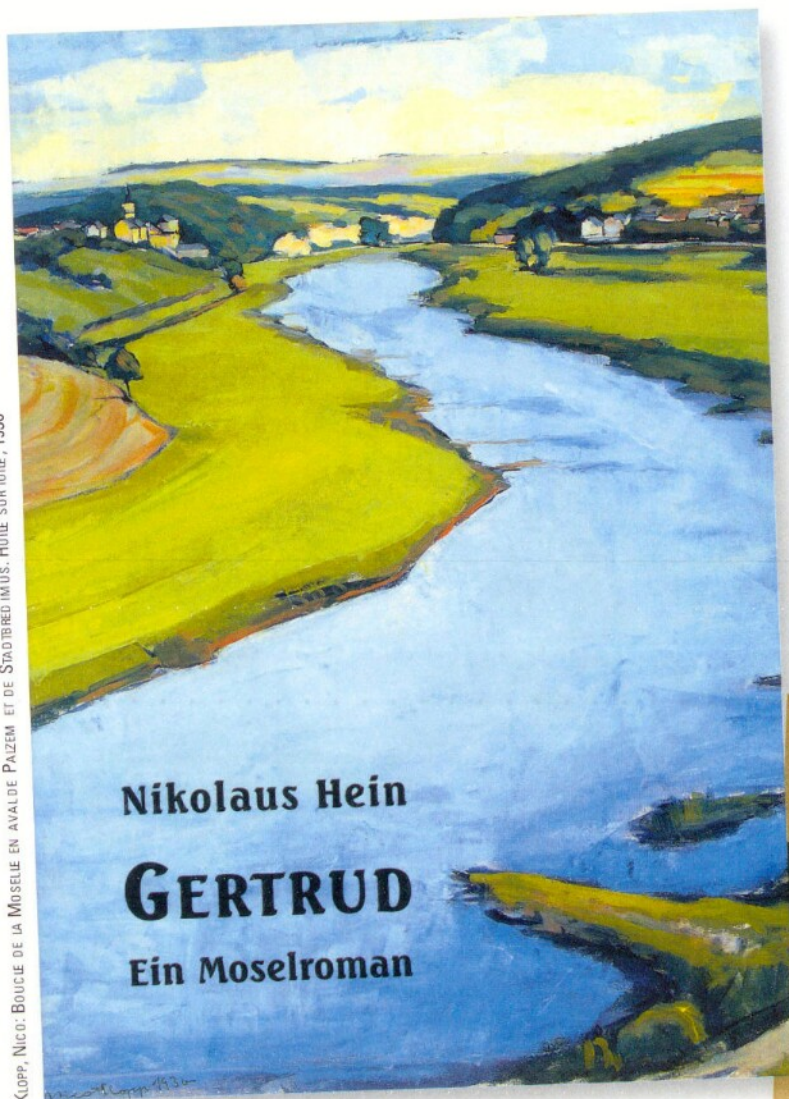


directe avec *Mosella*, il fait d'Ausone le garant intellectuel de l'indépendance nationale...

Il va de soi que toutes les évocations littéraires de la Moselle datant de l'époque de l'entre-deux-guerres ne se mettent pas au service d'un discours patriotique. S'il s'applique dans certains textes à définir les caractéristiques de la Moselle luxembourgeoise par opposition à la Moselle française ou allemande (dont il souligne toutefois la parenté avec certaines parties de la Moselle luxembourgeoise), Batty Weber est loin de faire de la rivière l'emblème de l'indépendance⁹. La même remarque s'impose au sujet de Nikolaus Hein, qu'une plaque commémorative de 1989 qualifie de «Museldichter». Omniprésente dans son œuvre (dont on retient avant tout *Der Verräter*), la Moselle de Hein donne lieu surtout à une réflexion sur le «Grenzlandschicksal»¹⁰, et non à un discours patriotique; dans certains textes comme «Moselsonntag», elle devient même le symbole de l'écoulement du temps et de la vie. Hein est aussi un des seuls, voire le seul chanteur de la Moselle à ne pas avoir écrit de chanson à boire. Quant aux stéréotypes concernant les Mosellans et en particulier leur allégresse bon enfant, il les dénonce – ce qui n'a pas empêché leur persistance dans la mémoire collective.

Plus peut-être encore que les écrivains, ce sont les peintres qui ont aiguisé le regard des Luxembourgeois sur la région mosellane. Le célèbre *Album pittoresque du Grand-Duché de*

Faisant partie de l'*Album pittoresque* de 1857, cette vue de Schengen due à J.-B. Fresez a été reproduite dans *Le Grand-Duché de Luxembourg illustré* et dans *Luxemburg, Land und Volk* de Nicolas Groeving (1867). En 1996, on la trouve aussi sur l'étiquette d'un Riesling «Coteaux de Schengen».



Nikolaus Hein
GERTRUD
Ein Moselroman

Batty Weber songe sans doute à ce tableau de 1930 quand il affirme que Nico Klopp a «découvert» notre Moselle, et en particulier la «cour de Remich»¹⁶. Il est reproduit sur la page de couverture de *Gertrud, ein Moselroman*, texte inachevé de Nikolaus Hein.

Reproduite sur la page de couverture du *Heimatkalendar* de la *Obermosel-Zeitung* en 1927, cette gravure de Nico Klopp est présentée à la fois comme un symbole de l'identité régionale et comme un outil permettant de renforcer la cohésion nationale.

Luxembourg (1857) de Jean-Baptiste Fresez comportait ainsi trois vues de la Moselle dont en particulier une de Schengen, reprise au cours de l'année de «l'affaire du Luxembourg» (1867) dans des ouvrages destinés à promouvoir l'image du Grand-Duché à l'étranger. Joseph Sünner, l'auteur de la fresque décorant la cave coopérative de Wellenstein, Jean-Pierre Beckius et Nico Klopp comptent parmi les peintres mosellans (aux deux sens du terme: originaires de la région et auteurs d'œuvres qui lui sont consacrées) les plus connus. De nombreuses peintures et gravures de Klopp ont été reprises dans les publications les plus diverses à partir des années 1920 et jusqu'à l'époque actuelle. Mieux encore que la littérature, la peinture permet par ailleurs, dans certains cas, d'opérer une articulation entre l'attachement au sol natal et un certain type d'identité nationale, surtout dans

Luxemburger Heimat-Kalender



Jahrgang 1927

Gratiszugabe der *Obermosel-Zeitung*

Druck und Verlag Paul Faber, Grevenmacher.



Gérard, Martin (éd.): Le Canal. Publications mosellanes 11. Schwebsingen [1964].

les pays de langue allemande, où le terme «Heimat» renvoie à la fois au lieu d'origine, à la région, et au «Vaterland». C'est également le cas au Luxembourg, où le sentiment national a été largement tributaire d'un attachement au sol. En commentant une gravure de Klopp reproduite en page de couverture, les responsables du *Heimatkalendar* de 1927 procèdent ainsi à un glissement sémantique entre le premier de ces deux sens du mot «Heimat» et le second, transformant la vue de la Moselle à la fois en symbole de la région mosellane et en emblème de la patrie¹¹. Si une instrumentalisation aussi explicite du paysage n'est plus guère envisageable dans la deuxième moitié du XX^e siècle, il n'en est pas moins vrai que les Mosellans continuent du moins de façon occasionnelle à inscrire leur identité régionale dans un discours sur l'identité nationale, surtout quand il s'agit de remercier les instances gouvernementales des aides apportées à la viticulture. Ainsi un ouvrage édité à l'occasion du 25^e anniversaire de la Vinsmoselle comporte-t-il un «Hommage à Joseph Bech» dans lequel la région mosellane est présentée comme «le noyau» ou comme «un morceau du cœur du pays», ce dont les autres régions seraient «conscientes»¹².

L'inauguration du canal de la Moselle en 1964 a été interprétée comme un pas important dans la construction européenne. On aperçoit Heinrich Lübke, la Grande-Duchesse Charlotte, Charles de Gaulle et, tourné vers l'objectif, Joseph Bech.

Le fleuve lui-même est toutefois devenu, depuis la canalisation, un emblème de la réconciliation franco-germano-luxembourgeoise et, même avant la signature des accords de Schengen (qui ne sont pas dus à l'initiative de la Commission européenne), «l'un des plus puissants symboles de l'Europe unifiée», comme le précise une brochure éditée par l'Office national du tourisme¹³. Si l'inauguration du canal en 1964 en présence de la Grande-Duchesse Charlotte, Charles de Gaulle et Heinrich Lübke devait contribuer à asseoir cette nouvelle symbolique, un certain nombre de Luxembourgeois se sont montrés sceptiques à l'égard de la canalisation, perçue comme la mise à mort d'un paysage «naturel» et idyllique, étroitement lié à une certaine tradition luxembourgeoise, au profit de la technologie et de l'Europe¹⁴. Dans un numéro de 1971 de la revue catholique et conservatrice *Heimat und Mission*, Will Reuland évoque avec nostalgie l'époque à laquelle «la Moselle était un grand ruisseau qui appartenait à tous, mais en particulier aux Mosellans, aux Mosellans luxembourgeois».

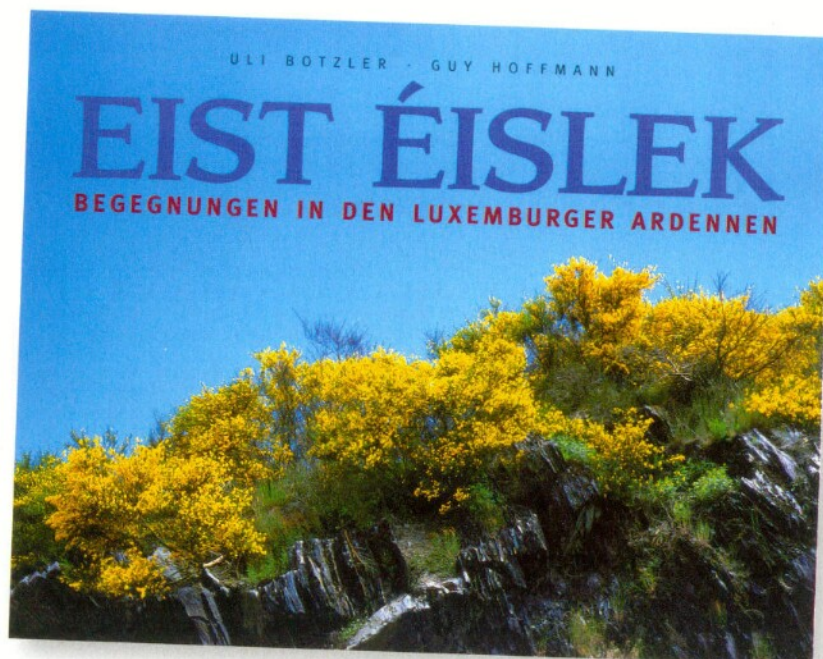
Toujours d'après Reuland, la Moselle devenue «européenne» par sa canalisation, aurait été remplacée, en tant que symbole fédérateur, par le vin et par les vignobles, seuls jugés dignes d'incarner une spécificité luxembourgeoise, du moins dans la région mosellane¹⁵. Même si cet «euroscepticisme» n'est pas partagé par tous, il semble en effet que le fleuve lui-même ne soit plus perçu, à l'heure actuelle, comme un symbole de l'identité nationale. Quand Joseph Groben décide de donner (sans doute par référence à Ausone) le titre *Mosella* à son ouvrage consacré au parcours et à l'histoire du fleuve (qu'il suit depuis sa source dans les Vosges jusqu'à son embouchure à Coblenche), c'est pour souligner son caractère européen (au sens non pas politique mais culturel du terme), ce n'est pas pour inscrire l'Etat luxembourgeois dans l'Histoire universelle. Trait d'union plutôt que ligne de partage dans le discours officiel, la Moselle n'en reste pas moins la rivière frontière par excellence, et le rôle occupé par la région mosellane dans la mémoire collective reste important.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE:

- COLBACH, Joseph: *Eis Musel. La rivière, le vin, les gens* (Photos de Rob KIEFFER). Luxembourg 1998.
- GERGES, Martin (éd.): *La Moselle: son passé, son avenir* (à l'occasion de la sixième fête du vin de Schwebsange). Publications mosellanes 6. Luxembourg 1958.
- GERGES, Martin (éd.): *Lebendige Mosel: Melodien einer Landschaft. Fête du vin Schwebsingen*. Publications mosellanes 8. Luxembourg 1960.
- GERGES, Martin (éd.): *Op der Musel. Eng Auswiel*. Publications mosellanes 9. Luxembourg 1961.
- GERGES, Martin (éd.): *Le Canal* (Textes autographes d'Alphonse AREND e.a., photos de Romain URHAUSEN). Publications mosellanes 11. Schwebsange [1964].
- GROBEN, Joseph: *Die Mosel in Dichtung und Musik*. In: *Nos Cahiers* 2-3 (2002), p. 273-343.
- GROBEN, Joseph: *Mosella. Monographie historique et culturelle*. Luxembourg 2004.
- MEDER, Cornel: *Batty Weber und die Mosel*. In: *Nos Cahiers* 2-3 (2002), p. 363-374.
- THILL, Gérard: *Der Hof Remich in der Malerei: ein nostalgischer Rückblick*. In: *Nos Cahiers* 2-3 (2002), p. 209-241.
- WILHELM, Frank: *Le canton de Remich vu par des écrivains francophones*. In: *Nos Cahiers* 2-3 (2002), p. 251-271.

D'Éislek

EN DÉPIT DE SA SURFACE très limitée, le Luxembourg se divise en deux régions naturelles bien distinctes d'un point de vue géologique: au nord, un massif ancien hercynien qui fait partie du Massif Schisteux Rhénan, et au sud, la marge du Bassin parisien. La caractéristique essentielle de l'«Éislek» (Oesling) par rapport au «Guttland» (Bon Pays) est ainsi le schiste, qui, avec le genêt, constitue un des symboles de la région. Inscrite dans les noms des villages situés à la ligne de partage entre les deux zones (qui se terminent souvent par «scheid»), la délimitation a toujours été évidente aux yeux des agriculteurs, pour qui l'Éislek est une terre inhospitalière qui ignorait pendant longtemps le blé, et qui connaît des températures inférieures à celles du Bon Pays. Or, si la frontière entre l'Oesling et le Bon Pays correspond grosso



Le genêt est un des symboles forts de l'«Éislek», comme le suggère la page de couverture de cette monographie. Il apparaît également à la fin de la pièce de Batty Weber consacrée au «Klëppelkrich», où le berger Michel se fait apporter un bouquet de genêt avant d'être fusillé par les Français...

BOTZLER, ULI: EIST ÉISLEK. RENCONTRES DANS LES ARDENNES LUXEMBOURGEOISES (PHOTOS DE GUY HOFFMANN). LUXEMBOURG 2001.



Photo: Guy Hoffmann, Botzler, Eist Éislek, p. 184

La bande tricolore de la «reine» éphémère du corso fleuri de Wiltz marque la volonté d'inscrire cette fête locale dans un cadre national, tout comme le texte écrit en 1949 par le fondateur Tony Mander: il se clôt sur l'image de la Grande-Duchesse, «fleur» du pays.



L'image que le Luxembourg présentait de lui-même lors des expositions universelles devait à la fois favoriser l'afflux des touristes et légitimer son indépendance politique. Pierre Lamboray, un des peintres les plus connus de paysages ardennais, contribua à l'exposition de 1937 par le tableau *Vallée de l'Our*.

Pierre Lamboray (1882–1962), Vallée de l'Our, 1931. Collection MNHA.

modo à celle, romaine, entre la *Germania Inferior* et la *Belgica Prima* et à celle entre les provinces ecclésiastiques de Cologne et de Trèves, elle n'est pas en adéquation totale avec la division actuelle du pays en différentes unités administratives: les cantons de Clervaux et de Wiltz sont de façon unanime reconnus comme faisant partie de l'Oesling, mais ceux de Vianden, Diekirch et Redange le sont moins¹. Aux yeux des géographes, la région naturelle de l'Oesling se divise par ailleurs en trois sous-régions: le nord dominé par des terres arables situées à une altitude moyenne de 500 mètres, le plateau ardennais découpé ainsi que la zone de contact entre l'Oesling et le Bon Pays. Si les châteaux forts en ruines, perchés sur une colline typique du plateau ardennais découpé, constituent les emblèmes les plus utilisés de l'Oesling, voire du Grand-Duché, les Luxembourgeois confondent, dans d'autres contextes, l'Éislek avec le «Honnséislek», c'est-à-dire la partie la plus septentrionale, conçue comme une *finis terrae*. L'emploi même du terme révèle ainsi la complémentarité et parfois la concurrence entre plusieurs charges mémorielles.

Région boisée (environ 40 % des forêts sur un tiers du territoire) et agricole, en dépit de l'implantation de quelques industries, très touchée par l'exode rural depuis un siècle, l'Éislek a pendant longtemps été considéré comme une contrée arriérée et coupée du monde civilisé («wou d'Welt mat Brieder zougeneelt ass»). Le voyage du paysan ardennais vers Luxembourg-Ville et sa confrontation avec les citadins dont il ne comprend ni la langue (truffée d'expressions françaises) ni le mode de vie apparaît ainsi déjà dans le *Marienkalender* de 1897². Toutefois, dès la fin du XIX^e siècle, le développement du réseau ferroviaire et la parution des premiers guides touristiques avaient rendu accessibles aux visiteurs friands de ruines des localités comme Esch-sur-Sûre, Clervaux et Vianden. Dotées de sociétés d'embellissement ou d'«association[s] pour la stimulation du tourisme et la promo-



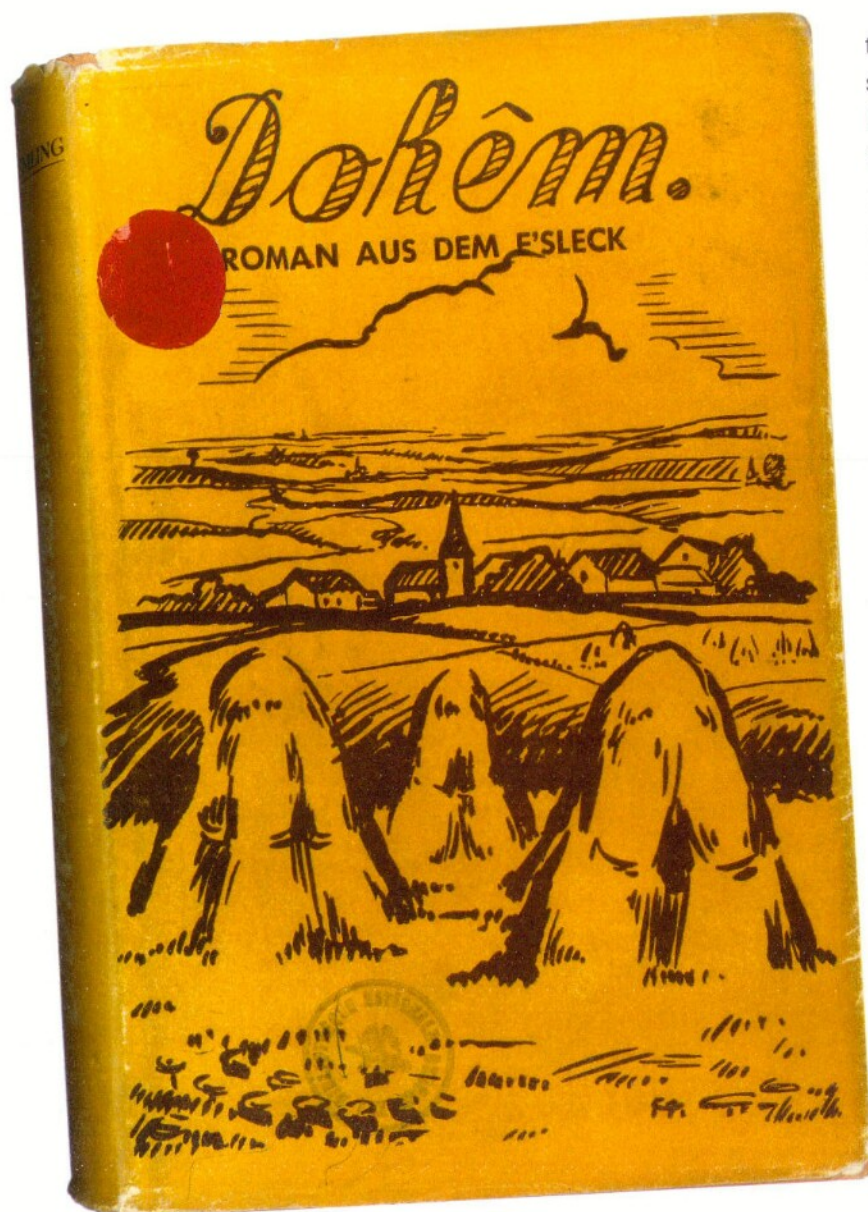
Office des Timbres



Oesling, Ardenner Heimatblätter (septembre-octobre 1938)

Vecteur essentiel de la représentation qu'un Etat entend donner de lui-même, ce timbre-poste représentant Bourscheid-Moulin fait du Luxembourg un pays qui offre aux touristes un patrimoine historique et naturel, ainsi que des loisirs.

Comportant des sections locales dans d'autres régions du pays et notamment dans la capitale, l'«Éislekverein» se proposait avant tout d'œuvrer pour la promotion touristique et culturelle de la région, en particulier par la mise en évidence de ses paysages, de son patrimoine historique et de sa culture.



La jaquette du roman de Ferd. Gremling, *Dohêm. Roman aus dem E'sleck* (un des premiers, en 1948, à être écrits en luxembourgeois) présente l'image stéréotypée du village ardennais. L'auteur souhaitait, d'après ses propres mots, «*der Hêmecht an hirer Sprôch e Stê sätzen*», (p. 8).

tion du commerce et de l'industrie» (Vianden), ces villes se disputaient le titre de «perle des Ardennes» tout en insistant sur la pureté de leur air et la beauté de leurs forêts, les Alpes représentant le modèle inégalable du paysage pittoresque, parfois sublime. Vianden devient ainsi, en 1903 sous la plume de Theodor Bassing, une «Suisse en miniature»³ et le *Guide illustré de Clervaux et de ses environs* publié par le Touring-Club précise fièrement que le centre de tourisme se situe à «360-540 mètres» d'altitude et qu'il se prête à des «cures d'air»⁴. Si de tels propos prêtent à sourire aujourd'hui, l'Oesling n'en est pas moins demeuré la région favorite des randonneurs et vacanciers luxembourgeois ou étrangers. Entouré de forêts et de champs, le village ardennais incarne la présence, dans la société moderne, d'un monde révolu, censé être plus sain, plus naturel et plus reposant. Renvoyant, suivant le procédé de la *pars pro toto*, au monde rural dans son ensemble, il ne fait jamais défaut dans les ouvrages destinés aux touristes⁵ qui privilégient pourtant les cités ardennaises et les parcs naturels de l'Our et de la Sûre par rapport à l'extrême nord. Ce phénomène est ancien. En 1844, le Chevalier L'Evêque de la Basse Moûturie, auteur du premier et d'un des plus importants ouvrages sur le Luxembourg dus à un étranger, entend «faire grâce» à ses lecteurs de «la description des contrées agrestes dont se composent les cantons de Wiltz et de Clervaux»⁶. Victor Joly, journaliste belge auteur du volume *Les Ardennes* (1857), n'alla pas au-delà de Bourscheid et Esch-sur-Sûre... C'est en faisant occasionnellement allusion à de tels propos qui les transforment en «mal-aimés du nord»⁷ que l'association «De Cliärrwer Kanton»

milite depuis 1979 pour un meilleur équilibre nord-sud. La revue du même nom et l'exposition *De Kanton Cliärref – E schéint Stéck Letzebuerg* (été 1991) ont fait mieux connaître les disparités régionales et les problèmes démographiques qui touchent les cantons du nord, mais aussi l'Offensive des Ardennes, le «Klëppelkrich», les spécificités de l'agriculture régionale ainsi que l'histoire locale. Il ne s'agit ni de la première ni de la seule association pour la défense de l'Oesling. Peu porté sur des questions d'équilibre économique, l'«E'slekverein» a ainsi été fondé le 27 mars 1938 sous l'impulsion d'Evy Friedrich.

Reposant sur l'attachement aux paysages typiques et sur le souvenir de certains travaux traditionnels disparus (dont l'écorçage), alimentée par la charge mémorielle du «Klëppelkrich» et de l'Offensive des Ardennes, justifiée parfois par des références à la mer dévonienne qui recouvrait encore le Bon

Pays alors que l'Oesling en émergeait déjà, la forte conscience régionale des «Éisleker» s'est, dans certains cas, mise au service d'un discours patriotique, voire nationaliste⁸. Récurrent également dans les pays voisins, ce passage du niveau local au niveau régional a aussi été instrumentalisé par des non-résidents engagés d'une manière ou d'une autre dans la construction d'une identité collective.

Peu de paysages du Grand-Duché ont suscité autant de spéculations empreintes d'un déterminisme géographique (et parfois racial). Dans son *Essai de psychologie du peuple luxembourgeois*, Nicolas Ries présente ainsi la «nature ingrate et avare» des «montagnes sauvages de l'Ösling» comme l'origine de l'opiniâtreté et de la ruse de ses habitants, ainsi que de leur refus de toute contrainte⁹. À l'inverse, les prétendues qualités des Ardennais sont souvent projetées sur les paysages. Tant dans des textes dus à des Ardennais que dans des écrits patriotiques dus à des résidents d'autres régions, le schiste devient ainsi l'emblème de la ténacité, de la fierté et, surtout, d'une véracité et d'une authenticité qui sont toujours associées au «Klëppelkrich» et au «Mir kënnen nët léien». Dans le préambule de la monographie des *Cahiers luxembourgeois* consacrée aux «Harmonies ardennaises» (1929), on lit la phrase «Un paysage ne ment pas», insérée dans une réflexion sur le paysage et la constitution psychique de ses habitants¹⁰. Le chêne, autre élément du paysage ardennais, devient à son tour le symbole d'une ténacité, voire d'une capacité de résistance face à des tempêtes elles aussi métaphoriques. À titre d'exemple, on pourrait citer le *Eislécker Hèmechtslidd* de Hary Godefroid, qui s'ouvre sur l'évocation des «montagnes» et des chênes et qui se termine sur la fidélité des Ardennais à la patrie et à la monarchie¹¹. Publiés dans la revue pédagogique *Morgenglocken*, les vers de F. Binsfeld font à leur tour du paysage ardennais le garant de l'esprit de résistance:

«Op stolze Biérger dauschen d'Eechen
den Himmel kennt hîrt wuchtegt Lid
Kê Sturm kann oprecht Männer brêchen
Kên Zôe schleift an d'rengt Gemitt»¹².

À l'époque de l'entre-deux-guerres et en particulier à travers une lecture nationaliste du «Klëppelkrich», les paysans ardennais apparaissent ainsi souvent comme des Luxembourgeois archétypaux.

Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale et surtout depuis la naissance de la CECA, ensuite de la CE et de l'UE, les Ardennes ne sont plus guère convoquées pour donner une forme sensible au patriotisme luxembourgeois. Certes, en 1987 naît l'éphémère «Éisleker Fräiheitsbewegung» (Mouvement de libération de l'Oesling), qui s'inscrit dans le courant de l'extrême droite et qui allie un programme anti-européen et nationaliste à un discours écologiste axé sur la protection des paysages ardennais et la défense de la paysannerie. D'une manière générale, l'identité régionale participe toutefois d'un mouvement transfrontalier et européen, fondé sur la mémoire commune du «Klëppelkrich» mais aussi sur des considérations géologiques concernant le rapport entre les Ardennes belges et françaises, l'Eifel et l'Éislek¹³. On notera que la première association régionale européenne fut la «Fédération européenne pour l'Eifel et les Ardennes», créée en 1955, et dont le maire de Clervaux, Georges Wagner, assura la présidence pendant un certain temps. L'association érigea en particulier un monument européen à Lieler-Ouren, à la frontière belgo-germano-luxembourgeoise. Notons qu'il ne s'agit pas, à proprement parler, d'une innovation: à l'époque de l'entre-deux-guerres, la Société des écrivains ardennais opposait au nationalisme montant un régionalisme fondé sur l'amour d'un paysage débordant sur plusieurs pays. C'est aussi cet attachement au paysage ardennais, compris comme une entité géographique autonome, qui s'exprime dans les albums photographiques les plus récents, dus souvent à des résidents ou à des ressortissants de l'Oesling. «Dieses mein Ösling ist nicht eine Landschaft», écrit Nic Weber, «es ist ein in sich abgeschlossenes Land in europäischer Region»¹⁴.

Publié en l'an 2000 par le ministère de la Culture et le Service des Sites et Monuments Nationaux, l'ouvrage à vocation commémorative *Millenium – Lieux de mémoire et d'avenir* comporte un chapitre consacré exclusivement aux «paysages culturels», c'est-à-dire à des photographies de champs, de forêts et d'enclos¹⁵. De façon symptomatique, il s'agit du chapitre consacré au canton de Wiltz, comme si, à l'époque contemporaine, ce canton et peut-être l'Éislek dans son ensemble cristallisaient ce que l'on considère comme les richesses paysagères et naturelles du Grand-Duché.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE:

BACK, Jean (éd.): Liewen am Éislek / La vie des hommes dans la région ardennaise. Luxembourg / Dudelange 1989.

BOTZLER, Uli: Eist Éislek. Rencontres dans les Ardennes luxembourgeoises (Photos de Guy HOFFMANN). Luxembourg 2001.

De Cliärrwer Kanton (1979 jusqu'à aujourd'hui).

FRIEDRICH, Evy (éd.): Oesling. Ardenner Heimatblätter. Luxembourg 1938.

KIEFFER, Rob (éd.): Oesling: les Ardennes luxembourgeoises / Die Luxemburger Ardennen. Monographies du Grand-Duché de Luxembourg, vol. 4. Luxembourg 1995.

Nos Cahiers 21/2-3 (2000).

STORONI, Alex: Les paysages du Luxembourg. In: Le Luxembourg au tournant du siècle et du millénaire. Ed. TRAUSSCH, Gilbert. Luxembourg 1999, p. 59-77.

De Minett

LA DECOUVERTE, à la fin de la première moitié du XIX^e siècle, d'un important gisement de minerai de fer transforma de façon irréversible la physionomie du sud-ouest du Luxembourg. C'est aussi à cette découverte que la région doit son nom – qui lui est resté après la fermeture de la dernière mine luxembourgeoise (1981) et la mise hors service du dernier haut-fourneau (1997): le mot «minette», «petite mine», renvoie à la faible teneur en fer du minerai luxembourgeois. L'acquisition des brevets Thomas-Gilchrist en 1879 (permettant d'isoler le phosphore contenu dans le fer) et la fusion, en 1911, entre les trois sociétés sidérurgiques à capitaux luxembourgeois (qui aboutit à l'ARBED) jouent un rôle central dans le développement de la sidérurgie luxembourgeoise. Toutefois, les exploitations minières furent abandonnées suite à la grande crise de 1976-1979

et, bénéficiant d'importants subsides de l'Etat, l'ARBED misa essentiellement sur la filière électrique. En 2002, elle fusionna avec deux autres groupes sidérurgiques européens pour donner naissance au groupe ARCELOR, depuis peu Arcelor-Mittal. Si certaines communes du bassin minier restent très marquées par une industrie désormais diversifiée, d'autres ont connu une importante tertiarisation. Considérée par d'aucuns comme la région la plus dynamique du pays, la partie méridionale du Luxembourg a aussi été marquée, depuis la fin du XIX^e siècle, par l'immigration étrangère (italienne, ensuite portugaise). Elle est par ailleurs indissociable de la naissance du mouvement ouvrier et de la culture alternative, représentée entre autres par la «Kulturfabrik» d'Esch-sur-Alzette.

Photo: J.-P. Conrardy, publiée dans MARQUET, Ed: Leit aus Eisen. Esch/Alzette 2005.



Comme le suggère ce char faisant partie, en 1957, du défilé pour le cinquantenaire de la ville de Dudelange (appelée la «Forge du sud»), l'ARBED et la sidérurgie constituaient jusqu'à une date récente des mythes fédérateurs essentiels qui sont à l'origine de l'identité régionale des «Minettsdäpp».



Face au patrimoine de l'Oesling, les usines du sud incarnent – comme sur ce dessin de la revue *Morgenglocken* – la modernité et la prospérité. En ce sens, elles sont «en Edelstén an der Letzeburger Kro'n»¹¹.

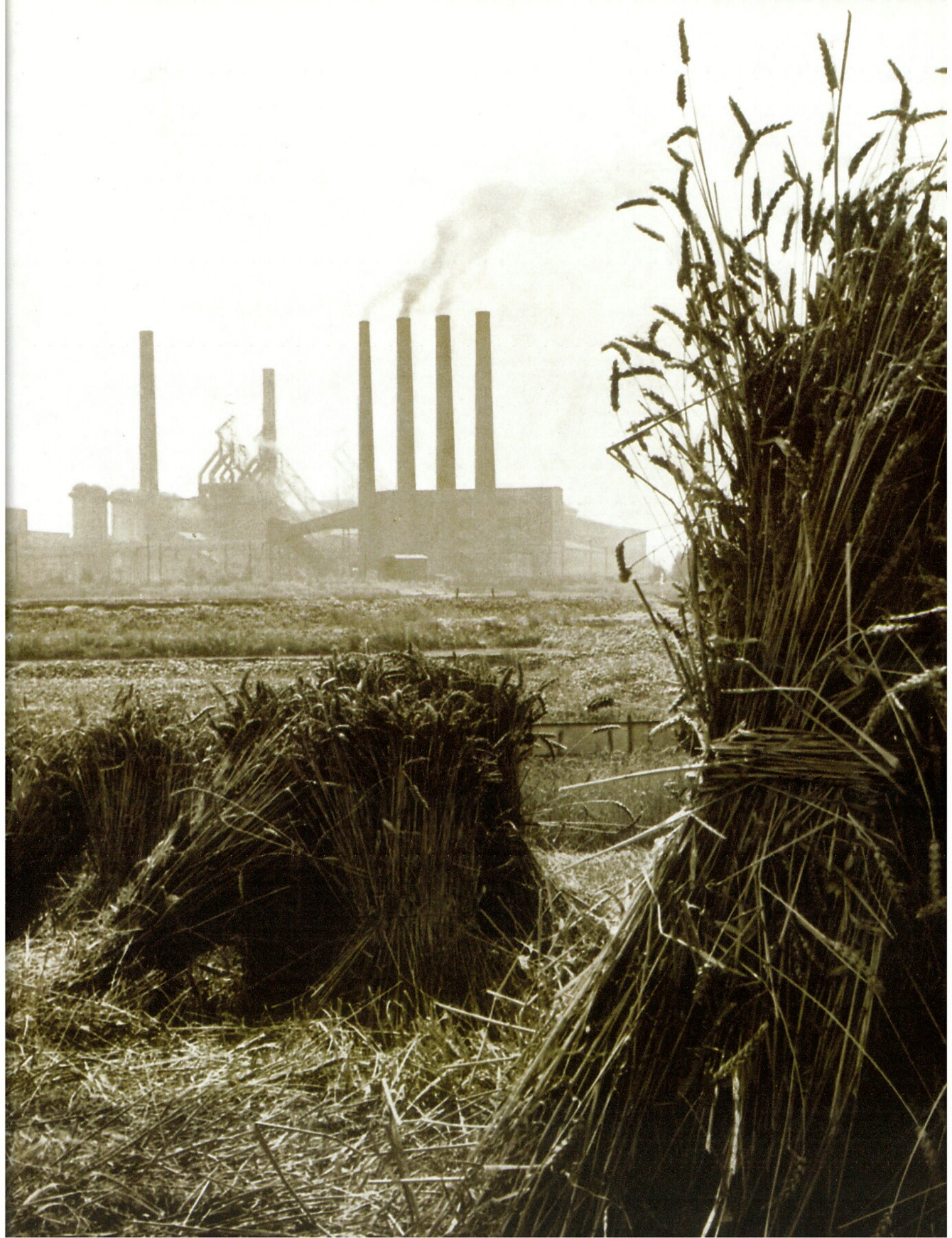
Dans la mémoire collective, le bassin minier est lié étroitement au caractère prétendument spécifique de ses habitants, les «Minettsdäpp». L'origine précise du nom est contestée; il semble toutefois qu'il soit dû à l'expression allemande «Du bist ein Depp!» que les mineurs polonais (silésiens, précisent certains) auraient utilisée face à leurs collègues luxembourgeois. Compris comme un pluriel du mot luxembourgeois «Dapp», le mot aurait connu un changement sémantique d'ordre axiologique, exprimant une forme de fierté de la part des habitants du sud, très attachés à la sidérurgie. Au cortège organisé à l'occasion du cinquantenaire de la ville de Rumelange participaient ainsi des enfants déguisés en toupies, et en 1995, une importante association œuvrant pour la défense du bassin minier choisit de s'appeler «Minettsdapp Kultur am Süden asbl». D'après l'opinion commune (y compris celle des concernés), les «Minettsdäpp» se caractérisent par leur franc-parler quelque peu rude («vun der Long op d'Zong»), indissociable d'un accent local particulier, ainsi que par une certaine ténacité. Alors que les Mosellans et les habitants de l'Oesling ont parfois été représentés comme des Luxembourgeois archétypaux en raison de leur attachement à la terre, ce n'est pas le cas des «Minetter».

Jusqu'à une date très récente, la fumée des cheminées a incarné, aux yeux de l'ensemble de la population luxembourgeoise, la naissance de la prospérité, le développement de l'industrie sidérurgique comptant parmi les mythes fondateurs indispensables à la création d'une identité collective. En particulier dans les ouvrages à caractère pédagogique, mais aussi lors des célébrations au cours desquelles l'identité régionale doit s'articuler avec l'identité nationale, le bassin minier est ainsi quasiment réduit à l'image de l'usine. A l'inverse, c'est toujours

à travers l'exemple du bassin minier que l'on présente, dans les cours de «connaissance du milieu local», l'industrie luxembourgeoise, alors que des industries sont implantées dans d'autres régions. L'ouvrage publié à l'occasion de l'exposition *Esch-sur-Alzette: du village à la ville industrielle*, organisée dans le cadre du 150^e anniversaire de l'Indépendance, souligne l'existence d'une sidérurgie préindustrielle en dehors du bassin minier, ainsi que la modernité des usines de Dommeldange et d'Eich, mais dans son avant-propos, le député-maire Jos Brebsom n'en insiste pas moins sur le rôle que l'industrie sidérurgique a joué dans le développement du Luxembourg depuis 1839¹. Dans de nombreux discours, mais également dans des ouvrages à vocation pédagogique, le bassin minier incarne aussi l'acharnement au travail, valeur compatible avec celles du reste de la population luxembourgeoise, pendant longtemps méfiante à l'égard du développement industriel et de l'émergence des mouvements ouvriers². Même dans le roman paysan *Auf der Wasserscheide* de Jacques Kintzelé, la fumée des usines sidérurgiques devient «das Wahrzeichen [der] Heimat» dans la mesure où elle renvoie au travail des hommes³. C'est peut-être aussi dans le but de lutter contre les idées reçues et de nuancer la réduction du bassin minier au phénomène de l'industrialisation que divers guides touristiques et albums photographiques ont insisté sur la beauté des paysages du sud et sur la complémentarité entre l'industrie et le secteur agricole.

Plutôt qu'une synthèse entre deux mondes ou deux paysages, les tableaux de Harry Rabinger représentent une nature profondément marquée par le phénomène de l'industrialisation et qui doit sa beauté essentiellement au style expressionniste. Dans un entretien accordé au journal illustré *A-Z*, le peintre reconnu en janvier 1935 l'influence que la ville d'Esch, le paysage du bassin minier et le contact avec ses habitants eurent sur son art. C'est lui qui réalisa la toile monumentale *Terre Rouge*, destinée à affirmer la prospérité du Grand-Duché lors de l'exposition universelle de Paris en 1937. Si, au début de sa carrière, Rabinger a été attaqué par nombre de critiques, il s'est vu transformé, à la fin des années trente, en peintre attiré des

Selon Carlo Hemmer, ►
cette photo de Marcel Schroeder
reproduite dans *Terres Rouges* (1961)
symbolise «de façon saisissante
la vie économique du Bassin Minier
luxembourgeois où l'éclosion de l'industrie
n'a pas empêché l'agriculture
de rester vivante et prospère».





Réalisée pour l'exposition universelle de 1937, la fresque de Harry Rabinger intitulée *Terre Rouge* est une vision très personnelle de la ville d'Esch. Comme la nature, celle-ci semble éclipsée par l'usine sidérurgique qui monopolise l'attention sans que les fumées empêchent de voir des coins du ciel.

RABINGER, Harry: Terres Rouges. Lycée de garçons, Esch/Alzette

beautés paysagères du Luxembourg. Après la Seconde Guerre mondiale, les habitants du sud semblent avoir vu en lui le peintre des terres rouges. Dans *De Biergmännchen*, Marcel Entringer (alias Mackes) juge en 1952 que la seule toile intitulée *Terre Rouge* aurait suffi pour lier à tout jamais le nom de Rabinger au bassin minier⁴. Cette œuvre a d'ailleurs été restaurée en 1996 pour être installée dans la cantine du Lycée de garçons d'Esch – dont elle avait décoré le hall d'entrée jusqu'en 1965⁵.

Ce que Rabinger a réalisé dans le domaine de la peinture, Nikolaus Welter l'a fait, d'une certaine façon, dans celui de la poésie – même si son recueil *Hochofen* (1913) n'a pas connu de renaissance semblable à celle de la toile *Terre Rouge*. Ses vers consacrés au travail incessant des forges du sud sont cités dans de nombreuses publications de l'époque de l'entre-deux-guerres, souvent destinées à mettre l'identité régionale au service de l'identité nationale⁶. Dans ce contexte, l'utilisation

de la scorie de Thomas par les paysans ardennais a été un élément important, car elle symbolisait la cohésion sociale. L'inspecteur de l'école primaire Paul Staar, qui, à l'époque de l'entre-deux-guerres, entendait mettre le «Heimatgefühl» au centre de sa pédagogie, y fait allusion sur fond de vers weltériens, comparant la fumée des usines au nuage qui aurait guidé les Hébreux vers Canaan⁷. Le recueil *Galgebierreg* de Tony Hurst, dont la première partie date de 1939, est certes moins connu que les poèmes de Welter, mais il incarne aussi la volonté d'articulation entre la «petite» et la «grande» patrie dans la mesure où il établit un rapport explicite entre l'indépendance nationale et la découverte des gisements de fer. Des extraits du recueil de l'ingénieur Paul Palgen, *La Pourpre sur les crassiers* (1931), furent réédités dans la «Lëtzeburger Bibliothék» en 1994, et certains vers sont repris dans une brochure destinée à présenter les projets concernant la friche de Belval⁸. Alors que d'autres régions du pays (la Moselle et les Ardennes) ne sont plus guère présentes dans la littérature contemporaine, le brassage culturel et le monde en continuelle transformation du bassin minier ont inspiré au cours des dernières décennies de nombreux écrivains luxembourgeois ayant des liens personnels avec la région, dont notamment Fernand Barnich, Jean Portante, Guy Rewenig et Nico Helming. Loin de poursuivre le discours parfois patriotique de l'époque de l'entre-deux-guerres, ils substituent, dans le cas de Portante, une mémoire minoritaire (celle des immigrés italiens) aux légendes fondatrices, tout en abordant le problème délicat de l'identité régionale.

La volonté de conserver les traces du passé au cœur même du monde présent ne date pas de la disparition des usines, quel que soit l'impact de ces démolitions au caractère parfois théâtral. C'est en 1973 que des amis du chemin de fer décidèrent de redonner vie au Fond de Gras. Quant à l'idée de créer, dans l'ancienne concession Walert de Rumelange, un Musée des mines (inauguré en 1973 et agrandi depuis), elle était due aux anciens mineurs, soutenus par les autorités communales et par l'Etat. Depuis les années 1990, ce sont surtout le site de Belval et les hauts-fourneaux A et B que l'on trouve au centre des débats. Pour le gouvernement, il s'agit de concilier le passé et l'avenir, d'intégrer un lieu devenu commémoratif dans un plan d'aménagement qui aura une influence déterminante sur l'image du pays. Un tel projet n'est pas exempt d'obstacles ni d'embûches. Les responsables sont confrontés à la charge mémorielle d'une région industrielle qui connote aussi la pollution, la dégradation de la nature, voire un certain type de pauvreté ou de délinquance. Quant à l'architecture des villes et aux anciens logements des ouvriers, ils permettent de comprendre toute l'ambiguïté que comporte la notion même



L'ouvrage *De Galgebierreg*, dont la première partie parut en 1939, se présente à la fois comme un hommage à l'homme qui découvrit le minerai à Esch en 1838 et comme une contribution à la célébration du 100^e anniversaire de l'Indépendance. Cette linographie d'Albert Kaiser le souligne.

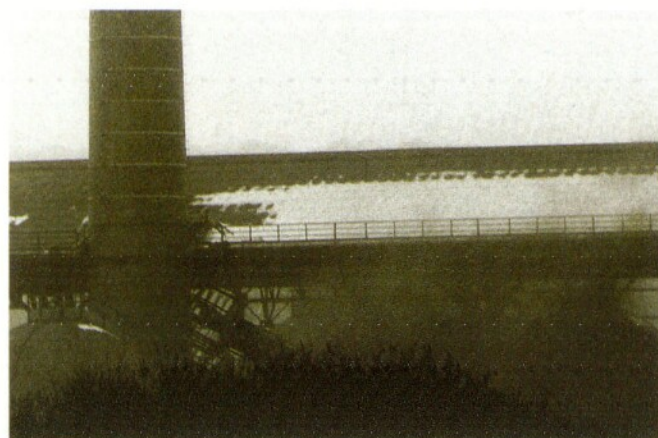
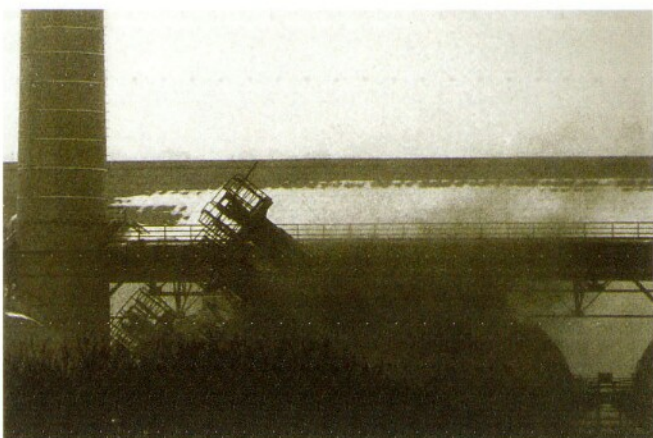
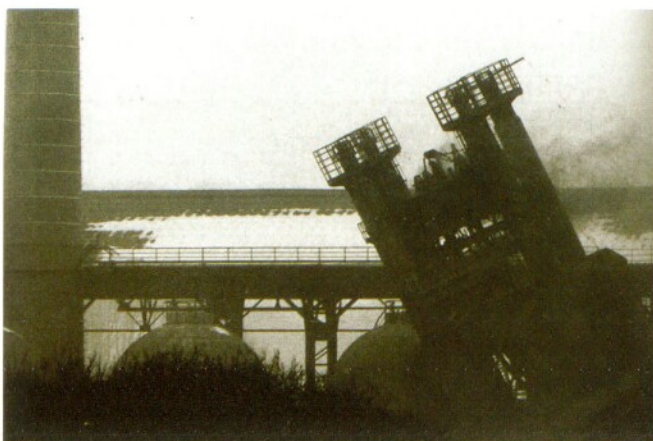


Photo: Ed. Luciani, publiée dans KETTER, Rolph / BACK, Jean (éds.): Liewen am Minett. Luxembourg 1986.

Le dynamitage des hauts-fourneaux (ici à Dudelange en 1986) a été compris par les anciens ouvriers comme une mise à mort du passé. Nico Helminger l'a suggéré dans *Miss Minett*: «D'héichiewen sprengen se ewech an d'kamäiner, 25 kilo dinnamitt a fort mat der vergaangenheet» (p. 33).

de mémoire collective: la «Petite Italie» de Dudelange, où se côtoient des immigrés de différentes nationalités, constitue ainsi un lieu de mémoires multiples et parfois concurrentes⁹.

Le bassin minier est, selon l'expression de Jean Portante, un «pays qui a perdu son nom»¹⁰. Les anciennes mines se couvrent d'espèces végétales parfois rares, et les jeunes affluent désormais sur le site de Belval pour assister à des concerts (et bientôt pour y suivre des cours...). Alors même que les stèles, les monuments commémoratifs et les recherches historiques se multiplient, la région est à la recherche d'une nouvelle identité.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE:

100 Joer Esch: 1906-2006. Luxembourg 2005.

ALMEIDA, Paula: Eise Minett. Le sud du Luxembourg – le pays des terres rouges (Photos de Guy HOFFMANN). Luxembourg 2002.

Esch-sur-Alzette, du village à la ville industrielle. Art et révolution industrielle au pays de la terre rouge. Esch/Alzette 1989.

HARY, Arthur (éd.): Erzland. Das Buch der Geschehnisse und Geschichte der Minettsggend. Luxembourg 1917.

HELMINGER, Nico: Miss Minett. Echternach 1993.

KETTER, Rolph / BACK, Jean (éds.): Liewen am Minett / La Vie des hommes dans la région du Bassin Minier. Luxembourg 1986.

MAROLDT, Ed: Mythos Esch. Fragmente 1950-1962. Esch/Alzette 2004.

MAROLDT, Ed: Leit aus Eisen. Petit illustré de la sidérurgie luxembourgeoise / Magiciens du fer. Reise in die Stahlwelt Luxemburgs in 350 Bildern. Esch/Alzette 2005.

PALGEN, Paul: Choix de poèmes. Lëtzebuerger Bibliothék 5. Luxembourg 1994.

PORTANTE, Jean: Mrs Haroy ou la mémoire de la baleine. Roman. Echternach 1993.

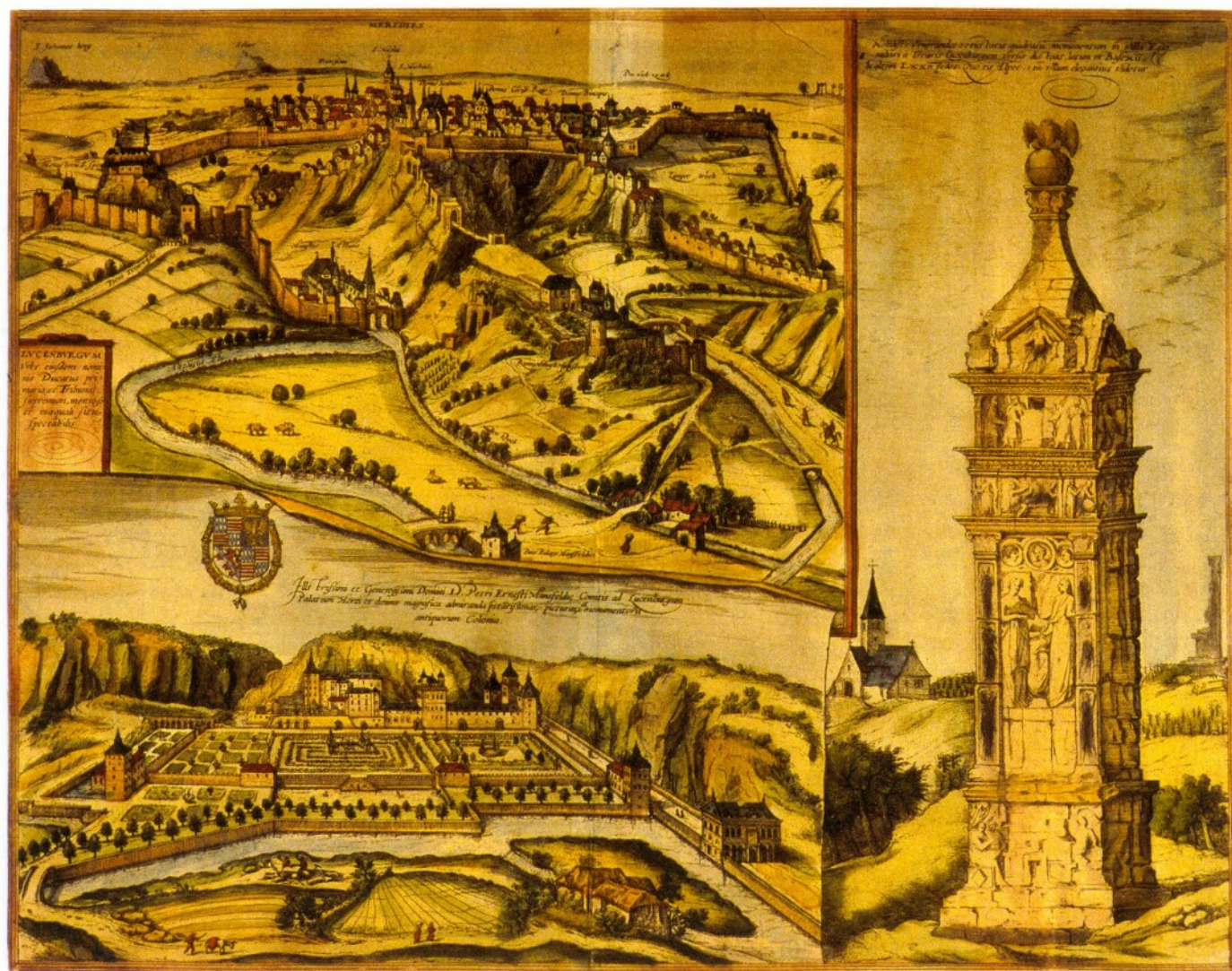
REWENIG, Nico: Eisefrësser. E Kaméidisték. Echternach 1994.

REWENIG, Nico: Mass mat dräi Hären. Roman. Echternach 1989.

WELTER, Nikolaus: Hochofen. Luxembourg 1917.

WILHELM, Frank: Le bassin minier luxembourgeois vu par des écrivains francophones, tiré à part de Galerie 17/1 (1999), p. 89-158.

La silhouette de la ville



Archives MHL

La «mère» de toutes les représentations de Luxembourg. Editée par Georg Braun et Frans Hogenberg en 1598, cette gravure sur cuivre associe à la vue panoramique de la ville deux autres attractions «touristiques» de la région, à savoir le château de Mansfeld et la colonne romaine d'Igel.

QUAND l'UNESCO inscrit en 1994 «les vieux quartiers et les fortifications» de la ville de Luxembourg sur la liste du patrimoine mondial, elle donne comme justification les «vestiges impressionnants [dans] un environnement naturel saisissant»¹.

La zone protégée englobe alors la majeure partie de la vieille ville, mais elle écarte la vallée de la Pétrusse ou encore le Pfaffenthal et ses hauteurs qui pourtant présentent des perspectives non moins spectaculaires. A lire les rapports de l'UNESCO, on se rend compte que les gardiens du patrimoine mondial, comme bien des visiteurs avant eux, ont été impressionnés par la silhouette de la ville vue de l'est². Ils en viennent à oublier d'autres points de vue possibles. Mais faut-il s'en étonner? Quiconque se place en face du rocher du Bock est facilement émerveillé par ce paysage urbain, plein de contrastes,

qui a été dessiné, peint, gravé, photographié, reproduit, diffusé... au point de s'inscrire de façon indélébile dans la mémoire collective du lieu.

Les premiers à avoir «immortalisé» cette vision de la ville ont été le géographe Georg Braun et le graveur Frans Hogenberg, qui, entre 1572 et 1617 à Cologne, ont publié un vaste ouvrage intitulé *Civitates Orbis Terrarum*, contenant parmi des centaines d'autres représentations urbaines une vue panoramique de Luxembourg³. La Renaissance a répandu la représentation des silhouettes urbaines. Or la topographie accidentée de Luxembourg se prête particulièrement bien à une telle forme de figuration. La gravure de Braun et Hogenberg



Le rocher du Bock et la vieille ville. Quelques exemples de supports qui contribuent à la diffusion de cette image emblématique de Luxembourg: livre scolaire, revue d'association et *Luxemburger Marienkalender*.

Archives MHVL

obéit aux conventions artistiques de son temps. Plutôt que d'être une reproduction exacte de la réalité, elle reflète l'image que les hommes de la Renaissance se font de la ville idéale. La vue panoramique de Braun et Hogenberg connaîtra une belle fortune et servira de modèle à d'autres graveurs et éditeurs qui la copieront avec plus ou moins de fidélité jusqu'au début du XIX^e siècle⁴. Même les rares peintres qui ont pris Luxembourg comme motif choisissent de représenter la silhouette classique de la ville, vue à partir du plateau du Fetschenhof. Après la prise de la forteresse par les Français en 1684, Frans Van der Meulen, le peintre des conquêtes de Louis XIV, exécute deux tableaux du siège. La première toile correspond à la manière habituelle de l'artiste de représenter le front d'attaque principal, en l'occurrence la face nord de la ville. Le deuxième tableau adopte le point de vue classique de Braun et Hogenberg, plaçant



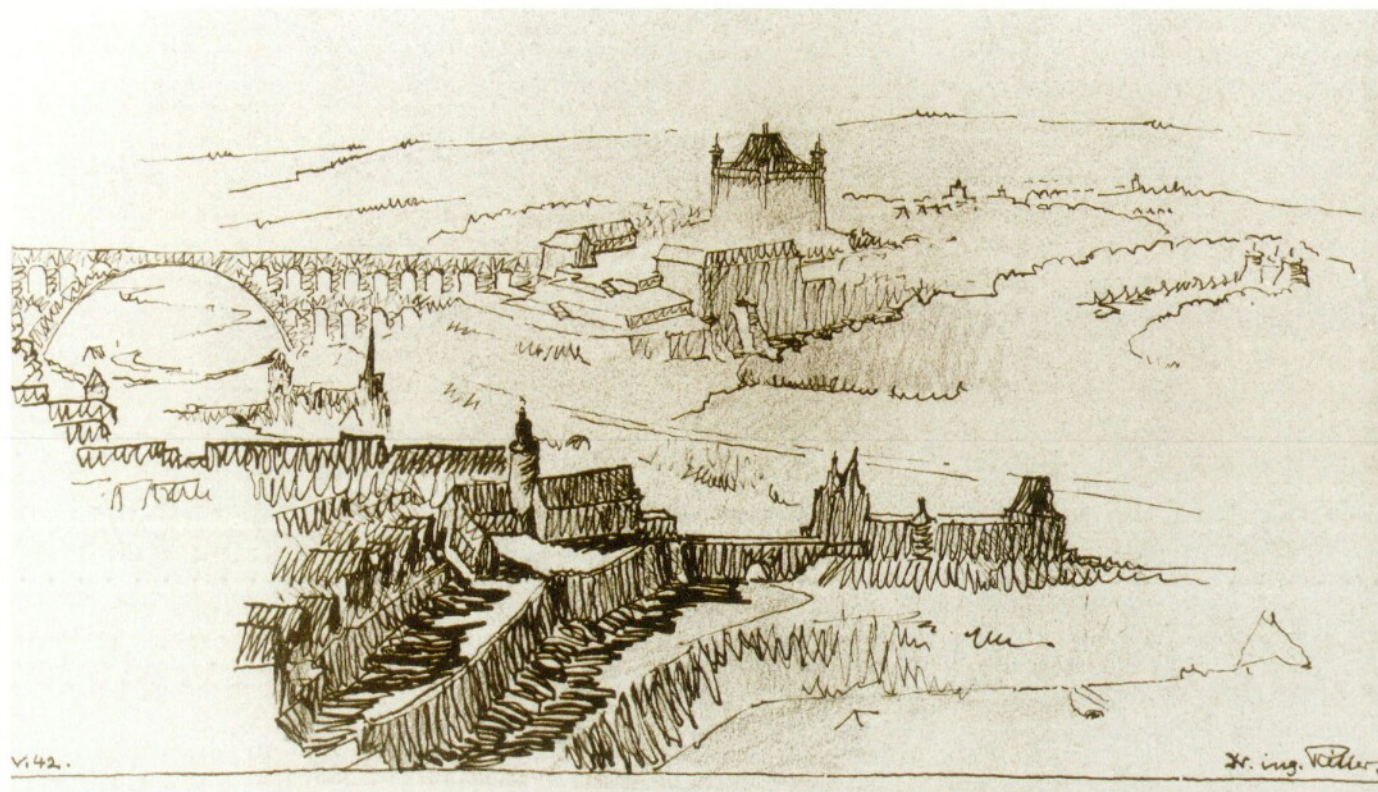
Dernier billet luxembourgeois de cent francs en cours avant l'introduction de l'euro. Manipulée tous les jours, la monnaie imprime inconsciemment l'image d'une ville aux décors exclusivement historiques dans la mémoire collective.



le Bock dans l'axe principal⁵. De même, Alexandre-Jean Noël (1752-1834) ou encore Jean-Baptiste Fresez (1800-1867) restent tributaires de la tradition initiée au XVI^e siècle, en réalisant leurs vues de Luxembourg «prises des hauteurs de Clausen»⁶. Quand les premiers photographes commencent à travailler après le démantèlement des fortifications, ils gardent les mêmes réflexes en tournant leurs objectifs vers l'église Saint-Michel et vers la Corniche qu'on surnommait bientôt «le Balcon de l'Europe». Avec les progrès de la photographie et de l'imprimerie, la silhouette de la vieille ville se retrouve à des milliers d'exemplaires sur les cartes postales et les couvertures de revues. Multipliée d'innombrables fois, cette vue s'impose alors comme image emblématique de la ville de Luxembourg.

Cependant, à partir de la fin du XIX^e siècle, Luxembourg subit de profondes mutations. La création d'un Etat national et l'industrialisation ne manquent pas de laisser des traces dans

Une vue concurrente et attrayante de la ville: la vallée de la Pétrusse avec le pont Adolphe et la cathédrale. Publicité de la compagnie aérienne luxembourgeoise Luxair (cœur de l'Europe – cœur de la ville) pour la présidence 2005.

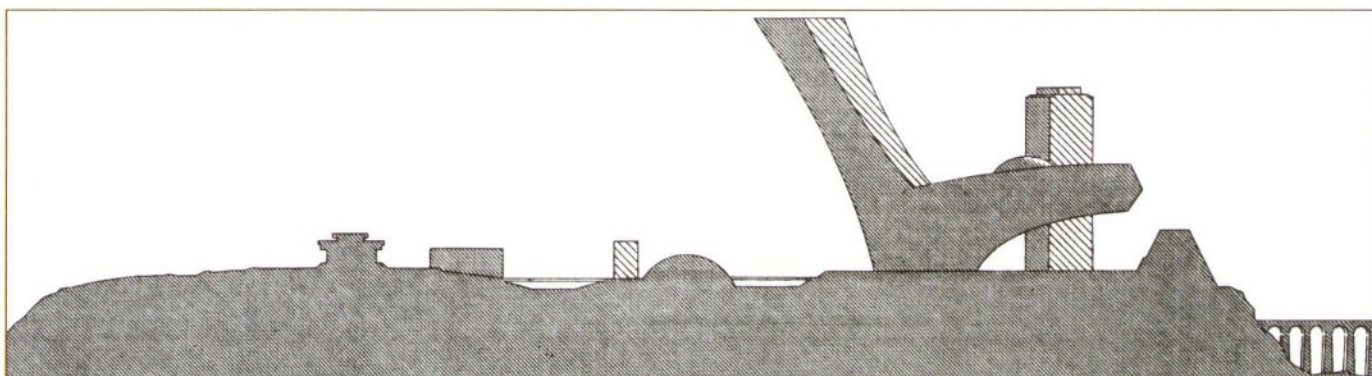
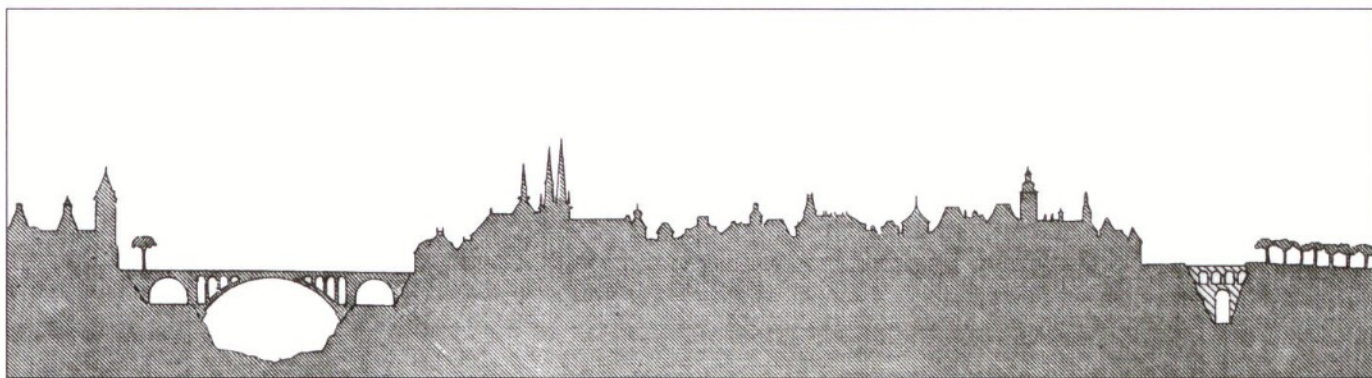


La vision de l'occupant. L'urbaniste allemand Hubert Ritter veut remodeler la silhouette de Luxembourg en construisant un pont sur l'Alzette et un gigantesque édifice pour les cérémonies du régime nazi sur le plateau du Kirchberg.

la silhouette de la ville. De nouveaux quartiers naissent autour du noyau historique. L'achèvement du pont Adolphe en 1903 permet l'urbanisation du plateau Bourbon dont l'axe principal est une avenue prestigieuse à laquelle les pouvoirs publics veulent donner un caractère monumental. Visible de toutes parts, le promontoire au-dessus de la vallée de la Pétrusse s'avère être un emplacement particulièrement sensible. Le ministre d'Etat, Paul Eyschen, y réclame l'érection d'un édifice qui « fasse impression » afin que « dans l'image de la ville, telle qu'elle se formera dans l'esprit de tous les étrangers, ce sera cet établissement-là qui frappera »⁷. La construction du siège de la Caisse d'Epargne, dont le programme architectural historiciste symbolise la réussite économique du pays, répond à ce souhait. La tour haute de plus de quarante mètres constitue un signe fort dans le paysage urbain. Elle introduit une nouvelle

marque dans un ciel jusqu'alors dominé par les clochers d'églises. La silhouette formée par le bâtiment de la Caisse d'Epargne et le pont Adolphe enjambant la vallée de la Pétrusse allie la modernité de l'architecture et le pittoresque du site tout en témoignant de la prospérité du Grand-Duché. Reproduite sur les cartes postales et les plans touristiques de la Belle Epoque, cette image devient la nouvelle carte de visite de la ville. Les symboles religieux fortement présents dans la vue historique de la ville tendent ici à s'effacer.

Pourtant, dans l'entre-deux-guerres, l'Eglise reconquiert sa position dominante dans la silhouette urbaine. L'agrandissement de la cathédrale, réalisé entre 1935 et 1938, culmine dans l'érection de deux tours supplémentaires dont la plus élevée atteint 58,60 mètres de hauteur. Aux yeux de l'inspirateur du projet, le futur évêque Léon Lommel, la cathédrale doit être le sommet de la silhouette urbaine (« Gipfelung der Stadtsilhouette ») et redonner à l'ancienne ville-forteresse la dominante qui lui manquait. Elle témoignerait ainsi de la fidélité du peuple luxembourgeois envers sa patrie et de son attachement indéfectible à Notre-Dame, Consolatrice des Affligés et patronne de la ville et du pays⁸. La silhouette de la ville est définitivement devenue un enjeu symbolique majeur. Pendant l'Occupation, le régime nazi affiche également sa volonté de remodeler la physionomie de Luxembourg pour en faire une ville allemande et marquer sa domination. L'urbaniste allemand Hubert Ritter, qui est chargé



d'élaborer un plan d'aménagement général, n'ignore cependant pas que l'architecture monumentale nazie constituerait une rupture d'échelle et détruirait irrémédiablement l'harmonie de la ville historique. Aussi projette-t-il de l'implanter sur le plateau du Kirchberg, alors vide, et d'y construire un immense édifice à coupole pour les manifestations du régime. Son élévation de 70 mètres en ferait un signe visible de loin et le principal monument de la ville. La Libération met fin à ce projet sans qu'il y ait eu un début de réalisation⁹.

Dans l'après-guerre Luxembourg entre dans une nouvelle phase de son développement. La ville prend un air cosmopolite avec l'installation de la CECA, puis des institutions de la Communauté européenne, avant de devenir à partir de la fin des années 1960 une plaque tournante de la finance internationale. L'essor du secteur tertiaire crée un environnement favorable à un renouvellement du paysage urbain. Le goût du jour est aux constructions en hauteur. En 1958, l'architecte luxembourgeois Pierre Gilbert construit une première tour à bureaux, la fameuse Bâloise au boulevard Roosevelt, qui avec ses huit étages et 27 mètres d'élévation constitue une révolution dans la silhouette traditionnelle de la ville. Des voix s'élèvent pour comparer cette «horreur» à un «Picasso dans un intérieur paysan» et lui reprocher de voler la vedette à la cathédrale¹⁰. Mais les partisans d'une approche moderniste et fonctionnaliste de la ville ont le vent en poupe. Au début des années 1960, l'aménagement

Polémique sur la silhouette. Dessins de Léon Krier dans *Luxembourg. Capitale de l'Europe. Analyse et projet pour une ville en péril* (1978). La représentation omet les immeubles-tours construits au centre-ville au cours des années 1950 et 1970.

du plateau du Kirchberg en quartier européen ouvre de nouveaux horizons. A l'instar de l'urbanisation du plateau Bourbon soixante ans auparavant, on commence par la création d'une silhouette caractéristique en utilisant les mêmes registres, un pont et une tour. En 1962 sont inaugurés le pont Grande-Duchesse Charlotte et le bâtiment Alcide de Gasperi, appelé à juste titre dans la langue vernaculaire «Héichhaus», puisqu'il reste à ce jour, avec ses 80 mètres de hauteur, l'édifice le plus élevé de la ville. D'autres immeubles-tours viennent s'ajouter au centre-ville: en 1973 la Kredietbank (47,50 mètres) et en 1975 le Forum Royal (42,50 mètres). La réalisation du projet de l'architecte français Taillibert auquel la raillerie populaire avait donné le nom de «Kueb» (corbeau) aurait indéniablement représenté le couronnement de ces transformations. En effet, les plans d'hémicycle pour le Parlement européen prévoyaient une tour inclinée de quelque 150 mètres de hauteur. Cependant, l'oppo-

Fonds d'Urbanisation
et d'Aménagement du Plateau
de Kirchberg

Rapport d'activité et bilan 2002



La nouvelle «skyline» de la cité européenne.
Couverture du rapport d'activités du «Fonds
d'Urbanisation et d'Aménagement du Plateau
de Kirchberg» en 2002.

sition populaire et peut-être plus encore la crise économique amènent le gouvernement à abandonner en 1978 cet édifice monumental qui, selon les mots de l'architecte principal de la Ville de Luxembourg, aurait pu devenir «l'image de marque, non seulement du Parlement européen, mais également de la Ville de Luxembourg, d'une capitale européenne penchée vers l'avenir». Mais le temps n'est plus aux audaces architecturales. Au cours des années 1970 se produit une prise de conscience en ce qui concerne la sauvegarde du patrimoine. L'année 1975 est proclamée «Année du patrimoine architectural». Des initiatives comme «Sauvez la Ville» ou encore «Vieux Luxembourg» voient le jour. L'architecte luxembourgeois Léon Krier publie son *Analyse et projet pour une ville en péril*¹¹. Puis en 1986 les autorités municipales chargent l'urbaniste français Robert Joly de réviser le plan d'aménagement dans le sens d'une meilleure protection du patrimoine¹². La ville tend à devenir un ensemble figé qui ne peut plus changer que pour mieux coïncider avec son image de «ville millénaire». En 1995 la Bâloise, l'immeuble symbole de la modernité architecturale de l'après-guerre, est démolie pour faire la place à un édifice qui s'insère «harmonieusement» dans le paysage urbain. Depuis lors, la silhouette familière de l'ancienne ville est devenue intouchable. Le seul endroit où la silhouette de la ville évolue toujours et de plus en plus, c'est au Kirchberg, où les deux tours A et B encadrent désormais la place de l'Europe et où bientôt d'autres tours compléteront la «skyline» de la cité européenne. Ici vit et travaille une population internationale sans liens avec l'histoire luxembourgeoise et qui cultive inévitablement d'autres symboliques de la ville que les autochtones attachés à leur image séculaire de la ville forteresse.

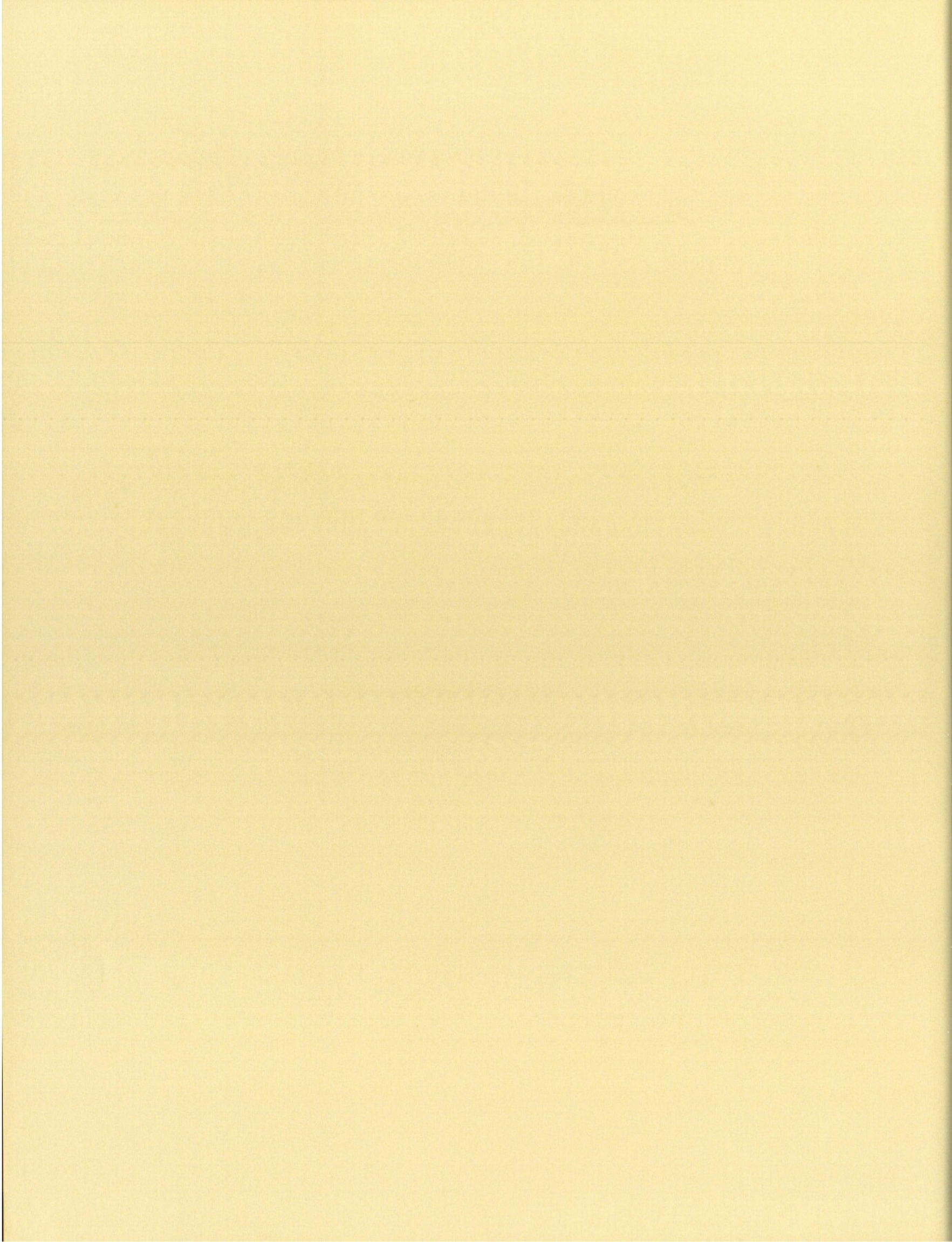
BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE

DIEDERICH, Luc / SOLDEVILLE, Alain / SCHEEL, Conny: Luxembourg patrimoine mondial. Luxembourg 1997.

LORANG, Antoinette: Plateau Bourbon und Avenue de la Liberté. Späthistoristische Architektur in Luxemburg. In: Publications de la Section historique 103 (1988).

WAGENER, Danièle: Une forteresse «moult grande et forte»: la ville de Luxembourg, vue par les peintres, les dessinateurs et les graveurs à travers les âges. In: La ville de Luxembourg. Du château des comtes à la métropole européenne. Dir. TRAUSSCH, Gilbert. Anvers 1994, p. 389-403.

Symboles
Symbole



De Roude Léiw

Le lion rouge

CONTRAIREMENT à la France, qui ne connaît qu'un seul emblème officiel – son drapeau tricolore –, l'Etat luxembourgeois, tout comme la Belgique, les Pays-Bas ou l'Allemagne, possède à côté du drapeau national également des armoiries officielles: le «burelé d'argent et d'azur de dix pièces au lion rampant de gueules, couronné, armé et lampassé d'or, la queue fourchue et passée en sautoir»¹. Suite aux dispositions légales de 1817 et 1868 relatives aux armoiries du Grand-Duché, ce n'est finalement qu'en 1972 et 1993 que la loi détermine l'ensemble des emblèmes nationaux: petites, moyennes et grandes armoiries, drapeau et hymne nationaux. Une commission héraldique est instituée, qui a pour mission de conseiller le Ministre d'Etat quant à l'utilisation des armoiries d'Etat; l'usage non autorisé est en effet passible de peines de prison.

Les armoiries luxembourgeoises, le fameux «Roude Léiw» (lion rouge), représentent par ailleurs plus qu'un symbole d'Etat. La brochure officielle du gouvernement précise bien que «les symboles que s'est donnés la nation luxembourgeoise ont une valeur de toute première importance, car ils représentent et symbolisent l'identité d'un peuple, sa souveraineté mais aussi son désir de vivre ensemble»². Aux yeux de l'historien, le mélange opéré ici à dessein entre Etat et Nation demande pourtant une analyse plus nuancée: il faudrait en effet distinguer l'emblème de la dynastie ou de l'Etat, signe identitaire d'une personne physique ou morale, du symbole national, exprimant une idée, un concept, une notion.

L'emblème national du lion rouge remonte, pour sa forme et ses couleurs, à l'époque médiévale – plus précisément aux temps de la seconde dynastie des comtes de Luxembourg issue de l'alliance Limbourg-Luxembourg, dont il forme les armoi-

ries. Sur les origines de celles-ci on a émis des hypothèses: le lion rouge pourrait être limbourgeois; les burelles bleues et argentées de l'arrière-fond constitueraient dans ce cas le signe distinctif de la branche luxembourgeoise. Nous sommes au début du XIII^e siècle; le lion s'impose dans l'héraldique. Invincible par un autre animal, fort, agile et persévérant, il incarne désormais par excellence l'autorité publique. Vers 1200, 60% des armoiries portent des lions. Dans le comté de Luxembourg, les premiers lions apparaissent sur les monnaies de la comtesse Ermesinde, au moment où celle-ci associe son fils Henri V à son pouvoir (1238–1247)³, ainsi que sur le sceau armorié du jeune Henri V. Lorsque l'administration comtale va se développer au bas Moyen Age, les différents agents du duc, les prévôts mais aussi les agents comtaux en milieu urbain, adopteront égale-

ment le lion. Villes et prévôtés transmettront ces armoiries jusqu'à notre époque: tout comme bon nombre d'armoiries urbaines, les armoiries cantonales de Luxembourg, Remich, Grevenmacher et Diekirch montrent encore de nos jours le lion comme figure emblématique.

* * *

En tant qu'emblème personnel de la dynastie régnante, le lion rouge sur fond burelé s'est maintenu sans trop de variations tout au long de



Une des premières représentations du lion «luxembourgeois»: revers de la monnaie comtale frappée à Luxembourg sous le règne de la comtesse Ermesinde et de son fils Henri V.

Photo: Albert Biwer, MNHA



Dessin attribué à Sébastien François de Blanchart, vers 1700 (ANL, FD 105)

Un dessin daté d'environ 1700 nous a heureusement transmis les gisants du couple comtal Henri V († 1281) et Marguerite de Bar à l'abbaye cistercienne de Clairefontaine, véritable nécropole dynastique aux XIII^e–XIV^e siècles. On y voit, pour Henri V, outre le lion sur l'écu et les burelles du surcot et du carreau, le lion au pied du chevalier. Nous tenons là le premier témoignage des couleurs utilisées.

l'Ancien Régime. On le trouve sur les sceaux et monnaies des princes naturels, mais aussi, signe dépersonnalisé, comme emblème du duché et de la ville de Luxembourg. Citons simplement en ce sens l'exemple du cortège funèbre de l'archiduc Albert à Bruxelles en 1621, où la délégation représentant le Duché de Luxembourg portait une bannière aux armoiries luxembourgeoises⁴.

Les armoiries au lion sur fond burelé constituent pendant des siècles le seul emblème du Duché de Luxembourg; elles sont par ailleurs souvent associées au culte de Notre-Dame, protectrice du pays. Il est donc normal que la population du Duché s'identifie peu à peu à ce signe, et plus particulièrement à ses trois couleurs, rouge (de la couleur héraldique gueule), blanc (d'argent) et bleu (d'azur). Au XVIII^e siècle, avant la création de l'Etat luxembourgeois moderne et au moment où apparaît la mode des cocardes, ces trois couleurs apparaissent tant dans des documents officiels⁵ que lors de manifestations populaires. Elles réapparaissent après le régime néerlandais qui arborait le drapeau orange, et deviennent les couleurs nationales du Grand-Duché.

Le lion rouge sur fond burelé quant à lui garde lors de la naissance de l'Etat luxembourgeois moderne sa double caractéristique d'emblème de la dynastie et de l'Etat – et ce, officiellement, jusqu'à nos jours. Tout au long du XIX^e siècle et encore au début du XX^e siècle, l'utilisation des armoiries sur le drapeau reste même de mise. Aussi bien le Grand-Duc Guillaume II que le Prince Henri ont parfois préféré le drapeau aux burelles et au lion rouge à la tricolore. Le 30 septembre 1853, le Prince Henri remit aux deux bataillons du contingent militaire luxembourgeois des drapeaux «aux couleurs de votre patrie», reproduisant les armoiries luxembourgeoises. On comprend donc bien que jusqu'à nos jours – et contrairement à ce qu'on observe dans les Etats voisins – le drapeau aux armoiries continue à exister, dans l'armée et pour les pavillons de la batellerie et de l'aviation. Le débat autour de la composition du drapeau luxembourgeois se prolongea d'ailleurs; il fut particulièrement âpre au moment des fêtes du Centenaire en 1939 et suscita des enquêtes et avis d'historiens réputés. Drapeau tricolore et armoiries furent finalement dissociés et non pas réunis en un même emblème, comme au Portugal ou en Espagne. Mais ils coexistent en tant qu'emblèmes officiels et la popularité du lion rouge reste indéniable. Pour preuve: début octobre 2006, une initiative politique est même lancée pour remplacer le drapeau tricolore par le lion rouge.

Logiquement, le lion est partout au Luxembourg, symbolisant la fidélité dynastique et, à travers la monarchie, l'Etat, voire la ville de Luxembourg. Il est visible dans de nombreux monuments ou documents publics: au Palais grand-ducal évidemment, tant dans l'architecture que dans les pièces d'orfè-

vrerie, sur la statue équestre de Guillaume II (1884), à la cathédrale dans les vitraux de la tribune dynastique (1935–1938) et dans la crypte (caveau grand-ducal; lions en bronze d'Auguste Trémont, 1936–1938), pour ne citer que quelques références à la dynastie; sur les monnaies (dernière impression en 1980), les timbres-poste anciens (de 1859 à 1880), les bornes et panneaux frontières, ou à l'entrée de la courette rue du Marché-aux-Herbes (bâtiments du Ministère d'Etat; grille en fer forgé de 1757) pour les emblèmes de l'Etat; sur la frise du Palais municipal («Cercle»; 1906) ou devant l'Hôtel de ville, avec les deux majestueux lions d'Auguste Trémont (1938), pour la capitale.

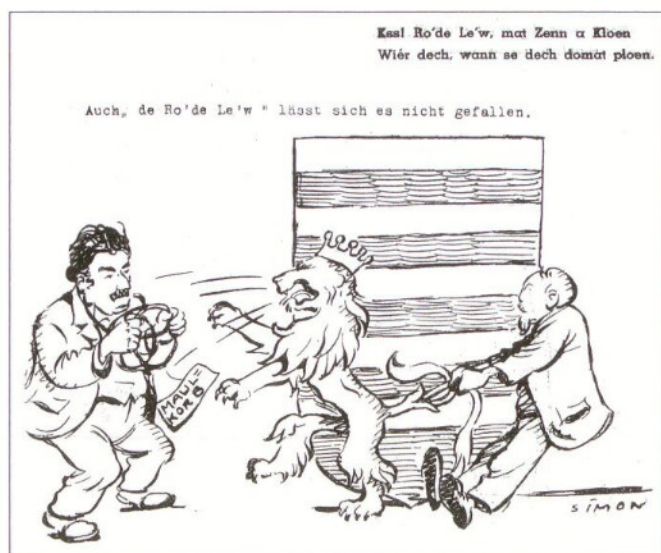
* * *

En prolongement de cette symbolique dynastique et étatique, le «Roude Léiw» acquit peu à peu une symbolique nationale. Voici quelques traces de cette évolution. Les dessins de Michel Engels, peintre à la fibre nationale très forte⁶, représentent le lion au pied de l'allégorie du «Feierwon» en 1895. La combinaison du lion dompté tenu par un petit garçon, de la borne frontière à ses pieds et de la nation personnifiée par une jeune fille brandissant le drapeau à la devise «Mir welle bleiwe wat mir sin» est univoque. Le lion symbolise la nation réunie en cortège, fière de son indépendance et prête à manifester son désir de liberté dans un contexte international difficile⁷. Il est à noter que le lion se détache des armoiries; il s'agit bien d'un lion réaliste, et non d'un animal héraldique. Tel est aussi le cas du lion du gymnase de Diekirch tenant entre ses pattes les armoiries luxembourgeoises (1899) ou de celui coiffant le monument érigé en 1903 en l'honneur des écrivains nationaux Michel Lentz et Dicks. En 1901, Pol Albrecht compose une chanson sur un air de marche *De Letzeburger Lèw*. Le même lion garant de la souveraineté nationale apparaît dans la chanson patriotique *Erle'st*, composée en mémoire de la Libération à la fin de la Première Guerre mondiale. Elle met en scène le lion luxembourgeois libéré de l'emprise allemande à la manière du «Leo belgicus» rompant les chaînes de la soumission néerlandaise:



**«De letzeburger Löw marschéert als zahmt Déer
mat am Zug den ons Zaldoten mé botzen ewé
geféerlech machen, an Alles jubelt voll Fréd vu Gleck:
Géf Gott, dass et emmer esô bléf!»
explique la légende du tableau.**

Michel Engels (1851–1901), Allégorie du «Feierwon». Aquarelle et mine de plomb sur papier, 1895. Collection MNHA



Entre les deux guerres, le lion entre aussi dans la caricature pour critiquer la politique de la droite: «Le lion lui non plus ne se laisse pas faire». Caricature d'Albert Simon à l'occasion du débat sur la «loi muselière».

SIMON, ALBERT: REFERENDUM VOM 6. JUNI 1937. E BILLERBUCH FÜR DE WÄHLER. ESCH(-SUR-ALZETTE 1937)

Insigne national distribué lors des fêtes du Centenaire de l'indépendance nationale et porté lors du «Spengelskrich» en été 1940.



Collection privée



Photo: M. Margue

Un des deux lions réalisés pour le fronton de la façade principale du gymnase de Diekirch (actuel Lycée classique) par Michel Deutsch (1899). Ce lion tient entre ses pattes les armoiries de la ville de Diekirch; le second «protège» celles de l'Etat. Les deux lions furent transférés en 1955 près de l'église décanale, où l'on peut encore les voir de nos jours. Michel Deutsch (1837-1905), sculpteur reconnu qui a passé une partie de sa vie à Diekirch, a réalisé de nombreuses sculptures pour des espaces publics, à Luxembourg comme à l'étranger.



Ké Pardon, ro'de Le'w
Le lion rouge luxembourgeois vainqueur
The victorious Luxembourg Red Lion

Collection privée

«Ké Pardon, ro'de Le'w». Carte postale au lion luxembourgeois se vengeant de l'aigle allemand sur fond de la silhouette de la ville de Luxembourg datant de la Libération (1944).



Photo: Anouk Antony, Archives Luxemburger Wort

Le lion national revigoré: le passeport biométrique introduit fin août 2006 présente, à côté des armoiries nationales, un grand lion stylisé.

«... Zerreis deng Kette, ro'de Le'w, frei rësel d'Glidder, weiss deng Kräfft!

Bewäch den deire Freihëtsbre'f – hien huet de Völkerbond geschäft».

Dans les années trente, au moment où l'indépendance nationale se retrouve menacée, le lion apparaît de nouveau en force, se faisant plus agressif. En 1931, la revue culturelle *Jonghémecht* choisit un lion stylisé imposant pour sa page de couverture. Mais la chanson ayant le plus oeuvré pour la popularité du lion rouge fut certainement *U Lëtzebuurg* (J.-P. Beicht), avec un texte de Lucien Koenig (Siggy vu Lëtzebuerg). Cette chanson, parfois appelée le troisième hymne national, a connu une résonance importante dans les années trente, et son refrain

«Lëtzebuurg de Lëtzebuurger, Roude Léif bewaach dai Feld! Lëtzebuurg de Lëtzebuurger, a soos kengem op der Welt!»

est régulièrement repris lors de manifestations politiques en faveur de l'indépendance luxembourgeoise. Le slogan «Roude Léif waach», qui en est issu, entre peu avant la Seconde Guerre mondiale dans le répertoire collectif luxembourgeois. Le lion y est perçu comme le garant, le protecteur féroce de l'indépendance luxembourgeoise. Lors des fêtes du Centenaire de l'indépendance, le lion rouge est omniprésent, dans les cortèges historiques et populaires, sur les bannières et les affiches, et en particulier sur les insignes («Spengelen») distribués lors des manifestations nationales. Porté par le comte Sigefroid sur son surcot ou sa bannière, le lion rouge est contre toute vérité historique ramené au mythe des origines de l'Etat luxembourgeois. Il fait le lien entre la période médiévale – l'âge d'or de l'indépendance luxembourgeoise – et le Luxembourg contemporain, menacé dans son intégrité.

Avec l'occupation nazie en 1940, les armoiries luxembourgeoises sont interdites. Les Luxembourgeois portent leurs

nfahrt elstürmers

nfang Juli aus, um seine
Zurück kehrt er mit der
werden zu können.



L'exploit sportif sur fond du «Ro'de Léiw huel se»:
Frank Schleck, vainqueur de l'étape mythique
de l'Alpe d'Huez au Tour de France 2006,
fait vibrer la fibre nationale.

Photo: Roland Miny. In: Revue 30 (29 juillet 2006), p. 44-45

insignes de 1939 en guise de protestation, manifestation entrée dans l'histoire luxembourgeoise sous le nom de «Spengelskrich» (août 1940). Le lion rouge est au centre d'autres actes d'opposition ou de résistance: des cartes postales clandestines, des drapeaux, des paroles comme le fameux «Roude Léiw huel se», le nom d'un groupement de résistance, le «Letzebuenger Rou'de Le'w» (LRL). Les Nazis finissent par détourner le symbole national pour leurs propres intérêts. En 1942, il devient l'emblème du VdB et la devise patriotique «Roude Léiw waach» est transformée en «Erwache» sur les affiches de recrutement des volontaires.

Au lendemain de la guerre, le symbole d'opposition nationale a sa place dans les cris de victoire et sur les monuments commémoratifs, dont le plus connu est le lion d'Auguste Trémont sur le monument en hommage aux volontaires luxembourgeois au «Kanounenhiwel».

A une époque où l'indépendance nationale n'est plus mise en question, le «Roude Léiw» et les cris qui le mentionnent demeurent aujourd'hui très présents; en particulier dans la culture populaire, les enseignes commerciales, les logos d'associations ou les documents officiels ainsi que dans le domaine du sport, où on le trouve tant sur les tenues de l'équipe nationale que du côté des supporters. Le potentiel d'identification du lion rouge reste en effet important, et ce grâce à sa charge symbolique quelque peu ambivalente: emblème élitare de l'Etat et de sa dynastie, la culture populaire se l'est approprié. Mélange de force et d'agressivité, il marque le rêve de grandeur d'un petit pays en faisant le lien avec sa gloire d'antan, mais en même temps, son côté pittoresque voire folklorique tempère cet aspect rageur.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE:

- A propos... Symboles de l'Etat et de la Nation. Ed. Gouvernement du Grand-Duché de Luxembourg. Service Information et Presse. Luxembourg 2003.
- HOFFMANN, Anne: De Roude Léiw. Dossier de recherche inédit. Centre Universitaire. Luxembourg 2001-2002.
- KLEIN, René: Zum Ursprung des Luxemburger Wappens. In: Hémecht 33 (1981), p. 499-511.
- Les emblèmes nationaux du Grand-Duché de Luxembourg. Luxembourg 1972.
- MARGUE, Michel (éd.): Ermesinde et l'affranchissement de la ville de Luxembourg. Etudes sur la femme, le pouvoir et la ville au XIII^e siècle. Luxembourg 1994, p. 59-87.
- PASTOUREAU, Michel: Le sacre du lion. Comment le bestiaire médiéval s'est donné un roi. In: Une histoire symbolique du Moyen Age occidental. Ed. idem. Paris 2004, p. 49-64.
- WIRION, Louis: La Maison de Luxembourg et son blason. Luxembourg 1945.
- WIRION, Louis: Le drapeau luxembourgeois. In: Annuaire de la Société héraldique luxembourgeoise 3 (1950), p. 10-21.
- WIRION, Louis: Le lion luxembourgeois à travers les âges. In: Annuaire de la Société héraldique luxembourgeoise 4-5 (1951-52), p. 2-50.

Gibraltar des Nordens

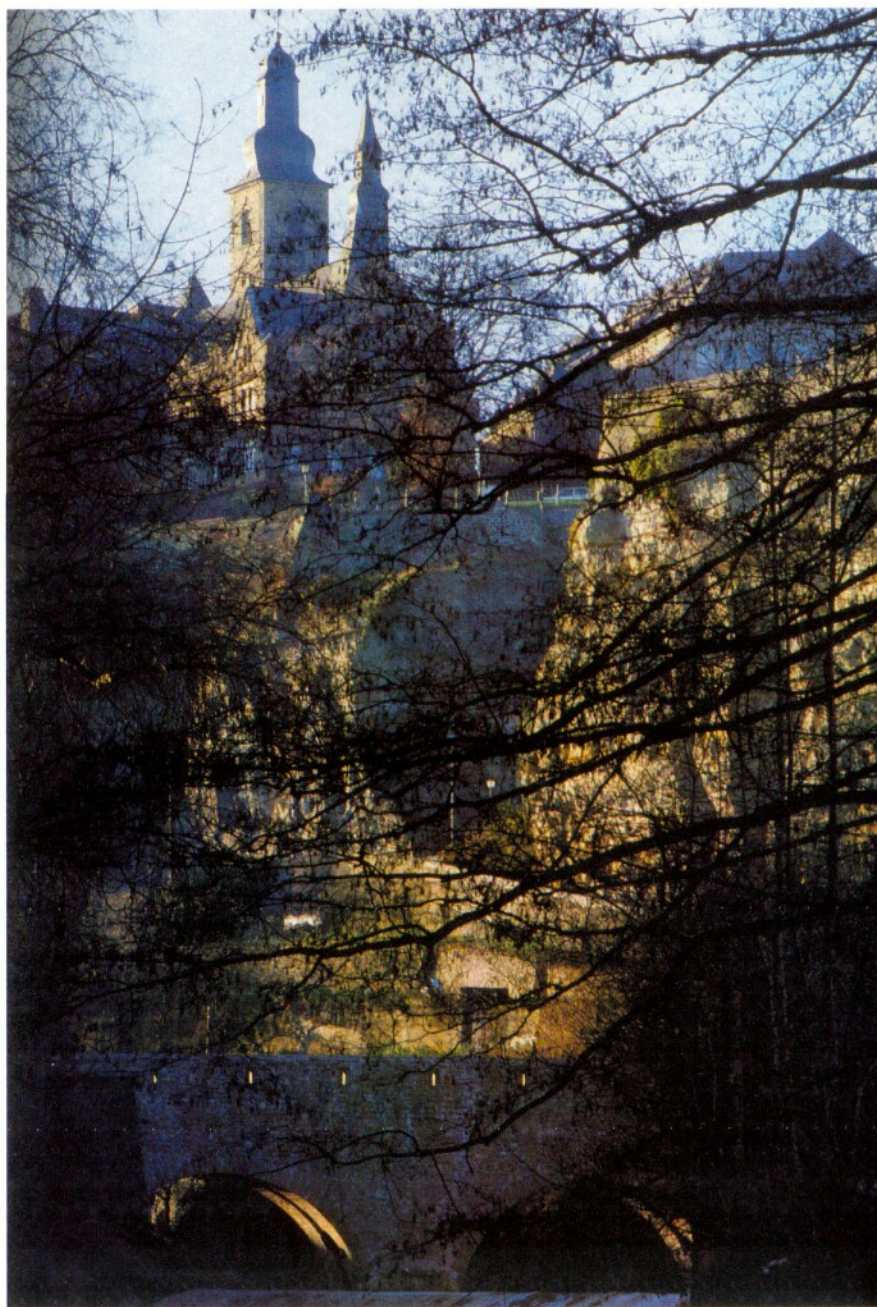
DIE BEZEICHNUNG Luxemburgs als „Gibraltar des Nordens“ ist heute weit verbreitet. Am häufigsten anzutreffen ist sie in Reiseführern, Schul- und Geschichtsbüchern. Es gibt im Großherzogtum zwei Straßen, eine in der Hauptstadt und eine in Echternach, die den Namen „rue de / du Gibraltar“ tragen und sogar die *Encyclopédie française* verwendet den Begriff. Unter dem Stichwort „Luxembourg (capitale)“ vermerkt das Nachschlagewerk: „en 1771, la ville ‚Gibraltar du Nord‘ compte 8.000 habitants et 4.000 soldats“¹.

Woher stammt dieser Begriff und was bedeutet er? Wer hat den Ausdruck geprägt, wer hat ihn wiederentdeckt und wer hat ihn in den alltäglichen Sprachgebrauch eingeführt? Die Frage, *warum* der Ausdruck „Gibraltar des Nordens“ dermaßen erfolgreich ist, ist wohl schwieriger zu beantworten. Eine Antwort lässt sich umreißen, wenn man auf den doppelt symbolischen Sinngehalt des Begriffes näher eingeht. Der Vergleich mit Gibraltar vermittelt in der Tat sowohl den Glauben an die Uneinnehmbarkeit eines gewaltigen Felsens als auch die Angst einer Bedrohung von außen. Ähnliche Assoziationen lassen sich auch mit dem nationalen Motto „Mir wëlle bleiwen, wat mir sinn“ verbinden.

Im Juni 1795 fällt die Festung Luxemburg nach einer sechsmonatigen Blockade in die Hände der französischen Revolutionstruppen. Lazare Carnot, ein hohes Mitglied des Wohl-

**Für die Weltausstellung in Sevilla 1992
präsentiert Roland Pinnel, Direktor des Luxembourg
City Tourist Office, die Stadt als „Gibraltar del Norte“:
ein idyllisches Bild trotz des militärischen
Charakters der Festungsgebäude.**

PINNEL, Roland: Gibraltar del Norte. Luxembourg: impresiones y expresiones de una plaza fuerte. In: Voilà. Luxembourg. El Gran Ducado se presenta (1992), S. 72-80, hier S. 79



ROCK OF GIBRALTAR

Let me say this to you
I'll be steadfast and true
And my love will never falter

The sea would crash about us
The waves would lash about us
I'll be your Rock of Gibraltar

Sometimes it's hard
And we're both caught off guard
But there's nothing I would ever alter

The wind could howl round our ears
For the next thousand years
I'd still be your Rock of Gibraltar

The best thing I done
Was to make you the one
Who I'd walk with down to the altar

You'd stand by me
And together we'd be
That great, steady Rock of Gibraltar

Under the big yellow moon
On our honeymoon
I took you on a trip to Malta

And all through the night
You held me so tight
Your great, steady Rock of Gibraltar

Could the powers that be
Ever foresee
That things could so utterly alter?

All the plans that we laid
Could soon be betrayed
Betrayed like the Rock of Gibraltar

Ein rezentes Beispiel für den internationalen Symbolwert von Gibraltar ist der Text von „Rock of Gibraltar“, geschrieben und gesungen von dem Australier Nick Cave. Gibraltar ist nicht nur ein mythischer Ort, sondern wird personifiziert.

fahrtsausschusses, beschreibt sie als „die stärkste Festung Europas nach Gibraltar, den einzigen Stützpunkt, Frankreich von der Mosel her anzugreifen“². Auch René Mathurin Gillet spricht im Nationalkonvent von Luxemburg als der „première forteresse de l'Europe“³. Beide unterstreichen durch die Aufwertung Luxemburgs die militärische Überlegenheit der französischen Truppen gegenüber den österreichischen Verteidigern. Carnot schreibt jedoch nicht, dass Luxemburg der Felsenfestung Gibraltar ebenbürtig sei, sondern dass es an zweiter Stelle gleich nach Gibraltar komme. Gibraltar galt seit der fehlgeschlagenen Belagerung von 1779–1783 als sprichwörtlich uneinnehmbar. Für die Briten war dieser Sieg über französische, niederländische und spanische Streitkräfte von großer psychologischer und symbolischer Bedeutung. Er bedeutete den Erhalt ihrer Seemacht im Mittelmeer, einen moralischen Ausgleich sozusagen für den verheerenden Verlust der amerikanischen Kolonien⁴. Der Mythos von Gibraltar, „as solid as the Rock“, verbreitete sich in ganz Europa und auch andere Festungen, so zum Beispiel die Festung Ehrenbreitstein in Koblenz, sind als „Gibraltar des Nordens“ bekannt.⁵

Die Internetseite des „Luxembourg City Tourist Office“ benutzt den Terminus „Gibraltar des Nordens“ im Zusammenhang mit den Skizzen, die Johann Wolfgang von Goethe 1792 anfertigte⁶. In seinem autobiographischen Bericht *Campagne in Frankreich* gebraucht Goethe freilich nicht den Begriff als solchen. Der Dichter beschreibt die „so wichtige und wohlverwahrte“ Festung Luxemburg und stellt fest, dass die Oberstadt „andern befestigten Städten ähnlich“ sei. Als außergewöhnlich schätzt er es ein, dass auch die gegenüberliegende Hochebene befestigt ist. Ein direkter Vergleich mit Gibraltar wird hingegen erst 1814 vom ersten preußischen Geniedirektor in Luxemburg, Major Benjamin Keibel, in einem Brief an seinen Vater gezogen⁷.

Ab wann man die Bezeichnung „Gibraltar des Nordens“ benutzen kann, um damit die Festung Luxemburg zu beschreiben, ist nicht geklärt. Manche Historiker meinen, dass der Begriff nach Vaubans Befestigung des gegenüberliegenden Plateaus (1680–90er) als Synonym für die Festung gelten kann⁸. Andere Historiker sind der Ansicht, dass Luxemburg erst nach den österreichischen Erweiterungsarbeiten von 1726–1740 der Verteidigungsanlage entspricht, die Carnot als zweitstärkste nach Gibraltar ansieht⁹. Meines Erachtens macht der Vergleich erst Sinn nach der Belagerung von Gibraltar von 1779–83, aber darüber lässt sich streiten. Interessanter für das Thema dieses Beitrags ist die Frage, in welchem Zusammenhang der Bezug auf Gibraltar geprägt wurde.

Mitte des 19. Jahrhunderts wird Lazare Carnot erstmals von dem Militärhistoriker Friedrich Wilhelm Engelhardt zitiert¹⁰. Die Bezeichnung „Gibraltar des Nordens“ wird allerdings erst

später, durch Arthur Herchens *Manuel d'Histoire nationale* (9 Ausgaben von 1918 bis 1972), geprägt. Der Gemeinderat der Stadt Luxemburg beschließt 1930, einer kleinen Straße auf dem Limpertsberg den Namen „rue de Gibraltar“ zu geben. Die Erklärung, dass die Straße ihren Namen der abschüssigen Lage wegen erhielt¹¹, mag zutreffen, sagt aber nicht alles aus. So erklärt sich die Namensgebung dieser Straße im Jahre 1930 auch vor dem Hintergrund eines neu aufblühenden Interesses an der Festungsvorgeschichte, verbunden mit deren touristischer Erschließung. Erste Pläne zur Öffnung der Kasematten für den Fremdenverkehr werden in jenen Jahren vorgelegt und diesbezügliche Forschungsarbeiten des jungen Jean-Pierre Koltz in ausländischen Archiven werden von der Regierung subventioniert. Koltz ist auch der Erste, der den Namen „Gibraltar“ im Titel einer Veröffentlichung nennt. „Die Stadt und frühere Festung Luxemburg. Das Gibraltar des Nordens“, so lautet die Überschrift eines Artikels, der 1938 in der deutschen Monatsschrift *Die Westmark* erscheint.

In der gleichen Ausgabe wird der Name „Gibraltar des Nordens“ von Josef Schmitz-Forst übernommen, dessen Artikel die Geschichte Luxemburgs im „deutsch-völkischen“ Sinne interpretiert¹². Koltz hingegen beschränkt sich auf die militärische Entwicklung der Stadt und versucht, Werturteile zu vermeiden. Sein Text macht keinerlei Anspielung auf Gibraltar, es sei denn im letzten Abschnitt, der von den unterirdischen Galerien der Stadt Luxemburg, den „Resten der einst stärksten Festung der Welt“ handelt. Wie auch Joseph Meyers in seinem Schulbuch *Geschichte Luxemburgs* (10 Auflagen, 1939–1972) benutzt Koltz später vorzugsweise den Namen „nordisches Gibraltar“¹³. Gilbert Trausch bescheinigt Koltz, er habe den Luxemburgern die Festung nicht nur als architektonisches Erbe vermittelt, sondern auch als „wesentlicher Bestandteil ihres Kollektivgedächtnisses“¹⁴.

In diesem Zusammenhang steht der Begriff „Gibraltar des Nordens“ für das Gesamtverständnis der Festung. Die Befestigungsanlage wird zum Ausdruck der eigenen Stärke und Unbesiegbarkeit, aber auch zum Symbol der Macht des „Anderen“, da der Landesherr und Okkupant der Festung als „Fremder“ angesehen wird. Die „Festungsmentalität“ der Einwohner der Stadt (sowie des gesamten Landes) wird dabei weniger aus historischen Quellen rekonstruiert, als von gegenwartsbezogenen Vorstellungen abgeleitet. So schreibt der ehemalige Direktor des Service des Sites et Monuments Nationaux,



Photo: S. Kmeč

Die Wahl des Namens „rue de Gibraltar“ wird im *Bulletin communal* vom 4. Juli 1930 nicht erklärt. „Historische Bezeichnungen“, von den Historikern Edouard Oster und Nicolas Van Werveke (gest. 1926) vorgeschlagen, werden auf ihre Nützlichkeit für den Tourismus hin debattiert und schließlich angenommen.

Die Westmark

Monatschrift
für Deutsche
Kultur



Westmarkverlag GmbH/Abteilung
Zeitschriften/Neustadt a. Weinstraße

V. Jahrgang — März 1938

Im Hinblick
auf den drohenden Krieg
und der deutschen Invasion,

die Luxemburg zu erwarten hatte, lässt
sich der Vergleich, den Jean-Pierre Koltz
mit dem mythischen Gibraltar macht,
und sein Hinweis auf die „einst stärkste
Festung der Welt“ als symbolische
Abwehrgeste lesen.

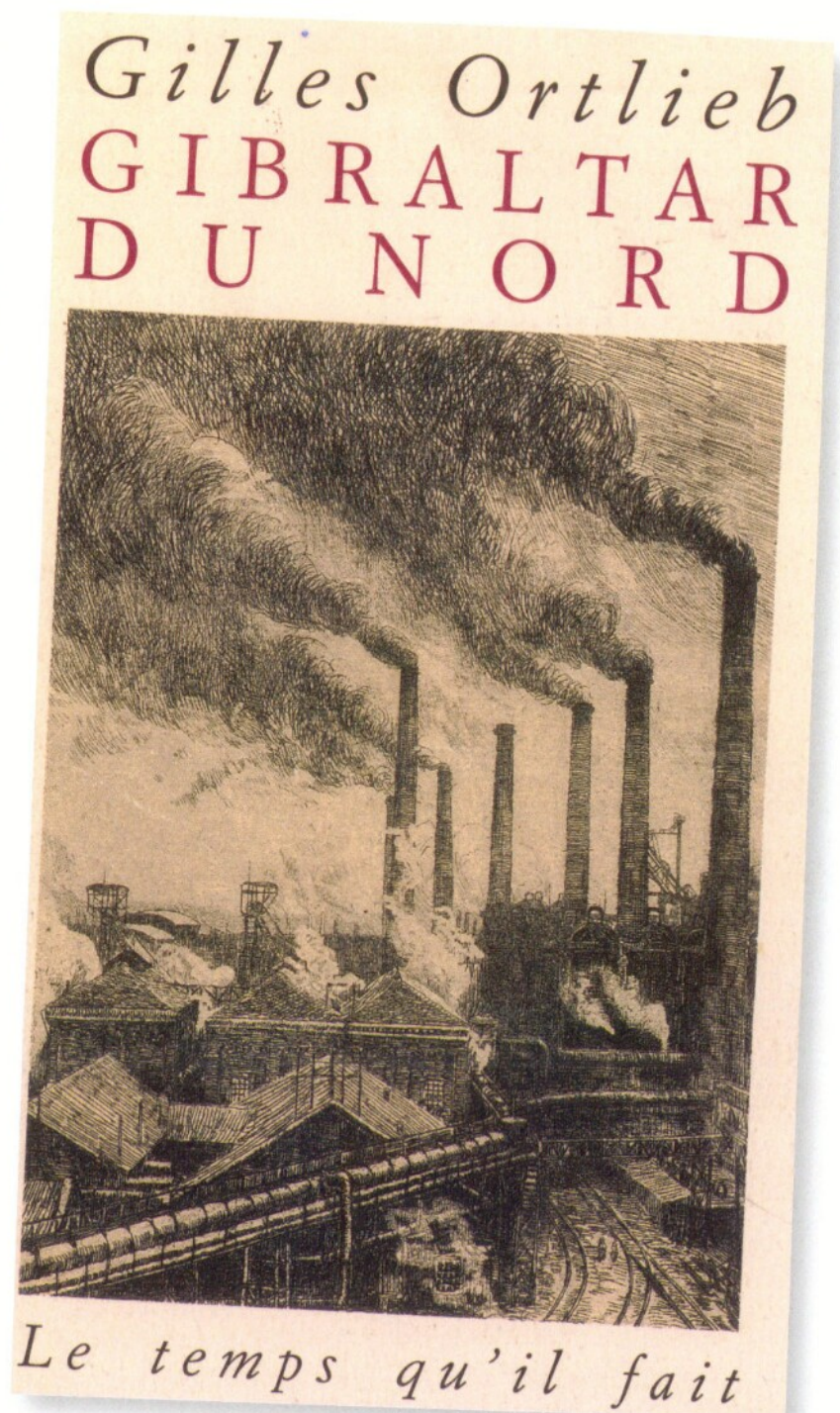
Georges Calteux: „Viele, lange Kriege, der Druck von Herren und Fremdherrschern haben seit dem frühen Mittelalter in Stadt und Land aus *uns* zähe und (manchmal) sture Menschen gemacht, die ihre Hände zu Fäusten in der Tasche ballten“¹⁵. Die Festung wird damit zum wichtigen Element einer auf Eigen-Bewusstsein und Fremduweisung beruhenden kollektiven Identität. Wenn der Begriff „Gibraltar des Nordens“ nicht nur für die Festung und die Stadt, sondern für das gesamte Land und die Mentalität seiner Einwohner stehen soll, dann erklärt sich auch der Titel des von Gilles Ortlieb verfassten Romans, *Le Gibraltar du Nord*. Der Ich-Erzähler sieht allerdings hier die Lage aus der Perspektive des „Anderen“ und beschreibt die „luxemburgische Mentalität“ mit einer spöttisch-überheblichen Distanz.

Gibraltar selbst erlebt seit einigen Jahren eine Umformung seiner Symbolik vor dem Hintergrund der Migrationsproblematik. Die Meerenge von Gibraltar steht seit einigen Jahren für die Sehnsucht vieler Afrikaner nach einem besseren Leben in Euro-

pa und gleichzeitig für die Angst vieler Europäer vor der (illegalen) Immigration, so zum Beispiel im Titellied des Musikalbums *Gibraltar* von Abd Al Malik (2006). Gibraltar teilt diese Symbolik mit den spanischen Enklaven von Ceuta und Melilla und mit den kanarischen Inseln. In diesem Kontext wird das Schlagwort „Festung Europa“ geprägt, so im Film *Citadelle Europe* von Gilles De Maistre und Stéphanie Lamorré (2004). Im Frühjahr 2005 – als Luxemburg die Präsidentschaft der Europäischen Union innehatte – wird der Ausdruck auf einem Protest-Banner an den Festungsmauern verwendet. Das Thema wird auch von der zeitgenössischen Kunst aufgegriffen und kritisch beleuchtet, so zum Beispiel in der rezenten Ausstellung *My Home is my Castle* (Galerie l'Indépendance, Parc Heintz, Dexia BIL).

Die doppelte Symbolik der Festung – Schutz und Ausgrenzung – stand 1998 noch nicht im Vordergrund, als das Musée d'Histoire de la Ville de Luxembourg die Ausstellung *Luxemburg, Festung Europas* eröffnete. Es ging den Kuratoren darum, die Festung als europäische Bauform darzustellen und das Mitwirken von Menschen verschiedener Herkunft beim Bau dieser Festung positiv hervorstellen. In seinem Katalogbeitrag „Luxemburg und das Erbe des ‚Gibraltar des Nordens‘“ listet Robert Wagner die Zerstörungen der Fortifikationen nach der Schleifung auf. Er hofft auf ein politisches Umdenken, das sowohl die Festung als „Gemeinschaftsprodukt der Militäringenieure Europas“ begreift als auch die Rolle der Festung 1839 würdigt, der „unser Land seine Unabhängigkeit verdankt“¹⁶. Genauer gesagt wird die Rolle der Bundesfestung als Gegengewicht zur belgischen Verwaltung des übrigen Großherzogtums in den 1830er Jahren unterstrichen und ihre Existenz als Grundlage für die (spätere) Unabhängigkeit Luxemburgs gedeutet. Das Schlüsseldatum dieser Auslegung ist das Jahr 1839. Demgegenüber gilt das Jahr 1867 für die Befürworter einer architektonischen Verbindung von Neubauten und Festungsresten als Schicksalsjahr, denn „das unabhängige Großherzogtum [konnte] nur dadurch entstehen, dass die Festung geschleift wurde“¹⁷. Die Festungsschleifung wird hier zum Symbol der (europäischen) Öffnung, während ein wie auch immer gearteter „Wiederaufbau“ der Festung als (identitäre) Abschottung Luxemburgs gedeutet wird.

Für das „Gibraltar des Nordens“ ist in dieser negativ geprägten Sichtweise der Festung kein Platz. Allerdings ist die Festungszeit auch in eine positive Erzählweise der Fortifikationen nicht einfach einzugliedern. Der Mythos der „Fremdherrschaften“ haftet auch heute noch der Entstehungszeit der Festung an. Das „Gibraltar des Nordens“ kann deshalb nur dann „unsere“ Festung sein, wenn sie mit der Unabhängigkeit des Landes (1839 oder 1867) in Verbindung gebracht wird.



Der Titel des Buches von Gilles Ortlieb, verbunden mit der abgebildeten Industrielandschaft, erzeugt eine gewisse Spannung, die sich auch in den poetischen Momentaufnahmen von Luxemburg widerspiegelt. Im Kontrast zur Unwirklichkeit der Stadt, die wie „une immense maquette grandeur nature“ wirkt (S. 80), steht die Schwerindustrie, die direkter auf das Leben der Menschen einwirkt und durchaus nicht grenzgebunden ist.

AUSWAHLBIBLIOGRAPHIE:

- ATTEN, Alain: Siège et prise de la forteresse de Luxembourg 1794–1795. Archives Nationales du Luxembourg, catalogue No. 3. Luxemburg 1995.
- BRUNS, André: Festung und Denkmalschutz in Luxemburg. In: Fortifikation Sonderausgabe 2 (1993), S. 3–15.
- KOCH-KENT, Henri: Jemmy Koltz 60 Jahre alt. In: Revue Jg. 25, Nr. 26 (1969), S. 29–32.
- KOLTZ, Jean-Pierre: L'ancienne forteresse de Luxembourg—objet touristique par excellence. In: La Revue technique luxembourgeoise 2 (1982), S. 55–60.
- LEFORT, Alfred: Histoire du Département des Forêts. Luxemburg 1905.
- Luxemburg Festung Europas. Vier Jahrhunderte Militärarchitektur. Les catalogues du Musée d'Histoire de la Ville No. 5. Luxemburg 1998.
- ZELLE, L. / KNAFF, A.: Die Blockade der Festung Luxemburg durch die Truppen der französischen Republik 1794–1795. In: Publications de la Section Historique XLII (1895).

De Renert

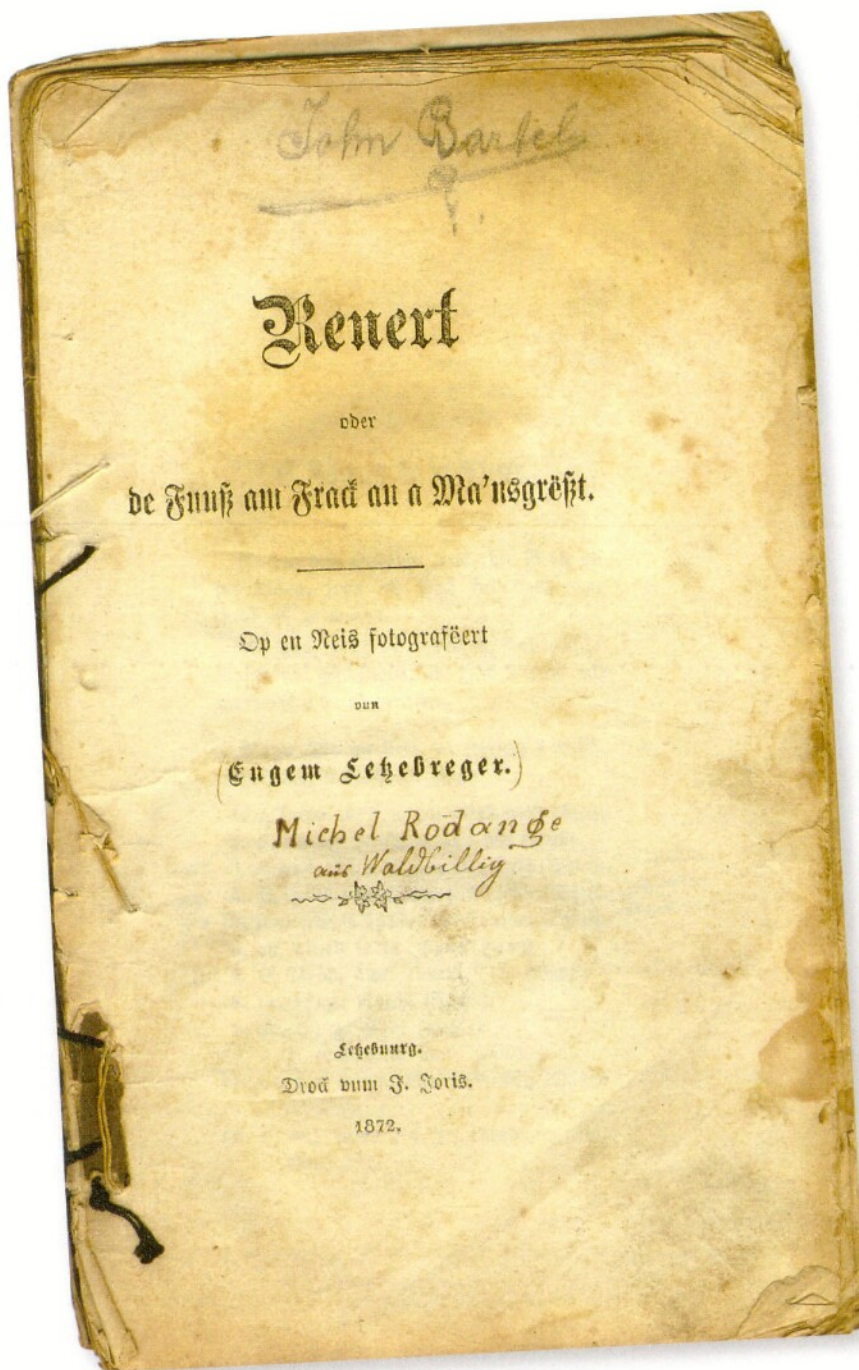


Archives Luxemburger Wort

Renert oder *de Fuuß am Frack an a Ma'nsgrëßt. Op en Neis fotograféiert vum M. Rodange* ist das Hauptwerk des Luxemburger Schriftstellers Michel Rodange und eines der wichtigsten Bücher, die je in Luxemburg veröffentlicht wurden. Schon der Titel macht klar, dass es sich hier nicht um eine Tiergeschichte handelt, sondern um ein Geschehen unter Menschen. Es erzählt die Geschichte des Fuchses Renert, der ungeachtet herrschender Gesetze und Moralvorschriften diejenigen überlistet, die ihn wegen seiner Vergehen einer gerechten Strafe zuführen wollen. Indem er sie zu Opfern ihrer eigenen Dummheit werden lässt, zeigt Rodange, dass nicht Moral die Welt beherrscht, sondern Lüge und Heuchelei, Selbstsucht und Machtbesessenheit.

Der Stoff von Isegrim dem Wolf, der Reineke, den Fuchs, vor das Gericht von König Nobel, dem Löwen, zitiert, ist seit dem späten Mittelalter bekannt. *Van den vos Reynaerde* heißt die Geschichte in Flandern, *Le Roman de Renart* in Frankreich, *Rainardo e Isengrino* in Italien. In Deutschland erscheint 1498 eine niederdeutsche Version *Reynke de Vos*, die von Gottsched ins Neuhochdeutsche übertragen wird und die Vorlage zu Goethes *Reineke Fuchs* abgibt. Der Gedanke, *Reineke Fuchs* auf luxemburgisch zu bearbeiten, soll dem Kantonalpiqueur

Einziges gesichertes Porträt von Michel Rodange aus dem Jahr 1864 durch den Fotografen Dominique Kuhn aus der Kapuzinergasse in Luxemburg. Das Foto wird zur Rodange-Ikone und gibt die Vorlage ab zu zahlreichen weiteren Porträts, Zeichnungen, Drucksachen, Postkarten, Briefmarken und zielt Rodange-Devotionalien wie Bierdeckel und Bierschoppen.



Michel Rodanges Handexemplar des ‚Renert‘. Die handschriftlichen Korrekturen lassen vermuten, dass Rodange eine leicht abgeänderte Zweitauflage ins Auge gefasst hatte. Keineswegs hatte er damit gerechnet, dass sein Werk Zeit seines Lebens nur knapp 100 Käufer finden und totgeschwiegen würde.

Michel Rodange in Wiltz gekommen sein, wohin er gegen seinen Willen versetzt wurde. Es ist anzunehmen, dass er 1868 mit dem Text begann, der 14 Gesänge mit insgesamt 1513 Strophen umfasst, und ihn Ende 1871 abschloss. *Renert* erscheint Ende 1872 bei Jean Joris in Luxemburg. Es hat drei unterschiedlich gestaltete Titelseiten, eine mit vollem Namen, eine ohne Namensangabe und eine dritte mit dem Vermerk „vun engem Letzebreger“. Zu kaufen gibt es das Buch für einen Franken bei Louis Schaumburger. Zwei Elemente machen aus dem luxemburgischen *Renert* mehr als nur eine Übertragung ins Dialekt. Da ist zum einen die Tatsache, dass Rodange über die eigentliche Handlung hinaus kritisch mit Luxemburg abrechnet, indem er ein teils ironisch karikierendes, teils satirisch entlarvendes Bild der politischen, sozialen und kulturellen Verhältnisse Luxemburgs in der Zeit von 1867–1871 entwirft. Mehr als 50 identifizierbare Akteure des politischen und öffentlichen Lebens wie z. B. Baron Jacquinet, Norbert Metz oder Jean Theodor Laurent werden mit ihren oft dubiosen Geschäften und Machenschaften vor dem Hintergrund der Querelen zwischen Kirche und Freimaurern, Bourgeoisie und Handwerk, konservativen Bauern und fortschrittsgläubigen Industrierittern, Annexionisten und Patrioten vorgeführt. Auch werden soziale, juristische und kulturelle Missstände wie Zensuswahlrecht, notarielle Ausbeutung, Pressezensur, Teufelsaustreibungen oder geistliche Pädophilie angeprangert. Zum anderen treten im *Renert* Vertreter repräsentativer, in Luxemburg gesprochener Lokaldialekte auf. Es wird deutlich, dass es hier nicht um einen speziellen, im Grünewald verhandelten Fall geht, sondern dass die hier aufgedeckten Mechanismen überall wirksam sind.

Die *Renert*-Rezeptionsgeschichte verläuft in drei Phasen. Nach einer ersten Periode des Ignorierens und Verschweigens, präsentiert sie sich in einer zweiten Phase als Geschichte einer Wiedergutmachung und damit der gezielt vorangetriebenen Konstruktion eines Erinnerungsortes, um dann in eine bis heute andauernde Phase der Aneignung, Verklärung und Vereinnahmung überzugehen.

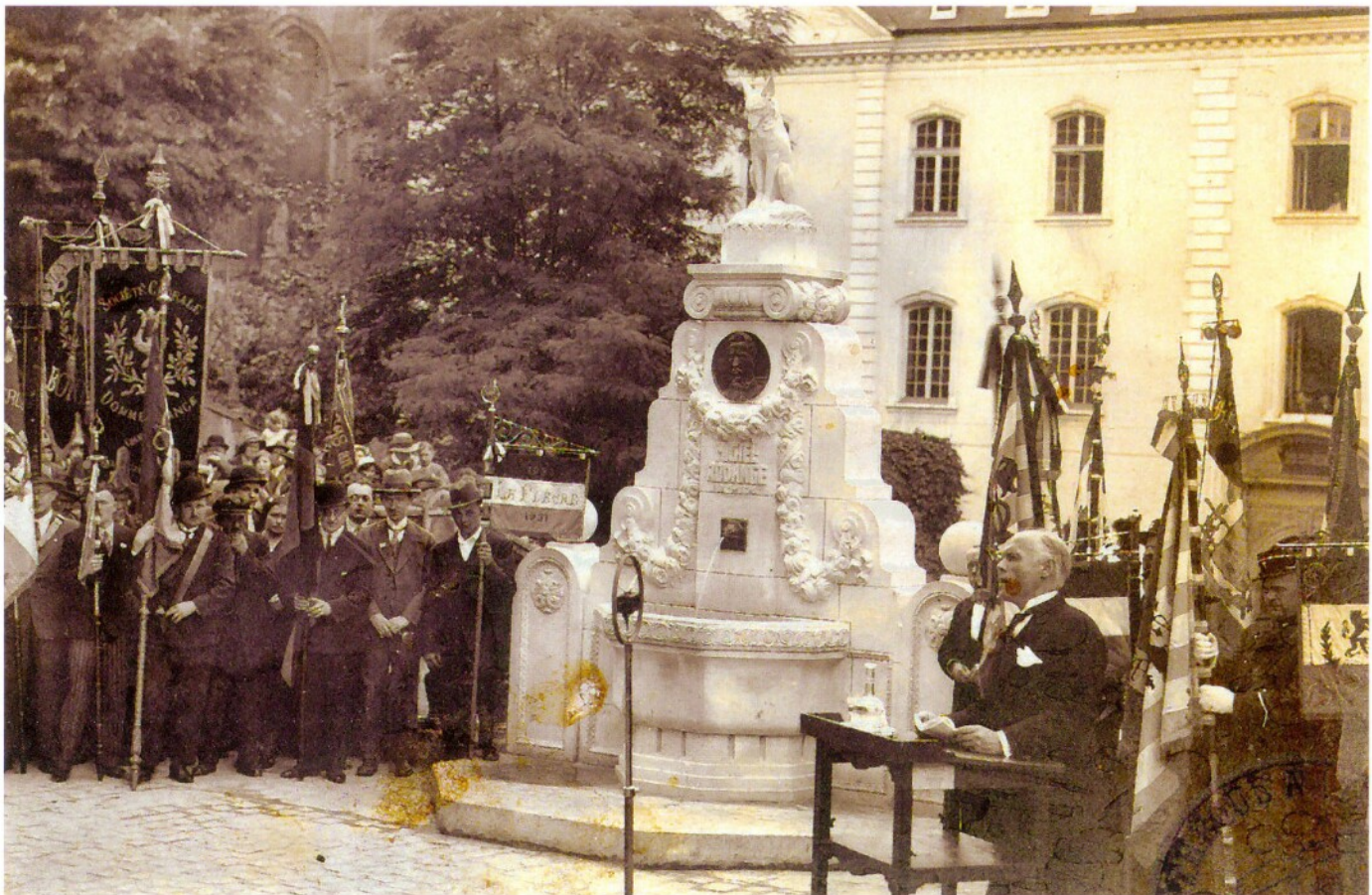
Renert ist bei seinem Erscheinen kein kommerzieller Erfolg beschieden. Trotz mehrerer von Rodange aufgebener Inserate in der *Indépendance luxembourgeoise* findet das Buch weder Absatz, noch wird es rezensiert. In der Presse der herrschenden Klerikalen und der Liberalen wird es bewusst totgeschwiegen. So fehlt bezeichnenderweise in dem Artikel „L’idiome luxembourgeois et sa littérature“¹ von Eugène Beauvois, den das *Luxemburger Wort* von der französischen Zeitschrift *Polybiblion* übernommen hat, der Abschnitt über

Michel Rodange. Fakt ist, dass beim Tode Michel Rodanges 1876 nicht einmal ein Zehntel der Auflage von 1000 Exemplaren abgesetzt ist. Eine mögliche Ursache sieht Tony Kellen 1895 in der Tatsache, dass hier Anspielungen enthalten seien, „die den Zeitgenossen nicht ganz angenehm im Ohr klangen“. Deutlicher noch bringt es das *Escher Tageblatt* 1927 auf den Punkt. Der „*Renert* sei von all denen als etwas Unerhörtes totgeschwiegen worden, die sich selbst und ihre Freunde, die Mächtigen des Tages wie die Unantastbaren um Thron und Altar mit abgerissenen Masken dastehen sahen“². Und doch hat es aufmerksame *Renert*-Leser gegeben, die als Multiplikatoren gewirkt und mit Flüsterpropaganda dafür gesorgt haben, dass das Werk nicht dem endgültigen Vergessen anheimgefallen ist. Nur so ist es zu erklären, dass im Todesjahr Michel Rodanges August Neyer den Autor in den Ergänzungsband seiner *Biographie luxembourgeoise*³ aufgenommen hat und ihm einen Platz neben Dicks und Lentz zugesteht. Ebenso erwähnt ihn Jean-Pierre Glaesener 1885 in seinem Werk *Le Grand-Duché de Luxembourg, historique et pittoresque*⁴ und lobt Rodanges Handhabung der luxemburgischen Sprache und ihrer Dialekte.

Ein Wandel deutet sich um die Jahrhundertwende an. Am 15. Januar 1904 hält *Renert* Einzug in die Abgeordnetenkammer, als der sozialistische Abgeordnete Michel Welter an-

lässlich der Debatten um die zu Unrecht bezogenen Gehälter eines flüchtigen, der Pädophilie verdächtigten Pfarrers einige der schärfsten antikerikalen Strophen zitiert. Durch die Übernahme im Kammerbericht erlangen die *Renert*-Verse eine unverhofft breite Öffentlichkeit. Ein Jahr später nimmt Nik Welter das „fürstliche Vorrecht“ des Literaturhistorikers in Anspruch, „das Verdammungsurteil der Vergangenheit aufzuheben und verkanntem Verdienste Gerechtigkeit widerfahren zu lassen“⁵. Wahre Aufklärungsarbeit auf einer breiten Basis leistet der sozialistische Abgeordnete Caspar Mathias Spoo, der von Ort zu Ort zieht, um das Lob Michel Rodanges zu singen und ausgewählte Textpassagen aus dem *Renert* zu rezitieren. Nur allzu

Foto von der Einweihung des Michel-Rodange-Denkmals auf dem Knuedler am 26. Juni 1932. In Anwesenheit der Michel-Rodange-Töchter Elise und Marguerite und unter großer Anteilnahme der Bevölkerung wird die verspätete öffentliche Anerkennung des Dichters des ‚Renert‘ mit der Enthüllung einer Doppelbrunnenanlage inszeniert.



Photothèque de la Ville de Luxembourg

gern sympathisieren die braven Bürger mit dem listigen Fuchs, der furchtlos den Honoratioren am Zeug flickt. Den Weg in die deutsche Literaturgeschichte bahnt ihm Tony Kellen 1926/27 im *Reallexikon der deutschen Literaturgeschichte* von Merker und Stammler. Kellen betont, dass Rodange ein „treues Abbild der damaligen gesellschaftlichen Zustände“ gegeben habe und dadurch sei aus dem „ursprünglichen Tierepos geradezu ein Nationalepos der Luxemburger“ geworden⁶.

Um die gleiche Zeit wird Michel Rodange öffentlich und mit Pomp in den Kreis der anerkannten Dichter Luxemburgs aufgenommen. Für die sogenannte Jahrhundertfeier, die 1926/27 mit dem Anbringen einer Gedenktafel am Geburtshaus in Waldbillig, einer Gedenkfeier im Stadttheater, unzähligen lokalen Rodange-Feiern und einer Festschrift begangen wird, liefert Isi Comes ein Festgedicht und beschwört in einer Rhetorik der Wiedergutmachung die „E'ereschold“, die man „mat Zöns an Zönseszöns“⁷ abzutragen gewillt sei. Batty Weber seinerseits steuert eine Kantate bei, die von Fernand Mertens vertont und von einem Männerchor vorgetragen wird.

Bei dieser Art von staatlich verordnetem Gedenken



Archives CNL

Logo des Malpaartes Verlages. Entwurf: Raymon Mehlen. Der Verlagsname verweist auf das Refugium ‚Renerts‘, einen gewaltigen Fuchsbau mit mehreren Ausgängen unterhalb von Schlindermanderscheid. Das stilisierte Bild des listigen Fuchses und der subversive Charakter der Gesellschaftssatire im ‚Renert‘ werden zum Markenzeichen der von Evy Friedrich repräsentierten kritischen Jugend der Zwischenkriegszeit.

tritt die strukturelle Zusammengehörigkeit von Erinnern und Vergessen deutlich zutage. Hier geht es nicht mehr um die kritische Infragestellung einer korrupten Gesellschaft, hier wird Rodange verharmlost und seiner ureigensten Waffe, der Satire, beraubt. Hier geht es um die Wunschidentität eines im Gedenken an den Dichter des *Renert* geeinten Landes. Demselben Bedürfnis entspricht das Vorhaben, einen Ort des Gedächtnisses durch die Errichtung eines Rodange-Denkmal zu schaffen. Anfang Oktober 1930 konstituiert sich unter dem Vorsitz von Alphonse Nickels ein Organisationskomitee. Eine nationale Subskriptionsliste, ein Konzert, der Verkauf von Benefizmarken und Postkarten soll die nötigen Gelder einbringen. Ein Wettbewerb wird ausgeschrieben, aus dem der Zeichenlehrer Jean Curot mit dem Projekt einer Doppelbrunnenanlage als Sieger hervorgeht. Auf Wunsch der Jury wird dem Denkmal mit dem „Fiisschen“ ein Medaillon mit dem Bildnis des Dichters hinzugefügt. Die Rückseite des Denkmals zierte ein Vierzeiler des Dachs Grimpert zur Dialektik von Allgemeinwohl und Eigennutz.

„MER PLECKTEN ABRIKOSEN
UN ALLEN HÄCKE GER,
WIE GEET NUN OWER PRAFFEN
AM BAAMBESCH D'SCHLËWENDER?“

Am 26. Juni 1932 findet auf dem Knuedler die feierliche Einweihung des Denkmals im Beisein von Prinz Felix und den Rodange-Töchtern Elise und Marguerite statt. Eine neue von Batty Weber verfasste Kantate wird vom Tenor Otto Niedner vorgetragen unter Mitwirkung des „Orphéon Municipal“ und der Militärkapelle. Neben Staatsminister Joseph Bech und Bürgermeister Gaston Diderich begründet Alphonse Nickels das Vorgehen des Rodange-Komitees. „Mir hun dem Rodange d'Gedenkstän opgericht ... well de Rodange en Dichter aß, d.h. ä vun dene Leit, de' durch d'Stroßen, iwert d'Gewahn an durch d'Bescher gin, a kukken a lausteren an denken: ä fun dene Leit, de' de Mönschen, de Sachen an den Zeitemstenn op de Fong gin, an dann de Kurasch an d'Talent hun, fer dat ne'ereschreiwien, wat an hirem Kapp an an hierem Herz setze bliewen aß“⁸.

Spätestens ab diesem Zeitpunkt geht *Renert* in den Allgemeinbesitz über. Seit die Referenz auf *Renert* kritischen Geist bescheinigt, sind den Inszenierungen des Gedenkens keine Grenzen gesetzt. Der listige Fuchs zierte seit 1926 die Fassade des Hauses Nr. 2 in der Dicksstraße in Luxemburg. 1935 wird in Schlindermanderscheid der „Renert-Pfad“ zum Refugium „Malpaartes“ eingeweiht. „Malpaartes“ wiederum heißt ein von Evy Friedrich gegründeter Verlag aus den 30er Jahren. Dem Renert-Denkmal auf dem Knuedler folgen weitere u. a. in Wiltz, Steinsel, Préizerdau und Waldbillig. 1971 wird das



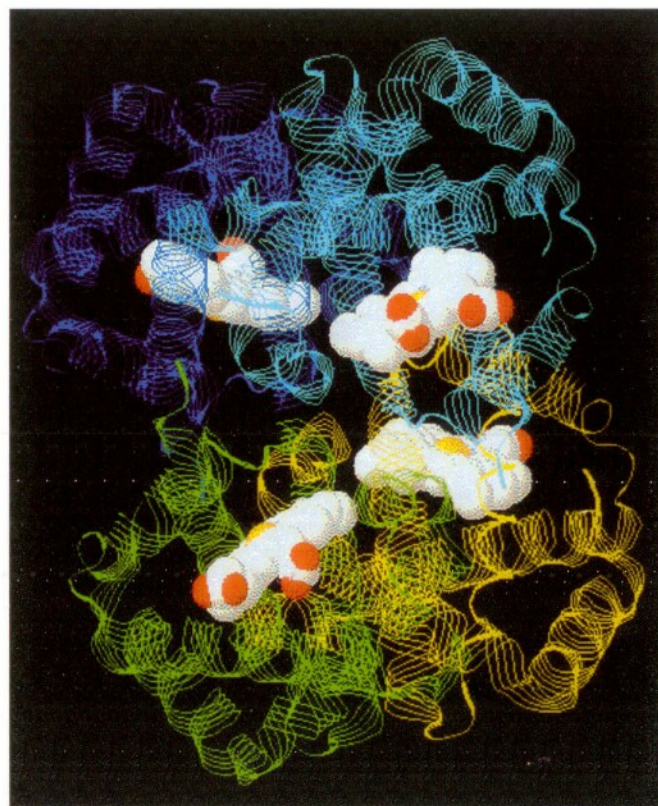
Archives CNL

Michel-Rodange-Denkmal in Wiltz.
Entwurf von Ad. Deville. Das Denkmal, das Teil
eines umfassenderen Rodange-Kulturweges ist,
wurde 2004 eingeweiht und gehört zu den Denkmälern,
die Rodanges Leben und Werk verorten. In Wiltz,
dem Entstehungsort des ‚Renert‘, wird das Gedenken
gleich doppelt inszeniert: mit dem Rodange-Kulturweg
auf der Lann und dem Denkmal im Pausenhof des
Lycée du Nord.

Modell der Hämoglobin-Moleküle „Renert“ [B133(H¹¹)Val→Ala], die 2001 von der „Equipe luxembourgeoise de recherches sur l'hémoglobine“ von Dr. Paul Groff im „Laboratoire national de santé“ entdeckt wurde. Hier fehlt der direkte inhaltliche Bezug zur Rodange-Figur; die Referenz auf „Renert“ markiert stattdessen das Ursprungsland einer naturwissenschaftlichen Entdeckung, die Aufmerksamkeit und Anerkennung beansprucht.

neue „Lycée mixte“, das die Koedukation praktiziert und Jungen wie Mädchen die gleiche Bildung vermittelt, nach Michel Rodange benannt, und die schuleigene Zeitschrift trägt den Namen *Fiederfuuss*.

Leider geht das Mehr an Gedächtnismaßnahmen nicht einher mit einer gesteigerten Kenntnis des Werkes, obschon mehr als 30 Neuauflagen des *Renert* vorliegen. Heute hat sich *Renert* als Qualitätslabel verselbständigt und wird erfolgreich vermarktet. So gibt es in Walferdingen einen „Renert“-Rugby Club und in Heiderscheid ein „Renert“-Freikörperkulturgelände. Eine Kabaretttruppe tritt unter der Bezeichnung „Cabarenert“ auf und ein Forscherteam des „Laboratoire national de santé“ unter der Leitung von Dr. Paul Groff hat einer spezifischen Anomalie der Hämoglobin-Moleküle den Namen „Renert“ verpasst. Die Referenz auf „Renert“ ist an die Stelle der *Renert*-Lektüre getreten. Insofern hatte Rikki-tikki-tavi recht, als er 1930 schrieb: „Dem armen Michel Rodange war zeitlebens kein großes Glück beschieden. Und nach seinem Tode ging es ihm nicht besser. Er wurde berühmt und nicht gelesen“⁹. Demnach ist es auch nicht verwunderlich, dass viele Luxemburger in einer Art augenzwinkernder Komplizität mit dem schlaunen Fuchs fraternisieren, ohne sich darüber im Klaren zu sein, dass ihr Idol um keinen Cent besser ist, als jene, deren Schandtaten er aufdeckt.



AUSWAHLBIBLIOGRAPHIE:

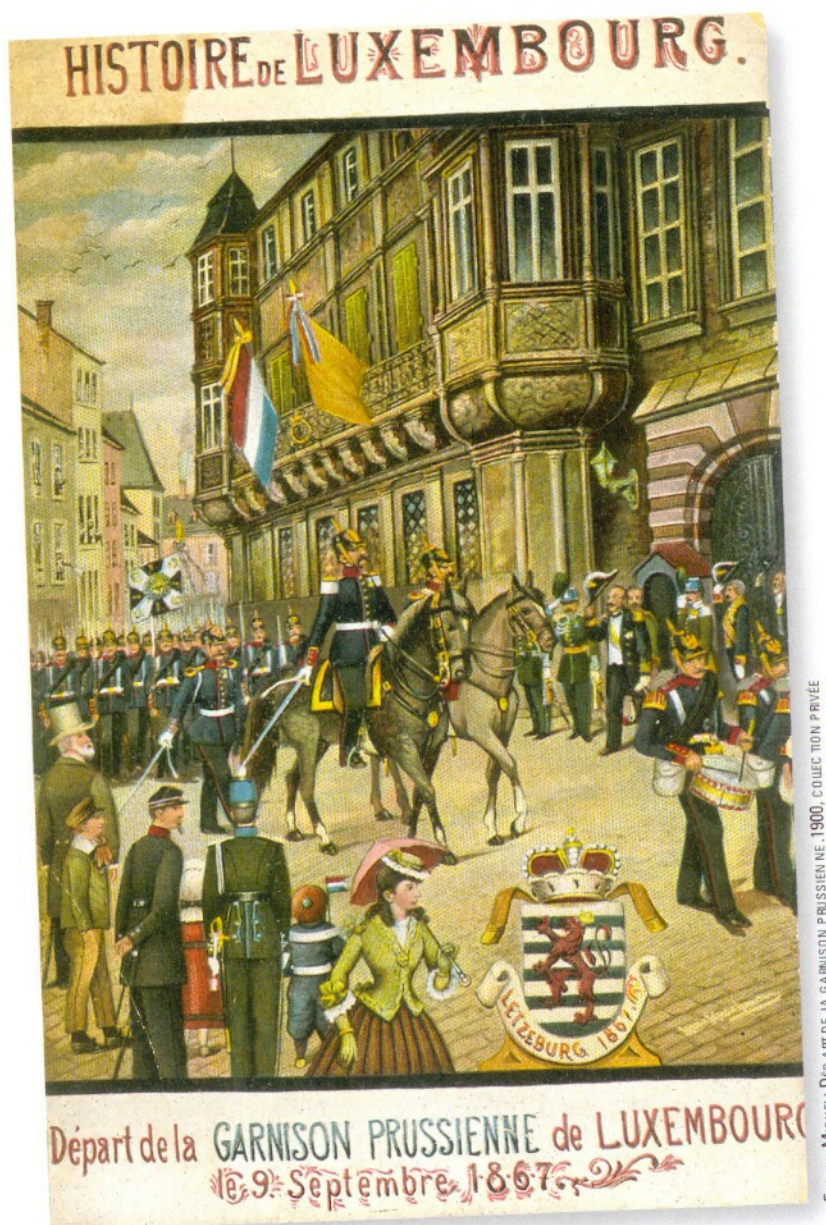
- COMES, Isidore: Conferenz iwert den M. Rodange a säi „Renert“ zo' lechternach gehalen op sengem honnertjäreje Geburtsdäch, den 3. Januar 27. In: Gymnase grand-ducal d'Echternach. Programme publié à la clôture de l'année scolaire 1926/27. Luxembourg 1927, S. 9–17.
- DELVAUX, Franz: Dem Rodange sei „Renert“. Eso' we' en vun den Dokteren beurtelt gett. Luxembourg 1931.
- GOETZINGER, Germaine / MANNES, Gast / MULLER, Roger: De Michel Rodange – Op en Neis fotograféiert. Mersch 2002.
- HOFFMANN, Fernand: Uralte Bauernschläue und überhebliche Bescheidenheit. Der „Renert“ als Spiegel der luxemburgischen Volksseele. In: Die Warte 25 (1972).
- MANNES, Gast: Der Fuchs im Frack. Lose Gedanken zum Titelblatt des „Renert“ von Michel Rodange. In: Lycée Michel Rodange. 1968–1993. 25^e anniversaire. Luxembourg 1993, S. 81–92.
- MULLER, Roger: Renert – Reineke Fuchs. Eine Episode im Vergleich. Michel Rodange zum 175. Geburtstag. In: Galerie 19/3 (2001), S. 425–442.
- RIES, Nicolas: La satire politique et sociale dans le „Renert“. In: Les Cahiers luxembourgeois 4/3 (1926/27), S. 187–195.
- RODANGE, Michel: Renert. Werke in Luxemburger Mundart. Jubiläumsausgabe mit Biographie, Kommentar und Glossar. Im Auftrage des Rodange-Festausschusses bearbeitet und herausgegeben von Joseph Töckert. Luxembourg 1927.
- RODANGE, Michel: Renert oder de Fuuß am Frack an a Ma'nsgrëßt. Op en Neis fotograféiert vun engem Letzebreger. 1872. Coffret vun 3 CD. Sprischer Steve KARIER, Mersch 2003.

De Preiss

10. Mai 1940: „D'Preise sin dol!“ Die deutschen Truppen rücken in das Großherzogtum Luxemburg ein und stoßen auf eine einheimische Bevölkerung, deren Grundeinstellung gegenüber einer Besatzung ablehnend war, sich aber mangels Anweisungen von der Regierungsseite am Anfang eher ratlos fühlte und abwartend verhielt. Erst langsam kommt es zu einer größeren Abwehrhaltung gegenüber dem deutschen Verwaltungsapparat und seinen ideologischen Plänen: „Mir wellen bleiwe, wat mer sin. Mir welle keng Preisse gin!“. Welche Entwicklung hat der Ausdruck „Preiss“ im Laufe der Garnisons- und Besatzungszeiten durchlebt und welche Bedeutung hat der Begriff heutzutage? Kann man sagen, dass es sich bei dem Ausdruck „Preiss“ tatsächlich um eine Art luxemburger „Erinnerungsort“ handelt?

Zahlreiche historische und philologische Dokumente bezeugen diese Annahme, denn auch, wenn es sich bei dieser Art von Erinnerungsort nicht um einen materiellen Gegenstand handelt, so ist der Ausdruck „Preiss“ doch tief im (Unter-)Bewusstsein der meisten Luxemburger verankert und bereits seit mehreren Generationen im luxemburger Sprachgebrauch auffindbar.

Der Ursprung des Ausdrucks „Preiss“ im luxemburger Sprachraum kann zur Zeit der preußischen Garnison (1815–1867) vermutet werden. Immer wieder tauchten in den Regimentsgeschichten die Klagen auf, dass es Konflikte zwischen der „Luxemburger“ Bevölkerung und den preußischen Soldaten gab. „Der Bürger ging dem Soldaten mit einer gewissen Scheu aus dem Wege und zog sich vielfach Geldstrafen zu wegen Beleidigung von Wachmannschaften, deren Autorität er nicht respektierte und anerkannte“¹. Um ihre Nationalität zu stärken und sich von den Preußen zu unterscheiden, stützten sich die Luxemburger immer mehr auf ihren eigenen Dialekt. Der 1859 zum ersten Mal vorgetragene *Feierwon* von Michel Lentz drückt im Refrain „Mir welle bleiwe wat mer sin“ dieses aufkommende Nationalgefühl aus. Der Vers wurde durch das im



Dieses Gemälde von Michel Engels, das als Postkarte einem breiteren Publikum zugänglich gemacht wurde, zeigt den Abzug der preußischen Garnison aus Luxemburg-Stadt im Jahr 1867. Erkennbar sind die Soldaten durch die „preisesch Uniform“ und den „preiseschen Hellem“⁸.

ENGELS, MICHEL: DÉP. ART. DE LA GARNISON PRUSSIENNE. 1900. COLLECTION PRIVÉE



Preußen war von 1871 bis 1945, zunächst als Königreich, seit 1918 als Freistaat, ein Bundesstaat des Deutschen Reiches. Nach dessen Niederlage im Zweiten Weltkrieg hörte es 1945 de facto auf zu bestehen, 1947 verfügte der Alliierte Kontrollrat dann die offizielle Auflösung Preußens. Wie man hier auf der Postkarte sehen kann, war Preußen in Luxemburg nicht nur durch seine Bundesgarnison präsent, sondern als Nachbarstaat.

Jahr 1870 entstandene „Mir welle jo keng Preise gin!“ ergänzt. Es handelt sich hier um eine Variation, die vor allem das Zusammengehörigkeitsgefühl ausdrücken will und die Abgrenzung zu den Preußen betont. Spätestens seit dem Zweiten Weltkrieg erhielt der Begriff „Preiss“ eine abwertende Bedeutung, als es den Besatzern darum ging, Luxemburg zu verdeutschen.

Der Ausdruck „Preiss“ in der Luxemburger Sprache bedeutet ursprünglich „der Preuße“, im Gegensatz zu anderen Deutschen. „Dat ass e richtege Preiss!“ Die allgemeine Bedeutung ist jedoch „Deutscher“: „Déi aner Säit vun der Musel wunnen d'Preisen“. Jedoch dient der Begriff „Preiss“ in Luxemburg, wie in Süddeutschland, der Verunglimpfung von Preußen². „Sau-Preiß“ ist ein bayerisches Schimpfwort, mit dem generell alle Norddeutschen beschimpft werden können. Es wird aber oft im sehr weiten Sinn verwendet, um alle Nicht-Bayern zu beschimpfen. Legendar ist Karl Valentins „Sau-Preiß, japanischer!“. Historisch geht das zurück auf eine Zeit, in der sich das Königreich Bayern und das Königreich Preußen feindlich gegenüberstanden³.

In Luxemburg traten im Laufe der Zeit, vor allem während der Kriegszeiten, folgende Redewendungen auf: „E knaschtegen, en houeren, e sténkege Preiss!“ und „E sténkt wéi e Preiss!“⁴. Diese Ausdrücke weisen also auf die Feindseligkeit zwischen der einheimischen Bevölkerung und der preußisch-deutschen Besatzung hin. Ebenfalls findet sich der Ausdruck „Preiss“ in Kinder- und Spottreimen wieder: „Preiss, Preiss, Gromprepanz, kenns de de Fransousendanz?“ oder „Preiss, Preiss, (de) Bockel voll(er) Lais, den Aasch voll(er) Fléi (oder: d'Fléi bis an de Knéi!)“.

Wörterbücher dokumentieren den Zustand einer Sprache zu einem bestimmten Zeitpunkt. Ein Vergleich über einen längeren Zeitraum kann sprachlichen Wandel nachvollziehbar machen. So stellte sich heraus, dass der Begriff „Preiss“ im *Luxemburger Wörterbuch* von 1906 abgedruckt ist (so auch in allen nachfolgenden Auflagen), aber nicht im *Lexicon der Luxemburger Umgangssprache* von 1847. Handelt es sich hierbei um eine Luxemburger „Innovation“ oder doch eher um das Übernehmen der abwertenden Bedeutung des Wortes „Preuße“ aus Süddeutschland? Auf jeden Fall fand dieser Ausdruck sehr rasch einen bedeutenden Platz in der Luxemburger Umgangssprache. Innerhalb weniger Jahre entstanden zahlreiche Redewendungen, wie z. B. „Et huet een nach selen e brave Preiss an e grén-

gen Hond gesinn!“, „Preiss bléift Preiss, ob Pater oder Nonn!“ oder „Trau kengem Preiss!“⁵.

Neben dem Begriff „Preiss“ gibt es aber noch zahlreiche andere, wie z. B. „Preisefresser“, das soviel heißt wie ein „Deutschenhasser“. Oft liest man in Zeitschriften und in Büchern den Ausdruck „Preisenzeit“. Mit diesem Wort sind zwei Gedanken verbunden. Einerseits bedeutet dies die Zeit der preußischen Präsenz in Luxemburg-Stadt (bis 1867), andererseits die Zeit der deutschen Besatzung während der beiden Weltkriege. Das Adjektiv „preisesch“ unterstreicht wiederum das Faktum, dass der Begriff „Preiss“ nicht mehr aus der luxemburger Sprache wegzudenken ist. So spricht man heute noch vom „preisesche Wand“ und meint damit einen kalten und trockenen Ostwind: „De preisesche Wand as dat eenzegt gutt, wat vun do iwwe kënt!“⁶.

Eine ganz andere Bedeutung erhält dieses Adjektiv im Zusammenhang mit dem Zweiten Weltkrieg. In mehreren Berichten aus dieser Zeit liest man Folgendes: „E wor preisesch am Krich!“ oder „Et wor e richtige preiseschen Drecksak am Krich!“. Der letzte Satz ist die Bezeichnung für Denunzianten im Krieg von 1940–1945. Zahlreiche andere Ausdrücke, wie z. B. „dêi preisesch Garnisoun“, „eng preisesch Mod“ (Magd), „eng preisesch Uniform“ haben einen Platz in der luxemburgischen Sprache gefunden, und alle zusammen bilden sie ein Bestandteil unseres Denkens, unserer Wertvorstellungen und Idealen, sowie unserer Kultur und Gesellschaft. „O dîr ârmsélég Nazipreisen / Matt 'lauter Ligen wolt dîr speisen / Eist le'wt klängt Letzeburger Land...“ diese Verse stammen aus dem Gedicht von Nicolas Prommenschenkel, *De' ver-lunne Preisen* von 1944, und setzen in gewisser Weise den Begriff „Nazi“ mit „Preiss“ gleich; dieser wird somit als äußerst pejorativ angesehen.

Diese Postkarte aus dem Jahr 1944 zeigt den heraldischen „roude Léiw“ mit einem Feuerhaken in der rechten Tatze, gezeichnet von Herrn Weyrich⁹. Die abgedruckten Verse sind abgeleitet von Michel Lentz' *Feierwon*, ersetzen aber die Eisenbahn (*Feierwon*, Symbol des technischen Fortschritts) durch den Eisenhaken (*Feierkrop*, Symbol der Gewaltherrschaft).



Message vun der Groussherzogin Charlotte am 9. September 1942

ROUDE LEW
BEWACH DEI FELD



MIR WÖLLE
BLEIWE WAT MIR SIN



MESSAGE VUN DER GRO'SSHERZOGIN CHARLOTTE

LETZEBUEGER



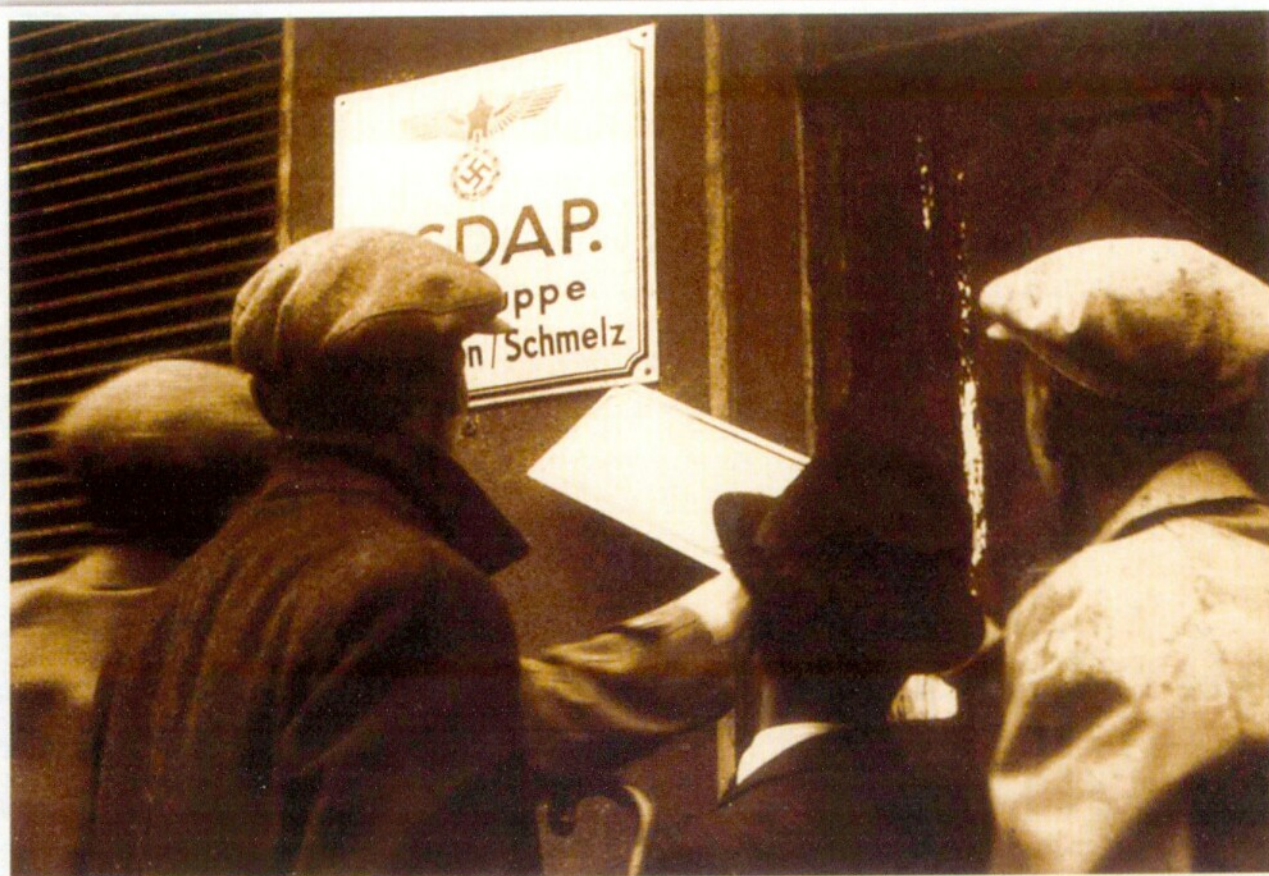
KÈNG Verspréchen a këng Gewalt konnten är Trei zûr Hémecht bréchen. Haut ass onst Land dûrech è Machtsproch vum Gauleiter an deitscht Reich agegliedert. Är Freihét an ärt Gléck sin den 10ten Mé 1940 zesummegebrach. Den 30sten August 1942 hun t'Preisen hîre Verbréchen um Lëtzeburger Land d'Kro'n opgesât. Ons Jongen gin an de' verhâsst preisesch Uniform gestach a sollen t'Waffen drôen ge'nt hîr Bridder de' an den Armé'en vun den Allié'erten fir t'Freihét an t'Indépendenz vu Lëtzebureg hîrt Léwen hîrgin. Ons Jongen wössen wat hîr Flicht ass. T'Entwert de' t'Lëtzeburger Vollék op t'Proklamatio'n vun der Annexio'n gin huot, ass en hérôesch Bekenntnis zûr Hémecht an et ass ömsoss dat t'preisesch Ligepropaganda heibaussen versicht éch är E'er ze stélen an gléwen ze dun, 75.000 Lëtzeburger hätten freiwölleg t'Agliederung an deitscht Reich verlängt. Mat dém sécheren Sieg vun den Allié'erten erstét och nés ons le'wt freit Letzeburger Land. De' Opfer de' mîr all fir ons hélegst Gidder bréngen, mâen ons t'Hémecht nach me' le'w. Ons Nationalhymn ass haut wo'er gin. Lëtzebureg ass ons Hémecht fir de' mir heiniden alles wôn. Me' we' jé schle't mein Hierz fir all de'jénech de' fir t'Hémecht leiden a bludden a fir mei le'wt Letzeburegr Vollék. A me' we' jé sin ech sécher dass den Herrgott, zu dém ech dâgdégelch fir éch bédén, séng Hand îwert onst Land hält.

Charlotte

9. SEPTEMBER 1942

In ihrem „Message“ vom 9. September 1942 gebraucht die Großherzogin zweimal das Adjektiv „preisesch“ („preisesch Uniform“ und „preisesch Ligepropaganda“) und einmal „t'Preissen“. Dieser Sprachgebrauch soll vermitteln, dass die im Exil lebende Herrscherin sich mit den Luxemburger Bürgern identifiziert, indem sie ihre Wortwahl den Umständen entsprechend anpasst.

Durchsage der Großherzogin. Turmes, Josy: D'Jugend gouf eis gestuel. Erlebnisse eines 17-Jährigen aus Knaphoscheid 1940–1945. Luxembourg 2005, S. 25.



— Déi preisesch Schëlter ginn erofgerappt

Auch taucht der Ausdruck „Preiss“ in einer Vielzahl von Liedern auf, so wurde 1859 zum ersten Mal *De Feierwon* von Michel Lentz öffentlich vorgetragen; ein Volkslied, das den Willen zur Unabhängigkeit des Luxemburger Landes ausdrückt. Zu beachten ist folgender Vers, in dem der Begriff „Preisen“ auftaucht: „Kommt hiér aus Frankreich, Belgie, Preisen. Mir kennen iech ons Hémecht weisen. Frot dir no alle Séiten hin: Mir wellen bleiwe, wat mer sin!“

Mir schaffen op den Strossen (1950), ein Marschlied von Johnny Thillens und Lambert Schaus, verdient besondere Aufmerksamkeit: „Mir go‘fe vun de Preisen all Recht zum Trotz entlöss. Haut stin mir matt de Schöppen op der Reichsautostrôss... Mir wölle nömme bleiwe, wat an der Sé‘l mir sin, ann önnere kengen Ömstänn, wölle mer Preise gin“. Dieses Lied ist emblematisch für die Zeit, die es beschreibt (1941) sowie für die Gefühle, die in der Nachkriegszeit (1950) zum Ausdruck kamen. Es galt die Luxemburger (Opfer) kategorisch von den Deutschen (Tätern) zu trennen.

Doch auch neben den Liedern findet man zahlreiche Theaterstücke in denen der Ausdruck „Preiss“ verwendet wird.

Diese Bildzeile bezeichnet die Straßenschilder, die während der Besatzung angebracht wurden, als „preisesch“, nicht etwa „nazi“ oder „däitsch“. Da die Veröffentlichung sich mit der Befreiung Luxemburgs beschäftigt, kann man davon ausgehen, dass der Ausdruck „preisesch“ bewusst gewählt wurde, um die damalige Ausdrucksweise und dessen pejorative Bedeutung wiederzugeben.

Beispiele hierfür sind das Drama von Siggy vu Letzeburg, *Pro Patria!* von 1927 und die Komödie von Metty Dahm, *D'Le'ft fëndemer en Auswé oder Trau këngem Preiss* von 1949 in welchen der „Deutsche“ als „Preiss“ titulierte wird. Heutzutage findet sich der Ausdruck „Preiss“ jedoch vor allem in Aufführungen wieder, die vom Zweiten Weltkrieg handeln, in denen die Luxemburger als geschlossene Gemeinschaft dargestellt werden, fest geeint im Wunsch und Willen, frei und unabhängig zu bleiben. „Dieser Unabhängigkeitswille verbindet alle großen Parteien, Sozialisten, Liberale, Unabhängige und Rechtspartei; er wird in den politischen Tagesblättern von den Rechten bis zur Linken einmütig bekundet“⁷, frei nach dem Motto: „Mir welle bléiwen, wat mir sin!“ Wir wollen bleiben, was wir sind: Luxemburger, keine Deutschen, aber auch keine Franzosen oder Belgier. In diesem sprichwörtlich gewordenen Liedervers drückt sich auf einfache und leicht verständliche Weise aus, was den Kern des Luxemburger Nationalgefühls ausmacht: der Wille zu staatlicher Unabhängigkeit als eine Voraussetzung freiheitlicher Selbstbestimmung.

Der Ausdruck „Preiss“ wird auch heute noch immer verwendet, jedoch nahm der Begriff im Laufe der Zeit eine andere

Bedeutung an. Während das Wort „Preiss“ in den Kriegsjahren noch eine zutiefst abwertende Bedeutung hatte, so handelt es sich heutzutage eher um einen generellen Begriff, der die „Deutschen“ im Allgemeinen bezeichnet. So findet man sogar in einem Französisch-Luxemburger Wörterbuch das Wort „Preiss“ wieder, dies, wenn man unter dem Nomen „Allemand“ nachschlägt (*Dictionnaire Français-Luxembourgeois* von Henri Rinnen, 1996, 8. Auflage).

Wenn auch dieser Begriff nach und nach seinen polemischen, sprich feindseligen Charakter verliert, so lassen sich heutzutage Deutsche nicht gerne als „Preisen“ bezeichnen, vor allem jene nicht, die den Zweiten Weltkrieg miterlebt haben, denn die Bezeichnung „Preiss“ war in Luxemburg lange Zeit identisch mit jener von „Nazi“.

Der Ausdruck „Preiss“ zeigt eine zeitliche Entwicklung, die vor allem von der Besetzung Luxemburgs im Zweiten Weltkrieg geprägt ist und seine abwertende Bedeutung noch lange Zeit behielt. Aufgrund seiner geschichtlichen Evolution drückt der Terminus auch heute noch Geringschätzung aus, obwohl er sich verflacht hat und vordergründig die Deutschen allgemein bezeichnet.

AUSWAHLBIBLIOGRAPHIE:

- CALMES, Christian: Du sentiment national des Luxembourgeois. In: Nos Cahiers. Lëtzebueger Zäitschrëft fir Kultur 5/2 (1984), S. 19–72.
- FISCHER, Batty: Luxembourg. Souvenirs et Adieux. Luxembourg 2002.
- GANGLER, Jean-François: Lexicon der Luxemburger Umgangssprache. Luxembourg 1847.
- LIEBSCHER, Peter: Letzebuenger, Luxemburger, Luxembourgeois. Das Nationalgefühl eines kleinen Volkes (1. Teil). In: Schola Burana. Aus der Arbeit des Mauritius-Gymnasiums Büren/Westfalen. Büren 1963.
- MARGUE, Nicolas: Histoire sommaire du sentiment national luxembourgeois. Luxembourg 1935.
- MUSÉE D'HISTOIRE DE LA VILLE DE LUXEMBOURG (éd.): Das Leben in der Bundesfestung Luxemburg (1815–1867). Luxembourg 1993.
- STOMPS, Guillaume: Lëtzebuenger Lidderbuch. Luxembourg 1992.
- WAGENER, Danièle: Mir welle bléiwe wat mer sin, Michel Engels (1851–1901). Sa vie, son œuvre. Luxembourg 2002.

D'Spuerkeess

IM JAHRE 2006 feiert die „Banque et Caisse d'Épargne de l'État“ ihr 150-jähriges Jubiläum und wirbt in französischer Sprache damit, seit 150 Jahren die Träume ihrer Kunden zu fördern. Dazu zeigt die Website der Bank das Bild eines Jungen, der auf einer Wiese mit einem Holzflugzeug vor dem Hintergrund eines startenden Jumbojets spielt, vermutlich ein Hinweis auf das Kinder- und Jugendsparen, das die Bank seit 1874 befürwortet und mit dem sie den Start der Kinder und Jugendlichen ins Leben unterstützen will. Mit dem luxemburgischsprachigen Zusatz „150 Joer Spuerkeess. Äert Liewen. Är Bank“ geben die Verantwortlichen einen klaren Hinweis auf ihr Selbstverständnis: Eine Luxemburger Bank, die ihre Kunden durchs Leben begleitet. Tradition spielt in der Kommunikation der Bank eine zentrale Rolle, wie auch das Logo, das die Silhouette des 1913 fertiggestellten Prunkbaus an der Brücke „Pont Adolphe“ zeigt, beweist. Im Folgenden wird anhand einiger Punkte aufgezeigt, wie die Bank sich in 150 Jahren das Image der Luxemburger Bank *par excellence* zugelegt hat.

Die Sparkasse als „Volksbank“

Der Mathematiklehrer Nicolas Martha (1820–1898) gilt gemeinhin als Gründer der Luxemburger Sparkasse. Aufgrund seiner Herkunft war der Sohn eines Tabakfabrikanten schon früh mit der Armut und dem Elend der arbeitenden Klassen vertraut. Im Zuge der Industrialisierung hatte sich in Luxemburg für einen Teil der Bevölkerung der Übergang von der handwerklich-selbstständigen zur lohnabhängigen Arbeit vollzogen. Wenn auch die anderswo zu beobachtende Proletarisierung breiter Bevölkerungsschichten ausblieb, so hatte die Luxemburger Gesellschaft dennoch mit für die Zeit typischen Problemen wie materieller Not und Alkoholsucht zu kämpfen. Diese Erfahrung hatte Martha sowie andere bürgerliche „Gönner“ der Arbeiterschaft dazu bewogen, 1848 einen „Gewerbe-Unterstützungs- und Schiedsverein“ zu gründen¹. Der Verein sollte

Depuis 150 ans,
la BCEE soutient vos rêves.

150 JOER
SPUERKEESS

Äert Liewen. Är Bank.

«Une colline près de l'aéroport, Luxembourg-Findels»

Banque et Caisse d'Épargne de l'État, Luxembourg, établissement public autonome, 1, Place de Metz, L-2954 Luxembourg, R.C.S. Luxembourg B 30775, www.bcee.lu

Banque et Caisse d'Épargne de l'État Luxembourg

Die Sparkasse als Bank, welche die Luxemburger durchs Lebens begleitet! In ihrer 150-jährigen Geschichte hat die Sparkasse dieses Image als „Volksbank“ aufgebaut und gebraucht es in ihren Werbecampagnen.



Banque et Caisse d'Épargne de l'État Luxembourg

Nicolas Martha, der Gründer der „Spuerkeess“, ein typischer Vertreter des paternalistischen Bürgertums.

„der erste Schritt zur materiellen und moralischen Hebung des Arbeiterstandes sein.“ Martha beklagte: „Zur Erreichung dieses Zweckes bleibt allerdings noch vieles einzurichten: Sparkasse, Leihanstalt...“². 1849 waren dem Verein bereits 188 Mitglieder beigetreten. Martha hatte Sparbücher drucken lassen und stand den Arbeitern, die einen Teil ihres kargen Wochenlohns sparen wollten, anstatt ihn in Kneipen in Schnaps umzusetzen, jeden Sonntag zur Verfügung.

So war es dann auch kein Zufall, dass Nicolas Martha 1859 der erste Direktor der mit dem Gesetz vom 21. Februar 1856 gegründeten staatlichen Sparkasse wurde. Wie ihre ausländischen Vorbilder widmete sich die Luxemburger Anstalt der Thesaurierung der privaten Ersparnisse, während die Internationale Bank, die einige Wochen später gegründet wurde, die kurz- und langfristige Finanzierung von Handel und Industrie als Schwerpunkt hatte.

Die Sparkasse nahm einen raschen Aufschwung und erweiterte ihre Aktivitäten. 1900 kam eine Bodenkreditanstalt hinzu. Im Rahmen des Gesetzes vom 29. Mai 1906 „betreffend Erbauung von billigen Wohnungen“ übernahm die staatliche Anstalt die Vergabe von Krediten zum Ankauf einer „billigen Wohnung“ an Arbeiter, Handwerker, kleine Landwirte oder Beamte, deren steuerpflichtiges Einkommen eine bestimmte Summe nicht überstieg. Allerdings bevorteilte das Gesetz diejenige Käuferschicht, die über Eigenkapital verfügte. Ausländer wurden ausgeschlossen. Die Kunden waren von allen Stempel-, Eintragungs-, Hypotheken- und Kanzleigebühren befreit. Bis 1914 wurden 1098 Kredite ausbezahlt. Davon gingen 546 an Arbeiter, 317 an Angestellte, 208 an Handwerker und 27 an Landwirte³. Das Volumen der Sparguthaben stieg von 5 136 Franken im Jahr 1890 auf 80 463 Franken im Jahr 1915 an⁴. Die Sparkasse war zur Luxemburger „Volksbank“ geworden.

Die Staatsgarantie, oder wie man das Vertrauen der Kunden gewinnt

Um Erfolg zu haben, musste die Sparkasse das Vertrauen der Kunden gewinnen. Das war um die Mitte des 19. Jahrhunderts nicht einfach, denn „hatte jemand Geld zu verleihen, so trug er es nach Väterart in die Notarstube; benötigte er welches, so ging er denselben Weg“⁵. Die erste staatliche Bodenkreditanstalt war bereits an diesen tief verwurzelten Gewohnheiten gescheitert. Die Verfechter der Idee der Gründung einer Luxemburger Staatssparkasse, allen voran der Generaladministrator der Finanzen, Emmanuel Servais (1811–1890), waren sich dieser Schwierigkeiten bewusst. Dennoch hatte Servais während der Diskussionen über das Gründungsgesetz der Sparkasse aus dem ersten Artikel des Gesetzprojektes die Worte „pour le compte et sous la garan-

tie de l'Etat" streichen lassen⁶. Die Sicherstellung der von den Kleinsparern hinterlegten Gelder durch den Luxemburger Staat aber war eine Grundvoraussetzung für den Erfolg des Projekts. In den ersten drei Jahren vertraute niemand sein Geld dem neuen Institut an. In einem Gutachten zum Reglement über die innere Organisation der Sparkasse im Jahre 1857 wies der Staatsrat deshalb noch einmal auf die Notwendigkeit der Staatsgarantie zum Vertrauensaufbau der Kunden hin. Trotz der Einwände des wirtschaftsliberalen Abgeordneten Norbert Metz (1811–1885) wurde am 18. Dezember 1858 schließlich ein Zusatzgesetz zur Staatshaftung gestimmt.

In den Währungskrisen, die das Land 1926 und 1935 durchlebte, machte sich das Vertrauen, das die Kunden aufgrund der Staatsgarantie in die Sparkasse gewonnen hatten, bezahlt. Im Gegensatz zu manch anderen Bankhäusern fiel der von den Verwaltern erwartete Ansturm auf die Kassen bei der „Spuerkeess“ geringer aus als befürchtet.

1926 und 1935 hatte Belgien seine Währung, die auch in Luxemburg im Umlauf war, abgewertet. 1926 hatte die Luxemburger Regierung die Entwertung mitgetragen, 1935 hatten sich die politisch Verantwortlichen dazu entschlossen, den Luxemburger vom belgischen Franken abzukoppeln.

Am 13. März 1938 hatte der „Anschluss“ Österreichs an Hitlerdeutschland auch in der Sparkasse einen Run auf die Geldschalter ausgelöst. Nach der Münchener Konferenz aber brachten die Kunden ihr Geld wieder auf ihre Konten zurück. Die Gelder, die die Sparkassenkunden unmittelbar nach dem Überfall Polens durch die deutsche Wehrmacht am 1. September 1939 abhoben, flossen allerdings größtenteils nicht zurück⁷.

Das „Spuermännchen“

1874 führte Nicolas Martha das Schulsparen ein, das aber am Widerstand der staatlichen Unterrichtskommission scheiterte, da man eine Überforderung der Grundschullehrer und eine Ablenkung der Schüler von ihren Pflichten befürchtete.



Banque et Caisse d'Épargne de l'État Luxembourg

Emmanuel Servais,
Befürworter der „Spuerkeess“ auf staatlicher Seite.



Keramiksparbüchsen von Villeroy & Boch mit dem „Spuermännchen“.

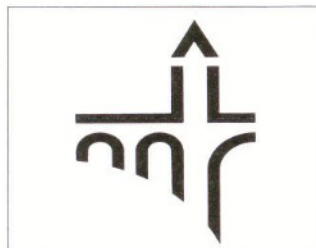
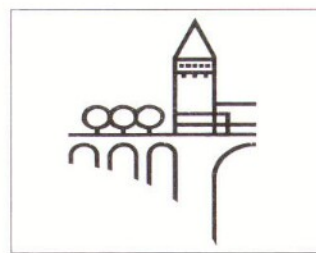
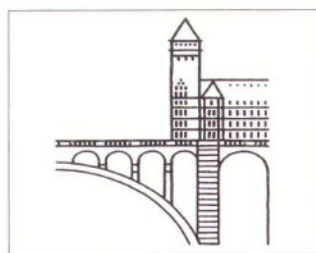
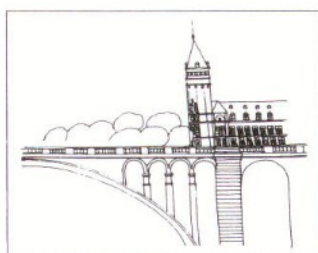
Banque et Caisse d'Epargne de l'Etat Luxembourg

Einen ersten Durchbruch im Jugendsparen brachte das Gesetz vom 14. Dezember 1887, das Minderjährigen ab sechzehn Jahren – sowie verheirateten Frauen – unter gewissen Bedingungen erlaubte, ohne die Zustimmung ihres rechtlichen Vormunds Geld auf ein Sparbuch zu setzen und vom Sparbuch abzuheben. Richtig bekannt aber wurde das Schul- und Jugendsparen der Sparkasse erst 1961. Im diesem Jahr entschloss sich die Leitung der Sparkasse, jedem Erstklässler ein Sparbuch mit einem Startkapital von 100 Luxemburger Franken, das mit einem Satz von 4% verzinst wurde, sowie eine Keramiksparbüchse von Villeroy & Boch zu schenken. Die Sparkasse hat diese vom Staat und den Gemeinden unterstützte Tradition beibehalten. Aus ersten lokalen „Sparfesten“, während derer den jungen Sparern im Beisein der kommunalen Autoritäten, der Lehrer und der Eltern Sparbüchse und Sparbuch als Instrumente des zukünftigen Sparens überreicht wurden, entwickelten sich überregionale Sparfeste. Einer ganzen Generation von Luxemburgern ist das „Spuermännchen“ Roby Pauly, das 1975/76 zum ersten Mal auf einem Sparfest auftrat und August Lieschs Fabel von der Stadt- und der Feldmaus „d'Maus Käty“ vortrug, eine verbindende Kindheitserinnerung. Die Sparkasse baute ihr Sparprogramm aus. Dem Schulsparen folgte das Jugendsparen und das Berufssparen, um nur einige Programme zu nennen. Treueprämien trugen ein Weiteres dazu bei, die jungen Kunden an die Bank zu binden.

Die Silhouette des Sparkassengebäudes ist Grundlage des verschiedenen Logos des Hauses.

Die Silhouette der Sparkasse

Anfang des 20. Jahrhunderts entschloss sich die Regierung zu einem repräsentativen Bau auf dem Vorplatz der Brücke „Pont Adolphe“⁸. Das Projekt wurde ohne Wettbewerb dem Architekt-



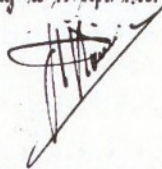
Banque et Caisse d'Epargne de l'Etat Luxembourg

Hôtel de la Caisse d'Épargne et de Crédit Foncier à Luxembourg.

Facade sur le Pont Adolphe. Echelle 1 cm. p. m.

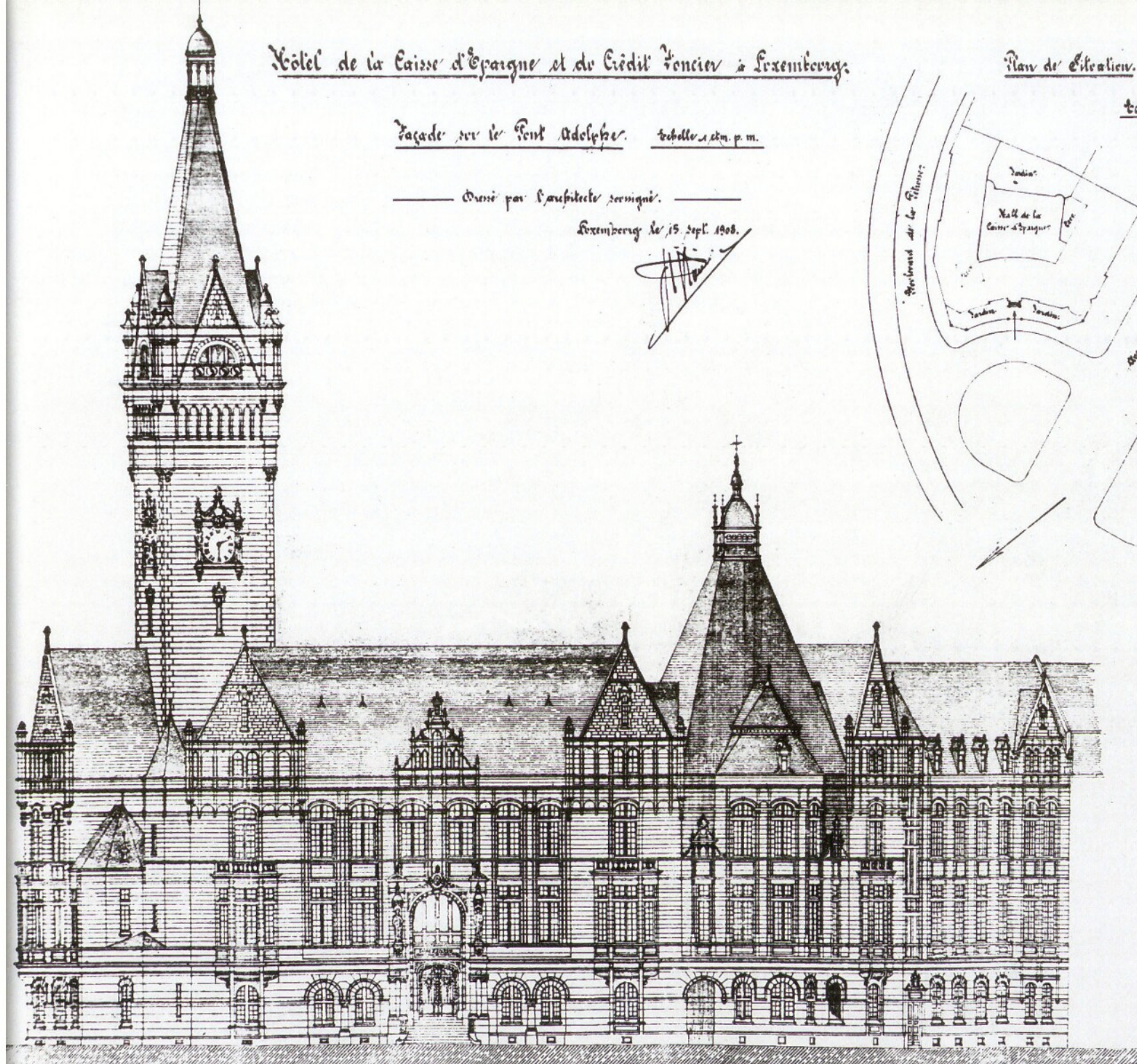
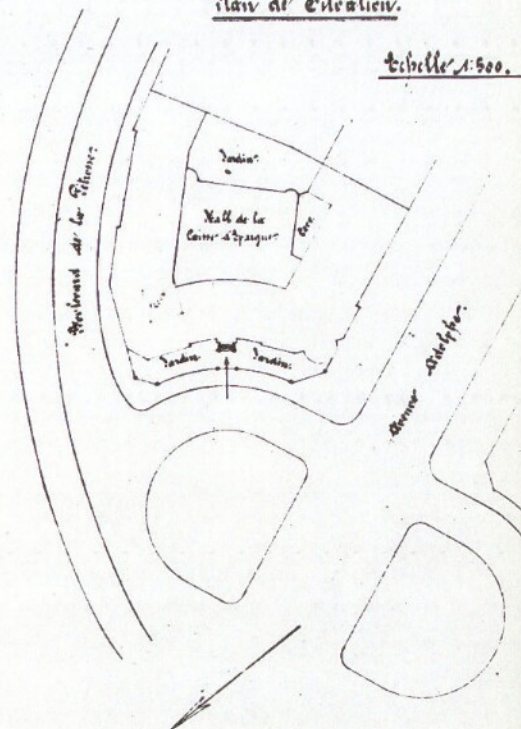
— Dessiné par l'architecte romain. —

Luxembourg le 15 sept. 1908.



Plan de l'établissement.

Echelle 1:500.



ten Jean-Pierre Koenig (1870–1919) übertragen. Interessanterweise befassten sich die Diskussionen um das neue Gebäude, die mehrfach im Parlament geführt wurden, kaum mit der Funktion der Sparkasse. Die Gestaltung der Stadtsilhouette stand im Vordergrund. Staatsminister Paul Eyschen (1841–1915) verlieh dieser Priorität am 2. Dezember 1909 mit folgenden Worten Ausdruck: „Il faut que ce soit pittoresque“⁹. Das Gebäude verfehlte seine Fernwirkung nicht. Es wurde zu einem Wahrzeichen des Bahnhofsviertels. Im Jahre 1991 übernahm die Sparkasse die Silhouette als neues Logo der Institution¹⁰.

Architekturzeichnung des Sparkassengebäudes mit der „pittoresken“ Silhouette aus dem Jahr 1908.

Banque et Caisse d'Épargne de l'Etat Luxembourg.

Der Zweite Weltkrieg und die befleckten Erinnerungen

Von einigen Aufsätzen Emile Kriers¹¹ abgesehen, gibt es kaum Literatur zur Wirtschafts- und Finanzgeschichte Luxemburgs im Zweiten Weltkrieg. Wenig ist deshalb zur Rolle der Luxemburger Banken bei der „Arisierung“ des jüdischen Vermögens bekannt. Ein erster Zwischenbericht der 2002 von der Regierung ins Leben gerufenen „Commission spéciale pour l'étude des spoliations des biens juifs au Luxembourg“ steht vier Jahre nach ihrer Gründung noch immer aus.

Die von der Bank zu ihrem 125-jährigen Bestehen 1981 herausgegebene Monographie widmet dem Zweiten Weltkrieg und der unmittelbaren Nachkriegszeit gerade einmal sechs von rund 190 Textseiten. Hinter der dort zu findenden Aussage „Les gens préfèrent confier leurs opérations financières aux

banques traditionnelles laissées en vie“¹² versteckt sich die schöne Tatsache, dass die Sparkasse von der Liquidation der kleinen Banken sowie der Bankgeschäfte der Notare profitiert hat und sich zu einem der größten, überall präsenten Kreditinstitut entwickeln konnte¹³. Handelt es sich hier um Unkenntnis des Autors und damaligen Sparkassendirektors oder um Geschichtsklitterung?

Während der gesamten Zeit ihres Bestehens ist es ein wichtiger Teil der Selbstdarstellung der Sparkasse gewesen, ihre Verankerung in Geschichte und Gesellschaft Luxemburgs als Herausstellungsmerkmal hervorzuheben. Sie hat dadurch selbst den größten Beitrag zu ihrer Etablierung als Luxemburger „lieu de mémoire“ geleistet. Die allerjüngste Marketing-Kampagne aus Anlass ihres 150-jährigen Bestehens zeigt, dass die Werbestrategen des Instituts nach wie vor auf diesen Faktor setzen.

In ihrer Werbung
setzt die
„Spuerkeess“
auf die geschickte
Kombination
zwischen
Vergangenheit
und Gegenwart.
Die Silhouette
des Gebäudes
taucht immer
wieder auf.
Hier wird ein
Photo aus dem
Bestand der städti-
schen Photothek
verfremdet.



Photo: Betty Fischer / © Photothèque de la Ville de Luxembourg

**Depuis 150 ans, la BCEE vous donne l'énergie
d'avancer dans vos projets.**

Notre histoire, c'est aussi la vôtre.



Banque et Caisse d'Epargne de l'Etat, Luxembourg. Etablissement public autonome. 1, Place de Metz, L-2954 Luxembourg. R.C.S. Luxembourg B 30775. www.bcee.lu

Banque et Caisse d'Epargne de l'Etat Luxembourg

D'Gëlle Fra

LE MONUMENT DU SOUVENIR, plus connu sous le nom de «Gëlle Fra» (femme en or), fut les dernières 80 années un espace de projection pour des identités très différentes.

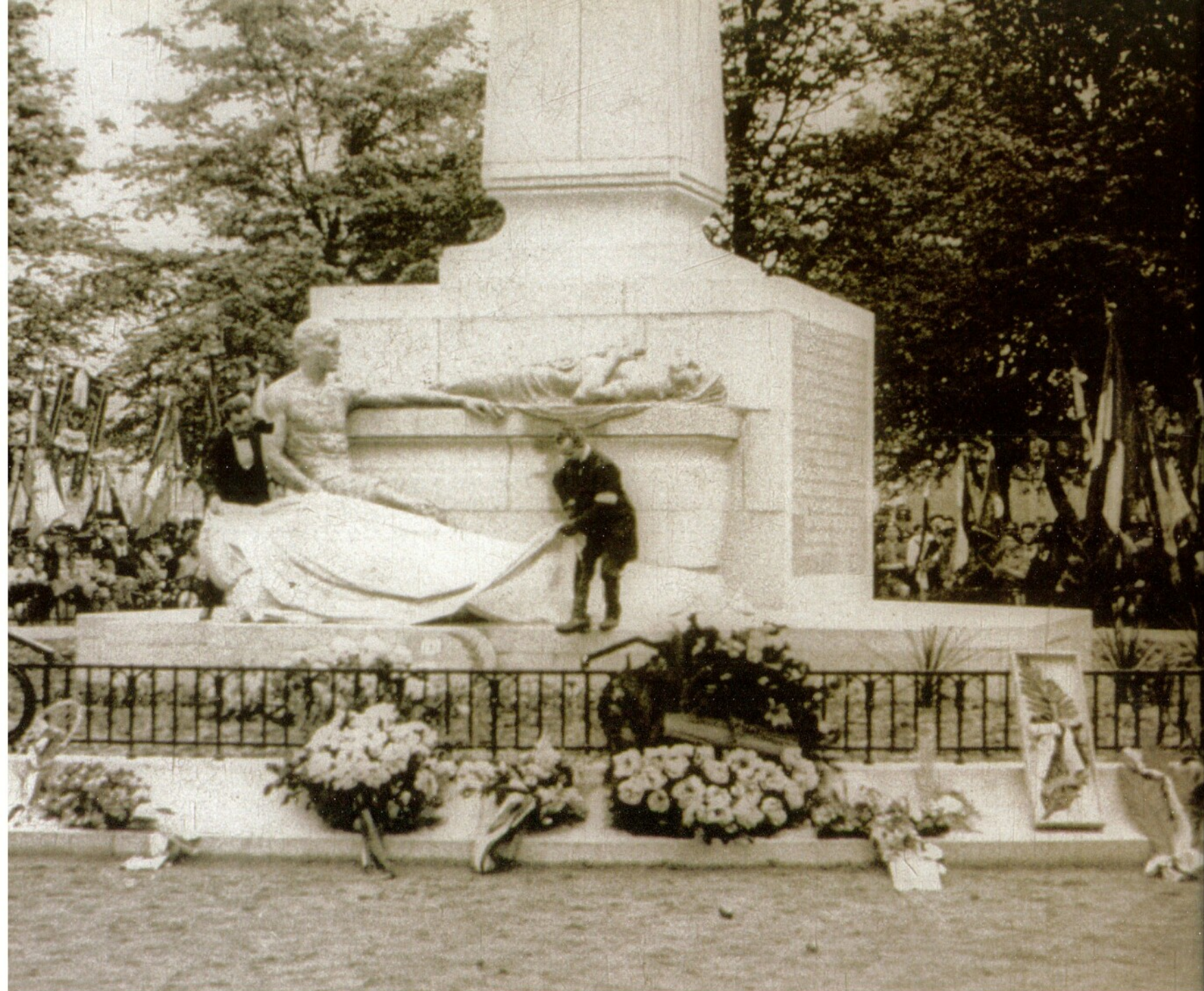
L'idée de construire un monument pour les 3.000 à 3.500 Luxembourgeois qui avaient combattu pendant la Première Guerre mondiale dans les armées française et belge naquit dans les milieux de gauche dans l'immédiat après-guerre. A ce moment, l'avenir du Luxembourg était incertain aussi bien sur le plan de la politique intérieure qu'extérieure. Les initiateurs du projet étaient plutôt critiques vis-à-vis du gouvernement en fonction pendant la guerre. Ils opposaient leur politique francophile à la politique d'accommodation poursuivie par les responsables politiques. Dans le «Comité du Souvenir», qui rassemblait les fonds nécessaires par une collecte publique, se retrouvaient essentiellement des bourgeois de la capitale. Et même si quelques membres provenaient du camp conservateur-catholique, la plupart appartenaient plutôt aux milieux socialiste et libéral. En créant de nombreux comités dans des villes et villages, les communautés locales furent largement mobilisées, surtout au centre et au sud du pays (pièces de théâtre, soirées de chant...).

L'inauguration en mai 1923 sur la place de la Constitution est révélatrice à plusieurs égards. Malgré des réticences exprimées par le *Luxemburger Wort* quant à l'apparence de la «Gëlle Fra» jugée habillée trop légèrement, un certain consensus national s'articulait à ce moment. D'autre part, la fonctionnalité du monument face à l'étranger s'avérait efficace. Avec la présence de troupes belges et françaises, le Luxembourg apparaissait comme ayant fait partie des Alliés. Cette intégration après coup dans le camp des vainqueurs était également poursuivie par une politique de noms donnés à certaines rues dans les années vingt et trente (e.a. la «rue des Légionnaires» et la «rue Albert I^{er}» en 1925). L'emplacement du monument s'avérait judicieux. Il faisait désormais partie intégrante de la silhouette de la ville lorsqu'on venait de la gare. Finalement, l'inauguration était un événement

fortement médiatisé. A part la petite controverse mentionnée ci-dessus, tous les journaux luxembourgeois saluaient le monument et publiaient pendant plusieurs jours des reportages sur l'événement. Dans plusieurs villes disposant d'un cinéma, on projeta un film qui reprenait les principaux éléments de la cérémonie, dont quelques scènes continuent d'être régulièrement réutilisées et qui marquent ainsi plusieurs générations de téléspectateurs.

Pendant l'entre-deux-guerres, la «Gëlle Fra» était surtout mise en valeur lors de deux événements. Lors de l'anniversaire de l'Armistice du 11 novembre, les anciens combattants y célébraient la fin de la guerre. Avec le monument du Soldat Inconnu au Limpertsberg, la «Gëlle Fra» n'occupait cependant pas l'entièreté de leur espace commémoratif. D'autre part, le monument du Souvenir constituait, en l'absence d'autres lieux représentatifs au Luxembourg, un lieu où le gouvernement luxembourgeois faisait défiler les chefs d'Etat étrangers. Pour le gouvernement, il s'agissait d'imposer l'idée d'un Luxembourg solidaire des Alliés. Mais ces dépôts de gerbes étaient également l'occasion de retrouver le monument dans des reportages dans des journaux et des magazines. Néanmoins, il ne faut pas surestimer l'importance de la «Gëlle Fra» à l'époque. Vu l'absence d'une véritable culture de l'image (notamment photos dans la presse et télévision encore inexistantes), cette statue n'acquerrait certainement pas un statut iconographique à travers tout le pays. D'autre part, le monument du Souvenir n'était guère présent dans la littérature, le théâtre, etc., ce qui indique plutôt une charge mémorielle faible¹.

Avec l'invasion du Luxembourg par les troupes allemandes, un changement d'échelle se produisit quant à la signification du monument. D'abord, pendant l'été 1940 et notamment le 14 juillet, quelques personnes y déposèrent des fleurs, geste illustrant la symbolique pro-française et anti-allemande que le monument portait à ce moment. En octobre 1940, l'occupant qui y voyait un rappel permanent de sa défaite, démolit le monument



Montré dans les semaines qui suivent l'inauguration en 1923, le film dont est extraite l'image connaît par la suite une diffusion énorme. Seules images mouvantes de la cérémonie, elles continuent d'être recyclées régulièrement, que ce soit dans des documentaires ou dans des reportages sur la «Gëlle Fra» sur RTL.

Archives CNA

et lançait des idées alternatives pour un nouveau monument, d'abord à la gloire de Bismarck, puis en 1941 germaient l'idée d'y faire ériger une statue en l'honneur de Jean l'Aveugle, tombé dans la lutte contre les Anglais². Aucun des deux projets n'aboutissait cependant. Si la destruction de la «Gëlle Fra» produisait peu d'échos dans les sources de l'époque émanant de l'intérieur du pays (p.ex. photos clandestines, journaux personnels), elle devenait un élément d'identification pour les Luxembourgeois à l'étranger. On le perçoit à travers les rapports alarmants qui circulaient à Londres. Et pour la communauté luxembourgeoise qui vit à New York, le monument du Souvenir constituait le symbole le plus représentatif du Luxembourg en général et de son expérience de guerre en particulier. Elle promenait en effet

une copie miniature du monument lors d'une parade en 1942 à travers les rues de New York³.

Après la guerre, la «Gëlle Fra» connut une double trajectoire. D'un côté, l'histoire de sa destruction intégrait rapidement la représentation mémorielle et historiographique d'un peuple luxembourgeois uni dans la résistance contre l'occupant⁴. Ensemble avec le «Spengelskrich», elle forme la première partie d'un triptyque qui réunit le «référendum» d'octobre 1941 et la «grève générale» d'août/septembre 1942 et qui offre une vision téléologique d'une évolution linéaire et croissante d'opposition au régime nazi par la population luxembourgeoise. Cette vision est une constante de l'historiographie luxembourgeoise dont la trame se retrouve dans la plupart des livres d'histoire jusqu'à la récente *Histoire du Luxembourg* éditée par Gilbert Trausch où un des trois chapitres sur l'occupation est intitulé «Trois hauts faits marquent l'occupation»⁵.

Cette vision, peu contestée et assez unificatrice, existe en parallèle à une controverse qui tournait autour du sort matériel de la statue et de la place qui pourrait l'accueillir. La figure du soldat, fortement associée à la «Gëlle Fra» dans le contexte de la Grande Guerre, était éminemment problématique dans la construction mémorielle de la Seconde Guerre mondiale. Les quelques centaines de Luxembourgeois ayant servi dans les armées alliées se perdaient dans la masse de ces Luxembour-

Les rares chefs d'Etat qui passaient dans l'entre-deux-guerres au Luxembourg déposaient des fleurs devant le monument du Souvenir. L'image du Négus a particulièrement frappé les esprits. Elle est reproduite dans de nombreux articles relatifs à la «Gëlle Fra». Cette visite semble illustrer l'entrée définitive du Luxembourg dans la cour des nations reconnues.



Rappel 40/4-5 (avril-mai 1985), p. 41



En utilisant en 1988 la «Gëlle Fra» comme un des symboles de l'identité luxembourgeoise dans un ouvrage destiné à un large public, l'œuvre de Lucien Czuga et Roger Leiner témoignait du haut degré de reconnaissance dont bénéficiait le monument trois ans après sa reconstruction. Celui-ci semblait être constant car le monument du Souvenir apparaît encore dans cinq autres albums.

geois qui, enrôlés de force, portaient l'uniforme de la Wehrmacht. Les mouvements de résistance, surtout la «Ligue luxembourgeoise des prisonniers et déportés politiques», s'opposaient longtemps avec succès à toute initiative concernant le monument du Souvenir. Cette pression peu visible était néanmoins bien réelle: elle empêchait même le conseil communal de la Ville de Luxembourg d'appliquer une décision prise dans les années 50, à savoir, la reconstruction complète de la «Gëlle Fra». Certes, la place était réaménagée au fil du temps et une partie du socle rétablie, mais la figure même n'était pas reconstruite.

Existait donc une certaine ambiguïté face à cette «ruine». Dans le cadre historico-mémoriel des Première et Seconde Guerres mondiales, notamment lors du 11 novembre et du 10 octobre, «Journée Commémorative de la lutte héroïque et victorieuse du peuple luxembourgeois», des cérémonies s'y déroulaient. Mais d'autre part, la figure de la «Gëlle Fra» était finalement peu présente dans le vocabulaire d'images utilisé entre la fin de la Seconde Guerre mondiale et les années 80.

En juin 1981, le quotidien socialiste *Tageblatt* «redécouvrait» les morceaux de la «Gëlle Fra» sous les décombres du Stade national. Pour les milieux de gauche, il s'agissait d'une occasion rêvée de renforcer leur identité par un rappel contextuel de la construction du monument dans les années 20. Mais ce sens – dérangeant, car républicain, francophile et de gauche – n'arriva pas à se déployer parce que le gouvernement catholique-libéral, sous la direction de

Pierre Werner, prit la décision de reconstruire le monument, malgré l'opposition – peu remarquée – des mouvements de résistance. L'Etat conférait ainsi une identité plus nationale et unificatrice à la «Gëlle Fra». Les années 80 avec en point de mire le cent cinquantième anniversaire de l'«indépendance luxembourgeoise» en 1989 constituaient une décennie qui se caractérisait d'un côté par une certaine montée nationaliste⁶ et d'autre part par une vague mémorielle et historisante. La souscription nationale qui était lancée pour financer les travaux ainsi que l'inauguration s'accompagnaient d'une couverture médiatique qui contribuait à l'iconisation de la «Gëlle Fra». Dans le premier *Superjhemp*, *De Superjhemp géint de Bommelée*, le monument du Souvenir est au centre de l'intrigue. Elle devient une figure théâtrale et se retrouve dans le titre d'un livre⁷. Une certaine sta-

CZUGA, LUCIEN / LEINER, ROGER: DE SUPERJHEMP P. GÉINT DE BOMMELÉE. LUXEMBOURG 1988



Pour une partie du milieu artistique luxembourgeois, la controverse autour de «Lady Rosa of Luxembourg» fut un enjeu identitaire important. La pétition lancée par le «Casino Luxembourg. Forum d'art contemporain» contribuait à une mobilisation autour de l'art contemporain. L'œuvre de Jerry Frantz exprimait le sentiment d'une certaine incompréhension face à cet art dans la société luxembourgeoise.

FRANTZ, JERRY / PRUM, DANY: LADY ROSA ENTARTET. 2001

„Der Künstler ist seiner ureigensten Aufgabe nach ein Zeuge der Freiheit; das ist seine Rechtfertigung, die er mitunter sehr teuer bezahlen muss.“

(Albert Camus, „Der Künstler und die Freiheit“, in: Der Monat, Heft 17,2/1949, S. 522-526)

Bien le bonjour de Luxembourg

jerry Frantz & dany Prum
(Sanja Ivekovic, Lady Rosa of Luxembourg)



Bice Ristorante. Juste en face de la Gëlle Fra.



De Milan à Mexico en passant par New-York, Monaco, Barcelone, Tokyo, Londres, Las Vegas... et aujourd'hui Luxembourg, BICE Ristorante perpétue dans près de 40 métropoles une tradition gastronomique née en 1926 dans la cuisine de Beatrice Ruggieri. Plus connue sous le surnom de Bice (prononcer "Birché"), elle était reconnue pour ses créations gourmandes et sa formidable hospitalité. Retrouvez cette tradition du bon goût juste en face de la Gëlle Fra. 23 - 25, rue Notre Dame • L- 2240 Luxembourg • Tél. 00352 22 44 07 • Fax 00352 46 51 88 • www.biceristorante.lu

BICE RISTORANTE. LA FINE CUISINE ITALIENNE S'EST FAIT UN NOM AUX 40 COINS DU MONDE

bilisation identitaire semblait s'effectuer avec le monument du Souvenir comme monument national qui reposait sur un large consensus et qui bénéficiait d'une reconnaissance visuelle importante. En ce sens, la «Gëlle Fra» devenait en quelque sorte la «Statue of Liberty» du Luxembourg.

Mais l'absence de tension n'était qu'apparente. Par sa forte connotation symbolique et son emplacement géographique qui marquait la silhouette urbaine, la «Gëlle Fra» invitait à des relectures. La citation artistique de Sanja Ivekovic en 2001 proposait une vision parallèle de la «Gëlle Fra». Sa statue nommée «Lady Rosa» se plaçait dans une perspective féministe – par la femme enceinte – et interrogeait – par son socle – des identités contradictoires (résistance, argent...) qui définissent la société luxembourgeoise et ses valeurs normatives. La controverse naquit finalement de la polysémie de la statue. La dynamique qui se développait relevait des positionnements identitaires que certains milieux socio-politiques visaient à travers le conflit. Les deux figures étaient instrumentalisées: symbole patriotique, symbole de l'art contemporain, symbole féministe, symbole de la liberté d'expression. Chaque milieu retrouvait une certaine unité à travers ce combat. L'écho médiatique – la controverse a également permis de réaffirmer les clivages qui existaient à ces niveaux – a définitivement conféré à la «Gëlle Fra» un statut de symbole reconnu par toute la population.

L'utilisation de la «Gëlle Fra» par le monde publicitaire illustre son haut degré de reconnaissance. A peine deux ans après la controverse, le sujet semble avoir perdu de sa charge explosive vu sa reproduction dans un contexte publicitaire (de plus dans le *Luxemburger Wort*) qui essaie de toucher un public le plus large possible.

Luxemburger Wort (21 décembre 2002), p. 65 – Photo: directeur artistique: Didier Leclercq; concepteur-rédacteur: Frédéric Thill (Imédia, Studio Frank Weber). L'annonce a reçu un Golden Award aux Trophées FPC 2003.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE:

PEJIC, Bojana: Lady Rosa of Luxembourg, or, is the age of female allegory really bygone? In: *Život Umjetnosti* 27 (2003), p. 34–43.

Prises de position. Ed. Comité de Coordination «Non à la Gëlle Fra». [s.l. s.d.].

TRAUSCH, Gilbert: Der Standort der «Gëlle Fra» in der Geschichte des Landes. In: *Rappel* 40/4–5 (avril-mai 1985), p. 43–62.

D'Rout Bréck

Le Pont rouge

L'IDÉE DU PONT ROUGE prit naissance au milieu des années 1950 quand le gouvernement luxembourgeois décida de valoriser le plateau du Kirchberg, une vaste étendue de 360 hectares restée exempte d'urbanisation faute d'une connexion routière aisée avec les quartiers centraux de la ville de Luxembourg. Prise en charge par l'Etat moyennant le «Fonds d'urbanisation et d'aménagement du plateau de Kirchberg» créé en 1961, la valorisation des terrains s'effectuait avant tout en prévision de l'éventuelle installation définitive des institutions européennes à Luxembourg. Afin de franchir la vallée encaissée de l'Alzette et d'améliorer les liaisons routières avec l'est de la ville la construction d'un pont de large portée s'imposait¹.

Le concours international lancé en 1957 en vue de cette construction énonça certaines conditions préalables: le projet architectural devait être le reflet d'une modernité affichée et s'intégrer harmonieusement dans le site boisé de la vallée. Parmi les 68 projets introduits en 1958 c'est celui de l'architecte allemand Egon Jux² qui fut finalement retenu par le gouvernement, principalement en raison du caractère hardi de la construction susceptible de lui procurer une notoriété internationale.

Le caractère extravagant du chantier qui débuta en 1962 fit du pont un lieu d'attrait hors du commun. Les habitants de la ville suivaient avec curiosité la construction qui fut sans conteste l'«événement» de l'époque³. Les différentes phases de construction furent d'ailleurs scrupuleusement suivies par des photographes professionnels, par la presse (du premier coup de pioche en 1962 à l'inauguration officielle en 1966)⁴ et des revues d'ingénierie⁵. Le photo-club CFL organisa pour sa part en 1966 une soirée de présentation de diapositives accompagnée par des commentaires techniques du journaliste Evy Friedrich⁶. Chroniqueurs de la construction du pont, ces personnages témoignent de l'intérêt médiatique et public que suscita le chantier du Pont rouge à l'époque.

La construction du pont fut pourtant non seulement un exploit technique extraordinaire, mais également le point de



Lors de la cérémonie de pose de la première pierre le 20 juin 1963, en présence de la Grande-Duchesse Charlotte et du président du gouvernement Pierre Werner, Robert Schaffner, ministre des Travaux publics, déclare que „le nouveau pont établira d'un seul trait hardi la liaison de la Ville Haute avec le nouveau quartier Européen, matérialisant ainsi les liens spirituels qui nous unissent à cette Nouvelle Europe”⁷.



Dès le début de la construction en 1962, des photographes comme Léon Stirn, Théo Mey et Edouard Kutter jr. firent du chantier un motif de prédilection. En 1964, l'aspect général du pont est déjà reconnaissable. Il s'agit d'un pont à béquilles dont tous les éléments porteurs sont constitués de caissons en acier. La longueur totale de l'ouvrage est de 355 m, la hauteur maximale de 75 m.

Théo Mey © Photothèque de la Ville de Luxembourg, cliché N°64440-25

départ de la formation d'un nouvel ensemble urbain, constitué au départ exclusivement de bureaux destinés aux Communautés européennes. Le pont était d'ailleurs dénommé initialement «Pont de l'Europe» et devait tracer un nouvel avenir pour le Luxembourg qui cherchait à se positionner sur l'échiquier européen. Un article paru le 20 juin 1963 dans le *Luxemburger Wort* titrait «Brückenschlag in die neue Zukunft».

Cette mise en valeur de la modernisation de la ville-capitale s'effectua en même temps que les festivités du millénaire de la Ville en 1963, qui mirent davantage l'accent sur la cité ancienne et les vestiges de la forteresse. La nouvelle silhouette urbaine constituait le pendant moderne du triptyque Pont Adolphe – cathédrale – tour de la Caisse d'Épargne du centre-ville.

L'appellation du pont resta indécise pendant un certain temps. Suite à l'abandon du nom de «Pont de l'Europe», l'ouvrage fut dénommé dès 1963 «Pont Grande-Duchesse Charlotte» en l'honneur de la souveraine, personnage clé dans la construction du «sentiment national» d'après-guerre. Si cette appella-

tion officielle est toujours d'usage, le public y fut toutefois peu réceptif et opta spontanément pour un nom plus évocateur: le Pont rouge. Cette appellation populaire est liée directement à la polémique qui éclata en 1966 au sujet de la couleur choisie pour peindre le pont⁸. Les commissions d'experts (Commission des Monuments et Sites, Cercle artistique de Luxembourg) n'avaient pas été consultées et se disaient surprises par le choix effectué. Le *Lëtzebuurger Land* publia le 2 septembre 1966 une page entière consacrée à diverses personnalités luxembourgeoises désapprouvant catégoriquement le choix du rouge ou, du moins, de *ce* rouge qualifié notamment de «Farbton für billiges Kinderspielzeug» par le sculpteur Lucien Wercollier. Un lecteur anonyme du *Luxemburger Wort* faisait même des rapprochements osés avec la politique: «Eine Europabrücke würde ich mir nicht rot vorstellen, denn rot ist ja schließlich nicht nur die sozialistische Farbe. Es ist auch die kommunistische Farbe»⁹. En dépit de diverses rumeurs et suppositions (protection anti-rouille, clin d'œil politique) le choix revenait à l'architecte Egon Jux qui estimait que le rouge se détachait avantageusement du fond verdoyant et boisé de la vallée.

Parallèlement à ces controverses, un autre thème préoccupa particulièrement les habitants qui vivaient à l'ombre du pont. Alertés par le danger que représentait la chute de plaques de rouille durant l'exécution du chantier, les habitants du Pfaffenthal et du Siechenhof réclamèrent une prise en considération appropriée de ces risques par les autorités¹⁰. Ce premier incident marqua le début d'une longue période de confrontation entre les habitants et les autorités au sujet du Pont rouge.

L'illustration réalisée en 1961 par Lex Weyer met en valeur les nouveaux éléments marquants de la silhouette de la ville: le «Pont de l'Europe», ponctué à ses extrémités par le Bâtiment Tour (Héichhaus) sur le plateau du Kirchberg et le Grand Théâtre de la Ville de Luxembourg situé en face de la Fondation Pescatore.



Lex Weyer sen., 1961, copyright: Lex Weyer. Bulletin de documentation 11 (1961)



Timbre-poste et billet de 10 francs émis en 1967
à l'occasion de l'inauguration officielle
du Pont rouge qui eut lieu en octobre 1966.

Logos du Centre National de l'Audiovisuel
pour labelliser les films produits au Luxembourg
et de l'Union commerciale de la Ville de Luxembourg.

Chacun des deux organismes s'est approprié
à sa manière de l'image du Pont rouge considéré
comme une référence adéquate, tant à l'échelle
du pays que de la Ville de Luxembourg.

CNA (création: Andrée Pündel), UCVL

L'affaire prit une tournure plus dramatique dès lors que le pont devint également un lieu d'attrait pour les candidats au suicide. Très peu évoquée dans la presse, cette situation oppressante tarda à être prise en considération par les autorités politiques compétentes malgré l'insistance des habitants qui envoyèrent des courriers aux autorités et à la famille grand-ducale. Les solutions proposées par les habitants pour éviter que les gens se suicident ou continuent à jeter des objets (bloc de béton, bombonne de gaz, chaise, bouteilles...) depuis le pont furent longtemps rejetées par les autorités politiques en raison de la défiguration esthétique du pont et des problèmes statiques qu'occasionneraient de telles mesures¹¹.

Malgré une quasi-absence du sujet dans la presse, la charge symbolique liée aux suicides, une centaine entre 1966 et 1990¹², était néanmoins entrée dans la conscience collective. Cette connotation du Pont rouge se construisit largement par communication verbale ou même moyennant une série de blagues et de rumeurs fonctionnant comme de véritables vecteurs alternatifs de transmission et de construction mémorielle.

Mis à part les cas de suicide, le Pont rouge était très peu présent au cours des années 1970 et 1980. Absent de la littérature et de la presse et réduit à des indications techniques

FILMS made in **LUXEMBOURG**



sommaires dans les guides touristiques, le pont était avant tout une voie de communication rapide et un point de repère visuel en ville.

Le film documentaire *Le Pont rouge* réalisé en 1991 par Geneviève Mersch mit fin à cette période de latence et provoqua un changement d'échelle important quant à la symbolique du lieu. La médiatisation du sujet renforça sensiblement l'association entre le Pont rouge et les suicides et lui offrit même une certaine notoriété internationale¹², contrairement au pont Adolphe où on avait pourtant dénombré non moins de 500 cas de suicide entre 1903 et 1975¹³.

Le film de Geneviève Mersch, diffusé sur la télévision belge et luxembourgeoise en 1991, donnait la parole aux habitants du quartier. Le contraste entre l'insouciance de l'Etat et la population peu nombreuse et politiquement non représentée du Pfaffenthal apparaît de manière flagrante. Sans être un appel à l'action, le film toucha une corde sensible. Si le ministre compétent Robert Goebbels avait bel et bien annoncé dès son arrivée au poste de ministre des Travaux publics en 1989 son intention de faire réaliser une étude de faisabilité permettant de déterminer quel moyen de protection pourrait empêcher les suicides et les actes de vandalisme¹⁴, c'est à la suite de la diffusion du film documentaire que la procédure prit des formes plus concrètes. C'est en 1993 que fut finalement installé un parapet protecteur transparent qui mit fin à une longue période d'engagement inassouvi.

Si le Pont rouge fut l'objet d'apparitions médiatiques et de débats publics épisodiques depuis sa construction, il est aussi un objet aux connotations diverses. Prouesse technique indéniable, il est représentatif du tournant modernisateur qu'a pris le Luxembourg à la fin des années 1950 et un des éléments architecturaux les plus remarquables de la Ville. C'est d'ailleurs sous cette posture que le Pont rouge figure dans les brochures touristiques et ouvrages photographiques sur la Ville de Luxembourg: contraste entre le caractère bigarré des faubourgs du bas de la ville, les ouvrages de fortification centenaires, la silhouette de la ville ancienne, d'une part, et la modernité des lignes du Pont rouge et sa couleur vive, de l'autre.

Le pont est en même temps représentatif d'une appropriation symbolique ambi-

L'illustration réalisée par Jan Michiels pour le film *Le Pont rouge* traduit avec force l'atmosphère oppressante que dégage le pont sur les habitants des maisons situées sous celui-ci.



Archives CNA

Maryland

ons Cigarette



La publicité pour les cigarettes Maryland utilisée dans les années 1980 instrumentalise le Pont rouge tant dans sa symbolique nationale (cigarettes de marque nationale) que locale (siège de l'entreprise).

guë. Situé sur la territoire communal de la Ville de Luxembourg et constituant un repère visuel d'entrée en ville pour les automobilistes et voyageurs de train venant du nord du pays, le Pont rouge est devenu un emblème de la ville, au même titre que les tours de la cathédrale, le Pont Adolphe ou le «Huelen Zant». Cela explique notamment l'usage de l'image du pont dans le logo de l'Union commerciale de la Ville de Luxembourg.

Le pont est en même temps un objet d'identification plus commun qui fait référence au rôle de la ville en tant que capitale du pays et de l'Europe. Il n'est dès lors guère étonnant de voir le Centre National de l'Audiovisuel (CNA) s'approprier l'image du pont pour étiqueter les vidéos de «Films made in Luxembourg».

Le fabricant luxembourgeois de cigarettes et de tabacs Heintz Van Landewyck exploitait habilement cette double connotation dans sa publicité utilisée dans les années 1980 pour les cigarettes de la marque Maryland. Le Pont rouge est de fait représentatif de la Ville de Luxembourg où s'est déroulée l'histoire de l'entreprise et à laquelle fait également référence le slogan «ons cigarette»¹⁵. Le pont a par ailleurs la même couleur que les paquets de cigarettes et rend convenablement la symbolique de ce produit de marque nationale.

Disparu de la publicité à la fin des années 1980 et très peu évoqué dans la presse depuis 1993, le Pont rouge mène aujourd'hui une vie discrète et passive. Fêtant son 40^e anniversaire en 2006 et situé à deux pas de la place de l'Europe, qui est appelée à devenir

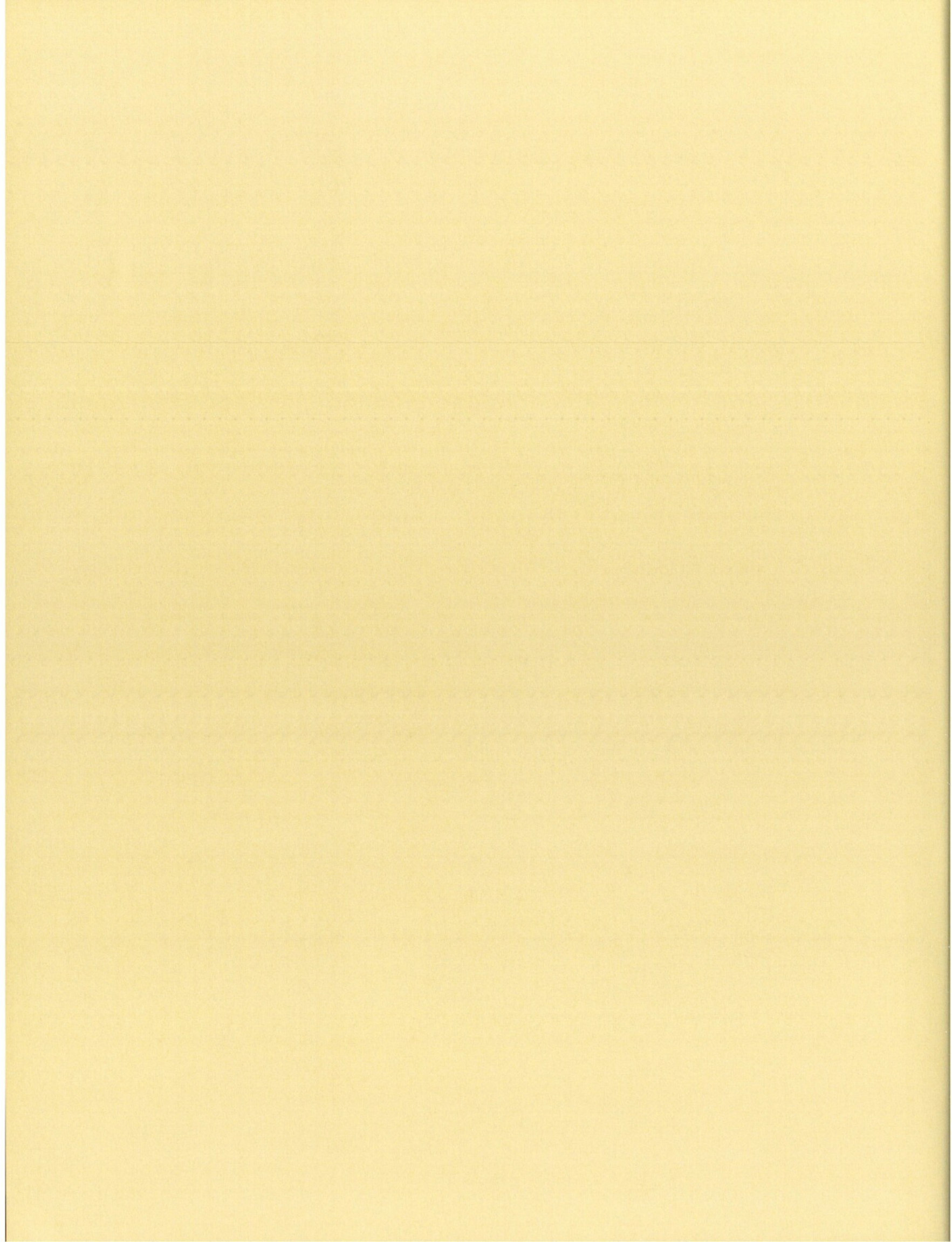
le cœur du quartier européen, le pont n'est pas mis en valeur pour autant. Visible et présent dans le paysage urbain sans être mis en scène, le Pont rouge fait incontestablement partie intégrante de l'imagerie collective au Luxembourg.

Archives Heintz Van Landewyck

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE:

- BECK, Henri: Si le Fort Charles nous était conté.... In: Ons Stad 59 (1998), p. 19-24.
- KINNEN, Ferd: Construction du Pont Grande-Duchesse Charlotte à Luxembourg. In: Revue technique luxembourgeoise 59/4 (1967), p. 157-169.
- MERSCH, Geneviève (réalis.): Le Pont rouge. Documentaire – court métrage. Luxembourg/Belgique 1991.
- HELWEG-NOTTROT, Ina: Kirchberg: 1961 – 2001. Fonds d'urbanisation et d'aménagement du plateau de Kirchberg. Luxembourg 2001.

Traditions Traditionen



De Wäin

Le vin



Brochure commémorative du 75^e anniversaire de l'Institut viti-vinicole, éditée en 2000

DEPUIS L'ANTIQUITE GRECO-ROMAINE, jusqu'au Moyen Age monastique et la Renaissance princière, la consommation ostentatoire de vin a contribué à solenniser des événements sociaux¹ – souvent empreints d'autorité centrale. Or, le vin mosellan est devenu «luxembourgeois» seulement avec l'indépendance politique en 1839 – et c'est avec la consolidation de l'Etat-nation luxembourgeois que la viticulture a été conjointement consolidée et utilisée comme un symbole de la spécificité nationale.

La production du vin suit un mouvement de cristallisation géographique. En effet, avant l'indépendance politique et en

Parmi les mesures étatiques pour promouvoir la viticulture, l'ouverture de l'Institut Viti-Vinicole à Remich (1925, ici lors de la visite du Grand-Duc Jean en 1973). L'allocation de subventions étatiques pour l'ouverture de caves coopératives (dès 1921) est censée compenser la misère financière des vignerons individuels. De meilleurs résultats commerciaux sont également visés par l'Etat par l'introduction de primes pour l'arrachage de vignes non qualitatives (à partir de 1928) et la création d'un organe de hiérarchisation des vins, la «marque nationale» (en 1935) contribue à mieux guider le consommateur.



Archives personnelles du photographe Aloyse Kieffer

Installé dans la prestigieuse demeure seigneuriale Wellenstein à Ehnen, le Musée du Vin est présenté avec fierté au roi Karl Gustav et à la reine Sylvia de Suède en 1983, ainsi que, un peu plus tard la même année, au couple royal du Népal, chaque fois en compagnie du Grand-Duc Jean et de la Grande-Duchesse Joséphine-Charlotte.

dehors de la région mosellane, des vignobles étaient attestés le long de la Sûre, à Echternach et à Diekirch, à Vianden voire à Wiltz. L'hiver exceptionnellement rude de 1709 a détruit ces vignobles de l'intérieur des terres, la majorité pour toujours². Seul le vignoble de Vianden s'est maintenu jusqu'à nos jours dans la mémoire populaire du très local «Dräi Männer Wäin» qui, pour être bu, nécessiterait un brave qui attache un malheureux compère et un troisième qui lui verse le vin dans la bouche.

Même si les voies de transport étaient hasardeuses et peu développées entre la Moselle et la capitale et les accises sur le vin élevées, le Luxembourg était avant tout un pays buveur de vin, plus salubre que l'eau. Ce qui devait changer avec l'entrée dans l'Union douanière avec la Prusse, en 1842, et la concurrence de la bière importée. Cependant, après des années difficiles – marquées, pour les Luxembourgeois, par des vagues d'émigration –, l'Empire allemand, fort de ses premiers résultats de l'industrialisation, devint demandeur de vin de base pour élaborer des vins mousseux festifs. L'Elbling, le «Greechen» luxembourgeois, avait trouvé jusqu'en 1919, date de sortie du Luxembourg de l'Union douanière, son marché idéal³.

Quand l'Etat s'en mêle...

Dès l'entrée du Luxembourg dans l'Union économique belgo-luxembourgeoise, en 1921, l'Etat s'engagea activement dans la gestion de la viticulture nationale, compte tenu du défi que constituait la transformation du vignoble. De quantitatif et fournisseur de matière première pour le «Sekt» allemand, le vignoble devait se repositionner en producteur de vins qualitatifs, issus de cépages nobles, bus pour eux-mêmes et exportés sur le marché belge. Ce n'est qu'à partir de ce moment que le vin est réellement devenu un produit vitrine du Grand-Duché – soit presque cent ans après son autonomie politique. Jusqu'à aujourd'hui, l'Etat a maintenu un engagement fort dans la viticulture, de sorte que la législation viti-vinicole de l'*Annuaire Officiel d'Administration et de législation* pour l'exercice 2005 ne compte pas moins de 24 règlements grand-ducaux, 4 lois, 7 règlements ministériels et 13 règlements CEE.

... et les Mosellans font la fête

Mais l'Etat n'est pas le seul à œuvrer en faveur de la compétitivité des vins nationaux; les vignerons eux-mêmes, groupés en syndicats de vignerons, parfois membres des syndicats d'initiative touristiques communaux, et plus récemment représentés par la «Commission de promotion des vins et crémants luxembourgeois», ne manquent pas d'inventivité festive pour



inscrire le vin, les coutumes et le folklore local dans un discours de spécificité nationale.

De même, la Confrérie Saint-Cunibert, créée en 1967, a pour objet «la défense, la sauvegarde et la mise en valeur des richesses viticoles, culturelles et touristiques de la Moselle luxembourgeoise ...»⁴. Les membres fondateurs, tout en s'inspirant des Chevaliers du Tastevin de Bourgogne, ont recherché «suvill wéi méiglech» des références légitimantes dans l'histoire luxembourgeoise, afin de fixer les rôles de chaque membre lors des cérémonies festives de promotion du vin. C'est du côté des ordres de chevaliers moyenâgeux et du conseil des chevaliers des comtes luxembourgeois, introduits par la comtesse Ermsinde (1186–1247) qu'ils trouvent les dénominations, les rituels et les fonctions attachées aux différentes charges honorifiques, «Grand Maître» en tête. De même, le choix du saint patron de la confrérie n'est pas un saint vineux «dee jiddfereen huet, [mee] ë Lokalpatréiner, deen äis eléng gehéiert», à savoir Saint Cunibert, né vers 600 apr. J.-C. dans le canton de Remich⁵.

Si les écrits émanant de membres de la Confrérie insistent régulièrement sur le caractère un tantinet blagueur de l'entreprise, c'est avec sérieux et détermination que la Confrérie a travaillé, en étroite collaboration avec le ministère du Tourisme et la commune de Wormeldange, à son projet le plus important:

La coutume folklorique la plus emblématique est l'intronisation annuelle de la Reine du Vin à Grevenmacher (depuis 1950) et de celle du Riesling à Wormeldange (depuis 1998) pour une mission de promotion bénévole et conviviale. Pour cimenter le code honorifique de cette tâche sont utilisés des attributs monarchiques. La «Drauwekinnigin» de 1953 était Lucie Franssens, ici en tenue moyenâgeuse sur un char de fantaisie, connotant à la fois la royauté (briques d'un château, valets) et la viticulture.

50 Joar Comité des Fêtes Gréiwemaacher, 1950–1999, Grevenmacher 1999



La scène du vidange de la hotte, portée à dos d'homme, crée le lien pictural, dans le sens d'une continuité impassible à travers les siècles, avec le fronteau «Viticulture luxembourgeoise deux fois millénaire». Dans la balance des thèmes visuels évoqués sur les timbres, celui de la région mosellane, petite et frontalière, est au centre des projecteurs et représente, par un effet d'amalgame, la ruralité luxembourgeoise dans son ensemble.

la création d'un Musée du Vin, inauguré en 1979⁶. Le Musée du Vin se range dans la série des musées viticoles préexistants, le Musée en plein air de Schwebsange, créé en 1953 par un groupement de vignerons du village et le Musée folklorique «A Possen», ouvert en 1972 par une initiative privée.

Ces institutions de patrimonialisation ont en commun un désir de conservation matérielle des traditions viti-vinicoles; elles font écho aux fêtes de villages et aux chansons populaires, célébrant la vivacité pratique du mode de vie «typique» issu de ces traditions. Ces fêtes – que les instigateurs locaux avaient vues comme des célébrations du vin et du travail vigneron bien accompli – sont elles-mêmes devenues des constituants du patrimoine culturel mosellan. La plupart scandent le rythme des saisons, au point que leur succès en est venu à représenter, à l'échelle nationale, l'attractivité des Mosellans renommés bons vivants. La fête la plus ancienne est le «Drauwen- a Wäifest» à Grevenmacher, organisée depuis 1950 par la commune. La majorité des fêtes datent du début des Trente Glorieuses, à une époque où le sentiment d'appartenance nationale était fort (par rapport à l'expérience de l'occupation) et confiant (par rapport à l'avenir économique): «Proufdaach» à la Cave Coopérative de Remerschen (depuis 1955), «Journée du Riesling» à Wormeldange (depuis 1962), «Picadilly» à Stadtbredimus (depuis 1956), «Wäifesch» à Schwebsingen (depuis 1952 – où le vin coule à flots de la fontaine bacchique). Les allocutions

des politiciens soulignent à chaque fois le caractère cohésif de la culture vigneronne – ce qui confère une légitimité officielle aux festivités et indique, par là même, une instrumentation politique des liesses populaires à potentiel symbolique.

Ce que les timbres-poste révèlent

Une source parlante sur la formalisation de ces légitimités culturelles à usage politique et, par extension, sur l'auto-représentation de l'Etat, sont les timbres-poste. Si dès 1911, le Service de la Viticulture a fait la demande pour des timbres-poste mettant l'accent sur ce secteur agricole, la première émission d'un timbre le prenant en compte date de 1948: il s'agit d'une vue pittoresque du village de Ehnen et de son église orbiculaire unique dans l'archidiocèse, blottis contre le fleuve frontalier et le vignoble.

Jusque dans les années 1950, il était courant que les viticulteurs indépendants étaient également des fermiers pratiquant la céréaliculture et l'élevage⁷; or, les timbres montrent la viticulture épurée de l'économie domestique connexe. Il importe peu que la canalisation, effectuée dans un esprit rationalisant, ait modifié les rives de la Moselle et que la monoculture soit une

invention récente. Les timbres-poste ont pour mission de se porter ambassadeurs de leur origine nationale et de communiquer un enracinement bimillénaire d'un aspect particulièrement valorisé de l'activité humaine: la production de vin. L'accent n'est pas mis sur la qualité ou les particularités du vin produit, mais sur la région productrice dans sa sublimité métonymique. Après tout, l'on trouve du vin dans bien d'autres pays, mais ce qui est présenté comme unique au Grand-Duché, c'est le lieu qui l'a fait mûrir.

Le vin dans les chansons à boire et les manuels scolaires

D'ailleurs, une des chansons populaires les plus connues jusqu'à nos jours, du nom original de *Onse Wéngchen*, mais populairement appelée *Kättchen*, *Kättchen*, fait référence à cette profusion de vins étrangers. Elle conclut non à la supériorité qualitative du vin luxembourgeois, affectueusement appelé «Muselblimmchen», mais à sa meilleure adaptabilité aux besoins des Luxembourgeois (désignés par «onst Land», renforçant ainsi le lien à la terre). La raison en est sa fraîcheur et son effet bénéfique sur la santé tant physique que morale... si on le boit avec modération. Contrairement aux vins lourds échauffant les esprits et qui «wuessen an de frieme Länner»⁹, celui-ci consoliderait la cohésion nationale consciente et chante la devise conservatrice – «mir wëlle bleiwe waat mir sin», sur fond de légitimité chrétienne, teintée de panthéisme poétique («ë krut de Segen vun der Sonn»).

Les chansons populaires sur le vin mosellan qui font légion dans les recueils de chansons⁹ sont toutes caractérisées par la combinaison du particularisme de la micro-région avec le patriotisme national.

La vigne et le vin ne sont pas seulement traités par des chansons et des poèmes engagés, sublimant l'attachement à la terre, souvent natale; les manuels scolaires en parlent également – moins sur le registre patriotique qu'en termes de patrimoine agricole (les vendanges, thématiques en langues, en «Heimatkunde» ou en leçons de chant).

Et wuessen an de frieme Länner vill schwéier Wäiner rout a wäiss,
Si si gesicht vu ville Kenner, vum Rhein bis déi Sait vu Paräis.
Ech haale mech un d'Muselblimmchen, daat ass de Wéngchen fier onst Land,
Hie geht deem Jéngsten wéi dem Eimchen, wa si ën drénken mat Verstand.

REFRAIN :

Kättche, Kättche, bréng mer nach ë Pättchen, vun der Musel a soss keen !
Ei wéi schmaacht mir dee Kadettchen, 't ass ën Dronk fier Broscht a Been !

Wou kënnt dir nach ë Wéngche fannen esou gemittlech an sou frësch,
't gëtt iech sou liicht dovun hei bannen, dir bleiwt gesond ewéi ë Fësch,
Vill Wäiner maachen d'Leit wéi rosen, d'Gesichter gloussen wéi éng Schmelz,
Mee daat muss een dem Misler loossen, ë suert dass du de Kapp behälls.

Of dir bedréift sitt oder lëschtég, ën deet séng Flicht zu jidder Stonn,
Ën ass vun Haus aus fromm an chrëschtlech, ë krut de Segen vun der Sonn,
Bleiwt hin vum Leiw mat Zockerwaasser, ë brauch nët méi gedeefte ze gin,
E séngt mam Lentz, fier nët ze spaassen : mir wëlle bleiwe waat mir sin.

Onse Wéngchen

(texte de Willy Goergen, musique de Jean Eiffes et Jean-Pierre Schmit, 1959)

Dans cette chanson se côtoient le culte de l'immodération typique des chansons à boire et les considérations moralisatrices (le refrain «bréng mer nach ë Pättchen» sapant de manière indulgente le «drénke mat Verstand»). Sont également déclinées des vertus «gemittlech», «frësch», «gesond», «fromm», «chrëschtlech») qui personnifient autant le vin que «le caractère» luxembourgeois.

DIE MOSEL- UND SYRTALGEBEND

ERZEUGNISSE.



Cette image du «Heimatkundebuch» donne aux enfants un premier aperçu de la richesse agricole de la région mosellane. Le recueil *Mir sangen, Lidderbuch fir d'Lëtzebuurger Schoulen* (depuis 1974) inclut des chansons populaires sur l'ambiance familiale et travailleuse lors des vendanges. Même dans le manuel *Nous parlons français* (1966), le sujet est traité via l'adaptation d'un texte d'un auteur français.

Pour conclure

La présentation de ces quelques vecteurs par lesquels la mémoire collective de la viticulture et du produit fini, mais également la «Freed a [...] Liewensloscht»¹⁰ des vignerons locaux – et, par extension, de tous les buveurs de vin – est constamment réactualisée, pointe sur le caractère construit de cet élément de l'identité collective nationale. Ce qui est frappant avec ce lieu de mémoire spécifique, c'est l'investissement pratique et symbolique conjoint de l'Etat – sous la forme d'institutions et de législation, de visites officielles, de programmes scolaires, de choix iconographiques sur les timbres-poste, entre autres – et de personnes physiques. Ces dernières sont toutes issues de (ou impliquées dans) la micro-région productrice de vin, et se regroupent de diverses manières – de la plus solennelle, la Confrérie et son œuvre de mémorisation didactique qu'est un musée, en passant par le recrutement annuel d'une jeune ambassadrice des vins, jusqu'aux fêtes villageoises et ce qu'elles recèlent en répertoire de chansons populaires du passé.

Tout en étant un produit agricole issu d'unités agricoles parcellaires de la campagne luxembourgeoise, le vin est institutionnalisé par l'Etat comme un symbole d'enracinement et d'authenticité luxembourgeoise. Le vin est utilisé comme un instrument de légitimation nationale et, surtout, d'inscription géographique voire identitaire dans une «terre natale» inaliénable. Ainsi, Jean-Pierre Buchler, ministre de l'Agriculture et de la Viticulture, écrit en 1964: le vin «personnifie, en quelque sorte, ses producteurs, en particulier, et les habitants du Grand-Duché, en général»¹¹.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE:

- DURAND, Georges: La vigne et le vin. In: Les lieux de mémoire, Ed. NORA, Pierre. 3 vols. Paris 1997, vol. 3, p. 3711–3741.
- GARRIER, Gilbert: Histoire sociale et culturelle du vin. Paris 1998 (1^{re} éd. 1995).
- GEHLEN, Joseph: Die Geburt der Confrérie Saint-Cunibert. Brochure éditée par le comité d'organisation de la 11^e fête du vin. Stadtbredimus 1967.
- KRIER, Emile: Die Genossenschaftsbewegung des Weinbaus in Luxemburg. In: Lëtzebuurger Baurekalenner 49 (1997), p. 57–70.
- KRIER, Tony: Notre Moselle, riante et belle. Luxembourg 1967 (1^{re} éd. 1964).
- REULAND, Will: 200 Jahre Weinbau im Kanton Remich. In: Lëtzebuurger Baurekalenner 44 (1992), p. 147–155.
- WEBER, Paul: Aus der Geschichte des Weines. In: Le vignoble luxembourgeois. Brochure éditée par le comité d'organisation de la 4^e fête du vin. Schweb-sange 1956, p. 60–68.

De Béier

La bière

L'AUTRE BOISSON emblématique du Luxembourg, la bière, est un lieu de mémoire dont la construction et la vivacité sont en tous points opposées à celles du vin. L'histoire de la production de bière luxembourgeoise peut être lue comme une histoire de la concentration industrielle – avec, en marge, des phénomènes de niche¹. Mais l'histoire de la consommation de la bière luxembourgeoise, elle, est une véritable histoire d'amour populaire.

La bière (attestée depuis les Gaulois) est bien plus ancienne que l'entité nationale: la première brasserie à emplacement fixe, attestée dans l'ancien Duché de Luxembourg, date de 1300 – sans parler des brasseurs ambulants, des fermiers et des moines brasseurs à leurs heures hivernales – et se situe dans l'abbaye d'Altmünster à Clausen, fondée en 1083². Mais contrairement à ce qui se passe pour le vin – fleuron de l'agriculture –, l'Etat luxembourgeois n'a pas travaillé à un arsenal de législation brassicole ni œuvré à une récupération symbolico-politique; l'activité brassicole est classée au secteur industriel du ministère de l'Economie et elle est essentiellement régie par un seul règlement grand-ducal³, définissant le produit «bière». Du coup, le travail de représentation symbolique revient aux brasseries. Vu la taille de leurs structures, plus importantes que celles des viticulteurs, elles ont eu un impact différent sur l'imaginaire collectif.



SVBL

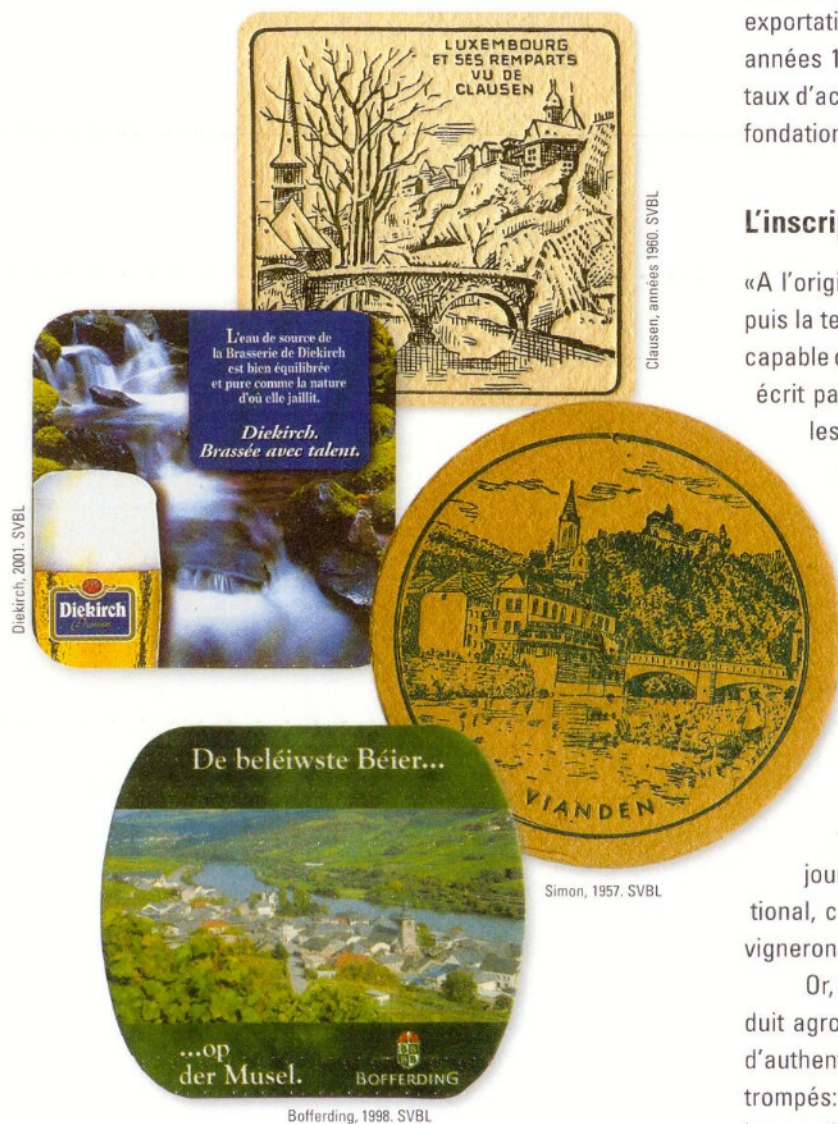
Le progrès industriel et l'inscription dans l'histoire

Si, pendant la première moitié du XX^e siècle, pour montrer leur force commerciale, toutes les brasseries ont édité des panneaux publicitaires ou des sous-bocks (Béierdeckelen) mettant en valeur l'aspect «usine industrielle» de leur bâtiment de production, elles utilisent simultanément leur date de création pour



CONFÉRIÉ GAUBRINUS ASBL: ONSE BE' EN ASS GUDDI LUXEMBOURG 1993, P. 112

Cette publicité de ca. 1900 est exemplaire du style d'exaltation industrielle que l'on retrouve chez l'ensemble des brasseries. L'exagération proportionnelle, sur ce sous-bock de la deuxième moitié des années 1940, des bâtiments par rapport aux piétons et chevaux est également typique.



Le thème aquatique est cher à toutes les brasseries.
 Le sous-bock montrant la Moselle, avec le slogan «De beléiwste Béier op der Musel» (1998), est caractéristique de l'inscription des bières dans le territoire national – sans faire halte devant le fief régional du vin. Depuis peu, le slogan est en luxembourgeois, un moyen de plus pour signifier l'identité culturelle nationale.

souligner l'ancienneté de l'entreprise. La concentration de ce marché impliquant aussi bien des faillites que des rachats ou des fusions, les grandes brasseries ont ainsi pu «reculer» la date de leur création et gagner en historicité: ainsi, la brasserie Bofferding, créée en 1842, écrit sur ses étiquettes «depuis 1764» – date d'ouverture de la brasserie Funck-Bricher avec laquelle Bofferding avait fusionné en 1975, donnant naissance à la Brasserie Nationale. De même (mais seulement pour ses exportations sur le marché américain et jusqu'au milieu des années 1980), la brasserie de Diekirch, créée avec des capitaux d'actionnaires en 1871, a utilisé l'année des origines de la fondation de son ancêtre, la brasserie Drüssel, en 1724⁴.

L'inscription dans le territoire national

«A l'origine de la bière..., il y a l'eau pure de nos sources, puis la terre qui nous donne l'orge, ensuite le feu purificateur, capable de transformer la matière», peut-on lire dans l'ouvrage écrit par des membres de la Confrérie Gambrinus. En effet, les cinq brasseries luxembourgeoises, actives au moment de la rédaction de ce livre (1993), utilisent toutes de l'eau provenant de sources locales. Par contre, les deux autres ingrédients de base de la bière, l'orge et le houblon, ne sont «pas ou plus» produits sur le territoire national. De même, le maltage est sous-traité, car «il n'y a plus de malterie au Grand-Duché et les brasseries luxembourgeoises font venir leurs malts de France, de Belgique, d'Allemagne, voire du Danemark ou d'Ecosse»⁵.

Ainsi, si la bière est bien un produit traditionnellement fabriqué au Luxembourg, elle a, de nos jours, une faible inscription dans l'espace agricole national, contrairement à ce qui se passe pour la vigne et les vigneron.

Or, la représentation graphique du lieu d'origine d'un produit agroalimentaire participe puissamment à sa légitimation d'authenticité. Et les brasseurs luxembourgeois ne s'y sont pas trompés: pour un meilleur effet visuel, ils ont extrapolé l'idée de la pureté de l'eau de source (à la base de leurs bières) et l'ont transférée sur des fleuves et rivières emblématiques, marquant le paysage luxembourgeois dans son ensemble. Ainsi, les brasseries Bofferding, Clausen, Diekirch et Simon ont sorti chacune des sous-bocks individuels ou en séries, représentant des vues idylliques des fleuves principaux, de fontaines et de ponts.

Ce principe d'extrapolation d'un thème symbolique à l'ensemble du Grand-Duché s'observe très tôt sur les sous-bocks. L'utilisation extrêmement répandue des armoiries et blasons – et singulièrement du «roude Léiw» de la famille grand-

ducale – se comprend à cette lumière, d'autant plus que les brasseries se sont toutes targuées d'avoir porté, à un moment ou un autre de leur histoire, le titre honorifique «fournisseur de la Cour».

Les passionnés de l'art brassicole

La persistance de l'assimilation bière/blasons⁶, en particulier du «Roude Léiw» luxembourgeois, se retrouve également dans le logo de la Confrérie Gambrinus, association sans but lucratif fondée en 1986.

«Dès le début des années [19]80, de frénétiques efforts ont été déployés par un groupuscule d'étudiants et d'amateurs avertis de l'art brassicole, en vue de la sécurisation du patrimoine luxembourgeois afférent à la production, la distribution et la consommation de la Bière⁷. De manière similaire que dans la Confrérie Saint-Cunibert pour le vin, l'objectif principal est la



Clausen
«Château de Hollenfels»
(années 1950). SVBL



Simon
«Le château de Wiltz»
(années 1930). SVBL



Diekirch
«Schuttburg»
(années 1970). SVBL

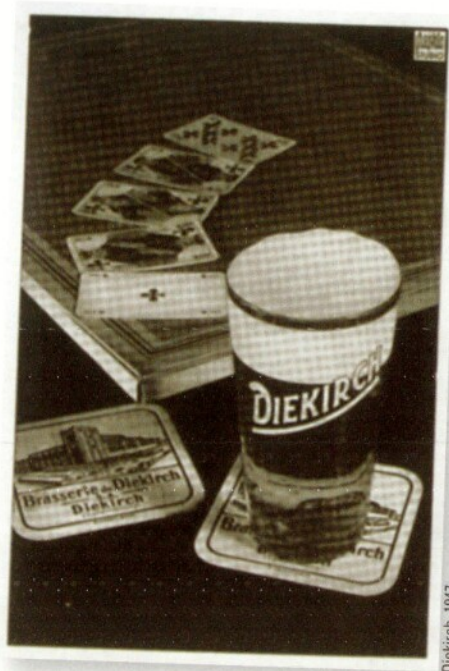
ROUDE LEIW HUEL EEN !!



CONFRÉRIE GAMBRINUS asbl: Onse Be'er ass gudd! p. 76

Les brasseries Simon, Clausen et Diekirch ont toutes utilisé le motif des châteaux forts, ainsi que les remparts de la forteresse de Luxembourg. Pointant sur des vestiges moyenâgeux de l'histoire du pays, ces images représentent aussi, de nouveau par extrapolation, une extension du «Gibraltar du Nord», symbole d'identité nationale forte, imprenable et invincible. Prises séparément, les symboliques de la forteresse (infaillibilité guerrière) et des châteaux forts (romantisme bucolique) sont contrastées; ici, la logique 'vieilles pierres' les amalgame dans un seul faisceau de significations.

En 1992, la Confrérie a organisé une exposition intitulée «Roude Léiw huel een» – un détournement humoristique de «Roude Léiw huel se», expression associée notamment aux supporters de l'équipe nationale de football. Cette affiche souligne l'usage hyperbolique du blason du «roude Léiw».



Diekirch, 1947

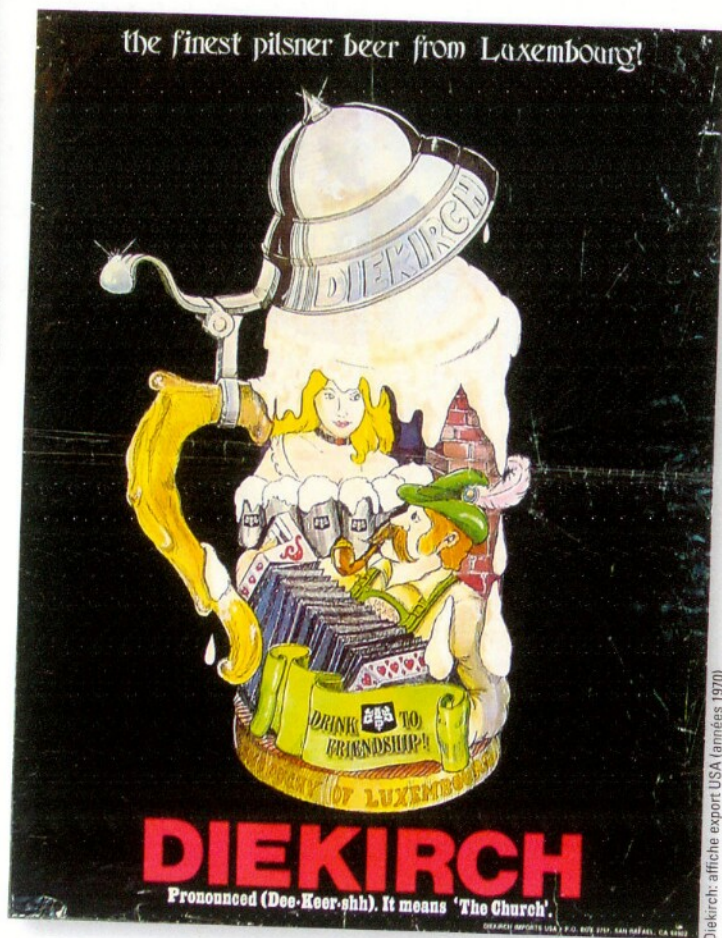


Diekirch, 1947

Est mis en scène le moment de lecture du journal, en conjuguant les quotidiens nationaux des différents bords politiques. Ceci aboutit à un effet d'amalgame entre le produit et le citoyen luxembourgeois dans sa généralité. L'affiche destinée au marché américain associe Diekirch de manière festive (mais irréaliste) au «Oktoberfest» bavarois, symbole archiconnu de la bière dans un grand pays brassicole européen.

promotion du produit fédérateur, associée à un projet didactique. Mais si la Confrérie Saint-Cunibert se situe plutôt dans une sociabilité cérémonieuse à inspiration historique, locale et festive, la Confrérie Gambrinus, elle, investit moins dans les rituels publics que dans le passe-temps qui unit ses membres: la collection de matériel brassicole. Elle s'occupe de «la propagation des aspects socio-culturels du noble jus d'orge ... par des expositions, des publications, des voyages d'études, des conférences, des manifestations publiques ...».

Tout comme la Confrérie Saint-Cunibert, la Confrérie Gambrinus a à son actif la création d'un Musée National d'Art Brassicole, inauguré en 1999 et hébergé dans le Château de Wiltz. En 2004, le Musée d'Histoire de la Brasserie de Diekirch – l'œuvre d'un collectionneur passionné – a ouvert ses portes. Mis à part le retard de l'institutionnalisation culturelle en faveur de la bière par rapport à celle du vin, son relais muséal est entièrement porté par des amateurs. Ce sont également eux les auteurs de «la Bible»⁸ sur les bières luxembourgeoises – alors que dans la mosaïque du secteur du vin, on chercherait en vain un ouvrage unique faisant autorité dans le cercle des initiés. De même, la figure du collectionneur de gadgets viticoles (par exemple les étiquettes) est plus rare, non regroupée dans un



Diekirch: affiche export USA (années 1970)

collectif; il n'y a pas non plus de bourses d'échange, comme le «Sammlerclub vun Brauereiar-tikelen Lëtzebuerg» (SVBL) en organise.

Un ingrédient essentiel à la culture populaire

C'est peut-être parce que la production de bière n'est pas aussi dépendante des saisons que les brasseurs ont davan-tage diversifié leurs activités publicitaires, alors que les vigneron se situent dans une logique de cycle: les fêtes estivales reviennent tous les ans et les orga-nisateurs en tirent du capital cumulatif. Les brasseries, elles, misent sur des activités populaires, à large consensus, plus po-lyvalentes. Les publicités pour la bière mettent souvent en scène des contextes de la consommation; leur inscription dans des routines quotidiennes de petits moments de détente en augmen-te la répercussion. Somme toute, sur les supports publicitaires des brasseries, la figure populaire du «Humpenstemma» (qui, d'ailleurs, n'a pas d'équivalent dans une expression véhiculée au niveau national, pour le vin) transparait de manière modérée. Si les slogans publicitaires soulignent souvent la conviviali-té⁹ de l'ambiance «Stammet»¹⁰ entre copains, les sous-bocks versent dans l'humour paillard de l'excès d'alcool et sa mini-misation indulgente.

Pour conclure

«E gudde Lëtzebuenger Hum-pen»¹¹ est moins spécifiquement attaché à une micro-ré-gion que le vin. Même si un certain effet géographique existe bel et bien pour la bière¹², sa prégnance est moindre et, surtout, elle a été beaucoup moins soulignée au niveau symbolique, les brasseries préférant miser sur le Grand-Duché dans sa globalité de marché potentiel. Du coup, la bière a une valeur symbolique plus consensuelle, plus malléable, et elle est plus facilement appropriée par la population générale.

Alors que chacun qui se promène dans la région mosel-lane peut voir les signes paysagers de l'enracinement de la culture de la vigne, les seuls témoins de production nationale



Bofferding, 1985. SVBL

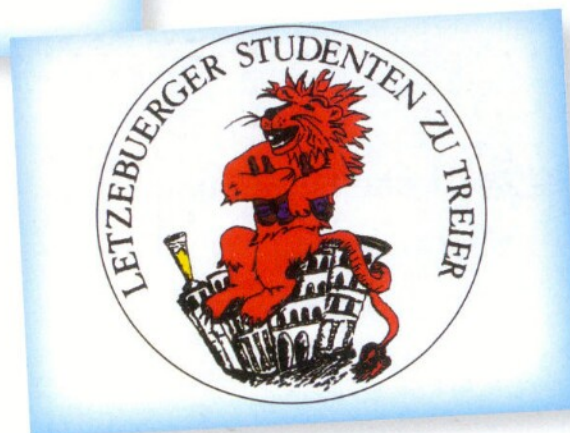
Sur ces sous-bocks transparissent des rôles convenus de genre. En témoigne également la blague de Jang et de Pier, bien débraillés à une heure tardive, qui lèvent leurs «Humpen» et trinquent coup sur coup: «Vive eis National Equipe» – «Vive de Grand-Duc!» – «Vive d'Lëtzebuenger Land», jusqu'au moment où leurs épouses furieuses font irruption au bistrot: «A vive heem!».



Bofferding, 1999. SVBL



C'est le folklore étudiant, plus libre de ton, qui érige le «Humpenstemma» en figure-type du fainéant fêtar en terre étrangère, personnifié par un cartoon du lion luxembourgeois, qui, soit bon enfant soit agressif, est montré dans une situation de supériorité quasi coloniale.





Si les brasseries déploient depuis longtemps des techniques de communication inclusives, ancrant leur spécificité luxembourgeoise dans la mémoire collective, ce sont les buveurs qui, par des engagements individuels, alimentent la symbolique nationale de la bière.

de bière sont les bâtiments des brasseries. En l'absence d'une «terre d'origine» à laquelle se référer, les brasseries ont utilisé la méthode de l'extrapolation pour réussir leur inscription dans le «territoire national» englobant (qu'il soit historique, géographique ou culturel). Tandis que le vin est construit, par la méthode de la métonymie – la partie qui représente le tout –, en tant que technique agricole issue d'une «terre» particulière, dont la valeur déteint sur celle de l'entité nationale. Dès lors, l'usage symbolique du vin se situe du côté d'un «faire» valorisé, mais réellement effectué par une petite fraction de la population luxembourgeoise, et l'Etat élève cette particularité régionale et l'affectivité locale au rang de symbole national. La bière, que l'on rencontre seulement en tant que produit fini, se trouve sur le versant de l'appropriation populaire par des occasions de consommation.

Ainsi, derrière les slogans à tonalité spécifiquement nationale, «entdeckt dat Lëtzebuergesch an lech» des vins de la Moselle¹³ et «'t ass eise Béier»¹⁴, se cachent des processus de construction d'identité collective très distincts, mais similairement efficaces.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE:

BASSING, Robert: Clausen. Cité de la bière. In: Ons Stad 22 (1986).

CONFRÉRIE GAMBRINUS asbl: Onse Be'er ass gudd! La bière et les brasseries luxembourgeoises. Luxembourg 1993.

FONTAINE DE GHELIN, Charles: Les Brasseries Réunies de Luxembourg. In: Bière Magazine 5 (1987), p. 26–28.

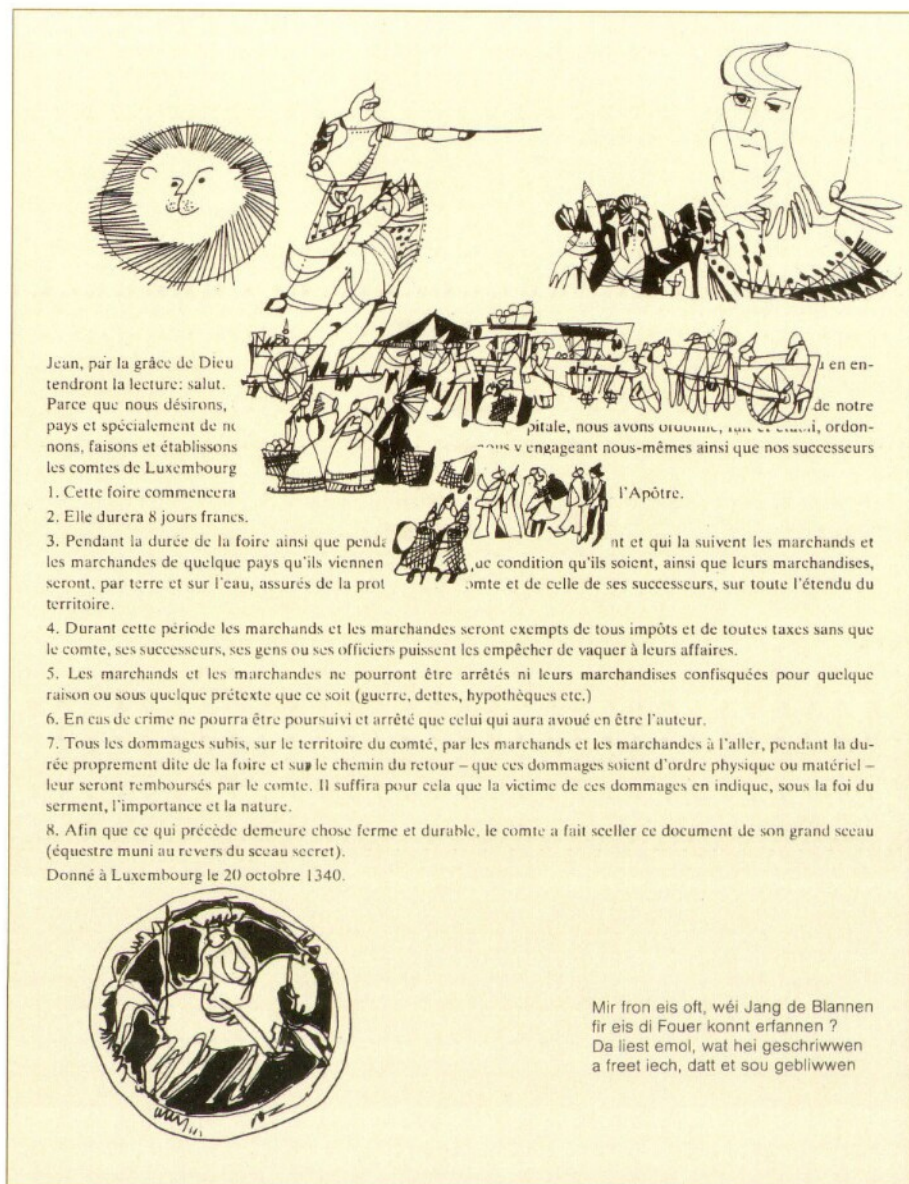
POHL, Hans: L'évolution de la brasserie de Diekirch de ses débuts à aujourd'hui. Diekirch 1996.

D'Schueberfouer

AM 20. OKTOBER 1340 gründete Johann der Blinde, Graf von Luxemburg und König von Böhmen, die Schueberfouer. Seither hat diese einen festen Platz im luxemburgischen Jahreskalender eingenommen, und die Jahrhunderte ihres Bestehens haben Zeit zum Wandel sowohl in der Natur der Messe, in ihrer Darstellung als auch in ihrer Bedeutung geboten. Dieser Wandel macht die Betrachtung der Schueberfouer als Erinnerungsort besonders interessant.

Die Gründungsurkunde legt den Beginn der Messe auf den Vorabend des „Baartelmeis“, des Tags des heiligen Bartholomäus (24. August), und ihre Dauer auf acht Tage fest. Ihren Namen verdankt die Messe der Schadeburg, oder „Schuedbuerg“, einem Kloster auf dem Heilig-Geist-Plateau. Dieses lag damals unmittelbar vor den Stadtmauern, wo der Jahrmarkt während der ersten Jahre nach seiner Gründung stattfand. Auf der Rückseite der Gründungsurkunde wurde kurze Zeit nach ihrer Niederschrift notiert: „Création de la foire de Schadebourg“. Aus Schadebourg-Messe wurde im Laufe der Zeit „Schabermess“ und aus „Schuebermess“ leitete sich der heutige Name „Schueberfouer“ ab, womit feststeht, dass der Name der Messe beinahe genauso alt ist, wie die Messe selber.¹

Ursprünglich war die Schueberfouer ausschließlich eine Handelsmesse. Dank ihrer unmittelbaren Nähe zu einer Handelsstraße die Oberitalien, über Straßburg und Luxemburg, mit Brabant und Flandern verband, war die Präsenz internationaler Händler gesichert und so gelang der Aufstieg zu regionaler Bedeutung. Der Standort der Messe war günstig, aber auch politische Maßnahmen förderten ihren Erfolg, da man die Händler während der Messe von Zöllen und Steuern befreite und ihnen Schutz bot. Zur Entwicklung der Stadt Luxemburg hat die Schueberfouer einen erheblichen Beitrag geleistet, damals „stellte die Gründung eines achttägigen Jahrmarkts die Krönung dar im Bereich wirtschaftlicher Zentralfunktionen. Keine andere Stadt



In ihrem Bildband über die Geschichte der Stadt
Luxemburg „Aus der Stadt“ greifen Johnny Flick
und Ota Nalezinek die Gründungsurkunde zur
künstlerischen Darstellung der Schueberfouer auf.
Am unteren Bildrand sieht man das Siegel,
mit dem Johann der Blinde die Gründungsurkunde
beglaubigte und das als Darstellung einer Darstellung
die Verbindung von der Schueberfouer und ihrem
Gründer symbolisiert.



Im Jahr 1963 feierte Luxemburg sein 1000-jähriges Bestehen. Das „Millénaire“ war ein großes Ereignis mit Volksfesten, religiösen Zeremonien und Theaterabenden. Am 23. August 1963 wurden 500 Tauben auf der Schueberfouer fliegen gelassen. Die Verbindung der Jubiläumsfeier mit dem Jahrmarkt kann als Versuch gedeutet werden, die Schueberfouer als Brauch, der nationale Identität stiftet, zu definieren.

Théo Mey, © Photothèque de la Ville de Luxembourg, Signatur: 63800-5.

des Landes besaß einen derart langen Jahrmarkt, der über das Umland hinaus auch Fernhändler anziehen konnte.“²

Nach und nach sprengte der Umfang der Messe die räumlichen Gegebenheiten auf dem Heilig-Geist-Plateau, daher fand sie seit 1610 auf den Feldern nördlich der heutigen Schefferallee auf dem Limpertsberg statt. Den Standort auf dem Glacis-Feld bezog die Schueberfouer erst im Jahr 1890 auf Beschluss der städtischen Verwaltung. Wenngleich bislang vorrangig der Raumbedarf der Messe zunahm, so fand parallel dazu ein schleichender Wandlungsprozess bei den Schaustellern statt, der nach der Jahrhundertwende soweit vollzogen wurde, dass die *Luxemburger Zeitung* vom 25. August 1902 feststellte, die eigentliche Attraktion der Messe seien nicht, wie bisher, der Vieh- und Warenhandel, sondern die mannigfaltigen Unterhaltungsmöglichkeiten. So erklärt sich die Beliebtheit der Messe jenseits ihrer wirtschaftlichen Nützlichkeit, der J.H. Wacht-hausen in einem Gedicht aus dem Jahr 1903 folgendermaßen

Ausdruck verlieh: „D'Schuebermess as gewess d'gléckléchst Zeit vum Jor.“³

Das 600-jährige Bestehen der Schueberfouer wurde 1940 nicht gefeiert, da sie wegen des deutschen Einmarschs gar nicht stattfand. Während der Besatzungszeit kann man ein erinnerungspolitisch interessantes Phänomen beobachten, denn die deutsche Besatzungsmacht, die sich womöglich auf ihr „Kraftdurchfreude-Sprüchlein besann“⁴ trug Sorge dafür, dass „Die Schobermesse“, das beliebte Luxemburger Volksfest“⁵ jährlich zum Vorabend des Sankt Bartholomäus eröffnet wurde. In einer Kolumne unter dem Namen „Schobermeßbilder 1943“, die damals zur Fouerzeit täglich im *Luxemburger Wort* erschien, wurden die historischen Wurzeln der Kirmes geehrt: „gesegnet seist du großer Graf und Böhmenkönig“⁶. Hiermit scheinen die deutschen Besatzer die Erinnerung an den Gründer der Messe mit einer gewünschten Interpretation zu behaften, in der die von der Besatzungsmacht propagierte luxemburgische Zugehörigkeit zur „großdeutschen“ Geschichte anklingen sollte. Dies ist ein Beispiel für die vielfältigen Auslegungsmöglichkeiten bei der Bedeutung von Erinnerungsorten.

Nach dem Zweiten Weltkrieg erfolgte erneut ein erinnerungspolitischer Wandel, zur ersten Nachkriegsschueberfouer schrieb das *Luxemburger Wort*: „Am Krisch huet d'Schuebermess eng nei Bedeitong fir ons kritt.“⁷ In diesem Artikel wird die Gründung der Messe als Geschenk Johanns des Blinden an die Stadt Luxemburg und als Identität stiftend für die luxemburgische Nation beschrieben. Den Willen zur Kontinuität dieser Erinnerungskultur belegt die Tatsache, dass das 1000-jährige Bestehen Luxemburgs auf der Schueberfouer symbolträchtig zelebriert wurde.

Um des Gründers der Schueberfouer zu gedenken wurde auf Bestreben der Union des Industriels Forains 1975 ein Denkmal in unmittelbarer Nähe des Messeplatzes errichtet. Bereits 1838 gab es ein solches Projekt, erst über ein Jahrhundert später wurde nun tatsächlich ein Gedenkstein eingeweiht, der bisher das einzige größere Erinnerungszeichen für Johann den Blinden in Luxemburg blieb. Denkmäler dienen dazu, „Geschichte symbolisch zu vergegenwärtigen“⁸, jedoch hat der Gedenkstein weder die Ausmaße, noch den Standort, um diesem Erinnerungsort große Aufmerksamkeit, beispielsweise unter den Fouerbesuchern, zu garantieren. Eine andere Denkmalform ist die Nicht-Bebauung des Glacis-Feldes, das als grauer Fleck zwischen Park und Limpertsberg jeglichen urbanistischen Bemühungen trotzt. Für die drei Wochen, in denen die Schueberfouer dieses städtebauliche Vakuum füllt, waren Stadt und Staat bisher bereit, Pläne zur effizienteren Nutzung des dort während des restlichen Jahres angesiedelten Parkplatzes, nicht zu realisieren⁹.



Rue Adames. Hier findet man, unweit der Schueberfouer, ein Erinnerungszeichen an Johann den Blinden, Gründer der Messe und Schirmherrn der Schausteller. Dargestellt ist das Siegel, mit dem Johann der Blinde die Gründungsakte der Schueberfouer beglaubigte.

Foto: Charles Fischbach



DEN HÄMMELSMARSCH

Tas Kiirmesdag, an eng Rei jéngt muer-ges an der Gaass,
 't jäizt eng Cla-ri-nett an 't brommt eng schaddreg Bass,
 an d'Hämmel gin der----bäi, mat Bänn a Flet-schen un,
 blénkeg zén-ne Plättlen an der Rei sin han-nen--drun,
 sin hannen-drün. „Schuebermëss“ al Volleksweis
 Wieder vum Michel Lentz
 An d'Kan-----ner loossen hi-re Kaf-----fi ston,
 fir de-----ne schéinen Hämmel no-----ze-----gon,
 wou d'Musek as, déi spillt sou lëschtteg d'Gaassen an,
 fir bei all grouss Hären an der Stad hie Ronn ze man,
 hie Ronn ze man.

- ◀ Um die Öffentlichkeit auf das bevorstehende Volksfest aufmerksam zu machen, werden seit den Fünfzigern im Auftrag der Stadt Luxemburg von verschiedenen Künstlern Poster entworfen. Vorher gab es Werbeplakate, die von einzelnen Schaustellern hergestellt wurden. Auf diesem Poster, das vom städtischen Geschichtsmuseum auch im Postkartenformat verkauft wird, sieht man den *Hämmelsmarsch* mit den klassischen Attributen: Schäfer, Musikanten und geschmückte Schafe.

Archives MHVL

Die heutige Textfassung zum Hämmelsmarsch wurde im Jahr 1861 von Michel Lentz verfasst und besteht aus einer Beschreibung des festlichen Umzugs.

Design von Lex & Pit Weyer, in: Ville de Luxembourg: 650 Joer Schueberfouer. 1990.

Dass die Schueberfouer ein Erinnerungsort ist, belegt die Tatsache, dass man 1990 das 650. Jubiläum der Schueberfouer feierte und dokumentierte. Nebst einer ausführlichen Beilage im *Luxemburger Wort*, entstanden aus diesem Anlass eine von der Stadt Luxemburg herausgegebene, eher dürftig dokumentierte Broschüre zur Geschichte des Volksfestes, sowie eine Briefmarke. Das Centre Luxembourgeois de Documentation et d'Etudes Médiévales publizierte im gleichen Jahr eine wissenschaftliche Studie zur Frühgeschichte des Jahrmarktes. Seither fand die Schueberfouer in der luxemburgischen Öffentlichkeit zunehmend mehr Beachtung, womit ihr Status als Erinnerungsort gefestigt wurde. Beispielsweise hat RTL Radio seit rund 15 Jahren eine direkte Berichterstattung vom Kirmesplatz eingerichtet, um dann einen festen Stand auf dem Glacis-Feld zu beziehen, der als externes Radiostudio für eine ausführliche Dokumentation der Geschehnisse vor Ort sorgt. Hier treffen sich die Journalisten mit Schobermessbesuchern, Politikern, Historikern und dem Platzmeister. Ihre Gespräche sind während drei Wochen ausschließlich von der Fouerkulisse bestimmt. Die Geschichte der Kirmes wird in Radioquizshows zum Ereignis, so, wie das aktuelle Schueberfouergeschehen durch die Darstellung in den Medien Geschichte wird. Auf diese Weise entwickelt sich eine neuartige Fouer-Erinnerungskultur. Diese Erinnerungskultur wird in der Öffentlichkeit direkt mit Formen nationaler Identität in Verbindung gebracht, was man beispielhaft am Untertitel eines Leitartikels im *Luxemburger Wort* feststellen kann: „La Fouer nous rapelle racines, tradition et vocations luxembourgeoises“¹⁰.

Die Selbstdarstellung der Schueberfouer ist seit Ende der 80er Jahre durch eine starke Erhöhung des Werbebudgets professionalisiert worden. Pit Weyer hat im Auftrag der

Stadt Luxemburg 1995 ein eigenes Logo für den Jahrmarkt entworfen. Diese „Corporate Identity“ stellt in Rot-Weiß-Blau ein Karussellpferd und ein Riesenrad dar, womit bewusst ein altmodisch-nostalgisches Bild der Kirmes gezeichnet wird. Einige Jahre später kam eine Fouer-Homepage dazu. Das Ritual des künstlerisch gestalteten Eingangsportals besteht bereits seit rund 100 Jahren und zeigt, dass die Selbstdarstellung des Jahrmarktes durchaus auf Tradition beruht. Zum offiziellen Charakter der Schueberfouer trägt, über die oben genannten Formen der Selbstdarstellung hinaus, die jährliche Eröffnungszeremonie in Anwesenheit von Politikern bei.

Eng verwoben mit der Geschichte der Schueberfouer ist der Brauch des *Hämmelsmarschs*. Der Ursprung der Volksweise bleibt bis heute ungeklärt¹¹, ebenso sagenumwoben ist die Frage, seit wann die im Jahre 1402 gegründete St. Sebastiansbruderschaft, deren Mitglieder Bogen- und Armbrustschützen waren, diese Melodie nutzte. Der Name des Liedes entspringt der Tradition, dass die Bruderschaft, im Volksmund „d'Schéiss“ genannt, mit einem geschmückten Hammel durch die Straßen der Stadt und dann zur Schueberfouer zog, wo ein Preisschießen – später war es ein Kegelspiel – um das Tier stattfand. Die Bruderschaft gibt es nicht mehr und um den Hammel wird heutzutage nicht mehr geworben. Symbolisch für den damaligen Brauch begleiten aber weiterhin geschmückte Schafe die Musikanten bei der Zeremonie. Dem *Hämmelsmarsch* wurde ein eigenes Erinnerungszeichen gesetzt, als 1982 im Stadtzentrum¹² der „Roude Pëtz“ mit dem Motiv des Umzugs samt Musikern, Schäfern und Tieren errichtet wurde. Seit 2006 dokumentiert ein Schueberfouer-Maskottchen die historische Verbundenheit der Messe mit dem Hämmelsmarschbrauch: Es handelt sich um einen Plüschhammel in traditioneller Schäfertracht.

AUSWAHLBIBLIOGRAPHIE:

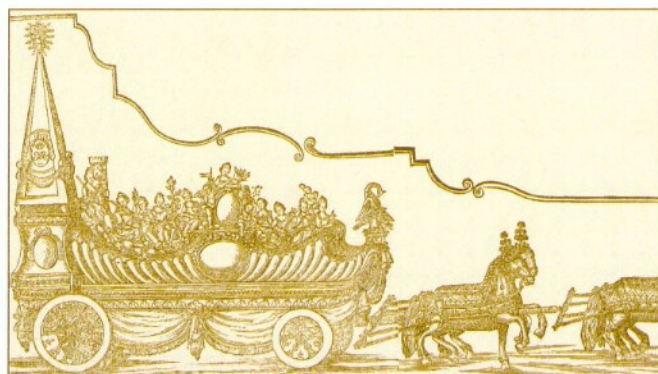
- ETRINGER, Norbert (Hrsg.): Die Schobermesse, So war sie früher. Christnach 1992.
- KAYSER, Steve: „An d'Kanner loossen hire Kaffi ston...“, Ein historischer Rückblick auf 666 Jahre Tradition, in: *Luxemburger Wort* (25. August 2006), S. 5.
- PAULY, Michel: Die Anfänge der Schueberfouer, in: *Ons Stad* (61), 1999.
- PAULY, Michel (Hrsg.): Schueberfouer 1340–1990, Untersuchungen zu Markt, Gewerbe und Stadt in Mittelalter und Neuzeit. Luxembourg 1990.

D'Octav

L'OCTAVE, fête de Notre-Dame de Luxembourg, se présente comme une tradition ancestrale, remontant au premier pèlerinage de 1624, à l'élection de Marie comme patronne de la Ville en 1666 ou encore à son élection comme protectrice du Duché de Luxembourg en 1677-78. La continuité du culte marial à travers les siècles est parfois retracée jusqu'au comte Sigefroid lui-même, comme sa chapelle disposait d'un autel consacré à la Mère de Dieu. Cette continuité apparente passe sous silence les multiples transformations qu'a subies le culte marial en général, et l'Octave en particulier.

A ses origines, l'Octave est célébrée pendant huit jours en octobre. En 1679 elle est avancée à la semaine du 4^e au 5^e dimanche après Pâques; elle est élargie à douze jours en 1899, à quinze jours en 1921, finalement à seize jours en 1960. La procession finale, qui est censée ramener la statue de la Consolatrice des Affligés dans sa chapelle au Glacis, se tient au centre-ville, d'abord en temps de guerre, puis, de manière définitive, après la désacralisation de la chapelle en 1795. Le rôle des autorités politiques dans les célébrations mariales varie aussi au fil des temps. Les princes de Chimay, gouverneurs pour le roi d'Espagne, Louis XIV et l'impératrice Marie-Thérèse encouragent tous le culte marial et s'en servent pour montrer que pouvoir politique et pouvoir divin sont intimement liés. Les processions les plus spectaculaires se déroulent d'ailleurs en 1685, juste après la conquête du Luxembourg par Louis XIV, et en 1781, après la suppression de la Compagnie de Jésus au temps de par Marie-Thérèse.

Cinq ans plus tard, le nouveau souverain, Joseph II, émet un édit interdisant les pèlerinages du dimanche. De 1787 à 1789 l'Octave est donc interrompue. Sa reprise en 1790 n'est que de courte durée, puisqu'à partir de 1796 les lois républicaines françaises sont appliquées au Luxembourg et interdisent à nouveau les processions religieuses. Sous Napoléon I^{er}, l'Octave reprend timidement, mais le *votum solemne* plaçant le pays sous la protection de la Vierge n'est plus renouvelé chaque



En 1781, trois chars de triomphe défilent dans les rues de Luxembourg. Ils sont représentés dans la *Description du jubilé*, publiée la même année. Ce char-ci représente les hommages de la Ville et du Duché à la «Reine du ciel et de la terre, assise sur un Trône élevé au fond de ce char».

Description du jubilé, célébré à l'honneur de Marie, Consolatrice des Affligés. Luxembourg 1781. Bibliothèque du Grand Séminaire.

année par le pouvoir politique comme c'était le cas sous l'Ancien Régime. C'est le chef de l'Eglise luxembourgeoise qui s'en charge à partir de 1840¹.

Tout au long du XIX^e siècle l'Octave est un enjeu pour la rivalité entre pouvoir ecclésiastique et pouvoir étatique. Dès 1851 l'organe de presse catholique *Luxemburger Wort* déclare l'Octave fête «nationale» et célèbre l'attachement à la Vierge comme un lien unissant tous les Luxembourgeois, mis à part les dirigeants politiques². Les maisons régnantes d'Orange-Nassau et de Nassau-Weilburg sont de confession protestante et donc absentes des fêtes mariales. En 1894, on voit, pour la première fois, un membre catholique de la dynastie, Marie-Anne de Bragance, assister à l'Octave³. En 1913 sa fille aînée, la Grande-Duchesse Marie-Adélaïde, marche derrière le

Sur les dessins de Michel Engels de la fin du XIX^e siècle¹², comme sur cette photo prise par Tony Krier dans les années 1960, les membres de la force publique apparaissent comme partie intégrante de la procession finale. La messe d'Octave célébrée pour l'armée et la police montre également l'imbrication de l'Etat dans la cérémonie religieuse.

KRIER, Tony. L'Octave de Notre-Dame de Luxembourg, Luxembourg 1969.



Saint-Sacrement dans la procession de clôture. Ce geste hautement symbolique permet à la jeune souveraine d'affirmer son soutien à l'Eglise, et vice-versa. Les membres du gouvernement restent pourtant absents jusqu'en 1919, lorsque le parti de la droite remporte les élections. Les autorités politiques font désormais partie du cortège de l'Octave, à part les années 1942 à 1944, où il n'y a pas de procession finale.

Au centre des célébrations se trouve la figure sainte de la Vierge-Mère, dotée de sens multiples, inépuisables même, que suscitent la puissance associative de l'imaginaire. En ce qui concerne la patronne du Luxembourg, sa symbolique est double.

La statue représente la Reine et la Mère, la Combattante victorieuse et la Protectrice bienveillante. La lune à ses pieds

renvoie à un extrait de l'Apocalypse (Ap 12,1.5). On la retrouve souvent en association avec le serpent vaincu, écrasé par son pied. Le serpent fait partie, par exemple, de la sculpture mariale d'Auguste Trémont située à l'entrée de la cathédrale boulevard Roosevelt. Cette image de «Maria Victrix» est très populaire au XVII^e siècle aux Pays-Bas espagnols, dont le Duché de Luxembourg fait partie. Les débuts de la vénération mariale au champ du Glacis, à l'endroit le plus exposé de la forteresse, sont liés au conflit qui oppose protestants et catholiques des Pays-Bas de 1572 à 1648. Marie est censée personnifier la victoire sur le Mal que constituent les hérétiques, les guerres et les pestilences. Cette vision «apocalyptique» s'estompe au fil du temps, mais revient en force au XX^e siècle qui donne au Mal un nouveau visage. La pièce choriste de Nicolas Heinen, jouée en 1966,



Photo: Tony Krier. Carte postale émise par les Editions Tony Krier, Luxembourg

La statue représente la Vierge-Mère, posant sur un croissant de lune, brandissant un sceptre de sa main droite et portant l'Enfant dans son bras gauche. Les deux figures sont couronnées et l'Enfant porte dans sa main droite une sphère symbolisant son règne sur terre.

A l'intérieur de la cathédrale trois éléments commémoratifs de la Seconde Guerre mondiale: la «Madonne des Déportés», statue qui évoquait «la protectrice de la patrie lointaine»; une plaque dédiée en 1966 aux prêtres morts dans les camps de concentration et une deuxième plaque, inaugurée pour le 50^e anniversaire de la fin de la guerre.



Photo: S. Kmec

associe la victoire des Alliés sur les nazis à la protection de la Vierge. La suppression des processions durant la Seconde Guerre mondiale, ainsi que la symbolique nationale qu'acquiert le culte de la Vierge sous l'Occupation, permettent à l'Eglise luxembourgeoise d'identifier la Consolatrice avec la Résistance et avec la Victoire⁴. Ceci se fait entre autres par une identification poussée entre la Consolatrice et la Grande-Duchesse Charlotte, reprise notamment dans la pièce de théâtre *Resistenz – Ass Wourecht dat, wat bleift?* (2002 et reprise 2005)⁵. Tous les ans, la messe pour les anciens prisonniers, déportés et enrôlés de force se clôt par l'hymne national, plus précisément par la quatrième strophe de *Ons Hémécht* qui fait appel à la protection divine. Ce patriotisme teinté de religiosité se retrouve de manière éclatante dans l'Octave, lorsque le drapeau luxembourgeois est déployé dans la nef centrale de la cathédrale. La symbolique nationale de la Vierge est renforcée par son association à Judith, héroïne de l'Ancien Testament. Ainsi, sa victoire sur le général Holopherne, exprimée par «Tu es le grand honneur de notre peuple» (Jdt 15,9), est souvent citée dans le contexte luxembourgeois⁶.

Les insignes du pouvoir dont est ornée la statue (couronne, sceptre) représentent le règne de Marie sur terre comme au ciel. Ils symbolisent donc le pouvoir de l'Eglise. Au

XIX^e siècle, lorsque les élites politiques s'opposent à l'influence romaine, la Vierge signifie le *contre*-pouvoir de l'Eglise. C'est peut-être le message de Pie IX, lorsqu'il fait couronner Notre-Dame de Luxembourg en 1866, quatre ans avant la proclamation du dogme de l'infailibilité papale et la perte des Etats pontificaux suite à l'unification de l'Italie. En tout cas, en 1866 aucun membre du gouvernement luxembourgeois ne participe à la procession finale, malgré le fait que le jubilé (bicentenaire) de l'Octave attire plus de 50.000 personnes⁷.

L'image de la Consolatrice reste très présente au XIX^e siècle, où le choléra constitue une menace aussi grave pour la population que l'était la peste au XVII^e. L'invocation «Consolatrix Afflictorum», choisie à l'origine «damit das volck in allen seinen nöthen, kranckhaiten und beschwerden ein tröstlich artzney und beystandt daselbst finden könnte, wie es dann wirklich geschehen durch Gottes gnad und seiner Heiligen Mutter, denen deßhalben danck und lob sey in ewigkait», reste valable⁸. Néanmoins, en 1853, le chant liturgique «Sancta Maria, succurre miseris» est remplacé par «O Virgo Virginum, dignissima regina mundi»⁹. L'image de la Reine et de la Mère du peuple, symbolisée par son manteau protecteur, circule sous forme de gravures et de médailles depuis les débuts de l'Octave. Elle se consolide aux XIX^e et XX^e siècles, d'abord en s'opposant

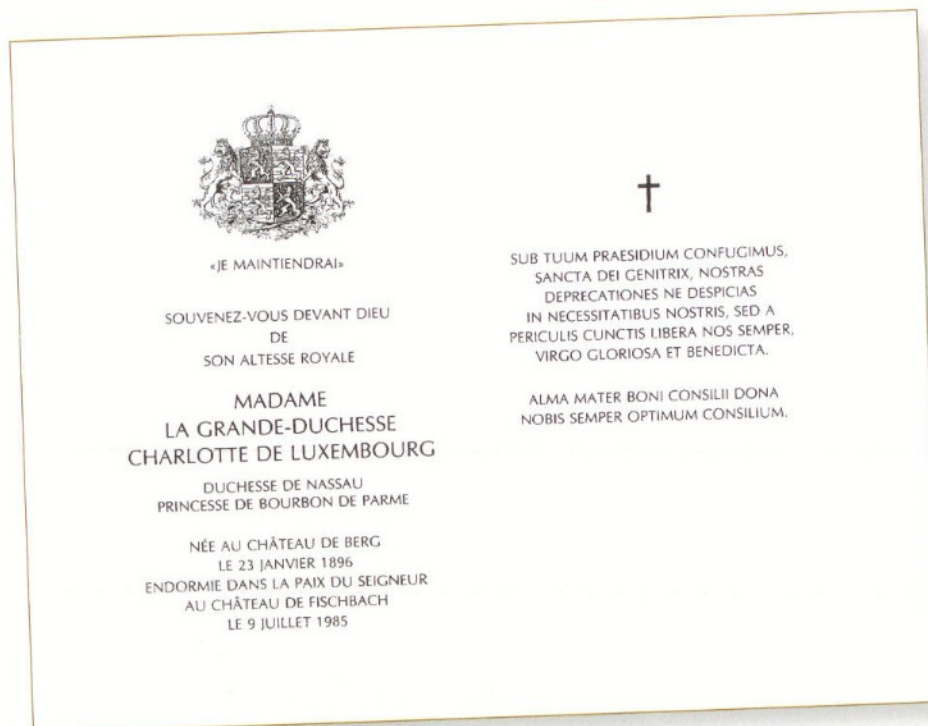


Image mortuaire de la Grande-Duchesse Charlotte, morte en 1985, associée à l'image de la Consolatrix Afflictorum. C'est un motif très fréquent des images mortuaires dans la deuxième moitié du XX^e siècle, ornant notamment celles des évêques Mgr Philippe et Mgr Lommel, du ministre d'Etat Emile Reuter et du bourgmestre Gaston Diderich.

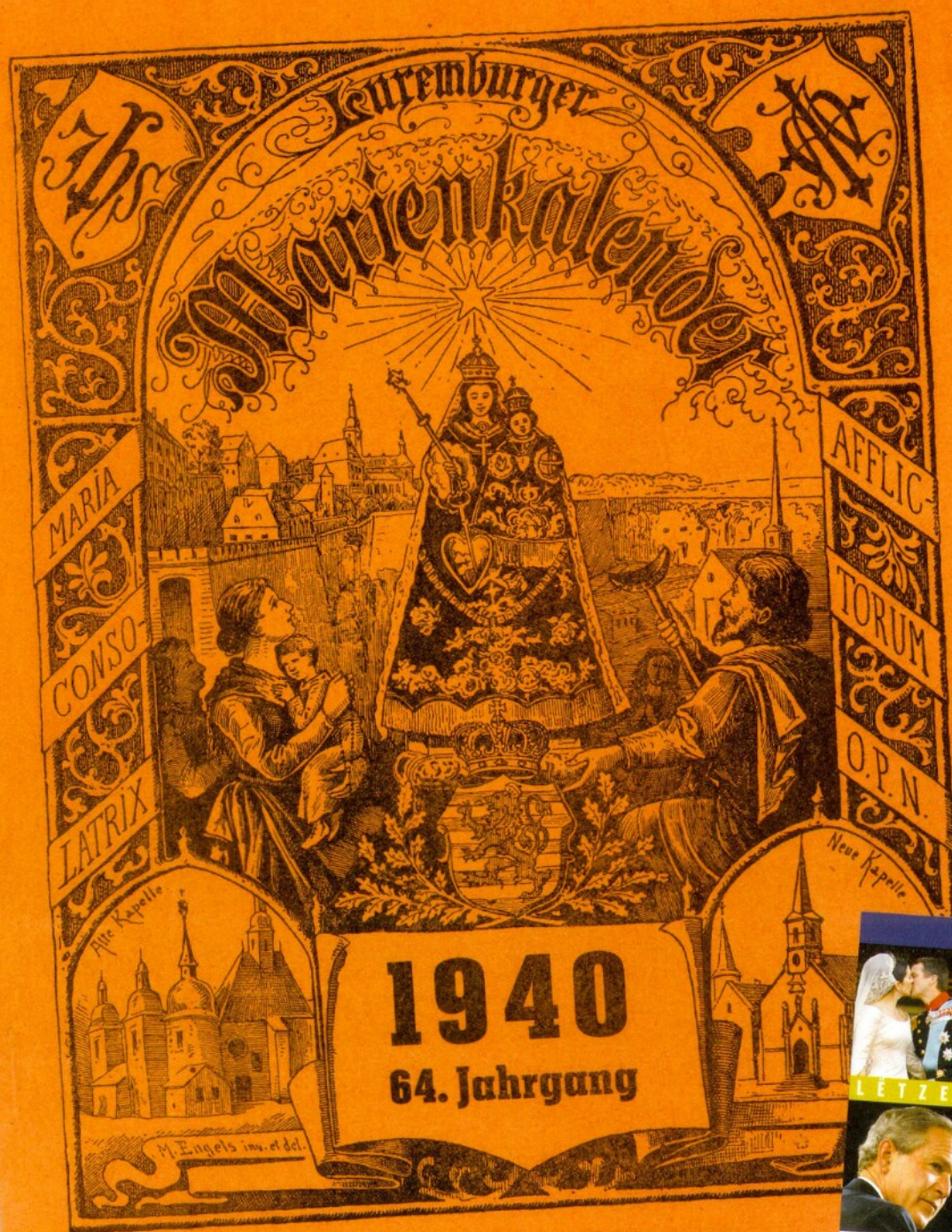
au pouvoir temporel, ensuite en lui conférant une certaine aura sacrale.

Le culte de la «Mère de Dieu» comme «Mère de tous» est propagé par Monseigneur Laurent, pour qui Marie est pratiquement une co-rédemptrice, un titre que l'Eglise n'a jamais voulu lui accorder¹⁰. Les chansons mariales, telles *O Mamm, léif Mamm* de Charles Muellendorf et *Léif Mamm, ech wees et net ze soen* de Guillaume Weis, sont considérées comme de véritables «prières nationales», notamment sous l'occupation nazie. Les Octaves de 1949 et 2001 sont placées par les organisateurs sous le signe de l'amour maternel et les sermons de l'Octave sont édités à partir de 1966 sous le titre *Te matrem praedicamus*.

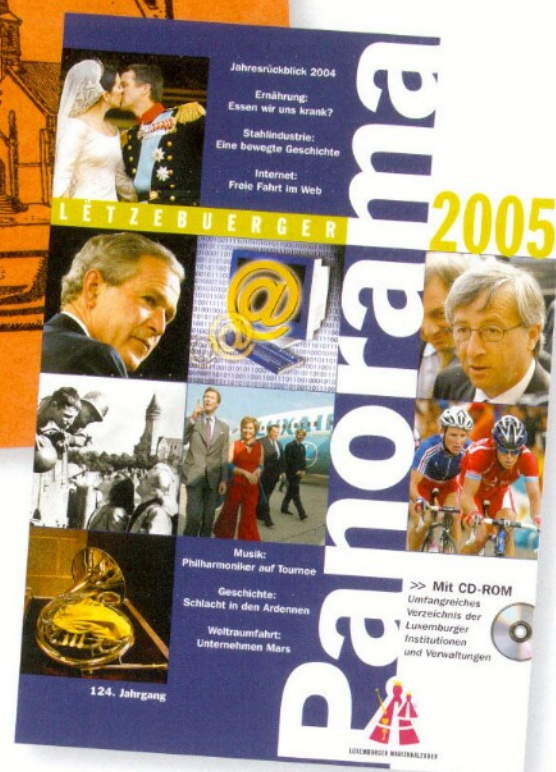
Sur ces symboliques de Reine et de Mère se greffe une troisième, celle de la patronne de la ville de Luxembourg, dont les commémorations en 1966 ont un impact considérable. Contrairement à l'anniversaire de l'élection de la Vierge comme patronne du pays, dont on retient uniquement la création de la «Fondation du Tricentenaire» (association sans but lucratif offrant la prise en charge de personnes handicapées) en 1978, les fêtes de 1966 sont marquées par diverses initiatives étatiques. Une exposition sur le culte marial est organisée par les Archives de l'Etat, la Bibliothèque nationale, les Archives municipales et le Musée de l'Etat. La revue d'histoire *Hémecht*, sous l'impulsion de l'abbé Joseph Maertz, dédie deux numéros au culte marial en 1966 et deux en 1978. Les fêtes officielles, cependant, sont d'une moindre ampleur en 1978. Ceci s'explique probablement par

un changement des mentalités religieuses et par le désintérêt de la coalition des partis socialiste et démocrate qui gouverne le pays de 1974 à 1979.

Malgré le fait que Diekirch et Wiltz ont eu droit à leur propre Octave en 1821, l'image de la Vierge reste liée à la ville de Luxembourg. Ce lien est symbolisé par la clef de la forteresse, que le gouverneur Chimay offre à la Patronne en 1667. La cérémonie est reprise en 1963, lors du «Millénaire» de la



La couverture traditionnelle du *Luxemburger Marienkalender* de 1877 à 2004 représentait la statue de la Consolatrice des Affligés. Sortant sous le titre *Panorama* depuis 2005, le ton comme le contenu de ce calendrier administratif se sont sécularisés. Un seul article parle encore de la Sainte Vierge, sans se référer au Luxembourg en particulier¹³.





Cette carte postale de la fin du XIX^e siècle montre la visite de Napoléon I^{er} au Luxembourg en 1804 : drapeaux français et luxembourgeois en parfaite harmonie. La statue miraculeuse en pleine ascension fait référence à la fête du 15 août, fête de la Vierge et anniversaire de l'Empereur, auquel ce dernier fait associer la fête de Saint-Napoléon.

capitale. Rendre la clef à la Vierge après un épisode particulièrement traumatisant symbolise aussi la réconciliation ou la libération. Lorsque Napoléon I^{er} rend la clef de la ville avec ses mots usuels «Je vous remercie, Monsieur le Maire, elle est en bonnes mains», sa réponse est interprétée par les historiens Amherd et Faltz comme une référence à la Vierge. Cette image d'Épinal est reprise après 1945 par une carte postale montrant un soldat américain rendant à la Vierge la clef, symbole de la liberté¹¹. Le pouvoir réconciliant de la «Consolatrice des Affligés» et de sa célébration annuelle – l'Octave – est beaucoup invoqué après les déchirures de la Seconde Guerre mondiale. En témoigne la «Siegesoktave» de 1946, mais aussi le nouveau titre de «Custos Memoriae» (gardienne de la mémoire) offerte à la Vierge pour le 60^e anniversaire de la fin de la guerre.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE:

- AMHERD, Paul-Aloyse: Maria die Trösterin der Betrübten oder Geschichte der Verehrung Mariä als der Schutzpatronin der Stadt und des Landes Luxemburg. Luxemburg 1886 (2. Auflage).
- FALTZ, Michael: Heimatstätte U.L. Frau von Luxemburg, einst und jetzt. Luxemburg 1920.
- Forum für Politik, Gesellschaft und Kultur 226 (2003).
- Hémecht 1 (1966), 3 (1966), 1 (1978), 2 (1978), 1 (1994).
- NEUBERG, André (éd.): Le choc des libertés. L'Eglise en Luxembourg de Pie VII à Léon XIII (1800–1880). Bastogne [2001].
- Nos Cahiers 1 (1991), 2 (1997).
- ZOTZ, Volker / MIGNÉCO, Friederike: Totus tuus. Marianisches Lesebuch zur Luxemburger Muttergottes-Oktave. Luxemburg 2004.

De Kleeschen

Saint-Nicolas

LA SAINT-NICOLAS est une des fêtes les plus populaires du Luxembourg¹. Le lien avec le culte ancien de l'évêque de Myre, qui a vécu dans le sud-ouest de l'Asie mineure de 265 à environ 330, est pour le moins incertain, mais il est établi que ce culte s'est développé au Moyen Âge et qu'il a perduré jusqu'à aujourd'hui dans certaines régions où il fait, en quelque sorte, pièce aux offensives du Père Noël.

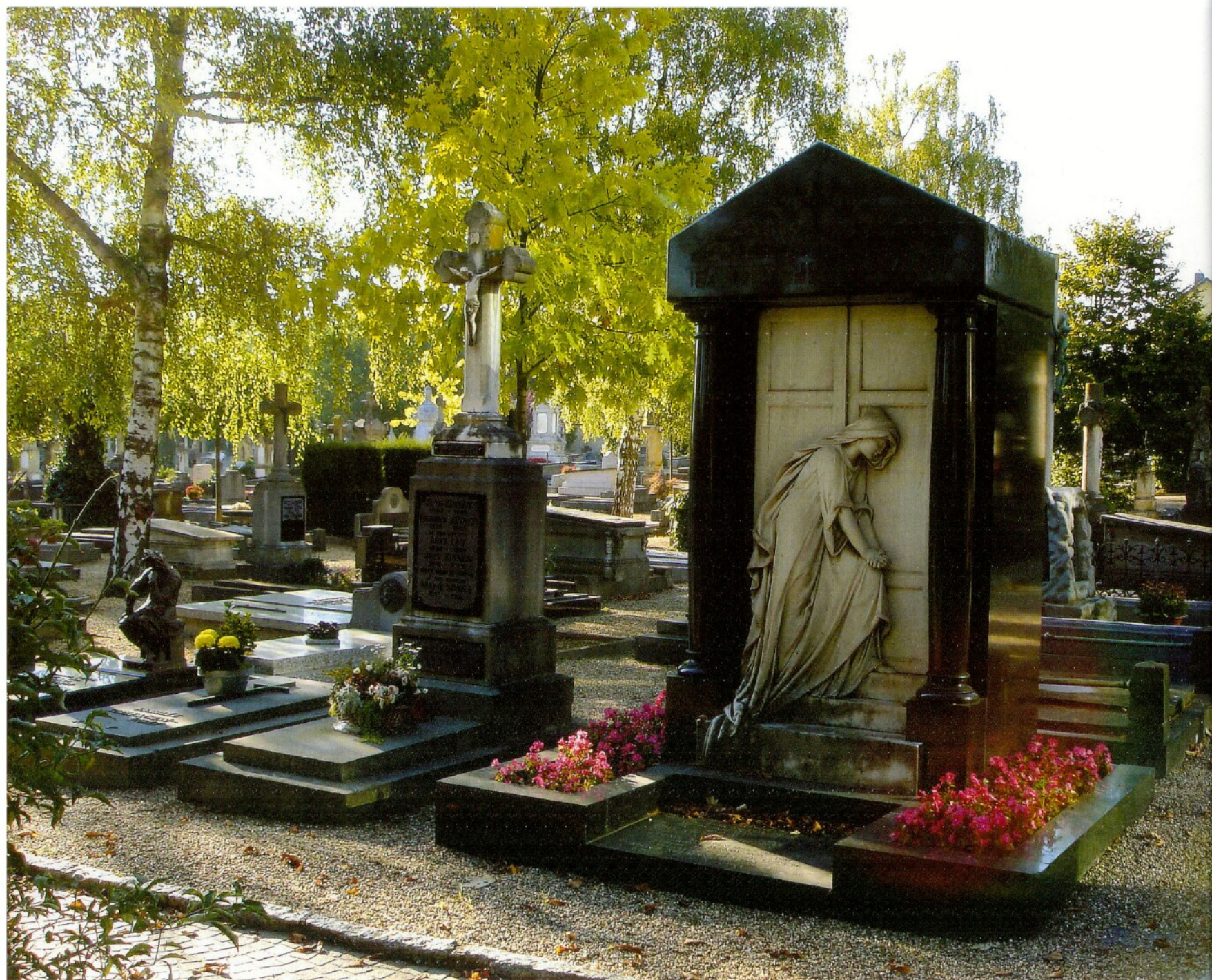
Le nom de Nicolas de Myre figure pour la première fois dans l'*Historia Tripartita* (510/515) de Théodore qui donne la liste des participants au Concile de Nicée en 325. Par la suite, les hagiographes attribuent à Nicolas une série de miracles pendant le Concile. Le plus connu est la résurrection de trois enfants égorgés par un boucher, qui lui vaudra son titre de patron des enfants. Le début de son épiscopat se situe probablement aux temps du règne de l'empereur Dioclétien (284–305) qui persécute durement les Chrétiens; Nicolas aurait été emprisonné vers 310. Mais il existe très peu de références et ce n'est qu'au VIII^e siècle que Michel l'Archimandrite écrit la première *Vie de saint Nicolas*².

Ses reliques ont été sauvées et transportées à Bari en Italie en 1087 par des marchands italiens. Dès ce moment, le culte de saint Nicolas se répand en Occident. Il grandit dans nos régions lorsqu'un croisé emporte une phalange d'un doigt du saint qu'il offre à l'église lorraine de Port. Devenue lieu de pèlerinage, la ville est rebaptisée Saint-Nicolas-de-Port. De nouvelles croyances se superposent à celles déjà établies et on assiste à une «laïcisation» de saint Nicolas. Les attributions bienfaitrices d'un ancien dieu païen lui sont dévolues, ce qui débarrasse la tradition de sa symbolique purement catholique. En apparence, il a tout d'un saint catholique authentique, mais il a une curieuse habitude de se déplacer dans le ciel dans un carrosse et de se faire accompagner par un serviteur à l'aspect inquiétant, appelé «Houseker» au Luxembourg. La présence de ce personnage donne à penser qu'à l'origine saint Nicolas jouait un rôle de «justicier», récompensant les «bons» et châtiant les

«méchants». Par la suite, une sorte de dissociation fonctionnelle se serait produite, et les deux rôles auraient été confiés à des personnages différents. Le père Fouettard est censé engendrer une crainte bénéfique et aurait été inventé par des pédagogues du XVIII^e siècle pour punir les mauvais élèves ou par les pères Jésuites afin de prouver que les cadeaux ne sont distribués qu'en récompense de sagesse et de prières. Cette coutume du valet noir a récemment entraîné aux Pays-Bas des accusations de préjugés raciaux, accompagnées d'une pression pour que l'on utilise des valets «blancs». Aujourd'hui, le père Fouettard a en partie perdu son aspect inquiétant: il ne donne plus de réprimandes et distribue, de manière très symbolique, des «Rudden», petites baguettes de bois souple, aux personnes non méritantes. Mais le père Fouettard est avant tout l'accompagnateur de saint Nicolas, patron et protecteur des enfants.

On est loin du personnage débonnaire du père Noël, qui dérive pourtant de saint Nicolas: le «Kleeschen», comme on l'appelle au Luxembourg, est un personnage moralisateur, vêtu d'habits épiscopaux et représenté comme un homme d'un certain âge, sérieux, mince et de haute taille. La houppelande rouge du père Noël vient du saint, de même que sa hotte, sa barbe blanche ainsi que l'appellation américaine de «Santa Claus» (du néerlandais «Sint Niklaas»). En attendant son arrivée, les enfants prient le saint: «Saint Nicolas, bon patron, Apportez nous quelque chose de bon, Des noisettes pour les fillettes, Des macarons pour les garçons»³, et chantent des «Niklosligger», telles que «Nékleeche, komm!» ou «Nach eemol gin ech schlofen».

La coutume des cadeaux est une des principales symboliques de la Saint-Nicolas. Le 6 décembre, le saint récompense les enfants méritants et punit les ingrats et les dissipés. A la fin du XIX^e siècle, les jeunes élèves qui connaissent leurs prières et qui obéissent à leurs instituteurs sont récompensés par le saint: «Der Nikolaus begrüßte sie freundlich, und alle mussten ein Lied singen. Dann schlug er sein großes Buch auf und fing



Lorsque l'église paroissiale Saint-Nicolas, fondée en 1140, est démolie en 1778, la paroisse est déplacée dans l'ancienne église jésuite, bientôt appelée «Nikloskierch». Malgré le fait que l'église est dédiée à Saint-Pierre (1803) puis à Notre-Dame (1844), son cimetière au Limpertsberg est aujourd'hui encore connu sous le nom de «Nikloskierfecht».

Photo: S. Kmec

an zu blättern. Ernst schaute er alle an und las vor, was er an guten und schlechten Taten notiert hatte». Autrefois, saint Nicolas offrait le plus souvent des cadeaux de nature alimentaire tels que des pommes, des noix, etc. «Spielzeuge gab es damals nicht, aber die Kinder waren auch so übergücklich»⁴.

Saint Nicolas est aussi l'un des saints les plus représentés dans l'iconographie religieuse: sur les vitraux des églises, dans les tableaux, en statue, sur les taques de cheminée, etc. Ses légendes offrent aux imagiers une riche matière. Le Luxembourg

en est un bon exemple, notamment la région mosellane: «Zum Dank für Errettung aus Wassersnöten oder zur Bewahrung vor denselben sind mehrere Standbilder des Heiligen oder Kapellen zu Ehren desselben am Ufer der Flüsse aufgestellt»⁵. En effet, saint Nicolas est également le patron des marins pour avoir sauvé des marins en perdition. A Ehnen, le saint arrive par la Moselle, tradition qui remonte à 1765: Mathias Kieffer érige alors sur l'autre rive de la Moselle une chapelle en l'honneur de saint Nicolas qui l'aurait sauvé de la noyade⁶. Ses descendants déposent tous les ans, la veille de la fête, une bougie devant la statue du saint. Le 5 décembre 1939, la statue disparaît de la chapelle. Le lendemain elle est retrouvée à Ahn et ramenée à Ehnen où elle passe les années de guerre dans la famille du fondateur de la chapelle. Finalement, une nouvelle chapelle est construite dans les vignobles en 1953 pour abriter l'ancienne statue.

Au XIX^e siècle, les marins de Wasserbillig créent l'association des marins «Saint-Nicolas». Les plus anciens documents de l'association, appelée aujourd'hui «Syndicat des Mariniers St-Nicolas»⁷, remontent à 1844. Le premier drapeau de l'association des marins date de 1846 et représente le saint avec deux attributs issus de sa légende: à sa gauche, trois enfants dans une cuve, à sa droite, une ancre de bateau. En dessous de cette représentation, on peut lire: «Schifferfahne 1846».

Saint Nicolas accueille également les visiteurs de la cathédrale. Sa statue se situe au-dessus du portail principal, même s'il n'est pas le patron de l'église.

La tradition de saint Nicolas se modernise dans les années trente. Dès 1935, Radio Luxembourg diffuse une émission spéciale pour l'occasion avec des chansons et des représentations de théâtre. L'hebdomadaire *A-Z Luxemburger Illustrierte*, le *Luxemburger Wort* et d'autres journaux publient des photos et articles lors de la Saint-Nicolas. Les textes parus dans le *Luxemburger Wort* de 1935 à 1937 reflètent l'insouciance et la joie de cette fête populaire; en 1938 et 1939, ils expriment le souci



Archives MHVL

Saint Nicolas est le héros de nombreuses chansons et pièces de théâtre. Le 4 décembre 1937 est représenté *D'Spill vum Hellgen Niklos* de Georges Schmitt à la radio: «Hellge Bekenner! Sankt Niklos! Hues kémols nach e Kand verlos, dat an der No't deng Hellef frot. O ste' ons bei mat denger Gnod!».





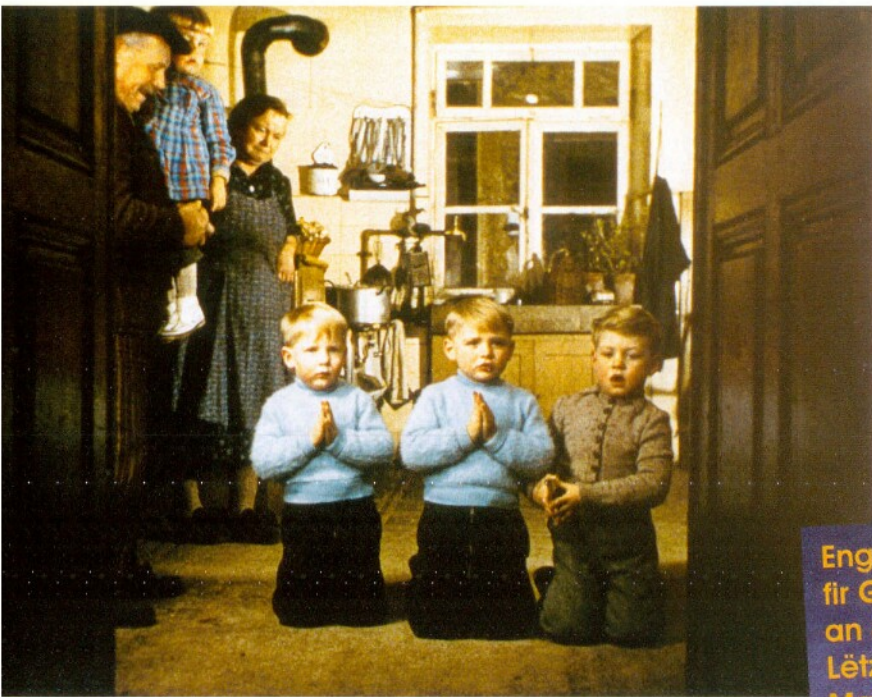
Photo: Tony Mander. Archives CNA

En décembre 1944, une action de solidarité est organisée par les soldats américains pour distribuer aux enfants des sachets contenant toutes sortes de friandises qui faisaient défaut pendant la guerre. Cinq ans plus tard, en 1949, l'«Oeuvre St-Nicolas» de Wiltz est fondée pour maintenir et consolider cette action de solidarité⁹.

◀ A grand renfort d'articles et de photos, la presse luxembourgeoise se révèle être le meilleur allié de saint Nicolas. L'hebdomadaire *A-Z Luxemburger Illustrierte* consacre chaque année, en décembre, une à deux couvertures à la fête de saint Nicolas.

A-Z Luxemburger Illustrierte 50 (2 décembre 1934)

et la peur de l'avenir: «Die Zeiten werden schwer, unheimlich schwer, und die Wünsche der Buben und Mädel immer größer. Ich glaube, ich werde bald wieder die Gaben einschränken müssen, damit die Kinderwelt wieder bescheidener wird in ihren Forderungen»⁸. Pendant les années 1940 à 1943, la Saint-Nicolas est de moins en moins célébrée et les articles annuels se référant à la fête sont rares. Le journal rapporte qu'il ne pourra plus y avoir de chocolat pour la Saint-Nicolas, que les mères doivent fabriquer les jouets elles-mêmes parce que l'industrie du jouet produit du matériel de guerre, et qu'il est ridicule de croire encore au saint Nicolas. En effet, cette fête populaire pour les enfants ne plaît guère aux nazis qui tentent de remplacer la tradition de la Saint-Nicolas, jugée trop cléricale, par la fête des cadeaux de Noël. Mais dès la Libération, saint Nicolas revient comme évêque avec son manteau rouge, sa crosse et sa mitre. En décembre 1944, quelques jours avant l'offensive des Ardennes, saint Nicolas arrive en jeep américaine à Wiltz. Des années plus tard, en 1977, le soldat américain qui jouait saint Nicolas en 1944 est retrouvé et revient à plusieurs reprises à Wiltz pour interpréter son rôle initial.



Cet extrait du film de Henri Storck montre trois garçons terrifiés par l'arrivée du père Fouettard: «un enfant craintif, un enfant qui tremble, un enfant qui pleure». C'est une image révélatrice des méthodes d'éducation utilisées au Luxembourg dans les années 1950.

STORCK, HENRI (RÉA US.): DÉCEMBRE, MOIS DES ENFANTS. 1956.
ARCHIVES CNA.

Une exposition consacrée à saint Nicolas et organisée par la Bibliothèque nationale en 1997 «muséalise» la tradition, tout en essayant de la garder vivante. Par ailleurs, elle vise à montrer les liens qui existent entre le saint Nicolas «luxembourgeois» et celui des régions avoisinantes.

Affiche de l'exposition «Kleeschen, Houseker a Boxemännchen; Eng Traditioun geschter an haut, zu Lëtzebuerg an do-bäussen».
BNL, Réserve précieuse

En 1956, un film de commande, *Décembre, mois des enfants* de Henri Storck, décrit les coutumes de la Saint-Nicolas et de Noël. Son but est de montrer que «saint Nicolas, le père Noël, etc. ne sont pas des symboles; ce sont des réalités pour les enfants qui s'y connaissent dès qu'il s'agit de mystères». La partie luxembourgeoise, tournée à Remich dans la rue Saint-Nicolas, est consacrée à l'arrivée du «Houseker» à Remich.

En 1987, *Klibberkleeschen*, œuvre commanditée par le Ministère des Affaires culturelles dans le cadre d'une large campagne pour la «mémoire collective audiovisuelle», est un condensé d'une dizaine de fêtes luxembourgeoises, dont la Saint-Nicolas et son aspect commercial. Une exposition *Kleeschen, Houseker a Boxemännchen; Eng Traditioun geschter an*

haut, zu Lëtzebuerg an do-bäussen, a également lieu à la Bibliothèque nationale de novembre à décembre 1997.

Longtemps, la Saint-Nicolas était privilégiée comme fête pour les enfants et Noël était avant tout une fête de famille. Aujourd'hui, saint Nicolas est clairement concurrencé par le père Noël et son excès consumériste, même si ce dernier n'a pas encore réussi à détrôner le grand saint trop solidement ancré dans la mémoire collective.



BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE:

- DE LA FONTAINE, Edmond: *Luxemburger Sitten und Bräuche*. Luxembourg 1983 (1^{re} éd. 1893).
- GREDT, Nikolaus: *Sagenschatz des Luxemburger Landes*. Luxembourg 1983.
- KLEES, Henri: *Folklorismus in Luxemburg – Kompensation oder Therapie?* In: *Lëtzebuurger Almanach* 1985. Luxembourg [1985], p. 120–129.
- MEISEN, Karl: *Nikolauskult und Nikolausbrauch im Abendlande*. Mainz 1981.
- WOLTER, Laure: *Léiwe Kleeschen, Texter a Lidder*. Luxembourg 1977.
- WURTH-MAJERUS, Paul: *L'ancienne église Saint-Nicolas de Luxembourg*. In: *Hémecht* 1–2 (1937), p. 5–144.

Fatima

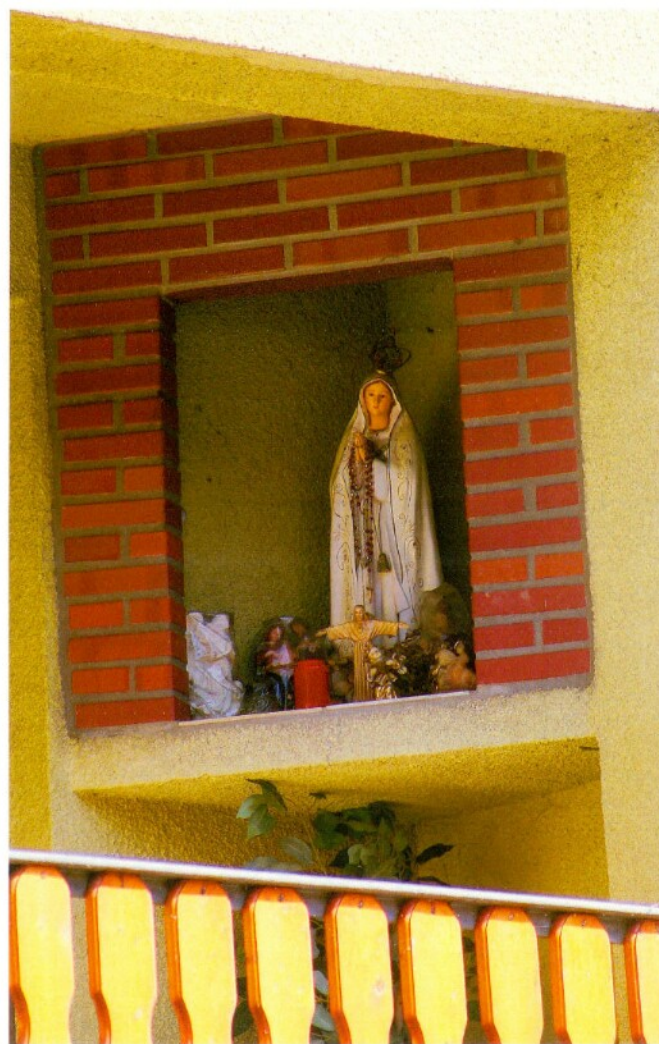
«**B**ACALHAU», «PASTEL DE NATA»,... Il y a cinquante ans encore, ces notions appartenaient entièrement à un pays isolé de l'Europe, loin du commun luxembourgeois, le Portugal. Aujourd'hui, les couleurs du Portugal font intégralement partie du paysage du Grand-Duché. Les cafés et commerces portugais, les entreprises de construction ou les clubs de football en sont les éléments les plus visibles.

L'exemple le plus emblématique de la présence portugaise au Luxembourg est sans conteste le pèlerinage en l'honneur de Notre-Dame de Fatima qui a lieu tous les ans à Wiltz, le jour de l'Ascension. Cet événement a des origines complexes et comporte un symbolisme riche et non exclusivement portugais.

Il y a lieu de s'interroger sur les origines du culte de Nossa Senhora de Fatima pour comprendre son caractère national prononcé et son rôle spécifique joué dans l'émigration portugaise.

A la mémoire de la victoire d'Aljubarrota remportée en 1385 par le Portugal sur l'Espagne, une église fut construite sur le lieu même des combats, dans la région de la ville actuelle de Fatima. Cette église fut dédiée à Notre-Dame du Rosaire, protectrice du chef de l'armée victorieuse et garante du succès à la bataille. Comme cette bataille était considérée cruciale pour l'indépendance du pays, la Sainte Vierge devenait par association le symbole de l'union portugaise.

Durant la Première Guerre mondiale, le 13 mai 1917, trois enfants bergers eurent des visions de la Vierge près de l'actuelle ville de Fatima. La Vierge aurait demandé aux trois enfants de se retrouver au même endroit tous les 13 du mois et ceci pendant les six mois à suivre. A cette époque, un an après l'entrée en guerre du Portugal, le régime républicain tenta de limiter l'influence de l'Eglise, tandis que celle-ci se positionna fermement face aux «erreurs du communisme». La dévotion à Fatima prit ainsi une symbolique tant politique que religieuse¹. En 1930, l'évêque de Leiria déclara «dignes de mérites et véracité les visions des enfants à Cova da Iria» et permit ainsi le culte



Larochette, photo: S. Kmec

Au Portugal, le culte de Fatima est beaucoup plus qu'une simple fête religieuse. Fondement du sentiment national du Portugal salazariste, Fatima continue à être un élément structurant de la vie religieuse et sociale. Elle occupe toujours une place importante dans la vie des gens ayant quitté le pays.



Die Marienroute durch Luxemburg

La statue de Notre-Dame de Fatima en tournée en Europe occidentale parcourut le Luxembourg du 9 au 23 septembre 1947. A Niederwiltz, une messe fut célébrée pour 6.000 à 7.000 pèlerins et la pierre sur laquelle fut posée la statue fut bénie et reçut une inscription commémorant cet événement.

officiel de Notre-Dame de Fatima. Le 13 mai 1931 un million de Portugais participèrent à ce qui fut la première consécration du Portugal au Cœur Immaculé de Marie ou encore du «symbole de l'identité du peuple portugais».

Après la contre-révolution militaire de 1928, la dévotion de Fatima devint un des piliers du gouvernement, notamment sous le régime d'Antonio Oliveira Salazar (1932-1968), surnommé par ses adversaires «le temps des trois F» (fado, football et Fatima). Le régime de Salazar était de fait marqué par une forte volonté de raffermir l'ordre traditionnel lusitain. Le culte de Notre-Dame de Fatima en était un instrument approprié. Il permettait de réunir les masses, de les engager à s'aligner sur leurs croyances et de renforcer le sentiment d'appartenance nationale.

Le message de paix universelle est aussi au cœur de la symbolique de Fatima. Il coïncide avec l'appel du pape Benoît XV (1914-1922) à tous les catholiques du monde à s'unir en une croisade de prières adressées à la Sainte Vierge, «Reine de la paix»².

A partir des années 1960, au moment où les guerres coloniales et surtout la grande misère matérielle poussèrent de très nombreux Portugais à quitter leurs terres, l'image de Nossa Senhora comme protectrice de la vie mais aussi de l'identité portugaise se fortifia. En entreprenant le voyage vers l'Europe septentrionale, les migrants portugais se soumettaient aux risques d'un voyage clandestin, long et au destin incertain. Le seul lien direct qui les rattachait à leur terre et leur famille se faisait grâce aux appels à Notre-Dame de Fatima. Elle seule était capable de

procurer le courage nécessaire pour surmonter les épreuves parfois dramatiques de cette aventure. De plus, en arrivant à destination, l'émigré portugais se trouvait confronté à un monde complètement différent du sien. Aujourd'hui, il est difficile de s'imaginer les circonstances de l'époque, mais au moment où les premiers Portugais arrivèrent au Luxembourg à la fin des années 1960, ils se trouvèrent immergés dans un pays aux normes

et styles de vie très différents de ceux de leurs communautés villageoises du Portugal. Le dépaysement était doublement difficile à gérer. Il était source d'angoisses et d'incertitudes, mais il présentait aussi un risque de déracinement par rapport à sa terre, à ses origines et ses valeurs.

L'émigration portugaise d'avant la Révolution des Œillets a été une émigration forcée (par les circonstances politiques et économiques du Portugal de l'époque) et sans retour immédiat. Elle était, dans de nombreux cas, la condition essentielle à la survie de familles entières. Ceci implique que la nostalgie pour le Portugal était très grande et que des symboles forts furent mis en place pour maintenir le lien avec le pays natal³. Le sanctuaire de Wiltz dédié à Notre-Dame de Fatima prit dès 1968 cette signification de «lien»: «D'Portugiesen [hoffen] duercht d'Monument eng Verbindung ze kréien vun hei ennausser mat hieren Leit an Portugal»⁴.

Le site du pèlerinage n'avait pas été choisi au hasard. Dans les années 1940 déjà, un groupe de fidèles luxembourgeois avait dédié le sanctuaire «Op Bässent» à Niederwiltz à Notre-Dame de Fatima.

Il serait erroné de penser que la dévotion à Notre-Dame de Fatima était réservée aux seuls Portugais. Une fois reconnu par le Vatican, le culte de Fatima s'était vite répandu dans le monde catholique entier. C'est ainsi qu'en 1942, année du 25^e anniversaire des apparitions et en pleine guerre, des fidèles luxembourgeois eurent l'idée de construire un premier sanctuaire en son honneur. L'idée s'est concrétisée en janvier 1945, au moment des lourds combats de l'offensive des Ardennes, lorsqu'un groupe de dix adultes cachés dans les caves du presbytère signait le vœu solennel de construire „un chemin de la croix public avec une image du Sacré-Cœur de Jésus et une représentation de la Vierge de Fatima, dont la vénération est si liée à la dernière et à l'actuelle guerre mondiale”⁵. A la base, le sanctuaire «Op Bässent» était donc conçu comme

Ces plaques commémoratives, comportant les noms de 108 victimes burinés dans l'ardoise par les frères Demoitié, furent inaugurées en 1952. Lors de la sonnerie aux morts, des enfants déposèrent des fleurs et invoquèrent la protection de la Vierge face à une nouvelle guerre, ceci dans le contexte de la guerre de Corée (1950-1953).

VICTIMES DE LA GUERRE 1940 - 1945				
SOLDATS TOMBÉS				
CHARNEUX JOSEPH	28 ANS	25.5.1940	FRANCE	
RODERICH HENRI	20	10.3.1943	RUSSIE	
REITER GUSTY	19	19.3. "	ALLEMAGNE	
STEMPER JEAN	23	29.6. "	RUSSIE	
WEIS NICOLAS	21	7.10. "	"	
BIRMANN GERARD	19	16.11. "	"	
MEYERS JEAN	20	15.12. "	"	
SCHMIT JEAN	23	24.1.1944	"	
BIRCHEN JOSY	23	19.7. "	FRANCE	
KRAUSCH ANDRÉ	21	12.9. "	SLOVAQUIE	
MAHNEN PAUL	19	15.10. "	ITALIE	
BERCHEM JEAN	19	11.11. "	RUSSIE	
LENTZ NICOLAS	22	21.11. "	"	
SCHMITZ NICOLAS	20	11. "	"	
SCHWARTZ FERDY	19	14.12. "	ITALIE	
LIEUTENANT HENRI	23	26.12. "	ALLEMAGNE	
BREUER JEAN	21	28.1.1945	TAMBOW	
REHBERGER JEAN	23	3.4. "	"	
LOOS MAURICE	20	8.5. "	"	
WAGNER J.P.	23	29.4.1946	N. WILTZ DEC.	
SOLDATS EXECUTÉS				
HANSEN FERDY	22 ANS	20.10.1944	DIETZ/LAHM	
FALLY MICHEL	24	23.12. "	TORGAV	
REINESCH HENRI	24	30.1.1945	Sonnenburg	
SOLDATS DISPARUS				
AREND RENE	23 ANS		SCHAACK BERNARD	24 ANS
CLOSTER ROGER	22		SCHAACK JEMPY	18
FALLY ERNEST	22		SCHMIT FRANCY	20
FELLENS ALPHONSE	23		SCHROEDER JEAN	21
FINK WILLY	22		STEMPER EUGENE	20
GIRRES WILLY	23		STREICHER FREDY	20
HANSEN PIERRE	19		WEIGEL JOSY	23
LAMPERT NICOLAS	27		WEILER GUSTY	22
CONTRAINTS AU TRAVAIL				
MILLER GEORGES	27 ANS	30.5.1942	SARREBRUCK DEC.	
SCHLESSER J.P.	32	4.6. "	43 METZ	ACCID.
BARBEL THEODORE	51	26.6. "	44 NANCY	DEC.
FRAITURE THEODORE	37	2.2. "	45 EHRANG	BOMB.
STRANEN SUZETTE	19	23.2. "	45 PFORZHEIM	"
CAMPS DE CONCENTRATION				
ESCH J.B. ABBÉ	40 ANS	7.9.1942	DACHAU	
MULLER LEON	28	27.11. "	43 HINZERT	
SPAUS MICHEL	42	8.2. "	44 COLOGNE	
SCHAACK NICOLAS	33	2.2. "	45 SACHSENHAUSEN	
TRAUSCH DOM. ABBÉ	44	11.6. "	WILTZ DES SUITES	
SCHOLL CHRÉTIEN	66	18.6. "	44 SCHLEIF	"
KRAUSCH GEORGES	27	25.6. "	51 WILTZ	"
ATTAQUES AÉRIENNES				
WEIS FRANÇOIS	52 ANS	13.4.1944	N. WILTZ	



Wiltz, photo: S. Kmeč

Chacune des quatorze stations du calvaire, aux reliefs réalisés par Aurelio Sabbatini, est construite d'une pierre différente. De la grauwacke de Merkholtz à la scorie provenant des hauts-fourneaux de la Minette, ces pierres représentent les différents sols du Grand-Duché et donc les souffrances de sa population en entière.





Alors que le pèlerinage est pour beaucoup l'occasion de faire preuve de leur dévotion à Notre-Dame de Fatima, il est aussi un moment de fête, de fête portugaise. Pour de nombreux participants ce jour permet de se retrouver en famille, mais aussi de se montrer et de s'affirmer, comme en témoignent les pique-niques le long des routes principales.

Photos: APL / Serge Waldbillig, Telecran 20 (20 mai 2005), p. 24

souvenir de la souffrance des Luxembourgeois durant la Seconde Guerre mondiale.

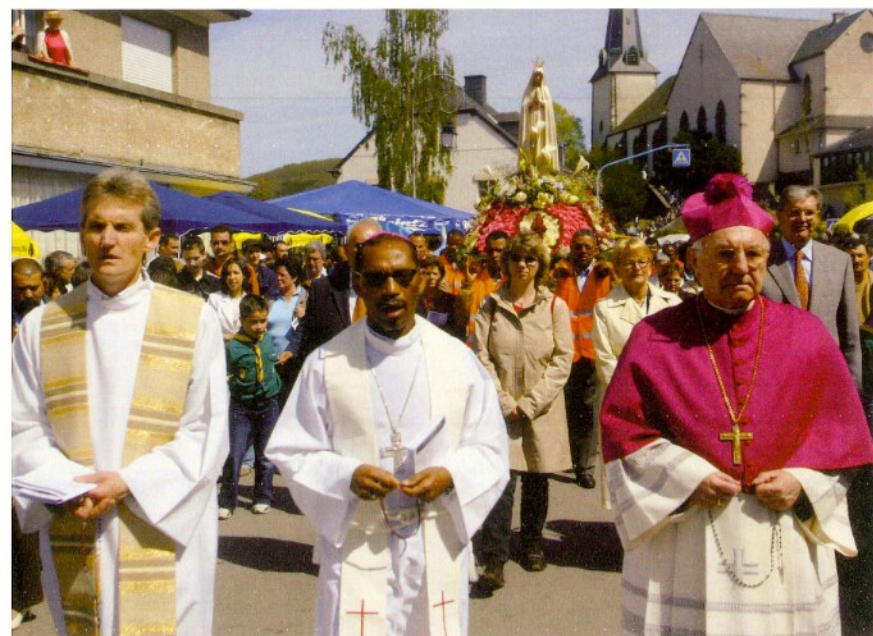
Le chemin de la croix, inauguré dix ans avant le premier pèlerinage des immigrés portugais, continue de jouer un rôle dans la commémoration des victimes du nazisme et de la guerre, notamment le Vendredi saint, quand les paroissiens de Wiltz se réunissent pour prier ensemble le calvaire du Christ.

La symbolique du Vendredi saint (souffrance) est à l'opposé de celle du jour de l'Ascension (allégresse). Ce jour-là fut choisi par les organisateurs du pèlerinage à Notre-Dame de Fatima à cause de sa proximité de la date clef du 13 mai. A partir de 1968, les pèlerinages ont eu lieu tous les ans et ont attiré de plus en plus de personnes, si bien que le jour de l'Ascension est rapidement devenu le jour de fête des Portugais au Luxembourg. Le pèlerinage, attirant aujourd'hui environ 20.000 personnes, est organisé – en coopération avec l'archevêché de Luxembourg – par les œuvres paroissiales de Niederwiltz (fondées en 1951) et par l'Amitié Portugal-Luxembourg (APL, fondée en 1969); les deux fondations ayant un lien direct avec le développement du culte de Fatima à Wiltz. Même si de nos jours la communauté portugaise est reconnue, voire reconnaissable au Luxembourg, et que les fêtes communautaires sont nombreuses et impliquent même de plus en plus de Luxembourgeois, le jour de l'Ascension reste un événement majeur pour la communauté portugaise.

La communauté portugaise est aujourd'hui la communauté étrangère la plus représentée au Luxembourg. Les nouvelles générations, surtout celles nées au Luxembourg, n'incluent plus le culte de Notre-Dame de Fatima dans leur vie quotidienne. En effet, on assiste à une distanciation se traduisant par une nouvelle interprétation du culte de Notre-Dame de Fatima. Alors que dans les premiers temps la Sainte Vierge assurait le lien entre l'«ici» et le «là-bas», et qu'elle était la protectrice de l'émigré et garante de son succès, elle prend progressivement une image plus abstraite, celle de la communauté, de l'expression de la culture portugaise. «C'est comme si c'était la fête des Portugais», s'exprime une jeune fille au micro d'Irène Pissinger-Engelmann dans le documentaire *Déi 2 Geschichte vun der Weelzer Fatima/As duas histórias do Santuário de Fátima em Wiltz*. Ce film, réalisé sur commande de l'APL en 2005, désire aller à l'encontre d'une certaine «concurrence des commémorations» et veut montrer que les «deux histoires», celle («luxembourgeoise») du Vendredi saint et celle («portugaise») de l'Ascension, sont deux faces de la même médaille. Le message central du film pourrait se résumer par la déclaration suivante: «An esou schléit zanter Joeren hei zu Wolz een Härz mat enger lëtzebuerger an enger portugiesescher Klapp fir d'Fatima»⁶. Ce documentaire – qui a connu une diffusion relativement modeste – essaie d'améliorer les relations entre les

Miguel Dalla Vecchia, père brésilien pour la mission catholique portugaise du sud, Mgr Fernand Franck, archevêque de Luxembourg, et Mgr Arlindo Gomes Furtado, évêque du diocèse de Mindelo, Cabo-Verde. Leur présence, ainsi que l'utilisation des trois langues et le déploiement des trois drapeaux (parmi d'autres) illustrent la volonté d'inclusion.

Photos: Karaba François et Nico Muller – Archive Luxemburger Wort



Luxembourgeois et leurs «concitoyens» portugais, qui ne sont pas exempts de tensions latentes⁷.

En 2005, en vue de renforcer le lien entre les fidèles portugais et luxembourgeois, les organisateurs ont choisi la même devise («Nous sommes venus pour adorer Jésus-Christ») pour le pèlerinage de Notre-Dame de Fatima et l'Octave de Notre-Dame de Luxembourg, dont la procession finale a lieu le dimanche précédant l'Ascension. L'esprit d'ouverture envers «les Luxembourgeois», mais aussi envers «la communauté capverdienne» est souligné par la présence de hauts dignitaires ecclésiastiques des trois pays⁸.

Le lieu «Op Bässent» représente en quelque sorte l'histoire récente du Luxembourg. Il est d'abord un lieu de mémoire pour les victimes de la Seconde Guerre mondiale, notamment de l'Offensive des Ardennes. Ensuite, il est un lieu de mémoire de l'immigration portugaise au Luxembourg et des souffrances liées à ce déracinement. Enfin et surtout, il est un lieu de mémoire et de socialisation des Portugais vivant au Luxembourg et dans les régions voisines.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE:

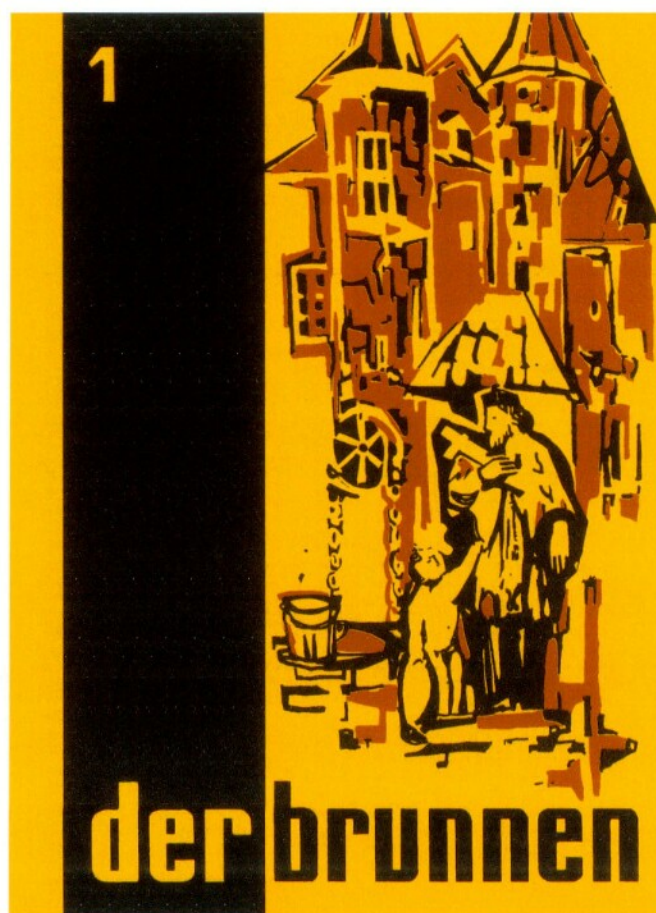
- ALFARIC, Prosper: Comment se crée un lieu saint: Fatima. In: Jésus a-t-il existé? Ed. P. Alfaric. Paris 2005, p. 214–285.
- CLAVERIE, Elisabeth: Les guerres de la Vierge. Une anthropologie des apparitions. Paris 2003.
- GIURATI, Paolo / PACE, Enzo / LANZI, Gioia: La recherche individuelle d'un sens de la vie. Une analyse comparative de l'expérience des pèlerins à Lourdes, Medjugorje et Fatima. In: Ethnologie des faits religieux en Europe. Ed. BELMONT, Nicole / LAUTMAN, Françoise. Strasbourg 1993, p. 337–355.
- LOPES, Policarpo: La signification du culte et de la dévotion à Notre-Dame de Fatima dans la diaspora portugaise intra-européenne. In: Ethnologie des faits religieux en Europe. Ed. BELMONT, Nicole / LAUTMAN, Françoise. Strasbourg 1993, p. 513–520.
- PAQUAY, Albert: Journal vum Albert Paquay 1924–2005. Présenté et illustré par Joss Scheer, Woltz. In: Déi Gefiller sinn net ze beschreiwen! Erënnerungen un d'Liberatioun 1944/45. Ed. RBS-BIOGRAPHIEGRUPP. Itzig 2005, p. 331–384.
- SANCHEZ, Pierre: The Portuguese 'romarias'. In: Saints and their Cults. Studies in Religious Sociology, Folklore and History. Ed. WILSON, Stephen. Cambridge 1983, p. 261–289.
- SCHER, Joseph: Das Kriegsgelübde der Wiltzer. In: Luxemburger Wort (19 janvier 1985), p. 10.
- THEIN, Joseph: Der Calvaire auf Bässend. In: An der Ucht 14 (1960), p. 175–179.
- THILL, Léonie: Erinnerungen an die Ardennenoffensive. In: Schumanns Eck 1944. Inauguration du «1944–1945 Liberation Memorial» le 11 juin 1994. Wiltz 1994, p. 133–150.

De „Brunnen“

GEMÄSS dem vielzitierten lateinischen Ausspruch *habent sua fata libelli* ergeht es den Büchern wie den Menschen, sie haben ihr eigenes Schicksal, ein feierlich-mythisches Wort, das man heute lieber durch nüchterne Begriffe wie „Rezeptionsgeschichte“ oder „Akzeptanz“ ersetzt. Sobald Bücher an die Öffentlichkeit gelangen, finden sie Anerkennung oder Ablehnung, sie werden preisgekrönt, verrissen oder bleiben ohne jegliche Resonanz. Von manchen Büchern gehen nachhaltige Wirkungen aus, sie können „beißen und stechen“, wie Kafka es gefordert hat, sie spenden Trost, bieten Lebenshilfe, sie erbauen, sie belehren, sie provozieren, sie fanatisieren, sie können einlullen oder tiefe seelische Erschütterungen auslösen.

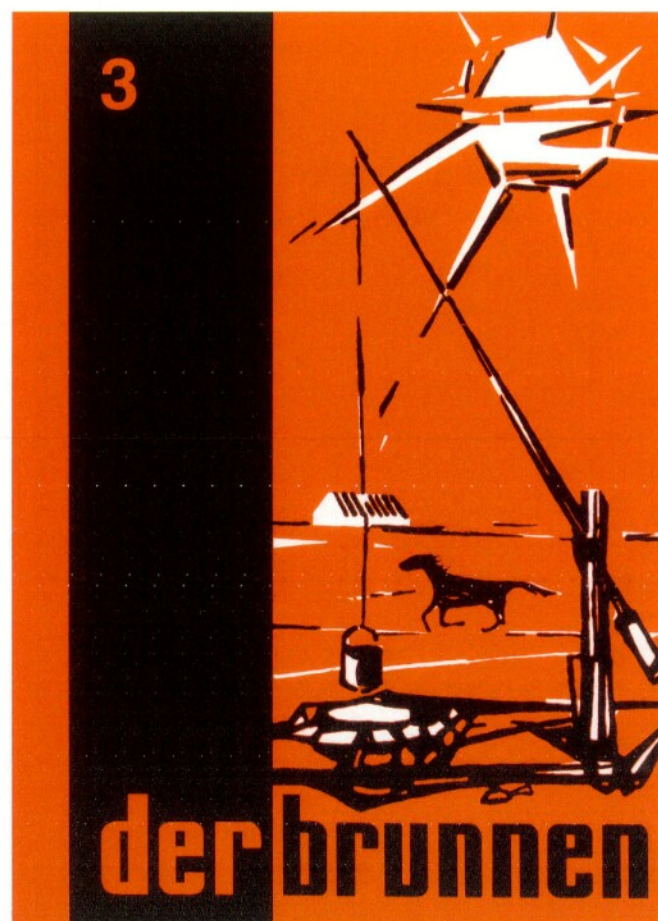
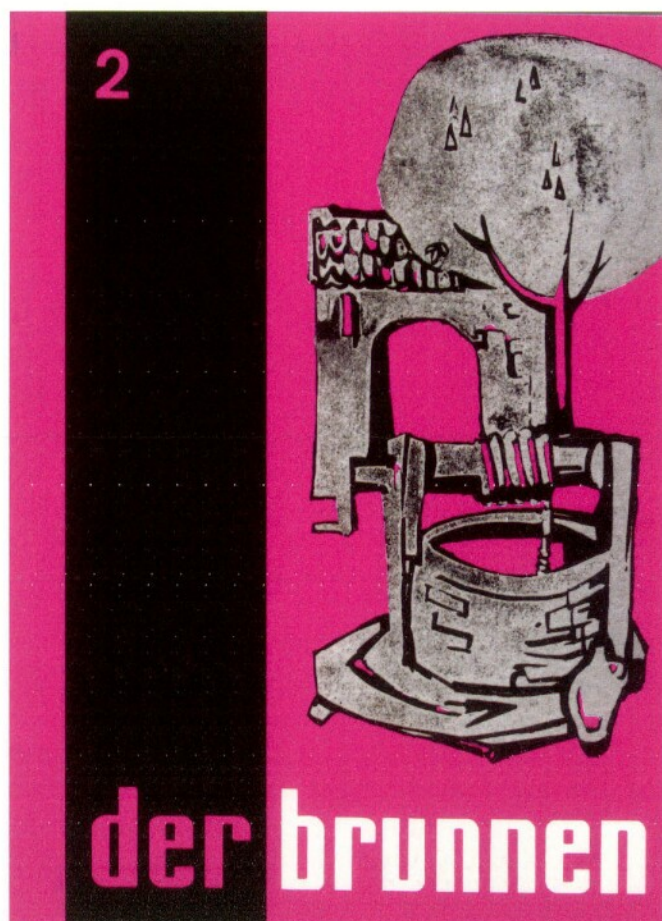
Wie ist ein Lesebuch für Schulen in diesem weiträumigen Raster einzuordnen? Präziser in unserm Zusammenhang: Kann ein Lesebuch einen bewusstseinsbildenden Einfluss ausüben? Kann es dazu beitragen, die Identität eines Volkes zu prägen? In welchem Maße verdient es die Bezeichnung „*lieu de mémoire*“, so wie die Initiatoren dieser Publikation es optimistisch anzunehmen wagen? Die folgende Untersuchung möchte einige Fakten und Meinungen in die Diskussion einbringen. Urteilen soll der Leser selbst.

Unumstößliche Tatsache ist: Es gibt wenige Buchveröffentlichungen in unserm Land, die ein solches Volumen – rund 40 Bände mit schätzungsweise 100 000 Exemplaren – und eine solche Verbreitung aufweisen können wie das „Deutsche Lesebuch“ von Nikolaus Hein, das seit 1955 unter dem Namen „Der Brunnen“ erscheint. Mehrere Generationen von Schülern unserer höheren Lehranstalten haben unzählige Stunden im Unterricht mit diesem Lehrmittel gearbeitet und sind zu kritischen Lesern erzogen worden, sie haben zu Hause und auf dem Schulweg darin gelesen, nicht selten haben sie diese Anthologien auch noch nach dem Abschluss der Studien aufbewahrt, um gelegentlich den einen oder anderen liebgewordenen Text nachzulesen, um Eindrücke aufzufrischen oder zu korrigieren.



Als in den frühen zwanziger Jahren der junge Lehrer und Lyriker Nikolaus Hein (1889–1969) sich dazu entschloss, ein eigenes luxemburgisches Lesebuch zusammenzustellen, da geschah es aus dem Empfinden heraus, dass das damals vorgeschriebene deutsche Lesebuch von Kummer und Stejskal „völlig unzulänglich“ sei. Das Gedankengut, das damals in den deutschen Lesebüchern ausgebreitet wurde, erschien den Luxemburgern allmählich als eine Zumutung, da es in zunehmendem Maße nationalistisch und revanchistisch angehaucht war. Hein vermisste in den fremden Werken jegliches Eingehen auf den Standort Luxemburg, seine Eigenart, seine Landschaft, seine Sagenwelt, seine Vergangenheit. Die einheimischen Autoren kamen in der Schule nie zu Wort, sie wurden regelrecht ausgegrenzt und abgewertet.

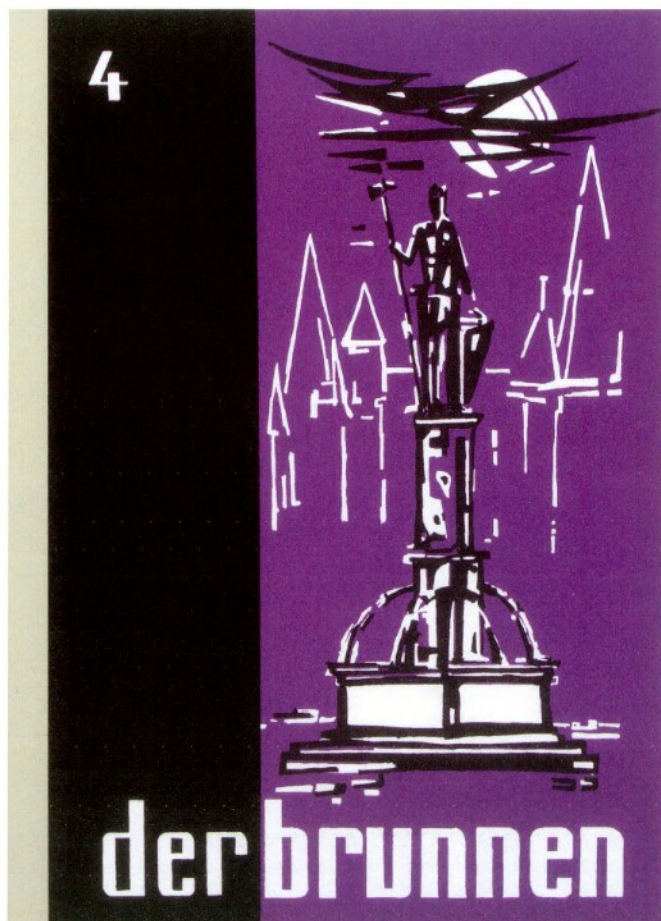
Bei der Konzeption seines Schulbuches schwebte dem Herausgeber eine klare, idealistische Vorstellung vor, die er im Vorwort des 5. Bandes zum Ausdruck brachte: „Ein Lesebuch



ist mehr als ein Lehrbuch. Aus der nüchternen Verstandeswelt der Schulbücher, aus der dünnen Wüste der Paragraphen und Lehrsätze flüchtet lebenshungrig der junge Geist in das Land der Dichtung. Das Lesebuch ist umwittert vom Hauch des Lebens, das lockend und geheimnisvoll um die Schulmauern flutet. Im Lesebuch finden Gemüt und Phantasie, vom Schulbetrieb mit Erstickungsgefahr bedroht, freien Raum zu Aufschwung und Entfaltung, dichterisch geschaute Wirklichkeit breitet sich vor abstraktionsmüden jungen Seelen aus, und aus den Bildern und Gestalten, die hier an ihnen vorüberziehen, überschauert sie ahnende Erkenntnis von Welt und Schicksal...¹

Wie kam das Werk bei den Deutschlehrern an? Eine ausführliche Besprechung von J.-P. Stein urteilte, „der kluge Literaturkenner und feinsinnige Pädagoge (habe) dem Deutschunterricht hiezulande einen Dienst geleistet, um den ihn andere Fächer, vor allem der Geschichtsunterricht, in diesen Zeitläuften beneiden dürften“. Besonders wichtig erschien ihm der luxemburgische Charakter, „angesichts der Tatsache, daß im Ausland der nationalistische Gedanke sich besonders in den Schulbüchern auszutoben beginnt...“.²

Mit dem Erscheinen dieser Bände wurden zum ersten Mal den luxemburgischen Studenten fast alle in Luxemburg schreibenden Autoren im Rahmen des Unterrichtsangebots vorgestellt: Adolf Berens, Hermann Berg, Jean-Pierre Erpelding, Pierre Frieden, Willy Goergen, Paul Henkes, Joseph Hess, Jacques Kintzelé, Nicolas Margue, Batty Weber, Nikolaus Welter, Siggy vu Lëtzebuerg u.a.m. Sogar mundartliche Gedichte und Prosatexte waren in diesem deutschen Lesebuch vertreten. Nationale Ereignisse und Bräuche wie Klöppelkrieg, Springprozession, Oktaveprozession usw. erschienen wie verklärt durch die literarische Gestaltung. Viele junge Luxemburger entdeckten die Schönheiten ihrer eigenen Landschaften, des Öslings wie der Mosel, als sie sie mit den Augen eines Dichters sahen; große Gestalten der nationalen Geschichte (Gräfin Ermesinde, Yolanda, Peter von Aspelt, Kurfürst Balduin, Kaiser Heinrich VII., Johann der Blinde, Mansfeld usw.) gewannen, im Rahmen historischer Erzählungen, für den jungen Leser Profil und seelische Tiefe. Auch die Zeugnisse berühmter Ausländer über Luxemburg wurden den Studenten zugänglich gemacht. Durch diese gezielte Orientierung wurde das Bewusstsein der nationalen Eigenart gestärkt, in dem Augenblick, wo sie am



meisten bedroht wurde. Entsprechend wurde das Buch 1940 als patriotisch eingestuft und sofort abgeschafft, allzu sehr stand es der Germanisierungspolitik der Nazi-Machthaber im Wege.

* * *

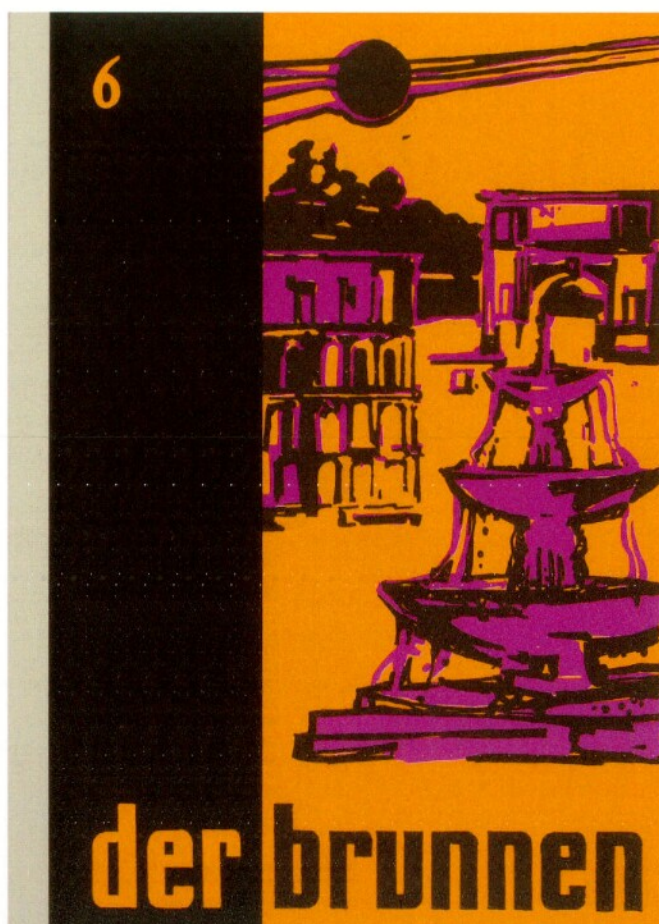
Nach der Befreiung wurde das Lesebuchwerk in rascher Folge wieder aufgebaut. Als mit der Herausgabe des 7. Bandes die Sammlung abgeschlossen war (1957), erschien eine umfassende Besprechung von Leopold Hoffmann, die mit folgender Feststellung beginnt: „Unsere höheren Schulen haben das seltene Glück, ein Unterrichtswerk deutscher Dichtung zu besitzen, um das uns selbst Pädagogen und Schüler aus den Kerngebieten deutscher Sprache beneiden dürften. Es wurde geschaffen von einem feinsinnigen Dichter, einem hellhörigen Kenner deutscher Literatur, einem edlen Menschen, dessen Leben und Denken bestimmt sind von dem Glauben an den Wert, die Würde, die Kostbarkeit, die hohe Verpflichtung und Berufung des menschlichen Wesens...“³

Die Umbenennung des Lesebuchwerkes wurde vom Rezensenten lebhaft begrüßt und recht poetisch kommentiert. „Der Autor ... wollte unserer studierenden Jugend mehr schenken



als irgendein Schulbuch, er wollte die lebendigen Quellen der Dichtkunst in einem Brunnen zusammenfließen lassen, aus dem die Jugend Schönheit, Weisheit, Klugheit und Lebensfreude schöpfen könnte, ohne dass der etwas fade Geschmack berechneter, wohl dosierter Pädagogik dem Getränk anhaften sollte.“⁴

Alle Bände waren jetzt mit vierfarbigen Reproduktionen illustriert. Fast alle großen Namen der abendländischen Malerei sind seitdem mit repräsentativen Meisterwerken vertreten, von Brueghel, Botticelli, van Eyck, bis zu Chagall, Dufy, van Gogh, Hundertwasser, Klee, Monet, Picasso usw. Fast gleichwertig wurden die luxemburgischen Maler in die Bebilderung einbezogen: Beckius, Bertemes, Heyart, Klopp, Kutter, Lamboray, Lang, Maas, Weis u.a.m. Um möglichst getreu die Wünsche der Deutschlehrer kennenzulernen, ging der Herausgeber bei der letzten Ausgabe, die er besorgte, noch einen Schritt weiter: Sämtliche Deutschlehrer wurden aufgefordert, auf einem Fragebogen die Texte anzugeben, die ihrer Meinung nach wegfallen sollten, und geeignete Texte zur Neuaufnahme vorzuschlagen. Durch eine statistische Auswertung der Antworten erhielten so die Bände ein völlig neues Gesicht.



Nach dem Tod des Lesebuch-Begründers im Jahre 1969 wurde das Lesebuch weitergeführt von einer Arbeitsgemeinschaft von Deutschlehrern, die von den einzelnen Lyzeen delegiert wurden. Sie erarbeiteten auf absolut demokratischer Grundlage die jeweiligen neuen Bände. Dank dieser Methode wurde es möglich, ein Handbuch zu erstellen, das weitestgehend den Wünschen der Lehrer entsprach. Jedenfalls, das Schulbuch stellte seine Erneuerungs- und Anpassungsfähigkeit immer wieder unter Beweis und verjüngte sich bei jeder Häutung. Ein Fall kann das exemplarisch veranschaulichen: Von den 172 Texten der „Urausgabe“ (1925) des 1. Bandes blieben nach 6 Revisionen noch genau 9 Texte übrig, d. h. 5 %.

Dass damit ein Werk geschaffen wurde, das auch international bestehen konnte, wurde der Kommission einmal rein beiläufig bestätigt. Anlässlich der Anfrage zur Abdruckgenehmigung für einen Kästner-Text schrieb die verantwortliche Lektorin des angesehenen Schweizer Atrium-Verlages: „Ich freute mich geradezu, als ich Ihren Brief erhielt mit der erneuten Abdruckanfrage, gibt mir dies doch Gelegenheit, Ihnen zu sagen, dass Ihr Deutschbuch „Der Brunnen“ das beste Deutschbuch ist, das mir je in die Hände kam (und es kommen

mir etliche in die Hände, da Kästner-Texte häufig abgedruckt werden). Es machte mir Spaß, das ganze Buch durchzusehen und zu versuchen, die sehr sinnvoll gestellten Fragen zu beantworten, und ich wünschte mir, dass mein Sohn (3. Klasse Gymnasium) so ein gutes Deutschbuch hätte, was leider nicht der Fall ist...“⁵

Die Vertreter der Deutschlehrer des luxemburgischen Sekundarunterrichts, vom Unterrichtsministerium ernannt, sind der Meinung, dass nur ein eigenes Lesebuchwerk der luxemburgischen Lehrerschaft ein souveränes Mitspracherecht gewährleistet und die nationale Kultur, die luxemburgischen Schriftsteller und die einheimischen Kunstwerke berücksichtigen kann.

Von Anfang an hat das Lesebuchwerk der luxemburgischen Lehrerschaft ein weites Mitspracherecht eingeräumt und die nationale Kultur in starkem Maße berücksichtigt, indem sie Texte von luxemburgischen Schriftstellern aufnahm und einheimische Kunstwerke reproduzierte. In der letzten Ausgabe der Bände macht das rund 70 nationale Text- und Bildbeiträge aus, von Batty Weber, Paul Henkes, Leopold Hoffmann, Fernand Hoffmann bis Anise Koltz, Roger Manderscheid und Guy Rewenig. Spezifisch luxemburgische Themen wie Zwangsrekrutierte, Refraktäre, Resistenz, Ardennenoffensive, KZ, Immigrationsprobleme in Luxemburg sind undenkbar in einem deutschen Lesebuch, desgleichen Goethes Texte und Zeichnungen von Luxemburg usw. In dem Sinn gab Jean-Paul Hurt 2001 zu bedenken: „Besonders angesichts eines Europas, in dem jedes Volk seine Eigenarten behalten soll, dürfen wir nicht auf dieses einzigartige Werkzeug unserer nationalen Identität verzichten, sonst werden wir als kleines Volk die ersten Opfer der europäischen Einheitskultur werden, die ja selbst von den Architekten eines kulturell geeinten Europas nicht erwünscht ist.“⁶

Welche Rolle „Der Brunnen“ angesichts der 700 000-Perspektive spielen könnte, wenn sich Fragen der nationalen Identität neu stellen, ist leicht einzusehen. Dem deutschen Lesebuch kommt hier ein einmaliger Stellenwert zu, den es mit keinem andern Lehrbuch teilt. „Der Brunnen“ ist auch ein Hort luxemburgischer Identität, seit 80 Jahren hat er sich zum Ziel gesetzt, auch ein Forum und Sprachrohr des luxemburgischen Standpunktes zu sein. Beileibe nicht zum Zweck der Selbstglorifizierung. Die modernen Texte sind vornehmlich sozialkritisch bis satirisch, genauestens auf die nationalen Verhältnisse zugeschnitten.

Fazit: In den rund 2000 Seiten des „Brunnen“ hat es stets eine wohldosierte Portion von Beiträgen gegeben, die etwas Heimatliches an sich haben. Insofern hat „Der Brunnen“ zielbewusst und unablässig mitgewirkt am Prozess einer nationalen Bewusstseinsbildung, an der Konstruktion des Zusammengehörigkeitsgefühls aller Bewohner des kleinen Landes.

D'Guiden a Scouten

LORSQUE la première troupe de scouts, «Les Eclaireurs de l'Athénée», est créée au Grand-Duché en 1914, le scoutisme est mal connu de la plupart des Luxembourgeois. Jamais auparavant ils n'ont vu des jeunes gens vêtus de culottes courtes et de larges chapeaux arpenter les rues. Les préjugés et les oppositions à leur encontre vont bon train.

En effet, le scoutisme naissant se heurte à l'opposition de l'Eglise catholique et de ses militants politiques du parti clérical. Les tensions se font d'autant plus ressentir que le scoutisme remporte un succès non négligeable qui fait de l'ombre aux mouvements de jeunesse catholiques. On voit également d'un mauvais œil une partie de la jeunesse subir l'attraction d'hommes qu'on soupçonne être des ennemis du catholicisme. Joseph Tockert, l'initiateur du scoutisme au Luxembourg, est suspecté de fréquenter les milieux socialistes et libéraux, et d'être franc-maçon.

Malgré les critiques, les jeunes sont attirés par la nouveauté du scoutisme et par l'image qu'il véhicule: l'aventure, la vie au contact de la nature, etc. En 1914, Batty Weber visite le premier camp scout installé près de la «Polfermillen»: «Es war das erste Scoutslager, das ich sah, und ich habe die Genugtuung, dass ich es so fand, wie ich es mir gedacht, eigentlich gewünscht hatte. Ich werde es nicht lang beschreiben. Ich stelle nur fest, dass vom Militärischen so viel vorhanden ist wie nötig, um ein Zusammenleben unter so gelockerten Verhältnissen auf die Dauer möglich und angenehm zu machen»¹.

La situation s'envenime lorsque la première troupe de guides est créée en 1915. Que des garçons s'adonnent à ce genre d'activités pouvait encore passer, mais des jeunes filles,

F N E L's Marche.
GUILL. LAUFF

OCIN

5

Le FNEL's Marche reflète bien les difficultés du début du scoutisme au Luxembourg: «We' d'FNEL démols entstânen, Fu muencher Seit bekricht (...). Par ailleurs, le chant est un moyen idéal pour créer un sentiment d'appartenance.

De Markollef. E letzeburgesch Scoutslderbuch, herausgin am Opdrag vun der FNEL. Luxembourg 1947



Archives AGGL

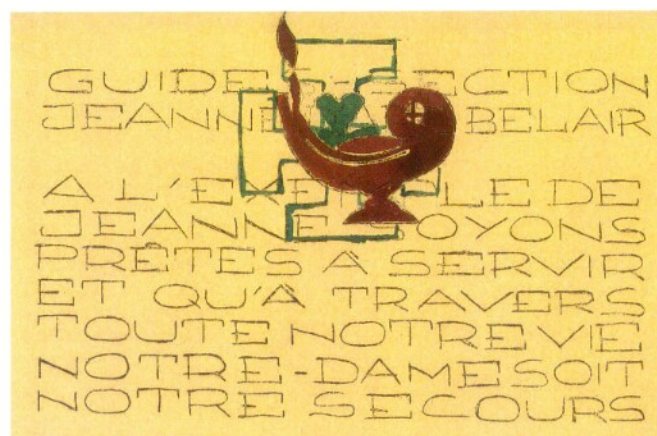
Le guidisme est très mal vu à ses débuts, car il permet aux jeunes filles d'exercer des activités que la société considère comme inutiles pour l'éducation féminine. Ainsi, l'organisation de camps et la pratique du sport sont des occupations inhabituelles pour les jeunes filles.

cela allait à l'encontre de toutes les bonnes mœurs. En quoi le guidisme pouvait-il bien préparer ces jeunes filles à tenir leur rôle dans la société de cette époque, c'est-à-dire à devenir de bonnes épouses et de bonnes mères? Une partie de la population ne voit en la fondation d'un mouvement de scouts filles qu'une lubie, une extravagance de quelques jeunes-filles-garçons-manqués. Il faut imaginer que nous sommes alors en 1916 pour comprendre pourquoi la fondation des «Girl-Guides Luxembourg» provoque autant de remue-ménage. Jusqu'alors, les jeunes filles sont principalement prises en charge par des congrégations religieuses qui s'occupent de bien placer celles qui se destinent à la domesticité. Par ailleurs, la réforme scolaire de 1912 a provoqué un véritable «Kulturkampf» entre libéraux et cléricaux. L'Eglise et toute la droite se dressent contre ces

jeunes filles qui osent battre la campagne, organiser des sorties et des camps. En réponse aux objections multiples faites au guidisme, un petit fascicule explique que «leur but est de développer les meilleures qualités féminines, telles que sacrifice de soi-même, bonté de cœur et aide à autrui». Des personnes haut placées comme Aline Mayrisch et sa fille «Schnucky», assurent leur protection au guidisme et lui apportent une aide matérielle appréciable, malgré les fulminations de chaire, telle: «Die Mayrisch zieht durch das Land und gründet unsittliche Truppen»².

L'Eglise ne tarde pas à réaliser qu'elle doit impérativement trouver une alternative au mouvement laïc. Au lieu de commencer à zéro, il est plus facile d'intégrer au fur et à mesure des activités scout aux activités habituelles des mouvements de jeunesse catholiques. Grâce à l'importance du curé dans les paroisses, le scoutisme catholique, dont la première section voit le jour en 1916, se propage rapidement dans les villages et l'association des «Baden-Powell Luxembourg Catholic Boy-Scouts» finit par dépasser en nombre la «Fédération nationale des éclaireurs du Luxembourg» (FNEL).

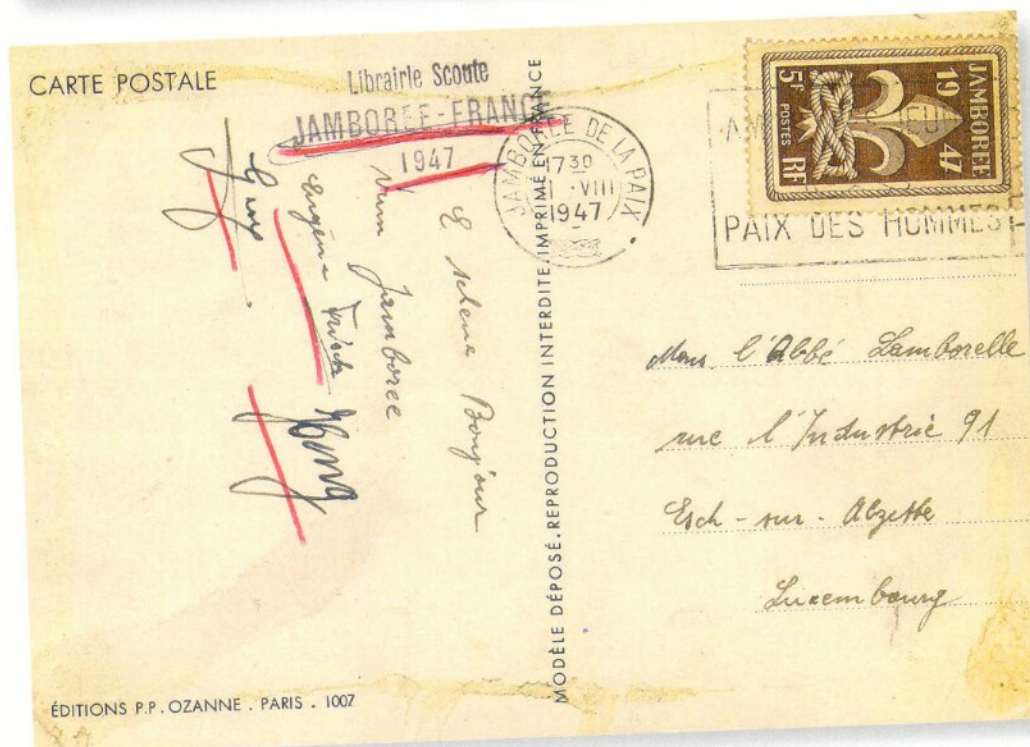
Globalement, le scoutisme remporte un énorme succès au Luxembourg. En 1937, d'après des statistiques sur la densité scout dans le monde, le Luxembourg viendrait en deuxième place après l'Angleterre avec 1 scout sur 118 habitants³.



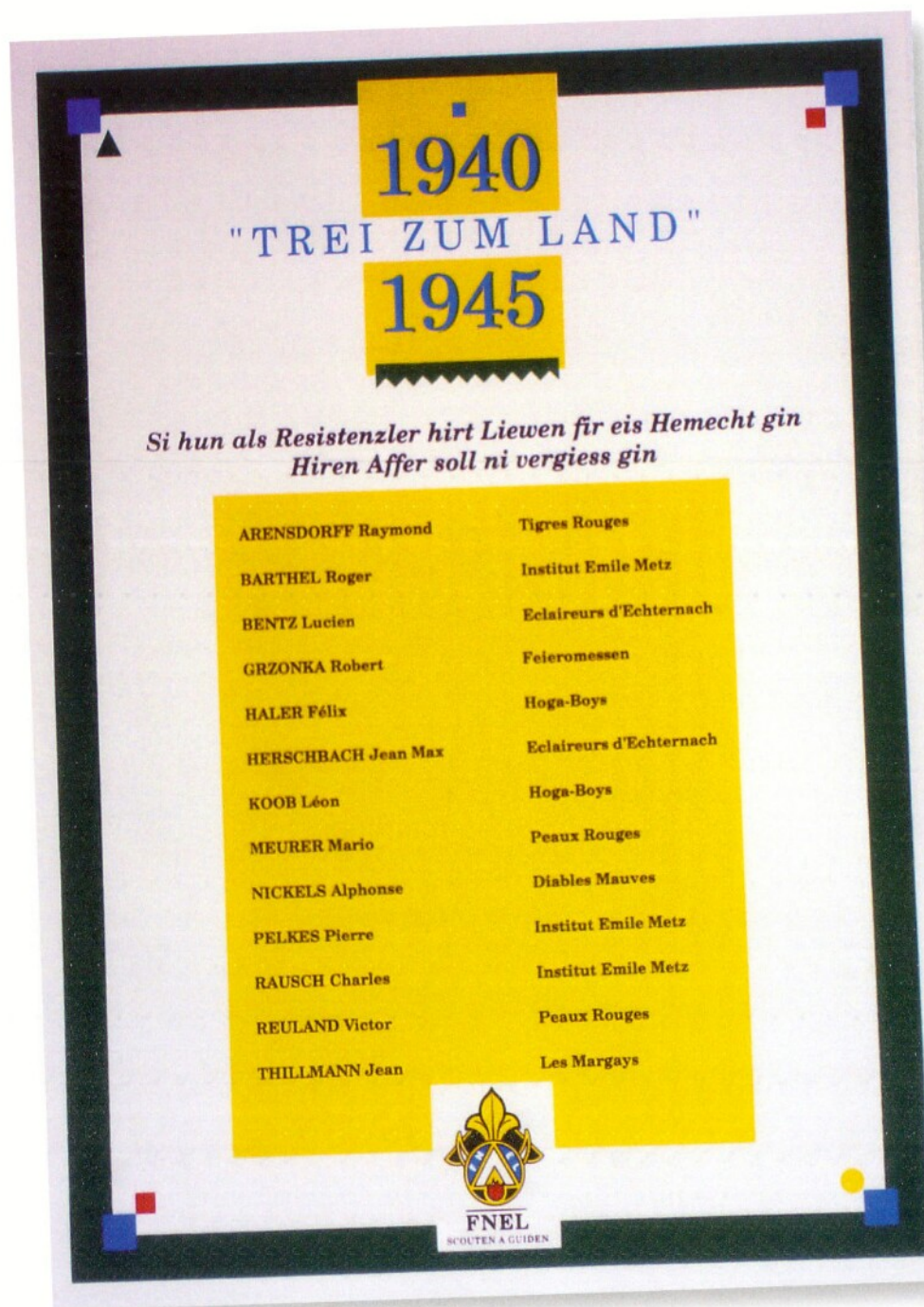
Archives LGS

Les guides catholiques ne sont créées qu'en 1938, soit 23 ans après la fondation de la première troupe de guides non-confessionnelles au Luxembourg. Aux objectifs du guidisme non-confessionnel s'ajoute le devoir envers Dieu et l'Eglise. Cette notion de devoir et de service est constamment mise en avant, que ce soit dans les chansons ou les mots d'ordre.

Le jamboree est non seulement un rassemblement de scouts, mais également une propagande idéale pour le scoutisme et les valeurs qu'il défend. Cartes postales, timbres, drapeaux et autres objets sont produits à l'effigie du jamboree.



Archives LGS



La liste (incomplète) des scouts «morts pour la patrie» est dressée dans les années 1990 et intégrée au Musée national de la Résistance. L'engagement patriotique est repris par les devises «Treï zum Land» pour la FNEL et «Ëmmer bereet» pour les «Lëtzeburger Scouten»¹¹.

Les grands rassemblements nationaux organisés par le mouvement aident à renforcer son image et à créer une sorte de sentiment identitaire. Le 15 avril 1917, la FNEL organise son premier «Pow-Wow»⁴. La fédération fait sa publicité en ces termes: «Les Eclaireurs du Luxembourg, Boy-Scouts Luxembourgeois, fédération ayant pour but de développer chez les jeunes gens la vigueur et l'adresse physiques, l'initiative, l'esprit de ressource, le courage sous toutes ses formes, le patriotisme, le sentiment de la solidarité, de la responsabilité morale et de l'honneur»⁵. Les scouts catholiques organisent annuellement un camp général à Limpach, un Jamboree⁶ National à Esch-sur-Alzette en 1938 et à Bonnevoie en 1948: «Le jamboree sera une manifestation et une preuve du travail accompli jusqu'ici par les scouts catholiques du Luxembourg et les organisateurs espèrent que ce camp constituera une propagande efficace pour le scoutisme catholique dans le Grand-Duché»⁷.

La chanson guide/scoute est également un vecteur important du mouvement. Il existe des «Scoutslidderbuch» ou «Guidelidderbuch» qui rassemblent les chansons faites par et pour les scouts/guides. Autour de ces chansons s'est créé un sentiment identitaire et certaines d'entre elles sont entrées dans la mémoire collective, comme par exemple la

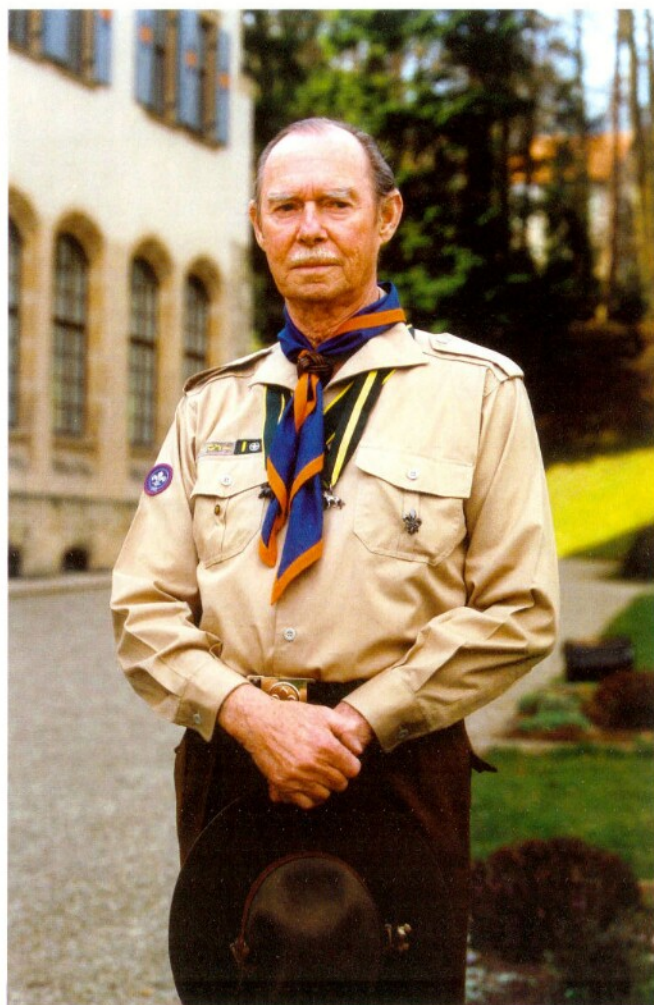
chanson «He'ch de Bockel voll Gepäck», empreinte d'un fort patriotisme auquel chaque Luxembourgeois peut s'identifier: «'Tgi vill Länner op der Welt, mee, 't as keent wat mir gefällt, wéi mäi Letzebuerg, mäi schéint Letzebuerg»⁸. Les guides et scouts sont présents à tous les grands événements et manifestations de la société luxembourgeoise, et les chansons accompagnent leurs défilés et parades. Lors du Centenaire de l'Indépendance en 1939, ils participent aux festivités et deviennent ainsi une sorte de symbole de patriotisme. De nombreux films dont le *Film du Centenaire* de René Leclerc témoignent de cet élan patriotique impressionnant et de la présence des guides et scouts.

Leurs activités pendant la Première et la Seconde Guerre mondiale – le secourisme et l'aide au service de la Croix-Rouge, des alliés et des autorités nationales ou locales – contribuent à une meilleure compréhension et reconnaissance du mouvement. Suite à la dissolution des fédérations en août 1940, certains membres entrent dans la clandestinité et dans la résistance.

Ady Claude, chef scout catholique qui a fondé le groupe de résistance LFK («Letzeburger Fräiheits Kämpfer») en janvier 1941 à Differdange, est un des héros mis en avant par les «Lëtzebuurger Scouten» (LS). Son organisation est démantelée par la Gestapo le 5 novembre 1941 et il est décapité à Cologne. En lisant la dernière lettre d'Ady Claude à ses parents, on réalise l'importance du scoutisme dans sa vie et à quel point les jeunes de l'époque prenaient au sérieux leur promesse scout: «Sollte mein Grab in meiner Heimat sein, was ich sehr wünschen möchte, so lasset die Lilie, das Abzeichen meiner Pfadfinderschaft, an den Grabstein bringen und jene Parole 'Ëmmer bereet' (...) Grüsset mir ein letztes mal meine Pfadfinderbrüder, die mir gute Freunde waren, dass ihr Bruder und Chef ins ewige Lager zum obersten Lagerchef abberufen sei. Dort wird er im anderen Camping weiterfahren. Ein Camping, auf den wir uns immer vorbereitet haben»⁹.

A la Libération, le 10 septembre 1944, de nombreux guides et scouts défilent sous les applaudissements de la foule. «De ganze Wee get gesongen: Letzeburg de Letzeburger, d'Siegfriedsschlass an de Féierwôn, 'Mir wëlle jo keng Preise sin!'. An d'Leit òm ons schmunzen vun Freed, ons eremzegesin no där langer Zeit»¹⁰. De 1944 à 1946, ils sont de plus en plus populaires, l'euphorie de l'après-guerre jouant un rôle non négligeable. Le 14 avril 1945, c'est le retour de la Grande-Duchesse. Toute la population manifeste sa joie et, une fois de plus, les guides et scouts défilent aux premiers rangs. En même temps, les tensions entre la FNEL et les LS s'apaisent pour faire place à ce qu'on pourrait appeler une «entente cordiale». Le 7 octobre 1945, la Convention de la «Luxembourg Boy Scout Association» (LBSA) est signée et inaugure une époque de collaboration entre les deux fédérations. C'est un moment-clé de l'histoire du scoutisme luxembourgeois. Un grand rassemblement des troupes scoutes des deux fédérations a lieu le 28 octobre, à l'occasion de la promesse du Prince Jean.

Spécificité du scoutisme luxembourgeois, le Grand-Duc Jean a un rôle clairement fédérateur en tant que chef scout de la LBSA. Il est régulièrement présent – en uniforme scout – à différentes manifestations de la FNEL et des LS. En novembre 1989, plus de 1.000 scouts et guides de la LBSA se sont réunis au Théâtre de Luxembourg pour fêter les 25 ans de l'accession au trône du Grand-Duc. Plus récemment, en novembre 2005, une



Cour grand-ducale

Depuis sa promesse, fêtée en grande pompe le 28 octobre 1945, le Grand-Duc Jean symbolise le mouvement scout luxembourgeois.

Georges Schommer de la FNEL déclare en 1956: «Je crois que la personne de notre chef scout, S.A.R. le Grand-Duc Héritier, le Prince Jean, est naturellement désignée pour être le pôle de cristallisation de tous nos efforts et de toutes nos ardeurs».

grande fête interfédérale a été organisée en son honneur pour ses 60 ans de service comme chef scout. La Grande-Duchesse Joséphine-Charlotte était chef guide du Luxembourg de 1990 à sa mort, et avant elle la Grande-Duchesse Charlotte avait accordé son Haut Protectorat aux guides en 1937. Le scoutisme et la monarchie ont donc depuis longtemps une relation privilégiée qui se poursuit jusqu'à aujourd'hui.

Néanmoins, le scoutisme a considérablement évolué et tente de donner l'image d'un mouvement ouvert qui préconise des valeurs universelles, telles que le souci de la liberté et de la dignité et le respect du prochain. Une des principales nou-

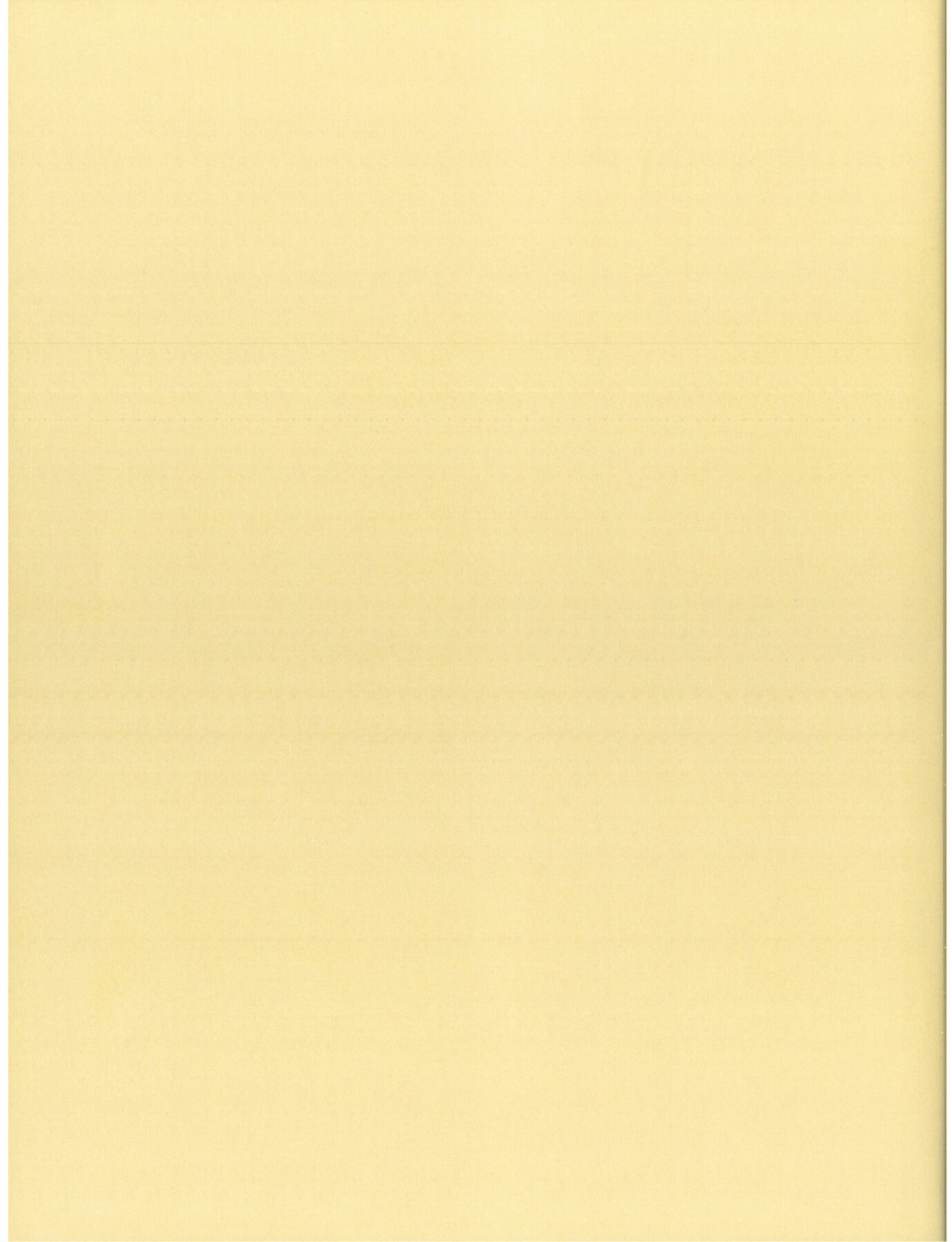
veautés depuis vingt ans est le développement communautaire qui répond à un appel en faveur d'un scoutisme plus adapté aux exigences d'un monde en évolution rapide. Le mouvement essaye également de s'orienter davantage dans la direction de l'éducation à la paix. Malgré ces changements, le scoutisme ne bénéficie pas toujours d'une image positive à l'extérieur. En 2007, le mouvement célébrera son centenaire et ce sera l'occasion de promouvoir les valeurs, les apports bénéfiques et le travail du scoutisme dans le monde. Le mouvement espère ainsi utiliser ce 100^e anniversaire comme un tremplin pour faciliter le développement du mouvement et valoriser son image.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE:

- GROSBUSCH, André: Un siècle de mouvements de jeunesse. In: *Mémorial 1989. La société luxembourgeoise de 1839 à 1989*. Ed. GERGES, Martin. Luxembourg 1989, p. 270-285.
- HAUSEMER, Georges: Frères mais pas jumeaux, 50 années de scoutisme avec le chef scout Jean de Luxembourg. In: *Tageblatt* 121 (27-28 mai 1995).
- HERMES, Monique: Letzeburger Scouten an der Resistenz 1940-1945. In: *Luxemburger Wort* 108 (10 mai 1990).
- ROSENTHAL, Michael: *The Character Factory, Baden-Powell and the Origins of the Boy Scout Movement*. Londres 1986.
- ST GEORGES SAUNDERS, Hillary: *The Left Handshake: The Boy Scout Movement during the War 1939-1945*. Londres 1949.

Notes
Endnoten

Notices biographiques
Biografische Angaben



Introduction

- 1 Le manuel d'histoire franco-allemand: Histoire/Geschichte – Europa und die Welt seit 1945. Leipzig 2006, et Histoire/Geschichte – L'Europe et le monde depuis 1945. Paris 2006.
- 2 HALBWACHS, Maurice: Les cadres sociaux de la mémoire. Paris 1925; HALBWACHS, Maurice: La mémoire collective. Paris 1950¹, 1997 (nouvelle édition revue et augmentée par Gérard NAMER).
- 3 Ilres-Tageblatt-Umfrage zur Luxemburger Geschichte. In: Tageblatt (18-21 avril 1989); sondagé réalisé en novembre et décembre 2004 par l'Ilres dans le cadre du projet de recherche FNR 02/05/06 dirigé par Fernand Fehlen, auprès d'un échantillon de 1.708 personnes.
- 4 Le projet intitulé «LUX-ID» (2007–2009) soutenu par le FNR et l'Université du Luxembourg portera sur la transmission de la mémoire familiale.
- 5 ASSMANN, Jan: Das kulturelle Gedächtnis. Schrift, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen. Munich 1992; ASSMANN, Aleida: Erinnerungsräume. Formen und Wandlungen des kulturellen Gedächtnisses. Munich 1999; ERLI, Astrid: Kollektives Gedächtnis und Erinnerungskulturen. Eine Einführung. Stuttgart / Weimar 2005; RÜSEN, Jörn: Kultur macht Sinn. Orientierung zwischen Gestern und Morgen. Cologne 2006 (surtout p. 67–107).
- 6 NORA, Pierre: Lieux de mémoire. 7 vols. Paris 1984–1992; rééd. en 3 vols. 1997.
- 7 Voir p. ex.: LEGG, Stephen: Contesting and surviving memory: space, nation and nostalgia in «*Les Lieux de Mémoire*». In: Environment and Planning D: Society and Space 23 (2005), p. 481–504; SCHMIDT, Patrick: Zwischen Medien und Topoi. Die Lieux de mémoire und die Medialität des kulturellen Gedächtnisses. In: Medien des kollektiven Gedächtnisses. Ed. ERLI, Astrid / NÜNNING, Ansgar. Berlin / New York 2004, p. 25–43.
- 8 MARTIN, Philippe: Jalons pour une approche des lieux de mémoire en Lorraine. In: Mémoire & lieux de mémoire en Lorraine. Ed. MARTIN, Philippe / ROTH, François. Sarreguemines 2003, p. 13–25.
- 9 DEN BOER, Pim / FRIJHOFF, Willem (éds.): Lieux de mémoire et identités nationales. Amsterdam 1993; ISNENGHI, Mario: I luoghi della memoria. Rome 1987–1998; BRIX, Emil / BRUCKMÜLLER, Ernst / STEKL, Hannes (éds.): Memoria Austriae. 3 vols. Vienne 2004–2005; FRANCOIS, Etienne / SCHULZE, Hagen (éds.): Deutsche Erinnerungsorte. 3 vols. Munich 2001¹, 2003; BEHRENS, Heidi / WAGNER, Andreas (éds.): Deutsche Teilung, Repression und Alltagsleben. Erinnerungsorte der DDR-Geschichte. Leipzig 2004.
- 10 KOLBOOM, Ingo / GRZONKA, Sabine (éds.): Gedächtnisorte im anderen Amerika. Tradition und Moderne in Quebec. Dresde 2002; MARTIN, Philippe / ROTH, François: Mémoire & lieux de mémoire en Lorraine. Sarreguemines 2003; FLEISCHHAUER, Carsten / TURKOWSKI, Guntram: Schleswig-Holsteinische Erinnerungsorte. Heide 2006.
- 11 HUDEMANN, Rainer (éd.): Lieux de la mémoire transfrontalière. Traces et réseaux dans l'espace Saar-Lor-Lux aux XIX^e et XX^e siècles. 2002¹, 2004. <<http://www.memotransfront.uni-saarland.de>> (consulté le 30 novembre 2006).
- 12 LE RIDER, Jacques / CSAKY, Moritz / SOMMER, Monika (éds.): Transnationale Gedächtnisorte in Zentraleuropa. Innsbruck 2002.
- 13 Voir p. ex. BOSSUAT, Gérard: Des lieux de mémoire pour l'Europe unie. In: Vingtième Siècle 61 (1999), p. 56–69; Schwerpunktthema: Europäische *lieux de mémoire*? In: Jahrbuch für Europäische Geschichte 3 (2002), p. 1–100; FRANCOIS, Etienne: Europäische *lieux de mémoire*. In: Transnationale Geschichte. Themen, Tendenzen und Theorien. Jürgen Kocka zum 65. Geburtstag. Ed. BUDDE, Gunilla / CONRAD, Sebastian / JANZ, Oliver, Göttingen 2006, p. 290–303.
- 14 Voir <<http://www.fnr.lu>> (consulté le 30 novembre 2006) sous la rubrique des programmes pluriannuels, «programme VIVRE», et encore les rapports annuels du Fonds.
- 15 THIESSE, Anne-Marie: La création des identités nationales. Europe XVIII^e–XX^e siècle. Paris 1999.
- 16 WITTE, Els: La construction de la Belgique, 1828–1847. Bruxelles 2005. Voir aussi: DUBOIS, Sébastien. L'invention de la Belgique. Genèse d'un Etat-Nation. Bruxelles 2005.
- 17 SCHWEIZERISCHES LANDESMUSEUM (éd.): Die Erfindung der Schweiz 1848–1998. Bildentwürfe einer Nation. Sonderausstellung im Schweizer Landesmuseum in Zürich. Zurich 1998. Voir déjà: MARCHAL, Guy P. / MATTOU, Aram (éds.): Erfundene Schweiz. Konstruktionen nationaler Identität. Zurich 1992.
- 18 Le Monde (22 septembre 2006), p. 18.
- 19 AVENZA, Martina / LAFERTE, Gilles: Dépasser la «construction des identités»? Identification, image sociale, appartenance. In: Genèses 61 (2005), p. 134–151 (ici p. 137).
- 20 Ibid.
- 21 SCUTO, Denis: Qu'est-ce qu'un Luxembourgeois? Histoire de la nationalité luxembourgeoise du Code Napoléon à nos jours. In: Hémecht 58/1 (2006), p. 73–96. D. Scuto prépare actuellement une thèse de doctorat intitulée «Etat, migrations et politique de la nationalité au grand-duché de Luxembourg (1839–1940). Une histoire sous influence européenne».
- 22 Voir ci-dessus, note 4.
- 23 Christiane Huberty prépare actuellement une thèse de doctorat sur la vie politique et la sociabilité au Luxembourg dans la seconde moitié du XIX^e siècle et a publié des articles portant sur les mêmes sujets; voir p. ex. HUBERTY, Christiane: Les élections législatives il y a 150 ans. Pour la «couronne d'or royale grande-ducale» ou pour la «couronne de fer» des Metz? In: Luxemburger Wort, 17.06.2004, Die Warte, n° 21/2080, p. 1–2; Ead.: La Chambre des Députés à l'époque du suffrage censitaire (1848–1919) – pouvoir, représentations, mémoire. In: Chambre des Députés (éd.), Les Maisons Richard et Printz. Regards sur un Quartier Historique de la Ville de Luxembourg. Luxembourg 2006, p. 104–120. On nous annonce une histoire du parti chrétien-social et une autre du système politique luxembourgeois.
- 24 MARGUE, Michel: Débats de mémoire, devoir d'histoire. Pour une histoire critique de la mémoire. In: Forum 211 (2001), p. 25–29; KMEC, Sonja: Ecriture de l'histoire et sauvegarde de mémoire: des sœurs jumelles ou ennemies? In: Actes du colloque international «Traces de mémoire,

- mémoire de traces. Parcours et souvenirs de la présence italienne au Luxembourg et dans la Grande Région», 12–13 mai 2006. À paraître.
- 25 RICOEUR, Paul: La mémoire, l'histoire, l'oubli. Paris 2000, à compléter par Id.: *Mémoire, Histoire, Oubli*. In: *Esprit* (mars–avril 2006), p. 20–29. Voir par ailleurs: POMIAN, Krzysztof: Sur les rapports de la mémoire et de l'histoire. In: *Le Débat* 122 (2002), p. 32–40; MÜLLER, Bertrand (éd.): *L'histoire entre mémoire et épistémologie*. Lausanne 2005.
 - 26 PERUZZI, Luigi: *Mes mémoires: un antifasciste italien déporté au SS-Sonderlager Hinzert raconte*, trad. de l'italien par Véronique Igel; présenté et annoté par Denis SCUTO. Esch-sur-Alzette 2002.
 - 27 MARKOWITSCH, Hans J. / WELZER, Harald: Das autobiographische Gedächtnis. Hirnorganische Grundlagen und biosoziale Entwicklung. Stuttgart 2005; WELZER, Harald: Wozu erinnern wir uns? Einige Fragen an die Geschichtswissenschaften. In: *Österreichische Zeitschrift für Geschichtswissenschaft* 16 (2005), p. 12–35.
 - 28 VEYNE, Paul: Douze leçons sur l'histoire. Paris 1996, p. 113.
 - 29 VEYNE, Douze leçons (note 28), p. 56.
 - 30 TODOROV, Tzvetan: Du bon et du mauvais usage de la mémoire. In: *Le Monde diplomatique* (avril 2001), p. 10–11; Id.: *Les abus de la mémoire*. Paris 1995.
 - 31 WELZER, Harald / MÖLLER, Sabine / TSCHUGNALL, Karoline: Welzer, Opa war kein Nazi. In: *Nationalsozialismus und Holocaust im Familiengedächtnis*. Frankfurt/M. 2002.
 - 32 FNR 02/05/04: l'équipe de recherche regroupe les collaborateurs scientifiques Sonja Kmec, Benoît Majerus et Pit Péporté, sous la direction de Michel Margue (Université du Luxembourg). Pour plus de détail voir: <<http://www.cu.lu/histoire/ldm.htm>> (consulté le 30 novembre 2006) et KMEC, Sonja: 'Lieux de mémoire' and the (de)construction of 'identities'. In: *Hémecht* 58/1 (2005), p. 96–105.
 - 33 MAJERUS, Benoît: Luxemburger Erinnerungsorte – Werkstattnotizen in der Halbzeit. Exposé tenu le 12 juillet 2005 dans le cadre du séminaire du *Sonderforschungsbereich-Erinnerungskulturen* à l'Université de Gießen.
 - 34 IMMLER, Nicole L.: 'Gedächtnisgeschichte' – Ein Vergleich von Deutschland und Österreich in Bezug auf Pierre Noras Konzept der 'lieux de mémoire'. In: *Neighbours and Strangers. Literary and Cultural Relations in Germany, Austria and Central Europe since 1989*. Ed. FOSTER, Ian / WIGMORE, Juliet. Amsterdam / New York 2004, p. 173–196.
 - 35 ECO, Umberto: *La Guerre du Faux*. Paris 1986, p. vi.
 - 36 WEBER, Max: *The Origins of Ethnic Groups*. In: *Ethnicity*. Ed. SMITH, A.D. / HUTCHINSON, John. Oxford 1996, p. 35–40; ANDERSON, Benedict: *Imagined Communities, Reflection on the Origin and Spread of Nationalism*. London 1983.
 - 37 HERCHEN, Arthur: *Manuel d'histoire nationale*. Luxembourg 1918, continué par Joseph MEYERS et Nicolas MARGUE.
 - 38 Gilbert Trausch a entièrement renouvelé le discours historique national. Ce dernier a connu sa plus parfaite expression lors des commémorations nationales de 1989. Voir TRAUSCH, Gilbert: *La signification historique de la date de 1839: essai d'interprétation*. Luxembourg 1989; Idem: *Le Luxembourg. Emergence d'un Etat et d'une Nation*. Anvers 1989.
 - 39 HARTOG, François: *Régimes d'historicité: présentisme et expériences du temps*. Paris 2003, p. 140.
 - 40 Voir ci-dessus, note 11.
 - 41 Voir ci-dessus, note 12.
 - 42 FRANÇOIS, Etienne / SCHULZE, Hagen: Vorwort. In: *Deutsche Erinnerungsorte. Eine Auswahl*. Ed. FRANÇOIS / SCHULZE. Munich 2005, p. 8.

Eis Sprooch

- 1 «2. S'opposer à l'avancement de l'élément luxembourgeois au pays du Luxembourg». Cité d'après WELTER, Nikolaus: *Mundartliche und hochdeutsche Dichtung in Luxemburg. Ein Beitrag zur Geistes- und Kulturgeschichte des Großherzogtums*. Luxembourg 1929, p. 321.
- 2 <<http://www.legilux.public.lu/leg/textescoordonnes/thema/index.html>> (consulté le 20 avril 2006).

Mischkultur

- 1 Vgl. GOETZINGER, Germaine: Die Referenz auf das Fremde. Ein ambivalentes Begründungsmoment im Entstehungsprozeß der luxemburgischen Nationalliteratur. In: *Begegnung mit dem „Fremden“*. Grenzen – Traditionen – Vergleiche. Akten des VIII. Internationalen Germanisten-Kongresses Tokyo 1990. Band 10: Identitäts- und Differenzforschung im Verhältnis von Weltliteratur und Nationalliteratur. Feministische Forschung und Frauenliteratur. Vergangenheit bzw. Zukunft als Fremdes und Anderes. Hrsg. SHICHIJI, Yoshinori. München 1991, S. 179–188, hier: S. 185.
- 2 WELTER, Nikolaus: *Das Luxemburgische und sein Schrifttum*. Luxembourg 1914, S. 135.
- 3 WEBER, Batty: Ueber Mischkultur in Luxemburg. In: *Beilage der Münchner Neuesten Nachrichten* 15 (20. Januar 1909), S. 21–24.
- 4 RIES, Nicolas: *Le peuple luxembourgeois. Essai de psychologie*. Diekirch 1920 (2. Aufl.), S. 286.
- 5 Vgl. dazu: GOETZINGER, Germaine: *Floréal*. Eine Fallstudie zur literarischen Öffentlichkeit in Luxemburg. In: *Clierwer Literaturdeeg*. Luxembourg 1985, S. 56–63.
- 6 ERPELDING, Johann Peter: *Luxemburg und der Weltkrieg vormals Anna*. Trier 1918, S. 16.
- 7 Voranzeige des Romans. Zitiert nach MÜLLER, Roger: *Das Heimatliche im Werk J.P. Erpeldings*. Howald 1973, S. 33.
- 8 Zitiert nach MÜLLER, *Das Heimatliche* (Anm. 7), S. 43.
- 9 WEBER, Batty: *Abreißkalender*. In: *Luxemburger Zeitung* (19. Juni 1934).

Dominationes étrangères

- 1 <http://www.gouvernement.lu/tout_savoir/histoire_monarchie/histoire.html> (consulté le 15 septembre 2006).
- 2 Discours de Georges Calteux, directeur du Service des sites et monuments nationaux, le 10 mai 2003, à l'occasion du cycle de conférences «Lëtzebuergesch: Quo Vadis?», sous le haut patronage du Premier Ministre et de la Ministre de la Culture. Publié dans: *Actes du cycle de conférences Lëtzebuergesch: Quo Vadis?* Mamer [2005], p. 143–154, ici: p. 146.
- 3 Marcellin Lagarde, professeur au collège d'Arlon, parle en 1849/1850 dans son *Histoire du Grand-Duché de Luxembourg des «dominations antinationales»*.
- 4 ERASMY, Mathias: *Le guide du voyageur dans le Grand-Duché*. Luxembourg 1861. On remarquera que pour Erasmy, le règne de Guillaume I^{er} ne fut pas perçu comme «domination étrangère».
- 5 Né à Remerschen en 1813, Victor Klein était conseiller à la Chambre des comptes. On lui doit notamment la relation du voyage de Guillaume II à Luxembourg en 1841. Il décéda à Luxembourg en 1889.
- 6 Cité d'après WELTER, Nikolaus: *Mundartliche und hochdeutsche Dichtung in Luxemburg*. Luxembourg 1929, p. 127–128. Le poème renvoie à la question de l'attitude des Luxembourgeois face au Parlement de Francfort en mai 1848 et souligne leur opposition à la politique de germanisation pratiquée sous Guillaume I^{er} par le gouverneur Hassenpflug.
- 7 HERCHEN, Arthur: *Kleine vaterländische Geschichte in drei sich erweiternden Kreisen. Ein Leitfadens für Luxemburger Volksschulen*. Luxembourg 1883; JORIS, Jean: 1867–1872. Une page d'histoire du Grand-Duché de Luxembourg. Luxembourg 1888.
- 8 «Laang genoch hu mir gelidden, wéi se Friemen dech verkaf. Héier! déi fir dech gestriden, stin nees op aus hirem Graf. Lëtzebuurg de Lëtzebuurger!... A soss kengem op der Welt!».
- 9 Cité d'après la brochure officielle: 1839–1939. Centenaire de l'Indépendance. Cortège historique. Luxembourg 22 avril 1939.
- 10 HERCHEN, Arthur: *Manuel d'histoire nationale*. Luxembourg 1929 (2^e éd.), p. 120.

Les trois démembrements

- 1 Revue 7 (1945), p. 68-72.
- 2 HERCHEN, Arthur: Manuel d'histoire nationale à l'usage de l'enseignement. Luxembourg 1918, p. 59.
- 3 HERCHEN, Manuel (note 2), p. 88.
- 4 HERCHEN, Manuel (note 2), p. 126.
- 5 HERCHEN, Manuel (note 2), p. 132.
- 6 Cité dans CALMES, Albert: Naissance et débuts du Grand-Duché 1814-1830. Le Grand-Duché de Luxembourg dans le Royaume des Pays-Bas. Luxembourg 1971, p. 8.
- 7 TRAUSSCH, Gilbert: La signification historique de la date de 1839. Essai d'interprétation. Luxembourg 1989, p. 16.
- 8 FALTZ, Michael: Heimstätte U.L. Frau von Luxemburg einst und jetzt. Luxembourg 1927 (2^e éd.), p. 200 et 204.
- 9 SCHMITT, Michel: La Cathédrale Notre-Dame de Luxembourg. Luxembourg 1980, p. 22.
- 10 GROBEN, Joseph: L'Ancien Duché de Luxembourg. Das ehemalige Herzogtum Luxemburg. Luxembourg 1999, p. 7.
- 11 GROBEN, L'Ancien Duché (note 10), p. 7-8.
- 12 GROBEN, L'Ancien Duché (note 10), p. 38.

Den éischte „Lëtzebuurger“

Le premier «Luxembourgeois»

- 1 Face à l'inertie du gouvernement, Nicolas van Werveke en fera les frais au début du XX^e siècle et démissionnera en 1909 de ses fonctions de secrétaire de la Section historique de l'Institut grand-ducal.
- 2 GOUDINEAU, Christian: Le dossier Vercingétorix. Arles 2001.
- 3 Le Museum / Museion est par définition le «temple des Muses», les Muses étant les filles de Mnemosyne, déesse de la Mémoire.
- 4 MASSARD, JÖS. A. / GEIMER, Gaby: Chronologie. In: 150 Joer Musée National d'Histoire Naturelle. Luxembourg 2004, p. 6-87.
- 5 HEUERTZ, Marcel: A la mémoire de Nicolas Thill. In: Bulletin de la Société Préhistorique Luxembourgeoise 2 (1980), p. 4-7.
- 6 LE BRUN-RICALES, Foni: Ossements préhistoriques: les collections de Marcel Heuertz. In: 150 Joer Musée National d'Histoire Naturelle. Luxembourg, 2004, p. 146-153.
- 7 VALOTTEAU, François / TOUSSAINT, Michel / LE BRUN-RICALES, Foni: Le pseudo-dolmen du Schnellert, commune de Berdorf (Grand-Duché de Luxembourg): état de la question à l'issue de la campagne de fouille 2000. In: Bulletin de la Société Préhistorique luxembourgeoise 22 (2000), p. 131-161.
- 8 VAN WERVEKE, Nicolas: Le Müllertal et les environs. In: Touring Club luxembourgeois (1909); VAN WERVEKE, Nicolas: Le Müllertal et les environs. In: Touring Club luxembourgeois (1911).
- 9 SCUTO, Denis: Qu'est-ce un Luxembourgeois? In: Hémecht 1 (2006), p. 73-96.
- 10 PAULY, Michel: Questions autour d'une parure en coquillages trouvée à Waldbillig. Plaidoyer pour une perspective trans- ou méta-nationale de l'histoire luxembourgeoise. In: Hémecht 1 (2006), p. 9-33.
- 11 HEUERTZ, Marcel: Le gisement préhistorique n° I (Loschbour) de la vallée de l'Ernz Noire (G.-D. de Luxembourg). In: Archives de la Section des Sciences naturelles, physiques et mathématiques de l'Institut grand-ducal de Luxembourg 19 (1950), p. 409-441.

Sigfrid

- 1 Siehe: BERTELS, Jean: Historia Luxemburgensis seu Commentarius. Luxembourg 1605 (Nachdruck 1856), S. 38.
- 2 SCHOETTER, Jean: Geschichte des Luxemburger Landes nach den besten Quellen bearbeitet. Luxembourg 1882, S. 20-21.
- 3 D'Buerg steet an d'Buerg waacht, iwwert Land an iwwert d'Stad (aus der Aufführung des Festspill vum Millénaire, 1963); die Idee der Schutz

spendenden Festung wird auch vermittelt durch das Bild des uneinnehmbaren Gibraltars des Nordens.

- 4 Letzebuerg, Letzebuerg! Dro dän Numm duerch d' Zäit erduerch! Du solls bléien, weiderzéien, soulaang wéi eng Sonn opgeet (Festspill vum Millénaire, 1963).
- 5 Die Jahrtausendfeier der Stadt Luxemburg 1963. Offizieller Festkatalog. Hrsg. Ville de Luxembourg. Luxembourg 1963, S. 3.
- 6 Siehe z.B.: MEYERS, Joseph: Geschichte Luxemburgs. Luxembourg 1939, S. 47.

Melusina

- 1 VECERIUS, Conrad: De rebus gestis Imperatoris Henrici VII libellus. 1531.
- 2 Voir p. ex.: MEYER, Antoine: Oilzegt-Kläng. Liège 1853, p. 86.
- 3 Voir p. ex.: CEDERSTOLPE, Theodor von: Sagen aus Luxemburg. Luxembourg 1843.
- 4 LECH, Pierre: La ville de Luxembourg vue par les écrivains luxembourgeois de langue allemande ou « le complexe de Mélusine ». In: La ville de Luxembourg. Ed. TRAUSSCH, Gilbert. Anvers 1994, p. 437-447.
- 5 Voir p. ex.: MANDERSCHIED, Roger: Ikarus, dreißig Ausflüge und ein Absturz. Luxembourg 1983.
- 6 LEINER, Roger / CZUGA, Lucien: De Superjhemp. Dynamit fir d'Dynastie. Luxembourg 1989, p. 74.

Ermesinde

- 1 Voir: ZENNER, Théodore: Ermesinde. Historische Erzählung aus dem 12. und 13. Jahrhundert. Eischen 1928.
- 2 MARGUE, Michel: Politique monastique et pouvoir souverain: Henri V, sire souverain, fondateur de la principauté territoriale luxembourgeoise? In: Le Luxembourg en Lotharingie. Mélanges Paul Margue. Ed. DOSTERT, Paul e.a. Luxembourg 1993, p. 403-432.
- 3 LA FONTAINE, Gaspard-Théodor-Ignace de: Chartes Luxembourgeoises. In: PSH 7 (1852), p. 197.
- 4 Luxemburger Wort (27 juillet 1936), p. 4-5 et (28 juillet 1936), p. 4.
- 5 TRAUSSCH, Gilbert: Ermesinde et Charlotte. Deux grandes souveraines du Luxembourg. Luxembourg 1990.
- 6 Pour ce dernier, voir par exemple: JOSET, Camille-Jean: Ermesinde (1186-1247). Fondatrice du Pays de Luxembourg. Arlon 1947, p. 7-8.

Jang de Blannen

Johann der Blinde

- 1 LENZ, Pierre-Albert: Jean l'Aveugle, Roi de Bohême, Comte de Luxembourg, Marquis d'Arlon. Esquisse Biographique. Gent 1839.
- 2 LENZ, Pierre-Albert. In: Nouvelles Archives historiques, 2^e livraison, S. 288; BOCH-BUSCHMANN, Jean-François: Jean l'Aveugle. Roi de Bohême. De 1795 à 1838, S. 6-7.
- 3 MONEGAST, Mathias: Der blinde Held. Vorgetragen auf der musikalischen Abendunterhaltung der Schüler des Athenäums am 11. März 1863; WELTER, Nicolas: Crécy. In: Aus alten Tagen. Luxembourg 1900, S. 131-135.
- 4 MAAS, Jacques: Johann der Blinde, emblematische Heldengestalt des luxemburgischen Nationalbewusstseins im 19. und 20. Jahrhundert. In: Johann der Blinde. Graf von Luxemburg, König von Böhmen. 1296-1346. Tagungsband der 9^{ten} Journées lotharingiennes 22.-26. Oktober 1996. Centre Universitaire de Luxembourg. Hrsg. PAULY, Michel. Luxembourg 1997, S. 602-603.
- 5 Siehe z.B.: RUTH, Paul Hermann: Luxemburg. Breslau 1942, S. 1.
- 6 Siehe: HELLINGHAUSEN, Georges: Naissance et baptême du Prince Jean (1921). In: Hémecht 43 (1991), S. 185-207.
- 7 Siehe: SANTER, Jacques: Préface. In: Un itinéraire européen. Jean l'Aveugle, comte de Luxembourg et roi de Bohême 1296-1346. Hrsg. MARGUE, Michel. Luxembourg 1996, S. 5; oder: SCHEFFEN, Jean-Louis: Johann der Blinde, ein europäischer Fürst. In: Télécran 48 (1997), S. 36-40.

- 1 Vgl. hier besonders WOLFF, Eugène: Le blocus de Luxembourg (1^{er} août 1681 – 1^{er} mai 1684). In: Programm herausgegeben am Schlusse des Schuljahres 1902–1903 / Großherzogliches Athenäum zu Luxembourg (1903), S. 3–54; WOLFF, Eugène: Le siège de Luxembourg (28 avril – 4 juin 1684) d'après des documents inédits. In: Programm herausgegeben am Schlusse des Schuljahres 1904–1905 / Großherzogliches Athenäum zu Luxembourg (1905), S. 3–53; BRUNS, André: Le siège de Luxembourg en 1684. Organisation et logistique. In: Hémécht 57 (2005), S. 313–347.
- 2 Vgl. LEFORT, Alfred: Les Français à Luxembourg. Notes d'histoire. In: Ons Hémécht 4 (1898), S. 401–417; 434–446; 482–495; 530–555; KOLTZ, Jean-Pierre: Baugeschichte der Stadt und Festung Luxembourg unter besonderer Berücksichtigung der kriegsgeschichtlichen Ereignisse. Band 1. Luxembourg 1973, 3. Auflage.
- 3 Vauban an Louvois, Luxembourg, 14. Juni 1684. Zitiert nach WOLFF, Le siège de Luxembourg (Anm. 1), S. 40. Vgl. auch den Brief von Vauban an Louvois, vor Luxembourg, 4. Juni 1684: „Voici enfin ce terrible Luxembourg réduit au point que vous désirez... C'est la plus belle et plus glorieuse conquête qu'il [i. e. le Roi] ait jamais faite en sa vie et celle qui lui assure le mieux ses affaires de tous côtés“, zitiert nach LEFORT, Les Français (Anm. 2), S. 415.
- 4 Vgl. DONDELINGER, Patrick: Vaubans Wirken in Luxemburg. Kommemorativ Darstellungen und identitätsstiftende Funktionen vor Ort. In: Hémécht 58 (2006), S. 119–165.
- 5 Vgl. BRUNS, Änder: „De Vaubang“. In: 135 Joër Sang a Klang Pafendall. Luxembourg [1992], S. 104–123.
- 6 Vgl. KOLTZ, Baugeschichte (Anm. 2), S. 244.
- 7 Vgl. EMMEL, Fernand G.: Hauts et bas de l'artisanat et du commerce à travers les rôles des contributions et patentes (1795–1845). In: 135 Joër Sang a Klang Pafendall. Luxembourg [1992], S. 83–103, hier S. 100.
- 8 Vgl. Ons Stad 13 (1983); 135 Joër Sang a Klang Pafendall. Luxembourg [1992]; WEIS, Adel: Um Vaubang. Alstaadter Geschichten. Luxembourg 2003, 2. Auflage.
- 9 Interview mit Paul Margue, Luxembourg, 10. Dezember 2005.
- 10 KOLTZ, Jean-Pierre: Les travaux de Vauban à Luxembourg. In: Luxembourg et Vauban. Exposition organisée à la Villa Vauban du 27 novembre au 23 décembre 1984. Luxembourg 1984, S. 63–74, hier S. 72. Alle Angaben ohne genaue Referenzen.
- 11 KOLTZ, Les travaux de Vauban (Anm. 10). Vgl. auch KOLTZ, Jean-Pierre: Vauban. In: Jonghémecht 7 (1933), S. 221–225, hier S. 225; KOLTZ, Jean-Pierre: Luxembourg vor und nach Vauban. In: Annuaire / Société des amis des musées dans le Grand-Duché de Luxembourg (1934), S. 75–81, hier S. 75.
- 12 Exposition Vauban organisée à Luxembourg sous les auspices du Syndicat officiel d'initiative à l'occasion du 250^e Anniversaire de la transformation de la forteresse et de l'agrandissement de la Ville de Luxembourg par le Maréchal de Vauban. Catalogue officiel. Luxembourg [1934], S. 3.
- 13 „Quoique construites par les Autrichiens, elles étaient logées à l'intérieur des ouvrages de Vauban“, KOLTZ, Les travaux de Vauban (Anm. 11), S. 74.
- 14 „Vauban fit de Luxembourg la plus puissante forteresse d'Europe, le 'Gibraltar du Nord' ainsi qu'il est usage de s'exprimer“, Exposition Vauban (Anm. 12), S. 5.
- 15 Exposition Vauban, (Anm. 12), S. 5.
- 16 Vgl. KOLTZ, Les travaux de Vauban (Anm. 10), S. 73–74.
- 17 Le siège et la prise de Luxembourg en 1684. Préface. In: Ons Hémécht 3 (1934), S. 161.
- 18 STEFFEN, A.: L'état de la ville de Luxembourg après le bombardement de 1683 et le siège de 1684. Logements militaires en juin 1684. In: Ons Hémécht 40 (1934), S. 205–248, hier S. 216.
- 19 Siehe den Ausstellungskatalog Luxembourg. Histoire d'une Ville Millénaire. Luxembourg 30 juin – 15 août 1963: Neben „Neuf cent soixante-trois“ und „Douze cent quarante-quatre“, gibt es eine „son et lumière“ – Installation „Seize cent quatre-vingt-quatre“ mit folgender Szene: „Hé, bougres de paysans, allez-y, activez, activez!“ Sans trêve ni cesse, de jour et de nuit, de nuit surtout, la tranchée est conduite, les sapes

s'avancent vers les ouvrages, les parallèles se creusent. Vauban est à son affaire; pour éprouver le sol, il s'est témérairement avancé jusqu'à une portée de pierre de la palissade et partout il a enfoncé son épée dans la terre. Il est rentré indemne et rassuré; il reste assez de terre pour les sapes, le roc lui-même ne semble pas trop dur...et soixante ingénieurs font promptement exécuter les volontés du maître“. Ibidem, S. 54. Text von Paul Margue, gesprochen von Tun Deutsch.

- 20 Vgl. <<http://www.belrail.be/F/relations/intl/classique/suisse>> (Abruf im September 2006): „EuroCity 90/91 Vauban“. Ursprüngliche Fahrstrecke dieses internationalen Zuges: Mailand–Brüssel, via Basel, Straßburg und Luxembourg. Auf dieser Webseite wird der Name Vauban nicht erklärt.
- 21 Vgl. <<http://www.vauban.lu>> (Abruf im September 2006). Bei der Darstellung von Vaubans Leben und Werk auf der Webseite des französischen Lyzeums in Luxembourg werden Vaubans Beziehungen zu Luxembourg nicht erwähnt. Gleichsam finden bei der Darstellung der Geschichte Luxemburgs die Person Vaubans oder die französische Belagerung der Stadt im Jahre 1684 keine Erwähnung.
- 22 Vgl. <<http://www.liveatvauban.lu>> (Abruf im September 2006). Bei der seit dem Kulturjahr 1995 vom Luxembourg City Tourist Office organisierten Rockkonzertreihe „Live at Vauban“ stand die lokale Bonneweger Ortsbezeichnung „Um Vaubang“ für den Kanounenhiwwel Pate. Dabei wollten die Veranstalter bewusst auch Parallelen zwischen den für damalige Zeiten „net ganz kathouleschen“ Ideen Vaubans und dem Image heutiger Rockmusiker sehen. Zudem sei der internationale Beziehungen knüpfende Name „Vauban“ in der französischen und englischen Programmierungssprache einfach klangvoller als „Kanounenhiwwel“ oder „Saint-Esprit“. Auch könnten in diesen Sprachen assoziative Wortspiele hergestellt werden: Vauban habe „taillé dans le roc“, heutige Musiker täten dies im „Rock“. Nicht zuletzt könnte mit der Bezeichnung „Live at Vauban“ den Luxemburgern bewusst gemacht werden, was Vauban alles „fir d'Leit gemat huet“, Interview mit Roger Hamen, 14. Dezember 2005.
- 23 Spätere Bezeichnung der „Villa de Gargan“, welche nach der Schleifung der Festung auf dem Gelände des von Vauban errichteten und nach ihm benannten Reduit Vauban erbaut worden ist; als hauptstädtische Gemädegalerie auch noch „Villa Pescatore“ genannt.
- 24 „Fort Vauban“ ist die mehr Größe vermittelnde Bezeichnung des oben erwähnten Reduit Vauban; das Logo des Serviceclubs schmückt allerdings ein sogenannter „Vaubansturm“, augenscheinlich die Siechen- oder die Eicherpforte. Für 2006 gab dieser Club einen Themenkalender „Sur les traces de Vauban“ heraus, welcher vom nationalen Denkmalamt als offizieller Hauskalender übernommen wurde.
- 25 Zur Beweisführung dieser These, siehe: DONDELINGER, Vaubans Wirken (Anm. 4).
- 26 Vgl. Anm. 3 sowie die zahlreichen Medaillen, Abbildungen, Siegeshymnen usw., welche anlässlich der Eroberung Luxemburgs „pour la gloire du Roi“ in Frankreich angefertigt wurden.

Wëllem II.

Guillaume II

- 1 Ce triptyque est résumé de façon poignante dans les couplets chantés au banquet de la garde d'honneur, le 29 juin 1841, et reproduits dans JORIS, Jean: Notice biographique sur Guillaume II, roi des Pays-Bas, prince d'Orange-Nassau, grand-duc de Luxembourg, etc., etc., etc. Luxembourg 1877, p. 92.
- 2 SCHROBILGEN, Mathieu-Lambert: Relation du voyage de Sa Majesté Guillaume II, roi des Pays-Bas, prince d'Orange-Nassau, grand-duc de Luxembourg, etc., etc., etc., dans le Grand-Duché, en juin 1841. Luxembourg 1841.
- 3 Il s'agit notamment de MULLER, Nicolas: Souvenirs du séjour de la famille royale dans le Grand-Duché de Luxembourg. Luxembourg 1853; FACHINGER, Charles: Wilhelm II., König der Niederlande, Großherzog von Luxemburg. Biographische Skizze nach den besten Quellen. Trèves 1855; JORIS, Notice biographique (note 1).
- 4 Festnummer zur Enthüllung des Denkmals Wilhelm II., König der Nie-

- derlande, Großherzog von Luxemburg, Das Luxemburger Land. Organ für vaterländische Geschichte, Kunst und Litteratur [sic](1884).
- 5 Kleine vaterländische Geschichte: ein Leitfaden für Luxemburger Volksschulen. Luxembourg 1883; HERCHEN, Arthur: Manuel d'histoire nationale. Luxembourg 1918 (nombreuses réimpressions); MEYERS, Joseph: Geschichte Luxemburgs. Luxembourg 1952.
 - 6 Archives nationales du Luxembourg, Expo 150. De l'Etat à la Nation, panneau D 233.
 - 7 La figure de Guillaume II est présente dans le cortège historique national, ainsi que dans trois cortèges locaux, cf. STAUS, Yvan: La célébration du centenaire de l'indépendance du Grand-Duché en 1939 dans sa signification historique. Mémoire de maîtrise. Strasbourg 2000, p. XVII. Parmi les publications de la fin des années 1930 qui perpétuent l'image traditionnelle de Guillaume II, mentionnons l'ouvrage de COLLART, Auguste: Am Wege zur Unabhängigkeit Luxemburgs. Luxembourg 1938.
 - 8 Cf. à titre d'exemple: RUTH, Paul Hermann (éd.): Luxemburg. Breslau 1942, p. 29-38.
 - 9 MERSCH, Jules: Les rois des Pays-Bas, grands-ducs de Luxembourg. In: Biographie nationale du pays de Luxembourg depuis ses origines jusqu'à nos jours. Luxembourg 1958, fasc. IX, p. 31-280, ici p. 159. Quant à CALMES, Albert: La Révolution de 1848 au Luxembourg. Luxembourg 1957, il précise que le souverain se contente d'abord de faire des concessions au compte-goutte, avant de se résigner à convoquer une assemblée constituante.
 - 10 TRAUSSCH, Gilbert: Histoire du Luxembourg (Nations d'Europe). [s.l.] 1992, p. 92. Pour l'ensemble de ce passage, cf. aussi: TRAUSSCH, Gilbert: Le Luxembourg à l'époque contemporaine (du partage de 1839 à nos jours). Manuel d'histoire luxembourgeoise (tome IV). Luxembourg 1981, p. 83; Histoire du Luxembourg. Le destin européen d'un «petit pays». Ed. TRAUSSCH, Gilbert. Toulouse 2002, p. 222.
 - 11 Pour ce passage, cf. les articles des auteurs mentionnés dans: Die Beziehungen zwischen den Niederlanden und Luxemburg im 19. und 20. Jahrhundert. Ed. TAMSE, Coenraad / TRAUSSCH, Gilbert. Zoetermeer 1991.
 - 12 TRAUSSCH, Gilbert: Grundlage-Text zur Bedeutung der Feier für die 150-jährige Unabhängigkeit des Großherzogtums Luxemburg (traduction allemande par Jean Picard). Luxembourg 1989; TRAUSSCH, Gilbert: De l'Etat à la Nation. Allocution prononcée le 18 avril 1989, à l'occasion de la commémoration officielle du 150^e anniversaire de l'indépendance du Grand-Duché de Luxembourg. Luxembourg 1989.
 - 13 Discours prononcé par Monsieur Jean Spautz, Président de la Chambre des Députés, lors de la célébration du 150^e anniversaire de l'entrée en vigueur de la Constitution de 1848. In: La Révolution de 1848 et les débuts de la vie parlementaire au Luxembourg. Etudes publiées par la Chambre des Députés à l'occasion du cent-cinquantième de la Constitution de 1848. Ed. TRAUSSCH, Gilbert. Luxembourg 1998, p. 13-15, ici p. 14.
 - 14 MARGUE, Paul: Une vie politique au ralenti. In: La Révolution de 1848 (note 13). Luxembourg 1998, p. 31-35, ici p. 32.
 - 15 MAAS, Jacques: La révolution de 1848 n'a pas eu lieu. L'historiographie de tradition orangiste et l'œuvre d'Albert Calmes. In: Forum 185 (1998), p. 52-53.

Dicks

- 1 DE LA FONTAINE, Edmond: Gesamtwirk, 4 vols. Luxembourg 1981-1984.
- 2 Malgré une foisonnante recherche au cours de laquelle Dicks comptait regrouper plusieurs milliers de légendes, il a réussi, après de longues années de recherche ardue, à en regrouper 371 seulement.
- 3 Cf.: SCHLECHTER, Pit: Triviale Theater – Untersuchungen zum volkstümlichen Theater am Beispiel des luxemburgischen Dialekt-dramas von 1894 bis 1940. Luxembourg 1974.
- 4 Manière de gesticuler spécifique d'un acteur, conférant un style de jeu à l'acteur pour représenter son personnage.
- 5 Manière caractéristique, plus précise que dans la gestuelle, d'utiliser le corps en une position-pose.
- 6 Même si la fable *De Wëllefchen an de Fiisschen* a été écrite vers 1836 ou 1840, elle n'a pas été publiée avant le *Vulleparlament*.

- 7 Batty Weber, 1913.
- 8 Il ne fut pas élu au gouvernement de la Fontaine, père de Dicks, en 1848, et le pamphlet en porte une bonne part de responsabilité.
- 9 HOFFMANN, Fernand: Dicks oder der Aufstieg und Abstieg des Edmond de la Fontaine – Leben und Schaffen eines Nationaldichters. Verlag der Abteilung für Kunst und Literatur des Großherzoglichen Institutes von Luxemburg. 1991, p. 68s.
- 10 Voir aussi les articles de Josy Braun au *Tageblatt* du 22 juin 1991 et 24 juillet 1998 (pour le 175^e anniversaire de Dicks).

Prënz Hary an Amalia

Prince Henri et Princesse Amélie

- 1 Pour toutes ces idées, cf.: Fêtes patriotiques à l'occasion du 25^e anniversaire de la lieutenance de Son Altesse Royale le Prince Henri des Pays-Bas, 5, 6 et 7 octobre 1875. Documents recueillis par B. SCHINTGEN. Luxembourg 1876.
- 2 Le monument et la cérémonie d'inauguration sont décrits par: BECK, Fanny: Princesse Amélie. In: Ons Stad 58 (juillet 1998), p. 17-19.
- 3 PHILIPPART, Robert L.: Luxemburgs erstes Denkmal galt einer Frau: Amalia im Stadtpark. In: Die Warte, Luxemburger Wort (19 avril 2001).
- 4 ARENDT, Karl: Heinrich, Prinz der Niederlande, Großadmiral der niederländischen Flotte, Feldmarschall des Königreichs der Niederlande, Chef der 2. Division der russischen Flotte, Inhaber des 65. preussischen Infanterie-Regiments; Statthalter Seiner Majestät des König-Großherzogs im Großherzogtum Luxemburg. Eine biographische Skizze. Luxembourg 1879, p. 34-37 (poème de J.N. MOES), p. 27-28 (tableau généalogique).
- 5 La première citation est extraite d'une lettre du Prince Henri du 28.03.1867 au gouvernement luxembourgeois (lettre reproduite par CALMES, Christian: 1867. L'affaire du Luxembourg. Luxembourg 1967, p. 204-206). C'est dans son discours prononcé lors du banquet agricole du 6 octobre 1875 que le Prince Henri a fait la seconde affirmation (discours reproduit dans: Fêtes patriotiques (note 1), p. 35-37).
- 6 Kleine vaterländische Geschichte: ein Leitfaden für Luxemburger Volksschulen. Luxembourg 1883, p. 84-87; HERCHEN, Arthur: Manuel d'histoire nationale. Luxembourg 1952^e, p. 191-204; MEYERS, Joseph: Geschichte Luxemburgs. Luxembourg 1952, p. 159-162. Pour les citations, cf. HERCHEN, Manuel, p. 191 et p. 203.
- 7 MERSCH, Jules: Les rois des Pays-Bas, grands-ducs de Luxembourg. In: Biographie nationale du pays de Luxembourg depuis ses origines jusqu'à nos jours. Luxembourg 1958, fasc. IX, p. 31-280, ici p. 260-262.
- 8 TRAUSSCH, Gilbert: La place du Prince Henri, lieutenant du roi grand-duc Guillaume III, dans la vie politique du grand-duché de Luxembourg. In: Die Beziehungen zwischen den Niederlanden und Luxemburg im 19. und 20. Jahrhundert. Ed. TAMSE, Coenraad / TRAUSSCH, Gilbert. Zoetermeer 1991, p. 65-83.
- 9 Pour l'ensemble de ce passage, cf.: WEITZ, Paul: Hendrik und Amalia. Die Lebensgeschichte des Prinzen Heinrich der Niederlande und der Prinzessin Amalia – Statthalter des König-Großherzogs in Luxemburg 1850-1879. 3 vols. Luxembourg 1978-1991. Le troisième volume comporte une sélection d'articles de l'auteur publiés dans divers journaux et magazines, ainsi que le manuscrit de l'émission radiophonique du 18 mai 1978.
- 10 FEIDER, Nicolas: Glanzvolle Prinz-Heinrich-Gedächtnisfeiern in Walferdingen. In: Luxemburger Wort (9-10 juillet 1979), reproduit dans: WEITZ, Hendrik und Amalia (note 9), vol. 3, p. 67-76.
- 11 «Prinz Heinrich und Prinzessin Amalia» in Walferdingen. Volksfest und Festumzug zu 150 Jahren Unabhängigkeit. In: WEITZ, Hendrik und Amalia (note 9), vol. 3, p. 153-156.
- 12 Ce phénomène est analysé par WEY, Claude: Genèse de la Commune de Walferdange. In: 150 Joer Gemeng Walfer 1851-2000. Ed. FEIDER, Nicolas. 2 vols. Walferdange 2000, vol. 2, p. 6-49. Par ailleurs, à l'instar d'autres historiens, l'auteur remet en cause «l'image quelque peu édulcorée du 'gudden Prënz Hari'» (p. 38) et met en exergue son rôle pendant la Réaction.

- 13 Luxemburger Wort (23 septembre 2005; 3 octobre 2005); Tageblatt (24-25 septembre 2005; 26 septembre 2005)
- 14 Cf.: STAUS, Yvan: La célébration du centenaire de l'indépendance du Grand-Duché en 1939 dans sa signification historique. Mémoire de maîtrise présenté à l'Université Marc Bloch de Strasbourg. Luxembourg 2000, p. XVII.

Emile Mayrisch

- 1 PAILLAT, C.: Dossiers secrets de la France contemporaine. Paris 1980, vol. 2, p. 173.
- 2 MASSON, P. / MEDER, C.: André Gide, Aline Mayrisch. Correspondance. 1903-1946. Paris 2003, e.a. p. 163.
- 3 MERSCH, J.: Biographie Nationale du Pays de Luxembourg depuis ses origines jusqu'à nos jours. Luxembourg 1963, fasc. XII, p. 456-470.
- 4 GERARD, J.: Un Médecin luxembourgeois. In: La Libre Belgique (21-24 août 1980).
- 5 BARIETY, J.: Le rôle d'Emile Mayrisch entre les sidérurgies allemande et française après la Première Guerre mondiale. In: Relations internationales 1(1974), p. 123-134.
- 6 BOSSUAT, G.: Les fondateurs de l'Europe. Paris 1994, p. 37-41.
- 7 HADIR, I. Procès-verbaux: Séance des délégués luxembourgeois et belge de l'EIA (9 mai 1928).
- 8 BARTHEL Ch.: Emile Mayrisch et le pacte international de l'acier des années vingt. In: Journal of European Integration History 1 (2006), p. 65.
- 9 RIEBEN, H.: Des ententes de maîtres de forges au Plan Schuman. Ambilly 1954.
- 10 MÜLLER, G.: Pierre Viénot: Schöpfer des Deutsch-Französischen Studienkomitees (1926-1938) und Europäer der ersten Nachkriegszeit. In: Journal of European Integration History 4 (1998), p. 5.
- 11 SCHLUMBERGER, J. / MEYER, R.: Emile Mayrisch. Précurseur de la construction de l'Europe. Lausanne 1967.
- 12 A comparer avec les propos inconsidérés de Claude Frisoni: «Colpach, c'est dépassé». Interview accordée à PETIT, M.: L'Institut Pierre Werner en crise. La survie par l'élargissement. In: Le Jeudi (24 novembre 2005).

Aline Mayrisch-de St-Hubert

- 1 MERCIER, Pascal / MEDER Cornél (Hrsg.): Aline Mayrisch-Jean Schlumberger. Correspondance 1907-1946. Luxemburg 2000; MASSON, Pierre / MEDER Cornél (Hrsg.): André Gide-Aline Mayrisch. Correspondance 1903-1946 (Introduction de Pierre MASSON). [Paris] 2003.
- 2 DESPORTES, Alain: Paysages de la 30^e année. In: Nouvelle Revue française (1911), S. 329-362.
- 3 MAÏTRE ECKHART: Telle était Soeur Katrei. Traité et Sermons (Traduit par A. MAYRISCH-DE SAINT-HUBERT). Paris 1954.
- 4 GOETZINGER, Germaine: „...un des plus exquis laboratoires qui puissent se rêver.“ (A. Gide) Die Bibliotheken von Aline Mayrisch als Erinnerungsschiffen. In: Récré 13 (1997), S. 211-232. Große Teile der Bibliothek befinden sich heute im Centre national de littérature / Lëtzebuerger Literaturarchiv.
- 5 GOETZINGER, Germaine: Der „Verein für die Interessen der Frau“ oder bürgerliche Frauenbewegung in Luxemburg. In: „Wenn nun wir Frauen auch das Wort ergreifen ...“ 1880-1950. Frauen in Luxemburg. Femmes au Luxembourg. Hrsg. GOETZINGER, Germaine / LORANG, Antoinette / WAGENER, Renée. Luxemburg 1997, S. 63-79.
- 6 GOETZINGER, Germaine: Sozialenquete 1907. In: Lëtzebuerger Almanach '89. Luxemburg 1988, S. 58-64.

D'Italiener

- 1 Par exemple, un Italien lambda, surtout issu des dernières générations, a de l'Allemand une image liée à la «Sauerkraut», aux «Lederhosen» et

aux énormes chopes de bière servies par des blondes appétissantes. Il importe peu que ce cliché ne se rapporte qu'à l'«Oktoberfest», à laquelle la majeure partie de la population allemande ne s'identifie pas. Cette image des Allemands correspond *grosso modo* à celle qu'en a un Américain ou un Japonais.

- 2 Cf. REUTER, Antoinette: Mémoires des migrations italiennes des Temps modernes dans les collections du Musée d'histoire de la Ville de Luxembourg. In: Paroles et images de l'immigration. Actes du Colloque international, Luxembourg 3-4 juin 2005. Ed. BOGGIANI, Joseph / CALDOGNETTO, Maria-Luisa / CICOTTI, Claudio / REUTER, Antoinette. Luxembourg 2006, p. 243-254.
- 3 Cf. GALLO, Benito: Centenario. Gli italiani in Lussemburgo - Centenaire. Les Italiens au Luxembourg. Luxembourg 2002 (3^e édition).
- 4 Cf. KANDZIA, Christian: «Klein Italien» in Luxemburg, ein Kulturdenkmal von europäischem Rang. Dudelange 2001.
- 5 Il existe trois explications (étymologiques) possibles pour l'utilisation de ce terme. Certains soutiennent que les premiers Italiens arrivèrent au Luxembourg l'ours en laisse, en suivant les cirques; d'autres pensent que les Italiens furent comparés, de par leur statut de «Gastarbeiter», aux ours qui partaient hiberner; d'autres encore soutiennent que «Bieren» n'est autre qu'une reproduction onomatopéique que les Italiens, peu familiers à la langue luxembourgeoise, faisaient dans les bistrotts lors de la commande d'une chope de bière («Bier»).
- 6 Cf. Temps de migrations. Tempi di Migrazioni. Projet Comenius 1996-1997. Lycée de garçons Esch/Alzette - Liceo Brocchi Bassano. Esch/Alzette 1997, p. 62.
- 7 Ibidem.
- 8 Aujourd'hui, 34% de la population luxembourgeoise affirme connaître la langue italienne. Cf. FEHLEN, Fernand: Présence des Italiens et de la langue italienne au Luxembourg. In: Paroles et images de l'immigration (note 2), p. 27-44.
- 9 Outre cette disposition drastique, les Italiens dénonçaient des expulsions arbitraires, des retards de salaires, des refus d'embauches déraisonnables.
- 10 Cf. LORENZINI, Marcel: Avant-propos. In: Sushi mat Gaardebounen a Bacalhau. Dudelange 2004, p. 5-6.
- 11 Pour beaucoup de jeunes Luxembourgeois d'origine italienne (troisième, quatrième ou cinquième génération) la redécouverte de leur origine est un motif de satisfaction voire de fierté.
- 12 Cf. FEHLEN, Présence des Italiens (note 8), p. 32.

D'Spueniekämpfer

- 1 L'inscription «Sois historia, sois leyenda» (Tu es histoire, tu es légende) du monument dédié à la mémoire des anciens de la Brigade Lincoln, inauguré en 1998 à Seattle reflète la dimension mythique de la Guerre d'Espagne, International Herald Tribune (17-18 novembre 1998).
- 2 Jung Luxemburg, l'organe des jeunesses catholiques (rédacteur: Paul Leuck) parla de «blutbesudelttes Untermenschentum»: «Le monde entier se lève pour faire barrage à la marée rouge qui s'avance depuis Moscou. Toute la jeunesse du monde doit s'engager dans un front commun. Le combat contre un marxisme qui a mis l'Espagne à feu et à sang et qui veut anéantir la culture et la civilisation de la race blanche sous l'assaut d'une doctrine asiatique est une sainte croisade pour le droit et l'ordre». In: Jung Luxemburg (30 janvier 1937, 20 février 1937).
- 3 A titre d'exemple citons le poème «D'Fräiheitskämpfer» de Fety Mabier publié en juin 1939 dans *De Mitock* et reproduit par Guy Schons dans *Trili-Chansons und Satiren, Studenten-und Arbeiterlieder aus Luxemburg* (1986) ou les caricatures de Simon publiées dans le *Tageblatt* et *A-Z* («Spanien, Phantasie und Wirklichkeit»).
- 4 Santer réapparaîtra en 1996 avec un discours très élaboré et ses documents soigneusement conservés, tandis que Joachim n'avoue toutes les dimensions de son engagement qu'au fur et à mesure.
- 5 Rappel 5 (1966), 12 (1968), 2 (1969).
- 6 La Voix des Jeunes (1964).

- 7 KOCH-KENT, Henri: Vu et entendu. 2 vols. Luxembourg 1983-1986, vol.1; Léon N. Nilles s'exprimait dans la Revue 2/4/5 (1979), 24 (1984).
- 8 Voir les articles parus dans le *Journal* par Robert Roemen (7 mai 1987); Mario Hirsch (8 mai 1987, 26 mai 1987); Aloyse Rath (16 mai 1987); Serge Hoffmann (mai 1987); Alphonse Osch (29 mai 1987), ainsi que la lettre du CNR (15 avril 1988).
- 9 DOSTERT, Paul: Luxembourg zwischen Selbstbehauptung und Selbst-aufgabe. Luxembourg 1985; WEHENKEL, Henri: Der antifaschistische Widerstand. Dokumente und Materialien. Luxembourg 1985; BLAU, Lucien: Histoire de l'extrême-droite au Luxembourg. Esch-sur-Alzette 1998.
- 10 Campagne de l'ASTI pour le droit de vote des étrangers en 1980, fondation de la FELES (Federation Eist Land Eis Sprooch) en 1985; Acte Unique instituant le Marché unique en 1986, fondation de la «Nationalbewegong» en 1987.
- 11 Les conférenciers étaient Serge Hoffmann et Henri Wehenkel également responsables de la rénovation controversée du Musée de la Résistance en 1987.
- 12 Le comité d'organisation se composa de Miguel Candel, Paul Cerf, Franz Colling, Mars Di Bartolomeo, Roger Hildgen, Serge Hoffmann, Jacques Kirsch, Emile Krieps, Marcel Lorenzini, Antoinette Reuter, Paca Rimbau, Pablo Sanchez, Albert Santer, Henri Wehenkel.
- 13 Juncker avait déjà indiqué la direction dans sa préface à la Brochure d'hommage aux Volontaires des Brigades Internationales en novembre 1997: «En tant que Premier ministre, je voudrais encore évoquer l'attitude frileuse du gouvernement luxembourgeois... Les volontaires luxembourgeois et étrangers qui s'étaient établis chez nous ont accompli une œuvre importante en montrant la voie à ceux qui allaient bientôt les suivre dans le combat pour la liberté.» En octobre 2003: «Il ne faut pas comprendre la résistance seulement comme ce qui a été accompli sur notre propre territoire à partir d'un certain moment. Il faut considérer également comme résistance le fait d'avoir dit Non quand il le fallait. Un homme libre est un homme qui sait dire Non. Les volontaires de la Guerre d'Espagne ont dit Non à une époque où les autres rêvaient encore ou ne faisaient pas attention».

Grande-Duchesse Charlotte

- 1 Voir bibliographie.
- 2 COLLART, Auguste: Sturm um Luxemburgs Thron. Luxembourg 1959, p. 88.
- 3 SCHOOS, Jean: Charlotte, Großherzogin von Luxemburg 1919-1964. In: Lëtzeburger Bauere-Kalenner (1986), p. 6
- 4 WELTER, Nikolaus: Im Dienste. Erinnerungen aus verworrener Zeit. Luxembourg 1925, p. 51.
- 5 Joseph Bech, dans un entretien avec le journaliste Madol, 1940, voir: Hémécht 3 (2006), p. 343.
- 6 Un témoignage entre cent autres de la discorde patente encore vers la fin de l'année 1919: Au moment de clore la dernière session de la Chambre censitaire le président Altwies déclarant que «Avant de nous séparer, nous ne saurions faire autrement que de porter notre pensée vers notre gracieuse Souveraine; Vive la Grande-Duchesse!» soulève «les cris répétés et enthousiastes de Vive la Grande-Duchesse! à droite -Vive la République, vive l'Internationale! à gauche» (d'après le compte-rendu officiel de la séance).
- 7 MARGUE, Nicolas: A la fin d'un grand règne. In: Luxemburger Wort (10 novembre 1964).
- 8 J. Schoos s'insurge contre l'interprétation abusive du référendum de septembre 1919: «... ist esbarer Unsinn, wenn immer wieder erklärt wird - so, wie es noch in jüngster Zeit beim Tode der Großherzogin in offiziellen Proklamationen und Nachrufen geschah -, das Volk habe sich damals diese seine Großherzogin 'erwählt' oder 'gekürt'. Jemand, der ein Amt bereits aus eigenem Recht innehält, kann nicht noch in dasselbe Amt gewählt werden ...», SCHOOS, Charlotte (note 3), p. 8.
- 9 Ainsi dans le récit que fait Collart de la première audience accordée au gouvernement, en présence de Marie-Adélaïde qui venait d'abdiquer: «Der Ausdruck des matten, von dunklem Haar umrahmten Gesichtes und

der dunklen Augen der Großherzogin Marie-Adelheid war infolge der mangelhaften Beleuchtung nicht zu entziffern. Hell leuchteten dagegen das blonde Haar und die blauen Augen der Großherzogin Charlotte; der Kontrast machte einen starken unvergesslichen Eindruck; eine neue Hoffnung wurde in uns wach ...», COLLART, Sturm (note 2), p. 283

- 10 TRAUSSCH, Gilbert: L'accession au trône de la Grande-Duchesse Charlotte en janvier 1919. In: Hémécht 2 (1979), p. 149-172, ici: p. 171-172.
- 11 SCHOOS, Jean: Thron und Dynastie. Luxembourg 1978, p. 10-11. Par ailleurs, la «Abart des königstreuen Republikaners» est discutée dans Die neue Zeit. Monatsschrift für Demokratie, Geistesfreiheit und Kultur 5 (1^{er} février 1937), p. 2.
- 12 D'après la propre relation de la Grande-Duchesse, l'homme «est venu (le 23 janvier 1940, dernier anniversaire célébré avant la guerre) me souhaiter tout le bien 'tout d'abord pour vous, pour la dynastie, pour le pays' et puis, il a pris ma main pour la presser contre son cœur, et les larmes qui coulaient des yeux, il savait déjà ce qui allait arriver ...», relation faite le 10 mai 1942 au journaliste Madol - voir: Hémécht 3 (2006), p. 353.
- 13 Sur la portée de l'image de la Grande-Duchesse dans la conscience du peuple le Gauleiter Simon ne s'est pas trompé; aussi, c'est sur elle et sur le prince consort qu'il déverse sa rage au lendemain de la «Personenstandsaufnahme» avortée, le 12 octobre 1941: «...Insbesondere die ehemalige Großherzogin hat nichts unversucht gelassen, den deutschen Sinn der Lützelburger umzufälschen. Durch ihre wenig rühmliche Bindung an den rassistisch minderwertigen Spielhöllenprinzen Felix von Bourbon-Parma gab sie ihrem Land ein schlechtes Beispiel. Sie selbst aber wurde aus einer deutschblütigen Fürstin zu einer Verräterin am deutschen Volkstum...». In: Luxemburger Wort (12 octobre 1941), sous direction nazie.
- 14 SCHILTGES, Marie-Madeleine: Die Umsiedlung in Luxemburg 1942-1945. Luxembourg 1988, p. 45.
- 15 MAJERUS, Benoît: «D'Natioun fir d'Dynastie»: La fête 'nationale' au Luxembourg aux XIX^e et XX^e siècles. In: Traditions en migration. Ed. CONZEMUS, Marguy / WALTERICH, Michèle. Dudelange 2006, p. 20-31, ici: p. 27; WATGEN, Rita: La fête nationale luxembourgeoise de la pratique à la consécration officielle. Le règne de la Grande-Duchesse Charlotte. Mémoire pédagogique en histoire. Luxembourg 1994.
- 16 «Nous vous aimons», voir: Monument Grande-Duchesse Charlotte. Inauguration, le 29 avril 1990. Dir. GERGES, Martin. [Luxembourg] 1990.

Robert Schuman

- 1 TRAUSSCH, Gilbert: Robert Schuman et le Luxembourg. In: Luxemburger Wort (9 mai 1990), p. 12.
- 2 TRAUSSCH, Gilbert: Robert Schuman, le Luxembourg et l'Europe. In: Le Luxembourg face à la construction européenne - Luxembourg et die europäische Einigung. Luxembourg 1996, p. 11-44.
- 3 Ce prix a également été remis à Joseph Bech en 1960 et à Jean-Claude Juncker en 2006.
- 4 Robert Schuman 1886-1986 - Les racines et l'œuvre d'un grand Européen. Luxembourg 1986; Robert Schuman 1886-1986 - Les cérémonies commémoratives du 17 juin 1986 à Luxembourg. Luxembourg 1987.
- 5 Cette exposition, qui a été réalisée par le «Centre d'études et de recherches européennes Robert Schuman» et qui fut montrée du 19 avril au 20 mai 2000 au Cercle municipal de Luxembourg, peut être visitée virtuellement sur le site Web du Centre: <<http://w3.restena.lu/lcd/Schuman/>> (consulté le 30 juin 2006). En marge de l'exposition, ce dernier a édité un ouvrage reprenant le contenu des publications de 1986 et de 1987: 50 Joer Schuman Plang. Robert Schuman, Jean Monnet et les débuts de l'Europe. Luxembourg 2000.
- 6 Pierre Werner, Dicks et Jean l'Aveugle précèdent l'homme de Clausen. Sondage réalisé par l'Institut luxembourgeois de Recherches et de Sondages, par téléphone, auprès d'un échantillon de 1708 personnes en novembre et décembre 2004 pour l'Université du Luxembourg dans le cadre du projet de recherche Baleine-FNR/02/05/06.
- 7 Cité par TRAUSSCH, Gilbert: Robert Schuman. In: Cahiers de Clio 107-108

(1991), p. 47-56.

- 8 Discours de Robert Schuman, paru dans le *Luxemburger Wort* du 14 juillet 1949, prononcé à l'occasion de la remise du titre de citoyen d'honneur de la ville de Luxembourg. In: 50 Joer Schuman Plang (note 5), p. 113-114.
- 9 Interview donnée à Radio Luxembourg retranscrite dans le *Luxemburger Wort* du 11 septembre 1952. Cité par TRAUSCH, Gilbert: Robert Schuman, le Luxembourg et l'Europe. In: 50 Joer Schuman Plang (note 5), p. 36-96.

De Klöppelkrich

La guerre des gourdins

- 1 Les termes de «Kluppelarmee» et «Knüppelarmee» sont utilisés par BORMANN, Michael: Beitrag zur Geschichte der Ardennen. 2 vols. Trêves 1841-42, vol. 2, p. 255-293. Pour un aperçu historiographique, voir: TRAUSCH, Gilbert: Die Luxemburger Bauernaufstände aus dem Jahre 1798. In: Rheinische Vierteljahresblätter 48 (1984), p. 161-237, ici: p. 163-167, 218-233.
- 2 FRIEDRICH, Jean: D'Blutbad vun Dideleng. Luxembourg 1938, p. 29.
- 3 Rapport de la brigade de Wiltz, 5 brumaire VII (26 oct. 1798), cité par DOLLAR, Jacques: La démystification du «Klöppelkrich» (Révolte des paysans ardennais de 1798). Luxembourg 1981, p. 71.
- 4 Séance du 21 décembre 1897, Compte Rendu des Séances de la Chambre des Députés du Grand-Duché de Luxembourg 68. Luxembourg 1898, p. 771, 774. Voir TRAUSCH, Bauernaufstände (note 1), p. 225-228.
- 5 Les dates retenues (1792-1799) essaient d'y associer les événements de Dudelange et de Differdange.
- 6 Ce «mot historique» souligne la scène de l'interrogatoire du berger d'Asselborn, mais il s'agit d'un faux manifeste de l'abbé Guillaume Zorn, principal promoteur du monument. L'abbé Jean Engling, premier admirateur connu du berger, ne relate aucune tirade de lui. Par contre, il prête à tous les «Klöppelmänner» la réplique somme toute normale, «Wir können's nicht leugnen» (Nous ne pouvons nier avoir participé à la révolte), communication personnelle d'Alain Atten.
- 7 Ce fait est relevé par la *Kölnische Volkszeitung* et revendiqué comme spécificité luxembourgeoise par le *Luxemburger Wort* le 13 septembre 1899, cité par TRAUSCH, Bauernaufstände (note 1), p. 228.
- 8 Saar-Lor-Lux Archiv Fi 6.
- 9 FRIEDRICH, Evg: Kalennerblieder, 5 vols. Luxembourg 1978-1985, vol. 2, p. 140 et vol. 3, p. 268. ATTEN, Alain: Bei Schéiferfisch doheem. Mensch und Landschaft – eine kleine Ehrenrettung. In: Wämper Klöppelspill 1798 [Weiswampach 1998], p. 19-73, ici: p. 28-35.
- 10 RUTH, Paul Hermann (éd.): Luxemburg. Breslau 1942, p. 22-24; GERLACH, Eduard: Wehrwille und Soldatentum in der Luxemburger Geschichte (Der Chef der Zivilverwaltung in Luxemburg 3). Luxembourg [1943/44], p. 20-62.
- 11 Un extrait de cette pièce, sous-titrée «Mir welle bleiwe, wat mir sin» est reproduit dans le manuel scolaire Der Brunnen. Deutsches Lesebuch für Höhere Schulen 3. Band. Luxembourg 1960, p. 401-5.
- 12 [KOENIG, Lucien:] Birgt der Liebfrauenkirchhof die letzte Ruhestätte der auf dem Limpertsberg (Glacis) hingerichteten Öslinger Klöppelmänner? Frage und Antwort von Prof. Dr. L.K. Luxembourg 1936; Archives nationales de Luxembourg DH 087 «François Mersch». Voir TRAUSCH, Gilbert: 1798 – 1942 Deux dates, deux régimes d'occupation, faut-il les comparer? In: Cahiers Luxembourgeois 32/3 (1964), p. 163-173; FRIEDRICH, Kalennerblieder (note 9), vol. 3, p. 289.
- 13 Wämper Klöppelspill 1798. [Weiswampach 1998], p. 46-51; ATTEN, Alain: Wämper Klöppelspill 1798. Spillchronik aus dem Klöppelkréich. In: Galerie 16/2 (1998), p. 163-319.
- 14 REINERS, Adam: Clervaux en Ardenne, son histoire, ses traditions, ses sites et ses monuments. Luxembourg 1913, p. 33; Jonghemecht 3 (février 1932), p. 86.

1839

- 1 MAAS, Jacques: Régime néerlandais, orangisme et indépendance nationale dans l'historiographie luxembourgeoise. In: Die Beziehungen zwischen den Niederlanden und Luxemburg im 19. und 20. Jahrhundert. Ed. TAMSE, Coenraad / TRAUSCH, Gilbert. Zoetermeer 1991, p. 21-31, ici: p. 29-30.
- 2 Albert Calmes, un économiste qui a participé aux négociations de l'Union économique belgo-luxembourgeoise, conclue en 1921, est le premier à relever l'opposition de la petite et moyenne bourgeoisie luxembourgeoise au régime orangiste, CALMES, Albert: Le Grand-Duché de Luxembourg dans la révolution belge (1830-1839). Bruxelles 1939, p. 16, 266-270. La question de l'ampleur de l'engagement populaire reste ouverte, SPIZZO, Daniel: La nation luxembourgeoise. Genèse et structure d'une identité. Paris 1995, p. 107-8.
- 3 MOUTOR, Victor: Histoire idéologique dans le Grand-Duché de Luxembourg de 1841 à 1867. Luxembourg 1939, p. 10-11.
- 4 WELTER, Nicolas: Ballad vum Kro'nebiereg. In: Jonghemecht 13/10-12 (octobre-décembre 1939), p. 248. Cf. LUJA, Henri: Monument national de l'Indépendance. In: Kantonaljorhonnertfeier zu Miersch den 23 Hemo'nd 1939. [Mersch 1939], p. 16-7.
- 5 Critiques citées par la Jonghemecht 13/7-9 (juillet-septembre 1939), p. 213-215. Le 31 mars 1939 le conseiller municipal Schaus avait exprimé ses doutes quant à engager un compositeur non-luxembourgeois pour mettre en musique l'épopée nationale, Jonghemecht 13/5-6 (mai-juin 1939), p. 140-141.
- 6 Archives nationales du Luxembourg (ANL) ET 129/0036; ANL Let 142/0026 (souligné dans le texte). Voir STAUS, Yvan: La célébration du centenaire de l'indépendance du Grand-Duché de Luxembourg en 1939 dans sa signification historique. Mémoire de maîtrise. Strasbourg 2000, p. 32.
- 7 STAUS, Célébration (note 6), p. 54-55, 91, 205-6 et annexe VII.
- 8 RATHS, Aloyse: Eindeutschungsversuche der Nazis in Luxemburg. In: Rappel 1-2 (1975), p. 24-55.
- 9 GRÉGOIRE, Pierre: Analecta III. Luxembourg 1989, p. 177; HOFFMANN, Fernand: Standort Luxemburg. Luxembourg 1974, p. 147.

De Generalstreik

La grève générale

- 1 TRAUSCH, Gilbert: Il y a quarante ans: La «grève générale» du 31 août 1942 dans sa signification historique. In: Luxemburger Wort 197 (1982), p. 11-12.
- 2 RATHS, Aloyse: La grève de 1942. Documents et Témoignage. In: Rappel 7-8 (juillet-août 1972), p. 354.
- 3 MAJERUS, Benoît: Besetzte Vergangenheiten. Erinnerungskulturen des Zweiten Weltkrieges in Luxemburg – eine historiographische Baustelle. In: Luxembourg, ville en Europe. Contributions historiques accompagnant l'exposition permanente du Musée d'histoire de la Ville de Luxembourg. Luxembourg 2007.
- 4 Conseil National de la Résistance, N°237 – Grève, coupures de presse de septembre 1942.
- 5 «Nach Ankündigung einer allgemeinen Wehrpflicht kommt es im besetzten Luxemburg zu einem Generalstreik, der von deutschen Truppen (!) niedergeschlagen wird.»; <<http://www.dhm.de/lemo/html/1942>> (consulté le 21 octobre 2005). Egalement sur <<http://www.quid.fr/2000/Q031820.htm>> (consulté le 21 octobre 2005).

Den Deiwelselter

- 1 BERTELS, Jean: Historia Luxemburgensis. Cologne 1595.
- 2 CHEVALIER L'ÉVÊQUE DE LA BASSE MOUTURIE: Itinéraire du Luxembourg germanique. Bruxelles 1844.
- 3 GLAESNER, Jean-Pierre: Le monument mégalithique (en ruines) dit «Deiwelselter» près Diekirch, et sa réfection en 1892. In: Publications de

la Section historique de l'Institut grand-ducal de Luxembourg 44 (1895), p. 321-336.

- 4 SCHNEIDER, Ernest: Material zu einer archäologischen Felskunde des Luxemburger Landes. Luxembourg 1939.
- 5 HERR, Joseph: Diekirch und das mittlere Sauergebiet in der Steinzeit. Diekirch 1968; HERR, Joseph: Le «Deiwselster» de Diekirch. In: Bulletin des Antiquités Luxembourgeoises 3 (1972-1), p. 4-10; HERR, Joseph: Gravures rupestres sur le Deiwselster à Diekirch? In: Hémecht 28/1 (1976), p. 65-69; HERR, Joseph: Diekirch hier et aujourd'hui. Luxembourg 1980; HERR, Joseph: Diekirch. Luxembourg 1985; ULRICH-CLOSSET, Marguerite: Jos Herr (1910-1989). In: Bulletin de la Société Préhistorique luxembourgeoise 11 (1989), p. 203-204; MULLER, Jean-J.: Bibliographie de Joseph Herr concernant la Préhistoire. In: Bulletin de la Société Préhistorique luxembourgeoise 11 (1989), p. 205-206.
- 6 VALOTTEAU, François / LE BRUN-RICALES, Foni / NATON, Henri-Georges: Le «Deiwselster» de Diekirch: un monument préhistorique? Mythe ou réalité? In: Musée Info 18 (2005), p. 42-45.
- 7 VALOTTEAU, François: Monument mégalithique (?) de Diekirch-«Deiwselster». Rapport d'Archéologie programmée n° 6, archives internes de la section Préhistoire du MNHA (2004).
- 8 VALOTTEAU, François / LE BRUN-RICALES, Foni: Grès de Luxembourg et Mégalithisme: bilan après 5 années de recherches. In: Sandstone Landscapes in Europe, Past, Present and Future. Ed. RIES, Christian / KRIPPEL, Yves. Proceedings of the 2nd International Conference on Sandstone Landscapes, Vianden 25-28 mai 2005. Ferrantia 44 (2005), p. 199-204.
- 9 JOLY, Victor: Les Ardennes. Ed. DAILLET, A. Bruxelles 1854 et 1857.
- 10 GLAESENER, Jean-Pierre: Le Grand-Duché de Luxembourg, historique et pittoresque. Diekirch 1885.
- 11 OLINGER, Peter: Diekirch im Wandel der Zeiten. Luxembourg 1941.
- 12 MATGEN, Pierre: Reconstruction in 1892. In: Repères 1 (2003), p. 10-11.
- 13 Ernest Hoffmann sera après la guerre le porte-drapeau de la section diekirchoise de «Ons Jongen».
- 14 Cet objet est visible au Musée national d'Histoire militaire de Diekirch dans la salle consacrée au camp 188 de Tambow. Remerciements à Monsieur Roland Gaul, Directeur du Musée.
- 15 L'archéologie en Alsace et en Moselle au temps de l'annexion (1940-1944). Catalogue d'exposition. Metz / Strasbourg (2001).
- 16 LE BRUN-RICALES, Foni: Contribution à l'étude du Néolithique ancien, moyen et final du Bassin mosellan: les fouilles urbaines de Diekirch-«Dechensgaart» (Grand-Duché de Luxembourg). In: Notae Praehistoricae 12 (1993), p. 171-180.
- 17 VALOTTEAU, François: La pierre dressée du «Béisenerbiert» à Reckange-lès-Mersch: premier menhir attesté au Grand-Duché de Luxembourg. In: Archaeologia Mosellana 4 (2002), p. 19-35.

D'Kasematten

- 1 Par exemple: LEYDENBACH, Joseph: Les Désirs de Jean Bachelin. Paris 1948.
- 2 MEDINGER, Paul: Historischer Rundgang durch Luxemburg. Luxembourg 1934, p. 6-7.
- 3 SEIL, Gabrielle: Glück im Unglück. In: Revue 36 (2005), p. 36-39.
- 4 Grand Almanach Babert. Almanach National Luxembourgeois 1918. Luxembourg 1918, p. 129.
- 5 Archives de la Ville de Luxembourg (AVL), Fonds N.S./D/N° 275.
- 6 AVL 100/27/68 Rapport du directeur de l'Enregistrement et des Domaines au ministre des finances [14 septembre 1949].
- 7 AVL 100/27/68.
- 8 COSYN, Maurice / COSYN, Paul: Grand-Duché de Luxembourg. Bruxelles [1947], p. 23.
- 9 Interview de Ieoh Ming Pei par Emmanuel Petit, parue dans D'Land 53 (24 mars 2006), supplément Musées, p. 5.

D'Spuenesch Tiermercher

- 1 HUBER, Rudolf / RIETH, Renate (Hrsg.): Festungen. München u.a. 1990, S. 128.
- 2 PROBST, Edouard: Il y a cent ans. In: Hémecht 2-3 (1975), S. 120.
- 3 PROBST, Il y a cent ans (Anm. 2), S. 121.
- 4 Nummerierung nach BRUNS, André: Spuenesch Tiermercher. Luxembourg 2001, S. 5.
- 5 Hinweis von Herrn Robert Wagner, Musée national d'Histoire et d'Art, Luxembourg.
- 6 LEFORT, Alfred: La forteresse de Luxembourg 1684-1867. Luxembourg 1898, S. 445, 490.
- 7 MERSCH, Jacques: Luxembourg. Vues anciennes 1598-1825. Luxembourg 1977, S. 115: Vue de Luxembourg du Costé des Bains de Mansfeld, 1684; A la gloire du Roi. s.l. 1998, S. 276, N° 117.
- 8 Hinweise der Herren Georges Weydert und Léon Devaquet, Luxembourg. Siehe auch: Die Faszination der Uniform. In: Revue 52 (26. Dezember 1981), S. 12-14.
- 9 Es handelt sich dabei um ein Emblem des Historikers Alfred Lefort. Unter einem eindeutig Luxemburger Spanischen Türmchen zeigt es seine Initialen und den Wahlspruch „Summa Semper Velle“ (Immer das Höchste wollen), LEFORT: La forteresse (Anm. 6), Titelseite.
- 10 REUTER, Joseph / RIES, Jean-Pierre: Pfaffenthal im Wandel der Zeit. Luxembourg 1947, S. 109 und HOHENGARTEN, André: Die Stadt Luxembourg unter der Naziherrschaft 1940-1945. Luxembourg 1995, S. 115, 195.

De Schiessentümpel

- 1 STEAD, Alan: Tourism and the Landscape in the Echternach Region of the Müllerthal. Dissertation. University of Sheffield 1998.
- 2 HILGERT, Romain: Zeitungen in Luxemburg, 1704-2004. Luxembourg 2004.
- 3 GLAESENER, Jean-Pierre: Le Grand-Duché de Luxembourg, historique et pittoresque. Diekirch 1885.
- 4 Probablement les ponts en pierre et en bois sis entre le pont de Müllerthal, et Bredweiler-pont, dont le Schiessentümpel.
- 5 ENGLING, Jean: Das «Müllerthal» sonst und jetzt. Luxembourg 1880; HEUERTZ, Marcel: Documents préhistoriques du territoire luxembourgeois. Le milieu naturel, l'Homme et son oeuvre. Publication du Musée d'Histoire naturelle et Société des Naturalistes luxembourgeois 1. Luxembourg 1969; SPANG, Paul: Echternach, Tor und Mittelpunkt der «Kleinen Luxemburger Schweiz». In: Heimat und Mission 6 (1977), p. 97-102; SPANG, Paul: Echternach: Geschichte einer Stadt. Luxembourg 1983; MASSARD, Jos. A.: Aspects historiques de l'histoire naturelle du Müllerthal et de ses environs. In: Annuaire de la ville d'Echternach (2001), p. 31-54; MASSARD, Jos. A.: Müllerthal und Kleine Luxemburger Schweiz: Natur und Tourismus im Luxemburger Sandsteingebiet im historischen Rückblick. In: Die Kleine Luxemburger Schweiz. Ed. KRIPPEL, Yves. Luxembourg 2005, p. 15-33.
- 6 Intervention de Paul Eyschen, Compte-rendu des Séances de la Chambre des Députés du Grand-Duché de Luxembourg. Session ordinaire législative de 1879 à 1880. Première partie: discussions. Luxembourg 1880.
- 7 MASSARD, Aspects historiques (note 5); MASSARD, Müllerthal (note 5).
- 8 Sandstone, Landscapes in Europe: Past, Present and Future: Proceedings of the 2nd International Conference of Sandstone Landscapes, Vianden 25-28 mai 2005. Ed. RIES Christian / KRIPPEL Yves. Luxembourg 2005.
- 9 Echternacher Anzeiger 56 (1880).
- 10 MASSARD, Aspects historiques (note 5).
- 11 REINERS, Adam: Historisches u. romantisches Echternach mit Umgebung: für Touristen und Pilger gänzlich umgearbeitet. Echternach 1881.
- 12 DUCROS, Albert / DUCROS, Jacqueline / JOULIAN, Frédéric (éds.): La culture est-elle naturelle? Histoire, Epistémologie et Applications récentes du Concept de Culture. Paris 1998.

- 13 KLOPP, Gérard (éd.): Le Luxembourg conté. Luxembourg 1996.
- 14 GLESIUS, Angelika: Das Hypaethrum Neptuni und die Grotte des Château Mansfeld «La Fontaine» in Luxemburg-Clausen. Magisterarbeit. Universität Trier 2006; SCHOELLEN, Marc: L'étrange bestiaire du comte de Mansfeld à Clausen. In: Musée Info 17 (2004), p. 10–11.
- 15 BERNHOEFT, Charles: Luxembourg et ses Environs. Luxembourg 1885; BERNHOEFT, Charles: Le Luxembourg pittoresque. Luxembourg 1892; BERNHOEFT, Charles (éd.): Das Luxemburger Land im Wort und Bild 1–39 (1895); SCHOELLEN, Marc: La butte-belvédère en rochers artificiels de Diekirch. In: Repères 2 (2004), p. 1–4.
- 16 GERGES, Martin (éd.): Mondorf. Son Passé, son Présent, son Avenir. Mondorf-les-Bains 1997.
- 17 SCHNEIDER, Ernest: Material zu einer archäologischen Felskunde des Luxemburger Landes. Luxembourg 1939; VALOTTEAU, François / TOUSSAINT, Michel / LE BRUN-RICALES, Foni: Le pseudo-dolmen du Schnellert, commune de Berdorf (Grand-Duché de Luxembourg): état de la question à l'issue de la campagne de fouille 2000. In: Bulletin de la Société Préhistorique luxembourgeoise 22 (2000), p. 131–161.
- 18 Communication personnelle Paul Ernzer.
- 19 GLAESNER, Le Grand-Duché (note 3).
- 20 ERPELDING, Emile: Die Mühlen des Luxemburger Landes. Luxembourg 1981; GRATIAS, Carlo: Die Mühlen der Gemeinde Waldbillig. In: Livre d'or de la chorale. 1989, p. 177–188.

De Palais

- 1 GAYMARD, Daniel: Histoire architecturale ou l'aboutissement d'une identité. In: Le Palais grand-ducal. Ed. BALDAUFF, Roland / FIXMER, Alex. Mersch 1997, p. 48–75, ici: p. 49.
- 2 La députée Anne Brasseur, lors de la séance du 28 mai 1991. In: Comptendu des séances de la Chambre des Députés. Séances 1990–1991, document C-1990-0-066-0005. Luxembourg 1991, p. 3717–3736, ici: p. 3725, 3727.
- 3 BECK, Henri: Le Palais grand-ducal au temps qu'il a été Hôtel de Ville. In: Ons Stad 54 (1997), p. I–VIII, ici: p. III.
- 4 VAN WERVEKE, Nicolas: Das Großherzogliche Palais zu Luxemburg. Luxembourg 1897, p. 85; RIES, Nicolas: L'art de la Renaissance. In: Monographie du Palais grand-ducal. In: Les Cahiers luxembourgeois 1–2 (1936), p. 1–8, ici: p. 7.
- 5 Cité par VAN WERVEKE, Das Großherzogliche Palais (note 4), p. 53.
- 6 FRISCH, Jean-Claude / YEGLES, Isabelle: De l'ancien Hôtel de Ville au Palais grand-ducal. In: Le Palais grand-ducal. Ed. BALDAUFF, Roland / FIXMER, Alex. Mersch 1997, p. 9–47, ici: p. 22.
- 7 Pour certains historiens, la croix de Saint-André renverrait à Pierre-Ernest de Mansfeld (1517–1604) – par le biais de l'Ordre de la Toison d'Or, dont l'un était le saint patron et l'autre un membre éminent... cf. WURTH-MAJÉRUS, Paul: L'ancien Hôtel de Ville. Siège des Etats et du Gouvernement. In: Monographie du Palais grand-ducal. In: Les Cahiers luxembourgeois 1–2 (1936), p. 11–68, ici: p. 50.
- 8 VAN WERVEKE, Das Großherzogliche Palais (note 4), p. 5, 71–86.
- 9 VAN WERVEKE, Das Großherzogliche Palais (note 4), p. 63.
- 10 PHILIPPART, Robert L.: Le palais grand-ducal au XIX^e siècle. In: Die Warte 7 (1999), p. 4.
- 11 Présentation. In: Monographie du Palais grand-ducal. In: Les Cahiers luxembourgeois 1–2 (1936), p. 5–7, ici: p. 7. Idée reprise par GOEDERT, Jean: Préface. In: CALMES, Christian: Le Palais grand-ducal. Luxembourg 1988, p. 1.
- 12 Présentation. In: Monographie du Palais grand-ducal. In: Les Cahiers luxembourgeois 1–2 (1936), p. 5–7.
- 13 CALMES, Christian: Le Palais grand-ducal. Luxembourg 1988, p. 27.

D'Kathedral

- 1 ENGLING, Jean: Die Liebfrauenkirche zu Luxemburg. In: Publications de la Section historique de l'Institut grand-ducal 11 (1856), p. 26–64, ici: p. 27.
- 2 A la fin des années 1980 apparaissent des études sur les différentes significations de l'édifice: SCHMITT, Michel: Die Kathedrale, ein lebendiges Bauwerk im Wandel der Geschichte. In: Ons Stad 25 (1987), p. 2–7; HELLINGHAUSEN, Georges / MARGUE, Paul / SCHMITT, Michel / WAGNER, Valentin: Die Rolle der Kirche. Die Religionen und Konfessionen. In: De l'Etat à la Nation 1839–1989. 150 Joer onafhängeg. Ed. MULLER, Jean-Claude. Luxembourg 1989, p. 105–108, ici: p. 107.
- 3 FALTZ, Michel: Heimstätte U.L. Frau von Luxemburg. Einst und jetzt. Luxembourg 1920¹, 1928², 1948³. Un exemple du passage dans l'imaginaire des années 1930 chez HALLER, Maria-C.: La cathédrale au fil d'une vie. In: 150 Joër Maîtrise vun der Kathedral. 1844–1994. Luxembourg 1994, p. 156–158, ici: p. 156; des années 1940 chez NOESEN, Joseph: Terra Mariana. E Letzebuurger Muttergottesspill. Luxembourg [1944], p. 17.
- 4 Le tableau votif allégorique de Son élection (1781), la peinture murale de même sujet mais historiée (1897) et le vitrail de Son couronnement (1866) ont disparu.
- 5 Te matrem praedicamus. Oktavprediger 1666–1666: zur 300-Jahrfeier der Erwählung der Muttergottes zur Patronin der Stadt Luxemburg. Ed. RASQUE, Frédéric. Luxembourg 1966, p. 140. Cf. RASQUE, Frédéric / STAUD, Richard Maria: D'Kathedral vu Letzebuerg. Muttergotteskirch an Hémechtskirch. Luxembourg 1965: «Wir Luxemburger lieben die Kathedrale. Sie ist für uns die Muttergotteskirche. Sie ist die Wallfahrtskirche. Sie ist das Nationalheiligtum».
- 6 LOMMEL, Léon: Die Kathedrale als Synthese des Landes. In: Academia 2-3 (1939), p. 75–77.
- 7 LOMMEL, Léon: Die Kathedrale von Luxemburg [conférence prononcée à la «Volkshochschule» en 1936]. In: La cathédrale Notre-Dame de Luxembourg. Luxembourg 1964, p. 11–23, ici: p. 22.
- 8 PETIT, Joseph: La Cathédrale de Luxembourg. Monument et Sanctuaire national. In: Bene firmata supra firmam petram. Festbeilage des Luxemburger Wort zur Konsekration der Kathedrale am 8. Dezember 1963. In: Luxemburger Wort 341/342 (1963), p. 14.
- 9 SCHMITT, Michel: Les vitraux d'Anton Wendling en la cathédrale Notre-Dame Luxembourg. Luxembourg 2000, p. 2.
- 10 STEFFEN, Albert: Baugeschichte der Luxemburger Jesuitenkirche. Luxembourg 1935, p. 28, 48–61.
- 11 Dans le discours ou sur les chronogrammes des cloches, cf. OSWALD, Marcel: Die Chorfenster der Kathedrale von Luxemburg. In: Heimat und Mission 9 (1988), p. 164–177; THILL, Armand: Die neuen Glocken in der Kathedrale von Luxemburg. In: Luxemburger Marienkalender (1987), p. 86–89, ici: p. 88–89.

D'Villa Pauly

- 1 KRIER, Tony / HENTGES, Pierre / KANNIVÉ, Joseph: Luxembourg martyr 1940–1945, 2 volumes. Luxembourg 1945. Voir chapitre: Vun der Villa Pauly zum K.Z. au volume 1 (pas de pagination).
- 2 Rappel 2 (1947), fascicule 5, p. 304–305.
- 3 Quelque 70 témoins ont raconté avec force détails la façon dont ils ont été traités par la Gestapo à la Villa Pauly.
- 4 Rappel 39 (1984), fascicule 5/6, p. 189–194.
- 5 Rappel 56 (2001), fascicule 4, p. 435–450.
- 6 Seize représentations avaient attiré quelque 700 personnes.
- 7 HOHENGARTEN, André: Die Stadt Luxemburg unter der Nazi Herrschaft 1940–1945. Führer für einen alternativen Stadtrundgang. Luxembourg 1995, p. 91–94.
- 8 <http://www.lcto.lu/pdf/circuit_gare_fr.pdf>, N° 24 (consulté le 15 novembre 2006).

Fünfbrunnen

- 1 Wie Guy Thewes 2002 bemerkte, konzentrierte sich die Erforschung der Zeit des Zweiten Weltkriegs in Luxemburg vor allem auf die Résistance, die Collaboration und die Auswirkungen des Krieges auf die Formung der nationalen Identität. Dagegen bestehen wenige Darstellungen, die die Judenverfolgung in den Mittelpunkt rücken. THEWES, Guy: La recherche historique sur la Deuxième Guerre mondiale au Luxembourg. Orientations et perspectives. In: Questions sur le Luxembourg et la Deuxième Guerre mondiale. Contributions historiques accompagnant l'exposition. Luxembourg 2002, S. 16–19, hier: S. 17. Den neuesten Forschungsstand zu Fünfbrunnen in der Zeit des Nationalsozialismus geben wieder: SCHOENTGEN, Marc: Das jüdische „Altersheim“ in Fünfbrunnen. In: Terror im Westen. Nationalsozialistische Lager in den Niederlanden, Belgien und Luxemburg 1940–1945. Hrsg. BENZ, Wolfgang / DISTEL, Barbara. Berlin 2004, S. 49–72. Eine wissenschaftliche Untersuchung der öffentlichen Auseinandersetzung mit der Judenverfolgung in Luxemburg in der Nachkriegszeit fehlt bislang. Noch immer grundlegend sind die Untersuchungen von Paul Cerf.
- 2 Hinweis in: Auschwitz darf sich nie wiederholen. In: Luxemburger Wort (6. Juli 1991), S. 20.
- 3 Als Beteiligte werden u.a. Tun Schroeder, Aloyse Rathes, Emile Krieps und Lucien Wercollier genannt. Auschwitz darf sich nie wiederholen, (Anm. 2).
- 4 Zur Deutung vgl. PONCÉ, Raphaël: Le monument d'Auschwitz. In: De Clärrwer Kanton 3 (2005), S. 6–9.
- 5 SPIELMANN, Jochen: Stein des Anstoßes oder Schlußstein der Auseinandersetzung? Bemerkungen zum Prozeß der Entstehung von Denkmälern und zu aktuellen Tendenzen. In: Denkmal – Zeichen – Monument: Skulptur und öffentlicher Raum heute. Hrsg. MAI, Ekkehard / SCHMIRBER Gisela. München 1989, S. 113.
- 6 Es wurden hierzu die Luxemburger Tageszeitungen *Luxemburger Wort*, *La Voix*, *Tageblatt* und *Journal* seit 1990 und stichprobenartig neuere Rundfunk- und Fernsehsendungen von *RTL Lëtzebuerg* ausgewertet.
- 7 So in den Berichten im *Luxemburger Wort* von 1996 bis 1999: 160 (13.–14. Juli 1996), S. 19; 158 (11. Juli 1997), S. 19; 155 (8. Juli 1998), S. 19; 155 (8. Juli 1999), S. 13. Die Artikel erschienen alle in der Lokal-Rubrik „Norden“.
- 8 Am 3. Juli 2005 brachte RTL Radio eine 30 Sekunden lange Notiz in den Nachrichtensendungen des Tages und einen ausführlichen Beitrag von zwei Minuten im Abendjournal („Owes-Journal“) um 18.30 Uhr. Das Luxemburger RTL Fernsehen berichtete in der abendlichen Hauptnachrichtensendung „De Journal“ an erster Stelle (noch vor der Berichterstattung über das Referendum über die EU-Verfassung) mit einem Beitrag von zwei Minuten und 38 Sekunden Länge. Dabei standen die Reden von Guy Aach und Jean Asselborn im Mittelpunkt der Berichterstattung.
- 9 So beklagt der Präsident des Konsistoriums der israelitischen Kultusgemeinde Guy Aach, dass im Baltikum ehem. Waffen-SS-Mitglieder noch heute geehrt würden und in Österreich ein ehemaliger Nazi Bundesrat geworden sei. Der Vize-Premier und Außenminister Jean Asselborn nutzte seine Ansprache, um auf die wachsende Xenophobie in der Gegenwart unter dem Stichwort „Lëtzebuerg de Lëtzebuerger“ hinzuweisen. RTL-Sendung „Journal“ vom 3. Juli 2005.
- 10 Ebd. Vgl. hierzu das Redemanuskript Asselborns, abgedruckt im Internet unter der URL <http://www.gouvernement.lu/salle_presse/discours/autres_membres/2005/07/03asselborn/> (Abruf im Juli 2006).
- 11 LAHR, Claude (Regiss.): Heim ins Reich. Wéi Lëtzebuerg sollt preisesch ginn. L'échec d'une annexion. 118 min., Luxemburg 2004.
- 12 Damit wird auch der Wunsch des „Comité Auschwitz“ verständlich, die Singularität des Ereignisses der Judenverfolgung künftig stärker zu verdeutlichen. „Auschwitz: un emblème de l'histoire“. In: Luxemburger Wort 152 (4. Juli 2000), S. III (La Voix du Luxembourg).
- 13 Als Beispiel seien die assoziativen Totalaufnahmen der Schienen unterhalb des Klostergeländes genannt, die 2005 auch im RTL-„Journal“ vom 3. Juli gezeigt wurden.
- 14 Wenigstens ist die Reflexion in den Medien höchst ungleichgewichtig. Einen hinreichenden Beleg für diese Annahme bietet allein die qualitative und quantitative Repräsentanz von Résistance und Zwangsrekrutierung

in den luxemburgischen Medien im Erinnerungsjahr 2004/05.

- 15 So würden weder der Mut der Überlebenden noch der gute Wille der Lehrer genügen, um die fürchterliche Erbschaft an die kommenden Generationen weiterzugeben. Commémoration du Comité Auschwitz à Cinqufontaines. In: Journal 129 (9. Juli 2002).
- 16 Auf das Problem weist auch Renée WAGENER in der Zeitschrift *Woxx* hin (<http://www.woxx.lu/text_show.php?textid=1736>, Abruf im Juli 2006).

D'Villa Louvigny

- 1 ETRINGER, Norbert: Vergnügungstätten der Belle Époque: Die Villa Louvigny. In: Télécran 35 (1987), p. 16–17; ETRINGER, Norbert: Rund um die erste Radrennbahn im Stadtpark. In: Ons Stad 30 (1989), p. 26–27.
- 2 Radio Luxembourg 1953. La Villa Louvigny (brochure).
- 3 Radio Luxembourg 1953 (note 2).
- 4 Radio Luxembourg 1953 (note 2).
- 5 Luxemburger Wort (20 mai 1953), p. 4.
- 6 WEBER, Loll: Das Luxemburger Rundfunkorchester. Eine dokumentarische Studie. Luxembourg 1993, p. 325.
- 7 Luxemburger Wort (7 mars 1966), p. 4.
- 8 WEBER, Rundfunkorchester (note 6), p. 428.
- 9 Catalogue sélectif des œuvres musicales CLT-UFA 1973–1993. Inédit, p. 148.
- 10 Catalogue (note 9), p. 43.
- 11 MEYERS, Joseph: La vie musicale. Luxembourg 1948, p. 54.
- 12 WEBER, Rundfunkorchester (note 6), p. 213.
- 13 WEBER, Rundfunkorchester (note 6), p. 336.
- 14 FRANK, Olivier: Editorial. In: La Lettre Philharmonique 10 (2005), p. 1.
- 15 BRAMWELL Tovey über seine Zeit mit dem OPL. Auf einer Treppe nach oben. In: Télécran 25 (2006), p. 24–25.

D'Héichiewen

Les hauts-fourneaux

- 1 P.ex. les bas-reliefs et peintures créées pour les expositions universelles, les monnaies et billets d'argent, la peinture murale dans l'ancien Hôtel Alfa.
- 2 Enquête menée par TNS ILRES commissionnée par le quotidien *Tageblatt* et publiée le 24 mars 2006. 43% des familles interrogées lors d'une enquête réalisée du 3 au 7 février 2006 affirment avoir au moins un de leur membre travaillant/ayant travaillé chez ARCELOR/ARBED (55% dans le sud du Luxembourg).
- 3 LINSTER, Guy: Robert Krieps et l'action culturelle: reflets et témoignages. In: Galerie 18/2 (2000), p. 167–262.
- 4 Mémorial C 29 août 1989, p. 11385 s.
- 5 PAULY, Michel: Keinen „huelen Zant“ für Belval. In: Forum 182 (1998), p. 20–22.
- 6 «Tout ce qui reste laisse des traces profondes, et voilà ce que laisse un paysage, que nous devons honorer. Et c'est la raison pour laquelle il est inadmissible que des traces qui ont fait la grandeur de notre pays et qui ont fait porter son nom dans le monde, disparaissent du paysage de la Minette, de la silhouette et de l'horizon, qui nous sont familiers. Et voilà pourquoi cela va de soi que ce haut-fourneau ne puisse pas être démolie».
- 7 «Au temps de pointe plus de 40 hauts-fourneaux furent en service. Les deux d'Esch-Belval sont les seuls qui rappellent encore cette époque importante de l'histoire luxembourgeoise. Voilà pourquoi les hauts-fourneaux d'Esch-Belval sont à considérer comme des monuments nationaux, qui doivent être conservés pour que les générations qui nous succèdent apprennent aussi par quel dur labeur notre aisance fut méritée». Question 1814 (5 septembre 2002) de M. Aly Jaerling (ADR) concernant le Musée de l'Industrie; Réponse (17 octobre 2002).
- 8 Le Fonds Belval (éd.): Proposition d'un concept pour le Centre National de la Culture Industrielle. Luxembourg 2004.

- 9 La centrale des soufflantes et les fondations du haut-fourneau C sont exclues de ce plan.
- 10 Articles parus au Luxemburger Wort (22 février 2006 et 8-9 avril 2006) et au Tageblatt (24 février 2006 et 8-9 avril 2006); PAULY, Michel: Was bedeutet Denkmalschutz? Das Beispiel der Hochöfen von Esch-Belval. In: Forum 255 (2006), p. 51-54. La campagne a été poursuivie depuis lors, une nouvelle association de défense des hauts-fourneaux a été créée.
- 11 LANGNER, Arne: Rubinrot, stahlhart und glasklar. Neuer Verwaltungssitz in Belval-West. In: Luxemburger Wort (8 mars 2006), p. 7. Ceci rappelle les motivations d'implantation de la Caisse d'Épargne au Plateau Bourbon et du bâtiment-tour de la CEE au Kirchberg à Luxembourg. Voir article de THEWES, Guy: La silhouette de la ville, publié dans ce volume.

Schengen

- 1 S'ils le décident, ils peuvent toutefois, avec l'accord du Conseil de l'Union européenne, reprendre entièrement ou en partie l'acquis et participer à son développement.
- 2 Bien que n'appartenant pas à l'Union européenne, ces Etats sont membres, comme la Suède, la Finlande et le Danemark, de l'Union nordique des passeports. A noter que le Danemark peut, quant à lui, décider au cas par cas s'il participe au développement de l'acquis Schengen sur la base du droit international et s'il veut appliquer dans son droit national le droit communautaire adopté sans sa participation.
- 3 SERVICE INFORMATION ET PRESSE DU GOUVERNEMENT LUXEMBOURGEOIS : 20^e anniversaire des accords de Schengen. Salle de presse. Actualité gouvernementale du 2 juin 2005. <http://www.gouvernement.lu/salle_presse/actualite/2005/06/02schengen/> (consulté le 30 juin 2006).
- 4 MINISTÈRE DE LA JUSTICE : Discours du ministre de la Justice Luc Frieden lors du 20^e anniversaire de la signature des accords de Schengen. 2 juin 2005. <<http://www.mj.public.lu/ministere/ministre/2005/06/Schengen/index.html>> (consulté le 30 juin 2006).
- 5 Schengen n'était alors jusque là qu'un village de la commune de Remerschen. ADAM, Andreas: Klares Votum für « Commune de Schengen ». In: Luxemburger Wort (20 janvier 2006), p. 84.
- 6 Burmerange, Mondorf-les-Bains, Remich, Wellenstein et Schengen.
- 7 A l'époque secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères et aujourd'hui député européen.

D'Finanzplatz

- 1 <http://www.gouvernement.lu/tout_savoir/population_langues/personnes.html> (consultation en septembre 2006).

D'Musel

- 1 WEBER, Batty: Von fünf bis zwölf. Ein Stück Kindheit. In: Über sich selbst. Autobiographisches. Luxembourg 1977, p. 33.
- 2 C'est le titre de l'ouvrage de François WALTER: Les Figures paysagères de la nation. Territoire et paysage en Europe (XVI^e-XX^e siècle). Paris 2004.
- 3 KLEIN, Peter: Auf der Höhe vor Remich. In: Zum Andenken an unsere Moselfahrt, Luxembourg 1853, p. 15-16, ici: p. 16.
- 4 Batty Weber a réfléchi sur cette fonction essentielle de la rivière frontalière: «Ein Grenzfluß war immer etwas wie ein Vorwand, daß seine beiden Ufer auch politisch nicht zueinander gehören sollten. Ein naturgewollter Eingriff in die internationalen Ländergeschicke. Eine Rechtfertigung der Grenzen überhaupt», WEBER, Batty: Die Mosel ist zugefroren. In: Lebendige Mosel. Melodien einer Landschaft. Ed. GERGES, Martin. Les Publications mosellanes 8. Luxembourg 1960, p. 106-107, ici: p. 106.
- 5 MOES, Johann Nikolaus: Onst Hèmechtsland, cité par GROBEN, Joseph: Die Mosel in Dichtung und Musik: spätantikes Vorspiel und nationale Nachspiele. In: Nos Cahiers no 2/3 (2002), p. 273-343, ici: p. 296.

- 6 GODEFROID, Hary: D'Lëtzebuenger, cité par Groben, Die Mosel (note 5), p. 307-308.
- 7 «... Die Bewohner [der Moselgegend] ... sind gesteigerte Luxemburger mit ihrer Gradheit, die vor der Derbheit nicht Halt macht, mit ihrer Spottlust, die allen Mitgliedern enger Gemeinschaften angeboren wird, mit ihrer Ausdauer bei der Arbeit, mit ihrem Leichtsinn, wenn's sich um kleine Dinge dreht, und ihrem Ernst vor den großen Dingen des Lebens», HESS, Joseph: Volkskundliches von der Mosel. In: 25^e anniversaire de la Fédération viticole du Grand-Duché de Luxembourg, 1912-1937. Luxembourg 1938, p. 45-49, ici: p. 45. Le passage est repris dans COLBACH, Joseph: Eis Musel. La rivière, le vin, les gens. Luxembourg 1998, p. [4].
- 8 NOPPENY, Marcel: Le Tourisme en Luxembourg. In: Le Grand-Duché de Luxembourg, publié à l'occasion de l'exposition universelle et internationale de Bruxelles, Luxembourg/Bruxelles 1935, p. 157. Le traducteur luxembourgeois de *Mosella*, Robert Bruch, écrit à son tour que «MOSELLA est le premier hymne national». Voir: Dem Decimus Magnus Ausonius séng Rees op d'Musel, op lëtzebuergesch erzielt vum Robert Bruch. Publications mosellanes 7. Schwabsingen 1959, p. 8.
- 9 WEBER, Batty: Von der Luxemburger Mosel. In: Les Cahiers luxembourgeois 7 (juillet 1924), p. 475-488.
- 10 HOFFMANN, Leopold: Der Moseldichter Nikolaus Hein. In: Lebendige Mosel (note 4), p. 153.
- 11 «'Heimatkalender' haben sie mich getauft und schon auf meinem Titelblatt lacht dir die Heimat entgegen, das sonnige Moseltal, wie es Nico Klopp ... gesehen hat. ... 'Heimat' ist ... die Lösung, die Heimat mit aller Schönheit und allen Reizen, die sie denen enthüllt, die in Liebe auf ihren Pfaden wandeln. / Onst Hèmechtsland, dāt mir eso' de'if an onsen Hierzer dront! / Daß ich, wenn auch nur in bescheidenem Maße, dazu beitragen möge, die Anhänglichkeit zu unsrer freien, unabhängigen Scholle in dir zu stärken, das wünscht innig und fest / Der Heimat-Kalender der Obermosel-Zeitung» (1927).
- 12 CALMES, Christian: Hommage à Joseph Bech (1887-1975). In: Muselchronik 1966-1991, Stadtbredimus/Luxembourg 1992, p. 220-231, ici: p. 220.
- 13 Découvrez le Grand-Duché de Luxembourg. La Moselle. [s.l. 2004].
- 14 Voir: GERGES, Martin (éd.): Le Canal. Publications mosellanes 11. Schwabsingen [1964], en particulier le discours conciliant de la Grande-Duchesse Charlotte, qui se réfère de façon indirecte aux angoisses des Luxembourgeois et à la tradition.
- 15 REULAND, Will: Die Luxemburger Mosel. In: Heimat und Mission (1971), p. 177-179, ici: p. 177.
- 16 WEBER, Batty: Nico Klopp, der Moselmaler. In: Lebendige Mosel: Melodien einer Landschaft. Fête du vin Schwabsingen. Ed. GERGES, Martin. Publications mosellanes 8. Luxembourg 1960, p. 168.

D'Éislek

- 1 Il y aurait beaucoup à dire sur la délimitation de l'Oesling, que le développement de la «Nordstad» et la construction de la «Nordstrooss» vont influencer d'une manière imprévisible.
- 2 Ein öslinger Bauer mit seinem Sohne auf der Luxemburger Schobermesse nacherzählt von P. Felix von der Our. In: Luxemburger Marienkalender (1897), p. 34-42.
- 3 Titre du guide touristique dont il est l'auteur.
- 4 Guide illustré de Clervaux et ses environs - Seht, das ist das Ardenner Land! (Préface de Paul STAAR). Clervaux [ca. 1935], p. 17.
- 5 Dans le volume des Monographies du Grand-Duché de Luxembourg consacré à l'Oesling, Arsdorf est présenté comme «un de ces villages typiques» qui se situent «loin de la fièvre des villes», KIEFFER, Rob (éd.) Oesling: les Ardennes luxembourgeoises/Die Luxemburger Ardenennen. Luxembourg 1995, p. 6.
- 6 CHEVALIER L'EVEQUE DE LA BASSE MOUTURIE: Itinéraire du Luxembourg germanique, ou voyage historique et pittoresque dans le Grand-Duché (Introduction de Jules VANNERUS). Luxembourg 1980 (rééd.), p. 458.
- 7 Titre d'un article de BOURG, Tony. In: De Cliärrwer Kanton 1(1981), p. 3-4.

- 8 Edmond J. Klein le suggère par exemple dans le premier numéro d'Ösling. Ardenner Heimatblätter (1938), p. [2].
- 9 RIES, Nicolas: Essai d'une Psychologie du Peuple luxembourgeois. Diekirch 1911, p. 243-244.
- 10 Cahiers luxembourgeois 1 (1929), p. 4.
- 11 GODEFROID, Hary: Vun Heichten an Hanken, aus Dälten a Sanken. En Albom Eisleker Lidder. Mersch 1938.
- 12 BINSFELD, F.: He'ch stët e Fielz. In: Morgenglocken. Luxemburger Kinderzeitung (novembre 1934), p. 164 (Le poème est fondé sur l'évocation successive des différents paysages régionaux).
- 13 Sur son site internet, le groupement européen d'intérêt économique «Islék ohne Grenzen», fondé en 1997, présente ainsi le souvenir du «Klëppelkrich» (dont il célébra l'anniversaire en 1998) comme une «chance inespérée de s'intéresser à l'histoire commune des trois pays» (Allemagne, Belgique, Luxembourg), soulignant par ailleurs que l'Our n'était pas encore une rivière frontalière à l'époque de cette guerre.
- 14 Cité par CLEMENT, Raymond (éd.): Ösling. Jeux de lumières. Lichtspiele. [s. l.] 1995, p. 2.
- 15 SSMN (éd.): Millenium – Lieux de mémoire et d'avenir. Luxembourg 2000 («Paysages culturels: La terre et le ciel», Wiltz) (pages non numérotées).

De Minett

- 1 BREBSON, Jos: Avant-propos. Garder l'esprit pionnier. In: Esch-sur-Alzette. Du village à la ville industrielle. Art et révolution industrielle au pays de la terre rouge. Esch/Alzette 1989, p. [5-6].
- 2 Dans un numéro spécial de sa revue destinée aux écoliers, *Erzland, Das Buch der Geschichte und Geschichte der Minettsgegend* (1917), Arthur Hary et ses collaborateurs (dont certains enseignent à Esch) proposent une contribution intitulée «Unser Minettsbassin, ein Erzieher zur Arbeit» (p. 68-70, signée J. B.). Le thème est omniprésent chez Nikolaus Welter ainsi que dans le texte de Marcel Reuland publié en 1956: «Esch as Eisen, Aarbécht, Muecht, / Esch as e feiregt Lidd an der Nuecht; / ... An denge Gaasse wunnt de Fläiss, / ...», REULAND, Marcel: Festkantus fer de Cinquantenaire vun der Staadt Esch. In: Livre du cinquantenaire de la ville d'Esch-sur-Alzette. Esch/Alzette 1956, p. 14-16, ici: p. 16.
- 3 KINTZELÉ, Jacques: Auf der Wasserscheide. Ein Roman von der Luxemburger Erde. Grevenmacher [ca. 1900] (2^e éd.), p. 102.
- 4 De Biergmann (3 janvier 1953), p. 1-2, en particulier p. 2. Rabinger est évoqué dans une série d'articles consacrée au paysage du bassin minier dans la peinture, intitulée «Die Minettlandschaft in der Malerei».
- 5 Sur Rabinger, on consultera le catalogue de l'exposition rétrospective organisée à l'occasion du 20^e anniversaire de la mort du peintre à la Villa Vauban, janvier-mars 1986, et en particulier le texte de Ketter, Rolph: Vorwiegend Landschaft, ainsi que SCUTO, Denis: Art et révolution industrielle au pays de la terre rouge. Réflexions sur quelques œuvres d'art de la Collection de la Ville d'Esch-sur-Alzette. In: Esch-sur-Alzette. Du village à la ville industrielle (note 1), p. 71-87, en particulier p. 72-73 et p. 83.
- 6 Voir l'article qu'Arthur Hary consacre au recueil dans son ouvrage *Erzland*, et qui élève «Hochofen» au rang de monument commémoratif, voire national: «So ist denn Nikolaus Welters Hochofen ein Kulturdenkmal unserer Zeit sowie unseres Landes», HARY, Arthur: Hochofen. Das Hohelied vom Erzland. In: *Erzland* (note 2), p. 70-75, ici: p. 75. A l'occasion du 90^e anniversaire de l'industrie lourde au Luxembourg, le supplément littéraire du *Luxemburger Wort* propose un article consacré à Welter, signé Jean Haan (30 mars 1960).
- 7 STAAR, Paul: Jenseits der Schulmauern. Ein Buch verwegener Schulmeistergedanken um Wandern, Schauen und Verstehen im heimatlichen Lebensraum. Saarlouis 1935, p. 140.
- 8 FONDOS BELVAL (éd.): Le Centre national de la culture industrielle. (Edité dans le cadre d'une exposition à la Kulturfabrik du 16 au 30 septembre 2004). [s.l. s.d.]: «Rouge, la suée de la terre, / roux, le fard dans ses rides, / rouillés, les routes et les arbres, / de cuivre, d'ocre et de carmin / les choses et les hommes...».

- 9 Voir, sur ce point, REUTER, Antoinette: La Petite Italie à Dudelange – un lieu de mémoires mêlées. In: *Forum* 211 (novembre 2001), p. 37-40.
- 10 L'expression apparaît dans le titre de sa contribution à l'ouvrage de BRAUN, John / GILLAIN, René / KAISER, Raymond / KOMPOSCH, Mathilde: Bassin minier. Traces et mutations, photographies. Ed. De Minettsdapp, Kultur am Süden a.s.b.l.. [Luxembourg] 1995.
- 11 TRAUFLER, Henri: He'ch! Du jonge Grossherzog! In: *Morgenglocken. Luxemburger Kinderzeitung*, 7-8 (1939), p. 150.

La silhouette de la ville

- 1 Libellé de l'UNESCO lors de l'inscription sur la Liste du patrimoine mondial.
- 2 Voir DIEDERICH, Luc / SOLDEVILLE, Alain / SCHEEL, Conny: Luxembourg patrimoine mondial. Luxembourg 1997.
- 3 WAGENER, Danièle: Une forteresse «moult grande et forte»: la ville de Luxembourg, vue par les peintres, les dessinateurs et les graveurs à travers les âges. In: *La ville de Luxembourg. Du château des comtes à la métropole européenne*. Dir. TRAUSSCH, Gilbert. Anvers 1994, p. 389-403, p. 391.
- 4 MERSCH, Jacques: Luxembourg. Vues anciennes 1598-1825. Luxembourg 1977.
- 5 THEWES, Guy: Peinture, théâtre et propagande: Le siège de Luxembourg et sa représentation par Van der Meulen. In: *A la gloire du Roi. Van der Meulen, peintre des conquêtes de Louis XIV*. Dijon/Luxembourg 1998, p. 263-270.
- 6 WAGENER, Une forteresse (note 3), p. 396 et 399.
- 7 LORANG, Antoinette: Plateau Bourbon und Avenue de la Liberté. Spät-historische Architektur in Luxemburg. In: *Publications de la Section historique* 103 (1988), p. 83.
- 8 «Die Kathedrale, gewachsen aus dem Felsengrund seines Glaubens (...) ein bleibendes Zeugnis seiner Treue zur Heimat und seiner unverbrüchlichen Anhänglichkeit an Maria, die Trösterin der Betrübten, die traute Stadt- und Landespatronin», LOMMEL, Léon: Préface. In: *La Cathédrale Notre-Dame de Luxembourg*. Luxembourg 1964, p. 6.
- 9 THEWES, Guy: Städteplanung als Instrument der nationalsozialistischen «Eindeutschungs»-Politik: Hubert Ritters Bebauungsplan für Luxemburg. In: *Hémecht* 54/3 (2002), p. 369-385.
- 10 KRIER, Léon: „Picasso in der Bauernstube“. Von Häusern, die in den Himmel wachsen wollen und dabei der Kathedrale die Sicht rauben. In: *D'Letzeburger Land* 31(1958).
- 11 KRIER, Léon: Luxembourg. Capitale de l'Europe. Analyse et projet pour une ville en péril. Bruxelles 1978.
- 12 BINTNER, Fernand: Le nouveau projet d'aménagement de la Ville de Luxembourg: Une ambition à l'heure de l'ouverture à l'Europe. In: *Ons Stad* 38 (1991), p. 5-7.

De Roude Léiw

Le lion rouge

- 1 Description officielle et complète des petites armoiries d'après la loi du 23 juin 1972 sur les emblèmes nationaux, complétée et modifiée par la loi du 27 juillet 1993.
- 2 A propos... Symboles de l'Etat et de la Nation. Ed. Gouvernement du Grand-Duché de Luxembourg. Service Information et Presse. Luxembourg 2003, p. 1.
- 3 Il s'agit en fait de deux types de monnaies qui montrent le lion sur le revers; la première, probablement légèrement antérieure, porte sur l'avvers le symbole de la ville de Luxembourg où elle fut frappée (vers 1235?), la seconde montre la comtesse Ermesinde (1238-1247). Voir les études détaillées dans MARGUE, Michel (éd.): Ermesinde et l'affranchissement de la ville de Luxembourg. Etudes sur la femme, le pouvoir et la ville au XIII^e siècle. Luxembourg 1994, p. 59-87.
- 4 Reproduction dans WIRION, Louis: La Maison de Luxembourg et son blason. Luxembourg 1945, p. 65, d'après les illustrations de FRANQUART,

- Jacques: *Pompa funebris... principis Alberti Pii, Archiducis Austriae... veris imaginibus expressa*. Bruxelles 1623 (planche XLII).
- 5 Louis Wirion cite comme première mention une ordonnance du magistrat de la ville de Luxembourg du 24 juin 1787, WIRION, Louis: Le drapeau luxembourgeois. In: *Annuaire de la Société héraldique luxembourgeoise* (1950), p. 10-21, ici: p. 13.
 - 6 «Michel Engels ist wie der malende Zwillingbruder des dichtenden *Feierwon*-Autors Michel Lentz. Beide stellten sie ihre Kunst in den ideologischen Dienst des frisch geborenen Luxemburger Nationalstaats und ihres, wenn schon weder politisch noch wirtschaftlich, so doch zumindest kulturell an die Macht kommenden Kleinbürgertums. Ganz nach dem Vorbild der vaterländischen Kunst in Deutschland feierten sie Thron und Altar, Großherzog und Muttergottes mit allen ihnen zur Verfügung stehenden, bescheidenen, aber oft schaurig schönen Mitteln des Endreims und Steindrucks», HILGERT, Romain: *Echt vaterländisch gesinnte Malerei*. In: *D'Lëtzebuerger Land* (7 avril 2000), <http://www.land.lu/html/dossiers/dossier_luxemburgensia/engels_070400.html> (consulté le 27 septembre 2006).
 - 7 Mir welle bleiven wat mir sin. Michel Engels 1851 – 1901. Sa vie, son œuvre. Luxembourg 2000, p. 28. Voir aussi le commentaire judicieux de René Kockelkorn, *ibid.*, p. 28-29.

Gibraltar des Nordens

- 1 Encyclopédie française. Librairie Larousse. 20 Bände. Paris 1974, Bd. 12, S. 7393.
- 2 Zitiert nach: ENGELHARDT, Friedrich Wilhelm: *Geschichte der Stadt und Festung Luxemburg*. Luxembourg 1850 (Neuauf. 1979), S. 14. Ich möchte mich bei André Bruns bedanken für seine unverzichtbare Hilfe beim Recherchieren dieses Artikels.
- 3 Bulletin de la Convention Nationale du 28 prairial, an III de la République française une et indivisible. [s.l.] 1795.
- 4 BRADFORD, Ernle: *Gibraltar. The History of a Fortress*. London 1971, S. 75-134.
- 5 HOFMANN-GÖTTING, Joachim: *Kulturlandschaft Mittelrheintal von Bingen/Rüdesheim bis Koblenz*. Antrag zur Aufnahme in der Welterbeliste der UNESCO. Mainz 2000 (<http://www.kulturland.rlp.de/unesco_antrag_deutsch.pdf>, Stand: 15 Juni 2006).
- 6 Luxembourg City Tourist Office: *Tours guidés et promenades* (<http://www.lcto.lu/html_fr/guided_tours/index.html>, Stand: 15. Juni 2006)
- 7 KEIBEL, Ludwig: „Onkel General“. Aus dem Leben des am 21. Oktober 1835 zu Berlin verstorbenen General-Majors Benjamin Keibel. Gedruckt für die Mitglieder der Keibel'schen Familie. Berlin 1873, S. 97f.
- 8 MEDERNACH, Paul: *Luxemburg, Gibraltar des Nordens?* In: *Le Luxembourg en Lotharingie. Mélanges Paul Margue. Gibraltar des Nordens / Luxembourg im lotharingischen Raum*. Festschrift Paul Margue. Luxembourg 1993, S. 451-463.
- 9 Die obenerwähnten Geschichtsbücher von Herchen und Meyers wählen den Begriff „Gibraltar des Nordens“ oder „nordisches Gibraltar“ im Zusammenhang mit dem österreichischen Festungsausbau unter Karl VI.; KOLTZ, Jean-Pierre: *Baugeschichte der Stadt und Festung Luxemburg*. Luxembourg 1944, Bd. 1, S. 160. TRAUSCH, Gilbert (dir.): *Histoire du Luxembourg. Le destin européen d'un „petit pays“*. Toulouse 2003, S. 191 u. 315.
- 10 ENGELHARDT, *Geschichte der Stadt und Festung Luxemburg* (Anm. 2), S. 14. Für den genauen Wortlaut der Rede von Carnot, siehe: LEFORT, Alfred: *Histoire du Département des Forêts*. Luxembourg 1905, S. 146.
- 11 BECK, Henri: Was bedeuten die Straßennamen der Stadt? In: *Ons Stad* 11 (1982), S. 27.
- 12 SCHMITZ-FORST, Josef: *Luxemburg, Raum, Volk und Schicksal*. In: *Die Westmark. Monatsschrift für deutsche Kultur* Jg. 5, Heft 6 (März 1938), S. 285-290, hier S. 288.
- 13 KOLTZ, Jean-Pierre: *Baugeschichte der Stadt und Festung Luxemburg. Von den Ursprüngen bis 1867*. Luxembourg 1944, S. 160; *idem*. 1970 (erweiterte Neuauflage), S. 305.

- 14 TRAUSCH, Gilbert: *Luxemburg und seine Festung. Vom Schloss auf dem Bock zum Gibraltar des Nordens*. Luxembourg 1994, S. 1.
- 15 CALTEUX, Georges: *Wir wollen bleiben was wir sind, aber was sind wir?* In: *Actes du cycle de conférences Lëtzebuergeresch: Quo Vadis? Mamer* [2005], S. 143-154, hier S. 144 (Die Kursivschrift befindet sich nicht im Originaltext); CALTEUX, Georges: *Itinéraire dans le temps et dans l'espace*. In: *1000 ans en 100 minutes. Itinéraire Wenzel*. Luxembourg 1995, S. 9-11.
- 16 WAGNER, Robert: *Luxemburg und das Erbe des „Gibraltar des Nordens“*. In: *Luxemburg. Festung Europas. Vier Jahrhunderte Militärarchitektur*. Luxembourg 1998, S. 21-57, hier S. 53f; PAULY, Michel: *Die Schlacht um das Fort Thüngen*. In: *Forum* 128-9 (1991), S. 3-7; D'Fanger ewech vun den 3 Echelen. Luxembourg 1992.
- 17 BERTEMES, Paul: I.M. Pei oder Die architektonische Herausforderung. In: *D'Lëtzebuerger Land* (7. Juni 1991); HILGERT, Romain: *Festungsmuseum Drei Eichen. Nationale Psychose alten Bauwerks*. In: *D'Lëtzebuerger Land* (26. März 2004).

De Renert

- 1 BEAUVOIS, Eugène: *L'idiome luxembourgeois et sa littérature*. In: *Luxemburger Wort* (29. November – 1. Dezember 1879).
- 2 *Escher Tageblatt* (3. Januar 1927).
- 3 NEYEN, Auguste: *Rodange Michel*. In: *Biographie luxembourgeoise. Histoire des hommes distingués originaires de ce pays*. III. Supplément. Luxembourg 1876, S. 382-283.
- 4 GLAESNER, Jean-Pierre: *Le Grand-Duché de Luxembourg, historique et pittoresque*. Diekirch 1885, S. 275-282.
- 5 WELTER, Nik: *Die Dichter der luxemburgischen Mundart. Literarische Unterhaltungen*. Diekirch 1906, S. 84-111.
- 6 KELLEN, Tony: *Luxemburger Mundartdichtung*. In: *Reallexikon der deutschen Literaturgeschichte*. Hrsg. MERKER, Paul / STAMMLER, Wolfgang. Berlin 1926-28. Bd. 2, S. 303-310.
- 7 *De Gukuk* (4. September 1926).
- 8 *Luxemburger Zeitung* (28. Juni 1932).
- 9 Rikki-tikki-tavi: *Das Rodange-Denkmal*. In: *Junge Welt. Neue Folge* Nr. 11 (1930).

De Preiss

- 1 Franz Isenburg, zitiert nach CARMES, Alex: *Unterkunft und Freizeitgestaltung*. In: *Das Leben in der Bundesfestung Luxemburg (1815 – 1867)*. Ed. Musée d'histoire de la Ville de Luxembourg. Luxembourg 1993, S. 309-324, hier S. 319.
- 2 Der Ausdruck „Preuße“ bezeichnet in der deutschen Umgangssprache eine Person, die betont pflichtbewusst, gewissenhaft und streng handelt, so wie es für den preußischen Untertan als typisch galt. Der Begriff „Preuße“ tritt auch in einer abwertenden Bedeutung auf.
- 3 RITTER, Wigand: *Der Saupreuss in Bayern*. In: *Textatelier* (<<http://www.textatelier.com>>, Stand: 5. November 2006).
- 4 *Luxemburger Wörterbuch*. Luxembourg 1965-1970, Band 3, S. 381.
- 5 *Luxemburger Wörterbuch* (Anm. 4), Band 3, S. 381.
- 6 *Luxemburger Wörterbuch* (Anm. 4), Band 3, S. 381.
- 7 LIEBSCHER, Peter: *Lëtzebuerger, Luxemburger, Luxembourggeois. Das Nationalgefühl eines kleinen Volkes* (1. Teil). In: *Schola Burana. Aus der Arbeit des Mauritius-Gymnasiums Büren/Westfalen*. Büren 1963, S. 49.
- 8 *Luxemburger Wörterbuch* (Anm. 4), Band 3, S. 381.
- 9 Auf der Rückseite steht zu lesen: „Fir den Text vun dösem Lidd soutz den Här Weyrich vun der Konschtschlesserei Weyrich u. Belleville aus der Rollengergronnstroos 4 Ment am Prisong“.

D'Spuerkeess

- 1 JUNGBLUT, Marie-Paule: Arbeiterunterstützungs- und andere nützliche Vereine. In: *Das Leben in der Bundesfestung Luxemburg (1815-1867)*. Ed. Musée d'Histoire de la Ville de Luxembourg. Luxembourg 1993, S. 377-389.
- 2 HEUERTZ, Hanny: Am eigenen Herd. In: *Caisse générale de prévoyance du Grand-Duché de Luxembourg 1880-1955* [o.O. o.D.], S. 196.
- 3 LORANG, Antoinette: Luxemburgs Arbeiterkolonien und billige Wohnungen 1860-1940. Luxembourg 1994, S. 45-46.
- 4 STATEC: Statistiques historiques, 1839-1989. Luxembourg 1990.
- 5 HOSTERT, Victor: Gründungsgeschichte unserer Sparkasse. In: *Ons Hémecht* 31 (1925), S. 323.
- 6 HOSTERT, Gründungsgeschichte (Anm. 5), S. 336.
- 7 GUILL, Pierre: 125^e Anniversaire de la création de la Caisse d'Epargne de l'Etat du Grand-Duché de Luxembourg. Banque de l'Etat 1856-1981. Luxembourg 1981, S. 32-33.
- 8 LORANG, Antoinette: Plateau Bourbon und Avenue de la Liberté. Späthistorische Architektur in Luxemburg. In: *Publications de la Section historique* 103 (1988), S. 83.
- 9 Compte-rendu des séances de la Chambre des Députés du Grand-Duché de Luxembourg. Session ordinaire de 1909 à 1910. Luxembourg 1910, S. 80.
- 10 Zum Bildprogramm der Sparkasse, siehe: LORANG, Späthistorische Architektur (Anm. 8), S. 112.
- 11 KRIER, Emile: Die Luxemburger Wirtschaft im Zweiten Weltkrieg. In: *Hémecht* 39/3 (1987), S. 393-411.
- 12 GUILL, 125^e Anniversaire (Anm. 7), S. 38.
- 13 KRIER, Die Luxemburger Wirtschaft (Anm. 11), S. 402.

D'Gëlle Fra

- 1 Dans les années trente, Albert Simon utilisait à plusieurs reprises la «Gëlle Fra» dans ses caricatures. Je remercie Paul Lesch pour ces informations.
- 2 RATHS, Aloyse: Monument du Souvenir «Gëlle Fra» 1923-1983. In: *Rappel* 5-6 (mai-juin 1983), p. 147-174.
- 3 HEISBOURG, Georges: Comment la nouvelle de la démolition du Monument du souvenir fut rapportée au gouvernement luxembourgeois en exil. In: *Luxemburger Wort* (22 juin 1985), p. 11.
- 4 MAJERUS, Benoît: Besetzte Vergangenheiten. Erinnerungskulturen des Zweiten Weltkrieges in Luxemburg – eine historiographische Baustelle. In: *Luxemburg, ville en Europe. Contributions historiques accompagnant l'exposition permanente du Musée d'histoire de la Ville de Luxembourg*. Luxembourg 2007.
- 5 TRAUSSCH, Gilbert (dir.): *Histoire du Luxembourg. Le destin européen d'un «petit pays»*. Toulouse 2002, p. 248.
- 6 BLAU, Lucien: *Histoire de l'extrême-droite au Grand-Duché de Luxembourg au XX^e siècle*. Esch-sur-Alzette 1998, p. 518-633.
- 7 HELMINGER, Nico: *De Schantchen*. Luxembourg 1989 et MANDERSCHIED, Roger: *Mam velo bei d'gëlle fra*. Luxembourg 1986.

D'Rout Bréck

Le pont Rouge

- 1 La loi du 7 août 1961 relative à la création d'un fonds d'urbanisation et d'aménagement du plateau de Kirchberg reconnaît d'utilité publique et autorise par cette manière «la construction d'un pont au-dessus de la vallée de l'Alzette entre le Rond-point près de la Fondation Pescatore et le plateau de Kirchberg» (art. 1). Voir également: *Bulletin de documentation* 11 (1961).
- 2 Les travaux étaient effectués par la réunion d'entreprises Jean Think de Differdange (travaux routiers), Socol de Bruxelles (fondation et maçonnerie) et Rheinstahl Union Brückenbau A.G. de Dortmund (construction métallique).

- 3 La prouesse technique et l'extravagance architecturale lui valaient de nombreuses comparaisons avec le pont Grand-Duc Adolphe (pont Neuf) inauguré en 1903.
- 4 Premier coup de pioche en avril 1962, construction des socles en béton, pose de la première pierre en 1963, montage des caissons métalliques, fin du montage en octobre 1964, essais de mise en charge à l'aide d'une douzaine de chars blindés de l'armée belge en 1965, sablage de la paroi extérieure, application de la peinture, inauguration officielle et ouverture à la circulation en 1966.
- 5 BINTZ, Jacques: La situation géologique à l'emplacement du pont Grande-Duchesse Charlotte. In: *Bulletin de la Société des naturalistes luxembourgeois* 69 (1964), p. 7-17; KINNEN, Ferd: Concours pour la construction du Pont Grande-Duchesse Charlotte à Luxembourg. In: *Revue technique luxembourgeoise* 4, 56 (1964), p. 185-192; KINNEN, Ferd: Construction du Pont Grande-Duchesse Charlotte à Luxembourg. In: *Revue technique luxembourgeoise* 4, 59 (1967), p. 157-169.
- 6 FRIEDRICH, Evely: „Eng Bréck an d'Zoukonft“. Construction du Pont Grande-Duchesse Charlotte (1963-1966). Photo-club CFL. Luxembourg 1966.
- 7 Pont Grande-Duchesse Charlotte. Beim Festakt auf der Baustelle im Pescatore-Park wurde gestern das erste Element der Brücke montiert. In: *Luxemburger Wort* (22 juin 1963), p. 5.
- 8 Die rote Brücke. In: *Luxemburger Wort* (18 août 1966), p. 5.
- 9 Briefe an die Redaktion – Die rote Brücke. In: *Luxemburger Wort* (31 août 1966), p. 3. Voir aussi: Briefe an die Redaktion – Nochmals die rote Brücke. In: *Luxemburger Wort* (10 septembre 1966), p. 7.
- 10 Briefe an die Redaktion – Ist das demokratisch oder tolerant, Herr Bautenminister Schaffner? In: *Luxemburger Wort* (6 juin 1964), p. 13.
- 11 Voir notamment la réponse à la question parlementaire relative aux «Mesures de sécurité à prendre au pont Grande-Duchesse Charlotte dans l'intérêt de la sécurité des habitants de Pfaffenthal-Sichenhof» posée par le député socialiste Robert Angel en 1986. Outre les problèmes statiques et esthétiques, le ministre socialiste des Travaux publics, Marcel Schlechter évoque les coûts importants d'une telle entreprise; *Tageblatt* (12 janvier 1988), p. 5.
- 12 Evaluation faite par les habitants du quartier situé en dessous du pont. Il n'existe pas de chiffres officiels quant au nombre de personnes qui se sont données la mort en se précipitant du Pont rouge. Les publications statistiques mentionnent uniquement le nombre de décès dus à la «précipitation d'un lieu élevé» pour les années allant de 1967 à 1982. Ces chiffres révèlent qu'environ 20% des décès sont liés à cette forme de suicide; *Bulletin du Statec* 7, Vol. 29 (1983), p. 166-187; *Bulletin du Statec* 8, Vol. 36 (1990), p. 259-275.
- 13 Le film a été présenté à plusieurs festivals étrangers, notamment à Berlin, Oberhausen, Paris, Londres et San Francisco. Même la presse sensationnaliste allemande prit possession du thème en titrant «Die Brücke des Schreckens»; *Bild am Sonntag*, cité in: *Tageblatt* (16 avril 1991), p. 3.
- 14 Ce chiffre a été cité par le Dr. Georges E. Muller dans une étude sur le suicide publiée par l'Institut Grand-Ducal. Le Pont rouge n'a en revanche pas été mentionné dans cette publication; MULLER, Georges E.: *Le suicide*. Communications: séances-débats des 2 juin 1975, 20 novembre 1975 et 2 décembre 1975. Luxembourg 1979.
- 15 La possibilité de protéger le pont à l'aide d'un parapet transparent fut déjà évoquée à la Chambre des Députés à l'occasion d'une question parlementaire posée par le député socialiste René Hengel en décembre 1979 au ministre libéral des Travaux publics René Konen. L'intervention fut toutefois suivie d'une nouvelle période de passivité ou de minimisation du problème au chef des autorités parlementaires.
- 16 L'usage du pronom «ons» (notre) est associé à la ville de Luxembourg, alors que le pronom «eis» est d'usage courant dans le reste du pays.

De Wäin

Le vin

- 1 TCHERNIA, André / BRUN, Jean-Pierre: Le vin romain antique. Grenoble 1999, p. 159.
- 2 REULAND, Will: Luxemburgs Rebareal, früher und heute. In: La Moselle. Son passé, son avenir. Brochure éditée par le comité d'organisation de la 6^e fête du vin. Schwabsange 1958, p. 203.
- 3 WEBER, Paul: Aus der Geschichte des Weines. In: Le vignoble luxembourgeois. Brochure éditée par le comité d'organisation de la 4^e fête du vin. Schwabsange 1956, p. 60-68. Le terme «Greechen» désigne en fait tout vin jeune, mais son emploi date d'une époque où le vignoble mosellan était constitué à 90-95% du cépage elbling. Je remercie Roby Ley pour cette précision.
- 4 GEHLEN, Joseph: Die Geburt der Confrérie Saint-Cunibert. Brochure éditée par le comité d'organisation de la 11^e fête du vin. Stadtbredimus 1967, p. 116. Voir aussi: Contact. Organe officiel de la Confrérie Saint-Cunibert 3 (1^{er} semestre 1969), p. 14.
- 5 Alain Atten, cité par GEHLEN, Die Geburt der Confrérie (note 4), p. 116-118.
- 6 Mémorial n° 87 du 12 mai 1975.
- 7 REULAND, Will: 200 Jahre Weinbau im Kanton Remich. In: Lëtzeburger Baurekalenner 44 (1992), p. 149.
- 8 Etant donné que ce sont les vignes qui poussent et qui portent des raisins avec lesquels on élabore du vin, on a là de nouveau un bel exemple d'une contraction de raisonnement, aboutissant à une densification des enchaînements causaux - ce qui crée l'illusion d'un déterminisme naturalisant: si ça pousse (sous-entendu: naturellement), c'est inébranlable (sous-entendu: techniquement et socialement).
- 9 Um Stammdesch, Lëtzeburger Lidder a Lidder aus aller Welt. Ed. REINER, Nico. Remich [s.d.]; Nu sangt, ë Lidderbuch. Luxembourg 1980; Mir sangen, Lidderbuch fir d'Lëtzeburger Schoulen. Ed. WOLTER, Laure. Luxembourg 1981.
- 10 Op der Musel. Eng Auswiel. Brochure éditée par le comité d'organisation de la 9^e fête du vin. Schwabsange 1961, p. 9.
- 11 KRIER, Tony: Notre Moselle, riante et belle. Luxembourg 1967 (1^{re} éd. 1964), p. 25.

De Béier

La bière

- 1 De 24 brasseries en 1840 sur le territoire national, on en est venu à 5 en 1989. CONFRÉRIE GAMBRINUS asbl: Onse Be'er ass gudd! La bière et les brasseries luxembourgeoises. Luxembourg 1993, p. 100.
- 2 BASSING, Robert: Clausen. Cité de la bière. In: Ons Stad 22 (1986), p. 6-7; FONTAINE DE GHELIN, Charles: Les Brasseries Réunies de Luxembourg. In: Bière Magazine 5 (1987), p. 26-28; POHL, Hans: L'évolution de la brasserie de Diekirch de ses débuts à aujourd'hui. Diekirch 1996.
- 3 Il s'agit du règlement grand-ducal du 27 janvier 1994 (notons au passage la date récente). Les autres règlements en vigueur traitent de sujets connexes, comme la commercialisation et les débits de boissons à travers les concessions.
- 4 Actuellement, où la société s'appelle Brasserie du Luxembourg Mousel Diekirch (composée des Brasseries Réunies Mousel Clausen et de la Brasserie de Diekirch et appartenant depuis 2002 au groupe international Interbrew), la date originale officielle de la marque Diekirch a été arrêtée à 1871.
- 5 CONFRÉRIE GAMBRINUS, Onse Be'er (note 1), p. 7, 9-10.
- 6 Pour le cas du vin, l'on peut établir le parallèle entre l'association visuelle pérenne «vin/domaine viticole pittoresque», ce qui met l'accent sur la micro-culture mosellane, alors que les brasseurs incluent le pays entier, par le symbole de la dynastie de ses souverains.
- 7 CONFRÉRIE GAMBRINUS, Onse Be'er (note 1), p. 74.
- 8 Cette expression pour désigner le livre de la Confrérie Gambrinus est d'Yves Claude, fondateur du musée sur la brasserie de Diekirch. Je le

remercie, tout comme Claude Hengel et les membres du comité du SVBL, de leur aide précieuse en termes d'iconographie.

- 9 «A l'amitié!» (Diekirch), «Sidd gudder Déng mat Bofferdéng», «Ah!» (Mousel), etc.
- 10 Le bistrot où se tient le rendez-vous régulier n'ayant qu'une concession pour la bière, la fidélité au lieu est obligatoirement une fidélité à une marque de bière - même s'il existe une tolérance de vente de 20% pour les bières de marques dites «premium». Je remercie Yves Claude pour cette information.
- 11 Ceci est le slogan des années 1950 de la Fédération des Brasseurs Luxembourgeois.
- 12 Par exemple, la majorité des concessionnaires de la Brasserie Simon se situent à proximité relative de la brasserie ou, lors de la fête populaire «Aal Dikkrich», c'est la bière locale qui est servie.
- 13 C'est le slogan développé par la Commission de Promotion des Vins et Crémants Luxembourgeois en 2004.
- 14 Il s'agit du slogan du début des années 2000 de la brasserie Mousel.

D'Schueberfouer

- 1 PAULY, Michel: Die Anfänge der Schueberfouer. In: Ons Stad 61 (1999), S. 25.
- 2 PAULY, Die Anfänge (Anm.1), S. 25.
- 3 WACHTHAUSEN, J. H.: D'Schuebermess. In: Die Schobermesse. So war sie früher. Ed. ETRINGER, Norbert. Christnach 1992, S. 46.
- 4 WEBER, Paul: Rückblicke auf die Schobermesse. In: Die Schobermesse. So war sie früher. Ed. ETRINGER, Norbert. Christnach 1992, S. 63.
- 5 Ankündigung der Schueberfouer in einer Annonce vom Oberbürgermeister. In: Luxemburger Wort [LW] (23.-24. August 1941), S. 9.
- 6 Beispielsweise in: LW (26. August 1943), S. 3.
- 7 600 Jör Schuebermess. 1340: Grönung durch de Blanne Jang / 1942: Generalstreik / 1944: Liberatio'n. In: LW (24. August 1945), S. 3. Für den Autor des Artikels besteht offenbar eine implizite Verbindung zwischen Krieg und Identitätsaffirmation.
- 8 SCHERB, Ute: Wir bekommen die Denkmäler, die wir verdienen. Freiburg 1990, S. 17.
- 9 Wie beispielsweise die 1978 von Léon Krier vorgelegten Pläne zur Neugestaltung von Limpertsberg und Kirchberg. Ich möchte mich bei Herrn Alain Linster für diese Information bedanken.
- 10 HOUTSCH, Roland: Carre-Fouer. In: LW (21. August 2006), S. 3.
- 11 „In seinen rezentesten Nachforschungen über das luxemburgische Volkslied hält Damien Sangrillo denn auch fest, dass man über Alter und Herkunft dieser Melodie nur spekulieren könne“, so Guy Engels in einem Artikel zur Geschichte des Hämelmarschs in der Jubiläumsbeilage des Luxemburger Wort, LW (23. August 1990).
- 12 Das Denkmal steht auf der Place Puits Rouge, Ecke Grand-rue.

D'Octav

- 1 HELLINGHAUSEN, Georges: Bischof Laurent und die Wiederbelebung der Oktave. In: Nos Cahiers (1997), p. 9-40, ici p. 25.
- 2 TRAUSSCH, Gilbert: Aux origines du sentiment national. In: Nos Cahiers (1984), p. 73-112, ici p. 81-84.
- 3 DOSTERT, Paul: Die schwierige Rückkehr der Jesuiten nach Luxemburg im 19. Jahrhundert. In: Hémécht (1994), p. 231-253, ici p. 234.
- 4 HEIDERSCHIED, André: Si war eis Stäip am Krich. In: Nos Cahiers (1997), p. 49-86. Dans la chapelle du camp de concentration Hinzert se trouve une sculpture en bois de la Consolatrice, œuvre de Lucien Wercollier, qui était lui-même prisonnier à Hinzert, THILL, Norbert: Zur Erinnerung VII. In: Heimat und Mission 7/8 (1995), p. 100.
- 5 REUTER, Alex / LIMPACH, Marc / LINDEN, Odile / KRAUSHOFER, Rupert (texte et réalisation): Resistenz - Ass Wourecht dat, wat bleift? e Mosaik vu Moment-Opnamen aus de Joeren 1933-1946 zu Lëtzebuerg. Opgefuert vun de jonke Leit vun Namasté (présenté par le Comité directeur pour le Souvenir de la Résistance). [s.l. 2005]. Le même phénomène est à

observer dans le Musée – Mémorial de la Déportation à Hollerich, où sont juxtaposées la Madone des Déportés et la Grande-Duchesse.

- 6 Ainsi dans le sermon patriotique de l'évêque Koppes (1893), cité par RASQUE, Friedrich: Te matrem praedicamus. Oktavprediger 1666–1966. Luxembourg 1966, p. 140. HELLINGHAUSEN, Georges: Honorificentia populi nostri: Madonnen-Drucke als historisch-bildhafte Paraphrase unseres Oktav-Introitus. In: Die Warte (10 mai 2001), p. 1–2.
- 7 AMHERD, Paul-Aloyse: Maria die Trösterin der Betrübten oder Geschichte der Verehrung Mariä als der Schutzpatronin der Stadt und des Landes Luxemburg. Luxembourg 1886 (2^e éd.).
- 8 Wunderwerck und gnadenreiche Heylungen... Trèves 1648, p. 14–15.
- 9 ANDRE, Emile: Die Geschichte des Festes, des Offiziums und der Messe der „Consolatrix Afflictorum“. Theologische Diplomarbeit. Trèves 1982, p. 57.
- 10 HELLINGHAUSEN, Bischof Laurent (note 1), p. 13.
- 11 HELLINGHAUSEN, Kaiser Napoleon und der Schlüssel der Stadtpatronin. In: Warte (9 oct. 2004) p. 6; MÜLLER, Jean-Claude: Vor 200 Jahren: Kaiser Napoleon auf Staatsbesuch in Luxemburg. In: De Familjefuerscher 74 (2004), p. 43–8.
- 12 ENGELS, Michel: Die feierliche Schlußprozession der Muttergottes-Oktave in Luxemburg. Luxembourg 1893 (réimpr. 1975).
- 13 VUILLERMOZ, Georges: Wie Maria das Ja wagen: zu Gott, zum Mitmenschen, zu mir selbst. In: Panorama 2005, p. 86–88.

De Kleeschen

Saint-Nicolas

- 1 La tradition de la Saint-Nicolas se perpétue également à l'est et au nord de la France, en Belgique, aux Pays-Bas et dans certaines régions d'Allemagne.
- 2 MEISEN, Karl: Nikolauskult und Nikolausbrauch im Abendlande. Mainz 1981.
- 3 KOENIG, Alexandre: Zum Fest des heiligen Nikolaus. In: Ons Hémecht (1912), p. 13.
- 4 EMMEL, Edgar: Nikolausabend in der guten alten Zeit. In: Letzeburger Sonndesblad 49 (11 décembre 1988), p. 4.
- 5 KOENIG, Zum Fest (note 3), p. 11.
- 6 GREDT, Nikolaus: Sagenschatz des Luxemburger Landes. Luxembourg 1883, p. 496. Voir aussi la porte Saint-Nicolas à Remich.
- 7 A-Z Luxemburger Illustrierte 50 (décembre 1934).
- 8 Luxemburger Wort (5 décembre 1938).
- 9 Brochure 50^e Anniversaire (Œuvre St-Nicolas Wiltz, 1949–1999; BROOKINS, Richard: When Santa Claus came in a jeep. [s.l.] 2005.

Fatima

- 1 Le message anti-communiste est central notamment à l'Armée-bleue de Notre-Dame de Fatima, association catholique mariale fondée aux États-Unis en décembre 1946, World Apostolate of Fatima, U.S.A. <<http://www.wafusa.org/>> (consulté le 16 août 2006).
- 2 POLLARD, John F.: The Unknown Pope: Benedict XV (1914–1922) and the Pursuit of Peace. London / New York 1999.
- 3 SCHILTZ, Aline: L'émigration portugaise au Grand-Duché du Luxembourg. Analyse de l'impact local dans le village de Fiolhoso. Mémoire de licence en sciences géographiques, Université Libre de Bruxelles 2003.
- 4 «Les Portugais [espèrent] créer un lien entre ce lieu-ci et leurs gens au Portugal à travers le monument». Entretien avec Fred Weis. In: Déi 2 Geschichten vun der Weelzer Fatima / As duas histórias do Santuário de Fátima em Wiltz. Réalisé par PISSINGER-ENGELMANN, Irène. Nordlicht 2005. Voir aussi: Peregrinus: L'hommage émouvant des immigrés portugais à Notre-Dame de Fatima. In: Télécran 19 (1978), p. 10.
- 5 Manuscrit du vœu solennel, reproduit dans la brochure éditée par la paroisse Sts-Pierre-et-Paul de Niederviltz: Sanctuaire Notre-Dame de Fatima «op Baessent». St-Vith s.d.

- 6 «Et ainsi bat depuis des années ici à Wiltz un cœur pour Fatima avec une valvule luxembourgeoise et une portugaise».
- 7 Ces tensions font surface parfois de façon aussi violente qu'inattendue, par exemple lors de la polémique récente sur les drapeaux portugais hissés lors de la Coupe du monde de football de 2006.
- 8 Guy Reger, cité par RICHARD, Ady: «Mêmes conditions de vie pour tous les Hommes». 20.000 pèlerins portugais, capverdiens et luxembourgeois sont montés vers le sanctuaire «op Bässent». In: Luxemburger Wort (6 mai 2005), p. 8.

De «Brunnen»

- 1 HEIN, Nikolaus: Deutsches Lesebuch für mittlere Lehranstalten. Fünfter Band, Hofbuchdruckerei Viktor Bück, Luxemburg, 1933.
- 2 STEIN, Jean-Pierre: Deutsches Lesebuch für mittlere Lehranstalten. Die Rundschau. 1. Jahrgang, Luxemburg, 1933.
- 3 HOFFMANN, Leopold: Der Brunnen. Courier de l'Education Nationale, mars 1958.
- 4 Ebenda, S. 23–24. Siehe auch : Die Warte, vom 7. Mai 1958.
- 5 Lindi Preuss, 2. Juli 1987.
- 6 HURT, Jean-Paul, Kassandrarupe – Über die Zukunft eines Lesebuches. In: Die Warte, 25. Oktober 2001.

D'Guiden a Scouten

- 1 WEBER, Batty: Abreißkalender. In: Luxemburger Zeitung (8 janvier 1919).
- 2 Archives «Association des Girl-Guides du Luxembourg» (AGGL) (1920).
- 3 Archives «Letzeburger Guiden a Scouten» (LGS): «La densité scout dans le monde, d'après les chiffres du 19 juillet 1937». L'Angleterre compte 1 scout sur 93 habitants et les États-Unis 1 scout sur 118 habitants.
- 4 Le «Pow-Wow» est un grand rassemblement annuel des scouts de tout le pays organisé par la FNEL. Le mot «Pow-Wow» vient du langage indien et signifie rassemblement de toutes les tribus indiennes d'Amérique du Nord pour célébrer le jour de la paix.
- 5 FNEL (éd.): Annuaire 1918 [s.l. s.d.], p. 56.
- 6 Les scouts catholiques organisent deux Jamborees, qui rassemblent des troupes luxembourgeoises et plusieurs troupes étrangères. En langue zoulou, le terme de Jamboree signifie «réunion d'amis» ou «grande fête».
- 7 Archives LGS: Brochure du Jamboree national d'Esch/Alzette 10–17 août 1938.
- 8 «Il y a de nombreux pays sur terre, mais aucun qui ne me plaît autant que mon Luxembourg, mon beau Luxembourg», AGGL (éd.): Wa Guide sangen [s.l. s.d.], p. 19.
- 9 Archives LGS: Lettre d'Ady Claude, datée du 11 février 1942.
- 10 «[Nous avons] chanté tout au long du chemin: le Luxembourg aux Luxembourgeois [Lucien Koenig: U Lëtzebuerg], le château de Sigefroi [Edmond de la Fontaine: D'Lëtzebuerg Land] et le char de feu [Michel Lentz: De Feierwon] "Nous ne voulons pas être des Prussiens!". Et les gens autour de nous sourient d'aise de nous revoir après une si longue absence», Reünio'n no der Liberatio'n. In: Journal AGGL (12 septembre 1944).
- 11 «Fidèles à la patrie» pour la FNEL et «Toujours prêts» pour les LS.



Schmit-Nossens, architecte D. P. L. G.

Aquarelle par Gay

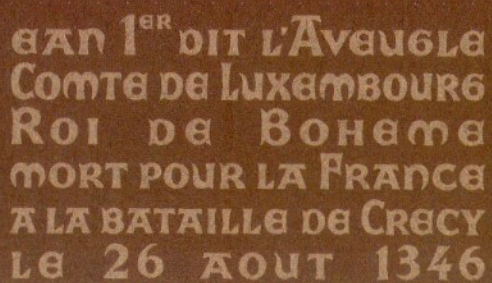
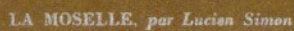
FAÇADE DU PAVILLON



Schmit-Nossens, architecte D. P. L. G.

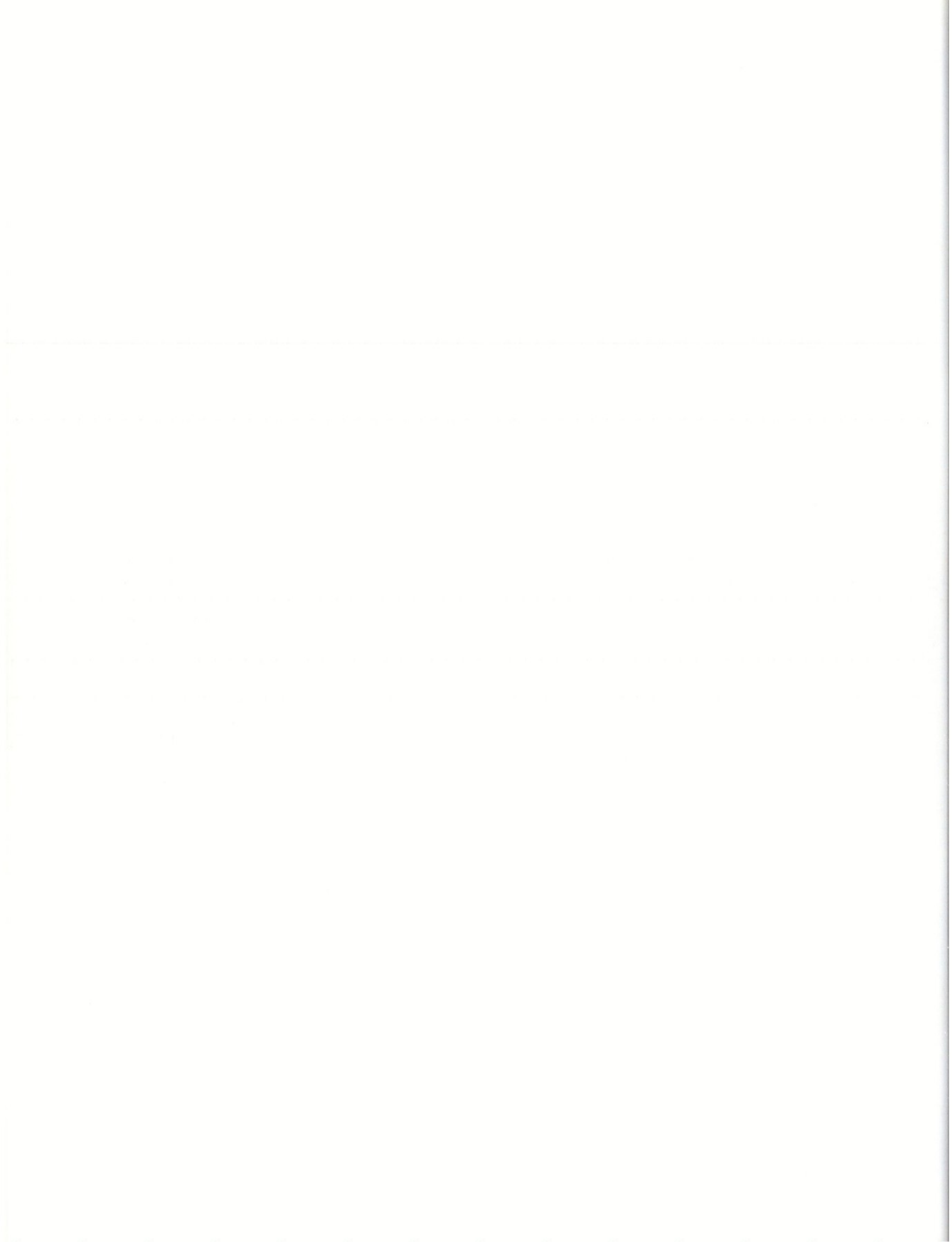
Aquarelle de Gay

SALLE D'HONNEUR



En 1937, le pavillon luxembourgeois de l'Exposition internationale de Paris cherche à promouvoir l'industrie et le tourisme du Grand-Duché. Le programme fixé par le gouvernement cherche à donner l'image d'un «petit peuple courageux et travailleur qui, malgré les vicissitudes de son histoire, a toujours su garder la pleine conscience de sa personnalité nationale» (p. 5). Clin d'œil aux périodes de domination étrangère, la continuité ainsi évoquée n'existe pas *per se*, mais est construite à des fins de légitimation politique. On remarquera le renvoi à de nombreux lieux de mémoire : le Lion Rouge et le drapeau tricolore, la silhouette de la ville de Luxembourg, la Grande-Duchesse Charlotte entre Jean l'Aveugle et Ermesinde, les paysages bucoliques, la nostalgie du passé médiéval.

Le Grand-Duché de Luxembourg à l'Exposition internationale de Paris 1937.
Luxembourg 1937



Notices biographiques Biografische Angaben

Marc AUXENFANTS – Né en 1965 à Paris, sociologue et économiste de formation, a d'abord été assistant de projets sociologiques (sociologie du marché du travail et des professions) puis d'études de marché, auprès d'universités et d'administrations, en Allemagne et en Suède, avant de rejoindre le secteur bancaire en 1998. Il collabore régulièrement aux pages Finances de l'hebdomadaire *Le Jeudi* ainsi qu'au magazine économique et financier *paperJam*.

Charles BARTHEL – Professeur d'histoire, directeur du «Centre d'études et de recherches européennes Robert Schuman», secrétaire général du «Groupe de liaison des professeurs d'histoire contemporaine auprès de la Commission européenne».

Laurent BROU – Né en 1971, études à la faculté des lettres et sciences humaines de Besançon (maîtrise, DEA en pré-histoire). Depuis l'année 2000, assistant scientifique à la section préhistoire du Musée national d'histoire et d'art de Luxembourg, spécialisé dans l'étude des cultures du paléolithique supérieur et du mésolithique. Auteur de plusieurs publications scientifiques et didactiques sur le patrimoine préhistorique luxembourgeois et français. A dirigé ou participé à de nombreux chantiers archéologiques au Luxembourg et en France.

André BRUNS – Eisenbahner, geboren 1958. Gründungsmitglied der „Frënn vun der Festungsgeschicht Lëtzebuerg“ (FFGL). Präsident der Vereinigung von 1997 bis 2005. Veröffentlichungen zum Thema Festung Luxemburg. Mitglied des „Comité de coordination scientifique du Centre de documentation sur la forteresse de Luxembourg“.

Claudio CICOTTI – Enseigne «Littérature italienne» et «Histoire du Théâtre» à l'Université du Luxembourg où il dirige la section des lettres italiennes. Il a fait son doctorat à l'Uni-

versité de la Sarre avec Max Pfister et Wolfgang Schweickard. Il collabore au LEI (Lessico Etimologico Italiano) de la Mainzer Akademie. Ses travaux concernent la littérature du XVII^e siècle, la linguistique et la lexicographie, certains auteurs du XVIII^e et du XX^e siècle. Responsable, depuis 2004, du projet «Présence, histoire, mémoires des Italiens au Luxembourg et dans la Grande Région».

Claude D. CONTER – Wissenschaftlicher Assistent für Neuere deutsche Literaturwissenschaft an der LMU München. Studium der Germanistik und der Kommunikationswissenschaft in Bamberg und Berlin (TU, FU). Zunächst wissenschaftlicher Mitarbeiter für Neuere deutsche Literaturwissenschaft in Bamberg, dann an der Universität du Luxembourg und im Centre national de littérature für Luxemburgistik. Promotion 2003 mit *Jenseits der Nation – das vergessene Europa des 19. Jahrhunderts. Die Geschichte der Inszenierungen und Visionen Europas in Literatur, Geschichte und Politik* (2004). Publikationen und Forschung zur Luxemburgistik, zur Literatur vom 18. Jahrhundert bis zur Gegenwart, unter anderem zum Vormärz, zum Verhältnis von Literatur und Politik, Literatur und Recht sowie Drama und Theater. Zuletzt: *Das Unterhaltungsdrama um 1800* (2006, hg. mit J. Birgfeld).

Christian DESSOUROUX – Docteur en sciences, spécialisation géographie, né en 1974, vit à Bruxelles, chercheur à l'Institut de gestion de l'environnement et d'aménagement du territoire (IGEAT) depuis 2003 et au Centre interdisciplinaire de recherche sur l'histoire de Bruxelles (CIRHIBRU) de l'Université Libre de Bruxelles depuis 2005, a publié plusieurs articles dans les domaines de la géographie urbaine et de l'aménagement du territoire, plus particulièrement sur le rôle des espaces publics dans les politiques urbaines contemporaines en Europe. Il prépare actuellement une exposition sur l'histoire de l'urbanisation de Bruxelles aux XIX^e et XX^e siècles.

Patrick DONDELINGER – Geboren 1966 in Luxemburg. Maîtrise en histoire, diplôme d'études approfondies en sciences politiques, doctorat en histoire des religions et anthropologie religieuse, doctorat en théologie. Ehemaliger Projektleiter am Institut für Grenzgebiete der Psychologie und Psychohygiene in Freiburg im Breisgau, enseignant adjoint am Institut catholique de Paris, maître de conférences an der Universität Metz, ordentlicher Professor und Institutsleiter an der Universität Luzern, zurzeit Konservator des Musée Dräi Eechelen in Luxemburg.

Paul DOSTERT – Né à Luxembourg en 1951, docteur en histoire de l'Université de Freiburg/Breisgau, assistant-professeur à l'Université du Luxembourg, directeur du «Centre de documentation et de recherche sur la résistance», membre de l'Institut grand-ducal, section d'histoire. Nombreuses publications sur l'histoire du Luxembourg en particulier sur la Seconde Guerre mondiale.

Germaine GOETZINGER – Directrice du Centre national de littérature. Membre de l'Institut grand-ducal – Section des arts et des lettres. Nombreuses publications sur la littérature allemande du Vormärz, l'histoire des femmes au Luxembourg et la littérature luxembourgeoise.

Joseph GROBEN – Docteur en philosophie et lettres. Etudes à la Sorbonne, à Vienne et à Moscou. Enseignant de langues (latin, allemand, français, russe) au LGL (1959–1998) et au Centre universitaire de Luxembourg (1972–1999). Nombreux articles sur la littérature, l'histoire et la musique. Coordinateur responsable de l'anthologie «Der Brunnen» de 1965 à 1995. A publié les monographies historiques et culturelles *L'ancien Duché de Luxembourg, Mosella et Luxembourg et Grande Région – Capitale européenne de la Culture 2007*. Fondateur et administrateur de l'Orchestre de chambre du Luxembourg «Les musiciens».

Emile HENGEN – Etudes en philosophie à l'Université de Metz, Nancy, Luxembourg et Heidelberg. Préparation d'une thèse de master en philosophie portant sur la théodicée de l'idéalisme allemand. Journaliste indépendant et éditeur du magazine sociopolitique et culturel *The Queesch Magazine*.

Christiane HUBERTY – Professeur d'histoire dans l'enseignement secondaire, titulaire d'un DEA «Arts, histoire et civilisations de l'Europe» de l'Université Marc Bloch de Strasbourg, assistante à l'Université du Luxembourg de 2004 à 2006. A consacré son mémoire de stage pédagogique aux élections législatives dans le Grand-Duché de Luxembourg de 1848 à 1860, prépare actuellement une thèse de doctorat sur la

sociabilité et la vie politique au Luxembourg dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Auteur d'articles portant sur les mêmes sujets.

Marc JECK – Historien et musicologue. Auteur de nombreux articles sur la vie culturelle et musicale au Luxembourg, notamment des XIX^e et XX^e siècles. Représentant attitré de la rédaction du *Luxemburger Wort* (depuis 1993) et collaborateur auprès du Luxembourg City Tourist Office (depuis 2004).

Marie-Paule JUNGBLUT – Historienne. Depuis 1992 conservateur au Musée d'histoire de la ville de Luxembourg. Présidente du Comité international pour les musées et collections d'archéologie et d'histoire de l'ICOM (ICMAH). Commissaire de nombreuses expositions temporaires au Luxembourg et en Europe. Auteur de publications sur l'histoire politique, sociale et économique du Luxembourg, ainsi que d'articles sur la muséologie.

Sonja KMEC – Née en 1976 à Herdecke (RFA), études à Paris IV-Sorbonne (maîtrise) et Oxford (doctorat en histoire moderne). Depuis 2004 collaboratrice scientifique à l'Université du Luxembourg dans le cadre du projet de recherche FNR/VIVRE «Histoire, mémoire, identités». Auteure de publications sur les femmes aux Temps modernes, les traditions au Luxembourg et les rapports entre histoire et mémoire.

Foní LE BRUN-RICALES – Né en 1965, études supérieures aux Universités de Toulouse II (maîtrise, DEA et DESS en préhistoire) et Paris X (doctorat en cours). Depuis 1994 conservateur de la section préhistoire au Musée national d'histoire et d'art de Luxembourg. Membre permanent auprès de l'Union internationale des sciences pré- et protohistoriques, membre de l'Institut grand-ducal, de la Société préhistorique luxembourgeoise, de la «Commission de sauvegarde de la 'petite Suisse' et de la région du Grès de Luxembourg». Archéologue-préhistorien spécialisé en technologie lithique, il est l'auteur de nombreuses publications scientifiques et didactiques sur la préhistoire du Grand-Duché et de l'Europe, et collabore à différentes investigations portant sur la transition du paléolithique moyen au paléolithique supérieur en Eurasie. Il a assuré la conception et la réalisation des nouvelles salles d'exposition permanentes consacrées à la préhistoire lors de la rénovation du Musée national d'histoire et d'art, ainsi que le commissariat de plusieurs expositions temporaires.

Anne-Laure LETELLIER – Historienne, spécialisation en management culturel. Travaille sur l'exposition «Cocteau»

au Centre Pompidou, puis au Forum des Images à Paris. Depuis juin 2004, conception historique pour un film sur le scoutisme, cocuratrice de l'exposition «le Conseil dans tous ses Etats» au Musée d'histoire de la ville de Luxembourg, collaboratrice à l'hebdomadaire *Le Jeudi* et publication de plusieurs articles sur l'histoire sociale du Luxembourg.

Antoinette LORANG – Docteur en histoire de l'art, depuis 2002 chargée de mission pour les domaines culture et communication auprès du Fonds Belval, établissement public créé pour la construction de la Cité des sciences Belval. Auteure de plusieurs livres et articles sur l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme au Luxembourg.

Benoît MAJERUS – Historien. Après avoir été collaborateur scientifique dans le projet FNR «Histoire, mémoire et identités», il est depuis octobre 2006 chargé de recherche auprès du FNRS. Il travaille sur une histoire comparative de la psychiatrie européenne au XX^e siècle.

Michel MARGUE – Professeur d'histoire, directeur de l'Unité de recherche «Identités. Politique, sociétés, espaces» (IPSE), directeur d'études du «master en histoire européenne contemporaine» à l'Université du Luxembourg. Chargé de cours à l'Université Libre de Bruxelles. Domaines de recherche et d'enseignement: histoire médiévale, historiographie, philosophie et méthodologie de l'histoire. Directeur de recherches du projet FNR/VIVRE «Histoire, mémoire, identités» sur les lieux de mémoire luxembourgeois.

Paul MARGUE – Professeur d'histoire, ancien président du Centre universitaire de Luxembourg, rédacteur en chef de la revue d'histoire *Hémecht*. Auteur de nombreuses publications scientifiques, de catalogues d'exposition et de manuels d'histoire.

Jos. A. MASSARD – Professeur honoraire de l'enseignement secondaire et supérieur, docteur en sciences naturelles, premier titulaire du cours d'histoire des sciences et de la médecine du Centre universitaire de Luxembourg (1995 à 2002). Ancien conseiller communal, échevin et bourgmestre de la ville d'Echternach. Collaborateur scientifique du musée d'Histoire naturelle de Luxembourg. Auteur, coauteur ou éditeur de nombreux livres et articles scientifiques dans les domaines suivants: zoologie (bryozoaires), écologie, histoire de la faune et de la flore, histoire des sciences et de la médecine.

Pierre MATGEN – Né en 1941 à Diekirch. Ingénieur diplômé en retraite depuis 2002 passionné par l'histoire locale relative à Diekirch. Membre d'une commission pour la création d'un nouveau musée sur l'histoire de la ville de Diekirch dans l'enceinte de la vieille ville. Correspondant du quotidien *Lëtzebuerger Journal*.

Pia OPPEL – Studentin. Geboren 1984 in Bochum. Studium der Neueren und Neuesten Geschichte und Politikwissenschaft an der Universität Freiburg im Breisgau. Teilnahme am Projekt „Histoire, mémoire, identités“ der Universität Luxemburg als Praktikantin im Sommer 2006.

Pit PÉPORTÉ – Historien. Depuis 2003 doctorant à l'Université d'Edimbourg et collaborateur scientifique du projet FNR/VIVRE «Histoire, mémoire, identités» sur les lieux de mémoire luxembourgeois à l'Université du Luxembourg.

Rachel RECKINGER – Anthropologue et analyste sensorielle. Elle termine sa thèse de doctorat en sociologie à l'Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS), Marseille, sur les pratiques discursives de l'œnophilie contemporaine au Luxembourg. Recherche et publications dans les domaines suivants: cultures alimentaires; consommation; socialisation et constructions identitaires; pratiques culturelles.

Marius REMACKEL – Né en 1981 à Esch/Alzette, licencié en histoire à l'Université Paul Verlaine de Metz. Préparant actuellement son master académique en histoire européenne contemporaine à l'Université du Luxembourg.

Cédric SANGALETTI – Licencié en sciences politiques et titulaire d'un DES en études européennes de l'Université catholique de Louvain: mémoire sur le drapeau comme symbole politique de cohésion et de légitimation du pouvoir. Stagiaire au Centre archivistique et documentaire du Parlement européen: étude comparative des travaux et des projets de textes constitutionnels de l'Assemblée Ad hoc (1952–1953) et de la Convention européenne (2002–2003). Collaborateur scientifique au Centre virtuel de la connaissance sur l'Europe à Sanem depuis 2005.

Aline SCHILTZ – Née en 1980 à Luxembourg. Licenciée en Géographie humaine à l'Université Libre de Bruxelles en 2003. Sujet du mémoire de fin d'études: «L'émigration portugaise au Grand-Duché de Luxembourg. Analyse de l'impact local dans le village de Fiolhoso.» Depuis 2004, post-graduation en Géographie humaine à l'Université de Lisbonne. Sujet de recherche: l'immigration brésilienne en Europe.

Marc SCHOELLEN – Né en 1963 à Luxembourg. Professeur d'histoire (enseignement secondaire et technique). Maîtrise en histoire (Université de Strasbourg II), postgraduate diploma in the conservation of historic landscapes, parks and gardens (London, Architectural Association School of Architecture, 1990–92), C.E.A.A. (certificat d'études approfondies en architecture, jardins historiques) à l'Ecole d'architecture de Versailles (1994–96). Professeur détaché au Service des sites et monuments nationaux, patrimoine paysages de 2002 à 2005.

Jürgen Michael SCHULZ – Geboren 1958 in Frankfurt/Main, 1990 Promotion zum Dr. phil. mit einer Arbeit über konfessionelle Publizistik im 19. Jahrhundert; von 1990 bis 2003 Wissenschaftl. Assistent an der Freien Universität Berlin und Gastdozent an der University of Sussex und der Columbus State University; zurzeit Oberstufenlehrer und Vorsitzender des Comité de direction an der Fräi-öffentlech Waldorfschoul Lëtzebuerg sowie Lehrbeauftragter für Neuere Geschichte an der Universität Trier. Forschungsgebiete: Geschichte der öffentlichen Kommunikation; Exilliteratur; Literatur des Fin de siècle; jüdische Kulturgeschichte Mitteleuropas; britische und amerikanische Geschichte im 20. Jahrhundert.

Roger SEIMETZ – Historien indépendant, collaborateur à la Radio socioculturelle 100,7 (*Geschichtsarchiv*, émissions thématiques) et au Service des sites et monuments nationaux. Actif comme formateur, conférencier, auteur et dans le domaine du théâtre comme acteur, metteur en scène et historien du théâtre et de l'architecture théâtrale.

Myriam SUNNEN – Etudes de littérature française et de sanskrit au Centre universitaire de Luxembourg et à l'Université Paris III. Thèse de doctorat sur Malraux et le christianisme (2004, à paraître aux éditions Honoré Champion). Chargée de cours à la Sorbonne Nouvelle de 1999 à 2004, actuellement chercheuse associée à l'Université de Lausanne (recherche post-doctorale sur les rapports entre paysage et identité nationale en Europe et plus précisément au Luxembourg. A participé à plusieurs colloques internationaux. Auteure d'articles et de traductions publiés en France, aux Etats-Unis et au Luxembourg.

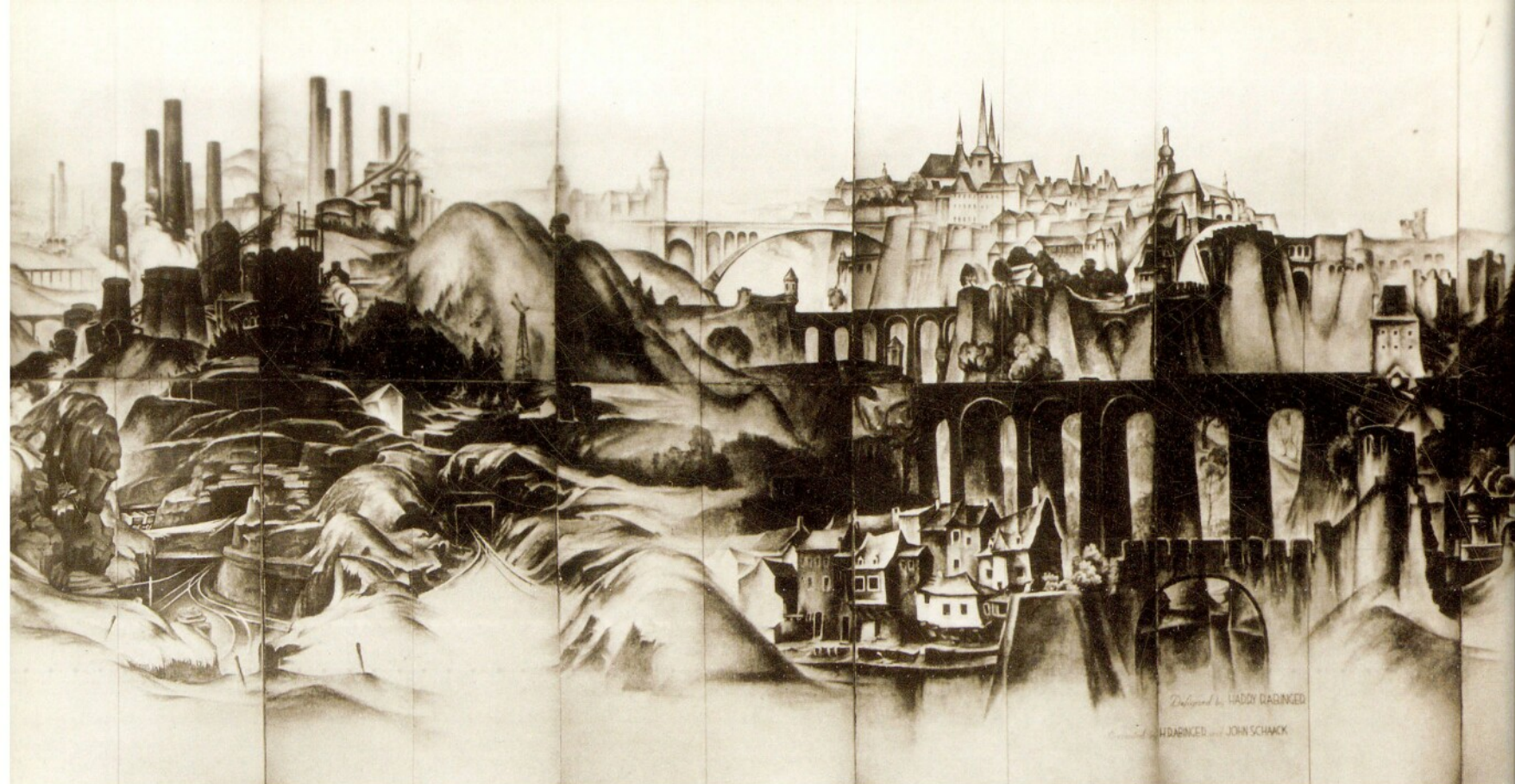
Guy THEWES – Né en 1967 à Luxembourg, licencié en histoire à l'Université catholique de Louvain, depuis 1993 conservateur au Musée d'histoire de la ville de Luxembourg, commissaire d'expositions sur divers sujets de l'histoire luxembourgeoise et européenne, auteur de plusieurs publications sur l'histoire de la forteresse et de la ville de Luxembourg.

François VALOTTEAU – Né en 1974, études supérieures aux Universités de Rennes 2 et à Paris I Panthéon-Sorbonne (Maîtrise, DEA en préhistoire). Depuis 2001, assistant scientifique à la section Préhistoire du Musée national d'histoire et d'art du Luxembourg spécialisé dans les cultures du néolithique. Membre de la «Commission de sauvegarde de la «petite Suisse» et de la région du Grès de Luxembourg» et de la «Société préhistorique luxembourgeoise». Auteur de plusieurs publications scientifiques et didactiques sur le patrimoine archéologique de l'Ouest de la France et du Grand-Duché de Luxembourg. A dirigé ou participé à plus d'une vingtaine de fouilles archéologiques au Luxembourg ou à l'étranger.

Henri WEHENKEL – Etudes de philosophie à Paris, professeur d'histoire à Luxembourg, responsable du Centre d'études marxistes Jean Kill (1980), coresponsable du Musée national de la Résistance (1987), auteur de publications sur l'histoire du mouvement ouvrier.

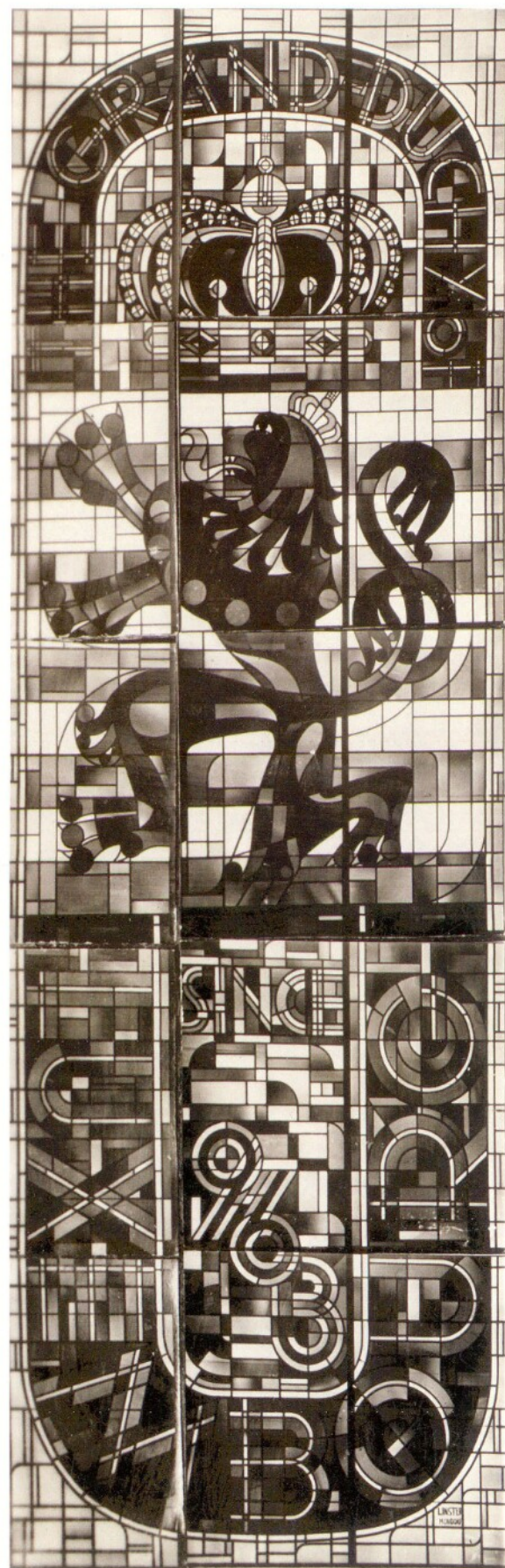
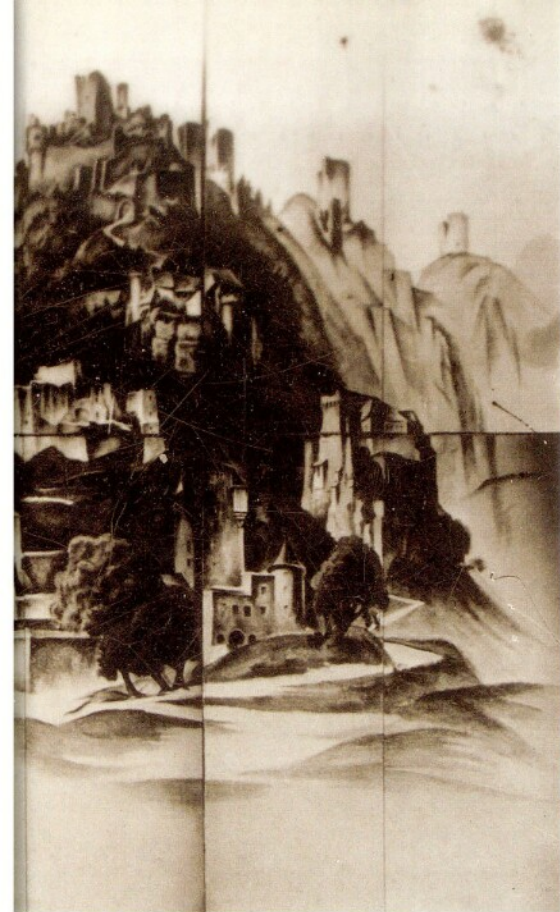
Simone WENY – Historienne de l'art. DES en études et gestion du patrimoine culturel. Préparation d'une thèse à l'Université Libre de Bruxelles portant sur l'histoire et les motivations de la conservation-restauration du patrimoine architectural au Luxembourg.

Frank WILHELM – Professeur de littérature française et francophone à l'Université du Luxembourg, responsable du Centre d'études et de recherches françaises et francophones en littérature et linguistique, collaborateur scientifique externe du Centre national de littérature, responsable muséographique de la Maison de Victor Hugo à Vianden. Domaines de recherche en histoire littéraire et en littérature comparée: XVIII^e siècle, romantisme et comparatisme, francophonie, imagologie du Grand-Duché de Luxembourg. Correspondant luxembourgeois pour: *L'Année francophone internationale* (Québec), *Revue d'Histoire littéraire de la France* (Paris), *Francophonie vivante* (Bruxelles). Collaborations régulières au supplément littéraire *Livres. Bücher* du quotidien *Tageblatt*, aux revues *Galerie*, *Nos Cahiers*, *Récré*, *Forum*.



L'Exposition universelle de 1939 est organisée à New York sur le thème «The World of Tomorrow». Le Luxembourg y a son pavillon, décoré du blason héraldique. Sur la façade extérieure se trouve également une statue allégorique représentant la capitale. A l'intérieur, on peut lire sur un vitrail l'inscription «Grand-Duchy of Luxembourg since 963» qui fait l'amalgame entre les origines du château et du pays entier. A côté, une fresque historique établit une continuité directe entre «Sigefridus» (Sigefroid, en haut à gauche) et «Carola Magna Dux» (la Grande-Duchesse Charlotte, en bas à droite). Le «héros national» Jean l'Aveugle occupe la place centrale, tandis que le bon peuple luxembourgeois est représenté en taille réduite, au pied du souverain de chaque époque.





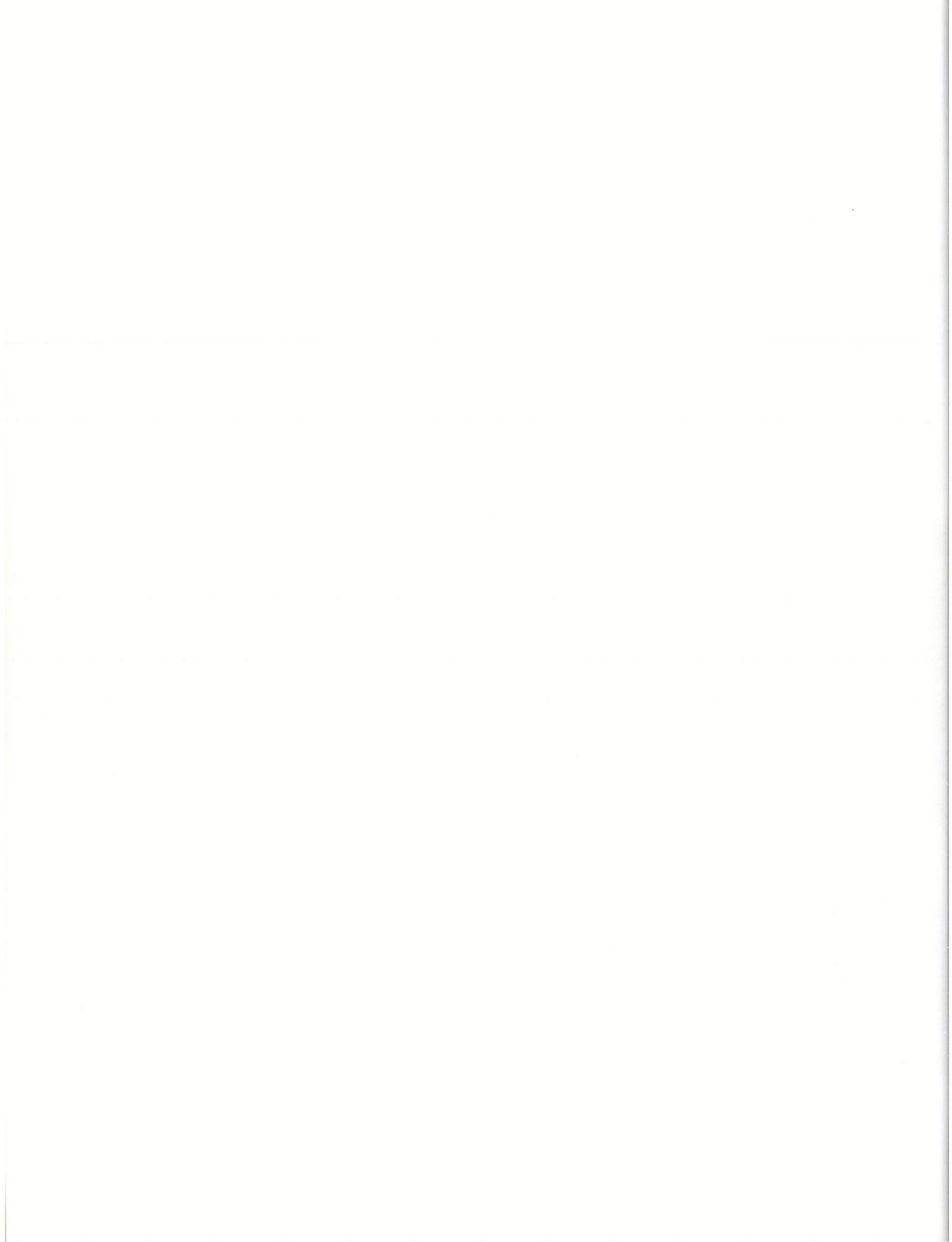


Table des matières

Inhaltsverzeichnis

M. Margue & S. Kmec	Introduction	5
	Toiles de fond	
	Hintergründe	
B. Majerus	Eis Sprooch	17
C. Conter	Mischkultur	23
M. Margue	Dominations étrangères	29
G. Thewes	Les trois démembrements	35
	Personnes et personnages	
	Personen und Figuren	
F. Le Brun-Ricalens, F. Valotteau & L. Brou	Den éischte «Lëtzebuerger» Le premier «Luxembourgeois»	43
P. Péporté	Sigfrid	49
P. Péporté	Melusina	55
P. Péporté	Ermesinde	61
P. Péporté	Jang de Blannen Johann der Blinde	67
P. Dondelinger	Vauban	73
C. Huberty	Wëllem II. Guillaume II	79
R. Seimetz	Dicks	85
C. Huberty	Prënz Hary an Amalia Prince Henri et Princesse Amélie	91
C. Barthel	Emile Mayrisch	97
G. Goetzinger	Aline Mayrisch-de Saint-Hubert	103
C. Cicotti	D'Italiener	109
H. Wehenkel	D'Spueniekämpfer	115
P. Margue	Grande-Duchesse Charlotte	121
C. Sangaletti	Robert Schuman	127
F. Wilhelm, alias F. Guillaume	Charly Gaul	133

Evénements

Ereignisse

S. Kmec	De Klëppelkrich	
	La guerre des gourdins	141
S. Kmec	1839	147
B. Majerus	De Generalstreik	
	La grève générale	153

Lieux

Orte

F. Valotteau, F. Le Brun-Ricalens & P. Matgen	Den Deiwelselter	161
G. Thewes	D'Kasematten	167
A. Bruns	D'Spuenesch Tiermercher	173
F. Le Brun-Ricalens, J. Massard, M. Schoellen & F. Valotteau	De Schiessentümpel	179
S. Weny	De Palais	185
S. Weny	D'Kathedral	191
P. Dostert	D'Villa Pauly	197
J.M. Schulz	Fünfbrunnen	203
M. Jeck	D'Villa Louvigny	209
A. Lorang	D'Héichiewen	
	Les hauts-fourneaux	215
C. Sangaletti	Schengen	221
M. Auxenfants	D'Finanzplaz	
	La place financière	227

Paysages

Landschaften

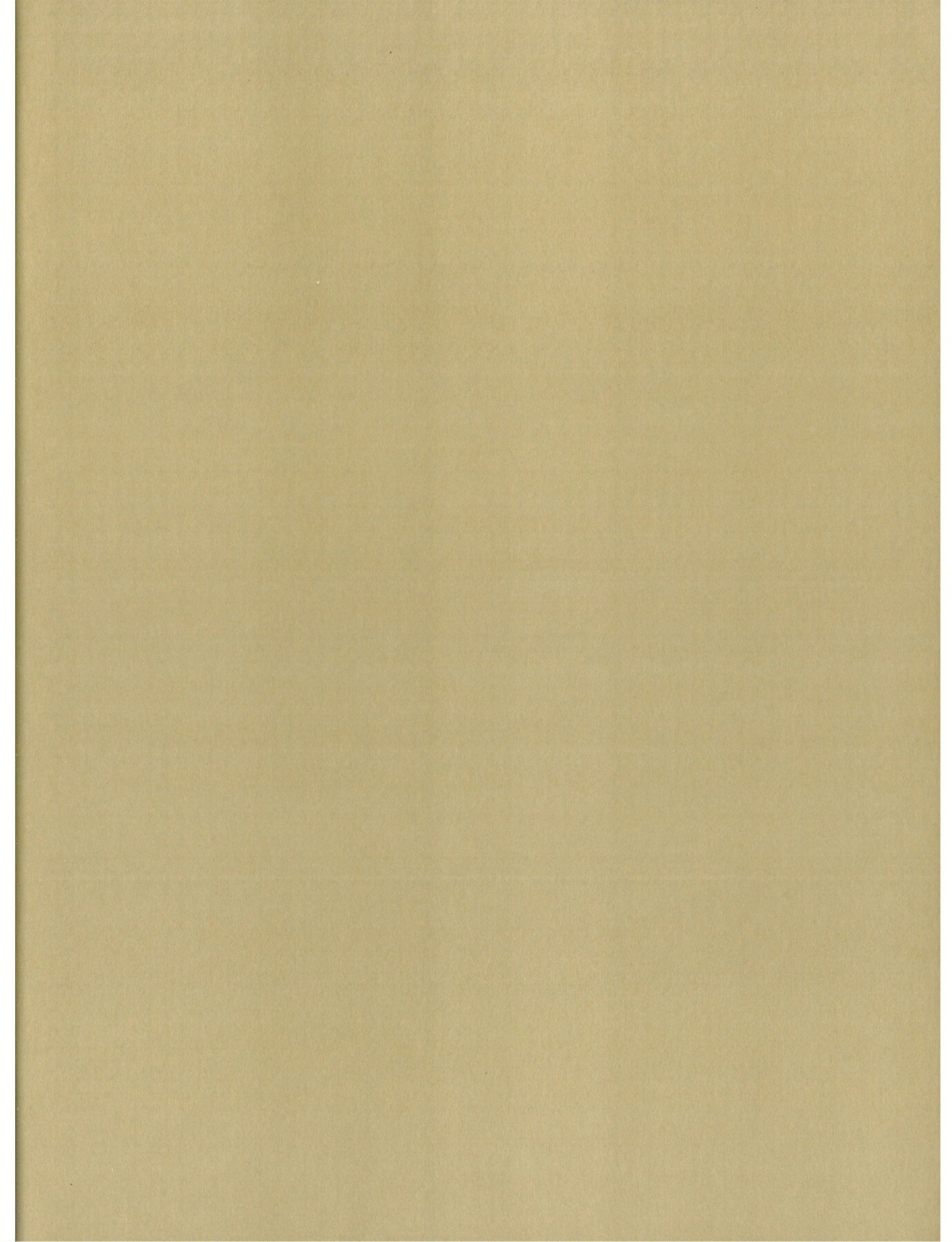
M. Sunnen	D'Musel	235
M. Sunnen	D'Éislek	241
M. Sunnen	De Minett	247
G. Thewes	La silhouette de la ville	253

Symboles

Symbole

M. Margue	De Roude Léiw	
	Le lion rouge	261
S. Kmec	Gibraltar des Nordens	267
G. Goetzinger	De Renert	273
E. Hengen et M. Remackel	De Preiss	279
M. Jungblut	D'Spuerkeess	285
B. Majerus	D'Gëlle Fra	291

C. Dessouroux	D'Rout Bréck Le pont Rouge	297
	Traditions Traditionen	
R. Reckinger	De Wäin Le vin	305
R. Reckinger	De Béier La bière	311
P. Oppel	D'Schueberfouer	317
S. Kmec	D'Octav	323
A.-L. Letellier	De Kleeschen Saint Nicolas	329
A. Schiltz & S. Kmec	Fatima	335
J. Groben	De „Brunnen“	341
A.-L. Letellier	D'Guiden a Scouten	345
	Notes Endnoten	353
	Notices biographiques Biografische Angaben	373



COMMENT le passé est-il présent dans nos mémoires collectives? Quels sont nos héros et héroïnes? Quels sont nos mythes, nos «lieux de mémoire»? Cet ouvrage collectif analyse à l'aide de nombreux exemples les usages du passé dans le processus de construction nationale.

Le lecteur sera confronté à une démarche qui lui semblera à première vue déroutante: non pas une histoire nationale «traditionnelle» – la reconstitution des grands faits nationaux –, mais une histoire de la construction des représentations luxembourgeoises. Ce livre étudie donc des symboles (comme le Lion Rouge), des légendes (Mélusine), des mythes (la «grève générale» de 1942), des dates phares (1839) et des lieux de référence (les hauts-fourneaux de Belval).

Le présent volume est issu du projet de recherche «Histoire, mémoire et identités. Etude du rôle des lieux de mémoire dans la constitution des identités collectives luxembourgeoises». Le projet est soutenu par le Fonds national de la recherche et se fait à l'Université du Luxembourg de 2004 à 2007.

WIE IST DIE VERGANGENHEIT in unserem kollektiven Gedächtnis verankert? Wer sind unsere Helden und Heldinnen? Was sind unsere Mythen, unsere „Erinnerungsorte"? Dieser Sammelband untersucht anhand von zahlreichen Beispielen den Umgang mit der Vergangenheit im Prozess der nationalen Konstruktion. Er bietet also keine nationale Geschichte im herkömmlichen Sinne, keine Neubelebung der nationalen Meistererzählung, sondern die Geschichte der Konstruktion von luxemburger Repräsentationen. Dieses Buch erforscht Symbole (wie den Roten Löwen), Legenden (Mélusine), Mythen (wie den „Generalstreik“ von 1942), Schlüsseldaten (1839) und symbolische Orte (wie die Hochöfen von Belval).

Dieser Band wird herausgegeben von dem Forschungsprojekt „Geschichte, Erinnerung und Identitäten. Eine Studie zur Rolle der Erinnerungsorte in der Formierung kollektiver luxemburgischer Identitäten“. Das Projekt wird unterstützt vom Fonds National de la Recherche und läuft an der Universität Luxemburg von 2004 bis 2007.



fonds national de la
recherche

éditions
**SAINT
PAUL**



Lieux de mémoire au Luxembourg

949.35 Lieux/1

éditions

Title: Lieux de mémoire au Luxembourg | Erinnerungsorte in Luxemburg

Creator: Sonja KMEC | Benoît MAJERUS | Michel MARGUE | Pit PEPORTE

Publisher: Editions Saint-Paul, Luxembourg

Language: fra | deu

Date: 01.01.2007

Project Name: AndyODwyer

Order Name: Ira Plein

Category: Book

Job Name: DD1FD309-C2DE-4CF3-9361-344A33536583

Identifiant: ISBN: 978-2-87963-669-6

CUSTOM

Title: Lieux de mémoire au Luxembourg